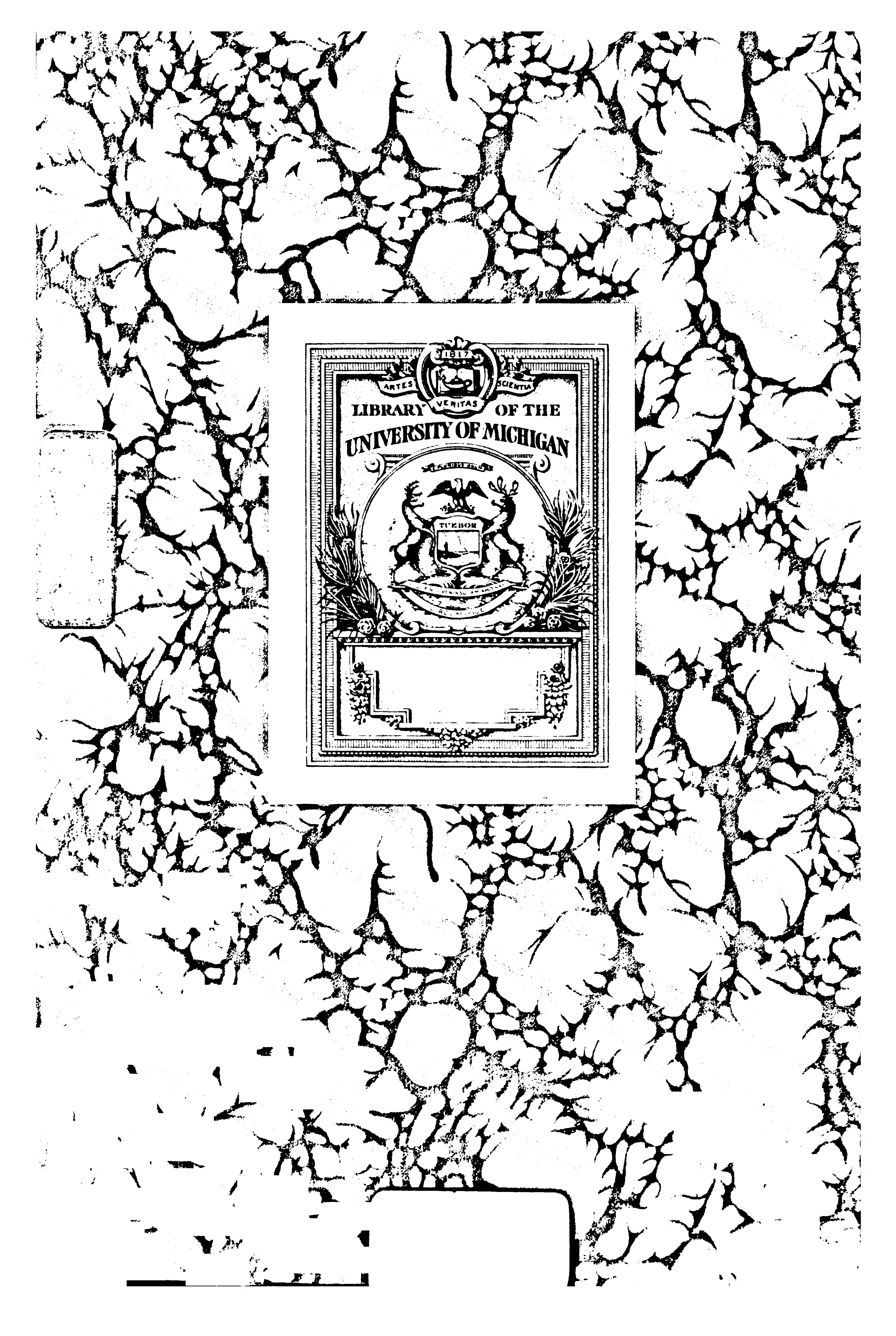
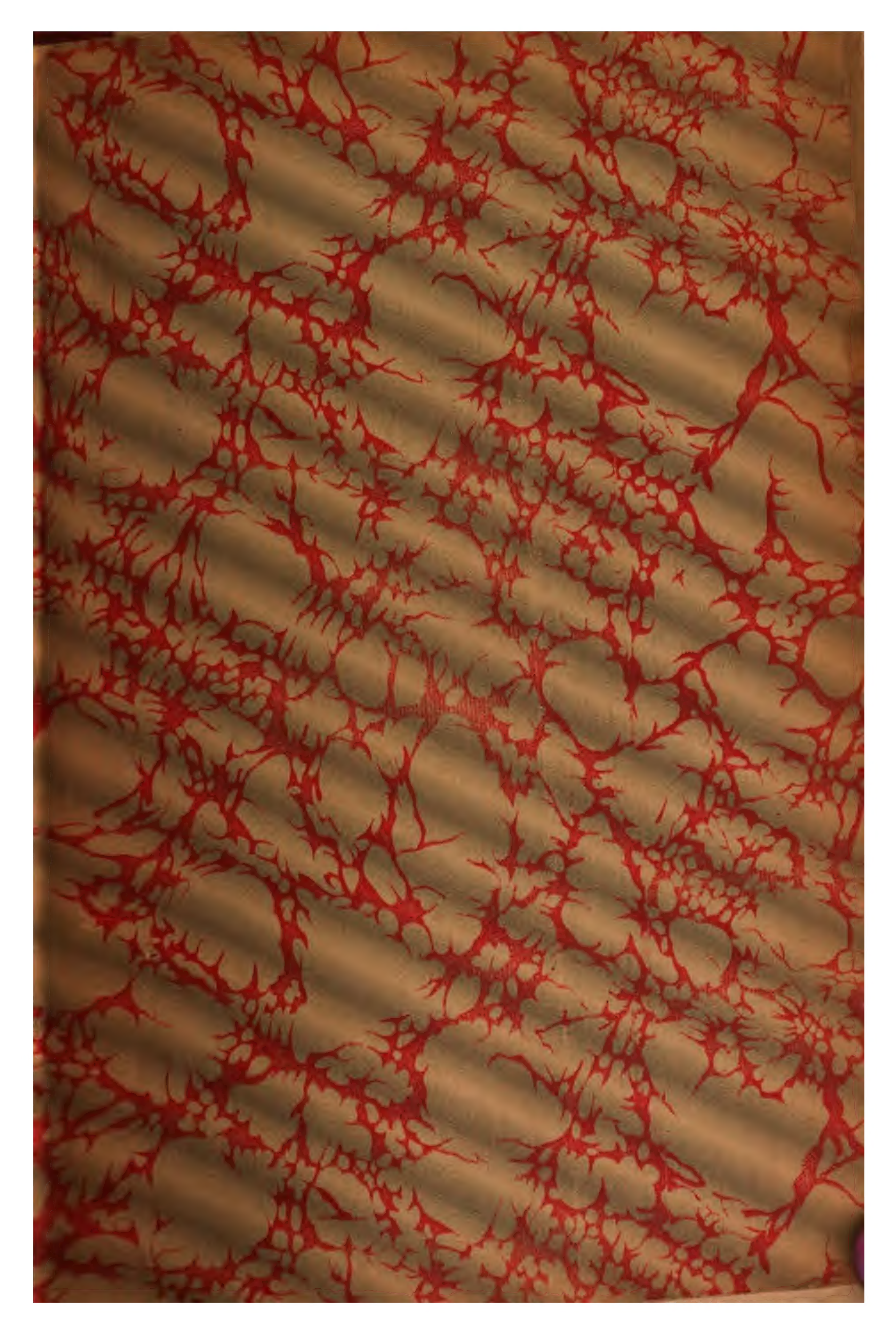




1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR



VERS ET PROSE

VERS ET PROSE

« Défense et Illustration » de la haute littérature et du lyrisme en prose et en poésie.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN
MARCEL SCHWOB, HENRI DE RÉGNIER
ANDRÉ GIDE, ÉMILE VERHAEREN, JEAN MORÉAS
MAURICE MAETERLINCK, PIERRE QUILLARD
W.-B. YEATS, STUART MERRILL, ROBERT DE SOUZA
ALBERT MOCKEL, NICOLAS DENIKER, T. DE VISAN
ANDRÉ SALMON

TOME I **MARS-AVRIL-MAI 1905**

« Vers et Prose » entreprend de réunir à nouveau le groupe héroïque des poètes et des écrivains de prose qui rénovèrent le fond et la forme des lettres françaises, suscitant le goût de la haute littérature et du lyrisme longtemps abandonné.

Pour mieux affirmer que leur œuvre demeure impérissable, à leurs côtés prendront place ceux d'entre les jeunes écrivains qui, sans abdiquer leur neuve personnalité, peuvent se réclamer d'aînés initiateurs.

Aux œuvres inédites s'ajouteront de rares pages anthologiques n'ayant pas encore été réunies en volume et choisies entre toutes.

Ainsi se continuera le glorieux mouvement qui prend ses origines aux premiers jours du Symbolisme, ainsi pourra être réalisée l'œuvre littéraire la plus significative et la plus noble et tel sera l'unique effort de « Vers et Prose ».

Verlaine fut notre dernier grand poète en date : son Art poétique *reste comme la préface nécessaire aux œuvres bigarrées qui ont suivi la sienne. Or, il ne saurait y avoir de réaction contre une action qui n'a pas accompli sa courbe ; la rénovation du sens esthétique qui se paracheva diversement entre 1885 et 1895 — la plus considérable depuis le romantisme — a fécondé toutes les branches de l'activité artistique et a nourri pour cinquante ans, peut-être, la cervelle contemporaine.*

Plus consciente, semble-t-il, que ses aînées de la vivante majesté de notre culture, la génération de 1885 a cherché et a trouvé dans l'intimité de cette beauté séculaire le secret d'un avenir que niait implicitement la courte esthétique parnassienne ou naturaliste ; elle a rêvé, voulu, elle aura posé comme un vol — au faîte de la cathédrale délicate et vaste, enracinée dès sept siècles dans la plaine de France — cette flèche nécessaire et symbolique, le Lyrisme.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

IL LIBRO DELLA MIA MEMORIA

I

LA « RUBRIQUE » DES IMAGES

In quella parte del libro della mia memoria, dinanzi alla quale poco si potrebbe leggere, si trova una rubrica...

DANTE D'ALIGHIERI.

I

Le Christ au Rossignol.

Le Vendredi-Saint.

Le Christ est sur la croix, agonisant.

Les disciples, terrifiés, se sont enfuis.

Marie est retournée, épuisée de larmes.

Il doit ressusciter.

Mais ce n'est pas lui qui ressuscite.

Les disciples en ont trouvé un autre, qui lui ressemble.

C'est celui-là qui apparaîtra à Marie, à Madeleine, et aux pèlerins incrédules.

Le Christ est abandonné.

Il va mourir sur la croix, dans une lande brûlée, où il y a des ravins comblés de ronces.

C'est le dimanche matin.

Voici que l'imposteur a resurgi, et le Christ, dans son agonie, entend la rumeur au lointain et les voix joyeuses qui chantent: *Kyrie eleison*.

Puis tout est silencieux encore.

Le silence nouveau du saint dimanche.

Alors paraît au bord d'un trou pierreux un petit lièvre.

Et sur la branche d'une ronce un petit rossignol vient et regarde.

Et le petit rossignol parle à Jésus.

2

Le Souvenir d'un Livre.

Le souvenir de la première fois où on a lu un livre aimé se mêle étrangement au souvenir du lieu et au souvenir de l'heure et de la lumière. Aujourd'hui comme alors, la page m'apparaît à travers une brume verdâtre de décembre, ou éclatante sous le soleil de juin, et, près d'elle, de chères figures d'objets et de meubles qui ne sont plus. Comme, après avoir longtemps regardé une fenêtre, on revoit, en fermant les yeux, son spectre transparent

à croisières noires, ainsi la feuille traversée de ses lignes s'éclaire, dans la mémoire, de son ancienne clarté. L'odeur aussi est évocatrice. Le premier livre que j'eus me fut rapporté d'Angleterre par ma gouvernante. J'avais quatre ans. Je me souviens nettement de son attitude et des plis de sa robe, d'une table à ouvrage placée vis-à-vis de la fenêtre, du livre à couverture rouge, neuf, brillant, et de l'*odeur* pénétrante qu'il exhalait entre ses pages : une odeur âcre de créosote et d'encre fraîche que les livres anglais nouvellement imprimés gardent assez longtemps. De ce livre je reparlerai plus tard : j'y ai appris à lire. Mais son odeur me donne encore aujourd'hui le frisson d'un nouveau monde entrevu et la faim de l'intelligence. Encore aujourd'hui je ne reçois pas d'Angleterre un livre nouveau que je ne plonge ma figure entre ses pages jusqu'au fil qui le broche, pour humer son brouillard et sa fumée, et aspirer tout ce qui peut rester de ma joie d'enfance.

3

Le Livre et le Lit.

Lire dans son lit est un plaisir de sécurité intellectuelle mêlée de bien-être. Mais il change de nature avec l'âge.

Souvenez-vous de la page la plus intéressante du gros

roman que vous dévoriez après coucher, le soir, vers quinze ans, dans le moment où elle se brouille, s'assombrit, s'efface, tandis que la bougie brûlée à fond crépite, palpite bleue dans le bougeoir et s'éteint. Je m'éveillais le matin avant cinq heures pour tirer de leur cachette sous mon traversin les petits livres à cinq sous de la Bibliothèque Nationale. C'est là que j'ai lu les *Paroles d'un croyant* de Lamennais, et l'*Enfer* de Dante. Je n'ai jamais relu Lamennais; mais j'ai l'impression d'un terrible souper de sept personnages (si j'ai bonne mémoire) où résonnait comme un son de fer fatal, que je reconnus plus tard dans un conte de Poe. Je mettais le petit livre sur l'oreiller pour recevoir la première pauvre lumière du jour; et, couché sur le ventre, le menton soutenu par les coudes, j'aspirais les mots. Jamais je n'ai lu plus délicieusement. Il n'y a pas longtemps que j'ai essayé, un soir, de reprendre ma vieille position de cinq heures. Elle m'a paru insupportable.

Une charmante dame slave se plaignait un jour devant moi de n'avoir jamais trouvé la position « idéale » pour lire. Si on s'assied à une table, on ne se sent pas en « communion » avec le livre; si on s'en approche, la tête entre les mains, il semble qu'on s'y noie, dans une sorte d'afflux sanguin. Dans un fauteuil, le livre pèse vite. Au lit, sur le dos, on prend froid aux bras; souvent la lumière est mauvaise; il y a de la gêne pour tourner les pages et, sur le côté, la moitié du livre échappe: ce n'est plus la véritable possession.

Voilà pourtant où il faut se résoudre. « C'est détesta-

ble pour les yeux », disent les bonnes gens. Ce sont de bonnes gens qui n'aiment point lire.

Seulement l'âge diminue le plaisir de l'acte défendu où on ne sera pas surpris, et de la sécurité où toutes les audaces de la fantaisie peuvent danser à l'aise. Restent la solitude douillette et tiède, le silence de la nuit, la dorure voilée que donne sous la lampe aux idées et aux meubles luisants l'approche du sommeil, la joie sûre d'avoir à soi, près de son cœur, le livre qu'on aime. Quant à ceux qui lisent au lit, « contre l'insomnie », ils me font l'effet de pleutres, admis à la table des dieux et qui demanderaient à prendre le nectar en pilules.

4

Les « Hespérides ».

Lire Herrick, c'est lire des abeilles et du lait. Les mots sont luisants d'huile de fleurs, frottés de nard et diaprés de gouttelettes parfumées. Ses vers volent à l'éternité avec de petites ailes d'or battu. Il ne faut pas plus qu'ouvrir les *Hespérides* et y tremper vite les yeux comme dans une vapeur de benjoin. Toute ligne apparue est peinte d'odeur qu'on hume du regard. Cire vierge et givre, riche pollen de pistils, nacre de papillons, pulpe de marguerites rosées. Sa tête frisée et aquiline,

toute convergente vers la bouche, soufflait des bulles d'or. Il était ivre d'un vin qui pétillait en mousse de poésie. Buvez ses chansons dans des lacrymatoires de verre très mince. Pour une seconde vous serez entouré du printemps le plus blanc et de l'été le plus jaune. Mais ne lisez pas longtemps : vous seriez noyé dans un océan de roses.

5

Robinson. Barbe-Bleue et Aladdin.

Le plus haut plaisir du lecteur, comme de l'écrivain, est un plaisir d'hypocrite. Quand j'étais enfant, je m'enfermais au grenier pour lire un voyage au Pôle Nord, en mangeant un morceau de pain sec trempé dans un verre d'eau. Probablement j'avais bien déjeuné. Mais je me figurais mieux prendre part à la misère de mes héros.

Le vrai lecteur construit presque autant que l'auteur : seulement il bâtit entre les lignes. Celui qui ne sait pas lire dans le blanc des pages ne sera jamais bon gourmet de livres. La vue des mots comme le son des notes dans une symphonie amène une procession d'images qui vous conduisent avec elles.

Je vois la grosse table mal équarrie où mange Robinson. Mange-t-il du chevreau ou du riz ? Attendez... nous allons voir. Tiens, il s'est fait un plat tout rond, en terre

rouge. Voilà le perroquet qui crie : on lui donnera tout à l'heure un peu de blé nouveau. Nous irons en voler dans le tas de réserve, sous l'appentis. Le rhum que Robinson buvait, quand il était malade, était dans une grosse bouteille noire, avec des côtes. Le mot « *fowling piece* » (pièce à volailles), que je ne comprenais pas trop me donnait les imaginations les plus extraordinaires sur le fusil de Robinson. (Longtemps je me suis figuré que les « icoglans stupides » des *Orientales* étaient une espèce de caméléons. Encore aujourd'hui je fais violence à ma fantaisie pour lui persuader que ce ne sont que des gendarmes).

Comment était faite la lampe d'Aladdin ? A mon idée, un peu comme les lampes à huile de notre salle d'études. Aussi étais-je anxieux de la manière dont s'y prendrait Aladdin pour la vider. L'endroit où il fallait la frotter avec du sable fin — les mots ne sont nulle part dans le texte, mais je ne puis les en dissocier, et c'est encore avec du sable fin que la femme de Barbe-Bleue essaye d'effacer la tache de sang sur la clef — se trouvait quelque part sur le renflement du ventre en métal. Je sais maintenant que la lampe d'Aladdin était une lampe de cuivre, à bec, toute ronde et ouverte, comme les lampes grecques et arabes ; mais je ne la « vois » plus.

Revenons à la clef de Barbe-Bleue. Ce qui m'y plaisait c'est qu'elle était « fée », chose qui m'intriguait prodigieusement. Je n'y comprenais rien. Mais j'y pensais bien souvent. Hélas ! c'est une faute d'impression devenue traditionnelle. Dans l'ancienne édition (elle est

bien rare) vous lirez que la clef était « féée » — *fata*, — enchantée, qu'on y avait fait œuvre de fée. C'est très clair : seulement je ne peux plus y rêver.

La pantoufle de verre de Cendrillon, — comme ce verre me paraissait précieux, translucide, délicatement filé, à la manière des petits bougeoirs de Venise avec lesquels nous avions joué, — la pantoufle est en étoffe, en *vair*. Je ne la « vois » plus du tout.

Je me figurais avec une grande précision les olives vertes et luisantes, saupoudrées avec de la poudre d'or dans les vases de Camaralzaman ; le mur un peu délabré, veiné de lierre, gris de mousse, empli de soleil, au pied duquel le prince travaillait chez le jardinier ; la boutique de Bedreddin Hassan, devenu pâtissier ; l'arête fixée dans la gorge du petit bossu ; le gros livre empoisonné avec ses pages collées l'une contre l'autre et la tête de Durban soudée à la couverture de cuir brun du livre par le sang figé, comme un bout de bougie sur du suif glacé... Chères, chères images dont j'aime tant à revoir les couleurs quand je les trouve sous leur rubrique *nel libro della mia memoria*.

MARCEL SCHWOB

LA LAMPE

« C'est qu'elle a vu dormir, parmi les peaux de bêtes,
« Cruel, mystérieux et terrible, l'Amour. »

GÉRARD D'HOUVILLE.

Je ne l'entendis pas entrer, mais je l'ai vue
Soudain, debout à mon côté.

Elle était nue
Et souriait, silencieuse, et, dans sa main,
Une lampe brûlait avec un feu divin
Qui faisait toute l'ombre éblouie et vermeille...
Et c'était Elle, et je sentis à mon oreille
Sa bouche haletante et son souffle penché...
Mon cœur battait d'amour, mais je lui dis :

Psyché !
Tu viens bien tard. Jadis tu heurtais à ma porte
Dès l'aube et non à l'heure où la lumière est morte,
Et les champs étaient beaux en ces matins d'été
Où riait ma jeunesse à ta jeune beauté !
Mais aujourd'hui qu'irions-nous faire dans la plaine ?
Saurions-nous retrouver le bois et la fontaine
Où poussait ce laurier dont nous cueillions le brin
Immortel et fort comme un feuillage d'airain ?
Car la nuit est venue et le temps a passé.

Et je lui dis encor :

Pourquoi m'as-tu laissé
Et pourquoi revenir ainsi avec ta lampe
Eclairer mes cheveux qui sont blancs à mes tempes ?
Et, furieux, je lui criai :

Va-t-en ! Va-t-en !
Va-t-en !

Debout, elle écoutait en souriant
Mon reproche haineux et ma brusque colère,
Et la lampe dardait toujours sa flamme claire,
Elle me répondit :

« Tu as raison. C'est vrai,
Pendant des jours, des jours et des jours, j'ai erré
Loin de ton seuil quitté et de ta porte ouverte
Et j'ai suivi la route à mon désir offerte,
Mais les chemins divers m'ont ramenée à toi.
Me voici. Ne me maudis point. Ecoute-moi. »

Et je me souvenais du temps où, dès l'aurore,
Nous allions vers les fleurs qu'avril faisait éclore,
Vers la fontaine vive et vers le bois vivant
Où son voile léger s'envolait dans le vent...
Et maintenant, elle était nue et semblait lasse.
Elle reprit. Sa voix était lointaine et basse :

« Je n'étais qu'une enfant merveilleuse et naïve,
Alors. Les seules fleurs me rendaient attentive
Et je te demandais leurs noms, mais j'ignorais
Leurs pouvoirs, leurs vertus, leurs philtres, leurs secrets,
Car à présent je sais leur force et leur usage

Et j'en puis composer le magique breuvage,
Efficace, savant, brusque, mystérieux,
Qui fait le sang plus rouge et plus ardents les yeux. »

Elle parlait, et son regard d'abord timide
S'éclairait peu à peu d'une flamme intrépide,
Et sa stature, tout à coup, avait grandi.

« *Ne cherche plus en moi la Psyché de jadis,*
Enfant silencieuse et compagne ingénue...
Celle qui vient à toi n'est qu'une femme nue
Dont la chair a frémi et dont la jeune bouche
A mordu le fruit mûr avec des dents farouches,
Dont les bras ont étreint et dont les pas errants
Ont saigné sur la ronce aux chemins différents,
Et qui t'apporte ici, sur sa lèvre meurtrie,
Le baiser de l'amour et l'odeur de la vie...
C'est la nuit. Que crains-tu de l'ombre ? N'ai-je pas
Cette lampe à la main pour conduire nos pas ? »

Et, soudain, souveraine, éblouissante et nue,
D'un geste, elle haussa sa lampe devenue
Tout à coup éclatante et semblable au soleil.
Et moi, je regardais son visage vermeil
Qui s'empourprait encor du reflet orgueilleux
De s'être, un soir, penché sur le sommeil d'un Dieu.

1er Janvier 1905

HENRI DE RÉGNIER

BOU SAADA

I

Mercredi 21 octobre ; départ d'Alger en wagon.

J'emporte avec moi quelques livres ; j'ai tâché de lire, mais en vain. Ce pays captive mon regard. C'est un drame latent, mais, pour qui sait y voir, plein d'angoisse, entre la matière brute et la vie. Il ne s'agit même plus de culture, mais d'existence simplement. Ici, tout invite à la mort.

Couche de terre végétale, mince comme le tranchant de la main.

Puis le terrain, devenu schisteux, se feuillette ; ce n'est plus du roc, c'est de la galette, vraiment. Et là, de plus en plus pressés croissent des pins sans soif.

Le vent souffle du sud, le ciel s'obstrue. On dirait à présent un continu reflet des schistes gris. Sans doute il va pleuvoir bientôt...

Oh ! être plante, pour savoir, après des mois torrides, ce qu'est la volupté d'un peu d'eau.

De nouveau les pins ont cessé ; le terrain, raviné, dévasté, abrite en ses replis secrets des lauriers-roses.

Soudain quelques bouquets d'un poil végétal jaune ou vert, et, pour les brouter, quelques chèvres. En guise de salut au train qui passe, le petit Kabyle berger se montre tout entier, tout nu, sous sa gandourah qu'il relève. Il semble chèvre entre ses chèvres et ne se distingue pas du troupeau.

Bordj bou Arreridj.

Petite chambre aux murs blanc de chaux, je redoute à l'excès tes punaises ! — Qu'importe tes rideaux frangés, ton carrelage défoncé, ta courtepointe rapiécée, ton tapis maculé, qu'importe !... Mais, dans le coin en face du lit, ce divan défoncé ; mauvais signe ! Et sur le marbre de la cheminée ces faux bégonias-rex dans ces potiches de barbotine... Je m'apprête à ne pouvoir fermer l'œil de la nuit.

Sur la devanture d'une petite boutique arabe, on lit comme enseigne ces mots : LUXE ORDINAIRE.

Jeudi, 22 octobre.

Dans cet encaissement évasé de rochers pelés monochromes, la guimbarde descend le lit de l'Oued. Selon la mode du pays, l'eau coule vers l'intérieur ; elle va se noyer dans le Chott.

Au détour du rocher, ce fut une oasis subite — non de palmiers, mais de figuiers, de tamarins, d'amandiers et de lauriers-roses. Puis des abricotiers géants, un moulin, des troupeaux, des Arabes. Et longtemps l'oasis s'allonge, suivant l'Oued, tantôt s'insinuant

entre ses berges rapprochées, ou, par l'extrême aridité du sol, étranglée jusqu'à n'être plus, pour l'oiseau qui passe au-dessus, qu'un fil vert ; tantôt s'élargissant, s'étalant, se haussant jusqu'à faire penser : vienne un peu de soleil, et s'empliront d'attrait ses ombrages.

Mais depuis ce matin le ciel opaque, épais, uniformément gris, répand sur ce pays doré l'ennui d'une insignifiante petite pluie minutieuse. Ce n'est pas suffisant pour étancher la terre ; c'est assez pour l'emboire et pour en ternir la couleur.

M'Silah.

Il y a huit ans encore, quand je voyais des Arabes prier, je me gênais pour ne pas passer entre eux et La Mecque ; je craignais que ça ne coupât le fil.

O jardins parfumés de M'Silah ! je vous eusse chantés plus tôt, si j'avais pu déjà vous connaître. L'eau courante de vos séghias roulait des tortues ivres... La branche frêle du grenadier ploie à porter des fruits si lourds... Un laurier-rose en fleurs ! Approchons-nous.

Se peut-il que huit ans aient passé déjà depuis le soir où mon ami Athman, dans l'unique petit jardin de Kairouan, m'enseigna que jardin se disait *Dj'nan* en arabe, et quand il est plus « végéteux » : *Boustan*... C'est à cette heure prévespérale, où s'exaltent les voix des oiseaux, que j'y veux revenir, et m'y sentir plein d'indolence.

Vers Bou Saada. Vendredi.

Au-dessus de nous, une vaste contrée de nuages, qu'en deux heures, enfin, nous franchissons.

Mais le soleil, qui dès son lever fut couvert, garde longtemps encore devant lui comme une œillère. Il est plus de huit heures lorsqu'il parvient à regarder pardessus. Ses premiers rayons sont glacés : au lieu de réchauffer, ils transissent.

Devant nous, ces lointaines céruléennes montagnes, dont nous nous rapprochons lentement, deviennent lentement moins azurées et semblent, flottant moins transparentes, plus réellement se poser. Et longuement l'œil interrogateur écoute comment un ton bleu passe au rose, puis du rose au fauve, à l'ardent.

Large chott du Hodna, dont l'argileuse étendue s'éraille. A peine, au loin, de ci de là, quelques touffes de jonc formant verrues. Plus loin, de l'eau ; du moins, sa fallacieuse apparence.

9 heures.

Nuage ! qui, ce matin, du bord du ciel, montais comme un flocon d'étoupe, est-ce toi qui grandi, pareil à la nuée d'Elie, maintenant envahis le ciel ? — Hélas ! hélas ! tu porteras plus loin ton abondance d'eau, sans en rien verser sur cette terre, et la plante et la bête assoiffées ne recevront de toi vers midi que le rafraîchissement d'un peu d'ombre.

11 heures.

Sous la lumière immodérée, le mirage à présent s'amplifie. Eaux vives, jardins profonds, palais, c'est, devant l'inexistante réalité, comme un poète dénué, le désert impuissant qui rêve.

1 heure.

Depuis deux heures au moins que les chevaux tirent et peinent dans le sable, l'oasis de Bou Saada, que l'on apercevait dès le départ, semble encore à peine grandie.

Un gros gras juif de Constantine, qui commissionne dans le Sud, tire, à la seconde heure de diligence, le Nietszche de Lichtenberger de sa valise et, se tournant vers moi qui n'en peux mais, s'écrie : « Moi, Monsieur, je comprends qu'on meure pour une idée ! »

II

Lettre à M*. Samedi.

«... Une grosse déception c'est de trouver Bou Saada en deçà, non au delà de la montagne ; son désert est au Nord ; c'est simplement la plaine intérieure du Hodna et son très peu étrange chott. Entre le vrai désert et moi, je *sens* autant que je le vois l'épais et confus massif, prolongement des monts d'El Kantara. L'oasis, dans une échancrure du mont, est donc assise face au nord et médite vers le connu. Ici, plus de retours de caravanes,

plus de départs vers les propositions mortelles du désert. L'oasis, comme celle d'El Kantara, toute de charme n'a pas cette grandeur tragique de tant d'autres qui semblent empiéter sur la mort.

... Ce matin, levé dès 5 heures, j'ai, quittant l'oasis, marché dans le ravin, irrésistiblement attiré malgré tout vers le Sud. Le pays s'est fait de plus en plus rauque et âpre; il soufflait un vent froid, continu comme l'eau d'un fleuve. Le soleil, derrière le mont, restait caché. Et, dès que j'eus doublé le mont, la chaleur, avec le soleil devint si forte que je ne songeai plus qu'à revenir. J'étais très loin déjà, ayant marché devant moi plus d'une heure et d'un pas ininterrompu. — J'aurais voulu cueillir pour toi ces lauriers-roses dont les dernières fleurs se fanaient, rares déjà, mais plusieurs encore très belles; je leur imaginais une très fine odeur de pêche et fus déçu qu'elles n'eussent point de parfum. — Le bruit que je faisais en marchant était tout égaré dans ce silence; m'arrêtant, je n'entendis plus rien que le pépiement d'un oiseau roux qui me suivait; il avait la couleur des roches. — J'eusse continué pour quoi faire? Pourtant j'eusse voulu continuer... L'angoisse n'est qu'en nous; ce pays est au contraire très calme; mais cette question nous étreint : est-ce avant, est-ce après la vie? Est-ce ainsi que notre terre était, — ou qu'elle deviendra? Un cahos de roches. — Qu'elles sont belles sous le soleil!

Il faut avoir goûté du désert, pour comprendre ce que veut dire : culture... »

Bou Saada. Dimanche.

... Il répondit : Je garde l'eau. — Assis au bord de la séghia, l'enfant gardait une petite écluse, qui rabattait vers son jardin le filet d'eau auquel il avait droit jusqu'à 3 heures.

A 3 heures l'enfant se leva, délivra l'eau, puis me mena dans son jardin. Son père ouvrit la porte; nous entrâmes. L'arrosement fini, il régnait là une fraîcheur pernicieuse. Nous nous y assîmes pourtant. Son plus jeune frère, que je ne connaissais encore pas, m'offrit des figues et des dattes. J'aurais voulu pouvoir raconter à l'enfant des histoires. Ses grands yeux amusés m'écoutaient déjà ne rien dire. — Le jus des figues sirupeuses m'avait laissé les doigts poisseux; je les voulus laver dans une flache; mais, si minutieusement irrigué, le dessous des abricotiers et des figuiers n'offrait pas la largeur d'un soulier où poser pied sans crever une digue minuscule ou froisser quelque plante potagère. Après d'affreux dégâts je me rassis, puis restai longtemps, buvant l'ombre, dégustant la fraîcheur, sans plus penser à rien, sans rien dire.

Je suivis, au sortir du ksar, sans descendre jusqu'à l'Oued, un étroit canal d'eau limpide qui, dans la vallée de l'Oued, sinue à mi-hauteur, contournant le rocher. D'un côté le bordait mon sentier, presque effacé contre la roche; de l'autre, en contrebas, un indiscontinu fouillis de lauriers-roses dont les plus hautes branches trempaient dans le canal, les plus basses dans l'Oued. Le lit

de l'Oued était profond et le soir le creusait encore. Par flaques, une eau, courant à peine et dont la fuite à travers les cailloux se perdait, reflétait le ciel gris de lin. Sur l'autre rive, des jardins ; et, dominant énormément, en face, la montagne au flanc brut, d'instant en instant rougissante ; elle devint enfin couleur peau de grenade ardente; on l'eût dit chaude et prête à éclater. A ses pieds les palmiers des jardins étaient noirs.

D'un bond ayant franchi le roc à l'ombre duquel je marchais, je me trouvai brusquement sous le plein ciel. Le soleil, disparu depuis longtemps, laissait le couchant plein de splendeurs ; c'était de leur reflet qu'ardait devant moi la montagne. Trois nuages légers, sans altérer la pureté du ciel, prenaient un éclat de parure... Voici l'heure, pensai-je, où d'El Kantara les fumées bleues reculent et subtilisent l'oasis. Bou Saada n'est point si belle, mais le ksar, s'emplissant maintenant de rumeurs, semble, à l'instant d'entrer dans la nuit, s'exalter, comme font les moineaux africains dans les branches, avant que ne les touche le sommeil.

III

Entre Bou Saada et M'Silah. Lundi.

Impossible d'écrire ce matin ; l'air est glacé. De 5 heures du matin à 8 heures, encoconné dans mes couvertures, je m'efforce d'être hermétique. Le ciel, impeccable hier, se charge et prend, sitôt après le lever du soleil, une hideuse couleur d'onguent gris.

Ce matin je me sens, contre ce pays, plein de haine,

et je le déshabite éperdument. Je m'écoute me rappeler la 3e symphonie de Schumann. Je me récite aussi la sonate au grand duc Rodolphe, en *ut* mineur ; mais la partie de violon m'échappe par endroits. Enfin, dès que la température me permet de mettre les mains à l'air, je sors de mon sac un Virgile et je relis l'Eglogue à Pollion (1).

Rien de tout cela ne me suffit ; je voudrais, ce matin, pouvoir aller au Louvre et relire du La Fontaine.

Deux grands gaillards basques conduisent, tannés, boucanés, culottés. Ce matin je suis seul avec eux dans la très primitive tapissière qui fait office de courrier. Les autres voyageurs sont remplacés par des tonneaux, des sacs, des caisses. Dans le sable où l'attelage peine, les Basques cinglent les chevaux du fouet moins que de la voix.

— *Maquereau, La Carne, Le Cornard, Bijou, La Flemme, L'Espagnol*, à chacun d'eux s'adresse un son particulier. Michel, encore plus que son neveu, sait jouer des ressources de ce langage ; on en est assourdi ; à partir de la seconde étape, où l'oncle prend en main guide et fouet, c'est un feu roulant de gutturales.

Accablé de sommeil et la tête rompue, je quitte le devant du siège et, tout au fond de la guimbarde, me glissant parmi l'entassement des sacs, disparu sous mon manteau noir, je m'absente.

1. A mon avis, c'est la moins belle. L'on n'y trouve presque aucun de ces vers langoureux, liquides et parfaits qui sont les délices des autres.

Nous avons fait lever six gazelles. Fondues dans la rousseur des sables, on ne distingue fuir que leur cul blanc.

J'apprends en causant avec eux que mes Basques sont de Sétif. Tant pis.

Après quelque temps de vertige, l'immense plaine paraît se déformer devant vous. On la croirait coupée de remous et coulante ; puis, par zones, gonflée; le sol tournoyant s'emplit de courants et de vagues, et le regard s'angoisse à ne pouvoir fixer un plan nulle part.

Le vent s'élève; les voiles claquent; un grain. Hardi! pauvre équipage! plus que cinq heures jusqu'au bordj!

M'Silah.

Nos ciels du Nord n'ont pas connu pareille épaisseur de nuages. Sur cette immense soif, quel immense poids d'eau va crouler — pour changer aussitôt cette soif en ivresse et la plaine d'argile en marais.

Six heures de cheval hier, dix heures de patache aujourd'hui. Ce soir pas le plus petit muscle de mon corps qui ne se plaigne. Aussitôt arrivé, m'effondrant sur le premier lit, j'ai de 3 à 5 heures quitté ce monde, après un repas de quatre œufs. Demain, repartant de nouveau dès avant l'aube, il me faudra rouler jusqu'à la nuit.

Profitant des dernières lueurs du jour, je remonte le cours de cette séghia torrentueuse, dans l'espoir d'y trouver quelqu'une de ces tortues noires qui m'étonnè-

rent tant quand je les vis du haut de la voiture, avant-hier. Mais rien; et je me trouvai tout à coup très loin, très seul, dans la plus informe des plaines et sur qui s'avançait la plus inhumaine des nuits.

Mardi.

Un coup de vent a déplacé l'orage; à peine est-il tombé sur l'aride Hodna quelque ondée; mais le ciel reste terne et sali. Ce matin ce pays n'éveille en moi pour le louer aucune phrase. Je regarde indifféremment le roc morne, le lit bordé de lauriers-roses de cet oued qui m'enchantait à l'aller. Lâchement, ce matin, pour le coupé j'ai quitté l'impériale, afin de lire plus aisément. D'où vient dans cette miteuse diligence, un peu plus confortable pourtant que la tapissière de Bou Saada, cette odeur de panade aigrie? Sort-elle du piteux voyageur qui partage avec moi le coupé?

Sans doute, ailleurs tout aussi bien qu'ici je pourrais voir : une vache, pour boire, avancer son mufle baveux, — mais, dans le dénuement parfait d'alentour, plus longuement qu'ailleurs je la regarde. Un enfant la conduit. Elle est maigre; elle reste après qu'elle a bu, là, devant l'eau, stupide, attendant que l'enfant la remmène. Aucun pré verdoyant ne l'attend; sa faim ne trouvera jusqu'au soir que les tiges creuses de maïs, que parcimonieusement lui tiendra, pauvre bétail, cet enfant pauvre.

Mercredi 28 octobre.

Retour à Alger.

ANDRÉ GIDE.

A LA GLOIRE DU VENT

— Toi qui t'en vas là-bas,
Par toutes les routes de la terre,
Homme tenace et solitaire,
Vers où vas-tu, toi qui t'en vas?

— J'aime le vent, l'air et l'espace;
Et je m'en vais sans savoir où,
Avec mon cœur fervent et fou,
Dans l'air qui luit et dans le vent qui passe.

— Le vent est clair dans le soleil,
Le vent est frais sur les maisons,
Le vent incline avec ses bras vermeils,
De l'un à l'autre bouts des horizons,
Les fleurs rouges et les fauves moissons.

— Le Sud, l'Ouest, l'Est, le Nord
Avec leurs paumes d'or,
Avec leurs poings de glace,
Se rejettent le vent qui passe.

— Voici qu'il vient des mers de Naples et de Messine
Dont le geste des dieux illuminait les flots;
Il a creusé les vieux déserts où se dessinent
Les blancs festons du sable autour de verts îlots;
Son souffle est fatigué, son haleine timide,
L'herbe se courbe à peine aux pentes du fossé;
Il a touché pourtant le front des pyramides
Et le grand sphinx l'a vu passer.

— La saison change et lentement le vent s'exhume
Vêtu de pluie immense et de loques de brume.

— Voici qu'il vient vers nous des horizons blafards,
Angleterre, Jersey, Bretagne, Ecosse, Irlande,
Où Novembre suspend les torpides guirlandes
De ses astres noyés en de pâles brouillards.
Il est parti, le vent, sans joie et sans lumière
Comme un aveugle, il erre au loin sur l'océan
Et dès qu'il touche un cap ou qu'il heurte une pierre
L'abîme érige un cri géant.

Printemps; quand tu parais sur les plaines désertes,
Le vent froidit et gerce encore ta beauté verte.

— Voici qu'il vient des longs pays où luit Moscou,
Où le Kremlin et ses dômes en or qui bouge
Mirent et rejettent au ciel les soleils rouges;
Le vent se cabre ardent, rugueux, terrible et fou,
Mord la steppe, bondit d'Ukraine en Allemagne,

Roule sur la bruyère, avec un bruit d'airain,
Et fait pleurer les légendes, sous les montagnes,
De grotte en grotte, au long du Rhin.

— Le vent, le vent pendant les nuits d'hiver lucides
Pâlit les cieux et les lointains comme un acide.

— Voici qu'il vient du Pôle où de hauts glaciers blancs
Alignent leurs palais de gel et de silence ;
Âpre, tranquille et continu dans ses élans,
Il aiguise les rocs comme un faisceau de lances ;
Son vol gagne les Sunds et les Ourals déserts,
S'attarde aux fiords des Suèdes et des Norvèges
Et secoue, à travers l'immensité des mers,
Toutes les plumes de la neige.

— D'où qu'il vienne, le vent,
Il rapporte de ses voyages
A travers l'infini des champs et des villages,
On ne sait quoi de sain, de clair et de fervent.
Avec ses lèvres d'or frôlant le sol des plaines
Il a baisé la joie et la douleur humaines
Partout ;
Les orgueils clairs, les vieux espoirs, les désirs fous,
Tout ce qui met dans l'âme une attente immortelle,
Il l'attisa de ses quatre ailes ;
Il porte en lui comme un grand cœur sacré
Qui bat, tressaille, exulte ou pleure

Et qu'il disperse, au gré des saisons et des heures,
Vers les bonheurs brandis ou les deuils ignorés.

— Si j'aime, admire et chante avec folie,
Le vent,
Et si j'en bois le vin fluide et vivant
Jusqu'à la lie,
C'est qu'il me grandit l'être entier et c'est qu'avant
De s'infiltrer, par mes poumons et par mes pores,
Jusques au sang dont vit mon corps,
Avec sa force rude ou sa douceur profonde,
Immensément, il a étreint le monde.

LE POÈME DU MONDE

(Fragment)

Le monde est fait avec des astres et des hommes

Là haut,
Depuis quels temps à tout jamais silencieux,
Là haut,
En quels jardins profonds et violents des cieux,
Autour de quels soleils,
Pareils
A des ruches de feux,

Tourne, dans la splendeur de l'espace énergique,
L'essaim myriadaire et merveilleux
Des planètes tragiques.

Les vieux astres leur ont donné l'essor
Ainsi qu'à des abeilles ;
Et les voici qui traversent les treilles
Et les plaines de l'éther d'or
Et voici que chacune, en sa ronde éternelle,
Qui s'éclaire la nuit, qui se voile le jour,
Va, s'éloigne, revient, mais gravite toujours
Autour de son étoile maternelle.

O ce tournoiement fou de lumières volantes,
Ce grand silence blanc et cet ordre total
Présidant à la course effrénée et brûlante
Des orbes d'or, autour de leur brasier natal,
Et ce pullulement logique et monstrueux
Et ces feuilles de flamme et ces buissons de feux
Grimpant toujours plus loin, poussant toujours plus [haut,
Naissant, mourant ou se multipliant eux-mêmes
Et s'éclairant et se frôlant entre eux
Ainsi que les joyaux
D'un insondable étagement de diadèmes.

La terre est un éclat de diamant tombé
On ne sait quand, jadis, des couronnes du ciel.
Le froid pâle et compact, l'air humide et plombé

Ont refroidi son feu brusque et torrentiel,
Les eaux des océans ont blêmi sa surface,
Les monts ont soulevé leur échine de glace,
Les bois ont tressailli, du sol jusques au faîte,
D'un rut ou d'un combat rouge et noueux de bêtes,
Les désastres croulant des levants aux ponants
Ont tour à tour fait ou défait les continents,
Là-bas, où le cyclone en ses colères bout,
Les caps se sont dressés, face à la mer, debout,
L'effort universel des heurts, des chocs, des chutes,
En sa folie énorme a peu à peu décru
Et lentement, après mille ans d'ombre et de lutte,
L'homme, dans le miroir de l'univers, s'est apparu.

EMILE VERHAEREN

PAGES

PROLOGUE D'AJAX

'Aεὶ μὲν, ὦ παῖ Λαρτίου, δέδορκά σε
πεῖράν τιν' ἐχθρῶν ἁρπάσαι θηρώμενον.

SCÈNE I

ATHÉNA, ULYSSE

ATHÉNA

Fils de Laerte, Ulysse industrieux et sage,
Toujours bien occupé de saisir l'avantage
Contre tes ennemis, voici qu'en ce moment
Je te vois dans la nuit marcher secrètement
Sur le bord de la mer, à l'extrême limite
Du camp des Achéens, près des tentes qu'habite
Le redoutable Ajax. Tu ne te lasses pas
D'observer, attentif, le trajet que ses pas
Ont inscrit sur le sable ; oui, certes, ton attente
N'est point trompée : Ajax est assis dans sa tente,
Les mains pleines de sang et la sueur au front.
Il se repose enfin de son courroux trop prompt.
Sans t'égarer, tu sus le poursuivre à la trace :
Ta perspicacité, c'est un limier de race.
Ulysse, cesse donc de regarder en vain

[illegible] porte, et dis quel soin soudain,
[illegible] entreprise, ont pu dans ces lieux te conduire.
[illegible] rien à qui saura t'instruire.

ULYSSE

Voix éclatante et douce, accents mélodieux
De la divinité que je chéris le mieux !
Protectrice Athéna, si trop faible est ma vue,
Mon âme à ses transports t'a vite reconnue,
En effet, ô déesse à qui je suis soumis,
Je cherche le plus fier de tous mes ennemis,
Le roi de Salamine, Ajax au grand courage.
Des meurtres sans honneur ont souillé le rivage
Cette nuit; c'est Ajax que l'on accuse ici,
Mais cet avis pourtant est de doute obscurci.
Attentat qui confond ! Les bœufs lourds aux yeux [mornes,
Génisses et brebis, béliers à belles cornes,
Tous nos troupeaux, butin dans les parcs assemblé,
Fut d'un coup sans merci par le fer immolé.
Un soldat de son poste a vu, seul dans la plaine,
Ajax échevelé courant à perdre haleine,
Hagard et soupçonneux, furieux, bondissant,
Son épée à la main toute teinte de sang.
L'homme m'a rapporté le fait. Je conjecture,
J'hésite ou je me rends, je flotte à l'aventure,
Sans savoir qui mettra mon esprit en repos.
O ma déesse, ainsi tu viens bien à propos.
En toute occasion, c'est ta main qui me guide;
Fais que je m'éclaircisse et qu'enfin je décide.

ATHÉNA

Je savais tes efforts et je veillais sur toi.

ULYSSE

Ai-je gagné ma peine, ô déesse, dis-moi ?

ATHÉNA

Sans doute, ayant trouvé le coupable.

ULYSSE

O l'extrême

Etrange égarement ! C'est donc Ajax ?

ATHÉNA

Lui-même.

ULYSSE

Que j'en suis étonné ! Comment ? A quel dessein ?

ATHÉNA

Un aveugle courroux bouillonnait dans son sein.
Il prodiguait aux rois la menace et l'outrage,
Les appelant ingrats, jaloux de son courage,
Qui seul soutint Hector ; il jurait qu'au mépris,
Ulysse, de ses droits, tu remportas le prix
Du bouclier divin et des armes d'Achille.

ULYSSE

Dieux immortels ! Et c'est par une action vile,
Meurtrier de troupeaux, qu'il pense se venger
Et se couvrir de gloire ?

ATHÉNA

Il croyait égorger
Tous ses rivaux les rois. Plein d'audace et l'œil som-
[bre,
A vos tentes Ajax était venu dans l'ombre :
Il est prêt à frapper.

ULYSSE

Qui retint sa fureur ?

ATHÉNA

Je l'enveloppai tout de folie et d'erreur
Et j'accablai ses yeux des vapeurs d'un mirage.
Alors de bœufs cornus il a fait ce carnage
Et s'enorgueillissait pourtant d'avoir versé
Le sang de maint guerrier qui l'avait offensé.
J'aiguillonne sa rage et l'exhorte sans trêve ;
Il comble la mesure et sa honte s'achève.
Ses armes, sous l'effort de ses membres puissants,
Remplissent l'air au loin de sons retentissants.
Il a les traits crispés et l'écume à la bouche ;
Il brise en un instant ce que sa force touche.
Les timides bouviers, saisis, épouvantés,
Dans l'épaisse bruyère errent de tous côtés.
Tel un noir tourbillon qui porte la tempête,
Ajax s'élance et vole et jamais ne s'arrête.
Il abat les troupeaux sous son glaive emporté,
Comme le vent la feuille au sortir de l'été.
Mais sa colère encor se gonfle impatiente,
Comme d'un vase au feu s'élève l'eau bouillante.
De tant d'exploits Ajax ne se contente pas :
Attachant le bétail échappé du trépas,
Il le mène captif et, sans cesser de rire,
Dans sa demeure assis, le fouette et le déchire.
Tu vas voir de tes yeux, Ulysse, en ce moment
Quel est d'un vain orgueil le juste châtiment.

(S'adressant à Ajax)

O toi qui restes sourd aux prières plaintives,
Qui d'un carcan de fer presses les mains captives,
Justicier qui, rendant son lustre à la vertu,
As d'un bras valeureux tant d'opprobre abattu,
Viens devant ta demeure, Ajax, car je t'appelle.

ULYSSE

Que vas-tu faire ? Arrête, ô ma douce immortelle !

ATHÉNA

De quelle crainte, Ulysse, es-tu donc agité ?

ULYSSE

Ne le fais point venir, déesse, en vérité.

ATHÉNA

N'est-il pas l'homme encor que tu cherchais naguère ?

ULYSSE

Il le fut et sera toujours mon adversaire.

ATHÉNA

Fils de Laerte, eh bien ! c'est un spectacle doux
Qu'un ennemi qui prête à rire.

ULYSSE

Tenons-nous
Là, je t'en prie.

ATHÉNA

Eh quoi ! tu crains de voir paraître
Un malheureux en butte au délire.

ULYSSE

Peut-être.
S'il avait sa raison, je le braverais bien.

ATHÉNA

Quitte la crainte, Ulysse, et n'apprébende rien :
Il ne te verra point.

ULYSSE

Mais comment, s'il regarde
Avec ses propres yeux ouverts ?

ATHÉNA

Je prendrai garde
De couvrir à l'instant d'un nuage ses yeux.

ULYSSE

Appelle et je me tais : tout est possible aux dieux.

ATHÉNA (à Ajax)

Pour la seconde fois, je t'appelle à ta porte.
Ajax dédaigne-t-il le secours que j'apporte
A ses travaux ?

SCÈNE II

ATHÉNA, AJAX, ULYSSE

AJAX

Déesse enfant de Zeus, salut.
C'est bien ton amitié, certes, qui me valut
De remporter sans peine une illustre victoire
Et j'en consacrerai dignement la mémoire.

ATHÉNA

Ton glaive est-il repu du sang de tes rivaux ?

AJAX

Je me vante d'avoir montré ce que je vaux.
Tous ces rois sont là-bas sanglants.

ATHÉNA

Quoi ! les Atrides
Sont-ils tombés aussi sous tes coups homicides ?

AJAX

Ajax ne sera plus déshonoré par eux.

ATHÉNA

Si j'en crois ta parole, ils sont morts tous les deux.

AJAX

Morts ! Et bien empêchés de me frustrer, je pense,
Des armes du héros, ma juste récompense.

ATHÉNA

Quant au fils de Laerte...

AJAX

Ah ! cet expert en l'art
De mentir, ce grand fourbe et ce rusé renard !

ATHÉNA

Ulysse, je veux dire.

AJAX

Il est dans ma demeure ;
Je le garde attaché ; je ne veux pas qu'il meure
Encor.

ATHÉNA

Pour quel motif, Ajax, dis-moi, quel sort
Lui réserves-tu donc plus affreux que la mort ?

AJAX

Il périra vraiment, mais de telle manière
Qu'il sentira son dos en sang sous la lanière.

ATHÉNA

Non, Ajax, prends pitié de cet infortuné.

AJAX

O déesse, je l'ai justement condamné :
Ne m'en empêche point. Pour le reste, je jure
De te complaire en tout.

ATHÉNA

Eh bien, je n'en ai cure.
Assouvis ta vengeance et goûte ton plaisir,
Ajax, jusques au bout et selon ton désir.

AJAX

J'y cours et sans tarder. A l'œuvre ! Et toi, ne cesse
Jamais de me venir en aide, ma déesse !

(Il rentre dans sa tente)

SCÈNE III

ATHÉNA, ULYSSE

ATHÉNA

Médite dans ton cœur, fils de Laerte, et vois
Quel est l'ordre prescrit des immuables lois :
Comme sur les mortels les dieux ont de puissance,
Les tenant dans leur main, chétifs et sans défense !
Car qui fut plus qu'Ajax dans les conseils prudent ?
Qui plus à triompher dans les combats ardent ?
Mais la présomption, prompte et malavisée,
A fait de ce héros un objet de risée.

ULYSSE

O malheureux Ajax ! Je n'en connus jamais
Qui le pût égaler dans la guerre ou la paix,
Chef porte-bouclier ou roi porte-couronne.
Et le fatal destin à présent l'environne.
Malgré tant de griefs et tant d'inimitié,
Je sens mon âme enfin qui cède à la pitié.
Pleurant sur mon rival et pleurant sur moi-même,
Je regarde ma race errer, fantôme blême,
L'homme, esclave craintif, de toutes parts pressé,
Ombre légère et souffle aussitôt dispersé.

ATHÉNA

Tu parles sainement, tu n'auras point de honte
D'être soumis, Ulysse, à ce qui te surmonte ;
Sans t'échauffer le sang comme ces furieux
Qui vont, extravagants, tenter l'assaut des cieux.
Le sceptre dans le poing se brise comme verre ;
Un jour élève, abat les faveurs de la terre.
Celui qui porte au cœur la douce piété
Dans son doute sera constamment assisté.
Mais les dieux savent bien convaincre la faiblesse
De l'homme injurieux qui les brave sans cesse.

JEAN MORÉAS

LE MASSACRE DES INNOCENTS

Ce vendredi, 26 du mois de décembre, vers l'heure du souper, un petit vacher vint à Nazareth en criant terriblement.

Des paysans qui buvaient de la cervoise en l'auberge du *Lyon-Bleu* ouvrirent les volets pour regarder dans le verger du village, et virent l'enfant qui accourait sur la neige. Ils reconnurent que c'était le fils de Korneliz et lui crièrent par la fenêtre: « Qu'est-ce qu'il y a? Allez vous coucher! »

Mais il répondit avec épouvante que les Espagnols étaient arrivés, qu'ils avaient incendié la ferme, pendu sa mère dans les noyers et lié ses neuf petites sœurs au tronc d'un grand arbre.

Les paysans sortirent brusquement de l'auberge, entourèrent l'enfant et l'interrogèrent. Il leur dit encore que les soldats étaient à cheval et vêtus de fer, qu'ils avaient enlevé les bêtes de son oncle Petrus Krayer et entreraient bientôt en forêt avec les moutons et les vaches.

Tous coururent au *Soleil-d'Or*, où Korneliz et son beau-frère buvaient aussi leur pot de cervoise, et l'aubergiste s'élança dans le village en criant que les Espagnols approchaient.

Alors il y eut une grande rumeur en Nazareth. Les femmes ouvrirent les fenêtres et les paysans sortirent de leurs maisons

avec des lumières qu'ils éteignirent lorsqu'ils furent dans le verger, où il faisait clair comme à midi, à cause de la neige et de la pleine lune.

Ils s'assemblèrent autour de Korneliz et de Krayer, sur la place, devant les auberges. Plusieurs avaient apporté leurs fourches et leurs râteaux, et se parlaient avec terreur sous les arbres.

Mais comme ils ne savaient que faire, l'un d'eux courut chercher le curé, à qui appartenait la ferme de Korneliz. Il sortit de sa maison avec le sacristain en apportant les clefs de l'église. Tous le suivirent dans le cimetière, et il leur cria du haut de la tour qu'il ne voyait rien dans la prairie ni dans la forêt, mais qu'il y avait des nuages rouges du côté de sa ferme, bien que le ciel fût bleu et plein d'étoiles sur tout le reste de la campagne.

Ayant délibéré longtemps dans le cimetière, ils décidèrent de se cacher dans le bois que les Espagnols devaient traverser et de les attaquer s'ils n'étaient pas très nombreux, afin de reprendre le bétail de Petrus Krayer et le butin qu'ils avaient fait à la ferme.

Ils s'armèrent de fourches et de bêches, et les femmes restèrent autour de l'église avec le curé.

En cherchant un endroit favorable à leur embuscade, ils arrivèrent près d'un moulin, aux limites de la forêt, et virent brûler la ferme au milieu des étoiles. Ils s'établirent là, devant une mare couverte de glace, sous d'énormes chênes.

Un berger, que l'on appelait le Nain-Roux, monta la colline pour avertir le meunier, qui avait arrêté son moulin en voyant les flammes à l'horizon. Cependant il laissa entrer le

paysan, et tous deux se mirent à une fenêtre pour regarder au loin.

La lune brillait devant eux sur l'incendie, et ils aperçurent une longue foule qui marchait sur la neige. Quand ils l'eurent contemplée, le Nain descendit vers ceux qui étaient dans la forêt, et ils distinguèrent lentement quatre cavaliers, au-dessus d'un troupeau qui semblait brouter la plaine.

Comme ils regardaient au bord de la mare, et sous les arbres éclairés de neige, avec leurs chausses bleues et leurs manteaux rouges, le sacristain leur montra une haie de buis, derrière laquelle ils se cachèrent.

Les bêtes et les Espagnols s'avancèrent sur la glace, et les moutons, en arrivant à la haie, broutaient déjà la verdure, lorsque Korneliz creva les buissons, et les autres le suivirent dans la clarté avec leurs fourches. Il y eut alors un grand massacre sur l'étang, au milieu des brebis amoncelées et des vaches qui contemplaient la bataille et la lune.

Quand ils eurent tué les hommes et les chevaux, Korneliz s'élança dans la prairie vers les flammes et les autres dépouillèrent les morts. Puis ils retournèrent au village avec les troupeaux. Les femmes qui regardaient la lourde forêt, derrière les murs du cimetière, les virent s'avancer entre les arbres et coururent à leur rencontre avec le curé, et ils revinrent en dansant de grandes rondes, au milieu des enfants et des chiens.

En se réjouissant sous les poiriers du verger, où le Nain-Roux accrochait des lanternes en signe de kermesse, ils demandèrent au curé ce qu'il fallait faire.

Ils résolurent enfin d'atteler un chariot pour emmener au

village le corps de la femme et ses neuf petites filles. Les sœurs et d'autres paysannes de la famille de la morte y montèrent, ainsi que le curé qui marchait avec peine, étant vieux déjà et fort gros.

Ils rentrèrent dans la forêt et arrivèrent en silence devant l'éblouissement des plaines, où ils virent les hommes nus et les chevaux renversés sur la glace lumineuse entre les arbres. Puis ils marchèrent vers la ferme qui brûlait au milieu du paysage.

En arrivant au verger et à la maison rouge de flammes, ils s'arrêtèrent devant la grille pour contempler le grand malheur du paysan, dans son jardin. Sa femme pendait toute nue aux branches d'un énorme noyer, et lui montait une échelle pour grimper dans l'arbre, autour duquel les neuf petites filles attendaient leur mère sur le gazon. Il marchait déjà dans les vastes ramures, lorsqu'il vit tout à coup, sur la lumière de la neige, la foule qui le regardait. Il fit signe de l'aider, en pleurant, et ils entrèrent dans le jardin. Alors le sacristain, le Nain-Roux, l'aubergiste du *Lyon-Bleu* et celui du *Soleil-d'Or*, le curé avec une lanterne, et beaucoup d'autres paysans montèrent dans le noyer neigeux, au clair de lune, pour dépendre la morte, que les femmes du village reçurent dans leurs bras au pied de l'arbre, comme à la descente de croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le lendemain on l'enterra, et il n'y eut plus d'événements extraordinaires à Nazareth cette semaine-là. Mais, le dimanche suivant, des loups affamés parcoururent le village après la grand'messe, et il neigea jusqu'à midi; puis le soleil brilla soudainement dans le ciel, et les paysans rentrèrent dîner comme d'habitude et s'habillèrent pour le salut.

En ce moment il n'y avait personne sur la place, car il gelait cruellement. Seuls, les chiens et les poules vaguaient sous les arbres, où des moutons broutaient un triangle de gazon, et la servante du curé balayait la neige de son jardin.

Alors une troupe d'hommes armés traversa le pont de pierre au bout du village, et s'arrêta dans le verger. Des paysans sortirent de leurs demeures, mais rentrèrent terrifiés en reconnaissant les Espagnols, et se mirent aux fenêtres pour voir ce qui allait arriver.

Il y avait une trentaine de cavaliers, couverts d'armures, autour d'un vieillard à barbe blanche. Ils portaient en croupe des lansquenets jaunes ou rouges, qui mirent pied à terre, et coururent sur la neige pour se dégourdir, pendant que plusieurs soldats, habillés de fer, descendaient aussi, et pissaient contre les arbres auxquels ils avaient attaché leurs chevaux. Puis ils se dirigèrent vers l'auberge du *Soleil-d'Or* et frappèrent à la porte. On leur ouvrit en hésitant, et ils allèrent se chauffer près du feu en se faisant verser de la cervoise.

Ensuite ils sortirent de l'auberge, avec des pots, des cruches, et des pains de froment pour leurs compagnons rangés autour de l'homme à barbe blanche, qui attendait au milieu des lances.

Comme la rue restait déserte, le chef envoya des cavaliers derrière les maisons, afin de garder le village du côté de la campagne, et ordonna aux lansquenets d'amener devant lui les enfants âgés de deux ans et au-dessous, pour les massacrer, selon qu'il est écrit en l'Evangile de saint Matthieu.

Ils allèrent d'abord à la petite auberge du *Chou-Vert* et à la chaumière du barbier, voisines au milieu de la rue. L'un d'eux

ouvrit l'étable, et une bande de porcs s'en échappa et se répandit dans le village. L'aubergiste et le barbier sortirent de leurs maisons et demandèrent humblement aux soldats ce qu'ils voulaient; mais ils n'entendaient pas le flamand et entrèrent pour chercher les enfants.

L'aubergiste en avait un qui pleurait, en chemise, sur la table où l'on venait de dîner. Un homme le prit dans ses bras, et l'emporta sous les pommiers, tandis que le père et la mère le suivaient en criant.

Les lansquenets ouvrirent encore l'étable du tonnelier, celle du forgeron, celle du sabotier, et les veaux, les vaches, les ânes, les cochons, les chèvres et les moutons se promenèrent sur la place. Lorsqu'ils enfoncèrent le vitrage du charpentier, plusieurs paysans, parmi les vieillards et les plus riches de la paroisse, s'assemblèrent dans la rue, et s'avancèrent vers les Espagnols. Ils ôtèrent respectueusement leurs chaperons et leurs feutres devant le chef au manteau de velours, en demandant ce qu'il allait faire; mais lui-même ignorait leur langue, et quelqu'un alla chercher le curé.

Il s'apprêtait pour le salut, et revêtait une chasuble d'or dans la sacristie. Le paysan cria : « Les Espagnols sont dans le verger ! » Epouvanté, il courut à la porte de l'église avec les enfants de chœur qui portaient les cierges et l'encensoir.

Alors il vit les animaux des étables circuler sur la neige et sur le gazon, les cavaliers dans le village, les soldats devant les portes, les chevaux liés aux arbres le long de la rue, les hommes et les femmes suppliant autour de celui qui tenait l'enfant en chemise.

Il s'élança dans le cimetière, et les paysans se tournèrent

avec inquiétude vers leur prêtre qui arrivait comme un Dieu couvert d'or, entre les poiriers, et l'environnèrent devant l'homme à barbe blanche.

Il parla en flamand et en latin, mais le chef haussait lentement les épaules pour exprimer qu'il ne comprenait pas. Ses paroissiens lui demandaient à voix basse : Qu'est-ce qu'il dit? Qu'est-ce qu'il va faire? D'autres, en voyant le curé dans le verger, sortaient craintivement de leurs fermes, des femmes arrivaient en hâte et chuchotaient dans les groupes, tandis que les soldats qui assiégeaient une auberge accouraient au grand rassemblement qui se formait sur la place.

Alors celui qui tenait par la jambe l'enfant de l'aubergiste du *Chou-Vert* lui trancha la tête avec son épée.

Ils la virent tomber devant eux, et puis le reste du corps qui saignait dans le gazon. La mère le ramassa et l'emporta en oubliant la tête. Elle courut vers sa maison, mais se heurta contre un arbre et tomba à plat ventre sur la neige, où elle demeura évanouie, pendant que le père se débattait entre deux soldats.

De jeunes paysans jetèrent des pierres et des morceaux de bois sur les Espagnols, mais les cavaliers abaissèrent leurs lances tous ensemble, les femmes s'enfuirent et le curé se mit à hurler d'horreur avec ses paroissiens, au milieu des moutons, des oies et des chiens.

Cependant, comme les soldats s'éloignaient de nouveau dans la rue, ils se turent pour voir ce qu'ils allaient faire. La bande entra dans la boutique des sœurs du sacristain, puis elle sortit tranquillement sans faire de mal aux sept femmes qui priaient à genoux sur le seuil.

Ensuite ils allèrent à l'auberge du *Bossu de Saint-Nicolas*. Là aussi on leur ouvrit immédiatement pour les apaiser, mais ils reparurent au milieu d'un grand tumulte, avec trois enfants sur les bras, entourés du Bossu, de sa femme et de ses filles, qui les suppliaient les mains jointes.

Arrivés devant le vieillard, ils déposèrent les enfants au pied d'un orme, où ils restèrent assis sur la neige en leurs habits de dimanche. Mais l'un d'eux, qui avait une robe jaune, se leva, et courut en vacillant vers les moutons. Un soldat le poursuivit, l'épée nue et l'enfant mourut la face dans l'herbe, pendant que l'on tuait les autres autour de l'arbre.

Tous les paysans et les filles de l'aubergiste prirent la fuite en poussant de grands cris, et rentrèrent dans leurs fermes. Resté seul dans le verger, le curé suppliait les Espagnols avec des hurlements, allant, à genoux, d'un cheval à l'autre, les bras en croix, tandis que le père et la mère, assis sur la neige, pleuraient pitoyablement leurs enfants morts, étendus sur leurs jambes.

En parcourant la rue, les lansquenets remarquèrent la grande maison bleue d'un fermier. Ils voulurent enfoncer la porte, mais elle était de chêne et couverte de clous. Ils prirent alors des tonneaux gelés dans une mare devant le seuil, et s'en servirent pour monter à l'étage où ils pénétrèrent par la fenêtre.

Il y avait eu une kermesse en cette ferme, et des parents étaient venus manger des gaufres, du flan et du jambon avec leurs familles.

Au bruit des vitres brisées, ils s'étaient rassemblés derrière la table couverte de cruches et de plats. Les soldats entrèrent

dans la cuisine et, après une grande bataille où plusieurs furent blessés, ils s'emparèrent des petits garçons, des petites filles et du valet qui avait mordu le pouce d'un lansquenet, et sortirent en fermant la porte derrière eux pour empêcher les habitants de les accompagner.

Ceux du village qui n'avaient pas d'enfants quittèrent lentement leurs maisons et les suivirent de loin. Quand ils vinrent devant le vieillard en portant leurs victimes, ils les jetèrent sur le gazon et les tuèrent paisiblement, avec leurs lances et leurs épées, pendant que sur toute la façade de la maison bleue, les femmes et les hommes penchés aux fenêtres de l'étage et du grenier, blasphémaient et s'agitaient éperdument au soleil, en voyant les robes rouges, roses ou blanches de leurs petits, immobiles sur l'herbe entre les arbres. Puis les soldats pendirent le valet de ferme à l'enseigne de *La Demi-Lune*, de l'autre côté de la rue, et il y eut un long silence dans le village.

Le massacre s'étendait maintenant. Les mères s'échappaient des maisons et, à travers les jardins et les potagers, essayaient de fuir dans la campagne, mais les cavaliers les poursuivaient et les refoulaient dans la rue. Des paysans, le chaperon dans leurs mains jointes, suivaient à genoux ceux qui entraînaient leurs enfants, parmi les chiens qui aboyaient joyeusement dans le désordre. Le curé, les bras vers le ciel, courait le long des maisons et sous les arbres, en priant désespérément comme un martyr, et des soldats, tremblant de froid, soufflaient dans leurs doigts en circulant sur la route, ou les mains dans les poches de leurs hauts-de-chausses et l'épée sous le bras attendaient devant les fenêtres des maisons, que l'on escaladait.

En voyant la douleur craintive des paysans, ils entraient par petites bandes dans les fermes, et dans toute la rue c'étaient les mêmes scènes. Une maraîchère qui habitait la vieille chaumière de briques roses près de l'église, poursuivait avec une chaise deux hommes qui emportaient ses enfants dans une brouette. Elle devint malade en les voyant mourir, et on la fit asseoir sur le siège, contre un arbre de la route.

D'autres soldats grimpèrent dans les tilleuls, devant une ferme peinte en lilas, et enlevèrent des tuiles pour s'introduire dans la maison. Quand ils revinrent sur le toit, le père et la mère, les bras tendus, s'élevèrent aussi dans l'ouverture, et ils les enfoncèrent plusieurs fois, en leur donnant des coups d'épée sur la tête, avant de pouvoir descendre dans la rue.

Une famille, enfermée dans la cave d'une énorme chaumière, pleurait par le soupirail, où le père agitait furieusement une fourche. Un vieillard chauve sanglotait tout seul sur un tas de fumier, une femme en jaune s'était évanouie sur la place, et son mari la soutenait par les aisselles, en criant, à l'ombre d'un poirier ; une autre, en rouge, embrassait sa petite fille qui n'avait plus de mains, et lui soulevait alternativement les deux bras pour voir si elle ne voulait pas remuer. Une autre s'échappa dans la campagne, et les soldats la poursuivaient entre les meules, à l'horizon des champs de neige.

Sous l'auberge des *IV fils Aymon,* se voyait le tumulte d'un siège. Des habitants s'étaient barricadés, et les soldats tournaient autour de la maison sans pouvoir y pénétrer. Ils essayaient de grimper jusqu'à l'enseigne par les espaliers de la façade, lorsqu'ils aperçurent une échelle derrière la porte du jardin. Ils l'appliquèrent contre le mur et montèrent à la file.

Mais l'aubergiste et toute sa famille leur lancèrent alors par les fenêtres, des tables, des chaises, des assiettes et des berceaux. L'échelle se renversa, et les soldats tombèrent.

Dans une cabane de planches, du bout du village, une autre bande trouva une paysanne qui lavait ses enfants dans une cuve devant le feu. Etant vieille et presque sourde, elle ne les entendit pas entrer. Deux hommes prirent la cuve et l'emportèrent, et la femme ahurie les suivit avec les vêtements des petits qu'elle voulait habiller. Mais quand elle vit tout à coup, sur le seuil, les taches de sang dans le village, les épées dans le verger, les berceaux renversés dans la rue, les femmes à genoux, et celles qui agitaient les bras autour des morts, elle se mit à crier formidablement, en frappant les soldats qui déposèrent la cuve pour se défendre. Le curé accourut aussi et, les mains jointes sur sa chasuble, implora les Espagnols devant les enfants nus qui se lamentaient dans l'eau. Des soldats arrivèrent qui l'écartèrent et lièrent la paysanne folle à un arbre.

Le boucher avait caché sa petite fille, et, appuyé contre sa maison, regardait avec indifférence. Un lansquenet et un de ceux qui avaient une armure entrèrent chez lui, et découvrirent l'enfant dans un chaudron de cuivre. Alors le boucher, désespéré, prit un de ses couteaux et les poursuivit dans la rue, mais une bande qui passait le désarma, et le pendit par les mains, aux crocs du mur, entre les bêtes écorchées, où il remua les jambes et la tête en blasphémant jusqu'au soir.

Du côté du cimetière, il y avait un grand rassemblement devant une longue ferme peinte en vert. L'homme pleurait à chaudes larmes sur le seuil ; comme il était gros et de

joyeuse figure, des soldats assis au soleil, contre la muraille, l'écoutaient avec attendrissement en caressant le chien. Mais celui qui entraînait l'enfant par la main, faisait des gestes pour dire : « Que voulez-vous ? ce n'est pas ma faute ! »

Un paysan pourchassé sauta dans une barque amarrée au pont de pierre, et s'éloigna sur l'étang avec sa femme et ses enfants. N'osant pas se risquer sur la glace, les soldats marchaient pleins de colère dans les roseaux. Ils montèrent sur les saules de la rive pour tâcher de les atteindre avec leurs lances, et n'y parvenant pas, ils menacèrent longtemps toute la famille épouvantée au milieu de l'eau.

Le verger cependant était toujours plein de monde, car c'est là que l'on tuait la plupart des enfants, devant l'homme à barbe blanche qui présidait au massacre. Les petits garçons et les petites filles qui marchaient déjà seuls s'y réunissaient aussi et regardaient curieusement mourir les autres, en mangeant les tartines de leur goûter, ou se groupaient autour du fou de la paroisse qui jouait de la flûte sur l'herbe.

Alors, il y eut tout à coup un long mouvement dans le village. Les paysans couraient vers le château qui se trouve sur une hauteur de terre jaune, au bout de la rue. Ils avaient aperçu le seigneur penché sur les créneaux de sa tour, d'où il contemplait le massacre. Et les hommes, les femmes, les vieillards, les mains tendues, le suppliaient comme un roi dans le ciel, avec son manteau de velours violet, et sa toque dorée. Mais lui levait les bras, et haussait les épaules, pour marquer son impuissance, et comme ils l'imploraient de plus en plus terriblement, la tête nue, agenouillés sur la neige, en poussant de grandes clameurs, il rentra lentement dans la tour et les paysans n'eurent plus d'espoir.

Lorsque tous les enfants furent tués, les soldats fatigués essuyèrent leurs épées dans l'herbe, et soupèrent sous les poiriers. Ensuite les lansquenets montèrent en croupe, et ils quittèrent tous ensemble Nazareth par le pont de pierre, comme ils étaient venus.

Puis le soleil se coucha dans la forêt rouge qui changeait la couleur du village. Las de courir et de supplier, le curé s'était assis sur la neige devant l'église, et sa servante regardait près de lui. Ils voyaient la rue et le verger couverts de paysans en habits de fête, qui circulaient sur la place et le long des maisons. Des familles, l'enfant mort sur les genoux, ou dans les bras, racontaient leur malheur avec étonnement devant les portes. D'autres le pleuraient encore où il était tombé, près d'un tonneau, sous une brouette, au bord d'une mare, ou l'emportaient silencieusement. Plusieurs lavaient déjà les bancs, les chaises, les tables, les chemises tachés de sang, et relevaient les berceaux jetés dans la rue. Mais presque toutes les mères se lamentaient sous les arbres, devant les morts étendus sur le gazon, et qu'elles reconnaissaient à leurs robes de laine. Ceux qui n'avaient pas d'enfants se promenaient sur la place et s'arrêtaient autour des groupes désolés. Les hommes qui ne pleuraient plus, poursuivaient avec les chiens leurs bêtes échappées, ou réparaient leurs fenêtres brisées et leurs toits entr'ouverts, tandis que le village devenait immobile aux clartés de la lune qui montait dans le ciel.

1885.

MAURICE MAETERLINCK

FIN DES « PAGES »

LA ROUTE DE THÈBES

Œdipus loquitur.

Arbres amis, la paix tombe de vos ramures.

Ailleurs, le vent fatal éveille les murmures
Des chênes; l'eau sinistre a le goût de la mort:
Ici le jour sourit sur les fontaines pures
Et mon cœur se détend du meurtre et de l'effort.

Le dieu mentait par la bouche de la prêtresse.

Voix funèbres, chœur d'épouvante et de détresse;
O stupides corbeaux qu'offusque le matin,
Vos cris n'ont pu tromper ni vaincre ma jeunesse;
Je me suis évadé de mon mauvais destin.

Cependant des chevaux se cabraient vers les ombres.

Leur galop dirigé par des étoiles sombres
Me repoussait déjà du côté de la nuit;
Parmi l'écroulement des roches en décombres
Leurs naseaux me brûlaient le front: je n'ai pas fui.

Mon bras n'a pas failli; la lumière m'écoute;

Le sang pâle de l'homme a coulé goutte à goutte;
Au carrefour des rocs et du triple ravin,
J'ai tué l'inconnu qui me barrait la route,
Complice contre moi du mensonge divin.

Joyeusement, je marche aux rencontres futures.

Arbres, adieu; adieu, chant des fontaines pures;
Je ne redoute rien des hommes ni du sort,
Et si le dieu jamais redevient le plus fort,
Sur mon front las et sur mes prunelles obscures

Puisse la même paix s'épandre des ramures.

PIERRE QUILLARD

OÙ NOUS EN SOMMES

LA VICTOIRE DU SILENCE.

Ou concentre-toi ou meurs.
MICHELET.

AVERTISSEMENT. — *Je ne m'attendais certes pas à reprendre de sitôt les armes pour la défense et illustration de la Poésie. Je m'abandonnais à l'action esthétique pratique, — la seule action sociale qui ne désaccorde pas un poète, — et je n'espérais point que tous ceux qui avaient tant contribué à la retrempe d'un « art lyrique », naguère, éprouvassent le besoin de sortir un peu de la « littérature » et, fraternellement, de se reconnaître...*

On a bien voulu se souvenir de quelques efforts de conscience et de quelques éclats d'indépendance pour me demander des études d'analyse générale. Et il va sans dire que si, par cette généralisation, je suis amené à écrire nous, *je ne prétendrais point parler* au nom *d'une génération, d'elle qui, justement, n'a jamais voulu laisser réduire par l'esprit personnel déformateur les multiples facettes de sa sensibilité.*

Je crois toutefois que sur un certain nombre de traits principaux, j'exprimerai assez fidèlement une pensée commune; mais pour le reste, il est bien entendu que j'aventurerai des idées particulières, lorsque je ne me bornerai pas à dépouiller de nos œuvres le grain nourricier.

Liquidation.

Liquidons ! Liquidons !... — une fois pour toutes.

Nous nous devons d'abord de nous liquider nous-mêmes, de nous liquider de nos cadavres... oui ! de nos cadavres ! car nous ne nous doutons pas, symbolistes, à quel point nous sommes morts !... Nous avons été enterrés à fond, enfouis avec le dernier siècle.

Si vous n'étiez pas morts, vous parleriez ? et vous restez là, muets, comme étouffés sous les ordures... Rien plus que le fumier n'est lourd !... Ah ! que c'est donc lourd que pas un de vos membres ne bouge ! — Pas un cri !... le silence...

Et les cloches battent... le glas, le glas !

Jamais on n'aura ouï les cloches battre depuis si longtemps sur des morts ! Quatre ans qu'elles battent sans un répit !... Mais puisque depuis la première heure des quatre années ce sont des morts, ô sonneurs ! Penseriez-vous les réveiller ? ou plutôt vous prouver à vous-mêmes que vous n'êtes pas morts, ô sonneurs !

Il y avait bien eu auparavant quelques danses de scalps autour des moribonds, le temps de creuser la fosse. La fosse fut prête surtout à partir de 1900, et dès la fosse ouverte, nous fûmes morts : pelletées et glas tombèrent.

Un des premiers fossoyeurs-sonneurs fut M. Camille Mauclair. Dans une étude qui sortit de la *Nouvelle Revue* pour reparaître avec *L'Art en silence*, il écrivait :

« Il a manqué aux symbolistes, quant au fond même de leur esthétique, une relation logique entre la conception et l'expression,

et une direction d'ensemble. Le résultat littéraire de leurs idées n'a pas été tangible, *il est avorté. L'allégorie* (*!*) n'est pas un élément fondamental de création. »

(L'ART EN SILENCE, *Le Symbolisme en France*, p. 203).

« Dans leur art comme dans leur vie publique, *ils ont tourné le dos à la vie*, par amour du rare » (p. 204).

« Ils n'ont eu ni direction, ni parole centrale, et renonçant à compter dans leur époque, *ils se sont renoncés eux-mêmes* » (p. 205).

« Il est probable que l'avenir ne sera pas juste pour eux parce qu'ils ne se donnèrent pas la peine *de se syndiquer ostensiblement* »... (p. 206).

Ce n'est pas tout; dans la *Plume* du 1er septembre 1900, sous le titre : *Les deux mystères en art*, on pouvait lire :

« *Il n'y a aucun mystère dans la nature, mais des évidences calmes* (*!*)

« Je crois que c'est par vanité, et purement par ce terrible vice, par cette épouvantable misère de l'âme, que nous avons tant aimé trouver du mystère dans tout ; et ce nous fut l'occasion d'ajouter quelque chose de nous-mêmes à toute œuvre que nous considérions. Afin que même dans l'œuvre des autres nous eussions encore à intervenir et à manifester notre moi, nous avions inventé de ne la considérer que comme un terrain de culture attendant que nous lui apportions le germe suprême. *Nous étions humiliés de n'avoir rien à dire* (*!*), de n'avoir pas à briller par un commentaire spirituel ou singulier, de n'avoir qu'à saluer et à nous taire devant une œuvre définie par la volonté absolue d'un autre être. Et c'est à cause de cela que nous venons de vivre quinze ans d'illusions, de légendes glacées, d'allégories, de métaphores, de clair de lune et d'art instinctif, imprécis, involontaire, amoral.

« *C'est à cause de cela que le symbolisme est mort stérile*, lui qui pouvait produire une grande œuvre. *Il s'est retiré de la vie*, laissant

l'admirable création du vers libre, pour l'usage exalté et vivant des jeunes hommes qui le suivent.

« Il faut qu'à présent nous entendions courir aux échos de tous les rivages le cri nouveau : « Le mystère, le grand mystère est mort ! »

. . . .

Il n'y a pas de mystère dans l'ombre, il n'y en a pas dans le spasme, il n'y en a nulle part. Au fond de toute évidence le sot place une énigme, mais lui seul l'y peut placer (?). Le seul mystère n'est pas objectif ni contingent. Il est celui du divin. Mais les poètes n'ont jamais été créés pour augmenter le nombre des énigmes. Ils l'ont été pour transformer les énigmes du premier degré en évidence seconde, et pour en ramener les groupes à une loi centrale. » (???)

C'est M. Gaston Deschamps qui relaya, cette année d'Exposition, M. Camille Mauclair, et le *Temps* du 14 avril nous offrait ces lignes :

« Les jeunes poètes — pas les Jeunes professionnellement affublés du masque de la jeunesse — les poètes vraiment jeunes, ceux qui ont vingt ans, commencent à comprendre que la poésie ne se réduit pas à l'art d'enfiler des verroteries ou de ciseler des noix de coco. Je remarque, dans leurs essais juvéniles, un très sincère désir de renoncer aux artifices d'une verbosité enfantine, de revenir aux sources fraîches de la vérité et de la beauté, bref, de réconcilier l'humanité avec l'idéal et la littérature avec la vie. »

Mais l'année de la foire passa, et les morts gardèrent le silence...

L'année 1901 fut marquée par des événements considéra-

bles. Il y eut d'abord le voyage en Amérique de M. Gaston Deschamps qu'illustrèrent des incidents de ce genre :

« Je trouve, dans la bibliothèque de Yale, une curieuse collection d'ouvrages français, notamment les *Illuminations* d'Arthur Rimbaud, le *Pèlerin du Silence*, beaucoup de cantilènes « mallarmistes », et enfin les chansons d'Aristide Bruant... Pourquoi ces choix imprévus ?... La très illustre université de Yale se doit à elle-même d'étendre un peu plus loin ses curiosités dans le domaine des lettres françaises.

« J'observe, avec regret et non sans quelque surprise, la place vraiment exagérée que le « décadentisme » littéraire accapare dans les préoccupations du public américain. *Toujours et partout la même question :*

« — Que pensez-vous des décadents ?

« Eh ! mon Dieu ! Je n'en pense rien, chers Américains, sinon que vous attribuez beaucoup trop d'importance à une plaisanterie qui amusa jadis quelques brasseries « littéraires » du quartier latin, et qui, après avoir trop duré, *a rejoint dans l'oubli nos collections de vieux almanachs.*

« Les « décadents » ! Lorsque je dis aux critiques littéraires des Etats-Unis que le public français ne s'intéressa jamais à cette pléiade, que les étoiles qui composent cette constellation sont généralement invisibles même aux plus puissants télescopes, *je surprends, je déconcerte, je scandalise quasiment mes interlocuteurs.* Je suis obligé d'expliquer la part d'ironie qui, évidemment, se cache dans les manifestes du « décadentisme ». (*Le Temps,* 30 mars).

Puis éclata, comme les « Tuba » du *Dies iræ,* le *Testament poétique* de M. Sully-Prudhomme. Ce testament provoqua un nombre extraordinaire de codicilles par lesquels on indiquait que nos cadavres n'étaient pas même dignes d'un legs aux

hôpitaux. Dans une ode somptueuse au poète, M. Albert Mérat chantait « après une lecture du *Testament poétique* »:

> Tu dédaignes dans tes algèbres
> *De disséquer jusqu'aux vertèbres*
> *Ces invertébrés de notre art.*
> Le temps qui nous juge et nous classe
> Mettra les choses en leur place,
> Et l'on se comptera plus tard !

Et cela paraissait dans la *Revue des Poètes !*

Les héritiers de M. Sully-Prudhomme, comme tous les héritiers, furent très ingrats ; ils ne se contentèrent pas du maigre héritage d'un académicien, ils voulurent que tous les académiciens modifiassent le « Testament ». Etant avéré que nous étions bien morts, on pouvait donc parler de réformes, de réformes « raisonnables », dûment sanctionnées, estampillées par l'Académie, des réformes qui ne réforment rien, des réformes de tout repos... Et la *Revue de Paris* enregistra *La réforme de la Prosodie* (l'Académie — compétente ! — devant l'exécuter) où il était mentionné que la « réforme proposée ne saurait avoir le rythme pour objet » !...

En attendant, M. Adolphe Boschot jetait aux égouts les œuvres des morts, de ces morts qui, lorsqu'ils étaient en vie, « brodaient avec des lainages mal séchés, dégouttants encore de la couleur mère et qui, eux-mêmes, au bout de quelques semaines, *ne reconnaissaient plus leur ouvrage, où tout s'était brouillé* (??) »

Le grand événement de l'année fut le *Congrès des Poètes*, (ô souvenir bruyant du *Congrès de la Jeunesse !*) qui pour la première fois s'efforça d'appliquer le parlementarisme à la

résolution des questions d'art. On avait bien essayé déjà, par un *Collège d'esthétique moderne,* de le soumettre au progrès des nouvelles méthodes pédagogiques, et M. Maurice Leblond y devait traiter ainsi *les Origines de l'art contemporain :*

« I. — L'Esthétique Révolutionnaire. J.-J. Rousseau. Denis Diderot. Le Classicisme Jacobin. Robespierre et Saint-Just. La Convention et l'Art Civique.

« II. — Le Romantisme. Déviation de l'Esprit Révolutionnaire Lamartine. Hugo. Delacroix. La Faillite de la Bourgeoisie.

« III. — La Science. Le positivisme français victorieux de la métaphysique allemande. Le Socialisme. Ce formidable mouvement philosophique et scientifique donne naissance au Naturalisme.

« IV. — Le Naturalisme et l'Impressionnisme. Gustave Flaubert. Emile Zola. Manet. Cézanne. Claude Monet. Théorie des Milieux. Groupement poétique du Parnasse.

« V. — La Réaction contre le Naturalisme. Le Néo-Idéalisme. Wagner. Le Symbolisme. Abandon de la grande tradition nationale et philosophique qui, cependant, persiste avec le Théâtre libre et dans le Roman. Mirbeau et quelques romanciers.

« VI. — Reprise de cette tradition. Saint-Georges de Bouhélier. La renaissance poétique et les écrivains nouveaux. L'influence de Zola. Les lettres françaises enrichies par l'apport des écrivains belges. La fin du Dilettantisme. L'Evolution d'Anatole France. Le Naturisme dans les Arts. La Religion de la Beauté et la Vie. »

Mais combien ce « Congrès » dépassait ce « Collège » par la nouveauté et la logique des moyens, « respectueux des volontés de la majorité... » On vota immédiatement la formation d'un *syndicat* des poètes. « Le vers français aux Français ! » cria quelqu'un. Un vote unanime de blâme, sous la présidence de M. Catulle Mendès, fut lancé contre M. Gustave Kahn

pour n'avoir pas vivifié suffisamment de poèmes jeunes les matinées Sarah-Bernhardt. « Cinq cents vers à copier ! » finit par jeter un impatient. Et le congrès s'acheva dans le délire du devoir parlementaire accompli.

Or, l'année 1901 passa, et ni les dédains de M. Gaston Deschamps, ni les dispositions du *Testament poétique*, ni les habiletés des « réformistes » par l'Académie, ni les tintamarres du « Congrès » ne réveillèrent les morts ; le *prix Sully-Prudhomme* lui-même n'amena pas quelque admiration résurgeante, — les morts s'obstinaient à garder un incroyable silence.

L'année 1902 fut la grande année des fossoyeurs. Ce fut l'année du *Centenaire de Victor Hugo,* puis la poussée des *Renaissances* et des *Ecoles*.

Le *Centenaire* fut une des plus lamentables mystifications dont l'art lyrique ait eu à souffrir. Aucune note discordante n'y fut épargnée. En ce temps-là, M. Saint-Georges de Bouhélier disait : « Mon maître, Paul Meurice... » et il conviait à lui faire cortège jusqu'à nos cadavres, pour la plus grande gloire, évidemment, d'Hugo. *Le Figaro* notait donc ces affirmations :

« Aux environs de 1895, *il eût pu paraître téméraire de demander aux jeunes poètes de fêter Victor Hugo*. Ils avaient alors bien autre chose à faire. Ils s'intitulaient décadents et Stéphane Mallarmé obtenait leurs suffrages.

« Mais, depuis, ce dernier est mort, et comme il devait sa réputation à l'attrait un peu morbide que sa personne exerçait, avec lui sa gloire s'est éteinte à tout jamais.

« D'ailleurs, aux doctrines littéraires qu'il avait alors contribué à propager *d'autres se sont substituées d'une façon triomphante* : « La seule école en vogue aujourd'hui, écrivait récemment Maurras dont il faut apprécier les témoignages, c'est celle des naturistes. »

Cependant, Jean Carrère signalait à cet ingénu qu'en 1893, pour « fêter Victor Hugo » et l'apparition de *Toute la Lyre*, un banquet présidé par Auguste Vacquerie, ayant à sa droite Stéphane Mallarmé avait été organisé par Pierre Louys, Stuart Merrill, Georges d'Esparbès, Adolphe Retté, Francis Vielé-Griffin et Jean Carrère.

Seulement, en 1902, ces poètes ne jugèrent pas un hommage décent de se mettre « en cortège au son des trompettes et des tambours » ; et ils laissèrent les jeunes tambours littéraires et les trompettes politiques s'allier dans un concert peu harmonieux.

La pompe trouble du « Centenaire » ayant excité les ambitions pratiques, et le contrat artificiel avec la foule, le goût des « syndicats », des « Ecoles » fleurirent. Il y eut « la Foi Nouvelle » de l'*École Française* que M. Gaston Deschamps soutint en ces termes :

Dernièrement « un groupe de dix-huit jeunes poètes rédigeait un manifeste pour annoncer le ferme propos d' « *exprimer la vie dans sa splendeur et dans sa force* », et de « *réintégrer la santé dans l'art* ». Je sais bien qu'en fait de poésie les intentions ne suffisent pas. Mais les signataires de ce document blâment l'« incohérence » de leurs prédécesseurs, et constatent, avec regret, que « les préoccupations des groupements antérieurs se sont surtout portées vers les caractères d'exception, la singularité, l'anomalie, le conventionnel, le morbide ». Les dix-huit poètes de la *Foi nouvelle* se déclarent résolus à

réconcilier la raison avec la rime et le public avec les rimeurs. Ils sont pleins d'allégresse et de bonne volonté. Enregistrons cet excellent symptôme. »

Il y eut la *Renaissance classique* (nous avions déjà la *Renaissance latine*), dont le protagoniste, un vague Louis Bertrand, disait : « Nous n'interrogerons le Mystère et l'Infini que *dans la mesure où il convient à des hommes éphémères et bornés* (!) » Il y eut enfin l'*Humanisme* qui, au bord de notre fosse, provoqua entre les fossoyeurs d'étranges combats. L'équilibriste M. Fernand Gregh avait écrit :

« L'œuvre du Symbolisme est et restera fort importante.

« Mais enfin la poésie des symbolistes — et les meilleurs d'entre eux l'avouent (?) — a exprimé des rêves abscons et froids, et non la vie. Ils ont créé tout un décor de glaives, d'urnes, de cyprès, de chimères et de licornes qui s'en va déjà rejoindre au magasin des accessoires surannés le décor romantique, les nacelles, les écharpes, les gondoles, les seins brunis et les saules, les cimeterres et les dagues qui en 1850 avaient déjà cessé de plaire. Ils ont abusé du bizarre, de l'abstrus, ils ont souvent parlé un jargon qui n'avait rien de français, ils ont épaissi des ténèbres factices sur des idées qui ne valaient pas toujours les honneurs du mystère. Ils avaient d'abord arboré le nom de décadents sous lequel on les a trop facilement ridiculisés et qu'ils ont vite abandonné pour celui plus relevé de symbolistes ; mais on aurait dit parfois qu'ils voulaient donner un sens rétrospectif à leur première dénomination. Leur inspiration fut trop souvent byzantine. Ils se sont d'abord interdit comme trop vile (?) toute poésie à tendances philosophiques, ou religieuses, ou sociales. Ensuite, même ce qui est individuel chez les symbolistes s'exprime d'une façon si indirecte que l'obscurité en voile souvent l'émotion. Jamais, chez eux, un aveu personnel, un cri, un battement de cœur. Tout est secret,

enveloppé, allégorique. Les symbolistes ont fait un rêve irréalisable, celui d'exprimer le pur mystère (?) et la beauté pure. Le mystère sans un peu de clarté, c'est le néant absolu, et la beauté sans la vie, c'est une forme inconsistante qui échappe à l'étreinte de l'artiste.

« Qu'a-t-il manqué souvent aux parnassiens et aux symbolistes pour nous satisfaire pleinement ? L'humanité. » (*Le Figaro*, 12 décembre).

A quoi le jeune tambour Saint-Georges de Bouhélier répliqua que, depuis des ans, il crevait sa peau d'âne à ressasser les mêmes rataplans, et que M. Gregh retardait : que « l'humanisme » était une basse contrefaçon du « naturisme », que M. de Bouhélier, nous ayant depuis longtemps pourfendus, il pouvait à son tour, tout comme M. Gregh, rendre justice à des morts :

« Je puis les louer aujourd'hui que notre effort a vaincu. Mon charmant maître, Catulle Mendès, a bien voulu me comparer dernièrement à un jeune Rodrigue parti tout armé pour défier mes adversaires de lettres. Qu'il me permette de lui dire que je ne considère plus les symbolistes comme mes adversaires, car ils sont à terre depuis longtemps. » (*Le Figaro*, 26 décembre).

Aussi cette constatation, de plus en plus nouvelle, incitait-elle M. Maurice Leblond à piétiner avec l'élégance qu'on lui connaît :

« Peut-être ne serait-il pas inutile de comparer la jeunesse d'aujourd'hui à son aînée, celle qui florissait aux environs de 1890.

« Cette époque n'est pas lointaine de nous, et pourtant comme elle nous parait recul e, extravagante et fabuleuse ! C'était l'âge héroïque de l'art décadent et du symbolisme. *Une mentalité inférieure*

à celle du moyen âge régnait parmi l'élite des esprits juvéniles. En plein XIXe siècle, quand la société moderne faisait retentir son fracas, tout sonore des prodiges futurs et des possibilités inconnues, dans l'instant que vivaient Pasteur et Berthelot, on assista à cet extraordinaire spectacle de toute une génération s'adonnant subitement aux pires perversions intellectuelles, au mépris de la vie, au culte du mysticisme le plus étrange et le plus malsain.

« On put voir des jeunes hommes intelligents *méconnaître les notions les plus élémentaires de la science et de la philosophie contemporaines,* tirer vanité d'une érudition illusoire, occupés uniquement à s'assimiler les fantaisies cérébrales, les anomalies de pensées, les démences superstitieuses, les bizarreries littéraires, *tout ce que la folie humaine avait pu produire de scories et de monstres depuis trente siècles que nous nous exprimons* (!!!)

. . . .

« Aux soirées de *La Plume,* tous les samedis, dans un caveau du Boul'Mich' s'entassait une pittoresque cohue de bardes mystiques, de peintres de l'âme, de chansonniers et de fumistes aux allures ridicules — tout un petit monde gouailleur et babillard, qui tenait à la fois de l'hôtel de Rambouillet et de la Cour des miracles. Bibi-la-Purée y coudoyait le comte de La Rochefoucauld. Ces jeunes gens paraissaient éprouver de vaniteuses voluptés à s'exiler du monde. Ils cultivaient un jargon singulier ; *ils affectaient des mœurs cyniques et mystérieuses,* et ils avaient leurs dieux à eux, — mythiques et sacrés. *Ils mettaient toute leur ardeur à vénérer d'une passion exclusive les physionomies les plus obscures et les plus inquiétantes des Lettres modernes.* » (*L'Aurore,* 26 décembre 1902).

Un mort, s'étant un peu secoué de ces ordures, daigna se lever et dit :

« Certes, nous fûmes bien ridicules et nous eussions mieux fait de

lécher les bottes de MM. Zola, Gustave Charpentier et Rostand, ou même de tourner des compliments en vers au ministre de l'Instruction publique comme M. de Bouhélier. Oui, certes, nous sommes bien ridicules. Néanmoins, nous nous enorgueillissons d'avoir mis en lumière et porté sur les pavois de la gloire Villiers de l'Isle-Adam, Paul Verlaine, Stéphane Mallarmé et Léon Dierx. Nous n'attendons pas les gros tirages et les grosses recettes pour découvrir le génie. » (*La Plume*, 15 janvier 1903).

Ce qui n'avait pas empêché la même revue d'avoir inscrit, le 15 juillet précédent, sous la signature de M. Paul Souchon :

« Il est évident que devant les productions qu'on lui présentait sous le nom de poésie le public ne pouvait que se détourner. Dans cette période, fâcheuse pour la littérature française, on a perdu le sens de la beauté en perdant le vers, on a mêlé des arts voisins qui n'eussent jamais dû se confondre, on a accumulé les erreurs et les ombres. *On a vu des prosateurs avérés par la basse qualité de leur pensée s'intituler poètes, puisqu'il leur était permis de disposer ce qu'ils écrivaient en lignes inégales* (!). Sous le couvert de la poésie une multitude d'émotions imparfaites, d'états d'âmes incomplets, de lueurs éphémères, de pensées bizarres et en formation s'est abattue sur le monde, troublant tout, décomposant le goût, tournant même autour du bon sens et menaçant la clarté française d'une nuit sans étoiles. »

Et l'année 1902 s'acheva sur le lever magnifique de *l'Ecole des Somptuaires*, qui proclamait :

« Il est beau de contempler les ruines des cités, mais il est beau de contempler les ruines des humains », dit Maldoror. *Jamais phrase ne s'appliqua mieux qu'aux restes des écoles d'il y a vingt ans.* »

Mais, à part le geste du mort Stuart Merrill rappelé plus

haut, rien n'émut nos cadavres, ni « Centenaire », ni batailles d'écoles, rien : les morts s'obstinaient dans leur silence.

Voici 1903 ! ne croyez pas que les glas faiblissent ; la corde de la cloche est plus énergiquement défendue que la hampe du drapeau dans la mêlée : on trouve toujours des bras pour sonner la cloche sur des morts...

Dès janvier, *La Revue des Poètes* au beau nom imprimait :

« Notre bon sens national, dans la personne de nos plus glorieux écrivains, proteste contre ce byzantinisme énervé ! Toute cette école symboliste est infestée d'exotisme. C'est ce qu'il faut crier bien haut dans le public. Ces poètes, à qui la mode et la réclame ont fait une réputation chez nous, n'ont de français, ni l'esprit, ni le sentiment, ni la langue, ni même le nom. Comment des Français pourraient-ils les comprendre ? »

Puis M. Eugène Hollande, à la pensée noble, très lyriquement, selon les traditions, chantait :

« Vous, petits grimaciers qui voulez qu'on s'écrie
Et qu'on vous trouve beaux quand vous faites les laids,
Cessez donc d'enfourcher vos risibles mulets,
Ou plutôt, simplement, allez à pied, en prose. »

Celui-ci avait oublié qu'hélas ! nous étions privés définitivement de toute monture et même de nos jambes. Mais MM. Poinsot et Normandy, les organisateurs du « Congrès des Poètes », écrivaient pour mieux faire comprendre *les Tendances de la Poésie nouvelle :*

« Il serait puéril de nier qu'un esprit nouveau, depuis quelques années, anime notre poésie. Et M. Gustave Kahn aura beau échafauder d'ingénieux arguments pour prouver que le Symbolisme continue son évolution et que nous vivons sur son épanouissement, rien n'ira contre ce fait que le Symbolisme *est bien mort et pompeusement enterré... Il est mort* en tant que symbolisme et surtout que vers-librisme ; *il est mort* en tant qu'expression surannée d'états d'âmes rares généralement motivés par de curieuses maladies dont les moindres sont la jobardise et l'obsession des typographies mystérieuses et des métaphores incohérentes ; *il est mort* en tant que recherche vaine de rythmes extraordinaires, de musiques infiniment subtiles, de vocabulaires étranges et abscons ; *il est mort* en tant que poésie éperdument égotiste, en tant qu'individualisme excessif et rétif à toute discipline ; *il est mort* enfin en tant qu'inintelligible et illusoire beauté. Quelques obstinés s'évertueront sans doute encore à clamer du plus profond de ses ténèbres. Ils sont semblables au trompette de la légende allemande qui, mort, sonnait encore la charge pour entraîner des soldats-fantômes. »

Et M. Léon Vannoz (*Revue bleue*, 23 mai), pour opposer *Deux Poétiques*, d'affirmer :

« Le symbolisme, ou du moins l'école littéraire qui a vécu sous ce nom, *achève de mourir*. Les écrivains les plus notoires qui se recommandaient d'elle, ou bien n'écrivent presque plus, ou bien se sont tournés du côté de l'action politique, ou bien ont fait de riches mariages : quelques-uns sont même en passe d'arriver à l'Académie. Comme le dirait Henrik Ibsen, *ils sont déjà à moitié morts ;* en tout cas, leur école n'a plus de raison d'être, et depuis quelque temps déjà, *elle n'existe plus.* »

Mais il faut s'arrêter un peu plus longtemps sur :

Le Rapport de M. Mendès. — Je ne suis pas encore revenu de la stupéfaction où vient de me plonger la lecture de ce rapport imprimé aux frais de l'Etat et intitulé : *Le mouvement poétique français de 1867 à 1900*. Ah ! c'était bien la peine de se moquer des critiques et des normaliens pour en arriver à un produit aussi vide ou aussi poncif quand il n'est pas vénéneux ! Que de lourdes véhémences et d'enthousiasmes gonflés ! Quelle pauvreté d'érudition quand le rapporteur traite des origines qu'on ne lui demandait pas ! et quel luxe de parenthèses hypocrites et de concetti cruels quand il en vient à l'époque contemporaine qu'on lui réclame ! Que d'efforts pour ne pas comprendre ! et quand il feint d'avoir compris que de pirouettes pour ridiculiser ses révérences ! Explique-t-il congrûment — croit-il — le symbolisme ? il termine par ces mots :

« Eh bien, je ne verrais à ce système aucun inconvénient ; je trouverais même admirable, jusqu'à un certain point, *que les mots ne signifiant plus ce qu'ils signifient ou ne le signifiant qu'à peine*, éveillassent non par le sens, mais par le son des syllabes, ou par la couleur des *lettres*, — il y a là-dessus, vous le savez, un sonnet d'Arthur Rimbaud — etc. »

Aborde-t-il la technique ? Il a soin d'insinuer — oh ! en disant que c'est pour rire mais que pourtant... — que ses nouveautés proviendraient bien peut-être des imaginations péruviennes d'un M. Della Rocca de Vergalo, un lieutenant d'artillerie, inventeur des « Vers Nicarins »... Quand, pendant deux ans, au rez-de-chaussée du *Figaro*, M. Catulle Mendès découpe d'avance son rapport, suivez un peu la suite de non-sens perfides qui composent ses citations préférées :

« Pour M[lle] Kikio Mussayoshi.

« Vous me demandez, mademoiselle, par qui fut inventé, en France, le « vers libre », dont on parle encore, quelquefois, un peu, au Japon? « Inventé » c'est beaucoup dire. *« Importé » serait plus exact; et nous le devons surtout à l'Allemagne.* »

(*Le Figaro*, 13 juillet 1902).

« La « mode », il y a trois lustres nouvelle, rencontra *la plus grande faveur chez les lettrés des pays étrangers, qui ne pouvaient point ne pas être flattés de voir appliquer à la poésie française la technique même de leur poésie nationale* (?) — je veux dire que le rythme non par le nombre compté des syllabes mais par leur accentuation (si peu sensible en français!), la suppression de la rime, ou son amoindrissement en assonance, et le prolongement non réglé, non borné, du vers, ce fut pour les prosodies allemande et anglaise *— allemande notamment — comme une conquête, comme un asservissement de la prosodie française.* En même temps, le vers-librisme était ardemment, et naturellement, approuvé, recommandé par un assez grand nombre de nos poètes qui, quoique écrivant en français, *étaient étrangers à notre pays par la naissance ou l'origine.* Sans doute, il fut adopté aussi par des poètes entièrement français, soucieux de singularité extérieure, à défaut peut-être d'originalité intime; et il amusait de subtiles élites éprises du nouveau à tout prix, du bizarre même absurde. »

(*Le Figaro*, 26 avril 1903, et *Rapport*, page 191).

Et voilà ce qu'un universitaire respectable, M. Gustave Lanson, appelait « un effort fait avec un double souci de sincérité et d'impartialité »!...

Quelle détente de prendre le rapport de Théophile Gautier sur *les Progrès de la Poésie française depuis 1830 jusqu'en 1867!* On est comme dulcifié par une bonhomie bienfai-

sante, un tact exquis, une sympathie large qui ne se laisse jamais amoindrir par de faciles malices et par des sentiments personnels, atrabilaires et avantageux. Ah ! ce n'est pas Gautier qui se pique d'être « complet », serait-ce aux dépens des poètes d'abord, de la poésie ensuite ! Il sait qu'il rédige un rapport officiel et que l'argent de l'Etat n'est pas fait pour payer des mots satiriques sur des confrères dont on ne sait s'ils vous déplaisent parce que vous ne voulez pas les comprendre ou parce qu'ils ne daignent plus vous lire !

Plaignons M. Mendès de sa *Critique alimentaire,* selon le trait cinglant de M. Charles Maurras qui notait l'incroyable courtisanerie (puisque ce ne peut être une ironie inconvenante) des dernières lignes de la dédicace à M. Georges Leygues :

« Telle qu'elle est devenue enfin, j'ai l'honneur de vous soumettre mon œuvre. J'y ai employé, à défaut de talent, toute ma capacité d'intelligence, de probité, d'effort, et très ambitieusement, j'en espère une double récompense ; *il me serait moins précieux qu'elle fût agréée par le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, si elle n'était approuvée par l'auteur du* Coffret Brisé *et de la* Lyre d'Airain. »

Et nous savons par M. de Bouhélier qu'il faut « apprécier les témoignages » de M. Maurras, même sans doute s'ils sont médiocrement favorables à son « charmant maître »...

...Ainsi passa encore l'année 1903 sans même un frémissement de nos cadavres ; malgré tous les glas et toutes les pelletées de M. Mendès, plus que jamais les morts gardaient un implacable silence.

Avec 1904, les glas retentissant toujours, s'espacent. Rien

n'est plus communicatif que le silence... Il y a bien des interviews çà et là, mais impossible de découvrir des injures nouvelles, et nos échantillons me semblent très suffisants, la série bien que monotone est complète. Citons toutefois cette opinion catégorique du contremaître Ernest-Charles :

« Et maintenant... si ce concours Sully-Prudhomme signifie quelque chose sur les tendances de la poésie française, il signifie la mort du vers libre. Presque tous ces jeunes gens reviennent à la poésie traditionnelle, judicieusement libérée de ses contraintes trop rudes. Qu'ils en soient loués ! On se souviendra donc que, en l'an 1904, vers le mois de mars, la mort du vers libre a été constatée, proclamée, consacrée, sanctionnée par Jean Moréas, Henri de Régnier, Emile Verhaeren... (?) » (*Le Gil Blas*, 21 mars 1904).

Mais il se produisit un fait curieux : la fondation d'une nouvelle école : *l'Intégralisme*.

Or « l'Intégralisme» signé de M. Adolphe Lacuzon et paraphé des noms de MM. Cubelier de Beynac, Adolphe Boschot, Sébastien Ch. Leconte, Léon Vannoz, n'était autre, avec des atténuations, des principes sages, cela va sans dire — que le symbolisme, le symbolisme lui-même ! seulement un symbolisme se servant de la poésie (chose lamentable !) pour sortir de l'esthétique et entrer dans la philosophie.

Après avoir constaté les rapports des choses entre elles, que dit en effet notre « intégraliste » :

« La poésie intervient au sein même de toutes correspondances mystérieuses...

« ... La création poétique ne consiste qu'à déterminer jusqu'aux subtilités du frisson les limites extrêmes d'une somme d'infiniment

petits de nature fort complexe qui sont nos aperceptions de toutes sortes.

«... C'est donc des limites mêmes de l'âme dans l'âme universelle qu'il s'agit ici. Tout poème qui se réalise ne tend qu'à résoudre une part du problème éternel de l'individualisation. »

Et dans le chapitre intitulé :

« *Le symbole poétique intègre la connaissance en puissance ; le rythme, facteur émotif, l'identifie à la vie psychique et crée la poésie.* »

M. Lacuzon écrit :

« Ce dernier principe est une conclusion. Sans doute convient-il de nous prononcer aussi sur le symbole. Nous n'irons pas chercher des définitions compliquées. Pour nous, le symbole est une généralisation de la pensée par l'image. Quant au rythme, il n'a avec la prosodie que des rapports de maître à serviteur. Il est le mouvement même de l'inspiration... » (*La Revue Bleue*, 16 janvier 1904).

Eh bien ! en 1904 comme en 1903, comme en 1902, en 1901 ou en 1900, alors pourtant qu'après tous les piétinements et les sonneries fêlées le moment semblait venu du partage de leurs dépouilles, les morts ne bougèrent pas, inexorablement fidèles au silence.

Cependant, par un raffinement d'élégance, quelques-uns, comme pour bien prouver qu'ils étaient morts, publièrent leurs *souvenirs*. — « Vous voulez que nous soyons morts ? c'est convenu ! — Du temps de notre vie... » Ce qui permit à M. Adolphe Retté, auquel il sera beaucoup pardonné de ses soubresauts inutiles pour ces quelques pages, d'écrire son

introduction et une conclusion à ses *Anecdotes*, d'où nous extrayons ces justes lignes :

«... On ne saurait trop engager les naturistes, les humanistes et tous les jeunes gens qui éprouvent le besoin de publier des manifestes à corroborer leurs critiques de quelques poèmes dont le sentiment, le rythme et les images soient assez impressionnants pour émouvoir et les gens du métier et un public qu'on leur souhaite compréhensif.

« C'est ce que pas mal de symbolistes ont fait. Et c'était peut-être plus difficile que de fonder deux ou trois écoles.

« Il est vrai qu'on a reproché aux symbolistes de négliger de faire valoir leurs écrits par un usage bien entendu de la réclame. Comme ils ne s'incrustaient pas dans les bureaux de rédaction, comme ils ne sollicitaient ni les journalistes qui soufflent dans la trompette faussée de la Renommée, ni les critiques normaliens qui se donnent la mission de distribuer des certificats de bonne conduite littéraire, on les accusa presque d'être insociables... »

«... Nous préférions réciter de beaux vers plutôt que de perdre notre temps à flagorner des « Influences ».

Enfin si les morts ne daignèrent point parler, d'autres parlèrent pour eux, M. André Beaunier, dont le livre sur la *Poésie nouvelle* est définitif, avait répondu en ces termes à M. Fernand Gregh, fossoyeur impatient :

« Il me semble d'abord que l'enterrement du Symbolisme était un peu prématuré. Craignons les inhumations hâtives !

« Parmi les grands poètes symbolistes, je ne mentionnerai, pour abréger, que ceux-ci : Gustave Kahn, Emile Verhaeren, Francis Vielé-Griffin, Maurice Maeterlinck, Henri de Régnier. Voilà cinq noms tels que, peut-être, nulle école contemporaine n'en trouverait

cinq aussi beaux à citer. Gustave Kahn, inventeur étonnant, imagination fastueuse, apte à susciter les plus neuves visions, à créer les plus ensorcelantes musiques ; Emile Verhaeren, halluciné, hanté de fantasmagories redoutables et belles, terrifié du spectacle que son rêve lui suggère, évocateur des féeries qui dorment au fond des ténèbres de l'âme ; Vielé-Griffin, subtil, sage et mélodieux, métaphysicien délicat, penseur attentif, incertain quelquefois entre l'allégresse de la vie et la mélancolie du souvenir ; Maurice Maeterlinck qui trouva des phrases imprévues pour rendre évident et palpable le mystère essentiel du Destin, de la Mort, de l'Existence et de toute réalité ; Henri de Régnier, dont c'est le privilège merveilleux de n'apercevoir les idées que sous la forme plastique, et dont l'œuvre est toute en images, parfaites de grâce ou de majesté !...

« Ces cinq poètes sont, je crois, bien portants. Ils sont jeunes. Les derniers poèmes qu'ils aient publiés ne sont pas très anciens. Je ne sache pas qu'aucun d'entre eux ait annoncé l'intention de passer à l'Humanisme... En vérité, le Symbolisme n'est pas mort, et il y aurait de la précipitation désinvolte à vouloir célébrer tout de suite sa pompe funèbre. »

Puis deux vaillantes revues soutinrent les idées générales et la dignité de l'œuvre d'art : le vieil et inébranlable *Ermitage*, le jeune et strict *Occident*. « L'Occident », en particulier, montra du doigt les équivoques insanes dont sonneurs et fossoyeurs vivaient à nos dépens :

« Equivoque sur « l'emprisonnement des techniques », alors que ce n'est que par le scrupule des *techniques* que l'art d'âge en âge se libère de la tyrannie des *formules*... Equivoque sur « la séparation de l'artiste et de la foule », sur l'art « retiré de la vie », et rabâchages de réunions publiques sur la « tour d'ivoire », alors que la « tour d'ivoire » du poète comme du savant est ce laboratoire de la

solitude où se concentre plus de vie, et de vie *utile*, qu'en toutes les agitations d'un altruisme désorbité... — Equivoque sur « la beauté de vivre » qui est si loin d'être « la vie en beauté ». — Equivoque sur l'hostilité de la poésie contre le peuple, alors que jamais plus intime fraternisation n'exista qu'entre la poésie populaire et le lyrisme sentimental d'une récente période. — Equivoque sur ce sens du mystère qui exalte les natures les plus différentes, depuis Maurice Denis jusqu'à Rodin, depuis Claude Debussy jusqu'à Verhaeren, et qui rendrait « stérile » parce qu'il n'y aurait « aucun mystère dans la nature, mais des évidences calmes... » (!).

Ces quelques élucidations suffisaient.

Pourquoi donc ce silence ? ou qu'importe d'en sortir ?

Question de simple dignité, d'abord : avant 1900 déjà, tout avait été dit et redit sur la plupart des points qui remuaient la bile des critiques journalistes et de nos confrères. On ne pouvait plus se commettre avec des gens qui, au lieu de poursuivre la création désintéressée de l'art, sans laquelle (nous le verrons) l'existence de l'art même est atteinte, ne pensaient qu'à se produire en acteurs qui cherchent leurs planches. Puis, il fallait laisser manœuvrer et s'épuiser les uns les autres tous ces petits « syndicats » de la courte échelle, si différents des *groupements libres* de notre génération. Nous étions bien tranquilles. Leur arrivisme portait en lui-même des germes morbides plus dangereux pour les œuvres que ceux dont ils nous reprochaient la culture. Néanmoins, puisqu'ils se prétendaient seuls « vivants », de très bonne foi nous attendions qu'ils *prouvent leur vie*. Vous le savez : là

est le difficile ; vivre n'est rien, il s'agit de prouver sa vie pour réellement vivre...

Notre parfait silence eut d'admirable et de concluant qu'il ne fut pas le résultat d'un accord, mais d'une compréhension tacite, — plus séparés individuellement que nous étions jamais par les circonstances ou les difficultés.

Plusieurs le poussèrent aux limites de l'abstention, ils se contentèrent de remplir leur tiroir. D'autres, par une protestation muette contre les corruptions d'un personnalisme agité, imprimèrent leurs poèmes sans nom d'auteur et sans les livrer à la vente.

Or, maintenant que nous nous sommes tus et que les autres ont parlé, crié, hurlé tout à leur aise, de quelles *créations*, hors de l'élan symboliste, notre art lyrique est-il grandi ?

Avec la conviction qui nous possède, profonde, que le symbolisme (qui ne fut jamais une doctrine étroite) en est encore au départ de sa courbe, nous eussions salué avec joie — comme nous l'avions fait pour *les Trophées* par exemple — toute œuvre d'art opposée réellement créatrice.

Nous ne craignons pas de le dire tout net : il ne s'en est pas produit.

Ce qui se produisit fut un affaissement extraordinaire des moyens d'expression d'une part, sous couleur de simplicité ou d'humanité ; de l'autre, ce fut la reconfusion de l'art lyrique et de l'art oratoire comme aux temps des plus mauvaises tirades romantiques. Si des poèmes témoignaient de qualités précieuses, il se trouvait qu'en dépit sans doute des auteurs eux-mêmes, elles empruntaient à divers sens du symbolisme leur caractère. Quelques femmes symétriques (qui développè-

rent d'ailleurs l'art de la réclame à un point que l'intelligence ménagère des hommes ne connaîtra jamais) firent preuve d'une langue aiguë ou savoureuse, mais d'une musicalité pauvre. Partout, partout, plus les barbares hurlaient à la mort, plus on pouvait constater, dans toutes les branches de l'expression artistique, la vie intense du symbolisme et ses victoires pénétrantes sous les bannières les plus bigarrées.

C'est qu'en effet le symbolisme, qu'on s'est efforcé en vain de rétrécir, est tout autrement que ne le fut le romantisme même, infixable ; et ce qui est si particulier dans notre art lyrique, la précision émotive du détail et le sens du général, est, dans tous les autres arts, son œuvre.

Aussi est-on obligé de reconnaître que les poèmes symbolistes volontairement plus rares de ces quatre dernières années, après la magnifique abondance du lustre précédent, sont parmi les plus neufs et les plus parfaits dont une époque puisse s'enorgueillir. Il n'y eut pas un livre lyrique qui en 1900 ait égalé *Les Quatre saisons* de Stuart Merrill ; il n'y eut pas un livre, en 1901, qui ait atteint la beauté des *Petites légendes* d'Emile Verhaeren et des *Stances* de Jean Moréas (car il faut bien comprendre que le classicisme des *Stances* loin de contredire le symbolisme en découle) ; il n'y eut pas un livre, en 1902, qui ait surpassé *Clartés* d'Albert Mockel ; il n'y en eut pas un, en 1903, qui se soit affirmé au-dessus d'*Amour sacré* de Francis Vielé-Griffin ; il n'y en eut pas un, en 1904, qui ait approché la pureté de la *Chanson d'Eve* de Charles van Lerberghe. Et il va sans dire que sans Maeterlinck dans *Le Figaro* pour cette dernière, aucune de ces œuvres n'aurait provoqué un article sérieux dans les grands périodiques.

(Et en 1902, les soirées inoubliables de *Pelléas et Mélisande !*... Cette prodigieuse union des deux arts fraternels !... la surprise jamais lassée du public qui semblait dire : « Comme on nous a trompés ») !

Ce qu'il y a de remarquable est qu'avec une égale entente du sens lyrique aucun de ces cinq livres de poèmes n'a quelque communauté de ton ou de couleur avec le voisin ; ils sont, chacun, aussi originaux que s'ils n'étaient pas alliés. Ouvrez les chefs-d'œuvre de nos pourfendeurs, des Gregh, Bouhélier, Magre, etc., vous serez frappés combien leur hybridité, malgré la différence des tempéraments, a des points de contact trop étroits.

Jamais silence n'eut par la force des choses plus belle victoire !

Pourquoi donc en sortir ? — Eh ! mon Dieu ! parce que nous ne sommes pas morts, mais en vie, surabondants de vie concentrée et mûre. Le silence peut être une nécessité de repliement ; qu'il se prolonge, c'est une abdication. La foi ne peut se taire.

Serait-ce que nous aurions tort d'accorder aux négations mal ordonnées des critiques officiels, aux timidités bourgeoises de certains ou aux cris de nos petits sauvages une importance qui ne leur viendrait que de notre attention ? Mais cette liquidation faite, nous ne leur en accorderons aucune. Seulement il n'est point vrai que les œuvres parlent toutes seules ; ce sont les idées mêmes qui se mangent comme des habits dans le silence, — ces bonnes laines réchauffantes des œuvres...

Il importe du reste d'aller plus avant dans l'avenir, de décou-

vrir toute l'étendue où l'art lyrique peut nous porter, d'enfoncer plus profondément nos jalons d'or.

Puis l'on ne s'imagine pas ce qu'il y a de jeunes esprits isolés qui s'ouvraient à la révélation d'art du symbolisme comme à une liberté nouvelle vraiment pure et qu'ont révoltés les pantalonnades dernières. Je viens, ces années passées, de parcourir la France dans tous les sens. Partout j'ai rencontré des fidèles étranges aussi passionnés de lyrisme et d'art que dégoûtés de la littérature. Ils ne nous comprenaient pas : notre mutisme les étonnait, un peu même les décourageait.

Débarrassons-nous donc brièvement une dernière fois de tous les clichés : sur le néant du symbolisme, sur la préoccupation de la forme, sur notre dédain de la vie, sur l'action sociale de l'œuvre et de l'artiste, sur les nationalités, sur notre irrespect des maîtres, sur notre mépris de la science (l'acte d'un mauvais clerc nous y aidera), et tout ce vieux lest jeté, nous monterons plus haut.

(La fin au prochain recueil).

ROBERT DE SOUZA

TROIS POÈMES D'AMOUR

Les Chevaux de l'Ombre.

J'entends les chevaux de l'ombre, secouant leurs lourdes crinières,
Leurs sabots lourds de tumulte, leurs yeux luisant d'un blanc éclat.
Le Septentrion déroule sur eux la nuit lente et insidieuse,
L'Orient dit toute sa joie secrète avant le point du jour,
L'Occident pleure sa pâle rosée et soupire en trépassant,
Le Midi voudrait les couvrir de roses de flamme écarlate.
O vanité du sommeil, espoir, rêve, désir sans fin !
Les chevaux du désastre plongent dans l'argile désolée.
Bien aimée, que tes yeux se ferment à moitié, et que ton cœur batte
Sur mon cœur, et que ta chevelure s'épande sur mon sein,
Noyant l'heure solitaire de l'amour en un profond crépuscule de
[paix,
Et qu'elle me cache leurs crinières secouées et leur tumultueux
[galop.

II

Le Travail de la Passion.

Quand la porte angélique, flamboyante et retentissante de luths, [s'ouvrira,
Quand une immortelle passion respirera dans la mortelle argile,
Quand nos cœurs endureront la couronne tressée d'épines, la voie [encombrée,
Les fouets noués, les mains percées de clous, le flanc blessé,
L'éponge lourde d'hysope, les fleurs au bord du Cédron,
Nous nous inclinerons et épandrons nos chevelures sur vous,
Afin qu'elles s'imprègnent d'obscurs parfums et s'alourdissent de [rosée,
Lys de l'espoir pâle comme la mort, roses du rêve passionné !

III

O'Sullivan Rua à Marie Lovell.

Quand mes bras t'enserrent, j'appuie
Mon cœur sur la beauté
Qui s'est depuis longtemps évanouie du monde :
Les couronnes lourdes de joyaux que des rois ont lancées
Dans de ténébreux étangs, quand leurs armées fuyaient ;
Les contes d'amour dessinés avec des fils de soie
Par de rêveuses dames sur des tissus
Dont s'est engraissé le ver destructeur ;
Les roses que dans les temps anciens
Les dames emmêlaient à leur chevelure
Avant qu'elles ne noyassent les regards de leurs amants

Dans un crépuscule agité de sourds soupirs;
Les lys froids de rosée que les dames portaient
Au long de plus d'un couloir sacré
D'où s'élevait un encens si ensommeillant
Que seuls les yeux de Dieu ne s'y fermaient pas.
Car ce front obscur et cette main languissante
Viennent d'un pays plus lourd de rêves,
D'un temps plus lourd de rêves que les nôtres.
Et quand tu soupires entre tes baisers,
J'entends aussi soupirer la pâle Beauté
Aspirant aux heures où tout s'évanouira comme la rosée,
Jusqu'à ce que rien ne reste que trônes sur trônes
De séraphins dont chacun méditera, solitaire,
Une epée posée au travers de ses genoux de fer,
Sur ses plus secrets mystères.

W. B. YEATS

Traduit de l'anglais par **STUART MERRILL**.

LA POÉSIE

Poésie et Idéalité

Au début de cette première causerie, je dois quelques mots d'éclaircissement à l'homme de bonne volonté qui me fait l'honneur de me lire, — et qui se fait à lui-même l'honneur d'avoir choisi cette Revue où sera célébrée la Beauté. On me confie le soin de parler de la Poésie chez des poètes ; essayer d'expliquer ce que j'entends par ce mot, n'est qu'un devoir de stricte honnêteté. Chacun pourra préjuger ainsi des limites jusqu'où il me fera confiance, — ou deviner à quel point il lui faut se défier de mon jugement.

Rien de plus malaisé que de définir ; rien de plus périlleux ici et de plus étranger à la Poésie elle-même, puisqu'elle est la voix vivante de l'âme et que l'âme répugne à tout ce qui la borne. La musique qu'elle chante est illimitée en ses modulations, et ne se laisse point réduire aux règles d'un traité. Mais nous connaissons l'émotion dont nous touche cette indéfinissable mélodie ; nous savons qu'il y en a elle quelque chose de persistant, une vibration noble et haute qui va de nos fibres secrètes vers d'invisibles régions, et que l'on désigne d'un nom vague : l'Idéalité. La signification de ce mot, on tâchera de la préciser plus loin; dès maintenant je voudrais au moins dire que l'Idéal ne sera pas considéré ici comme un lieu métaphysique,

à la manière allemande, mais comme un attribut de l'homme lui-même ; et c'est pourquoi l'éternel objet de la Poésie me paraît être l'EXALTATION.

L'exaltation ! Oui, l'exaltation de nous-même, l'exaltation de ces rythmes secrets mais incompressibles que tout homme porte en soi, et qui sont ses *aspirations*, nées de ses *vérités vitales*.

Nous ne connaissons pas de Vérité immuable. Il n'y a que des vérités mobiles, qui se remplacent selon les heures et nous offrent tour à tour leurs motifs de vie. Mais parmi elles il y en a qui importent à ta joie, qui sont au centre de ton être mental et te dirigent à ton insu, bien que, le plus souvent, elles demeurent vagues en toi.

Les déterminer strictement, en fixer les objets, c'est œuvre de dialectique, de morale ou de politique : œuvre de prose. Tous ces vœux indistincts, qui sont une forme de ta volonté d'être, se changent alors en *désirs* concrets et se bornent en se précisant. — Mais entretenir tes vérités vitales, les rendre plus ardentes et plus fortes sans limiter l'élan de l'âme qui aspire, c'est exalter ce que tu contiens en puissance, et c'est te parler en poète.

Le secret de la joie esthétique, selon Schopenhauer, c'est que la Beauté nous délivre de la tyrannie du vouloir et nous fait atteindre à la *contemplation pure*, où la vie est comme un instant suspendue. Eh bien, non ! Il n'y a point chez l'homme de contemplation tout à fait désintéressée, et la Beauté ne touche pas ainsi à la Mort. Mais la poésie propose à nos désirs *une image épurée et distante, dissociée de nous par son harmonie propre* ; et c'est notre âme toute frémissante, avec sa volonté de vie, qui se découvre elle-même en ses aspirations.

Celles-ci ne disent pas exactement ce que tu es, ce que je suis, puisque nos êtres se transforment, puisque notre âme se meut toujours. Mais elles suggèrent au moins ce que nous voudrions être, à travers ce que nous voudrions voir.— Le désir est direct et positif ; il se cristallise sur un objet déterminé, sur une image distincte : il s'exerce sur une représentation actuelle. Je désire telle femme, — celle-ci et non une autre. Mais toi, adolescent, tu aspires à l'amour, et tu te représentes à peine ce que sera la fiancée de demain. Le propre des aspirations est d'ignorer toute fin physique, ou de n'entrevoir qu'indirectement leur objet, à l'état d'image vague et fondante, parce qu'il a les caractères de ce futur incertain où il est situé. Avec elles, sans le savoir, nous vivons dans l'avenir. Et le souvenir lui-même, lorsqu'il y a poésie, n'est que l'image inverse d'une aspiration vers la beauté encore inconnue qu'on espère.

. . . .

Certains de nos penchants nous donnent une sorte de tranquille orgueil, un surcroît de force. Nous nous efforçons de développer les plus nobles d'entre eux, ou que nous jugeons tels : je veux dire ceux qui nous paraissent conformes à la haute direction de notre vie, et qui nous font négliger volontairement les autres. Tu polis un poème ; tu t'imposes aujourd'hui un pénible travail en vue du but que tu atteindras demain. Et nous tous, ainsi, nous ne cessons de sacrifier le présent au futur pour la réalisation harmonieuse de ces vérités vitales que nous portons en nous, et qui nous portent avec elles.

Toute vie aspire à l'avenir ; sans fin, de siècle en siècle, des millions d'êtres s'épuisent d'amour pour continuer la

race. On agit sans savoir et d'instinct. Parfois aussi l'on se méprend sur *l'objet* qu'appellent nos vérités vitales ; tu crois aimer cette femme, et demain tu t'écarteras d'elle quand tu sauras qu'elle nie ce que tu veux devenir. C'est la désillusion. La joie actuelle et menteuse disparaît tout à coup, confrontée à ton héroïque espoir ; et sans cesse tu te projettes ainsi, en avant de ton être présent, vers un toi-même encore futur, que tu ne vois pas, que tu pressens à peine, — vers un être formé de tout l'inconnu qui t'appelle.

A tort ou à raison, c'est l'ensemble de ces aspirations que je nomme Idéal. Leur culte, le sentiment de leur nécessité vitale, c'est l'Idéalité (1).

En accroître l'ardeur, c'est l'œuvre de la poésie.

Poète et lecteur, nous nous rencontrons dans le livre. Certes, nos vérités ne seront pas toujours identiques : mais en exaltant les tiennes, tu exaltes aussi celles que je porte en

(1) Pour préciser, en empruntant un instant le langage de la métaphysique, disons que l'Idéal serait *le point de convergence* de ces directions rythmiques. Elles sont nos virtualités, et nous offrent les éléments d'un être nouveau que nous renfermons en puissance. Or, nous ne connaissons point les bornes des aspirations humaines ; toutes ces directions rythmiques, nous les sentons illimitées en leur développement. Faute de pouvoir nous représenter leur point de coïncidence, nous les imaginons donc parallèles. Elles le sont sans doute *comme les côtés d'un angle dont le sommet serait à l'infini.*

Cette hantise de l'Infini, dont la notion nous demeure interdite. intervient dans l'Idéalité à l'état de sentiment. Mais nous ne pouvons la traduire que par l'indéfini,— par des images qui nous suggèrent indéfiniment un rêve qui les surpasse.

moi, et qui sont parallèles. Ton magnétisme sollicite le mien, et tu éveilles en moi un «courant d'induction »

Saint François et saint Dominique ne concevaient pas de même leur mission et ils avaient des modes bien différents de prêcher la foi. Mais lorsqu'ils se rencontrèrent, racontent les *Fioretti*, chacun d'eux se sentit renforcé de toute la puissance de l'autre. Malgré leurs divergences, ceux qui aiment la beauté servent tous la même loi. L'église de l'idéalité les réunit en frères, et leur élan se double de n'être pas isolé. Comme la douleur, la joie est contagieuse.

Telle est la raison d'être de la suggestion poétique, dont j'espère pouvoir parler plus longuement un jour.

Tarde nous montrerait qu'elle vérifie les lois de l'imitation; en art, disons plutôt qu'elle naît avec la sympathie. Elle va de celui qui crée à celui qui découvre : C'est la divine union d'un être qui propose, d'un être qui accepte, et de deux âmes qui mêlent leurs ardeurs et conçoivent une même flamme.



Me suis-je bien fait comprendre?

La Poésie est le langage de l'âme, je le répète après tout le monde; mais il ne s'agit point de l'âme isolée et surnaturelle des spiritualistes. Religion et irréligion, les querelles de cette sorte n'ont que faire ici, et la conception religieuse ou non religieuse des choses n'est qu'une simple question de psychologie très étrangère à ce qui nous occupe. Mais l'âme qui parle dans la poésie, c'est l'âme qui dicte ses vers au poète, et elle ne sépare point les sens du sentiment, ni le sentiment de la pensée. Artiste, je pense avec mes muscles, avec mon cœur

comme avec ma raison. Mon âme, c'est moi tout entier qui m'exprime par un chant.

Je suis poète si je dis selon l'harmonie la vérité vitale qui frémit en moi. Si je multiplie les traits et les vocalise, si je fais le virtuose, — qu'on me force au silence, car je mens. Il n'y a d'élan lyrique que si l'âme est présente, et se donne avec sincérité. Tout le reste est cabotinage, bas italianisme en musique, amusettes qui déçoivent, coquetteries de frôleuse.

La poésie émeut par sympathie, mais il n'y a de sympathie forte qu'entre deux sincérités, et ton âme à toi, lecteur, est sincère au moment où elle ressent la Poésie, parce que l'exaltation est un élan direct et total comme l'amour, et que, comme l'amour, elle est nue. Ce n'est pas uniquement avec ta chair, ni avec ton cœur seul, ni avec ton intelligence que tu aimes. Si tu sais aimer, c'est l'être tout entier qui aimera en toi. C'est l'être tout entier qui s'exaltera dans la Poésie, — si elle est bien la Poésie, — parce qu'elle n'est ni le langage isolé du cœur, ni celui de l'esprit, ni celui de tes sens, mais le langage de toute l'âme.

Ne vois-tu pas la différence de l'amour à la débauche, et ce qui le distingue de l'amitié pure ou de la pure admiration, la volupté des sens lui fût-elle interdite? Tu me diras, je le devine : « J'aime en ce que j'admire, puisque je m'y exalte; mon amitié aussi peut s'exalter de sacrifices, et mes sens, ailleurs, s'exaltent de leur propre émoi ». Oui certes, et le Poème peut accueillir ces trois émotions séparées. Et pourtant tu sais bien que l'amour parfait les appelle toutes les trois, qu'il n'est vraiment aucune d'entre elles, mais qu'il est à leur centre et qu'il est fait d'elles toutes. Ne juge pas autrement

de la Poésie, puisqu'elle n'est qu'un amour supérieur au baiser.

Oui, je prendrai plaisir aux vers qui réjouissent mon ouïe, mon odorat, mes yeux; s'ils ont la douceur juteuse d'un bon fruit j'en goûterai la saveur avec gourmandise, et s'ils caressent ma chair j'en voudrai dire la volupté. J'en saluerai le sentiment s'ils me touchent, et l'aride et sévère noblesse s'ils pensent et me font penser. Mais la Poésie que nous voulons chercher est plus que tout cela; elle est la joie ineffable et vivifiante, où la raison, le cœur et le frémissement physique ne se distinguent plus, — où dans les sens eux-mêmes la pensée semble naître, s'émeut et nous émeut, et se confond dans la plénitude harmonieuse d'un cœur qui se dilate et d'une âme qui chante.

***

« Si j'avais une devise, dit Sainte-Beuve, ce serait le *Vrai*, le *Vrai* seul... Et que le *Beau* et le *Bien* s'en tirent comme ils peuvent. »

C'est un joli programme de « prosaïste ». Mais nous, poètes et artistes de la prose, nous avons d'autres vœux. Le *Bien*, s'il existe, l'art ignore ce qu'il est. Le *Vrai*, on le poursuit au hasard pour ne le trouver qu'en soi; pour nous, il s'appelle *Vraisemblance*, ou bien *Sincérité*. Mais le Beau, on le découvre tout à coup lorsque l'on sent son esprit s'alléger, son cœur s'ouvrir, lorsque l'on se sent vivre dans la joie et que l'âme agrandie paraît se tendre tout entière vers la douceur de la pitié, vers la force de l'orgueil, et vers ce haut accord qui les réunit dans l'amour.

Celui qui a ressenti cela peut se tromper sans doute. Souvent, je le veux bien, c'est de son rêve qu'il s'est ému plutôt

que de l'aspect authentique des choses. Et qu'importe, s'il s'agit de lyrisme, puisque la vérité n'est qu'un tressaillement!

Le poète chargé de la critique est à demi responsable seulement, par cela même qu'il est poète. On lui donne un poste de confiance, mais subalterne à ses yeux : il n'est qu'un matelot parmi les autres, à qui ses frères imposent le quart énervant de la vigie. Il faut qu'il demeure attentif; mais on ne peut exiger que ses sens ne le déçoivent jamais, ou qu'il ne se trompe parfois dans ses conjectures. Quoi qu'il en soit, c'est son devoir d'annoncer ce qu'il croit avoir vu et de dire ce qu'il pense, au risque des railleries qui suivront ses méprises.

ALBERT MOCKEL

LE BIENFAIT DES ETOILES

A Henri Mabaut

Que je m'éveille ou m'endorme,
La ville, âpre et meurtrière,
Me fait la guerre
Par son inquiétude monotone.

Mon âme, en l'or des sérénités,
Veut forger sa couronne
Fière de pures clartés.
Elle est la sœur du soir et de l'automne.

Les grelots et les flammes la blessent,
L'azur lui ouvre sa porte
Et creuse une tombe de tendresse
Pour l'accueillir, morte.

La nuit, bleue et douce, je l'aime
Dans la ville qui me devient chère,
Car la main du ciel y sème
Les étoiles de rêve et de mystère :
Les étoiles qui consolent
Par leur éternelle aurore.

LIED

Au rythme des musiques suprêmes
Mon âme bercée a dormi :
Dans la rougissante prairie
Ont cheminé les rêves blêmes.

Ont chanté quatre chalumeaux
Une chanson du premier âge :
Au murmure de leurs voix graves
La source riait dans ses roseaux.

Mais, comme tout bonheur humain
Doit s'auréoler d'un mystère,
Tandis que, les pieds sur la terre,
Malgré moi je joignais les mains,

— La colère du vent nocturne
Chassant un troupeau d'oiseaux noirs —
Les astres, fleurs des calmes soirs,
S'ouvraient à l'ombre taciturne.

NICOLAS DENIKER

ŒUVRES

Sur l'œuvre de Francis Vielé-Griffin.

Dans cette étude et dans ses suites, il ne s'agira pas de *critique littéraire*, mais de *constatations*. Un poète, en tant qu'il exprime le Cosmos et chante sa vision de l'univers, s'affirme *indiscutable*.

Les œuvres mortes, j'entends celles qui s'écartent des conditions de la vie systématiquement, celles que dessèche le jeu logique de l'esprit, celles attardées aux arabesques jolies et inutiles, demeureront pieusement murées dans nos mémoires, — telles ces momies couvertes de bandelettes, à l'abri du souffle des jours dans leurs coffres de cèdre.

Plus haut vers la lumière, plus loin dans la vie, il nous faut porter les yeux. Tressaillir au contact de la réalité belle, à pleins poumons humer l'air de la vie, au point qu'un sang noir gonfle vos veines, penser le monde et crier sa pensée, — ou simplement lui sourire, — c'est enlacer vos doigts, vous les héroïques, les lyriques, les prosateurs, vous les *poètes*.

Enfant, j'allais au hasard par les prés, une baguette flexible arquée dans mes mains. Soudain, le bois de coudrier frémissait vite : j'étais averti. Une source d'eau pure devait filtrer en cet endroit sous mes pieds. En creusant les mottes fleuries, je la trouvais. Ainsi, sans savoir, je faisais la critique des eaux, car la sève du bâton restait sourde à l'approche des mares croupissantes, des flaques vertes.

Seule l'onde fluente émotionnait mes mains. Et c'est pourquoi, musant à travers les champs de notre poésie française, je m'arrête d'instinct, sollicité par l'œuvre de Francis Vielé-Griffin, qui murmure comme un ruisseau bleu au bord de mon esprit.

I

Mais je me garderais d'en troubler le cours. Patauger dans la pensée de ceux à qui nous devons d'être, serait un crime. Toute la fraîcheur des claires fontaines ne brille-t-elle pas au creux des mains de l'enfant altéré? Léger, je bois une strophe et je passe. Or, voici que par là j'ai communié la ferveur du poète; je me sens lui-même et sa vie; par une seule goutte de beauté et d'amour son âme entière s'est transfusée en moi, dont je dirai le goût.

En tant que poète, l'homme synthétise toutes les ondes mystérieuses du monde dans le miroir de son âme; *écho sonore,* il polarise les rythmes de la nature et les inscrit dans ses chants. — En tant qu'homme, le poète marche vers son devoir et vers sa fin, qui sont de se réaliser suivant le bien. Un caractère noble, une compréhension profonde du réel, voilà les réceptacles de la muse. Plus synthétiquement, si vous voulez, une pensée morale, une impression psychologique qui, réunies, s'appellent *conscience,* palpitent dans un vers. Vielé-Griffin est cette conscience.

Le vîtes-vous jamais s'attarder en de détestables compétitions, exiger des hommes la gloire vaine et le jour vain, se diminuer au mètre de la mode? Non, l'auteur de la *Cueille d'Avril* a traversé, hautain et beau, les petitesses contemporaines, pauvre de désir comme un ascète, riche d'orgueil légitime, c'est-à-dire d'humilité.

Du moins sois fier, malgré les heures d'impuissance,
Exulte d'être toi, puisque tu restes tel,
Toi, qui n'as pas rythmant quelque réminiscence
Cherché le plagiat qui m'eût fait immortel!

Loin des bruits empruntés, n'écoutant que la voix intime des êtres, parler leur rêve intérieur, il œuvra son silence, se mêla, solitaire, à la nature, peupla ses soirs de visions magiques; hors d'être la *réflexion* des choses profondes, insoucieux de tout.

Voici ton chemin : chemine
Au gré de la haie, au hasard du sentier,
Laisse ou cueille la flamme à l'églantier
Selon que la brise l'incline;
Et selon les dires de ceux qui vont,
Parle, prie et chante en chemin;
A d'autres redis ce que d'autres diront;
Laisse courir ceux-là qui courront
Et tarder ceux qui s'attarderont,
Fais route d'un pas ni lent ni prompt;
Et Dieu pourvoie au lendemain.

Mieux la foule hurlait ses appétits, mieux il s'est affirmé lui-même, croyant. Plus que quiconque de grand, Vielé-Griffin a la foi de l'humble. Levée comme un ostensoir, il porte sa lyre parmi nous et nous incline sous son respect. Et donc, chacun de ses livres resplendit de conscience morale.

Le voici, là, ouvert, encore, et je l'ai fait,
Plus doux que tous ceux-là n'en lurent, n'en rêvèrent,
Plus douloureux et saint, plus chaste et tendre
Que leurs chants de trouvères,
Que leur plus beau poème merveilleux :
Avec mon cœur, avec mon âme, avec ma chair,
Avec mes yeux,
J'ai fait mon beau livre de vie — ardent et clair...

II

Oui, l'œuvre prouve l'homme; et réciproquement, tandis que monte au-dessus des médiocrités cette conscience, nous la voyons pousser vers le réel des prolongements enthousiastes, jusqu'à enserrer le monde dans ses ramifications affectives. Ainsi le chêne « altier » donne une plus large portion de soi à l'azur, qu'il a jeté plus loin ses assises dans la bonne terre génératrice.

Comment l'auteur de la *Chevauchée* est-il parvenu à l'expression de cette conscience universelle ? L'amour de la vie, de la *plénitude d'être* opéra ce prodige d'élargir à l'infini un cœur, qui tenait déjà au monde par ses fibres essentielles.

Oh ! comme il l'a chantée, la vie ! Comme il a magnifié la joie d'exister !

Le mystère s'illumine
De lentes choses éternelles,
Le rêve à la vie confine,
Les âmes et les fleurs se mêlent
Et le sang joyeux devine
Pourquoi les heures sont belles.

S'alanguir dans son pessimisme, ou exulter, optimiste, c'est dévoiler son état d'âme, et tout de même afficher un système philosophique. Certains s'attristeront à chaque coucher de soleil et verront avec le jour se lever la pâleur des souffrances humaines. Pour Vigny, non plus, la nature n'était pas une « mère ». D'autres, par contre, découvriront un sens à l'existence. Une malencontreuse fluxion sera impuissante à leur prouver le mal inhérent, et ils se réjouiront.

Telle âme est vieille dès l'aurore,
Telle autre, au soir, est jeune encore.

Vielé-Griffin a parfaitement compris — il faut se hâter de l'en louer — que le fait *d'être* implique une joie intense.

La vie est légère et la vie est belle
Et mon âme chante en les carillons.

Exercer ses organes, goûter la lumière, capter des sons, promener ses mains en gestes simples, respirer, voilà autant de bonheurs *vrais*. Parce que nous ne songeons qu'aux plaisirs bruyants, tôt disparus, compterons-nous pour rien les satisfactions pauvres, mais habiles à se renouveler d'elles-mêmes? A de rares intervalles, dans le ciel de nos cœurs, s'élancent des fusées gonflées de jouissances magnifiques. Or, voyez comme elles éclatent vite en larmes brûlantes. Parce qu'elles montèrent bien haut, elles retombent avec fracas, lourdement, et nous blessent en conséquence; déjà la nuit nous a reconquis. Plus douce, plus constante brille éternellement la petite flamme du sanctuaire alimentée par notre action quotidienne.

La vie exulte en joie ignorée.

Cette félicité discrète et perpétuelle, que procure l'amour fervent de l'existence, illumine chacune des créations de notre poète. Vous, Mélissa la blonde, noble *fille de joie*, vous savez le rire, depuis que déchirant la lourde étoffe interposée, dès l'entrée des salles du palais, aux rayons vivifiants du soleil, vous contemplâtes éblouie la mer verte et la nature infinie. Toi, Agias le bûcheron, tu riais très fort en plantant ta cognée au cœur de la forêt. Malgré les agaceries de la Dryas, de la Sémias, de l'Itéas, tu rythmes ta chanson gaiement, et ta franchise toucha le dédain d'Aglaé. Toi, le potier, qui modelais des vases au galbe pur, un jour vint où tu compris le poète disant :

Aïeul! nous sommes la voix perpétuelle
Et ce qui vit en nous, les éphémères,

Est éternel en soi, étant la Vie ;
Notre art n'est pas un art de lignes et de sphères :
Nous sommes, c'est assez ;
Soyons à toute voix !
Demain nous dormirons où dort le passé coi.

et tu brisas ta coupe en souriant. Vous, les jeunes saintes, attentives à confesser vos transports sacrés, sainte Julie, qui souriiez votre foi, sainte Eulalie à l'âme fleurie de crocus couleur de miel et de violettes bleu de nuit, sainte Dominante au rire fier, sainte Jeanne, vierge à l'armure blanche, cueillant « les Lys de France au jardin de Touraine », — vous toutes, jusqu'à la mort, avez voulu, par votre exemple pieux, faire rayonner la Vie *totale* et ressusciter dans le Christ.

O Vie ! amour, espoir, orgueil, colères fortes !
Chassez-nous vers la lutte exaltante et tenace ;
O Foi, vierge d'acier qui mènes les cohortes,
Laboure de ta lance le cœur foulé des races !

Voici donc les ressorts de la vie : l'action d'abord, car « l'effort est saint, toujours, qui glorifie la vie » ; mais l'action mariée au rêve, son complément, — et c'est Ancæus, argonaute, fiancé à la songeuse Samia ; et c'est Glaucos, le petit esclave, qui a couru chercher Thalie, avant qu'on ne tue son maître, pour les unir dans la même pensée de vie ; et c'est chacun des vers de Vielé-Griffin. L'amour ensuite, l'Amour dans toutes ses acceptions, « fort comme la mort », qui dompte la vengeance du forgeron Wieland, qui pousse les êtres à étancher dans l'anéantissement leur soif d'être.

Et certes en la mort même tu fus la Vie.

Oh ! la touchante et terrible aventure d'un âgé de douze ans qui, avant de se suicider, écrivait : « *Il y a longtemps que je voulais mou-*

rir », tellement le hantait la folie de l'unité et de la nature essentielle.

Car la vie est belle et sainte,
La Vie est joie et douleur et mystère,
Et pour mourir, ainsi que toi, sans crainte,
Il faut aimer le rêve de la terre.

— Mais, par-dessus tout, la volonté de vivre chez Vielé-Griffin trouve sa parfaite raison dans l'espoir, le désir, l'illusion, l'idéal toujours actuels. — Yeldis a lancé son cheval dans l'avenir, et Philarque le savant subtil, Luc bel homme et fat, Martial qui aime et veut, Claude le poète pâle, et un autre, se sont précipités vers sa fuite. La cavalcade secoue les villes et les plaines d'un galop enfiévré. « Un jour radieux », Philarque et Luc quittèrent la route,

Et s'en furent sans adieux
Vers le soleil occidental
Comme en déroute ;
Yeldis sourit et fouetta son cheval.

Un autre jour, l'âme du porteur de viole s'échappe. Claude enseveli, la chevauchée reprend sa course. Soudain, Martial le belliqueux, à bout de patience, s'élance sur Yeldis,

Et de sa volonté et de son bel amour
Sans un détour,
Il la prit sans un cri et sans un geste
Et sans un mot,
Bondit debout dedans ses étriers
Et cabra son cheval vers un galop.

Or, celui qui poursuivait son bel espoir reste seul, sans honte, heureux plus que le possesseur heureux, car, dit-il :

Je sais que pour L'avoir suivie
Jusque dessous les châtaigniers, je sais la Vie.

Chaque chuchotement des bois, chaque friselis des eaux, chaque brin d'herbe, chaque petit caillou, chaque goutte de sang occidental, chaque mot sacré d'un poème est un peu de la bien-aimée. Ainsi pour Euphorbe, qui bâtit une demeure de rêve au sommet des vallons, où doit se plaire l'image adorée enfermée en son cœur comme en un ciboire. Le vieux tresseur de lianes passe le temps à disposer l'intérieur de la blanche maison, mais l'attente n'est pas vaine, « chaque heure Elle est plus proche ». Et comme il se sait heureux, le porcher enseigné par le satyreau chevauchant Yaïna la truie :

L'amour ?
On n'aime pas quelqu'une
— Tête blonde ou brune
Et baisers sans recours.
On aime !
Celle-là, celle-ci, qu'importe ?
On mène sa chanson de porte en porte,
. . . .
Et on la change
Au gré de la saison,
On aime la Vie, à même !

III

L'œuvre de Griffin accuse une remarquable unité parce qu'elle est universelle. Les sens y trouvent leur parfaite satisfaction, comme l'intelligence la sienne. Amené à confirmer par son exemple la phrase célèbre « *nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu* », l'auteur a tenu à situer ses sujets dans le temps, à les asseoir dans l'espace. Ses poèmes font songer aux personnages de Rodin, dressés

impérieusement vers leur songe, mais dont les pieds ne veulent pas se détacher de la bonne emprise de la terre. Les symboles du poète se meuvent à l'aise à travers des paysages connus et exécutent nos gestes familiers. Tout est esquissé avec minutie, depuis le lieu où parle Mélissa, jusqu'au son de sa voix. Tout est *vrai, vécu*. Ce chevrier sur le promontoire, ces jeunesses qui rougissent en parlant bas avec des rires, cette lavandière au bras rose, tous nous les avons rencontrés ; nous connaissons l'endroit de leur existence. S'il m'était permis d'enfermer en deux mots l'essor d'un talent, j'appellerais Griffin un *descriptif lyrique*, un *idéo-réaliste*.

Je me hâte d'ajouter qu'on ne lie pas ainsi avec des syllabes les ailes d'un tel poète. Analyser une œuvre créatrice est un non-sens ; on dissèque seulement les cadavres ; — la vivisection devrait être interdite. Un poème de Vielé-Griffin se *sent* et se *vit*, voilà tout. — Pourquoi ?

Parce que l'*intuition* suprême à laquelle touche l'auteur de *En Arcadie* est le dernier degré de la *simplicité*. Si vous êtes sociologue, vous irez demander aux chansons populaires une contribution à votre étude sur le *folklore*. Mais comment décomposer la *Ronde de la Marguerite ?* A plus forte raison, il vous faudra bien demeurer muet devant l'*Amour Sacré*, le chef-d'œuvre du maître, et votre silence sera le seul éloge éloquent. Déjà, dans l'*Ours et l'Abbesse*, *Saint-Martinien*, *Epitaphe*, *le Gué*, vous pressentez en germe l'éclosion de cette couronne fleurie de jeunes saintes dont se pare le dernier livre de Vielé-Griffin, mais, encore une fois, voilà tout. Que dire enfin du rythme tressé autour de chaque pensée, enserrant l'idée si étroitement qu'il devient cette idée même, jaillie comme *expression rythmée* ou *pulsation d'âme !* Il faut nous taire, voyez-vous, délicieusement condamnés à répéter avec *notre* poète d'Occident :

Réjouis-toi et sache croire.

TANCRÈDE DE VISAN

MARCEL SCHWOB

Marcel Schwob est mort. Un mal banal triomphe de sa chair débile que dévorait une vie ardente. A l'abri de l'admiration du vulgaire, aimé des délicats, il meurt maître de ce talent mystérieux qu'éclairait une si parfaite conscience.

Il meurt à trente-neuf ans, ayant enrichi le trésor littéraire français d'une œuvre, en tous points considérable, chérie de ceux qui, jouissant du mystère sans en devenir la proie, ne renoncent jamais aux clartés certaines d'une logique impérieuse : *Mimes*, la *Croisade des Enfants*, l'*Etoile de Bois*, le *Roi au Masque d'Or*, autant de précieux livres qui nous seront plus précieux désormais, car ils sont la chair et le sang du Maître aimé qui, hier, nous remettait les premiers feuillets de *« Il Libro della mia Memoria »*... !

Les poètes, les lettrés le pleureront et, certes, aussi, les vingt fidèles qu'il réunissait chaque jeudi en l'Ecole des Hautes Etudes Sociales, parachevant son étude sur l'œuvre et la vie de François Villon, qui eût constitué l'un des monuments impérissables de notre littérature. Les *« Villonistes »* n'ont plus de maître.

Nous courberons la tête sans rien ajouter, cependant que le peuple des *diurnales*, qui refusait naguère d'honorer le vivant, entonne un chant de gloire ; Marcel Schwob est mort.

A. S.

CHOSES DU MOMENT

M. Henri de Régnier et l'Académie.

Aux jours où l'esprit le plus conservateur faisait loi, M. Henri de Régnier fut, parmi les poètes, l'un des premiers et des plus hardis rénovateurs et, comme tel, l'un des moins facilement agréés. Or, il se trouve que le poète le plus accepté est aujourd'hui Henri de Régnier. Aucun critique n'a tenté d'expliquer ce phénomène puisqu'il est, précisément, le fait de la critique. Quelques poètes, seuls, signalèrent parfois, en de rares revues, l'art conscient avec lequel, l'écrivain de *Tel qu'en Songe* a su dégager de la poésie toute part anecdotique, et donner au roman cette forme pittoresque et vivante que nous aimons dans la *Double Maîtresse* et le *Mariage de Minuit*.

Avec « amabilité » les donneurs de pourpre officielle lui montrent le chemin de l'Institut, sans se douter que, loin d'abdiquer, il y représenterait, de toute sa noblesse, une époque triomphante.

***

L'Enquête du « Gil Blas ».

D'aussi loin que se puissent dater les souvenirs littéraires des hommes de la génération présente, sans trêve les enquêtes furent imposées. Elles suivirent, nombreuses, les manifestes retentissants. La plus fameuse et la mieux justifiée fut celle de Jules Huret au *Figaro* en 1892 : l'enquête sur le Symbolisme. MM. Georges Le Car-

donnel et Ch. Vellay, que le *Gil Blas* accueille, s'en souviennent et, prétendant ne pas s'adonner à un vulgaire « sport littéraire », se réclament de préoccupations plus hautes. Ils entendent, définissant les fins de l'art contemporain, pronostiquer les effets de l'art de demain. Le soin extrême et la grande conscience qu'ils déploient témoignent de leur sincérité ; mais, hélas ! force leur est de ne se livrer, en somme, qu'au jeu, innocent et parfois absurde, des questions et des réponses. C'est l'un des inconvénients extrêmes des enquêtes que l'obligation, ici professionnelle, de confondre gloire et notoriété ; ainsi voyons-nous recueillir avec le même respect la parole substantielle de M. Maurice Barrès et celle du plus pauvre cuistre, s'il est fameux.

En outre, les surprises sont, pour le lecteur, assez minces ; qu'attendre de M. Anatole France qui n'ait déjà (théoriquement s'entend) été dit par lui-même, et comment ne pas lire les yeux fermés la réponse de M. Louis Bertrand, lorsque à l'auteur du *Sang des races*, il est demandé s'il croit à une renaissance classique ?

Plaignons les interviewers. Il leur faut encore peindre « Nos contemporains chez eux » ; s'ils sont de médiocres impressionnistes, ils doubleront sans profit le photographe Dornac, s'ils sont doués de hautes facultés critiques ou synthétiques, pourquoi sont-ils interviewers ? MM. Georges Le Cardonnel et Vellay, qu'une connaissance exacte de ces périls met en garde, s'échappent avec élégance d'un mauvais cas littéraire.

Plusieurs réponses doivent être ici recueillies.

M. Anatole France ne croit pas à la décadence du roman puisque « *le roman est le poème qui se lit, comme le poème est le poème qui se chante* » et selon le maître « *il faut voir dans le néo-classicisme l'inquiétude où l'on est de l'avenir de la langue* ».

M. Moréas fut un chef d'école trop combatif pour réprouver aujourd'hui les écoles, il s'applaudit de voir la poésie, mêlée à la

peinture par les Romantiques et les Parnassiens, à la musique par les Symbolistes, se décider enfin « *à ne vouloir être que de la poésie* ». Aux poètes est posée la question : Quel doit être le rôle du poète dans la Société ? Et Jean Moréas dicte ces fières paroles : « *Il est bon de rester avant tout un pur artiste. C'est de cette façon que l'eurythmie exercera vraiment son influence salutaire sur ce monde même sur les questions les plus pratiques. Un zélateur du socialisme ou un fanatique de quelque parti que ce soit, pourrait bien composer un beau poème. Ce n'est pas impossible. Le génie poétique de Lucrèce se fait bien voir à travers ce que Ronsard appelait les frénésies de la Secte. Mais il faut préférer Virgile qui n'écoutait que les Muses.* »

Cette réponse est belle. — Mais pourquoi réserver la question aux poètes seuls ?

M. Maurice Barrès, fidèle aux rigoureux principes qui gouvernent sa pensée, nous dit : « *Je prêche la subordination et, d'une belle contrainte reconnue et consentie, j'attends le meilleur rendement social et la plus grande intensité des individus qui valent d'être des individus.* »

M. J.-K Huysmans demeure le bougon spirituel, le brutal attendri que l'on connaît.

« *Vous me demandez là des choses, des choses...* » a répondu M. François Coppée.

M. Jean Lorrain ne veut voir dans les écoles que franc-maçonnerie permettant aux médiocres de gravir les sommets sur le dos des forts. Il a raison, hélas !

Puis entre deux assauts, M. Jean Lorrain se plaint : on ne recevrait plus M. de Phocas et on lui imposait hier un roman sur les maisons publiques. Les enquêtes, parfois, instruisent en amusant.

Le pur Francis Jammes, en son ermitage d'Orthez, échappe, à demi, au nouveau supplice de la Question et nous y gagnons, ayant ainsi de lui, non plus une dizaine de réponses arrachées sans pitié

livrées et sans pudeur, mais de délicates pensées liées entre elles comme toutes les fleurs d'une prairie par un de ces fils de la Vierge, qu'il aime. Cette réponse en forme de strophes alternées repose. Ecoutez : « *Donc, pour ce qui est de moi, je m'assiérai sur une molle prairie — puisqu'il est convenu que toutes les prairies sont molles — je plongerai ma ligne dans les étincelles bleues de l'eau dormante, j'allumerai ma pipe, je regarderai le martin-pêcheur construire son nid, j'entendrai les bécasseaux des grèves. Et je décrirai cela sans éloquence.* » Et c'est tout l'Art Poétique d'un grand poète qui veut n'être que lui-même et être avec simplicité.

M. Remy de Gourmont qui, s'il n'en est pas le père, est du moins l'un des glorieux doyens du Symbolisme, s'attarde volontiers sur hier. Après avoir, oh ! pas longtemps, mis en doute l'utilité d'une critique, il affirme la nécessité de cette critique (qui d'ailleurs nous manque), car « *il en faut une pour servir d'intermédiaire entre les œuvres et le public.* »

Un mot amusant sur le retour au clasicisme:

« *Ah ! oui, le théâtre d'Orange... Ça consiste à appeler Hippolyte Hippolutos.* »

Enfin M. Remy de Gourmont ne saurait cacher son dédain du « *théâtre de pièces à thèse politique.* »

Les partisans de cet art devraient, réfléchissant au choix heureux du qualificatif, remplacer social par politique en ce fâcheux accouplement. C'est l'Art libre qui est Social, le reste sera peut-être de l'Art socialiste ou nationaliste, donc de l'Art politique, et M. Remy de Gourmont a parfaitement raison de n'en vouloir point.

M. Pierre Louys dit avec finesse : « *Non seulement le public confond mais les auteurs cumulent.* »

L'écueil de l'histoire, ajoute-t-il, c'est la fable ; aussi pour faire un bon historien faut-il avoir été romancier. Les livres récents de M. André Lebey lui donnent raison.

Remercions MM. Francis Jammes et Charles-Louis Philippe. Seuls

au cours de cette longue enquête ils prononcent, avec quel respect! avec quelle fièvre! le nom magique de Claudel dont les deux syllabes sonores devraient, en effet, faire tressaillir tout cœur de poète.

« *Claudel est grand comme Dante!* » dit Charles-Louis Philippe. Hélas! Ne prononce-t-il pas avec le même amour le nom de Tolstoï?

M. Brunetière murmure. Quand il n'ose pas contester tout talent, il nie toute érudition, s'offre à donner des leçons, fait de la statistique. En fait d'école, M. Brunetière n'admet-il que l'Ecole normale?

La grave réponse de M. Francis Vielé-Griffin est une des plus belles odes joyeuses qui aient été écrites pour le seul amour des Lettres.

L'enquête se poursuit avec lenteur; tous bénéficieraient également de la plus rapide publication d'une œuvre en laquelle MM. Georges le Cardonnel et Charles Vellay ont laissé peu de place à l'ennui.

⁂

L'Enquête du « Beffroi ».

Le *Beffroi* de Lille, qui souvent fut mieux inspiré, a demandé aux poètes: « En supposant qu'un « *homme bien renté* » voulût consacrer une rente à l'institution d'une académie de dix poètes : 1o Quels devraient être les dix élus ; 2° quel livre de vers paru dans l'année devrait être couronné? »

Le *Beffroi* s'enorgueillit de cent deux réponses, d'inconnus pour la plupart, ce qui est assez impertinent. Mieux valait, alors, s'adresser franchement au public, mais surtout mieux valait se taire. Le noble Emile Verhaeren a obtenu 60 voix, M. Maurice Maeterlinck, dixième ex-œquo avec Léon Dierx, doit s'effacer devant le Prince des Poètes. Et tout cela, nous le répétons, est inconvenant et ridicule.

Si M. Stuart Merill consent à se mêler aux inconnus qui hono-

rent d'une réponse le *Beffroi* et qui veulent, je pense, se faire un peu de réclame en chatouillant la gloire — c'est pour avancer spirituellement que « Académie de poètes » ne saurait rimer qu'à bête. Du coup, nous trouvons la rime suffisante à : Enquête.

Un certain Nestor Secret qui, plus que tout autre, devrait avoir le respect des vieillards, dévoile une âme farouche. Passé trente-cinq ans les poètes seront par lui, adolescent cruel, chassés de la neuve République. Henri de Régnier ! Vielé-Griffin ! Jean Moréas ! mourez, maîtres aimés ! Paul Fort lui-même n'en a plus que pour deux ans, car voici que s'avance M. Secret armé, sans doute, du terrible croc à *« phynances »* !

Puisse cette enquête être la dernière. Puissent les poètes que couronnera le Comité Nobel (que ce prix ressemble à un prix de vertu !) imiter Mistral, armer un yacht, fonder des asiles de nuits ou entretenir des filles, mais ne jamais suivre l'exemple fâcheux que donna Sully-Prudhomme, qui, animé des intentions les meilleures, ne pourra, par son prix annuel, que favoriser la mauvaise littérature en entretenant la bassesse chez les poètes.

***

UN LIVRE DE M. EDMUND GOSSE.

M. Edmund Gosse, l'éminent critique anglais, vient de publier chez Heinemann, à Londres, sous le nom de *French Profiles*, un recueil d'excellentes études sur des écrivains français : Alfred de Vigny, Daudet, Zola, Barbey d'Aurevilly, Anatole France, Ferdinand Fabre, Loti, Bourget, Henri de Régnier, Mallarmé, Verhaeren, Samain, Paul Fort.

ANDRÉ SALMON

NOTES

Le beau conte de Maurice Maeterlinck : « Le Massacre des Innocents », que nous publions dans la partie de ce recueil intitulée : PAGES, fut écrit en 1885. Ce conte est la première œuvre du maître.

Les « Poèmes de Jade », poèmes chinois traduits par Mme Judith Gauthier, et les « Chansons » de Maurice Maeterlinck, mis en musique par M. Gabriel Fabre, sont interprétés par l'admirable artiste qu'est Mme Georgette Leblanc, tous les vendredis, aux Capucines.

LIRE : Le *Mercure de France*, l'*Ermitage*, la *Revue des Idées*, l'*Occident*, la *Plume*, le *Beffroi*, la *Revue littéraire de Paris et de Champagne*, la *Vie*, la *Revue d'Egypte*, *Poesia*, les *Arts de la Vie*, le *Mercure Musical*, *Wallonia*, la *Rénovation*, *Chimera*, les *Marges*, l'*Œuvre Nouvelle*, *Emporium*, *Il Marzocco*, la *Rénovation* et les *Essais*.

VERS ET PROSE

Tome I. — Mars-Avril-Mai 1905

Le Gérant : ANDRÉ SALMON

IMP. H. JOUVE, 15, RUE RACINE, PARIS

VERS ET PROSE

VERS ET PROSE

« Défense et Illustration » de la haute littérature et du lyrisme en prose et en poésie.

PAUL CLAUDEL

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN, MAURICE BARRÈS

FRANCIS JAMMES, PAUL ADAM, ALBERT MOCKEL

STEFAN GEORGE, STUART MERRILL, JEAN MORÉAS

SAINT-POL-ROUX, TORNOUËL, OMAR KHAYYAM

MÉCISLAS GOLBERG, ALBERT SAINT-PAUL, ANDRÉ SALMON

VALÈRE GILLE, TANCRÈDE DE VISAN, TRISTAN KLINGSOR

HENRY DELORMEL, HENRI GHÉON, WILLIAM MORRIS

DOWSON, ROBERT DE SOUZA, E. DE CASTRO

PAUL FORT

TOME II

JUIN-JUILLET-AOUT 1905

« Vers et Prose » entreprend de réunir à nouveau le groupe héroïque des poètes et des écrivains de prose qui rénovèrent le fond et la forme des lettres françaises, suscitant le goût de la haute littérature et du lyrisme longtemps abandonné.

Pour mieux affirmer que leur œuvre demeure impérissable, à leurs côtés prendront place ceux d'entre les jeunes écrivains qui, sans abdiquer leur neuve personnalité, peuvent se réclamer d'aînés initiateurs.

De nombreuses traductions seront données, dans « Vers et Prose », des poètes et des écrivains étrangers les plus remarquables.

Aux œuvres inédites et à ces traductions s'ajouteront de rares pages anthologiques n'ayant pas encore été réunies en volume et choisies entre toutes.

Ainsi se continuera le glorieux mouvement qui prend ses origines aux premiers jours du Symbolisme, ainsi pourra être réalisée l'œuvre littéraire la plus significative et la plus noble et tel sera l'unique effort de « Vers et Prose ».

ODE

LES MUSES (1)

Les Neuf Muses, et au milieu Terpsichore !

Je te reconnais, Ménade ! Je te reconnais, Sibylle ! Je n'attends avec ta main point de coupe ou ton sein même

Convulsivement dans tes ongles, Cuméenne dans le tourbillon des feuilles dorées !

Mais cette grosse flûte toute entrouée de bouches à tes doigts indique assez

Que tu n'as plus besoin de la joindre au souffle qui t'emplit

Et qui vient de te mettre, ô vierge, debout !

Point de contorsions : rien du cou ne dérange les beaux plis de ta robe jusqu'aux pieds qu'elle ne laisse point voir !

Mais je sais assez ce que veulent dire cette tête qui se tourne vers le côté, cette mine enivrée et close, ce visage qui écoute, tout fulgurant de la jubilation orchestrale !

(1) « Sarcophage trouvé sur la route d'Ostie ». — Au Louvre.

Un seul bras est ce que tu n'as point pu contenir ! Il se relève, il se crispe,

Tout impatient de la fureur de frapper la première mesure !

Secrète voyelle ! animation de la parole qui naît ! modulation à qui tout l'esprit consonne !

Terpsichore, trouveuse de la danse ! où serait le chœur sans la danse ? quelle autre captiverait

Les huit sœurs farouches ensemble, pour vendanger l'hymne jaillissante, inventant la figure inextricable ?

Chez qui, si d'abord te plantant dans le centre de son esprit, vierge vibrante,

Tu ne perdais sa raison grossière et basse flambant tout de l'aile de ta colère dans le sel du feu qui claque,

Consentiraient d'entrer les chastes sœurs ?

Les Neuf Muses ! aucune n'est de trop pour moi !

Je vois sur ce marbre l'entière neuvaine. A ta droite, Polymnie ! et à la gauche de l'autel où tu t'accoudes !

Les hautes vierges égales, la rangée des sœurs éloquentes.

Je veux dire sur quel pas je les ai vues s'arrêter et comment elles s'enguirlandaient l'une à l'autre

Autrement que par cela que chaque main

Va cueillir aux doigts qui lui sont tendus.

Et d'abord je t'ai reconnue, Thalie !

Du même côté j'ai reconnu Clio, j'ai reconnu Mnémosyne, je t'ai reconnue, Thalie !

Je vous ai reconnu, ô conseil complet des neuf Nymphes intérieures !

Phrase mère ! engin profond du langage et peloton des femmes vivantes !

Présence créatrice ! Rien ne naîtrait si vous n'étiez neuf !

Voici soudain, quand le poëte nouveau comblé de l'explosion intelligible,

La clameur noire de toute la vie nouée par le nombril dans la commotion de la base,

S'ouvre, l'accès

Faisant sauter la clôture, le souffle de lui-même

Violentant les mâchoires coupantes,

Le frémissant Novénaire avec un cri !

Maintenant il ne peut plus se taire ! L'interrogation sortie de lui-même, comme du chanvre

Aux femmes de journée, il l'a confiée, pour toujours

Au savant chœur de l'inextinguible Echo !

Jamais toutes ne dorment ensemble ! mais avant que la grande Polymnie se redresse,

Ou bien c'est, ouvrant à deux mains le compas, Uranie, à la ressemblance de Vénus,

Quand elle enseigne, lui bandant son arc, l'Amour ;

Ou la rieuse Thalie du pouce de son pied marque doucement la mesure ; ou dans le silence du silence

Mnémosyne soupire.

L'aînée, celle qui ne parle pas ! l'aînée ayant le même âge ! Mnémosyne qui ne parle jamais !

Elle écoute, elle considère,

Elle ressent (étant le sens intérieur de l'esprit),

Pure, simple, inviolable ! elle se souvient.

Elle est le poids spirituel. Elle est le rapport exprimé par un chiffre très-beau. Elle est posée d'une manière qui est ineffable

Sur le pouls même de l'Etre.

Elle est l'heure intérieure ; le trésor jaillissant et la source emmagasinée ;

La jointure à ce qui n'est point temps du temps exprimé par le langage.

Elle ne parlera pas ; elle est occupée à ne point parler. Elle coïncide.

Elle possède, elle se souvient, et toutes ses sœurs sont attentives au mouvement de ses paupières.

Pour toi, Mnémosyne, ces premiers vers, et la déflagration de l'Ode soudaine !

Ainsi subitement du milieu de la nuit que mon poëme de tous côtés frappe comme l'éclat de la foudre trifourchue !

Et nul ne peut prévoir où soudain elle fera fumer le soleil,

Chêne, ou mât de navire, ou l'humble cheminée, liquéfiant le pot comme un astre !

O mon âme impatiente ! nous n'établirons aucun chantier ! nous ne pousserons, nous ne roulerons aucune trirème

Jusqu'à une grande Méditerranée de vers horizontaux,

Pleine d'îles, praticable aux marchands, entourée par les ports de tous les peuples !

Nous avons une affaire plus laborieuse à concerter

Que ton retour, patient Ulysse !

Toute route perdue ! sans relâche pourchassé et secouru

Par les dieux chauds sur la piste, sans que tu voies rien d'eux que parfois

La nuit un rayon d'or sur la Voile, et dans la splendeur du matin un moment,

Une face radieuse aux yeux bleus, une tête couronnée de persil,

Jusqu'à ce jour que tu restas seul !

Quel combat soutenaient la mère et l'enfant, dans Ithaque là-bas,

Cependant que tu reprisais ton vêtement, cependant que tu interrogeais les Ombres,

Jusqu'à ce que la longue barque Phéacienne te ramenât, accablé d'un sommeil profond !

Et toi aussi, bien que ce soit amer,

Il me faut enfin délaisser les bords de ton poëme, ô Enée, entre les deux mondes l'étendue de ses eaux pontificales !

Quel calme s'est fait dans le milieu des siècles, cependant qu'en arrière la patrie et Didon brûlent fabuleusement !

Tu succombes à la main ramifère ! tu tombes, Palinure, et ta main ne retient plus le gouvernail.

Et d'abord on ne voyait que leur miroir infini, mais soudain sous la propagation de l'immense sillage,

Elles s'animent, et le monde entier se peint sur l'étoffe magique.

Car voici que par le grand clair de lune

Le Tibre entend venir la nef chargée de la fortune de Rome.

Mais maintenant, quittant le niveau de la mer liquide,

O rimeur Florentin ! nous ne te suivrons point, pas après pas, dans ton investigation,

Descendant, montant jusqu'au ciel, descendant jusque dans l'Enfer,

Comme celui qui assurant un pied sur le sol logique avance l'autre en une ferme enjambée.

Et comme quand en automne on marche dans des flaques de petits oiseaux,

Les ombres et les images par tourbillons s'élèvent sous ton pas suscitateur !

Rien de tout cela ! toute route à suivre nous ennuie ! toute échelle à escalader !

O mon âme ! le poëme n'est point fait de ces lettres que je plante comme des clous, mais du blanc qui reste sur le papier.

O mon âme, il ne faut concerter aucun plan ! ô mon âme sauvage, il faut nous tenir libres et prêts,

Comme les immenses bandes fragiles d'hirondelles quand sans voix retentit l'appel automnal !

O mon âme impatiente, pareille à l'aigle sans art !

comment ferions-nous pour ajuster aucun vers? à l'aigle qui ne sait pas faire son nid même?

Que mon vers ne soit rien d'esclave! mais tel que l'aigle marin qui s'est jeté sur un grand poisson,

Et l'on ne voit rien qu'un éclatant tourbillon d'ailes et l'éclaboussement de l'écume!

Mais vous ne m'abandonnerez point, ô Muses modératrices.

Et toi entre toutes, pourvoyeuse, infatigable Thalie!

Toi, tu ne demeures pas au logis! Mais comme le chasseur dans la luzerne bleue

Suit sans le voir son chien dans le fourrage, c'est ainsi qu'un petit frémissement dans l'herbe du monde

A l'œil toujours préparé indique la quête que tu mènes;

O batteuse de buissons, on t'a bien représentée avec ce bâton à la main!

Et de l'autre, prête à y puiser le rire inextinguible, comme on étudie une bête bizarre,

Tu tiens le Masque énorme, le mufle de la Vie, la dépouille grotesque et terrible!

Maintenant tu l'as arraché, maintenant tu empoignes le grand Secret Comique, le piège adaptateur, la formule transmutatrice!

Mais Clio, le style entre les trois doigts, attend, postée au coin du coffre brillant,

Clio, le greffier de l'âme, pareille à celle qui tient les comptes.

On dit que ce berger fut le premier peintre

Qui sur la paroi du roc observant l'ombre de son bouc

Avec un tison pris à son feu contourna la tache cornue.

Ainsi, qu'est la plume, pareille au style sur le cadran solaire ?

Que l'extrémité aiguë de notre ombre humaine promenée sur le papier blanc.

Ecris, Clio ! confère à toute chose le caractère authentique. Point de pensée

Que notre opacité personnelle ne réserve le moyen de circonscrire,

O observatrice, ô guide, ô inscriptrice de notre ombre !

J'ai dit les Nymphes nourricières ; celles qui ne parlent point et qui ne se font point voir ; j'ai dit les Muses respiratrices, et maintenant je dirai les Muses inspirées.

Car le poète pareil à un instrument où l'on souffle

Entre sa cervelle et ses narines pour une conception pareille à l'acide conscience de l'odeur

N'ouvre pas autrement que le petit oiseau son âme,

Quand prêt à chanter de tout son corps il s'emplit d'air jusqu'à l'intérieur de tous ses os !

Mais maintenant je dirai les grandes Muses intelligentes.

La vôtre avec son cal dans le repli de la main !

Voici l'une avec son ciseau, et cette autre qui broie ses couleurs, et l'autre, comme elle est attachée à ses claviers par tous les membres !

— Mais celles-ci sont les ouvrières du son intérieur, le retentissement de la personne, cela de fatidique,

L'émanation du profond a, l'énergie de l'or obscur,

Que la cervelle par toutes ses racines va puiser jusqu'au fond des intestins comme de la graisse, éveiller jusqu'à l'extrémité des membres !

Cela ne souffre pas que nous dormions ! Souplir plus plein que l'aveu dont la préférée comble dans le sommeil notre cœur !

Chose précieuse, te laisserons-nous ainsi échapper ? Quelle Muse nommerai-je assez prompte pour la saisir et l'étreindre ?

Voici celle qui tient la lyre de ses mains, voici celle qui tient la lyre entre ses mains aux beaux doigts,

Pareille à un engin de tisserand, l'instrument complexe de la captivité,

Euterpe à la large ceinture, la sainte flàmine de l'esprit, levant la grande lyre insonore !

La chose qui sert à faire le discours, la claricorde qui chante et qui compose.

D'une main la lyre, pareille à la trame tendue sur le métier, et de son autre main

Elle applique le plectrum comme une navette.

Point de touche qui ne comporte la mélodie tout entière ! Abonde, timbre d'or, opime orchestre ! Jaillis, parole virulente ! Que le langage nouveau, comme un lac plein de sources,

Déborde par toutes ses coupures ! J'entends la note unique prospérer avec une éloquence invincible !

Elle persiste, la lyre entre tes mains

Persiste comme la portée sur qui tout le chant vient s'inscrire.

Tu n'es point celle qui chante, tu es le chant même dans le moment qu'il s'élabore,

L'activité de l'âme composée sur le son de sa propre parole !

L'invention de la question merveilleuse, le clair dialogue avec le silence inépuisable.

Ne quitte point mes mains, ô Lyre aux sept cordes, pareille à un instrument de report et de comparaison !

Que je voie tout entre tes fils bien tendus ! et la Terre avec ses feux, et le ciel avec ses étoiles.

Mais la lyre ne nous suffit pas, et la grille sonore de ses sept nerfs tendus.

Les abîmes que le regard sublime

Oublie, passant audacieusement d'un point à l'autre,

Ton bond, Terpsichore, ne suffirait point à les franchir, ni l'instrument dialectique à les digérer.

Il faut l'Angle, il faut le compas qu'ouvre avec puissance Uranie, le compas aux deux branches rectilignes,

Qui ne se joignent qu'en ce point d'où elles s'écartent.

Aucune pensée, telle que soudain une planète jaune ou rose au-dessus de l'horizon spirituel,

Aucun système de pensées tel que les Pléiades,

Faisant son ascension à travers le ciel en marche,

Dont le compas ne suffise à prendre tous les intervalles, calculant chaque proportion comme une main écartée.

Tu ne romps point le silence ! tu ne mêles pas à rien le bruit de la parole humaine. O poëte, tu ne chanterais pas bien

Ton chant si tu ne chantais en mesure.

Mais ta voix est nécessaire au chœur quand ton tour est venu de prendre ta partie.

O grammairien dans mes vers ! Ne cherche point le chemin, cherche le centre ! mesure, comprends l'espace compris entre ces feux solitaires !

Que je ne sache point ce que je dis ! que je sois une note en travail ! que je sois anéanti dans mon mouvement ! (rien que la petite pression de la main pour gouverner).

Que je maintienne mon poids comme une lourde étoile à travers l'hymne fourmillante !

Et à l'autre extrémité du long coffre, vide de la capacité d'un corps d'homme

On a placé Melpomène, pareille à un chef militaire et à une construction de cités.

Car, le visage tragique relevé sur sa tête comme un casque,

Accoudée sur son genou, le pied sur une pierre équarrie, elle considère ses sœurs;

Clio à l'un des bouts est postée et Melpomène se tient à l'autre.

Quand les Parques ont déterminé,

L'action, le signe qui va s'inscrire sur le cadran du Temps comme l'heure par l'opération de son chiffre,

Elles embauchent à tous les coins du monde les ventres

Qui leur fourniront les acteurs dont elles ont besoin.

Au temps marqué ils naissent.

Non point à la ressemblance seulement de leurs pères, mais dans un secret nœud

Avec leurs comparses inconnus, ceux qu'ils connaîtront et ceux qu'ils ne connaîtront pas, ceux du prologue et ceux de l'acte dernier.

Ainsi un poëme n'est point comme un sac de mots, il n'est point seulement

Ces choses qu'il signifie, mais il est lui-même un signe, un acte imaginaire, créant

Le temps nécessaire à sa résolution,

A l'imitation de l'action humaine étudiée dans ses ressorts et dans ses poids.

Et maintenant, chorège, il faut recruter tes acteurs, afin que chacun joue son rôle, entrant et se retirant quand il faut.

César monte au prétoire, le coq chante sur son ton-

neau ; tu les entends, tu les comprends très bien tous les deux,

A la fois l'acclamation de la classique et le latin du coq ;

Tous les deux te sont nécessaires, tu sauras les engager tous les deux ; tu sauras employer tout le chœur.

Le chœur autour de l'autel

Accomplit son évolution : il s'arrête,

Il attend, et l'annonciateur lauré apparaît, et Clytemnestre, la hache à la main, les pieds dans le sang de son époux, la semelle sur la bouche de l'homme,

Et Œdipe avec ses yeux arrachés, le devineur d'énigmes !

Se dresse dans la porte Thébaine.

Mais le radieux Pindare ne laisse à sa troupe jubilante pour pause

Qu'un excès de lumière et ce silence, d'y boire !

O la grande journée des jeux !

Rien ne sait s'en détacher, mais toute chose y rentre tour à tour.

L'ode pure comme un beau corps nu tout brillant de soleil et d'huile

Va chercher tous les dieux par la main pour les mêler à son chœur,

Pour accueillir le triomphe à plein rire, pour accueillir dans un tonnerre d'ailes la victoire

De ceux qui par la force du moins de leurs pieds ont fui le poids du corps inerte.

Et maintenant, Polymnie, ô toi qui te tiens au milieu de tes sœurs, enveloppée dans ton long voile comme une cantatrice,

Accoudée sur l'autel, accoudée sur le pupitre,

C'est assez attendu, maintenant tu peux attaquer le chant nouveau ! maintenant je puis entendre ta voix, ô mon unique !

Suave est le rossignol nocturne ! Quand le violon puissant et juste commence,

Le corps soudainement nettoyé de sa surdité, tous nos nerfs sur la table d'harmonie de notre corps sensible en une parfaite gamme

Se tendent, comme sous les doigts agiles de l'accordeur.

Mais quand il fait entendre sa voix, lui-même,

Quand l'homme est à la fois l'instrument et l'archet,

Et que l'animal raisonnable résonne dans la modulation de son cri,

O phrase de l'alto juste et fort, ô soupir de la forêt Hercynienne, ô trompettes sur l'Adriatique !

Moins essentiellement en vous retentit l'Or premier qu'alors cela infus dans la substance humaine !

L'Or, ou connaissance intérieure que chaque chose possède d'elle-même,

Enfoui au sein de l'élément, jalousement sous le Rhin gardé par la Nixe et le Nibelung !

Qu'est le chant que la narration que chacun

Fait de l'enclos de lui, le cèdre et la fontaine.

Mais ton chant, ô Muse du poëte,

Ce n'est point le bourdon de l'avette, la source qui jase, l'oiseau de paradis dans les girofliers !

Mais comme le Dieu saint a inventé chaque chose, ta joie est dans la possession de son nom,

Et comme il a dit dans le silence « *Qu'elle soit !* », c'est ainsi que, pleine d'amour, tu répètes, selon qu'il l'a appelée,

Comme un petit enfant qui épelle « *Qu'elle est* ».

O servante de Dieu, pleine de grâce !

Tu l'approuves substantiellement, tu contemples chaque chose dans ton cœur, de chaque chose tu cherches *comment la dire !*

Quand Il composait l'Univers, quand Il disposait avec beauté le Jeu, quand Il déclanchait l'énorme cérémonie,

Quelque chose de nous avec lui, voyant tout, se réjouissant dans son œuvre,

Sa vigilance dans son jour, son acte dans son sabbat !

Ainsi quand tu parles, ô poëte, dans une énumération délectable.

Proférant de chaque chose le nom,

Comme un père tu l'appelles mystérieusement dans son principe, et selon que jadis

Tu participas à sa création, tu coopères à son existence !

Toute parole une répétition.

Tel est le chant que tu chantes dans le silence, et telle est la bienheureuse harmonie

Dont tu nourris en toi-même le rassemblement et la dissolution. Et ainsi,

O poëte, je ne dirai point que tu reçois de la nature aucune leçon, c'est toi qui lui imposes ton ordre.

Toi, considérant toutes choses !

Pour voir ce qu'elle répondra tu t'amuses à appeler l'une après l'autre par son nom.

O Virgile sous la Vigne ! la terre large et féconde

N'était pas pour toi de l'autre côté de la haie comme une vache

Bienveillante qui instruit l'homme à l'exploiter tirant le lait de son pis.

Mais pour premier discours, ô Latin,

Tu légiféras. Tu racontes tout ! il t'explique tout, Cybèle, il formule ta fertilité,

Il est substitué à la nature pour dire ce qu'elle pense, mieux qu'un bœuf ! Voici le printemps de la parole, voici la température de l'été !

Voici que sue du vin l'arbre d'or ! Voici que dans tous les cantons de ton âme

Se résout le Génie, pareil aux eaux de l'hiver !

Et moi, je produis dans le labourage, les saisons durement travaillent ma terre forte et difficile.

Foncier, compact,

Je suis assigné aux moissons, je suis soumis à l'agriculture.

J'ai mes chemins d'un horizon jusqu'à l'autre ; j'ai mes rivières ; j'ai en moi une séparation de bassins.

Quand le vieux Septentrion paraît au-dessus de mon épaule,

Plein une nuit, je sais lui dire le même mot, j'ai une accoutumance terrestre de sa compagnie.

J'ai trouvé le secret ; je sais parler ; si je veux, je saurai vous dire

Cela que chaque chose *veut dire.*

Je suis initié au silence ; il y a l'inexhaustible cérémonie vivante, il y a un monde à envahir, il y a un poëme insatiable à remplir par la production des céréales et de tous les fruits.

— Je laisse cette tâche à la terre ; je refuis vers l'Espace ouvert et vide.

O sages Muses ! sages, sages sœurs ! et toi-même ivre Terpsichore !

Comment avez-vous pensé captiver cette folle, la tenir par l'une et l'autre main,

La garrotter avec l'hymne comme un oiseau qui ne chante que dans la cage ?

O muses patiemment sculptées sur le dur sépulcre, la vivante, la palpitante ! que m'importe la mesure interrompue de votre chœur ? je vous reprends ma folle, mon oiseau !

Voici celle qui n'est point ivre d'eau pure et d'air subtil !

Une ivresse comme celle du vin rouge et d'un tas de roses ! du raisin sous le pied nu qui gicle, de grandes fleurs toutes gluantes de miel !

La Ménade affolée par le tambour! au cri perçant du fifre, la Bacchante roidie dans le dieu tonnant !

Toute brûlante! toute mourante! toute languissante! Tu me tends la main, tu ouvres les lèvres,

Tu ouvres les lèvres, tu me regardes d'un œil chargé de désirs. « Ami!

C'est trop, c'est trop attendre! prends-moi ! que faisons-nous ici ?

Combien de temps vas-tu t'occuper encore, bien régulièrement, entre mes sages sœurs,

Comme un maître au milieu de son équipe d'ouvrières? Mes sages et actives sœurs ! Et moi je suis chaude et folle, impatiente et nue !

Que fais-tu ici encore ? Baise-moi et viens!

Brise, arrache tous les liens! prends-moi ta déesse avec toi !

Ne sens-tu point ma main sur ta main ? »

(Et en effet je sentis sa main sur ma main.)

« Ne comprends-tu point mon ennui, et que mon désir est de toi-même ? ce fruit à dévorer entre nous deux, ce grand feu à faire de nos deux âmes! C'est trop durer!

C'est trop durer! Prends-moi, car je n'en puis plus! C'est trop, c'est trop attendre ! »

Et en effet je regardai et je me vis tout seul tout à coup,

Détaché, refusé, abandonné,

Sans devoir, sans tâche, dehors dans le milieu du monde,

Sans droit, sans cause, sans force, sans admission.

« Ne sens-tu point ma main sur ta main ?» (Et en effet je sentis, je sentis sa main sur ma main !)

O mon amie sur le navire ! (Car l'année qui fut celle-là,

Quand je commençai à voir le feuillage se décomposer et l'incendie du monde prendre,

Pour échapper aux saisons le soir frais me parut une aurore, l'automne le printemps d'une lumière plus fixe,

Je le suivis comme une armée qui se retire en brûlant tout derrière elle. Toujours

Plus avant, jusqu'au cœur de la mer luisante !)

O mon amie ! car le monde n'était plus là

Pour nous assigner notre place dans la combinaison de son mouvement multiplié,

Mais décollés de la terre, nous étions seuls l'un avec l'autre,

Habitants de cette noire miette mouvante, noyés,

Perdus dans le pur Espace, là où le sol même est lumière.

Et chaque soir, à l'arrière, à la place où nous avions laissé le rivage, vers l'Ouest,

Nous allions retrouver la même conflagration

Nourrie de tout le présent bondé, la Troie du monde réel en flammes !

Et moi, comme la mèche allumée d'une mine sous la terre, ce feu secret qui me ronge,

Ne finira-t-il point de flamber dans le vent ? qui contiendra la grande flamme humaine ?

Toi-même, amie, tes grands cheveux blonds dans le vent de la mer,

Tu n'as pas su les tenir bien serrés sur ta tête ; ils s'effondrent ! les lourds anneaux

Roulent sur tes épaules, la grande chose joconde

S'enlève, tout part dans le clair de la lune !

Et les étoiles ne sont-elles point pareilles à des têtes d'épingles luisantes ? et tout l'édifice du monde ne fait-il pas une splendeur aussi fragile

Qu'une royale chevelure de femme prête à crouler sous le peigne ?

O mon amie ! ô Muse dans le vent de la mer ! ô idée chevelue à la proue !

O grief ! ô revendication !

Erato ! tu me regardes, et je lis une résolution dans tes yeux !

Je lis une réponse, je lis une question dans tes yeux ! Une réponse et une question dans tes yeux !

Le hourra qui prend en toi de toutes parts comme de l'or, comme du feu dans le fourrage !

Une réponse dans tes yeux ! Une réponse et une question dans tes yeux.

PAUL CLAUDEL

TANTALE

(Fragment)

..... « Recule,
Regarde :
Derrière les nuées....
Tour de porphyre contre l'aube hagarde,
Torche sanglante,
Glaive pollué,
Ton bûcher brûle
Dressant sa flamme haute !... »

.... « Je sais...
Là-bas, dans Sardes,
L'une l'autre
— Comme des prostituées
Lasses de luxures dans le sang se vautrent —
Mes heures se sont tuées
Du poignard ébrèché des rouilles de l'ennui
Et qui s'attarde
Aux chairs qu'il fouille et farde
Y prolongeant le leurre d'avoir agi !

Ainsi j'ai saigné
De mon âme et de ma chair
Et de mon cœur que j'épreignais de mes deux mains

Dans le cratère,
Mêlant mon sang royal à cette lie
Aux roses macérées mon rêve surbumain...

O jeunes beures d'Ionie
Assises au seuil des portes
Du printemps;
Voix claire des flûtes liées qu'emporte
Un vent, bleu du baiser des Cyclades assaillies
— Telle ma lèvre attardée à ses lèvres, s'est fardée
En un baiser qui mord —
Vent d'aube et d'occident, ô vent des îles!
Mêlant, contre nos marches d'or,
A la neige arracbée au vol blanc des mouettes
La pâle efloraison des amandiers qu'il pille ;
Mêlant, pour l'éternelle fête des étés
— Comme en un rytbon sûr un pbiltre de poète —
Au parfum lourd des myrtbes le sel des voluptés;
Pieds légers qui posiez au marbre tiède, orgueil
Des vingt ans et des printemps et des mers !

... Sous cette nuit toute ombre et deuil
Je vous évoquai de mon angoisse assouvie
Etreignant le cadavre de ma joie
De la main faible et fébrile des agonies.

Mais, lâcbe et bruyant et brutal
Ob ! pour n'entendre plus leurs affres et leur râle
J'illuminai mon âme enténébrée
Du bûcber embrasé des souvenirs parés

Enguirlandés de mes désirs tressés
Aux fleurs fanées de ma pensée ;
Je vous évoquais d'un grand rire, en sanglotant,
Et dans un geste d'ironie
J'ai fait libation de mon clair sang
A pleines coupes
Aux heures mortes...

Théories !
Larves, une à une, accourues,
Puis par troupes,
Ou défilant ainsi que des cohortes :
Lascives et ivres,
Aux chlamydes flottantes,
Titubantes,
Ou nettes et vives,
Vêtues de fer et qu'orne
La haute flamme de la fièvre de la gloire
Qui nourrit de sang rouge le cœur de l'homme !

A*insi, de soir en soir,*
J'ai soutenu mon épouvante morne
Durant l'éternité des nuits tardives
Dans mes deux paumes
— Tel celui-là qui lève en détournant les yeux
La tête de Gorgone
Où sanglote la mort —
Pétrifiant la joie naissante des aurores.

Or,
Soudain j'ai dressé mon ennui contre la nuit
Dans l'attitude
De qui défie la Parque,
Etirant ma fatigue ainsi qu'on bande un arc,
Fort de ma honte et de ma lassitude.

Puis,
J'ai gravi leur Olympe lentement,
Ainsi qu'on marche vers le crime bienfaisant
Du pas sûr de celui que dédaigne la mort
Ayant jeté la gourde épuisée de la vie ;
Et je me suis assis
Entre les Dieux,
L'un d'eux !
Dès que le sacrilège eut porté à ma bouche
La coupe d'Apollon et la pulpe du fruit
Que cueille à l'arbre d'or accoudé sur sa couche
Le geste parfumé du blanc bras d'Aphrodite.

Les fous, les sots, les pauvres dieux !

Ils pouvaient — j'en aurais maudit ma mère !
Ils pouvaient faire
Ils pouvaient faire de moi un dieu,
Comme eux !

Mon crime sublime et mon larcin divin
D'avoir goûté le vin
Et mangé de leur pain d'éternité

Me liait devant eux, contre leur cime,
Des tendons arrachés de ma chair vive,
Leur livrait en sa nudité
Mon désir pantelant et assouvi
Et jetait à leur haine,
Pâture immobile et passive et surhumaine
Mon âme appauvrie du grand rêve de la vie.

Or, ils m'ont enrichi d'un or perdu
Souillé, broyé au pied brutal des heures,
Enfoui dans la cendre des jours morts,
Fondu au creuset de la honte,
Souillé des pleurs de la déroute
Oublié, rejeté comme un fruit vide
Comme un flacon en poudre sur la route :

Ils l'ont relevé, façonné, poli
Cet or splendide,
Ils y versèrent de leur propre nectar
Et m'ont tendu, pour que j'y boive à même
Sans l'épuiser
Ton éternel poème
Coupe de ma jeunesse éternisée !

Paris, 1905.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

AUTOUR DE MON CLOCHER (1).

PRÉFACE

CHER MONSIEUR RENÉ PERROUT,

Dreux du Radier, dans ses *Mémoires sur les Reines*, raconte en s'émerveillant que Louise de Lorraine-Vaudémont (qui devint reine de France par son mariage avec Henri III), bien que née au château de Nomeny, n'avait pas d'accent lorrain. Son père s'étant remarié avec une Jeanne de Savoie-Nemours, cette étrangère, mal faite à nos syllabes traînantes, avait veillé qu'aucun enfant de Nomeny, de Nancy, de Vézelize ne jouât avec la petite Louise, s'il avait les intonations locales... La déplaisante précaution ! C'est assez pour qu'on se détourne de cette reine Louise. Je suis sûr qu'elle n'avait pas, au moindre degré, nos francs caractères lorrains. Ils ne peuvent s'exprimer qu'avec l'accent indigène.

Sans doute, il faut connaître les élégantes leçons de Paris, mais il serait désastreux qu'elles comblassent ou corrompissent notre source profonde.

J'apprécie, cher Monsieur Perrout, que vous soyez, dans Epinal, un excellent lettré français, mais je vous aime surtout

1. Livre que M. René Perrout, auteur également d'un beau recueil de *Récits Lorrains*, fait paraître à Epinal.

d'être, dans la littérature française, un Lorrain caractérisé. Votre livre a l'accent de chez nous.

Vous dégagez, vous enrichissez le sens des paysages spinaliens. Une telle piété pour votre ville et pour notre nation vous a porté bonheur. Vous n'aurez pas connu l'isolement des écrivains qui débutent. On laisse glisser à l'oubli des centaines de livres édités chaque semestre, non que la facture en soit mauvaise, mais parce qu'on ne voit pas ce qu'ils éprouvent ; ils manquent de portée. Vous vous êtes tout de suite aperçu que vous aviez une sensibilité lorraine et vous l'avez laissée s'exprimer. Comme vos précédentes *Histoires lorraines*, le livre que voici a de l'âme et nous documente. Heureux auteur, dès votre premier pas vous eûtes votre raison d'être.

Notre cher aîné et compatriote Theuriet a bien marqué dans ses *Souvenirs*, gloire moderne du Barrois, le malaise d'un jeune écrivain qui cherche en dehors de lui des choses belles, originales ; il demeure stérile, va tomber dans le bizarre et dans les imitations. « Je résolus, dit Theuriet, de ne peindre que les milieux où j'avais vécu, et de rendre les impressions reçues, très simplement, très sincèrement, en cherchant à faire passer directement mes sensations et mes émotions dans le cœur du lecteur. » Voilà tout le secret de la production artistique. Il faut que nous sachions distinguer en nous et puis rendre sensible aux autres ce qui nous est le plus naturel. « Je souhaitais, continue Theuriet, qu'on retrouvât dans mes personnages l'air natal qu'ils respiraient, les paysages dans lesquels ils vivaient, le parfum provincial et forestier qui les imprégnait. Surtout, je désirais donner à mes récits les qualités françaises : du naturel, de la simplicité, de la limpidité ;

je voulais qu'on n'y sentît ni déclamation, ni réthorique; qu'ils rappelassent, en un mot, par l'allure, par la langue et aussi par une pointe de mélancolie rêveuse, les chansons populaires de nos vieilles provinces. »

Après Theuriet, écoutons une autre voix illustre de notre Lorraine, les très connus, mais tout de même méconnus Erckmann-Chatrian. On venait de donner une grande fête populaire et officielle à Lunéville, en l'honneur du vieil Erckmann qui, bientôt, allait mourir. Le poète Emile Hinzelin lui fit une visite. Erckmann était content, mais il craignait un peu qu'il n'y eût eu la veille quelque chose de concerté, d'artificiel. Etait-ce bien vrai jusqu'au fond, ces hommages ? Et il disait avec une modestie un peu triste :

— Ah ! si au lieu d'être élevé parmi les gens simples, loin du grand monde, j'avais été mêlé à toute la fleur de l'élégance intellectuelle ! alors, j'aurais peut-être...

Bon ! voilà qu'Erckmann voudrait, comme cette Louise de Vaudémont, née à Nomeny, avoir l'accent parisien ! Vous entendez que c'est une feinte, une manière de tâter Hinzelin. Celui-ci le rassure :

— Dans votre *Mattheus*, dans votre *Fritz*, dans votre *Thérèse*, rien n'a bougé, mon cher maître.

Alors le vieillard, mis en confiance, s'expliqua :

— J'aime les contes, je les aime mieux peut-être que le roman. C'est très supérieur par la condensation. Celui de mes livres que je préfère, ce sont les *Confidences d'un joueur de clarinette*... Chaque auteur qui doit réussir, après avoir balancé, discuté, rencontre un sujet qui est le bon, qui est le vrai, qui est le sien. J'ai eu tant de plaisir à écrire le *Docteur Mattheus* que j'ai compris que c'était bon. Jamais je n'ai écrit

aussi facilement, aussi involontairement. Je ne portais pas mon travail ; il me portait. Cela allait tout seul, dans la joie, dans l'abondance. Il me semble que voilà les signes de la vérité ; elle s'impose à nous, elle nous conduit en nous enchantant.

Et le vieil Erckmann continue par ces indications très simples, excellentes, qui confirment Theuriet :

— D'abord, n'écrire jamais que pour soi. On ne fait rien de bon quand on écrit en se demandant : « Est-ce que ceci plaira à l'un, déplaira à l'autre?» Qu'est-ce que cela fait, l'avis de l'un ou de l'autre? L'unique affaire, c'est de se plaire à soi-même. Pas même! *c'est de dire ce qu'on a dans le cœur pour le contentement de son cœur.*

***

Cher Monsieur René Perrout, quand pour vos débuts littéraires vous contentez votre cœur, vous êtes mieux qu'un heureux artiste qui se trouve, vous collaborez à de beaux efforts français et lorrains.

C'est en utilisant la matière poétique des provinces françaises qu'on obviera à l'abaissement momentané de la production parisienne. Paris devient un casino cosmopolite. Mais en province vivent toujours les sources de notre classicisme. Les provinces de la France sont moins encombrée que Paris. Nous y trouvons une solitude qui nous laisse méditer et des formes positives qui nous empêchent de divaguer. C'est là que nous saurons le mieux réaffirmer la grandeur de tout ce qui est grand et la petitesse de tout ce qui est petit.

Au cours du XIXe siècle, on rêva de se disperser, de comprendre tous les siècles et tout l'univers. On avait rompu les digues, on se répandait sur le monde. Je crois à la nécessité

d'une réaction. Nous nous sommes trop soumis à des influences disparates. Il est temps de rentrer chez nous et que nous reprenions quelques pensées profondes, innées, si j'ose dire. Le problème artistique n'est pas tant de s'étendre en superficie que de se cultiver en profondeur.

Nul homme n'est fort que le jour où il reconnaît enfin ses limites. Et qu'il les connaisse, c'est peu ; il faut encore qu'il les aime. Il s'agit que nous prenions un juste sentiment de nous-même, une proportion exacte entre nos ambitions et nos facultés. Il s'agit que nous voulions être ce que nous sommes. Les Muses se réjouissent chaque fois qu'un homme bien né se souvient et s'éprend du fond de son être, qui représente sa valeur réelle.

Permettez-moi de mettre sous vos yeux le plus magnifique des textes que j'aime à méditer. C'est une vieille page d'où se lèvent des réflexions à l'infini :

« — Que puis-je faire, disait Epictète, moi, vieux et boiteux, si ce n'est de chanter la gloire de Dieu ? Si j'étais rossignol, je ferais le métier de rossignol ; si j'étais cygne, celui d'un cygne ; je suis un être raisonnable : il me faut chanter Dieu. Voilà mon métier et je le fais ; c'est mon rôle, à moi, que je remplirai tant que je pourrai, et je vous engage tous à chanter avec moi. »

Il s'agit pour chaque homme heureusement doué d'apercevoir sa spontanéité, de discerner ce qui fait en lui-même de la musique. Le chant lorrain, un moment recouvert, semble réapparaître ; c'est une musique pleine des jours lointains où les peuples qui forment la France n'étaient pas encore liés.

* * *

Il y a une tendance très marquée, en ce moment, chez les Lorrains, pour se comprendre comme des Lorrains et pour se soustraire à la confuse agitation des esprits.

On ne songe pas à ressusciter ce qui est mort; mais sur beaucoup de points on pense encore en Lorraine comme les ancêtres et tout au moins on respecte ce que ces morts vénérés respectèrent.

S'il ne manque pas, autour de nous, de Lorrains qui aiment la Lorraine, chacun d'eux, cependant, la conçoit à sa vague manière. L'utilité d'un beau livre serait de fixer la foi au milieu de tant d'incertitudes.

Notre terre attend qu'un homme la vivifie, lui donne une voix. Depuis la création de nos plaines et de la Vosge, notre Lorraine élance des hymnes; la montagne, le plateau, la forêt, les étangs, les cultures nous font entendre une puissante harmonie; mais on voudrait qu'un poète y mêlât une juste mélodie, le cri d'amour, le vœu de cette terre.

Il n'existe pas une poésie écrite qui satisfasse complètement notre âme, qui nous dise ce qu'entend chacun de nous, s'il se replie vers les jours de son enfance, ou s'il écoute ses plus hautes fiertés secrètes. Qui donc enfin sera notre Walter-Scott, notre Mistral, notre Dante? Une des plus belles lyres du monde repose dans les ruines de la tour de Brunehaut, à Vaudémont. Qui voudra saisir et faire sonner cette muette?



La jeune école des écrivains et des artistes lorrains a pris conscience de ce besoin. Votre œuvre, cher Monsieur Perrout, est un clair témoignage lotharingien. Je vous félicite d'émouvoir l'amour-propre des Mosellans. Nous devons élever une

sépulture d'honneur à nos hommes illustres et ne pas laisser méconnaître nos grandes époques. Il serait urgent, d'abord, qu'on écrivît un Plutarque lorrain, et, deuxièmement, que l'on donnât aux enfants une petite histoire de Lorraine mettant en saillie l'éternel service rendu par notre nation à la France et puis à la Latinité.

Assurément les riches gallo-romains qui fondèrent nos grandes villes et nos villages, les ducs qui nous employèrent comme une digue contre le flot de la Réforme, nos politiques qui nous soumirent à la suprématie de Paris, nos pères, enfin, qui servirent en masse dans les armées de la Révolution et de l'Empire, n'étaient point des poètes, mais c'est sur leurs fortes assises que s'appuiera le cycle poétique lorrain.

Nos sociétés savantes et l'Université de Nancy nous rassemblent des documents qu'anime l'intuition des purs artistes. Ligier Richier, Callot, Claude Gelée, Grandville font éclater avec splendeur les plus profonds secrets de notre peuple. Et puis on recueillera tout ce qui vit encore de la Lorraine primitive, indigène, et qui s'exprime avec spontanéité chez les jeunes gens et chez les ruraux.

Si je suis à ma table de travail, il n'y a que mon cerveau qui aime ma Lorraine : je raisonne, j'intellectualise, je suis plongé, noyé dans les thèses, c'est-à-dire dans un pur néant. Des formules ne donnent rien, parce que, aussi bien, elles ne contiennent pas ce qui seul importe, l'ineffable. Mais voici que je vais à la promenade ; l'air doux me baigne, l'horizon vert rafraîchit mes yeux ; de tout mon corps je me conforme à mon pays ; je cesse de systématiser : je suis maintenant une plante indigène, heureux, joyeux, intéressé par tous mes sens.

La Lorraine plaît à nos sens comme la sagesse de son histoire plaît à notre intelligence.

*
* *

Me sera-t-il permis d'indiquer une fois de plus une strophe du poème, une facette du diadème que l'on pourrait tailler et monter à la gloire du génie encore obscur de l'Austrasie. Ce diadème de notre génie repose comme un diamant brut dans la profondeur des faits meusiens, mosellans et rhénans.

Sans me lasser, je me répète que Chopin naquit d'un Lorrain et d'une Polonaise ; Hugo, d'un Lorrain et d'une Bretonne. Claude Gelée d'une longue suite lorraine. On nous croit l'âme glacée, moqueuse. C'est qu'on nous juge sur la discrétion de notre cœur. Mais un écrivain, un peintre et un musicien, les plus chargés de poésie qu'il y ait en France, vivent de nos manières de sentir. Nos deux princesses malheureuses, Marie Stuart et Marie-Antoinette, passent en romanesque toutes les héroïnes, et ne cèdent elles-mêmes qu'à la sainte gloire de Jeanne. Ainsi notre orgueil se satisfait silencieusement à constater que notre eau souterraine alimente les plus fameuses nappes de la vie héroïque.

La nationalité lorraine a cessé d'être un fait politique ; elle demeure une manière de réagir qui s'exprime dans une succession indéfinie d'actes familiers ou glorieux et qui ne se résume pas plus dans une formule ou dans un programme que le fait d'être un bon fils.

Ma pensée participe de cette Lorraine éternelle. Ce n'est point par mon caprice. Ma pensée ne peut se mouvoir que selon certaines nécessités physiques, discernables ou non, qui sont presque toutes lorraines. Un Michelet et ses fanatiques élèves désirent, prétendent m'affranchir de ces « fatalités ». Je

hausse les épaules; ils me font sourire et bientôt me remplissent d'horreur. Veulent-ils donc anéantir ma pensée?

Injuste Michelet! Ce fils d'un imprimeur parisien se glorifia toujours de devoir à Paris son génie; pourquoi veut-il que je renie mes sources rurales, ma petite ville, ma classe et ces propriétaires terriens nos aïeux? Il les a pourtant un jour ressenties, les forces terriennes qui nous règlent et qui président à toutes nos résolutions; il raconte quelque part que c'est dans la forêt des Ardennes, à Renwez, qu'il a senti s'éveiller sa vocation d'historien. Nous sommes tout près de lui élever un autel commémoratif à Renwez, mais qu'il cesse de vouloir renverser nos divinités locales.

J'ai fait mon âme en respirant les quatre saisons de Lorraine, et c'est justice si mon âme, sur le champ natal, relève l'effigie des dieux autochtones.

Comme un fruit ayant atteint sa maturité retombe au sein de la terre qui le produisit, il faut que mon esprit mûri enrichisse la terre lorraine.

Mon intelligence pourrait s'intéresser ailleurs, mais ailleurs mon cœur s'ennuie. Je ne saurais longtemps vagabonder d'esprit; je me replie sur ma Lorraine pour être en paix avec mon cœur.

Cher Monsieur Perrout, votre livre s'écrie par toutes ses pages : « Vive la Lorraine! » Qu'est-ce qu'un tel cri? C'est un souvenir et des espérances, des antipathies et des amitiés. Je ne connais de vous que vos livres; nous ne nous sommes jamais entrevus; mais à cause de ces profondes amitiés communes, laissez-moi me dire

Votre ami,

MAURICE BARRÈS

POESIES

I

L'Ane de Sancho Pança.

Je suis l'âne bâté du bon Sancho Pança.
Jamais âne ne fut égayé plus que moi
et par mon maître et par son maître don Quichotte.
On ne peut pas savoir jusqu'où peuvent aller
deux voyageurs différemment écervelés
dont l'un s'en va nu-pieds et l'autre avec des bottes.
Aucun jour de ma vie je ne sus le matin
où je m'endormirais le soir. Tantôt, le thym
d'une sierra rieuse, éclairée de torrents,
parfume mes sabots de petit paysan;
tantôt, dans l'écurie de quelque épaisse auberge
où ronfle Maritorne auprès du muletier,
désagréablement je me vois réveillé
par de noirs enchanteurs qui agitent des cierges...

Bref, j'ai grand'peur, malgré mon bon sens de bourrique,
de laisser ma raison à ces deux excentriques.
Aussi mon but est-il de les bientôt quitter,

et de mener une existence équilibrée.
Mon intention est, pour cela, de gagner
une île que Merlin aux ânes a livrée.
Cette île existe. Elle est décrite savamment
dans un romancero de Chevaliers-Errants.
Chose étrange ! Jamais mon maître ni le sien
n'ont semblé attacher d'importance à cette île,
alors qu'ils s'élançaient sur des moulins à vent
et, d'assaut, les prenaient, les prenant... pour des villes !

J'irai donc là, quittant la douteuse Chimère,
dans ce pays où sont à jamais prisonniers
ces bourreaux que Sancho appelle des meuniers.
Ils font retentir l'air de rumeurs singulières
à l'heure où l'on leur fait porter des sacs de blé :
Et l'âne, devenu meunier, écoute braire
ces hommes sur le foin qu'il leur fait avaler

II

L'Ane du jardinier.

Le terreau, la ciboule et le lys me parfument.
Je suis comme un jardin, je porte des légumes.
Et, si c'est un melon, j'ai l'air d'un oriental
qui a dessus son dos une outre de cristal.
Je salue en passant les choses matinales :
la rosée, les osiers et les fleurs du Bengale,
les écoliers qui ont des pièges à moineaux,

l'ouvrier sans travail, l'aiguiseur de couteaux,
la laitière de rose aux jambes décidées,
le soldat-laboureur qui passe entre les blés.
Je comprends peu la terre à cause du mélange.
Je comprends mieux le ciel où il n'y a que des nuages.
...Cependant c'est en vain qu'à chaque instant j'essaie
d'escalader l'air bleu, de mon sabot usé.
Chaque fois le sabot retombe, malhabile,
rivé au sol par des entraves invisibles.

III

L'Ane savant.

Je suis l'âne savant, celui même qui étonne
l'Académie. Je calcule aussi bien qu'un homme.
Mon maître, un fouet en main, m'oblige de grimper
sur un mauvais tonneau où il faut s'équilibrer.
Des applaudissements courent dans l'assistance.
Ensuite, je descends et il faut que je danse.
Où est Paris ? me demande-t-on. Je mets le pied
à l'endroit qu'il le faut sur la carte de France.
— Anon ! Faites le tour de la société
et puis arrêtez-vous en montrant de la tête
parmi les spectateurs celui qui est le plus bête ?

... J'obéis et suis sûr de ne pas me tromper...
Et je sens, chaque fois qu'une chose il m'apprend,
combien à chaque fois l'homme est plus ignorant.

Et, lorsque vient la nuit sous la claquante toile
ouverte au vent glacial, tristement je m'endors.
L'obsession du savoir me poursuit. Et alors
mon cauchemar s'essaie à compter les étoiles.

IV

L'Ane de Béatrix.

Alighieri ! qu'une telle lumière obligea
à baisser les yeux et, sans doute, des yeux d'aigle !
Je suis âne, et je crois que Dieu me permettra
de faire le trajet du ciel à petit pas.
Il me manque un morceau d'oreille. Elle est cassée,
et ce petit morceau je veux le retrouver.
Abaisse avec pitié vers moi ce coin de lèvre
qu'a tendu comme un arc un Amour éternel.
Je suis l'âne, porteur d'olives et de seigle
et sur le dos duquel la Béatrix de miel
riait comme un pommier qui mire un arc-en-ciel.
Jammes m'a assuré qu'une savante règle
te fait mettre en enfer tous ceux qui ne sont pas
ainsi que l'on doit être au moment du trépas.
Il t'aime cependant tel que tu es, et dit,
ô théologien, que tu sus t'attendrir
sur cette pauvre Francesca di Rimini.
On dit qu'à son sujet tu t'es évanoui,
trouvant l'enfer trop chaud pour ce baiser léger
qu'elle laissa un jour sur sa bouche neiger...

Dante, quand je mourrai, que feras-tu de moi?
C'est moi qu'avait choisi ton ineffable Dieu
afin de le mener jusqu'au Chemin de Croix.
O Dante! Nul ne sut, alors qu'il expira,
Que tout mon corps trembla avec toute la terre.
Dante, je crois que Dieu est retourné aux cieux
et, humblement, je viens te dire que je l'aime.
Il ne m'a pas battu. Ne me repousse point.
Songe au lever du soir sur les toits florentins,
à ce parfum du cœur qu'a la ville natale
et à ta Béatrix, coiffée par les étoiles,
posant sur mon vieux cuir la douceur de sa main.

V

CONCLUSION

Petit âne mendiant et gris, plus désolé
que la carriole que tu traînes,
O toi qui n'en peux plus, ô toi qui n'en peux mais:
avoue que tu n'as pas de veine?

Mais que t'importent quelques horions de plus?
Ce n'est point tant pour ta lenteur,
que parce que tu es toi, que l'on te distribue
ces coups de soulier sur le cœur.

O mon frère, penché à cette même source
où se mire le Paradis:
toi et moi nous boirons un jour une eau plus douce
que l'ombre de l'aulne à midi.

Nous raillerons alors ceux qui nous méprisèrent,
tous ceux qui ne comprirent pas
qu'il fallut du génie pour chanter ou pour braire
avec une certaine voix.

Mais j'ai bien peur, âne si finement poète,
que, même au ciel, près du Bon-Dieu,
les hommes en question ne demeurent des bêtes,
et que nous ne différions d'eux.

FRANCIS JAMMES

IRÈNE ET JEAN (1)

Quand le temps vint de marier le fils de Constantin Copronyme, les dignitaires du palais pensèrent que l'alliance des Francs serait, pour Byzance, d'un précieux secours. Pépin illustrait, par de belles batailles et d'heureuses conquêtes, la suprématie de sa race. En Occident, elle semblait maîtresse comme prétendait l'être l'Empire Romain en Orient ; car on affichait toujours ce titre officiel. La diplomatie grecque essaya d'obtenir, pour Léon, la main de Gisèle, fille du Franc. On fit ressortir comme cette union tiendrait l'Europe assujettie entre deux puissances formidables, l'une effective, l'autre ayant encore le signe respecté d'un très haut pouvoir moral. Une loi unique se fût imposée sans doute au vieux monde abolissant pour jamais les luttes de ses peuples mêlés, tournant leurs efforts vers l'œuvre de civilisation.

Il n'en fut rien. Le concile de Gentilly ayant condamné l'hérésie grecque, l'orthodoxie occidentale repoussa l'idée d'épousailles politiques.

Le châtiment de l'iniquité iconoclaste se perpétuait, l'isolait parmi les races chrétiennes.

(1). Pages extraites du prochain livre de M. Paul Adam : *Irène ou les Eunuques*.

Constantin Copronyme jugea qu'il ne fallait point retarder davantage les noces de son fils. Dédaignant toute autre alliance politique, il afficha partout son désir de ne point vouloir sacrifier le bonheur de Léon à des vues ambitieuses et déclara ne lui choisir pour épouse que la fille la plus belle et la plus spirituelle d'entre les Grecques.

Athènes gardait encore sa renommée antique pour la finesse intellectuelle des esprits et la beauté statuaire des vierges pareilles aux Dianes et aux Pallas de ses sculpteurs. Entre toutes, alors, on vantait Irène, orpheline de famille aisée, instruite aux plus subtiles métaphysiques des Alexandrins dont maint et maint disciple habitait la cité de Minerve, ressuscitant sous les murs du Parthénon l'académie platonicienne.

Son nom même, elle le dut à l'influence de ces sages anciens qui l'avaient importé d'Alexandrie dans l'école d'Athènes ; ils aimaient à en pourvoir, comme d'un signe de paix, les formes esthétiques des adolescentes.

Irène avait alors dix-sept ans ; Léon vingt-et-un. L'empereur se décida très vite à la faire entrer dans la famille impériale. Il ne s'enquit pas autrement de sa noblesse, car les chroniqueurs ne mentionnent pas ses ancêtres. Une seule chose l'inquiéta : Irène professait le catholicisme orthodoxe; et comme il avait subi tant de malheurs pour soutenir sa conviction contre le Pape et les miracles du Théos, il ne lui appartenait plus de transiger en aucune occasion.

Invitée à reconnaître les formules du Conciliabule de Constantinople, Irène employa quelques jours en hésitations.

Elle aimait alors s'asseoir dans son jardin d'oliviers pâles et de lauriers-roses. Elle écoutait le babillage de la fontaine faite d'une vasque de pierre et d'un masque de plomb

recueillis par son trisaïeul au siècle précédent, dans l'Erechteïon, lorsque la piété des empereurs fit transformer cet édifice en église, puis le voulut dédier à la Divine Sagesse et à la Mère de Dieu. Le masque représentait la tête de Typhon vaincu : l'eau jaillissait de sa bouche torte par un cri tragique, avant de trouer la transparence de la petite mare fraîche, ronde, assombrie vers le fond verdâtre et caillouteux.

Quatre tortues familières rampaient dans l'herbe sèche. A l'ombre d'un cyprès, le maître mesurait une sphère de métal entre les pointes d'un compas ; ensuite il traçait sur le sable, au moyen d'une fine baguette, des figures avec des nombres. C'était un homme brun dont les jambes faisaient saillir la toile des hautes bottines agrafées jusqu'aux genoux. Parfois il regardait Irène, en calculant. Mais voulait-elle par un sourire le distraire de cette pensée mathématique, il baissait les paupières brusquement ou levait les yeux vers le ciel que tachait de roux le vol circulaire d'un faucon. Alors Irène s'abandonnait aux langueurs de sa mélancolie. Quitter Athènes et ses parents vénérables, ses compagnes flatteuses, son jardin rempli d'insectes lumineux, oublier la joie de lire, paisiblement, les merveilles consignées dans les volumes! Vivre en ce palais de Byzance, où tant de meurtres avaient rougi déjà les dalles de marbre, où l'on avait traîné par les cheveux, dans leur sang répandu, des patriciennes et des religieuses innocentes, lorsque les séditions s'engouffraient comme l'ouragan par les rues étroites et anguleuses, lorsque les torches s'échevelaient aux poings des incendiaires, lorsque les hérétiques iconoclastes décapitaient les statues saintes avec les adoratrices.

Ce n'était point que son âme tremblât de lâche peur. Mais elle espérait un jour engendrer, elle aussi, quelque peu de

science, à l'exemple d'Hypathie et d'Asclépigénie, les vierges théurgistes. Or, ce la désolait de craindre que cette naissance spirituelle pût être retardée par la sottise des assassins. En ce temps-là, les derniers disciples de Platon et de Jamblique pensaient vivre aussi longtemps que leurs idées sublimes, car ils les considéraient comme la vigueur réelle de leur être dont les corps étaient seulement les apparitions successives, brèves, mais toujours renouvelées par les amours des générations. Certes, Irène partageait la même foi didactique. Des sages professaient encore au pied de l'Acropole maintes et maintes doctrines transmises par l'école d'Alexandrie à son émule d'Athènes, et conservées, christianisées, accrues en secret depuis l'édit de Justinien dispersant les philosophes, depuis deux siècles, au milieu de certaines familles disertes, filles des Simplicius, des Isidore de Gaza, des Damascius. Au sein de cette aristocratie étaient nés Irène et Jean Bythromètrès, cet homme grave, beau, cherchant avec le compas sur la sphère de métal terni, les points où fixer ensemble les signes des astres et ceux des principes qui leur communiquent l'influence des Eons, émanations de l'Un, Inconnaissable, Indicible, Centre des Nombres, le Père : de Lui procède le Fils Intelligible, Pur comme l'Agneau et le Feu ; de Lui procède le Saint-Esprit qui les manifeste par le mouvement des forces créatrices, grâce à quoi le ciel scintille, la terre verdoie, la mer enfle, les créatures pullulent, et l'intelligence médite sur la Cause.

Irène se récitait de telles sentences en admirant son initiateur. Car Jean l'avait instruite alors qu'elle jouait avec ses colombes apprivoisées et de petites sphères multicolores, sur les marches de la maison fauve. Averti par ces yeux attentifs

et courageux, il avait choisi la tâche de munir la curiosité de l'écolière. Mathématiques, musique, théurgie avaient, dix ans, étonné Irène. De cette bouche éclatante au milieu d'une barbe bouclée, elle avait appris comment, de l'Un, étaient issus les nombres, âmes des idées archétypes, et comment se rythment les ïambes propres à chanter l'art d'attirer les essences de l'air dans les vapeurs de l'eau, lorsque la constellation du Chien brille verticalement vers la terre, afin de créer, avec le feu, la Pierre des Eléments. Qu'on y grave sans hésitation, au moment où le calcaire se forme, le pentagramme du Pur, celui du Paraclet en les unissant au signe du Zodiaque et au chiffre mystique de l'astre invoqué. Alors on peut voir les montagnes se fondre, les îles s'enfuir sur la mer, et le Fils descendre les escaliers des nuages, en resplendissant de tous les éclairs qui sont ses membres, et sa taille et son visage, tandis que le soleil flamboie dans sa droite et que la lune brille dans sa gauche. Il faut crier sept fois « Kyrie, eleison » en se prosternant. Pareille à l'orage et au tumulte des grandes eaux la Voix répond : « Je connais vos œuvres et vous avez été marqués de la sorte par la volonté de mon Père. Je vous donnerai, ô victorieux, une pierre blanche sur laquelle sera écrit un nom nouveau que nul ne sait que ceux qui le reçoivent. »

Ayant agi selon ces préceptes, Irène, une nuit, avait, dans le cratère d'airain, recueilli la Pierre des Eléments. C'était plutôt une mince écaille de chaux, très fragile, où difficilement l'on imaginait lire les mots : « Basilissa Basileus. »

Nul n'eût su réussir en cette épreuve, s'il ne pouvait, dans la même seconde, clairement évoquer les principes et les conclusions des sept sciences. Donc l'éducation de la vierge

était accomplie, puisque la promptitude de son esprit exercé avait pu, dans le même instant, se rappeler les formules opportunes philosophiques, astrologiques, mathématiques, théurgiques, joindre leurs signes en une seule figure de pantacle.

Devant les sages d'Athènes, Irène avait subi de nouveau l'épreuve. Et dans tout l'empire des Romains, les courriers avaient aussitôt propagé qu'une vierge de quinze ans venait de résoudre les problèmes de la Tetrade, qu'elle se nommait Irène, et que sa perfection physique semblait incomparable. Les savants et les moines s'écrivirent de longs messages relatifs à cet événement extraordinaire. Les évêques en voyage vinrent saluer la jeune fille dans son petit jardin d'oliviers pâles et de lauriers-roses. Même un mage de Perse voulut l'entretenir ; et l'ayant écoutée, la pria de recevoir une fleur de rubis et d'émeraudes, incrustée dans une plaque d'argent. Il lui demanda si elle n'épouserait pas volontiers Ifkandiar, prince de l'Iran : las des orgueils et des plaisirs, ce jeune homme souhaitait l'union avec une femme capable de lui découvrir, en l'aimant, les mystères du monde, car la rudesse et l'austérité des philosophes avait rebuté ses premiers élans vers la Connaissance.

En ce jour du passé, Irène avait soudain compris quel sentiment l'attachait à son maître Jean Bythométrès, c'est-à-dire Jean Mesureur de l'Abyme. Bien qu'elle tentât de se tromper soi-même sur le vrai motif de sa décision, elle déclina les offres persiques, pour ne pas quitter Athènes ni le descendant des Damascides.

D'abord ç'avait été la honte, pour elle, de s'avouer la faiblesse de l'amour. Elle se jugeait indigne de son esprit.

A partir de cette heure, Jean s'était presque écarté d'elle, comme s'il eût craint de perdre le temps de ses recherches auprès d'une enfant maladive et sotte. A plusieurs reprises, leurs regards, leurs gestes et leurs réticences les avaient embarrassés tous deux. Sans prononcer une parole révélatrice de leur sentiment, ils l'avaient trahi, elle souffrant de son instinct impérieux, lui fouillant l'âme de sa disciple, avec son audace muette et coutumière. Voici que, l'histoire persique étant parvenue à l'oreille de l'Autocrator, des émissaires discrets, prudents, opiniâtres, offraient un autre mariage encore, et tel que les âmes des filles ambitieuses le rêvaient, toutes, par le monde, comme le but de leurs espoirs les plus téméraires.

Pourtant Irène hésitait devant sa voie. Déjà son cœur véritable, celui que ne commandaient ni la science, ni l'orgueil, son cœur avait dédié au Mesureur de l'Abyme la volupté fervente de ses songeries, celles qu'enivraient les chaudes caresses de l'air, quelques strophes de Sappho fidèles à la mémoire, le conseil des couleurs pourpres étalées sur le large roc de l'Acropole, et tous les souvenirs des mythes anciens encore survivant parmi les colonnes du temple de Thésée. Amoureuse, elle se demandait si le mieux n'était pas de chérir Jean. Ah ! douceur de baiser cette chevelure noire et bleuâtre, de caresser avec tout un corps de vierge ardente cette poitrine gonflant la tunique de byssus ! Enlacer ce cou, ce cou fort et bref rapprochant la pensée et le souffle qui la crie, la volonté et les bras qui la servent. Anxieuse, Irène s'épuisait, un matin, dans le doute.

Un fruit tomba d'un arbuste

Jean Bythométrès dit :

— D'une part, je n'ai pas coutume d'insulter à la pudeur de tes pensées, en les devinant à haute voix, bien que je pense les apprendre d'après les mouvements de tes yeux, les vivacités de tes mains, et les masques successifs que fabrique ton visage pour ton âme. D'autre part, je ne puis céler davantage mes blâmes que tu as prévus en examinant ma mine quand ma voix te réprimandait par le ton, tandis que, par les mots, elle vantait la saison, les mérites de ta mère très pieuse, et les propositions de l'Aréopagite sur l'Essence Divine qui n'a point de nom, mais ceux de toutes choses. Or, j'ai réfléchi. Mieux vaut ne pas laisser dans les ombres ce qui nous tourmente. Ayons le courage de tirer au jour ces vautours qui nous rongent le foie, afin que, les ayant éblouis par les lumières de notre raison, nous les jugions dignes d'être oubliés comme des charognes croupissantes.

Jean s'était levé souriant avec dédain. Irène crut devoir sourire aussi pour dissimuler sa confusion, ou, du moins, pour paraître se railler elle-même des faiblesses que son maître allait lui découvrir. Mais elle eut froid tout à coup ; et sa nuque s'alourdit. Une pomme, semblait-il, grossissait dans sa gorge, l'étouffait. Jean apparut comme un ange terrible. Debout, et la taille prise dans une ceinture de cuir à quoi pendait son aumônière et son écritoire, par des lanières brodées de soie violette, il était plus redoutable à cause de sa belle stature, de ses sourcils touffus et froncés. Cet homme la méprisait de toutes ses forces manifestes. L'orgueil d'Irène, refoulé en ses entrailles, s'y blottit, les tortura. Chancelante, elle supporta mal les regards de Jean qui s'intéressaient à cette angoisse et la plaignaient. Comme il ne parlait plus, elle se roidit pour rompre ce silence atroce mais indifférent aux papil-

lons qui se poursuivaient le long des parterres rouges et bleus, mais indifférent aux passereaux qui voletaient en foule dans un troène. Et elle dit :

— Ta Sagesse voudra-t-elle soutenir qu'il convient d'abdiquer ma foi en les Saintes Images, puis de l'échanger contre les richesses de l'Empire, ainsi que ton ânier, ô maître, troque ses figues contre mes oboles ?

Elle s'étonna d'avoir osé introduire le son de la colère dans cette phrase insidieuse et agressive. Stupide, elle restait frémissante, au bord de la fontaine ; elle s'appuya sur la chevelure en plomb du titan qui crachait une vrille d'eau claire.

— Ce n'est point là, répondit-il, ce que ta franchise veut me reprocher ; Lèvres de l'Esprit ! Tu me tends des embûches inutiles... Et je suis, pour tes rets fragiles, un oiseau bien robuste.

— N'as-tu pas enseigné pourtant, ô mon maître, que les Saintes Images sont des hiéroglyphes efficaces, que nous pouvons y loger nos idées abstraites des attributs divins, sans répéter l'effort difficile de nous les représenter les yeux clos, comme des forces impondérables et illimitées... N'as-tu pas enseigné pourtant que la contemplation des Saintes Images nous aidait à conquérir l'extase et à nous unir dans les moments mystiques avec l'Abyme Indicible ? N'as-tu pas enseigné qu'en méditant la vie d'un saint on gravit un degré des sciences en ascension vers l'Ineffable ? N'as-tu pas enseigné les rapports qu'il importe de concevoir entre les idées Archétypes et leurs Symboles que sont les Saintes-Images ?... N'as-tu pas enseigné que détruire les images c'était aussi supprimer les exhortations des murailles invitant la plèbe étourdie et frivole à se représenter, à chérir, à pratiquer les vertus du

Fils, celles de la Très Illuminante Pureté, celles des Anges et des Bienheureux martyrs ?... N'as-tu pas enseigné que détruire les Images c'était aussi corrompre le peuple du Christos, et gouverner pour la gloire du mauvais Principe ?... Et voici que tu viens dire à la disciple : « Gouverne le monde » en brisant les Saintes-Images... Laisse oublier les Archétypes » dont elles sont les hiéroglyphes efficaces ! Renie la puissance » de l'extase qui peut unir la méditation avec l'Abyme. Renonce » à gravir l'échelle qui conduit, de science en science, vers l'Ineffable. Impose le silence aux murailles qui prêchaient, par l'entremise des Images, les vertus nécessaires... Corromps le » peuple du Christos, depuis le plus grossier des marchands » de pois secs jusqu'au plus subtil des patriarches. Et alors tu » auras agi selon ma parole, sur le trône de Constantin. Alors » ce sera ma parole, la parole d'Alexandrie et d'Athènes qui » retentira entre les colonnes, là où l'on proclame les édits de » l'Autocrator. » O, mon maître, ta droiture exigera-t-elle de moi que je contredise ta sagesse en sollicitant la couronne des empereurs iconoclastes ?

Irène avait brusquement développé toute cette dialectique comme une longue invective contre le caractère de Bythométrès. Maintenant elle haletait au bout de son discours. Elle redouta de l'avoir trop convaincu. En robe jaune collée sur ses formes, elle mesurait les prestiges chétifs de sa personne. Elle se réfugia dans le voile bleu qui protégeait sa tête, son cou, ses épaules, sa taille ; car le soleil commençait à nuire. Machinalement elle enfermait ses bras dans l'étoffe de ce voile qu'elle tordit et serra bientôt autour de ses poignets menus, de ses longues mains. Ensuite elle regarda fixement les petites croix noires peintes sur ses souliers de drap. Jean répliquait :

— Que ton astuce est divertissante, en vérité, fille des Athéniens au langage ambigu. Tu feins de ne point te rappeler ce dont nous convînmes, l'autre matin ; à savoir que le seul moyen de rétablir les Images dans Byzance, c'est de persuader l'empereur, le prince et leurs stratèges. Comment cela, puisque nul ne peut les approcher de qui la langue reste libre. Toi, du moins, ayant abdiqué pour un temps la foi dans le culte des Faces, tu pourras bientôt regretter, chaque jour, hautement, cette abdication, et disserter sur le rôle utile des Images dans l'Etat. Tu pourras démontrer que les soldats avides de piller les églises sans subir les châtiments infligés aux sacrilèges, ont seuls propagé d'abord l'hérésie fructueuse pour leurs exploits, et pour les trafics des juifs qui leur achètent les trophées. Autour de ta puissance se rangeront ceux qui détestent la brutalité des gens de guerre, leur arrogance, leurs séditions. Tous les moines qui enrichissent la solitude de leurs cloîtres en peignant la Face du Jésous, sur des plaques de bois dur, marcheront vers toi, acclameront tes pas et ton verbe. Si la prudence conduit tes actes, tu obtiendras que l'on tolère les images secrètement, dans ton propre oratoire ; puis dans l'église élue pour tes dévotions particulières ; enfin dans l'ambon, au cœur de toutes les basiliques, les jours de ta visite impériale... Et les ennemis des soldats se réuniront sous ton égide. Ils deviendront le nombre de la Faiblesse qui finit par dompter l'unique Force... Mais je parle comme ceux qui racontent les aventures de leurs voyages dans les tavernes du port, et qui ne se souviennent pas de les avoir narrées, la veille, aux mêmes buveurs d'hydromel. En vérité, recevant la couronne des empereurs iconoclastes, tu dois entreprendre la tâche de rallier les parti-

sans de l'Esprit contre la brutalité des soldats qui désolent l'empire par leurs rivalités sanguinaires. Tu sais que tu peux faire refleurir la Paix incluse en ton nom. C'est là ton devoir de disciple en qui nous avons versé les excellences de nos savoirs, comme les philosophes versent leurs huiles les meilleures dans une lampe d'albâtre afin que la veille de leurs talents assemblés produise des lumières spirituelles précieuses à l'univers, et à l'avenir des hommes. Tu es notre lampe, Irène, fille de Démope. Nous avons cultivé la magnificence de ton corps et la fécondité de ton esprit afin d'illuminer le monde. Et voici. Ton mariage impérial c'est l'étincelle nécessaire pour te faire briller sur la plus haute colonne de la terre !

— Mais comment nos idées éclaireront-elles les nations s'il ne faut les répudier tout d'abord ? Autant dire les éteindre. Et comment moi-même serai-je prise en exemple de sagesse, si mes abjurations ternissent devant l'univers, l'éclat de mes vertus ? Que ton impeccable subtilité explique aussi cela pour les oreilles de ta servante.

A la fin de cette prière, elle affecta de rire, en moulant son torse juvénile et fort dans le voile bleu plus étroitement serré autour de ses bras. Les longs plis de sa robe jaune à reflets de pourpre se déformèrent et se reformèrent selon les mouvements de la marche sur le sable fin, parsemé de coquillages. Au loin et au-dessus des cyprès verts, l'Acropole étincelait par toutes les arêtes de ses flancs abrupts que dominaient le fronton et les colonnes des temples. Jean regarda la jeune fille. Elle conjectura qu'elle avait ému leurs sens mêmes. Car les yeux du maître la visaient comme visent ceux d'un archer

féroce qui découvre à portée son ennemi mortel. Elle sut par là qu'il l'aimait davantage.

Alors elle se courba, sous l'apparence de ramasser une fleur, mais afin que les globes de sa poitrine vinssent en saillie dans la robe légère et que sa croupe parût présentée aux désirs d'invisibles aegipans. Jean se retourna, puis exhala bruyamment un soupir de rage. Ses mains étreignaient les os de ses bras croisés :

— Est-il opportun de répéter encore, Lèvres de l'Esprit, ce que tu n'ignores plus. Ton verbe étonna même les meilleurs de nos maîtres lorsqu'il démontra que le Théos se sert du Bien et du Mal pour assurer l'équilibre des choses. Le Mal est une force que le Théos a constituée. Il paraît licite de s'en servir lorsque notre intelligence s'est accrue suffisamment pour user avec modération de cette puissance nécessaire. Si nous devons en interdire l'emploi aux troupeaux niais des hommes, esclaves de leurs instincts et incapables de leur échapper, nous pouvons admettre que l'être indépendant de ces basses suggestions commette les fautes provisoires et nécessaires à l'avènement du Bien Futur. Ainsi les rois prudents entreprennent des guerres afin d'assurer la paix que leur triomphe seul imposera. Malgré notre foi en l'efficacité des Images, efficacité pareille à l'efficacité des figures géométriques pour comprendre les propositions du sublime Euclide, si tu abjures momentanément leur culte, tu remettras ensuite le sceptre de Byzance au pouvoir des Archétypes que Denys l'Aréopagite, Plotin, Jamblique et Proclus révélèrent, et dont nous sommes, ainsi qu'ils le furent, des organes transitoires. Alors l'Idée régnera sur l'Orient et sur l'Occident, un jour, nous le croyons. Voilà ce que ton verbe annonçait aux meilleurs d'Athènes lorsqu'ils

se furent réunis, le lendemain des Pâques, sur la terrasse de l'Erechtéion à l'ombre des vierges en pierre, moins belles que ta beauté. Tu te sais digne d'asservir le mal à tes fins, puisque la science t'affranchit de l'instinct... Cesse donc, je t'en prie, de jouer avec des paroles variées, comme tu jouais, petite enfant, avec des boules multicolores sur les marches de la maison fauve où tu reçus, Irène, ma première leçon...

— On dit que la science affranchit de l'instinct !... On dit cela... ; mais c'est un autre jeu de paroles aussi vain que le jeu de mes boules multicolores... ô Jean, ô Mesureur de l'Abyme.

— Que le Théos étende sur toi son dextre favorable ; tu viens de parler enfin comme il sied à la vaillance de ton esprit...

En agitant ses bras glabres comme ceux d'une femme, il clama cette phrase victorieuse. Aussitôt Irène mesura le tort qu'elle avait eu de dissimuler avec lui. L'aspect de sa faiblesse la désola. Et elle se rassit près de la fontaine en s'enveloppant toute dans la pudeur de son voile bleu.

— Avoue donc, Lèvres de l'Esprit, avoue que tu préfères demeurer dans ta maison d'Athènes avec tes volumes uniformément roulés sur les planches de ta bibliothèque, avec tes sphères de bois, tes compas précis, tes billes de calcul, les tortues apprivoisées de ton jardin roussi, et... et... (mon orgueil est mort, je te l'assure !...) et ton maître ! Tu le crois pareil au faune qui saute des buissons afin de saillir les nymphes endormies mais vigilantes pour guetter le plaisir... Oui, tu es une fille bestialement amoureuse de Jean Bythométrès parce qu'il a fécondé ton intelligence, parce qu'il a pris la virginité de ton ignorance puérile, parce qu'il t'a menée comme une épouse de son effort sur les cimes où l'on aperçoit, dans les fumées du cercle théurgique, le Fils, dont les pieds broient le fond des

mers et dont la tête reste obscurcie par les vapeurs du zénith... Et tu voudrais, Irène, qu'il te fécondât le ventre aussi, qu'il jetât sa semence humaine dans tes flancs essoufflés ; ô bestialité d'Athènes !! Immondice des païens... Sœur de Priape... Fille de tous les dieux morts sous qui sanglota le vice d'Aphrodite... Et pour ce plaisir, tu renoncerais à Byzance, à l'empire du monde, au droit d'établir ces Archétypes dans la Mégaura des Autocrators !... Voilà ce que je sais de toi, et ce que tes paroles n'osent proférer, ô lâche Irène !

Elle avait entendu ces injures sans remuer une phalange. Seulement elle serrait toujours plus fort, autour de son torse et sur son visage tordu, le voile bleu. Tout son corps lui pesait. Ses entrailles et son cœur étaient percés de mille pointes cruelles. Soudain sa douleur se rebiffa. Elle cessa de subir. Sans que sa raison le voulût, son être inconsciemment ripostait :

— Toi-même, ô toi-même, Prince des Hypocrites, toi même tu soupires, la nuit, derrière ma porte, comme les chevaux hennissent au vent qui disperse le fumet des cavales... Toi-même tu te martyrises, tu te ligottes dans les liens les plus solides de ta sagesse pour ne pas te ruer sur ma chair. Tu charges tes lèvres du plomb de toute la science pour qu'elles ne se tendent vers mes seins lourds et douloureux. Toi, toi, tu m'aimes, autant que je t'aime, et si je suis la fille des dieux morts, tu es leur désir survécu, projeté vers moi, depuis des ans, des ans, depuis le jour où ma main d'enfant, par mégarde, s'appuya contre ton ventre ému, comme je me penchais sur les papyrus que tu étalais sur tes genoux, ici à cette même place couverte par l'ombre courte du cyprès, Jean !... Et depuis, depuis, tu me flaires comme je te flaire. Tu tournes autour de

moi comme le chien tourne autour de la lice en folie, comme les astres tournent autour de la terre chaude qui dresse les vagues de ses océans vers le désir des cieux !...

Elle s'arrêta... Tout son corps pantelait sur le cube de pierre, et elle criait sans découvrir son visage ni ses mains, ni même sa bouche étouffée par le voile bleu.

— Tu cries comme la vérité, à l'heure du jugement !...

— Ah !... Tu n'ignores plus que je sais lire, à travers tes discours, le réel de toi-même, Jean Bythométrès, amant de ma jeunesse, maître de mes beautés, époux de ma vie.

Valeureuse, elle rejetait son voile, elle éclatait d'un rire joyeux ; elle courait à lui, la robe ouverte sur les lueurs de sa gorge bondissante. Il reculait encore. Les passereaux s'enfuirent du troène, et les papillons montèrent en tourbillonnant vers le soleil.

Une seconde, les amants s'admirèrent. Les tresses d'or et de bronze, autour du visage d'Irène, de son col ardent, s'éboulaient. Le feu de ses lèvres disertes illuminait la passion de sa face rose, de ses mâchoires têtues. La robe jaune collait aux forces de ce jeune corps projeté vers le désir de son amant. Plus blême qu'un pays blafard au début de l'orage, lui se domptait. De nouveau, l'ironie retroussa le sourire de sa figure contractée.

— Arrête... petite génisse imprudente... ricana-t-il... Tu prends le bœuf pour un taureau. Apprends qu'une Egyptienne m'opéra le lendemain de l'heure où je sentis que ma passion pour toi romprait le joug de ma vertu. Et il ne fallait pas que le joug fût détruit. Il fallait que ma puissance te gardât vierge pour dominer l'amour confiant du prince que le Théos promettait clairement à ton destin. J'ai sacrifié mon pouvoir d'amant,

afin que tu fusses, entre les mains des philosophes, le sûr moyen de leur pouvoir spirituel... Que ta pudeur réserve pour Léon le Khazar, fils de Constantin, ce que m'offrait ton instinct hâtif et puéril. Et nous régirons le sort du monde, à Byzance, puisque, sans exciter les soupçons, je pourrai toujours être un conseil vers ton oreille, un signe devant tes yeux.

— Tu mens, tu mens, répliquait Irène... Tu railles mon innocence...

— Vois donc...

Ayant relevé ses vêtements, il lui montra la cicatrice et le moignon de sa virilité morte. Alors les os d'Irène se glacèrent. Son épiderme se crispa sur tout le corps. Elle se jeta contre terre, et fervemment, elle couvrit de baisers dévots les chaussures de son maître. Il ricanait de façon stridente. Elle pleurait le désastre de ses espoirs.

Ainsi tout était vrai des martyrs, des sacrifiés, de ceux que l'histoire approuve parce qu'ils étouffèrent leur cœur, parce qu'ils égorgèrent la meute de leurs sens aboyants. Cet homme avait anéanti son pouvoir d'aimer et d'être adoré, pour que l'Idée fût transmise par la disciple Irène dans l'esprit de l'Autocrator, pour que cette pensée soumît l'Orient et l'Occident, dût-il languir lui-même, l'objet d'opprobre et de dérision, avec sa tristesse confidente.

Eperdue, sanglotante, l'élue des évêques et des princes promit d'obéir au maître de leurs esprits époux...

— Je serai ta chose... flamme sublime... Que ta volonté saisisse mon intelligence comme ma main impériale bientôt saisira le sceptre.

En silence, il se retira sans qu'elle voulût faiblir en le regar-

dant. Elle demeura, prostrée contre terre, avec les angoisses de son âme, pour deviner l'avenir de leur force double.

Par delà les parvis de la basilique, le trône l'attendait, les gardes, la couronne aux deux rangs de perles, aux longues bandelettes chargées de joyaux et qui battent, dans les cérémonies, sur l'incarnat avivé des joues. Vers le signe de son corps s'exalteraient l'enthousiasme de la foule sujette et les acclamations des dignitaires. Elle ne résista plus. Elle se promettait supérieure, avec le secours de Jean aux meilleurs esprits, aux volontés altières.

Possédant le levier d'une suprême puissance, elle modifierait le monde au gré de leurs théories philosophiques. Elle appliquerait à la mécanique sociale les axiomes et les inductions de leur science bien autrement révérés en elle-même, que les potentats de la famille prochaine.

Pour cela, il lui suffisait d'abandonner son corps aux caresses du Prince de Byzance que ses effigies montrent de figure affinée et maladive avec les lueurs d'yeux brûlants.

On l'envoya prendre dans Athènes avec un merveilleux équipage de soldats varangues, d'eunuques lorrains et d'esclaves arméniennes aux longues tresses noires. Des musiciens en robes bleues, et des bouffons cabriolants, la saluèrent. Une abbesse avec sa crosse d'or, et vingt religieuses, se firent ses gardiennes. Une galère la conduisit jusqu'au palais d'Hieria sis sur le promontoire Sortenien qui, de l'Asie, fait face à la colline de Byzance.

Elle compta qu'elle pâtirait moins en cette extrémité que ne pâtirait le Mesureur de l'Abyme. Donc elle n'avait qu'à lui rendre l'hommage de l'obéissance, en acceptant de s'offrir

à ce garçon peut-être absurde et grossier, toutefois dominateur du monde.

Or Jean la fit avertir qu'il prenait la robe des moines et qu'elle le reverrait à Byzance, seulement. Irène ne pleura plus. Mais hautaine et sévère, elle alla vers le messager de l'empereur qui habitait chez le vicaire de la province. C'était un homme obèse, revêtu d'un manteau vert dont les broderies d'argent représentaient des licornes poursuivies par des dogues. Une capuce écarlate coiffait sa tête mafflue. Solennel, il reçut en silence la promesse qu'elle récita, dans la haute salle aux murs de marbre, la main étendue contre le parchemin de l'Évangile. Alors le gros homme se prosterna pour lui rendre les honneurs dus à la Desponia des Romains.

PAUL ADAM

L'ETERNELLE FIANCÉE

Ombre

Je t'ai rêvée, d'un grave, d'un tendre souci,
Sœur inconnue, éternelle Fiancée.
Je m'inclinais vers toi, compagne de ma pensée,
et lentement tu me parlais, — lentement ainsi :

« J'apparais, je brille, — et m'efface.

Goûte mon amour décevant,
mais ne me cherche pas : Ma trace
est pareille à du sable au vent.

Ma lèvre invisible te touche...
mais je suis une ombre qui passe,
et tous les baisers de ma bouche
sont comme une aile dans l'espace...

Ecoute et songe ! je suis celle
qui dans la nuit t'ouvre les yeux.
Je suis le rayon merveilleux
d'un mystère qui se révèle.

Plus légère qu'une fumée,
plus ardente que le soleil,
je glisse en l'ombre parfumée
et je visite ton sommeil... »

L'Heure ineffable

. . . .

Quel silence sur nous ! Comme nous sommes seuls...
C'est l'heure de l'angoisse douce, et du délice,
et ton âme apparaît comme un jardin de fleurs
qu'une aube diluée a voilé de vapeurs...
Vois : ma mélancolie hésite sur le seuil.

Tout est charme en suspens et suave mystère.
J'attends ; je contemple, j'écoute.
L'air est muet, pas un bruissement de feuilles ;
il semble que le ciel ait tari sa lumière ;
mais la brume scintille en millions de lys.

...Les volutes de l'aube ondulante se lèvent,
et peu à peu, dans l'air d'argent, voici que s'ouvre
par miracle un chemin de clarté, comme en rêve...
et là-bas, aux lointains légers des avenues,
doucement, lentement, se découvre
une profonde solitude.

Elle apparaît à peine en sa blancheur confuse.
Mes regards ignorants se sont perdus en elle
et n'en touchent point les limites...
Mais un plus diaphane espace la révèle,
et la brise a parlé de roses invisibles.

N'est-ce pas aujourd'hui qu'un ange
sous le scintillement de ses ailes étranges
s'est penché, et regarde la terre
par une brisure des cieux ?
et voici qu'une tiède haleine
d'entre les voiles de la nue incertaine
s'élève,
et remplit l'éther radieux.

Mais l'ange, doucement troublé aux pieds de Dieu
hésite,
et ne devine pas, en son âme étrangère,
qu'une rose d'amour éclose à la lumière
parfume le jour merveilleux,
et que tu viens d'ouvrir les yeux.

Il s'incline, contemple la terre
et dit : « Elle est lointaine !
je ne vois pas, je ne sais pas... je la découvre à peine.
Qu'est-ce donc qui m'émeut ainsi,
quel arome suave, et quelle volupté ?
Est-ce un secret de Dieu perdu dans la clarté ?
ou bien serait-ce l'étrange lieu
qu'habite, dit-on, l'Ineffable,
où rien n'a plus de voix dans l'air mélodieux
que les pas du vent sur le sable ? »

Il écoute, et soudain tressaille dans les cieux.
Car ton âme m'a dit des mots silencieux
plus légers que le souffle qui passe,

et si limpides, si purs et clairs,
qu'ils semblent, comme la lumière,
percer de rayons tout l'espace.

Nuit d'Astres

Dieu.
On me pense, donc je serai.

Le soir ; le silence. — Une étoile,
dans l'azurine transparence,
paraît et se pose
sur le cyprès, là-bas, près du vieux mur.
La lune, aux plaines du ciel pâle,
a fleuri sa magique rose...
Silence.

. . . .

Qu'est-ce donc qui passe dans l'air ?
quelle voix frêle de l'azur
qui se mêle à nos voix tombées,
pareille au son de nos pensées
et des paroles qu'on n'a point dites...

Serait-ce, crois-tu, le chant des sphères ?
vient-il des astres de la nuit
ce chant suave, ce chant sans lèvres,
et dit-il, invisible en sa haute harmonie,
le vertige du monde où l'on sent Dieu grandir ?

Quelle brise ineffable, — écoute ! — quelle brise
vient à nous des lointains ardents de l'univers
et nous gonfle le cœur, et nous élève,
âmes mobiles par une ombre menées,
songe léger d'ailes de graminées
qu'un souffle déchire en ses jeux...

Ecoute ! c'est l'étrange baleine des ténèbres.
Ecoute, écoute, et ferme les yeux.
Cède ton âme à sa caresse,
donne-toi tout entière, et qu'elle te pénètre...
Fille du sort mystérieux
la feuille, qui passe au vent, s'active
à la beauté du monde où se révèle Dieu,
et ton cœur en révolte et ton cri de vertige
ne pèsent pas plus sous les cieux,
que le frémissement fragile d'une tige.

Ne pleure point. Ne parle pas.
Regarde : toutes les étoiles
pour caresser nos fronts ont des gestes de feu.
Laisse dans la nuit nuptiale
les astres nous donner le baiser de lumière
qui depuis dix mille ans, parmi l'aride éther,
cherchait sans fin nos jeunes yeux.
Ne pleure point. Ne tremble pas.
Viens ! un monde futur tressaille
et palpite et espère en notre double émoi.

Le désir innombrable est monté de la Terre,
et monte, et monte et grandit encore...

Dieu respire en la plaine immense qui s'endort.

Sous la limpidité des célestes merveilles
le silence gonflé d'amour et de prières
frémit dans l'ombre qui nous veille...

Le feu de nos baisers consumerait la Mort.

A la Muse Immortelle.

Superbe, noble, très chaste amante,
toi dont le souffle est un rythme qui passe
quand tu surviens, libre et dansante
et fière, et nue, et jamais lasse
comme une harmonie renaissante,
comme une flamme, comme un rayon,

O Muse qui, des plaines aux monts,
rapide ou lente,
guides ta marche suspendue
en offrant à l'azur ton front,
et dans la clarté répandue
par tes belles mains donneuses de grâces
vas suscitant l'amour, et chantes
comme l'âme du brûlant espace,

Je t'ai suivie un jour, toi, la céleste sœur
des filles dont le rire épanouit la terre.
La musique était née au gré de tes paroles
parmi des millions de fleurs ;
tes yeux surnaturels étaient un bleu mystère ;
autour de toi, les molles brises du ciel d'été

flottaient, captives d'un rêve enchanté...
mais tu disais des mots plus profonds que la mort,
et, sur tes boucles ballantes d'or,
une flamme agitait ses ailes de lumière.

Moi, je chantais l'amour fier et fort
à jamais dénué de tout ce qu'il attend
mais plus riche de tout ce qu'il donne,
— ingénu dans la joie, et tendre et sanglotant
lorsqu'il pardonne.

O noble ! ô puissante ! ô rythmeuse de vie
je chantais... Mais tu vins à passer près de moi
et sur mes lèvres mourut la voix.

Alors par les sentiers des monts je t'ai suivie,
toi dont la libre course vagabonde
a lassé mes pieds inutiles.
J'ai vu l'aube grandir, et le midi d'été,
et le soir dévaster la plaine qui rutile :
la nuit, pour te garder, amoncela les ombres
et peu à peu, là-bas, disparut la clarté
du flot de boucles bondissant de flammes blondes !
. . . .

Triste, — mais orgueilleux car je t'avais connue, —
je suis redescendu vers ceux de ma cité,
en silence gardant le songe redouté
de ta jeunesse vierge immortellement nue.

Tu m'as fui... mais hélas je n'ai pu t'oublier,
toi qui fais retentir de ta marche le monde !
O muse, déesse des hautes ondes,
ton souvenir sonore émeut les grands halliers.

Quand j'ai revu tes sœurs éphémères,
elles encore, en leurs jeux alternés,
riantes et belles, de fleurs couronnées,
m'ont redit l'harmonie qui naquit sous tes pieds
et ta grande ombre solitaire.

Elles, les filles de la terre,
offraient aux flammes du soleil
leurs boucles fauves en blond méteil ;
et mes yeux caressant les épis non pareils,
n'y voyaient resplendir que ta seule lumière.

Elles parlaient, tes sœurs de la terre,
et d'errantes musiques, parfois,
se nouaient à leurs douces voix.
Mais toi seule, ô Muse immortelle, as chanté
secrète et divine parmi elles !
et j'écoutais encore ta voix surnaturelle
en épiant les mots, issus de ta clarté,
que nos lèvres de chair balbutient en baisers...

ALBERT MOCKEL

POEMES

DE STEFAN GEORGE

Je cherchais, pâle de zèle le trésor
Des chants, où serait le plus profond chagrin ;
Et des choses sourdes, incertaines, passèrent près de moi.
Alors un ange nu entra par la porte.

Il apporta à mon esprit tout en rêves
Le fardeau des fleurs les plus riches, et ses doigts
N'étaient pas moins beaux que des fleurs d'amandier,
Et des roses, des roses entouraient son menton.

Aucune couronne ne pesait sur sa tête
Et sa voix était presque la mienne :
« La belle vie m'a délégué. »
Pendant qu'il parlait ainsi, souriant,

Les lys et les mimosas lui échappèrent,
Et quand je me baissai pour les ramasser,
Lui aussi s'agenouilla. Je baignai, ravi,
Tout mon visage dans les roses fraîches.

(*Prélude*, I.)

*

Je suis ton ami, ton guide et serviteur.
Il ne convient plus pour toi de combattre
Même avec les sages. Du haut de la montagne,
Contemple ce qu'ils font dans la vallée.

Au loin tu vois trotter la foule alerte,
Elle est bruyante et préoccupée :
« Cherchez la solution des choses, profitez de leurs dons ;
Alors le monde sera pour vous un ciel de joies. »

Là-bas des essaims d'hommes suivent d'un air sérieux dans la fumée
Un homme pâle sur un cheval blanc
Et psalmodient, avec un feu dissimulé :
« Croix ! tu resteras encore longtemps la lumière de la terre ».

Un petit groupe marche lentement et en silence,
Fièrement écarté de tout marché bruyant.
Sur ses oriflammes cette devise est inscrite :
« L'Hellade, éternellement notre amour. »

(*Prélude*, VII.)

LE TAPIS

Là, s'enlacent des hommes avec des plantes et des bêtes,
Etrangers l'un à l'autre, dans le cadre de soie tressée ;
Des étoiles blanches décorent des croissants bleus
Et les traversent dans leur danse figée.

Et des lignes sobres coupent des lignes richement brodées,
Et toutes les parties sont confuses et ennemies
Et aucune ne devine l'énigme des lignes embrouillées.
Mais un soir l'œuvre devient vivante.

Alors les branches mortes s'agitent,
Ainsi que les êtres étroits de ligne et encerclés,
Et sortent nets des franges nouées,
Apportant la solution que vous cherchiez.

Elle n'est pas suivant votre volonté, elle n'est pas
Pour toute heure ordinaire, n'est pas un trésor des corporations,
Elle n'est pas donnée au grand nombre, la parole ne la force jamais,
Elle apparaît à quelques rares dans de rages images.

(*Le Tapis de la Vie*).

CHANT DE NUIT

Doux et vagues,
Loin je vois
Le passé,
Mon destin,

Les tempêtes
De l'automne,
La splendeur
D'heureux mais.

J'ai vécu,
J'ai souffert,
J'ai pensé.
Tout est comme

Une flamme
Qui s'étouffe,
Comme un chant
Qui se meurt.

(Les Chants du Rêve et de la Mort).

LE MASQUE

La salle éclairée palpite du jeu des poupées de soie.
Mais une d'elles cacha sa fièvre sous la farine
Et s'aperçut, enveloppée du tourbillon des groupes fous,
Qu'il ne s'en fallait plus beaucoup jusqu'au Mercredi des Cendres.

Elle s'en va furtivement au parc désert, au rivage
Plat, fait encore un signe d'adieu à la mascarade,
Et se penche grelottant vers la glace ; un fracas,
Puis le froid silence ; loin l'appel à la danse.

Aucun des chevaliers gentils ou des dames
Ne s'apercevaient d'elle qui était couverte de varech et de cailloux.
Mais quand ils descendirent dans le jardin, au printemps,
Souvent un murmure sourd s'éleva de l'étang.

Ces personnes légères du siècle badin
Entendaient le chuchotement étrange,
Seulement elles ne s'étonnèrent guère.
Elles croyaient simplement, que c'était un caprice des vagues.

(*Le Tapis de la Vie*).

L'ÉTRANGÈRE

Elle venait seule de contrées lointaines.
Le peuple évitait sa demeure avec horreur.
Elle faisait la cuisine, boulangeait et tirait les cartes,
Elle chantait au clair de lune avec les cheveux dénoués.

Le jour où tout le monde allait à l'église, elle se parait
Et se montrait ainsi souvent à la porte.
Alors son sourire était doux et amer
Et perdait les maris et les frères.

Et une année après, quand elle cherchait
De l'hièble et des renoncules dans l'obscurité,
On la voyait s'engloutir dans la tourbe,
Et les autres juraient qu'elle avait disparu.

Au dehors du village, au milieu de la route,
Elle laissait seulement un gage : son petit enfant noir comme la
[nuit, blême comme du lin ;
Elle l'avait mis au monde un jour de février.

(*Le Tapis de la Vie*).

STEFAN GEORGE

Traduit de l'allemand par ALBERT DREYFUS

TROIS POÈMES EN PROSE

I

Le Jour des Jours.

Avant ce jour des jours, la vie de mon ami était comparable à celle d'un paisible village dont les habitants partent sagement, à chaque aurore, pour l'œuvre des champs et des jardins, et en reviennent à chaque crépuscule pour danser et chanter dans la salle noire du cabaret ou sur la place verte de l'église. Tout au long de l'année on y voyait s'élever de l'âtre des chaumières, vers le ciel plein d'hirondelles ou de corbeaux, la légère fumée qui annonce aux mendiants la cène familiale. Et on y entendait, à l'heure des lampes, le murmure humble et bas des prières où la voix des petits enfants se mêle à celle des vieillards.

Depuis ce jour des jours, la vie de mon ami est comparable à celle d'un village saccagé par les barbares. Les trompettes de guerre y hurlent dès l'aube dont la rouge lueur semble se prolonger jusqu'à celle du crépuscule, les lourds chevaux aux caparaçons d'or écrasent dans les champs les blés et dans les jardins les roses, la flamme des incendies s'élance vers le soleil parmi les lances qui

défient Dieu et les étendards où sont peints d'étranges monstres. Les prières, je les ai oubliées. Je ne puis plus que hurler d'épouvante dans le fracas des maisons qui s'écroulent et parmi les râles des vieillards et des enfants qu'on tue.

II

Un Roi pleure.

Je suis le roi d'une ténébreuse vallée. Je suis assis sur un trône de fer, la tête entre les mains. Mon manteau n'est qu'une loque, mon épée s'est rouillée sous les pluies, et j'ai jeté mon sceptre dans le fleuve d'un lointain pays.

Je ne possède plus de palais où abriter ma vieillesse. Le vent de la nuit éternelle souffle dans ma chevelure, et je n'ai de force que pour chanter l'appel aux morts. Des larmes intarissables coulent entre mes doigts.

J'ai oublié le nom de la reine qui me consolait, et j'ai repoussé le petit enfant qui me demandait pourquoi je lui cachais mes yeux. Je n'entends au loin que le hurlement de mes meutes qui pourchassent des fantômes.

J'attends inlassablement la Mort sur mon trône de fer. Mais elle ne viendra pas, car je suis immortel comme ma douleur, et je ne puis que pleurer à jamais, la tête entre les mains, dans la ténébreuse vallée dont je suis le roi.

III

Ma Douleur...

Ma Douleur ne se revêtira pas d'un lourd manteau de deuil, et ne se couvrira pas la tête de cendres et de poussière. Ma Douleur se parera de sa plus belle robe de fête et se couronnera de roses et de violettes.

Ma Douleur ne se fera pas précéder sur les places publiques par un cortège de pleureuses et de vocératrices. Ma Douleur ira dans les rues entourée de chanteurs et de musiciens jouant des airs joyeux.

Ma Douleur ne sera pas la prostituée qui mendie, la main tendue et les paupières rouges, la pitié du passant. Ma Douleur sera la reine qui sourit au peuple et qui ferme parfois les yeux pour qu'on ne voie pas qu'elle pleure.

STUART MERRILL

NOUVELLES STANCES

I

Dépouille de l'allée où j'ai marché souvent,
Feuilles mortes, tendres feuillages,
Que suivait mon regard quand, portés sur le vent,
Vous mêliez de l'or aux nuages ;

L'Automne et sa douceur vont s'alanguir là-bas,
Dans les sous-bois, le long des grèves,
Et l'ancien souvenir ramènera mes pas
Aux lieux où se plaisaient mes rêves.

O feuilles, que me fait, non plus que le carmin
Des fleurs, votre pâle sourire ?
Mon âme et la douleur sur le sombre chemin
Passent et n'ont rien à se dire.

II

La rose du jardin que j'avais méprisée
A cause de son simple et modeste contour,
Sans se baigner d'azur, sans humer la rosée,
Dans le vase, captive, a vécu plus d'un jour,

Puis lasse, abandonnée à ses pâleurs fatales,
Ayant fini d'éclore et de s'épanouir,
Elle laissa tomber lentement ses pétales,
Indifférente au soin de vivre ou de mourir.

Lorsque l'obscur destin passe, sachons nous taire ;
Pourquoi ce souvenir que j'emporte aujourd'hui ?
Mon cœur est trop chargé d'ombres et de mystère :
Le spectre d'une fleur est un fardeau pour lui.

III

J'allais dans la campagne avec le vent d'orage,
Sous le pâle matin, sous les nuages bas ;
Un corbeau ténébreux escortait mon voyage
Et dans les flaques d'eau retentissaient mes pas.

La foudre à l'horizon faisait courir sa flamme
Et l'Aquilon doublait ses longs gémissements ;
Mais la tempête était trop faible pour mon âme,
Qui couvrait le tonnerre avec ses battements.

De la dépouille d'or du frêne et de l'érable
L'Automne composait son éclatant butin,
Et le corbeau toujours d'un vol inexorable
M'accompagnait sans rien changer à mon destin.

IV

Par ce soir pluvieux, es-tu quelque présage,
Un secret avertissement,

O feuille, qui me viens effleurer le visage
Avec ce doux frémissement ?

L'Automne t'a flétrie et voici que tu tombes,
Trop lourde d'une goutte d'eau ;
Tu tombes sur mon front que courbent vers les tombes
Les jours amassés en fardeau.

Ah ! passe avec le vent, mélancolique feuille
Qui donnais ton ombre au jardin !
Le songe où maintenant mon âme se recueille
Ouvre les portes du destin.

JEAN MORÉAS

LES FÉERIES INTÉRIEURES

LA SUPRÊME HÔTESSE

A Paul CLAUDEL.

Sous un soleil d'aïoli je flâne parmi ces palettes de Monticelli que sont, autour de la bitumeuse toile du Vieux Port, les quais de Marseille, et je vais du tas d'oranges au tas de mandarines, de la pyramide de maïs à la pyramide de blé, des couffins de figues aux couffes de pistaches, du vieil or fondant des dattes aux trophées de bananes, tous produits importés de pays susceptibles de figurer sur la mappemonde comme autant de tapis bizarres.

C'est encore, entre l'Ecole des Mousses et la Mairie, un pagail d'arcs-en-ciel pêchés au large que lavent Misè Nénève et Misè Margarido, c'est encore, quai de la Fraternité, la porcelaine et le cuivre et l'acajou des yachts millionnaires, ainsi que le bariolage des barques pour le Château d'If, et c'est encore, quai du Canal, sur l'étal d'algues encadré de fioles de vinaigre et de citrons, maints et maints coquillages bâillant aux marins et voyageurs qui se croisent, un singe sur l'épaule ou bien un perroquet au poing.

Par-dessus tout, enrubannée de pavillons et grelot-

tante de coups de sifflets, une brise folle secouant un pêle-mêle de langages, telles les facettes d'un kaléidoscope sonore, jusqu'à synthétiser un verbal univers.

Si je lève le front, mâts et vergues des navires à l'amarre ou à l'embosse aragnent ma rêverie qui se croit griffée par mille chats...

Ici je me gare à temps d'une ginouvèse à forme de jarre dont la tête supporte une pagode de paniers, là je me cogne à quelque débardeur de bronze cariatidant entre les cris des crics et les ululements des grues, le crâne encagoulé d'un sac ou calotté de rouge comme d'un demi-fromage de Hollande : énergies qu'accuse davantage encore le passage mol d'un nervi pâle à la moque luisante.

J'erre sous le regard des Dames sculptées à l'avant des vieux bâtiments. Saintes patronnes, anges gardiens, naïades, déesses, ces Dames aux tons écaillés par la lame me fascinent d'yeux au fond desquels je plonge comme en de l'autrefois, car diverses proues s'ornent de noms — Neptune, Amphion, Cythère, Apollon — qui me reportent l'esprit à une époque antérieure aux assises de Saint-Victor, de la Major de Saint-Lazare des Accoules, et j'effleure l'Age vierge des dieux accoudés sur l'Olympe.

Déjà, tout à l'heure, ne passai-je pas devant la rue Euthymènes, et ne voici pas la Cannebière légendaire que foula Gyptis, et le môle où atterrit le magnifique Calignaire qu'elle devait élire aux pieds de la Beauté ?

La Beauté !

Apportée par la primitive galère de Phocée, la Beauté

dont les pieds durent ici poser leurs roses divines à jamais flétries par la houille et le tourteau, la Beauté régnait alors en Marseille ; mais hélas ! dès longtemps ses rites sacrés ont fait place aux usurpations de la Matière, et sans doute s'est-elle depuis des siècles réfugiée dans son pays d'origine où permanent les acropoles de marbre.

La Beauté, fille des dieux !

Comme pour illustrer ces pensers, une théorie de fleuristes aux bandeaux bruns, bacchantes du pavé, parsème l'espace du suggestif arome de leurs cassies d'or ce pendant que, lèvres siffleuses, un marchand d'oublies se cambre en tambourinaire et qu'une vendeuse de fèves et d'avélanes torrées disperse le cliquetis de ses crotales.

En une glorieuse emprise de souvenirs classiques, le désir de disserter sur la Beauté, sublime délaissée, d'apprendre son lieu de refuge, de l'évoquer même, de la voir peut-être, m'envahit soudainement, — la Beauté, d'essence éternelle, n'ayant pu tout à fait disparaître, mourir.

Justement s'avançait un de ces Indiens qu'on loue comme chauffeurs pour le passage de la Mer Rouge.

— « Toi qui sans cesse traverses les mers variées, n'as-tu pas quelquefois voyagé avec la Beauté ? » jetai-je à l'étranger quasi tout en os.

— « La Beauté ?... » chercha-t-il en sa caboche de caroube où s'enchâssaient deux braises.

A travers son baragouin d'anglais, d'arabe et de maltais je saisis bientôt qu'il me parle d'une vague dan-

seuse entrevue lors d'un récent voyage sur un paquebot des Messageries, laquelle fardée en idole se rendait au théâtre de Saïgon...

Répulsivement je montrai les talons.

Olivâtre, bonnet de laine sur l'oreille, un marchand de bestiaux de Sardaigne roule vers moi, semant de senestre à dextre ses cramiots de chique.

— « S'il vous plaît, n'auriez-vous pas rencontré Dame Beauté dans quelque port latin ? »

En subite éruption, le Sarde éclate :

— « Tonnerre !... C'est ainsi qu'on l'appelait là-bas et tout le monde se battait pour la Beauté, comme des chiens pour une chienne. Tenez, ses yeux d'enfer m'ont valu plus d'un coup de couteau. Finalement je l'épousai, tant j'étais fou ! Le lendemain, elle partit avec un grand soldat pourri de viande et d'âme. »

Et, d'un jet de chique à l'autre, il râlait :

— « Ah la garce ! la garce ! la garce !... »

Un jeune marin grec, d'un charme de statue, traverse les platanes à cigales de la place Neuve où Victor Gelu lance un refrain de métal.

Je me précipite :

— « Noble enfant du pays des abeilles sacrées, de grâce ne dis point ne l'avoir jamais rencontrée dans quelque île de ta patrie ! »

— « Qui ça, kyrie ? »

— « Mais la belle entre toutes les belles. »

Le gracieux éphèbe ouvre alors l'éventail d'un rire significatif et, désignant par delà la Mairie le quartier des maisons excentriques :

— « Va, galéje-t-il, tu la trouveras Coin de Reboul ou rue de la Reynarde. »

Puis, narquois, l'Hellène s'esquive, me laissant fada vis-à-vis d'une poissonnière ambulante qui coquerique entre les plateaux aveuglants de ses balances :

— « Les sardines vives !!!.. »

Assis sur un banc de la place, coudes aux genoux, tempes dans les mains, je songeais, mélancoliquement, lorsqu'une Voix, lointaine comme un discours divin mais proche comme une consolation de mère, s'éleva de ma personne :

— « Le temps est révolu des rêves inutiles, ô mon ami, tous les mensonges ont vécu. Non, poète, il n'est plus de place pour l'errante héritière des dieux abolis, aussi bien dût-elle se réfugier en l'âme des poètes, aux prudentes fins de se perpétuer. Cesse donc de chercher ailleurs qu'en toi-même l'exilée des cieux anciens ; c'est elle qui te parle, hôtesse intérieure à ce point que ton cœur est mon cœur et que ma pensée s'épanche dans la tienne. De divine, humaine me voici. Tu possèdes le secret d'une métamorphose qui sauva des ténèbres l'art passagèrement vaincu par la Matière et me permit de changer en lange un linceul menaçant. Ainsi je ne mourrai jamais, d'avoir à point nommé suivi les dieux futurs qu'en vertu des lois du devenir seront demain les hommes, les hommes par qui j'espère recouvrer ma divinité première, transformée. Comme à la Chimère succéda la Matière, à la Matière succèdera la Vérité. Désormais, déesse faite femme, je souffre des peines et jouis des joies naturelles afin que mon

œuvre — l'œuvre du poète — s'offre non plus en exploit de luxe, mais en geste charitable aux êtres ; dorénavant un progrès acquis, s'appellera chef-d'œuvre et les lois de l'ère nouvelle équivaudront aux rhythmes du Parnasse et formes du Parthénon, car la Vie présente est devenue le bloc à sculpter et à vivifier de mots souverains et de musique radieuse. Nécessaire fut donc la transition d'oubli divin créée par la Matière que symbolisent ces tonneaux d'huile et caisses de savons puisque, ayant réfléchi, la Beauté put se précipiter du stérile rêve en l'action féconde. Crois-moi, l'humanité, qui seule doit intéresser, trouvera ses délices dans l'extériorisation de mon amour, et c'est ainsi que le trépas de la Chimère aura servi d'avènement à la Vérité pure. Ecris sans crainte et fièrement à l'avenir, poète, — c'est, blottie dans ton être, la Beauté qui dicte. »

Là-bas des tartanes cinglaient vers le rivage où je suis né.

SAINT-POL-ROUX.

LA MORT ET SA HONTE

I

Des juges, des consciences, le monde,—
Et là, rase et blanche, et bâve, une tête de mort :
La tête de l'homme qui n'est pas mort encore,
Malgré des juges, des consciences, le monde...

La bataille des dents et des langues enfin lasse,
Voici l'instant où le silence
Couve la destinée de la tête blanche et rase ;
L'espoir crispe l'honneur au rebord de sa tombe,
L'attente baisse des paupières pleurantes sur la conscience,
L'angoisse lève le cœur de monde en monde :
Une voix, derrière le mur, prolonge le silence.

La voix hésite, la souveraine du destin,
Et d'un mot elle détient la gloire de l'innocence...

O honte, ô honte !
Les âmes d'amour, à longs frissons d'ailes pressées
des pays les plus lointains,
Ne peuvent encor rapporter au nid la confiance
Et retiennent suspendue leur tremblante nuée
Dont le vol immobile défaille dans le ciel noir ;
Les âmes de proie tournoient et raillent,
Le bec fixe vers leur criminelle pitance...
O mort ! quand resurgiras-tu dans la victoire ?
Ta fosse est plus profonde encor de ce silence !

Et la voix, derrière le mur, hésite et tremble ;
Et deux mots, entre deux lèvres, oscillent...

Détresse, détresse !...
Silence, plus que des ans de silence, martyre !
Sort que deux mots balancent,
Qui dansent, noir, blanc, qui brûlent les yeux !
Tête que deux mots roulent sans cesse,
Comme si en mer la ramène toujours le navire,
Qui sur son front déployait de sa course les cieux,
En la heurtant aux planches, espérante et anxieuse...

Sort que deux mots balancent...
souvenirs :
Oscillations douces de la berceuse, —
Jadis le berceau, hier le navire,
Et maintenant le cœur qui remonte aux lèvres...

Souffrance, silence...
Le mur reste clos:
La voix n'a pas vaincu sa lâche fièvre.
Les âmes de proie claquent leur bec de corbeaux,
Les âmes d'amour fléchissent de toutes leurs plumes défaites,
Les mains moites se cramponnent aux genoux de tous leurs doigts,
Se voûtent lourdement les dos
Lassés de toute une lente angoisse sur la conscience...

Et l'homme, hagard, là-bas, derrière le mur, caché,
Qui tient toute droite sa tête de mort, rigide,
Pour que rien ne bouge dans le vide
Qui provoque la destinée. —

Les paupières battent, les cœurs tournent, les tempes oscillent...

Ah délivrance !
Le mur enfin s'ouvre avec le silence :

La voix, la voix,
la voix souveraine a marqué le destin !

... Claquez du bec, âmes de proie,
Fuyez-nous de vos ailes, âmes d'amour meurtries ;
C'est la hache qui coupe la main au rebord de la tombe,
C'est le pied qui repousse au plus profond de la fosse la victime,
C'est le poing qui referme la nuit sur le crime,

Mais l'homme, de sa tête de mort blanche et rase,
Soutenant toujours levé le couvercle de sa tombe,
De toute sa gorge, de toute sa bouche crie
A l'aide de son honneur contre le bloc qui l'écrase,

—Et des juges, des juges jugeront, des consciences, le monde...

II

O monde, hier cuve sonore ouverte aux voix
Qui débordaient en retentissements sur nos âmes !
Aujourd'hui, comme une gueule creuse
vide et sèche de sa proie,
Rien de toi ne bouillonne plus hélas ! rien de toi
Ne passe tes bords toujours brûlants de tant de flammes...

O monde, désert des sables abattus,
Inertes comme sous le corps d'un mort !
Nuages, qui vibraient dans le vent
et qui ne se lèveront plus
Du silence, du silence, de la justice du silence...

Qu'importe que parlent des Juges, maintenant !
Toutes les âmes sont foulées, trahies,
et les consciences, —

Toutes les voix ne croient plus,
et se sont tues.

Tu n'avais pas le droit d'être un homme
tant que tu étais mort,
Traître ! —
et deux fois traître si tu n'a pas trahi...

Traître des tiens et traître de toutes les âmes meurtries
Sous leurs grandes ailes à terre,
Tu devais rester coi de l'oreille qui guette
la voix qui nomme,
La voix qui met un nom sur l'innocence,
La seule retentissante comme les trompettes
Qui cassent la dalle du mort
Et le lèvent de son suaire
vers la gloire !

Tu n'avais pas le droit d'être un homme
tant que tu étais mort,
Traître ! —
mais tu as voulu vers la fissure de la pierre
T'aider d'une main lâche à la honteuse main
Qui glissa vers toi l'appât de vie,
Traître des tiens !

Rien,
rien n'était plus de toi à toi, tes fruits,
Les fruits de ta chair, ni ta compagne !
Tes compagnes étaient innombrables des âmes,
Toutes épouses de ton agonie,
Et les vierges, tes sœurs, qui sur ton salut

Tenaient leur pauvre petit amour suspendu,
Et tant de cœurs éteints, ardents et mâles,
Pour te sauver, couchés tous dans la nuit...

M*arche, mange, secoue tes bras dans la lumière,*
Tu n'es qu'un mort !
Tu n'es qu'un fantôme sous le suaire
Qui jette à notre face les livides éclairs des voiles
Où la honte enveloppe, trébuchants, tes pas.
Ah, ah ! tu croyais qu'on peut vivre
Sans attendre la grande voix qui délivre,
Tu n'es qu'un mort !
Tu fus resté vivant dans la tombe volontaire
Jusqu'au jour de la grande voix,
Mais tu vis tel qu'un mort,
Tu marches comme un cadavre qui porte son drap
D'où traîne l'odeur des chairs puantes...

O *monde ! à présent contemple :*
Contemple l'œuvre du faux Lazare,
La peste levée sur son passage de toutes parts,
Les cœurs salis, les âmes croupissantes,
Toutes les victimes de la victime,
Pour la peur d'un crime tant de crimes,
Et sur ses nids flétris un peuple hagard !..

O monde,
laisse donc bien vide et sèche ta cuve bruyante !
Que les consciences guérissent enfin dans le silence,
Le silence, la seule justice du silence...

TORNOUËL

LES RUBAIYAT

de Omar Khayyam de Naishapur

I

Eveillez-vous ! car le soleil, qui du champ de la nuit a chassé devant lui les étoiles, chasse également avec elles la nuit des cieux et frappe le minaret du Sultan d'un rayon de lumière.

2

Avant que mourût le fantôme du faux matin, il me sembla qu'une voix criait de la taverne : « Quand en dedans tout le temple est préparé, pourquoi reste-t-il dehors l'adorateur somnolent ? »

3

Et, quand chanta le coq, ceux qui étaient devant la porte de la taverne crièrent à haute voix : « Ouvrez donc la porte ! Vous savez combien peu nous avons à rester et, qu'une fois partis, nous ne pourrons jamais revenir. »

4

Maintenant que le nouvel an fait revivre les anciens désirs, l'âme pleine de pensées se retire dans les solitudes où fleurit sur les branches la Main Blanche de Moïse, et où le souffle de Jésus s'exhale de la terre.

5

Iram, en vérité, s'en est allé avec toutes ses roses, et la coupe aux sept anneaux de Djemschid aussi, personne ne sait où ; mais toujours un rubis luit dans la vigne, et toujours maints jardins fleurissent près de l'eau.

6

Les lèvres de David sont closes, mais en Pehlevi, frêle, divin, le rossignol crie à la rose : « Vin ! vin ! vin ! avec du rouge vin ! rends le carmin à ta joue jaunie. »

7

Viens ! remplis la coupe, et dans le feu du printemps jette ton triste manteau de repentance, car le Temps est un oiseau qui n'a qu'un court chemin à voleter, et déjà il s'élève.

8

Que ce soit à Naishapur ou à Babylone, que la coupe soit douce ou amère, le vin de la vie fuit toujours goutte à goutte, les feuilles de la vie tombent toujours une à une.

9

Chaque matin, dites-vous, mille roses naissent : oui, mais où fleurit la rose d'hier ? et ce premier mois d'été qui nous apporte la rose, emportera Djemshid et Kaikobad.

10

Qu'il les emporte ! qu'avons-nous à faire de Kaikobad le grand ou de Kaikhosru ? Que Zal et Rustum tempêtent comme ils veulent, ou que Hatim invite à souper — ne vous en souciez pas.

11

Suivez-moi sur l'orée verte qui sépare à peine le désert de la terre cultivée, où les noms d'esclave et de Sultan sont oubliés — et que la paix soit avec Mahmùd assis sur son trône d'or.

12

Un livre de vers sous les branches, une cruche de vin, une croûte de pain, et toi près de moi, chantant dans le désert... O le désert serait le paradis pour moi !

13

Quelques-uns soupirent après les gloires de ce monde : d'autres après le paradis que le prophète a promis... Ah ! prenez l'argent

comptant, passez-vous du crédit, et n'écoutez pas le roulement d'un lointain tambour.

14

Regardez la rose qui fleurit près de nous : « Dans un sourire, dit-elle, en ce monde je m'épanouis ; je déchire aussitôt les glands de soie de ma bourse, et je répands sur le jardin son trésor. »

15

Et ceux qui ont ménagé leur moisson d'or, et ceux qui l'ont jetée aux vents comme de la pluie, ni les uns ni les autres ne sont transformés en ce métal précieux, qu'une fois enfoui dans la terre l'homme veut quand même revoir.

16

L'espoir mondain, tant choyé des hommes, se change en cendres ou bien il prospère; mais bientôt, comme la neige sur la face poudreuse du désert, qui luit une petite heure ou deux, il s'en va.

17

Songez que, dans ce caravansérail délabré, dont les portails sont jour et nuit alternés, Sultans après Sultans, avec toute leur pompe, y ont demeuré chacun son heure destinée ; ils ont ensuite passé leur chemin.

18

On dit qu'aujourd'hui le lion et le lézard tiennent leur cour où Djemschid se fit tant de gloire et but à pleins bords ; et Bahram, ce grand chasseur... l'âne sauvage piétine au-dessus de sa tête mais ne peut pas rompre son sommeil.

19

Il me semble parfois que nulle part ne fleurit si rouge la rose, que là où quelque César a saigné et où maintenant il repose, et je pense que chaque jacinthe que le jardin porte est tombée dans son giron de quelque belle tête d'antan.

20

Et cette herbe vivifiante, dont le tendre vert frange le bord de la

rivière sur lequel nous nous posons, ah ! pressez-la légèrement : qui sait de quelle lèvre, autrefois belle, elle croît inaperçue ?

21

Ah, mon amour ! remplis la coupe qui ôte à Aujourd'hui et les regrets du Passé et les craintes de l'Avenir. Demain ! — mais demain je pourrais moi-même appartenir aux sept mille ans d'hier.

22

Car de ceux que nous avons aimés, les plus nobles et les meilleurs que le Temps qui roule ait pressés de son pressoir, quelques-uns ont bu leur coupe une tournée ou deux plus tôt, et un par un s'en sont allés silencieusement dormir.

23

Et nous qui nous réjouissons en la place qu'ils ont laissée, maintenant que l'été se pare de nouvelles floraisons, nous-mêmes devons descendre sous la couche de terre, faire de nous-mêmes une couche — pour qui ?

24

Tirons le plus grand parti possible de ce qui nous reste à dépenser avant que, nous aussi, nous ne descendions sous la poussière, poussière en poussière et sous la poussière, gésir — sans vin, sans chanson, sans chanteur et — sans fin.

25

De même pour ceux qui aujourd'hui se préparent, et pour ceux qui fixent leur regard sur quelque lendemain, un Muezzin de la tour des ténèbres s'écrie : « Fous ! votre récompense n'est ni ici ni là. »

26

Mais tous les sages et tous les saints qui ont discuté si savamment sur les deux mondes,.. ils sont jetés dehors comme des prophètes fous ; on s'est moqué de leurs paroles et leur bouche est remplie de poussière.

27

Moi-même, dans ma jeunesse, j'ai fréquenté avidement docteurs et saints, et entendu de grands arguments à propos et à propos... mais toujours j'ai repassé la même porte par laquelle j'étais entré.

28

Avec eux j'ai semé la semence de la sagesse, et de ma propre main j'ai travaillé pour la faire croître ; mais voici toute la moisson que j'ai eue : comme l'eau je suis venu, comme le vent je m'en vais.

29

En cet univers je viens, ne sachant pourquoi, ni d'où, — telle l'eau qui coule malgré elle : et hors de lui je vais, comme le vent qui souffle à travers le désert, mais je ne sais pas où je vais.

30

Quoi ! sans être consulté, ici dépêché... d'où ? et, sans être consulté, d'ici dépêché... où ? Oh ! mainte coupe de ce vin défendu doit noyer la mémoire de cette insolence !

31

Du centre de la terre par la septième porte je montai, et sur le trône de Saturne je me suis assis ; en chemin j'ai pu résoudre beaucoup de problèmes, mais pas le problème principal : la destinée humaine.

32

Il y avait une porte à laquelle je ne trouvai point de clé ; il y avait un voile au travers duquel je ne pouvais voir. On causait un moment Moi et Toi — et puis il n'y avait plus de Toi et Moi.

33

La terre ne savait répondre, ni la mer aux vagues violettes, qui se plaint d'être privée de son Seigneur ; ni les Cieux qui roulent avec tous leurs signes révélés et cachés par la manche du jour et de la nuit.

34

Alors, du Toi-en-Moi qui travaille derrière le voile, je levai les

mains pour trouver une lampe parmi les ténèbres, et j'entendis comme si c'était du dehors : AVEUGLE LE MOI-EN-TOI.

35

Puis, à la lèvre de cette pauvre urne de terre je m'inclinai pour apprendre le secret de ma vie et, lèvre à lèvre, elle murmura : « Pendant que vous vivez, buvez, car une fois mort jamais vous ne reviendrez. »

36

Je crois que ce vase qui, avec une fugitive articulation, me répondit, je crois qu'autrefois il vécut et but ; ah ! la passive lèvre que j'embrassai — combien de baisers pourrait-elle donner... et prendre !

37

Car je me rappelle qu'une fois je m'arrêtai en chemin pour regarder un potier travailler la terre molle ; et avec sa langue toute oblitérée elle murmurait : « Doucement, mon frère ! Doucement, je vous en prie. »

38

Et n'est-il pas vrai que pareille histoire nous a été transmise à travers les siècles, d'une telle poignée de terre molle moulée par le Créateur dans une forme humaine ?

39

Et pas une goutte que nous jetons de notre coupe à la terre, afin qu'elle en boive, pas une goutte qui ne puisse s'y imprégner pour éteindre le feu d'angoisse en quelque œil — caché là dans ses entrailles, et depuis longtemps.

40

Ainsi que la tulipe qui, pour sa matinale libation de vendange divine, relève du sol la tête — faites ainsi, vous, avec ferveur, jusqu'à ce que le ciel vous retourne vers la terre, telle une coupe vide.

41

N'étant plus perplexe au sujet de l'humain ou du divin, jetez aux

vents l'écheveau de demain ; perdez plutôt vos doigts dans la chevelure du ministre du vin, qui est svelte comme le cyprès.

42

Même si le vin que vous buvez, la lèvre que vous pressez, finissent ainsi que tout commence et que tout finit — oui, pensez que vous êtes AUJOURD'HUI ce que vous étiez HIER, — vous ne serez pas moins DEMAIN.

43

Donc, quand l'ange de la Sombre Boisson vous trouvera enfin au bord de la rivière ; quand, vous offrant sa coupe, il invitera votre âme à venir à vos lèvres pour boire — vous ne reculerez pas.

44

Comment ! si l'âme peut jeter de côté sa robe de poussière et, nue, se transporter sur l'air du ciel, ne serait-ce pas une honte, une honte en vérité pour elle, de demeurer atrophiée dans cette carcasse de terre ?

45

Ce n'est qu'une tente où prend son repos d'un jour un Sultan voyageant au royaume de la Mort ; le Sultan se lève et le sombre Ferrash frappe et prépare la demeure pour un nouvel hôte.

46

Ne craignez pas que l'Existence, arrêtant votre compte et le mien, ne sache plus en ouvrir d'autres : l'éternel Sahi a versé de sa coupe des millions de bulles d'air comme nous — et il en versera encore.

47

Quand vous et moi serons passés derrière le voile, ô ! quel long, long temps le monde durera ! qui de notre venue et de notre départ se souciera autant que la mer elle-même se soucierait d'un caillou jeté dans ses flots.

48

Une halte d'un instant — un goût momentané d'existence puisé

au puits dans le désert — et voilà la caravane fantôme arrivée au néant d'où elle est partie — ô, dépêchez-vous !

49

Voudriez-vous dépenser cette paillette d'Existence en discutant Le Secret ? Ami, dépêchez-vous ! Un cheveu peut-être sépare le faux du vrai, et de quoi, dites-moi, dépend la vie ?

50

Un cheveu peut-être sépare le faux du vrai : oui, et un seul Alif serait la clé — puissiez-vous seulement la trouver — qui conduit au trésor, et peut-être au Maître, aussi ;

51

De qui la secrète présence, coulant comme du vif-argent dans les veines de la création, se dérobe à vos poursuites, prenant toutes les formes de Mah à Mahi ; elles changent et périssent toutes, mais Lui reste toujours ;

52

Un moment entrevu... puis perdu dans les ténèbres qui cachent le drame, le drame que pour son passe-temps d'éternité Il crée, Il joue, et dont il est le spectateur.

53

Mais si vainement en bas sur la terre inflexible — ou, si en haut à la porte immuable du ciel, — vous jetez vos regards aujourd'hui, tant que le Vous est Vous, que se passera-t-il demain, quand le Vous ne sera plus Vous ?

54

Ne perdez pas votre heure, ne vous efforcez pas, ne disputez pas, dans la vaine poursuite de Ceci et Cela : mieux vaut être gai avec le raisin fécond que triste après avoir mangé des fruits amers ou même après n'en avoir mangé aucun.

55

Vous savez, mes amis, avec quel faste superbe j'ai contracté un second mariage dans ma maison, et comment j'ai chassé la vieille

stérile raison de mon lit, épousant en sa place la fille de la vigne.

56

Quoique l'ÊTRE et le N'ÊTRE PAS, avec règle et fil à plomb je sache définir, aussi bien que par logique le HAUT-ET-LE-BAS, dans tout ce que j'ai voulu approfondir, je n'ai jamais été profond en autre chose qu'en vin.

57

Oui ; mais on dit que mes calculs ont permis de computer mieux les ans... Nullement ! ce n'était que retrancher du calendrier l'HIER mort et le DEMAIN pas encore né.

58

Et dernièrement, par la porte grande ouverte de la taverne vint, luisant dans le soir, la forme d'un ange portant sur l'épaule un vase. Il me pria d'y boire... Et c'était... le raisin !

59

Le raisin qui, avec une logique absolue, sait confondre les soixante-douze sectes en désaccord : le souverain alchimiste qui en un moment change en or le vil plomb qu'est la vie :

60

Le puissant Mahmud, Seigneur par le souffle d'Allah inspiré, qui, avec son glaive enchanté, disperse devant lui toute la sombre et infidèle horde de craintes et de tristesse qui obsède l'âme !

61

Mais si ce jus vient de Dieu, qui oserait blasphémer ce sarment tortueux, le traitant de piège ? Un bienfait, nous devons nous en servir, n'est-ce pas ? Mais si c'est un piège... qui donc l'a dressé là ?

62

Je devrais abjurer le baume de la vie ? effrayé par quelque compte à rendre outre-tombe... cru sur parole ! ou tenté par l'esprit d'une boisson plus divine pour remplir ma coupe — quand je serai tombé en poussière !

63

Menaces d'enfer ! espoirs de paradis ! une chose, au moins, est certaine... cette vie fuit ! une chose est certaine et le reste mensonge : la fleur qui une fois a fleuri est morte éternellement.

64

Etrange, n'est-ce pas, que de toutes les myriades qui, avant nous, ont passé par la porte des ténèbres, pas un seul voyageur ne soit revenu nous parler du chemin, que, pour le connaître, il nous faut parcourir ?

65

Les révélations des dévots et des sages qui, avant nous, se sont levés et ont brillé comme des prophètes, ne sont toutes que des histoires, qu'éveillés de leur sommeil, ils ont racontées à leurs camarades ; et là-dessus, ils se sont rendormis.

66

J'envoyai mon âme à travers l'invisible afin qu'elle sût un peu de la vie de l'Au-delà, et tout à l'heure mon âme revint et dit : Je suis moi-même le ciel et l'enfer :

67

Le ciel n'est que la vision du désir atteint, l'enfer que l'ombre d'une âme qui brûle, jetée sur les ténèbres hors desquelles nous sommes si récemment émergés, avec lesquelles nous serons si vite confondus.

68

Nous ne sommes pas autre chose qu'une rangée de magiques ombres qui vont et viennent, circulant avec la lanterne que le soleil illumine, tenue à minuit par le Maître du spectacle,

69

Que des pièces inconscientes du jeu qu'Il joue sur cet échiquier de nuits et de jours. Ici et là, Il les fait mouvoir, les fait échec et mate, et une par une les remet de côté.

70

La balle ne fait pas question de « oui » ou de « non », mais ici ou là, comme frappe le joueur, va ; et Lui qui vous a jetés dans le champ, Il en sait tout ! Il sait ! Il sait !

71

Le doigt mouvant écrit et, ayant écrit, avance ; ni toute votre piété, ni tout votre esprit ne sauraient le tenter à retourner en arrière, pour biffer même la moitié d'une ligne : toutes vos larmes ne sauraient effacer un seul mot.

72

Et ce bol renversé que l'on nomme le ciel, au-dessous duquel rampants, claquemurés, nous vivons et nous mourons, ne levez pas vos mains vers lui pour demander aide, car il se meut aussi fatalement que vous et moi.

73

Avec la première argile de la terre, ils ont pétri le dernier homme, et là, de la dernière moisson ils ont semé la semence ; et le premier matin de la création a écrit ce que lira l'aube du jugement dernier.

74

Hier a préparé la démence de ce jour, de demain le silence, le triomphe ou le désespoir. Buvez ! car vous ne savez d'où vous venez, ni pourquoi : Buvez ! car vous ne savez pas pourquoi vous marchez, ni où.

75

Je vous dis ceci : « Quand partis du but, au-dessus des épaules flamboyantes du coursier céleste, ils ont jeté Parwin et Mushtari, — dans ma parcelle prédestinée de poussière et d'âme

76

La vigne avait poussé une fibre, et si mon être s'y attache — que le Dervich raille ! De mon vil métal peut être limée une clé, qui ouvrirait la porte au dehors de laquelle il hurle ! »

77

Et ceci je le sais : soit que l'unique vraie Lumière allume l'amour ou entièrement me consume de colère, en saisir un seul éclat dans la Taverne vaut mieux que dans le Temple perdre le tout.

78

Quoi ! de l'inconscient néant évoquer un être conscient pour lui faire ressentir le joug du plaisir défendu, sous peine de punition éternelle si le joug est enfreint ?

79

Quoi ! par sa faible créature se faire rembourser avec de l'or pur cet or qu'il lui a prêté plein d'écume ! Poursuivre en justice pour une dette que nous n'avons jamais contractée et dont nous ne pouvons pas répondre — ô ! quel triste métier !

80

O, Toi, qui avec des trébuchets et des pièges as semé le chemin sur lequel j'étais destiné à errer, Tu ne m'entoureras pas de mal prédestiné pour imputer ensuite ma chute au péché !

81

O, Toi ! qui, avec la vile terre as fait l'homme et même avec le paradis as imaginé le serpent : pour tous les péchés avec lesquels la face de l'homme est noircie, accorde à l'homme ton pardon — reçois le sien !

* *

82

Comme sous le couvert du jour expirant s'en allait Ramazan, ravagé par la faim, encore une fois je me trouvai seul dans la maison du potier, entouré par des formes de terre.

83

Formes de toutes espèces, grandes et petites, rangées par terre et près du mur. Quelques pots furent loquaces et quelques-uns écoutèrent peut-être, mais ne causèrent point.

84

Un d'entre eux dit : « Ce n'est sûrement pas en vain que ma substance fut prise de la terre commune et moulée en cette forme, pour être brisée ou piétinée encore, terre informe comme auparavant. »

85

Puis parla un second : « Il n'est pas d'enfant gâté qui briserait la coupe dans laquelle avec plaisir il a bu ; et Lui qui de sa propre main a fabriqué le vase ne le détruira sûrement pas dans son courroux. »

86

Après un silence momentané, un vase de forme moins élégante prit la parole : « On me raille parce que je suis difforme. Quoi ! tremblait-elle donc la main du potier ? »

87

Là-dessus un du groupe bavard — une potiche Soufie, je crois — s'échauffant : « Tout ceci de pot et de potier ! Dites-moi donc, qui est le potier, qui le pot ? »

88

« Mais, dit un autre, il y en a qui parlent de quelqu'un qui menace de jeter aux enfers les pots malchanceux qu'il a manqués en les faisant... Bah ! c'est un bon camarade, tout ira bien ! »

89

« Bon, dit un autre tout bas, fasse ou achète qui veut, ma terre est desséchée d'un si long oubli, mais remplissez-moi du vieux jus familier... il me semble que je me sentirai mieux tout à l'heure. »

90

Donc, pendant que les vases parlaient un par un, la petite lune que chacun cherchait, apparut à la fenêtre, alors ils se touchèrent du coude : « Frère ! Frère ! Ecoutez craquer la courroie sur l'épaule du porteur ! »

* *

91

Ah! avec le raisin réconfortez ma vie qui s'en va et lavez le corps d'où la vie est partie; puis, enveloppé avec les feuilles vertes de la vigne, couchez-moi près d'un jardin où il vient parfois du monde ;

92

Que même mes cendres enterrées puissent exhaler une telle odeur de vendange qu'il n'y ait pas un fidèle qui, en passant par là, ne soit pris d'ivresse à l'improviste.

93

Vraiment les idoles que j'ai si longtemps aimées ont fait beaucoup de tort à mon crédit dans ce monde ; elles ont noyé ma gloire dans une coupe peu profonde et vendu ma renommée pour une chanson.

94

Souvent, en vérité, j'ai juré de me repentir — oui, mais étais-je sobre quand je jurais? Et puis le printemps vint et, rose en main, mit en lambeaux ma pauvre repentance.

95

Et, quoique le vin ait agi en infidèle et de ma robe d'honneur m'ait dépouillé,.. eh bien! souvent je me demande, que peuvent-ils acheter, les vignerons, qui vaille la moitié de ce qu'ils vendent?

96

Hélas que le printemps s'en aille avec la rose! que le manuscrit parfumé de la jeunesse se ferme! Le rossignol qui chantait dans les branches... d'où venait-il? où s'est-il envolé? qui le sait?

97

Que le désert nous laisse entrevoir, ne serait-ce que pour un instant — vaguement, mais en vérité révélée — la fontaine vers laquelle le voyageur défaillant pourrait se hausser comme l'herbe foulée se rehausse dans le champ.

98

Puisse quelque ange ailé, avant qu'il soit trop tard, arrêter le rouleau de la destinée qui reste encore à déplier ; forcer l'inflexible greffier à enregistrer autrement — ou à tout oblitérer !

99

Ah, mon amour, puissions-nous tous deux nous entendre avec Lui pour saisir en entier ce triste schéma des choses ; ne le mettrions-nous pas tout en miettes, afin de mouler à nouveau le tout, mieux suivant le désir de nos cœurs !

* *

100

Là-bas la lune qui nous recherche encore — combien de fois dans l'avenir elle croîtra et décroîtra ! Combien de fois, en montant, elle nous cherchera dans ce jardin — et l'un de nous en vain !

101

Et quand, toi-même, ô Saki, tu passeras parmi les hôtes parsemés sur l'herbe comme des étoiles, et dans ta joyeuse course viendras à l'endroit où jadis était ma place — retourne un verre vide.

OMAR KHAYYAM

Traduit de la version anglaise de FITZGERALD

par CHARLES SIBLEIGH

BERCEUSE MARINE

A Stuart Merrill, ces quelques rêves d'amitié cueillis dans la solitude. — Menton, 1905.

PRÉLUDE

Le vent froid souffle de la montagne. Il chasse des nuages qui, paresseux, pèsent sur les cimes ou se traînent indolents sur la plaine des eaux.

Soudain, le rideau qui ferme l'horizon se déchire et dans le lointain, frémissante et lumineuse paraît la mer.

Elle va vers la Corse fleurie et la blanche Afrique, vers la Sicile parfumée, vers Nice vêtue de manteau d'arlequin et couronnée de roses.

Elle revient à la rive et fouette les pierres qui sanglotent. En léchant le sable, elle se couche à mes pieds. Puis une brise l'éloigne. Un appel des profondeurs marines la fait fuire.

La mer va et vient. Son magnifique poitrail se lève et retombe en cadence des vents et des forces mystérieuses.

Penchée sur le merveilleux gouffre de lumière et de rêve, la côte resplendit de sa vie et s'effondre dans les abîmes. La mer s'en va. La vague accourt. Au loin, se dresse un brisant. Une immense crête engloutit les ondes éparses et s'évanouit en écume le long de la rive. Elle apporte l'âcre parfum de l'âme

* Fera partie de *Fleurs et Cendres*, volume à paraître.

des eaux. Il alanguit le cœur qui sans défense s'abandonne aux lois mystérieuses. Un soupir se meurt dans la poitrine. Le regard n'ose suivre l'immensité lumineuse.

On est étreint par l'anxieux désir de vivre, de vivre inutilement dans une délicieuse attente de la mort que berce le murmure des abîmes.

J'aime aussi voir s'envoler un peu de vie, de rêve, d'amour, s'envoler sur le dos hérissé d'un brisant en courroux, d'une onde pleureuse.

Emporte-moi, vague folle, emporte moi loin, où enveloppée de silence se meurt la mélancolie.

INFINI DES EAUX

Il ne reste trace d'aucune limite. Le sévère mistral a brisé l'enclos des brumes que le ciel octroie parfois à la vague marine. Il est descendu de la montagne, porteur du souffle froid qui raffermit le sang.

Il s'étend sur la mer endormie par de tièdes vapeurs d'Afrique. La démence subitement surgit. La mer se colore et s'anime. Elle rejette le linceul à travers lequel son énorme corps paraissait livide d'ennui et mourant de langueur.

Le maëstro joue et court. Il appelle des profondeurs des vagues légères ; il secoue la torpeur des eaux assoupies et les entraîne à une ronde échevelée qui tournoie sur les précipices, danse autour des pierres, se pavane sur le sable.

Mais que m'importe la terre ? — Le maëstro l'abandonne pour chasser les nuages dont la paresse lutte contre l'infini.

Déjà le ciel renaît. Les vapeurs langoureuses aiguillonnées par le fier montagnard aux ailes robustes se dissipent.

La mer fuit devant moi... C'est l'infini enfin, l'infini des eaux que tourmente le baiser des montagnes.

La mer amoureusement s'étend et sourit. Elle est plus vaste que l'horizon qui semble un jeu d'enfant pour reposer l'œil humain.

Le vent passe au-dessus de la limite et brise la courbe fatale qui, tordue, se lève vers les cieux ou, inerte, s'affaisse dans la mer. Autour d'elle, joyeuses sautent les vagues. Espiègles, elles frappent la borne et disparaissent loin, quelque part...

Le fils des cimes a fécondé les flancs des eaux. Où régnait la moite langueur, rit la lumineuse joie de vivre. La grimaçante courbe a disparu. La mer s'étire éblouissante.

Mon œil suit le tracé brillant des eaux qui sont couchées alentour, inlassable de suivre leur course, réjouies de se trouver seules, en face des airs et du soleil.

La mer rampe. Elle est près de moi si docile et si amicale. Cependant, elle fuit pour disparaître dans son immense continuité, absorbée par elle-même, la mer infinie.

Je me sens emporté au delà de la ligne visible, au delà de la ligne pensée et qui existe pourtant puisque la mer fécondée par le fils des cimes a conquis l'infini d'elle-même. Ah !.. J'ouvre mes yeux; je tends mes bras.

Je voudrais aussi étreindre cette ligne au delà de toutes ces lignes, cette étendue que rien ne limite.

Près de moi glisse l'onde qui vient de loin et s'en va irrésistible.

Elle a divers aspects. Elle murmure des chants variés.

Mais l'onde est la même, celle qui luit là-bas et qui s'abîme derrière le rocher et que voici caressante à mes pieds. Elle fuit déjà...

Emporte-moi, vague folle, emporte-moi loin, où, brûlé par les vents, le rêve languit.

INFINI DES AIRS

Rien ne restreint l'immensité. La mer qui va de rive à rive, comme l'homme qui trébuche, a ravi à la cime l'énergie, au soleil la lumière.

Ivre de joie, inassouvie d'amour, cruelle dans sa glorieuse aventure, elle détruit toute limite.

Le souffle corrosif, l'onde infatigable décomposent la ligne et l'effacent, cependant que le soleil envoie sa sainte offrande, la toute-puissante clarté.

La vague d'Orient se plie aux lueurs célestes. Docile, elle s'enfle, se fond, jaillit ou retombe. L'air la pénètre et tous ces rayons égarés sur les rivages, arrêtés par des pierres et des arbres, se recomposent dans le sein maternel des eaux.

La vague les porte vers la vie. L'humide baiser adoucit leur éclat trop vif dans l'harmonieuse étendue... La lumière s'échappe langoureuse et diaphane.

La transparence décompose les taches inutiles.

Les sombres rochers trempés de clarté paraissent cristallins. Enveloppés de lumière que ne restreint ni forme ni couleur, les airs, le ciel coloré à peine se déploient illimités.

Même les maisons blanches, les sapins noirs, les oliviers gris effacent timidement leur inutile personnalité pour s'effondrer dans l'incendie universel, dans le souffle étincelant.

Tout est diaphane sur la mer en fête : la vague, la roche et tout être qui pourtant veut se restreindre. Mais le souffle des eaux a des transparences mortelles qui de l'isolement arra-

chent la matière et voilent ses contours. Où règne la mer ensoleillée, rien n'est violent. Toutes choses langoureusement se confondent tandis que le gouffre céleste, à son tour, reflète les abîmes des eaux et leur diaphane infini.

Au-dessus de ma tête, il y a des vagues invisibles qui courent, se lèvent, descendent. Elles atténuent la solitude du ciel.

Elles répandent sur ce désert bleu la fraîcheur marine qui enlève au soleil ses rudesses et le rend hospitalier à d'autres clartés. Au delà de la lumière s'étend l'infini lumineux, immense, immense comme cette mer, comme cette vague...

Je voudrais atteindre une limite, la limite lumineuse.

Je demeure éperdu parmi l'intime beauté de la clarté ! Je voudrais des craquelures sur cette magnifique coupe. Je voudrais des taches dans ces espaces limpides.

Mon œil humain aime la borne.

Cependant plus fort que la volonté, ce désir de me fondre, avec ces airs, difformes grâce à leur sublime substance lumineuse, m'arrache à mon âme. J'irai avec l'onde qui court par là-bas et se lève vers les hauteurs.

Dans le rêve de démence et d'oubli, je vivrai impersonnel et lumineux.

O onde, ondine d'hier, frappe doucement le sable et murmure une prière amicale ! Je fermerai les yeux pour t'entendre et pour me marier avec toi, avec le diaphane infini des mers et des cieux.

Emporte-moi, vague folle, emporte-moi loin, où le néant paraît dans le ciel déchiré.

INFINI DES SONS

La brise de ses ailes effleure mes lèvres. J'entends la mer

parler. Mes oreilles sont pleines de sons. Dans ma tête chante l'air marin. Des échos secouent l'être entier et troublent l'âme défaillante. Je suis une pauvre lyre que touche le doigt agile de l'onde savante. Je plie devant son art que je ne sais nommer et mon sang jusqu'au cœur roule sa musique.

Ah, le tambour bat ! Des abîmes arrive le chant sans fin... Lan ! lan ! frappe la marine, lan, lan, lan !

J'ai une grande peur, la peur de pleurer.

Lan ! lan ! crie la marine, lan, lan, lan !

Je n'ai plus de cœur ni d'âme, l'onde les a ravis, l'ondine d'hier.

Emporte-moi, vague folle, emporte-moi loin, où bercée par tes plaintes règne l'accalmie.

INFINI DE LA VIE

Mais la brise caresse l'onde, et l'onde bondit. Elle se dresse sur la crête du monstre joyeux, parée d'écume que le soleil illumine.

Elle est la Seule, la Dévastatrice, l'Ame des eaux innombrables, l'âme unique, amoureuse de son être de rêve et de lumière.

L'onde chimère, l'onde démente que le soleil et le vent nourrissent, court sur la plaine des eaux, fière de sa force profonde de destruction et de vie.

Rieuse, elle dévore la vague paresseuse qu'endort le baiser de la brise.

Légère, elle dompte le flot marin qui, bleui de colère, gémit.

L'onde unique, la Seule, l'Ondine de rêve frémit comme un cœur blessé d'amour et chante les âmes qui s'envolent.

Elle domine l'immense désert où les rayons s'éteignent et où les ombres sont meurtries par la lumière.

Dans l'écroulement des lois, parmi les visions qui peuplent l'immensité chanteuse, enjôleuse, elle murmure et rit, l'onde folle, l'Unique, la Mystérieuse.

C'est elle qui vêt de splendeurs les eaux et intonne la mélodieuse mélopée parmi les farouches bruits des vents courroucés qui hérissent la mer et secouent les rochers.

L'onde bleue du matin, l'onde brillante du midi, l'onde pâle du soir, elle dompte les innombrables lois des airs et du soleil, les inutiles lois des cœurs et des âmes.

L'onde douce de rêve, elle exalte le rude marin et calme l'adolescent dont l'âme flamboie. Elle, la perfide, règne sur ce qui rôde autour de la mer, qui se confie aux eaux mobiles, qui s'enfuit dans le gouffre. A chacun elle apporte sa part du désir irréalisable et approche vers les lèvres ardentes la coupe qui fuit éternellement.

Elle est la Consolatrice et la Marâtre... Elle a vaincu un rêve indolent et a dissipé aux vents mes espérances fanées. Devant elle, je reste veuf de ce qui fut au delà de moi, veuf des âmes d'hier... des âmes de demain.

L'onde s'empare de mon être, le tourmente et le caresse, en le traînant à travers le tracé lumineux de rêve et de clarté. Je voudrais partir enfin, partir vers l'infini...

Emporte-moi, vague folle, emporte-moi loin, où dans la buée des ombres l'astre blanc resplendit.

MÉCISLAS GOLBERG

VERS

Abandonnons le parc des chères solitudes :
Nos cœurs veulent plus d'air et nos yeux plus de vue.
Quittons le parc fleuri de nos sollicitudes.

Il est des chants que nous n'avons pas entendus ;
Des arbres humbles dans la poussière des routes,
Et de petites fleurs lasses sur les chemins.

L'orage a fui par delà les monts. Prends ma main
Le ciel tendre, le ciel est soyeusement mauve.
Et les pleurs de la pluie ont attendri les bois.
Chaque feuille recueille un diamant. Ecoute
Quel charme ont dans leurs chants les oiseaux de là-bas !

Celles qui t'ont menée à mon rêve, les Fées
Nous invitent à l'enchantement, les frôleuses
Appellent notre envie à marcher dans la plaine
Vers les grands verseurs d'ombre et de mélancolie
Où s'étanchent les soifs aux rustiques fontaines,
Loin des arbres de la route qui nous supplient,
Dans la plaine couverte de ciel, dans la plaine
Que nuancent les fleurs de leurs grâces frileuses,

Avant que le soleil défaille en les nuées.

ALBERT SAINT-PAUL

POÈMES

I

L'Epouse.

Je ne la cherche pas ; peut-être viendra-t-elle,
Car mon cœur dans la nuit souveraine l'appelle.
Pour fermer ou rouvrir à tout jamais mes plaies
J'attends ses doigts de flamme ou son baiser de lait.

J'espère — ô cher espoir — et c'est un grand miracle
D'avoir déjà connu sès lèvres sans les voir,
Vienne l'oiseau d'écume et au bec d'écarlate
Qui, abritant mon cœur, dévore ma mémoire.

Nous ornerons des jours lumineux d'ombres calmes ;
De nos âmes de feu la seule intelligence
Flamboyant nous fera voir, en réglant nos sens,
Des mondes obéir à la candeur des palmes.

Viens, je ne serai pas l'amant têtu qui veut
Une esclave baignant ses pieds chaussés de sang,
Je n'ai rien désiré qu'à travers tes cheveux
Suivre tes yeux d'étoile et ta parole encens.

Je n'exige de toi que le respect des choses
Que je ne dirai pas et que tu dois comprendre,
Le Silence qui m'aime aussi m'offre des roses,
Et quand je t'étreindrai tu sauras les reprendre.

Viens, l'enfant tapageur est mort, l'époux t'attend ;
Celle qui partageait mes jeux a fui, l'aimée
Viendra-t-elle à son tour, retenant sous ses blancs
Voiles, le pur miroir où suivre ma pensée ?

Je hais le froid, le deuil, le jeûne et l'abstinence,
Je puis t'apprendre encor des hymnes et des danses
Et ma raison n'a point flétri ou condamné
Tout ce qui fait l'orgueil de nos jeunes années.

Mais par sa volonté ma jeunesse se meurt,
— Trop de virginités m'avaient celé la vie —
Elle meurt pour l'amour sacré de quelques fleurs,
Comme mourut jadis l'inquiète Ophélie.

II

La Flûte brisée.

La flûte s'est brisée sur mes dents,
La flûte est brisée ! La flûte est brisée !
C'était un tuyau d'ivoire et rien dedans,
Mais le vent qui passait ? — Le vent a passé !

Mes dents l'ont brisée la flûte d'ivoire
Et le vent chanteur a fui je ne sais où;
Me voici stupide, ayant peine à croire
Et tordant mes doigts qui dansaient sur les trous.

Ah! combien de rondes sont perdues
Et je sais un cœur qui ne battra plus,
Tout ce qui n'a pas fui avec le vent
Je l'ai brisé avec mes dents!

III

La Fontaine du Calvaire.

L'eau qui coulait de la fontaine
Soûlait d'amour et j'en ai bu,
Il y avait une fontaine
Avec un grand calvaire dessus.

A la fontaine si je retourne
Je ne boirai plus de son eau,
J'irai au grand Christ en bois rouge
Lui dédier mes larges sanglots.

A la fontaine, à la fontaine,
A la fontaine je suis allé,
Le Christ n'a pas compris ma peine
Mais une fille m'a consolé.

Dans l'eau elle a jeté sa bague
Que j'ai pêchée avec mes dents,
Le grand Christ rouge est devenu pâle,
La fille a ri en s'évadant.

Depuis j'attends dans la bruyère
Que l'ombre vienne clore mes yeux
Las du baiser de trop de cieux
Et ma bouche lourde de prières !

ANDRÉ SALMON

MIDI SONNE

Midi sonne ; l'horloge s'ouvre :
C'est un manoir !
Viens vite voir
Les beaux jardins, le joli Louvre.

Tous les carillons tremblotants
Gazouillent l'heure
Dans la demeure
Du vieux seigneur chenu, le Temps.

Mille et mille marionnettes
En pétillant
En sautillant
Sortent, prestes, de leurs logettes.

Voici que du léger donjon
La porte grince :
Un petit prince
Accourt, tourne, fait le plongeon.

D'un pas raide sur l'esplanade
Un régiment
Tambours battant
S'avance en ligne à la parade;

En tête le tambour-major
Fait d'un seul trait
Un moulinet
Avec sa canne à pommeau d'or.

Sur une des tours le coq chante.
Le portier roux
Plein de courroux,
Fait entendre sa voix méchante.

Trois jeunes filles blondes font
Un tour de danse,
La révérence
Et brusquement passent le pont.

Ce bel enfant aux habits roses,
Tout éclatants,
C'est le Printemps
Semant des perles et des roses.

En clopinant l'Hiver le suit,
Et puis l'Aurore
Multicolore,
Le Jour tout bleu, la sombre Nuit.

Et toutes ces marionnettes,
Promptes, avec
Un sursaut sec,
Seigneurs, vilains et bergerettes,

Glissent, pivotent, virent, font,
En beaux atours,
Trois petits tours, et puis s'en vont.

VALÈRE GILLE

ŒUVRES

Sur l'œuvre d'Henri de Régnier.

I

Au bord de l'immense réservoir de sensations et d'idées où s'enclôt la nature, l'artiste, plus longtemps que le vulgaire capricieux, demeure penché. Avec amour, il contemple le jeu des formes, le tourbillon des énergies, le rythme des âmes, toute l'ombre des pensées éternelles. Attentif aux multiples combinaisons des mouvements cosmiques, des esprits incarnés, il se repaît du spectacle grandiose d'une création perpétuellement continuée. D'avoir bu à cette source génératrice une conscience harmonieuse de l'univers physique et moral, l'artiste s'est assimilé un surcroît de forces vives qu'il dilatera en beauté.

Or, pour vaste que soit la profondeur de son regard, l'artiste ne peut enfermer sous sa paupière le déploiement indéfini des horizons vivants. Le champ de sa vision est borné, et son œil, à peu près immobile, n'embrasse que des paysages minuscules, ne perçoit que des raccourcis. Nos sens et notre conscience, semblables à des appareils abstracteurs, simplifient le réel, qui de tous côtés nous déborde.

Dans l'impossibilité d'échapper à cette loi de l'esprit, *la synthèse*, l'artiste fera donc un choix. Il n'extraira du réservoir de la nature,

où les êtres et les choses grouillent pêle-mêle, pour les répandre dans son œuvre, que les formes franchement représentatives, les plus pures images, les pensées cycliques. Ce choix est inconsciemment régi par la vision individuelle du poète, qui, par là, donne prise au psychologue désireux d'ausculter des tempéraments. Oui, je voudrais qu'en toute étude d'esthétique appliquée il soit procédé ainsi, et qu'on essayât une classification des poètes d'après les différents modes de *visions artistiques*. Ce serait, si je ne m'abuse, une excellente adaptation de la méthode expérimentale aux fonctions supérieures de l'esprit, telle que l'a préconisée M. Binet (1), et vraiment objective.

Il ne m'appartient pas ici d'éprouver l'œuvre d'Henri de Régnier à ce contact scientifique. J'aurais besoin de tout un livre. Et puis, entre nous, je me méfie quand même des psychologues qui couchent un talent sur leur table d'analyse ; ils laissent toujours traîner dans quelque coin des instruments dont l'aspect répugne. Contentons-nous donc, pour aujourd'hui, de tracer une courbe schématique de l'optique d'art, où tout naturellement viendra s'inscrire le noble talent de l'auteur d'*Aréthuse*.

II

Comment voyons-nous? Avec les yeux et avec l'esprit, répondrons-nous pour faire bref. Mais pour peu qu'on poursuive cette analyse et qu'on tienne à délimiter la part de l'œil et celle de l'esprit dans le mécanisme de la perception, on est tout de suite frappé de la prédominance de l'esprit sur l'œil et de son importance. De fait, l'œil n'étant autre chose qu'un sens, c'est-à-dire en définitive un nerf tendu de la périphérie au centre, ne peut qu'enregistrer cer-

1. C. f. A. Binet. *La création littéraire ; portrait psychologique de M. Paul Hervieu.* « L'Année psychologique », 10e année.

taines vibrations. Il se comportera donc à la manière d'un appareil chargé de recueillir des ébranlements et de les transmettre. Or, l'impression subie par la rétine demeurerait inefficace, si elle n'était élaborée par l'esprit qui la transforme en images. Dans la vision, comme d'ailleurs dans toute perception, l'esprit joue donc un rôle plus prépondérant que le sens qui lui correspond. Après avoir reçu de l'œil une quantité donnée de vibrations, l'esprit s'empare de ces ébranlements pour leur imprimer sa forme, les classer et les résoudre en objets, de même que l'appareil digestif ajoute ses sucs aux aliments ingurgités pour collaborer à la formation du chyle. Ainsi, dans le monde extérieur réel il n'y a pas d'objets qui nous soient naturellement donnés. Le cosmos n'est qu'une immense continuité. En regard placez l'esprit avec ses lois fondamentales et ses formes *a priori*; aussitôt cette continuité va se morceler, s'organiser et, de cette chimie mentale, la nature sortira découpée en images bien nettes et juxtaposées. « Nous ne pouvons, a-t-on dit, parler des objets que comme résultat des discontinuités par nous-mêmes introduites dans le cosmos qui ne les connaît pas » (1).

Mais l'esprit ne se contente pas d'extraire du monde extérieur, par l'entremise de l'œil, des images, il perçoit encore à l'intérieur de lui-même des *notions* ou *idées*. Ces idées et ces images nous constituent et nous déterminent.

Ainsi présentée, cette analyse demeure incomplète. A creuser plus avant on s'aperçoit que l'esprit remplit une seconde fonction, celle *d'animer* ces images et ces idées. Car, si l'esprit s'en tenait à cette simple élaboration ou représentation de rapports, les images demeureraient à l'état brut, sans utilité, et les notions, de pauvres abstractions. Il faut que l'intelligence *vivifie* les unes et les autres, leur insuffle sa puissance dynamique. L'esprit va donc les appréhender

1. Frédéric Houssay. *Une étude des sciences naturelles. Revue scientifique* du 26 novembre 1904.

dans un acte simple, intuitif, indécomposable et les pourvoir de *vie*. Cette vie initiale que l'esprit inculque aux choses et aux idées dans le primat de la connaissance, s'offre comme un phénomène fort complexe qu'il serait fastidieux de décrire. Je ne puis que renvoyer le lecteur aux remarquables travaux de M. Bergson et à une excellente étude de M. Le Roy (1) sur ce sujet. Qu'il suffise de dire que l'esprit nécessairement créateur, producteur d'énergie, réalité fondamentale, *pensée-action*, avant de réfléchir sur les données de sa connaissance, se les identifie, les pense d'un seul coup, non pas indépendantes de l'affirmation qui les pose, mais de façon intuitive et concrète.

Est-ce tout ? Non, car il faut bien caractériser cette *vie* et la pourvoir de qualités. A cette existence primordiale, indéterminée, que l'esprit confère à tout ce qu'il pense, dans l'instant même où il le pense, s'ajoute une seconde vie, déterminée, moins incorporelle, si j'ose dire. Poussés par une tendance invincible à tout anthropomorphiser, nous répugnons à concevoir un objet privé d'âme et une idée sans un corps qui la soutienne. Notre conscience va s'emparer des choses et des notions pour les transformer une fois encore dans son creuset. Doués d'âme et de sentiments, nous ne pouvons guère parler d'objets, de choses, d'images, sans doter ces images, ces choses, ces objets d'une âme et de sentiments, identiques, bref sans créer le monde extérieur sur notre propre modèle et à notre ressemblance. Et inversement, l'idée nue, l'idée pure semble peu accessible à notre mentalité d'êtres contingents. Humanisons-la donc, revêtons-la d'un manteau de chair, incarnons-la dans des formes imaginables et connues.

Qu'on me pardonne ce schème ennuyeux mais nécessaire, que je résume dans la formule qui suit :

1° *Chaque fois qu'il ouvre les yeux sur la nature, l'esprit du poète voit des objets doués d'une âme semblable à la sienne* ;

1. Voir notamment Le Roy. *Bulletin de la Société française de philosophie*, juin 1904.

2° *Chaque fois qu'il regarde en lui, le poète perçoit des idées matérialisées dans des formes ou images.*

L'intérêt d'une pareille analyse se comprend aisément. Elle permet en effet de différencier les tempéraments poétiques et de les ranger en deux catégories distinctes, suivant que les uns perçoivent plutôt les formes et les objets, et que les autres s'attachent de préférence aux idées générales et aux notions.

La première catégorie comprendra donc tous les poètes dont le processus habituel de création consiste à combiner des couleurs, à profiler des images, bref à décrire. Le caractère franchement plastique de leur poésie provient en définitive de leur *mode de vision* que j'appelle *vision périphérique*, c'est-à-dire qui tourne autour des choses, qui n'embrasse que des contours, qui se plaît au modelé.

Dans la seconde catégorie prendront place tous ceux naturellement orientés vers le monde des notions, qui préfèrent contempler des idées que regarder des objets. Placés par une sorte de sympathie intellectuelle à l'extérieur même des notions, ils perçoivent *d'abord* les idées, intuitivement, dans leur intégralité ; *leur vision est centrale* (1).

Qu'on me comprenne bien. Un même poète pourra dans son œuvre faire un heureux mélange de cette double perception ; il n'en est pas moins vrai qu'à l'origine ces deux modes de vision sont parfaitement différenciés et que l'artiste manifestera toujours ses préférences pour l'un ou l'autre de ces deux procédés. Qu'un naturaliste, comme Zola, en qui s'avère le souci des formes, l'amour de l'analyse, la hantise de la description, se hasarde à jeter un regard dans le monde des idées, de ces idées il ne verra que leur périphérie, si j'ose dire, que leur extérieur, que leur enveloppe superficielle, impuissant

1. S'il m'était ici permis de me citer moi-même, je rappellerais au lecteur que j'eus déjà l'occasion de développer cette théorie dans l'*Essai sur le Symbolisme* qui précède mes *Paysages introspectifs*.

qu'il est à penser ces idées sans le secours des objets qui les peuvent symboliser. Il en sera de même d'un parnassien. Ce dernier pourra s'efforcer un instant de descendre à l'intérieur de son moi intellectuel, il remontera bien vite à la surface pour continuer à décrire les formes qui lui sont chères.

Au contraire, un *intuitif*, comme Wagner, percevra d'abord *l'idée*, la vivra, s'intériorisera en elle ; ce n'est qu'ultérieurement qu'il appellera les formes à son secours pour clicher ses conceptions. Ainsi d'un *symboliste* qui commence par prendre possession au *centre* même de l'idée, qui s'identifie à elle par une sorte de sympathie intellectuelle, après quoi seulement il laisse son esprit rayonner, pousser des prolongements vers le monde extérieur pour y découvrir des images propres à intensifier ses concepts en les rendant plus facilement imaginables.

On ne peut donc s'empêcher de reconnaître qu'il existe entre ces deux classes d'esprits, catalogués d'après leur mode de vision, une différence de *nature* et non plus de *degrés*. Toutes les autres familles de poètes prendront place — échelonnées à plus ou moins de distance — dans l'un ou l'autre de ces deux genres, sans qu'il soit possible de découvrir un troisième mode de vision artistique.

III

Malgré l'inévitable ennui que toute théorie esthétique porte en elle, je suis heureux d'avoir pu exposer ces réflexions à l'occasion d'Henri de Régnier. Son œuvre vient à merveille me confirmer dans mes convictions et m'offrir un exemple précieux de ce double procédé d'optique d'art que j'ai appelé la *vision périphérique* et la *vision centrale*.

J'ai dit qu'entre ces deux modes de vision existe une différence de nature. Cela est certain pour la plupart des poètes, mais Régnier passe avec tant d'aisance de l'un à l'autre procédé qu'il déconcerte

— heureusement — la critique et qu'il s'enfuit toujours devant les formules. La vérité est que son talent offre une remarquable synthèse des deux visions, un parfait équilibre d'attitudes contraires. « Quand on me propose de choisir entre deux choses, disait Platon, je fais comme les enfants qui prennent les deux à la fois. » C'est bien ainsi qu'entend procéder Henri de Régnier. Sa largeur d'esprit brise toutes les limites ; il prétend tout voir, tout sentir, tout penser, sculpter des bas-reliefs et sertir des pierres précieuses, aussi bien que vivifier des rêves uraniques et réaliser des idées synthétiques. En sorte que le meilleur moyen de comprendre en sa totalité ce poète si complet est encore de le suivre tout doucement, à petits pas, et de le saisir dans l'instant où il abandonne le procédé analytique pour la conception intuitive. Nous le verrons ainsi passer insensiblement du *dehors* au *dedans*, je veux dire traverser les divers moments de la vision périphérique pour s'asseoir enfin au centre de la sphère intellectuelle (1).

IV

Chaque artiste prouve sa vocation par son amour spontané des formes indépendantes de leur contenu. Un peintre avant de songer à la composition d'un tableau déterminé se plaît au jeu des couleurs, simplement parce qu'il s'agit de couleurs. Il dira : voici un bleu qui chante, un rouge pervers, et son âme tressaillera de joie. Dès l'abord un musicien écoute des sons, s'enthousiasme pour certains accords ; l'idée n'entre pas en cause ; un plaisir tout physique l'étreint. — Régnier

1. Il est bien entendu que chez Régnier l'analyse et la synthèse esthétique se mêlent beaucoup plus étroitement. Mais pour la commodité de mon exposition je me vois dans la nécessité de différencier ces deux procédés de vision, de même que l'étude du cœur en qui se concentre la vie physique chez l'homme, phénomène simple, nous apprend à décomposer son mécanisme en deux moments, suivant que le cœur est en *systole* ou en *diastole*.

commença donc par décrire, heureux de voir des lignes se combiner, goûtant cette jouissance sensuelle de la contemplation passive.

C'est le soir et là-bas, dans le ciel clair encor,
Où l'azur s'assombrit d'un vague crépuscule,
La lune monte arrondissant son disque d'or.

C'est que chez Régnier l'œil, l'ouïe et l'odorat sont très développés. A chaque instant il mène paître ses sens.

... Dans l'odeur des fruits et des grappes pressées,
Dans le choc des sabots et le heurt des talons,
En de fauves odeurs de boucs et d'étalons.

Le *nu* l'attire au point de l'obséder ; dans *Aréthuse* notamment, ce mot revient avec une insistance significative. Pour lui le murmure des flûtes est perpétuellement en éveil dans l'air léger, et la terre exhale sans fin un parfum de fruits mûrs. Nous voici en présence d'un païen en qui la nature a mis toutes ses complaisances. A ce sujet on prononça le nom d'André Chénier ; on ne se trompait qu'à moitié, car, nous le verrons tout à l'heure, il y a autre chose que des descriptions chez Régnier ; toutefois, alors même qu'il aborde aux rivages de l'idéologie, jamais l'auteur des *Médailles d'Argile* n'oublie de situer ses abstractions dans un lieu clair et bien aéré, ni de mouler ses notions dans des formes pures. Je vois en Régnier un illustre représentant de cette tendance naturaliste française dont notre XVII[e] siècle littéraire nous donna les plus nombreux exemples, qui consiste à tempérer les ardeurs lyriques au moyen d'une imagination physique et tournée vers les choses, afin que les facultés demeurent dans un heureux équilibre, dans une dépendance harmonieuse.

Et j'ai marché vers l'ombre étroite des vallées
Vertes d'herbes et d'onde où dans les roseaux droits
Tremblait la fuite encor des Nymphes détalées,

Et j'ai suivi le long des lisières d'un bois
Le pas de quelque Faune empreint aux fleurs foulées.

Ajoutons vite que Régnier ne s'en tient pas à cette vue *superficielle*, par quoi il ne serait autre qu'un idéal parnassien. Faisons un pas de plus dans notre analyse et regardez comme son imagination s'amplifie. A présent, sans s'écarter du procédé plastique qu'il n'abandonnera d'ailleurs jamais, le poète s'est enrichi d'images somptueuses et rares. Il ne décrit plus un effet de lune dans l'eau ou une fuite de centaures pour le simple plaisir de décrire, son esprit invente des formes chatoyantes, crée des fantômes éblouissants, contemple des apothéoses d'incendies, froisse des étoffes lourdes d'escarboucles.

Aux escaliers d'onyx un lé d'antique soie,
Des paons veilleurs rouant des gloires de saphyr,
Des textes graves et des légendes de joie
Aux banderoles brusques de pourpre de Tyr !

Le Grec des bucoliques a fait place au païen de la Renaissance hospitalisé à la cour de Ludovic le More. Ecoutons-le clamer son rêve glorieux :

Rêve-nous tes palais, tes jardins, tes fontaines
Et tes terrasses d'or où bat la mer du soir
Et ta forêt magique où dans la nuit tu mènes
La Licorne d'argent, la Guivre et le Paon noir.

V

A la conception parnassienne du bas-relief poétique se mêle donc une imagination romantique intense. Henri de Régnier, tout en ouvrant avec soin des fers de portes magistrales, agrandit ses visions grandioses à la manière d'un Théophile Gautier ou d'un Gérard de Nerval. Mais les images plastiques et les images

somptueuses qui tour à tour chantournent sa strophe ressortissent encore du procédé analytique, accusent la même vision périphérique, ici plus complexe, là plus simple. Comment le poète s'achemine-t-il vers cette *vision centrale*, sommet de l'art symboliste.

Pour exactes, pour colorées que soient les descriptions d'Henri de Régnier, elles demeureraient statiques et sans vie si l'auteur ne les animait instinctivement, ne les rendait évocatrices, — suggestives, si l'on y tient. — Il les vivifie en les chargeant d'états d'âmes, en les faisant servir à l'expression de ses propres sentiments. Le point de vue a donc changé presque. Pour qui étudierait avec négligence l'œuvre de Régnier, cette transformation serait quand même apparente ; le lecteur s'apercevrait au ton qui s'amplifie, s'étoffe d'âme, qu'il respire un air plus subtil, plus ineffable. Les descriptions sont demeurées les mêmes, pourtant leur charme s'est modifié dans le sens de l'idéalisme. Après que le peintre s'est caressé l'œil aux couleurs il se hâte de les éclairer à la lumière de ses états psychiques ; après que le musicien s'est complu aux modulations désintéressées, il comprend la nécessité de conférer aux accords une *valeur* morale et d'enfermer son âme dans des sons. Chacun des paysages de Régnier s'offre représentatif d'une émotion intérieure, d'un chant du cœur.

Les fleurs sont mortes, une à une, en le vent rude.
Voici l'ombre et le temps et j'ai touché du pied
La terre du silence et de la solitude.

Les mots éveillent toujours des images, mais des images *lyriques* et non plus sensuelles, des images sensibles, mais douées de conscience, comme fondues dans un *précipité animique*.

Le crépuscule pleut un deuil d'heure et de cendre
Qui courbe les fronts pâles de cheveux trop lourds
Dont le poids mûr s'effondre et croule et va s'épandre
Sur la dalle où dorment les songes des vieux jours.

Et tout se meut, sourit ou pleure, craint ou espère, se pourvoit de finalité à l'instant affectif de la méditation du poète. Pour le poète symboliste tout objet dans la nature est *pathétique*.

Les flûtes de l'aurore et les cuivres du soir
Ont chanté tour à tour au seuil de ton destin,
Et tu t'es vu enfant et vieillard au miroir
Sous la rose divine et le laurier hautain.

VI

Ces travaux d'approche nous ont conduit au centre de la vision du poète. Considérons un instant un poème comme le *Vase*, *Aréthuse*, la *Gardienne*. Les « correspondances » de la pensée et du symbole sont telles qu'une sorte d'union hypostatique en résulte. Il y a ici toute la différence qui existe entre *l'intuition* et *l'allégorie*. Le poète ne s'est pas dit : « Je vais décrire un vase imaginaire sur les parois duquel je suis censé sculpter des faunes, des centaures, des nymphes, indiquant ainsi la joie de la création artistique. Tandis que je taille au marbre ce que j'entends bruire, le gracieux cortège des divinités demeure en mon esprit, en sorte qu'une fois la tâche accomplie mon ivresse mourra et le grand vase se dressera nu dans ma solitude peuplée ». Non, le poète s'est donné *d'un seul coup* sa vision antique. Il l'a conçue vivante, intégrale et immédiatement plastique.

De grands orgueils rompus comme des éclats de glaives
De grands espoirs tués comme des oiseaux bleus
Qui saignent par la nuit de la mer et des grèves
Où luisent les torches des actes fabuleux.

Je me trouve fort embarrassé pour décomposer les moments d'un pareil procédé, en soi indécomposable. Mais qui oserait prétendre

qu'une semblable conception poétique tient plus de l'analyse que de la synthèse ! Intériorisé dans l'objet de sa pensée Henri de Régnier ne s'en distingue pas. La strophe si habilement balancée semble-t-il, l'idée générale imprégnée de philosophie, l'image exacte qui nous la fait palper, — tout cela n'est qu'un bloc.

O frère taciturne en songe dans mon âme,
Pourquoi as-tu vêtu mon destin et mes armes
Où ton ombre à jamais est debout sur mes soirs?
Toi beau de toute la Tristesse, avec l'Espoir !
En ton armure claire et par ta face pâle
Et qui, de ton doigt pur qu'alourdit une opale,
A ta lèvre où tout sourire s'est accompli,
Fais le signe hautain du silence à l'oubli.

Dans la *Cité des Eaux* la méthode est flagrante. Le terme *résurrection* à l'occasion du château de Versailles et de l'auguste Passé qui vêt de silence les bosquets du parc serait tout à fait impropre. C'est bien plutôt le mot *intussusception* qui conviendrait. Le poète s'est assimilé par une sorte d'endosmose géniale l'esprit de l'époque épars dans les jardins ; son être adhère aux lieux jadis babillards encore imprégnés d'âme ; une sympathie magique lui fait vivre cette vie rétrospective, et les mœurs, les pensers, l'*habitus* du grand siècle l'enserrent étroitement en leurs lianes émotives. Chaque vers apparaîtra dès lors comme un lambeau palpitant arraché au Temps. Nous sommes loin de la vision périphérique, au point de contact d'une conception et d'une perception.

Sachons nous borner. Il est clair qu'il me faudrait accumuler les exemples, pourtant tous ceux qui se souviennent des *Mains*, du *Verger*, et des poèmes les plus connus du maître me comprendront. Mon analyse n'a qu'une valeur critique, c'est-à-dire secondaire. Dans l'impossibilité où je suis de condenser en une définition le talent

d'Henri de Régnier force m'a été de procéder par circonvolutions. J'agirai de même chaque fois que j'aurai le plaisir de parler d'un maître de ma génération.

Je ne pense pas avoir fait le tour complet du poète, mais je crois bien en le présentant comme parnassien, comme romantique somptueux, comme symboliste, n'avoir oublié aucun des aspects dont sa poésie aime s'embellir. Régnier est tout cela — et bien autre chose encore — il est tout cela mais pas dans l'ordre où je l'ai montré. Pour mieux comprendre la cosmographie ne commence-t-on pas par supposer la terre immobile ? Peu m'importe, au surplus, qu'en tel ou tel ouvrage il accuse une des trois tendances de préférence aux autres. L'important est qu'il n'a jamais cessé d'être symboliste, je veux dire *intuitif*.

Qu'Henri de Régnier soit un païen, j'y souscris volontiers, j'y vois même l'explication de son pessimisme. Qu'il soit un *classique*, je n'y contredis point. Son respect pour une tradition qui nous légua les canons de la beauté éternelle, j'ose aller jusqu'à dire : son *naturalisme* bien français, — lui valurent l'hommage d'une telle épithète. Je tiens à constater sans plus qu'on peut demeurer *classique* sans être *rétrograde*. Je veux que les adversaires du symbolisme — s'il en existe encore — admettent avec moi le principe de l'évolution des genres et de la poésie dont Régnier est le meilleur exemple. Sans heurt, sans fracas il abandonna les formes metriques surannées en même temps qu'il répudiait les châssis conventionnels où se clichent nos pensées anémiées. Avec l'air de frapper des médailles, de buriner des emblèmes, de tracer des inscriptions, il fait sentir, rentrer en soi, penser. — Je supplie les partisans de *l'expression directe* de bien vouloir étudier la forme de Régnier, ses constructions, ses images toujours et nécessairement indirectes. Notre poète a trop le sens de l'évocation pour parler un langage dépouillé d'émoi. — Je demande enfin à ceux qui prétendraient voir en Régnier le terme d'une évolution, de bien réfléchir si le symbolisme tel que l'auteur d'*Aréthuse* l'a conçu n'est

pas précisément la suite d'une tradition en même temps que la vraie voie tracée à notre poésie française.

En Grèce on plaçait des statues de Mercure sur les routes. Le socle reposait sur la terre nationale et le dieu, le bras étendu, indiquait au voyageur son chemin.

TANCRÈDE DE VISAN

HUMORESQUE

Mon cœur est triste :
Mes culottes sur le fauteuil font
Des plis savants de culotte d'artiste;
Mon cœur est triste ;
Une chaussette traîne sous la chaise
Et j'entends à travers le plafond
Le ronflement sourd d'un bourgeois obèse.

Je me tourne un peu
Sous la couverture à fleurs
Et le sommier crie ;
Je me tourne un peu
Et je regarde obstinément
Le papier déteint aux feuillages bleus
Comme la forêt de féerie
D'une belle au bois dormant.

Je veux être son chevalier
Et dans ma songerie fantasque j'imagine
Que derrière le mur au vieux décor charmant
Je vais trouver madame Durand ma voisine
En nonchalant déshabillé ;
Je veux être son chevalier
Et mon cœur s'égare adorablement.

Mon cœur s'égare et je me grise
De rêver qu'elle est en corset noir à rubans
En train d'ôter mignon soulier
Tandis qu'un bout indiscret de chemise
Passe par la fente du pantalon blanc ;
Mon cœur s'égare et je me grise
A ce jeu troublant.

Je veux enlever ma belle jolie
Au dragon farouche
Et coiffé d'un bonnet de coton à gland
Qui se cache dans son lit,
Au dragon ventripotent et farouche
Dont la moustache énorme tombe sur la bouche
Et qui laisse voir au dehors
Une main de géant couverte de poils gris ;
Mais soudain je me frotte un œil
Dans un pénultième effort :
Je revois mes culottes sur le fauteuil ;
Je souffle ma lampe sans bruit
Et seul encor et le cœur triste je m'endors.

TRISTAN KLINGSOR

NOS MORTS

JEAN DE TINAN

A HENRY GAUTHIER-VILLARS.

Je viens de regarder dans tes yeux, ô vie, à cette volupté mon cœur a cessé de battre.
FRIEDRICH NIETZSCHE.

Ceci est un essai de Biographie passionnée et eut dû comporter comme sous-titre « la Passion de Notre Ami Jean de Tinan » ou « Un Héros selon le nouvel évangile », héros dans le sens qu'y attachait Carlyle et Evangile selon Nietzsche.

Celui qui mourut à 24 ans, en 1898, ne doit pas être considéré comme un homme de lettres ; ne voir en lui qu'un écrivain, n'est-ce pas singulièrement le diminuer ? En considérant la mort si proche, tous les jours de bonheur perdus à des besognes vulgaires ou médiocres ne peut-on pas s'écrier : « A quoi bon écrire quand la vie est là ! » formule qui résume celui de qui je parle aujourd'hui. L'attitude de Jean de Tinan me rappelle celle des héros de Balzac ou des dandys stendhaliens, accommodée à notre moderne aventure ! Je n'ai calculé — comme un géomètre — que la courbe de son évolution. Ce n'est pas ici de la critique littéraire, mais une méthode de vie ou une grammaire de passion, tout à la fois un exemple et un enseignement.

Rien n'est plus émouvant que la formation des légendes : les nouvelles méthodes historiques et le positivisme rendent ces phénomènes impossibles maintenant dans notre vieille Europe et les relègueront dans le domaine de l'imagination et de la fantaisie pures. On pourra s'en amuser, mais on n'y croira plus : objet de mépris pour les esprits sérieux comme a dit Heinrich Heine avec une arrière-pensée d'ironie profonde, car qu'y a-t-il de sérieux au point de vue absolu ? Ne pourrait-on pas soutenir aussi bien que ce sont la poésie et l'analyse, la philosophie et le lyrisme, le bonheur et la beauté ? Quoi qu'il en soit, nous allons reconstituer par l'analyse les traits qui caractérisent ces mirages quand l'incroyable et éternelle puissance du rêve l'emporte sur les domaines des réalités, que rien ne vient plus choquer notre complaisance et que la puissance créatrice de l'imagination fait du passé un portrait idéal conforme à nos désirs intérieurs. Le souvenir que me laisse Jean de Tinan participe de cette magie et j'en use avec lui comme Maurice Barrès fit de Marie Baskirsheff, les Evangélistes de Jésus de Nazareth et les Homérides pour la mythologie de l'Hellade. Je n'hésite pas à transcrire ce que je sais être des fictions ! Quand j'évoque ce jeune homme élégant évoluant à travers Paris dans les milieux qu'il avait élus de Montmartre au Palais de Glace, de l'Américain chez Maxim's, la poussière des boulevards me semble devenir une atmosphère d'héroïsme, la place Pigalle et la place Blanche des noms chargés de poésie. C'est qu'il est l'exact symbole de l'avidité et de la fièvre de notre jeunesse, de notre mouvement éperdu vers la joie... Je sais... Le quartier Latin, aujourd'hui, dès dix heures du soir est plein de mélancolie, Montmartre ne connaît plus sa splendeur passée. Ces lieux que nous aimons pour des

raisons transcendantes n'ont pas changé, car les choses sont ce que nous les faisons et n'existent pas en elles-mêmes, mais les nouvelles générations manquent de désintéressement et de bohémianisme. Il ne s'agit pas de rire, il faut se faire une position ! Et l'on vit dans une vie sans fantaisie, on amasse des médiocrités et à l'inventaire on se retrouve un beau jour amoindri. Jean de Tinan justement nous montre que par la seule vertu de l'exaltation on peut donner de la beauté et de la gaieté aux choses...

J'en suis sûr, c'est par les nuits froides et mondaines d'hiver que se précisa son idéal qui était, non pas de parvenir à la gloire, mais de vivre en beauté, d'être heureux : il sortit de sa tour d'ivoire pour aller dans la vie et se chercher lui-même. Que sont des années de bibliothèques auprès de telles secousses ? « Non pas s'évader de la réalité, comme prétendent certains, mais s'évader au contraire de la vie intérieure, de la vie contemplative, chasser les larves et les fantômes ». Voilà quelle fut à peu près sa formule. Pour les sensitifs d'aujourd'hui qui connaissent jusqu'à ses dernières limites toutes les nuances du monde moral, tout n'est pour ainsi dire que blessure : ou les sensations extérieures glissent, ou elles ont une telle violence que les réactions sont extrêmement lentes et sur le moment produisent une sorte d'angoisse. Ils sont dans l'ordre sentimental comme ce voluptueux de Sybaris qu'avait empêché de dormir dans sa couche le pli d'une feuille de rose... Prendre conscience de soi-même, vaincre ses dégoûts, ses timidités, ses angoisses, naître à la vie, voilà ce que ce libérateur nous propose, héros d'une tragédie intérieure, qui, à travers toutes les douleurs personnelles, se préoccupait de thèses générales.

Il avait vu que la vie des êtres sensibles est la chose la plus noble et la plus dérisoire. Rimbaud déjà avait dit : « Par délicatesse, j'ai perdu ma vie. » Comprenant que le seul salut était dans la logique glacée des psychologues, dans leur attitude insolente et voilée de clairvoyance et d'ironie, il avait découvert le grand secret. Convalescent d'une longue maladie de langueur — envoûtement de l'idéal — il reprenait lentement possession de lui-même. N'étant plus aveuglé par son rêve intérieur, sous l'éclat de toutes ces clartés froides, les yeux encore éblouis par toutes ces anciennes chimères, parvenu enfin dans le chemin de la vérité et de la vie, dans une ivresse indolente et lucide il refaisait la découverte enfantine du monde ; le charme magique était rompu et son âme dès lors devint indulgente et curieuse de sensations. Le bonheur qu'il avait cherché le pénétrait sensuellement. Sous quelles formes ?... Qu'importe !... Il chantait les nuits blanches des grands bars, les restaurants de nuit, les promenoirs de music-hall et les salles lumineuses... Il y portait sa fièvre et sa passion, et les sensations les plus vulgaires il les ressentait avec une telle violence et un tel lyrisme qu'elles en restaient ennoblies... Il aima les gens de plaisir parce que ce sont à la fois les plus libres, les plus calmes et les plus passionnés. Sous le titre de « *Penses-tu réussir ?* », il écrivit une seconde éducation sentimentale plus vécue que la première, n'en déplaise aux disciples de Flaubert, et d'où se dégage une poésie naturaliste, une vision de la vie à la fois ironique et lyrique qui est d'une folle séduction. Pourquoi le nier ? Notre jeunesse grandit parmi de petites prostituées, des estaminets, des brasseries, l'eau de toilette et le musc artificiel. Comme M. de Gœthe, Jean de Tinan raconta ses amours de jeunesse ; il se trouva

que ce furent des idylles réalistes au lieu d'être des amours de tête. Nous ne sommes pas maîtres de nos destins! Amusé en songeant à toutes ses timidités anciennes et indifférent aux jugements des hommes, il proclama que la volupté est le souverain bien. Aux amoureuses désormais, au lieu d'offrir un sentiment éternel, avec infiniment de grâce il proposait la méthode expérimentale par un paroxysme d'honnêteté..... Il rêvait une vie en beauté, en décor, monté de ton et d'un diapason élevé. Plongé dans le flot montant de la démocratie (*car notre société tend à détruire tout ce qui s'élève au-dessus du médiocre*) il nous faut saluer plus ardemment celui qui n'eut d'estime que pour tout ce qui est romanesque et passionné et qui eût voulu que la vie fût une fête éternelle.

Ce garçon, d'une verve infinie, d'une fantaisie exquise, aima les choses modernes, les milieux où il évolua en s'y plaisant infiniment : il savait que le présent seul nous appartient et ne le sacrifiait, — comme font ordinairement les poètes — ni au passé, ni à l'avenir. Il aima Paris et tous ses décors, en artiste et nullement en provincial ahuri, comme une cité merveilleuse dans une atmosphère de réalisme doré. « Donnez-moi un vin assez fort pour me faire oublier l'amertume de la vie », a dit le poète persan. Cette exaltation il l'eut en lui ; c'est dans une buée de rêve qu'il voyait le luxe de la rue de la Paix, les horizons des Champs-Elysées, les music-hall lumineux. — Impressions rapides — confuses mais éblouissantes et toutes lumineuses de bonheur, sensations qui vous envahissent parfois tout entier, l'on ne sait pourquoi : rythmes de valses — fumée de cigarette — balancement d'un rocking-chair sur une terrasse devant la mer — fin d'un bal qu'on considère de l'angle d'un salon : étranges attendrissements, étonnante conscience de

soi-même, visions merveilleuses. Jean de Tinan connut tous ces délires lucides qu'il traduisit dans une écriture impressionniste et brillante. Ce sont comme des gouttes d'essences qui en s'évaporant donnent un incroyable parfum.

Il chanta les sensations heureuses, les maîtresses, les passantes, les nuits de Paris, la fumée bleue des havanes, les estampes, les livres rares et sut découvrir la poésie cachée qui sommeille en toutes choses.

Cette sensualité, ce désir d'étreindre la vie, cet amour du réel, rêve orgiaque et d'un enivrement analogue à celui que donne la morphine, cette fièvre... tout cela qui caractérise Jean de Tinan lui fut tout à fait particulier ; pour cela seulement ne devrait-on pas ranger ses livres sur l'étagère d'or des esprits originaux qui ont préparé les Temps Modernes entre les romans idéologiques de Barrès, les livres d'égotisme de Stendhal, l'*Aphrodite* de Louys, le *Troupeau de Clarisse.*

A des générations anémiées par un long atavisme de rêves et de contemplations, il est bon d'exalter la vie et la volupté... Voilà en tout cas dans l'Art pur des idées neuves ? Je rends l'hommage qui leur est dû à quelques grands artistes d'aujourd'hui, mais ils ont fourni leur formule et à l'horizon nous ne voyons rien venir... qu'une étonnante poussière. Quelques-uns espèrent une Renaissance. Maurice Maeterlinck, ce sage familier des sommets, regardant au loin, en signe d'allégresse agite déjà des rameaux d'olivier et Nietzsche dans les ténèbres comme l'oiseau annonciateur du jour a lancé un cri éperdu de victoire.

... Ceci est une leçon de sincérité et de sagesse, en même temps qu'un chant à la vie, une prière du matin : sorte de cordial pour ceux qui ont toutes les timidités, souffrent de l'Idéa-

lisme, et ne peuvent pour ainsi dire pas entrer en contact avec le monde extérieur. L'exemple de ce jeune homme nous enseigne qu'il faut aimer les seules réalités et qu'il n'y a rien que des ténèbres derrière le monde des apparences...

Ce n'est pas sans raison que j'ai nommé Jean de Tinan un héros, car il aima la vie tout entière et ses souffrances avec une clairvoyance attendrie, comme ces maîtresses auxquelles on tient parce que, malgré leurs bassesses et leurs trahisons, elles vous donnent parfois d'incomparables minutes ; ce sont ces liaisons-là les plus profondes ! Mais ses ardeurs et ses fièvres épuisèrent son organisme délicat et il se tua par amour d'elles. S'il faut en croire certains pessimistes et même un oracle, ce fut encore une particulière faveur ; je suis sûr qu'avec son exaltation il en eût jugé de la sorte. Ce fut un apôtre à sa manière : il mourut par plaisir et pour le plaisir; car c'est la maladie qui lui procura cette excitation nerveuse, cette exaltation dyonisienne; ces teintes roses qui éclairent son œuvre ne sont pas des lueurs de joie, mais l'éclat brûlant de la phtisie ; ce ne sont pas les reflets de la jeunesse, mais les couleurs de la fièvre ; son exaltation était telle qu'elle ne tomba qu'avec sa vie. Il se tuait et la vision qu'il avait du monde était encore plus merveilleuse. Il assistait à son agonie, mais il l'acceptait avec enivrement. Quel plus bel exemple saurais-je offrir à des passionnés ?

Je voulais faire un pèlerinage aux lieux où il avait vécu pour tenter d'y découvrir un secret inattendu, un sens nouveau, à l'abbaye de Jumièges, la vallée de Navarreux, une maison de la rue de l'Université. Qu'y aurais-je trouvé ? Des paysages anonymes, un appartement vide, des pièces nues d'une affreuse tristesse, toutes ces choses n'ayant par elles-mêmes

aucun sens mais le sentiment vague et forcé, et factice, qu'y pourrait donner la rhétorique. J'aurais voulu voir aussi la tombe où était enseveli le plus étonnant jeune homme de toutes les dernières générations. C'eût été un thème classique avec des développements faciles... temps boueux d'automne, la Toussaint, la Fête des Morts, odeur âcre et fade des chrysanthèmes et des fleurs qui se décomposent. Pour donner toute sa valeur à ce caractère, par antithèse c'est de là que j'aurais exalté son culte de la vie. Où, mieux que dans un cimetière, saurait-on glorifier la passion par la valeur des contrastes ?...

Mais voilà que, dans un soir de Paris, je vis sur des affiches de l'Olympia en hautes capitales noires le nom de Cléo de Mérode : « Cléo de Mérode » offerte nue par un grand sculpteur aux yeux des foules, qui occupa des philosophes et des poètes, servit de prétexte à l'un des plus brillants essais de Jean de Tinan. Il faut croire malgré tout que la beauté physique, le rythme des lignes et la grâce ont une vertu spéciale pour émouvoir des artistes, c'est-à-dire ceux qui ont du monde la notion la plus abondante. Je voulus revoir celle qu'à n'en pas douter, il chérit quelques jours d'imagination tout au moins. Il s'y mêlait un sentimeut d'attendrissante mélancolie...

Clubmen en habit, jolies femmes en toilette de soirée, délicieuses prostituées, défilé du Paris de la vie nocturne, tout ce monde qu'il chanta — dans la lumière incandescente des lampes à arc, faisait un tableau tout d'impressionnisme de Degas ou de Toulouse-Lautrec, d'un art et d'un sens nouveaux. C'est bien là qu'il fallait venir chercher son souvenir, appuyé à la haute table d'acajou d'un bar américain, aux

étagères ornées de verres multicolores, dans la fumée d'un havane, parmi tout ce monde factice qu'il fréquenta pour échapper aux crises vides et douloureuses et à toutes les idées obscures.

HENRY DELORMEL

POÈMES D'ALGÉRIE

Le Conte du Sansonnet.

(OUED BISKRA)

Monseigneur Sansonnet vint de France
comme l'oiseau du christ
avec
en son bec
la bonne semence
du doux dogme triste.

Il semait aux cendres !

Loin de la Mecque
à son babil
il pensa mener l'âme puérile
des foules charmées
de l'entendre,
vers le Père,
le Fils
et le Saint Esprit
par le désert
au long cilice..

Le vent levé
brouilla sa piste..
il n'y prit garde
— et dit :
« Venez ! »
mais suivit..

.. Le murmure de velours
de son nom
qu'ils modulaient
à l'Arabe :
Sidi Zarzour,
des sables blonds
aux palmeraies.

— Or voici
sur sa dépouille froide
et son souvenir,
s'enfler de zéphir
ce dôme uni
comme une voile..

C'est qu'ils l'ont pris
aux fines mailles
de leur tendresse..

C'est qu'ils l'ont mis
avec ses chansons
en cage
pour être..

..L'argentin siffleur favori
des houris,
des échansons
et des sages..

L'hérétique et lente barque
l'endort au cours sans flot de l'oued
jusqu'à l'oasis paradisiaque
de Mohammed.

Nocturne.

(TOLGA)

A Mme A. G.

« N'entendez-vous pas ?
— Rien !..
..Qu'en moi mon âme !
— Là-bas !.. »

Nous vous avons donc suivie
sans vous croire..
— combien,
votre fine oreille de femme
nous découvrait de fêtes dans ces nuits !

Depuis..
dès que cendre sur cendre
se tait chaque soir

sur le sable sourd,
le vide béant du silence
aspire
tout l'inquiet amour
de nos sens
qui ne veulent qu'entendre..

— Mais hier
de sur notre couche de dattes
quand nous fit lever,
bondir
ce chant clair
dont fut plein l'espace..

.. Ne pouvions-nous trouver
plus..
— qu'une gauche petite flûte
qui mourait dans un café désert ?

Burlesque.

(Tolga)

Le mol et noble cheik reçoit ses clients et ses proches
dans une petite chambre où il n'y a rien..
— son prestige de graisse et d'étoffes
l'emplit bien.

Il bâille, soigne ses ongles, songe à la France,
jouant des parchemins paraphés
dont S. E. le Gouverneur récompense
sa fidélité.

Il sort:
un peuple s'empresse et l'adore.
Sa robe est salie de baisers d'espoirs:
il paraît comme l'aurore,
fuit comme le soir.

Moins fier certes de tant d'ouailles
que de sa chambre aux fêtes où l'on voit :
quatre chaises de paille,
dix horloges à poids,
plus: deux armoires à glace
qui se font face.

La Fable de l'Oasis.

(OUL'RHIRH)

L'eau qui voulait voir le ciel
je l'ai fait jaillir
de l'argile rose
— et le ciel l'eût bue..

.. Si
ma petite plante frêle
qui s'allait flétrir
ne l'eût reconnue
à sa fraîcheur
qui vaut un arome..

Et n'eût dit :
« Ma sœur,
ma soif vous souhaite,
mais mon ombre est verte
et vous couvrira.. »

Et l'argile blessée
aima
les lourdes palmes balancées
sur l'onde alerte.

— L'oasis,
née
d'un peu de terre,
d'un peu d'eau
et d'un noyau
de datte
prospère..

Et cette eau qui glisse,
se hâte,
paresse,
en cent canaux
est la même eau..

Et voici pétris de la même terre,
son lit,
ton chemin,
ma maison grossière,
et ces pourpres murs..

.. Autour des fils innombrables
du vieux dattier père
pareils à lui
d'élan fin,
de murmures,
de fruits..
car ils sont mille arbres
et le même arbre.

— Dis !
si le néant recule
devant trois simples choses
en vie,
où la nature à l'envi
module
tout l'hymne sans fin des métamorphoses..

.. Pour te composer
au désert des temps,
parmi la cendre des heures
un humble, divers et calme
bonheur,
n'en peux-tu trouver
autant
dans ton âme?

HENRI GHÉON

1905.

POÈMES
DE WILLIAM MORRIS

I

J'écoutais à Pâques-fleuries les paroles d'un prêtre. Il parlait de Jésus trahi. Je me figurai les oliviers du jardin de Gethsémanie, le baiser de Judas, le nom chuchoté, la lueur des lanternes, et je me laissai aller à un rêve de baisers. Je pensai aux baisers des amants au clair de la lune, et à la douleur qui les accompagne; je songeai au baiser de Juliette dans le tombeau; au baiser du moine Angelico qui, au son de la musique sacrée de l'office, priait Dieu de lui enlever la vie, et qui, l'auréole au front, passe avec son amie entre les rangs des anges: ils vont ensemble, se tenant par la main, ces deux cœurs aimants, vers la lumière éclatante du trône de l'Eternel. Je rêvai du baiser donné au lit de mort, au moment où l'âme monte au ciel. Toutes ces pensées affluaient à mon esprit. La vie finit, mais l'amour dure à jamais. Ce saule se détachant sur le ciel bleu où passent de légers nuages me fait penser au baiser trompeur. Christ, ta croix terrible jette son ombre sur le monde, et la lumière de son visage éclaire des baisers de malheureux.

II

Murmure pour moi une seule prière entre tes lèvres closes. N'aie qu'une pensée pour moi là-haut parmi les étoiles. La nuit d'été décline, la lueur du matin filtre faible et pâle à travers les nuages, qui attendent l'aube, patients et sans couleur, bien que le soleil soit prêt à les inonder de rayons d'or.

Au loin dans les champs, au-dessus du jeune blé un vent froid et inquiet souffle sur les lourds ormeaux ; les roses sont sombres ; pendant le long crépuscule tout soupire après le jour, autour de la maison solitaire au milieu du blé. Dis-moi un seul mot à travers le blé, à travers les épis frêles et inclinés du blé.

WILLIAM MORRIS

Traduit de l'anglais par THOMAS B. RUDMOSE-BROWN

POÈMES D'ERNEST DOWSON

IMPENITENTIA ULTIMA

A Robert Harborough Sherard.

Avant que ma lumière ne s'éteigne à jamais, si Dieu me donnait le choix de ses grâces,

Je me soucierais peu de la longueur de mes jours, je ne désirerais pas les choses à venir ;

Mais je crierais : « Un jour des grands jours perdus, un visage parmi tous les visages,

Permets-moi de revoir celui-ci, de revivre celui-là, puis de m'éteindre.

Car, Seigneur, j'étais libre de cueillir toutes tes fleurs, et j'ai choisi les roses tristes du monde.

Et voilà pourquoi je dois manger mon pain avec amertume et à la sueur de mon front ;

Mais devant le terrible trône de ton jugement, quand ma vie lasse sera finie,

Je suis prêt à récolter ce que j'ai semé et à payer ma juste dette.

Mais une seule fois avant que le sable ne s'écoule et que le fil d'argent ne se rompe,

Accorde-moi une grâce et lève le voile des années douloureuses.

Accorde-moi une heure de toutes mes heures, et laisse-moi voir en signe de toi

Luire ses yeux purs et pitoyables, et que je baigne ses pieds de mes larmes.

Ses mains pitoyables me calmeraient et sa chevelure s'épandrait sur moi et m'aveuglerait,

Loin de la vision de la nuit et hors d'atteinte de la peur ;

Et ses yeux seraient ma lumière, quand le soleil s'éteindrait derrière moi,

Et les violes de sa voix seraient le dernier son à mon oreille.

Avant que les eaux courantes ne tombent et que mon âme en soit submergée,

Et que ta colère ne me fende de son glaive, comme un enfant coupe une fleur,

Je te louerai, Seigneur, en enfer, quand mes membres seront déchirés,

Pour la dernière et triste vision de sa face et la petite grâce de cette heure. »

NON SUM QUALIS ERAM BONÆ SUB REGNO CYNARÆ

La nuit dernière, ah ! la nuit de la veille, entre ses lèvres et les miennes

Ton ombre est tombée, Cynare ! ton souffle a passé

Sur mon âme entre les baisers et le vin,

Et je me sentis désolé et malade d'une vieille passion,
Oui, je me sentis désolé et je penchai la tête.
Je t'ai été fidèle, Cynare, à ma façon.

Toute la nuit sur mon cœur je sentis battre son cœur chaud,
Toute la nuit elle se partagea dans mes bras entre l'amour et le sommeil.
Certes, les baisers de sa bouche rouge furent doux,
Mais je me sentis désolé et malade d'une vieille passion
Quand je m'éveillai et vis que l'aube était grise.
Je t'ai été fidèle, Cynare, à ma façon.

J'ai beaucoup oublié, Cynare, couru avec le vent,
Jeté des roses, des roses follement avec la foule,
Dansant pour oublier tes lys pâles et perdus.
Mais je me sentais désolé et malade d'une vieille passion,
Oui, tout le temps, parce que la danse était longue.
Je t'ai été fidèle, Cynare, à ma façon.

Je criai qu'on jouât de la musique plus folle et qu'on m'apportât du vin plus fort,
Mais c'est quand le festin est achevé et que les lampes s'éteignent,
Que tombe ton ombre, Cynare. La nuit est à toi,
Et je me sens désolé et malade d'une vieille passion.
Oui, j'ai faim des lèvres de mon désir.
Je t'ai été fidèle, Cynare, à ma façon.

APRÈS-MIDI EN BRETAGNE

Ici, où le parfum de la bruyère flotte dans l'air alourdi de soleil,

Au flanc d'une colline escarpée, sur un rebord herbeux, je suis resté couché des heures et je n'ai entendu

Que la vague brise s'évanouir dans un soupir comme un baiser,

Et la rivière fuir en murmurant, et l'appel lointain d'un oiseau.

Sur la colline solitaire, dans l'ensoleillement d'or, je veux me taire et me reposer.

Le monde s'efface dans un rêve, et je sens qu'un sort m'est jeté.

Et quelles étaient donc toutes ces luttes pour le myrte ou la rose ?

Et pourquoi ai-je pleuré à cause de la pâleur d'une fille, passant l'ivoire ?

Loin du bruit des langues mauvaises, seul dans un monde solitaire,

Dans une terre de rêve parfumée, sur les limites de la vie et de la mort,

Ici, je veux m'étendre, tandis que les nuages voleront sur moi, et creuser une fosse où mon cœur

Puisse dormir d'un sombre sommeil, avec la bruyère au-dessus de lui et sous lui la rouge, rouge terre.

Dors et sois paisible pour une journée jusqu'à ce que l'angelus rose et blanc
S'élève doucement du village qui est sous la colline :
« Mère de Dieu, ô miséricorde, dirige tes regards pitoyables vers nous,
Les faibles et les aveugles, qui nous dressons dans notre lumière et nous faisons tant de mal ! »

ERNEST DOWSON

traduit de l'anglais par STUART MERRILL

OÙ NOUS EN SOMMES

LA VICTOIRE DU SILENCE

Ou concentre-toi ou meurs.
MICHELET

II

Un peu d'apologétique.

LE SYMBOLISME. — Jamais expression d'art ne fut plus claire. Il eût été facile aux pamphlétaires, avec quelque scrupule, de faire œuvre critique rien qu'en coordonnant, en élucidant les unes par les autres les définitions diverses qui ont été répandues avec abondance depuis vingt ans par Mallarmé, Moréas, Paul Adam, Barrès, Charles Morice, Achille Delaroche, Georges Vanor, Albert Mockel, Gustave Kahn, Francis Vielé-Griffin, André Gide, Remy de Gourmont et moi-même.

Nous n'avons besoin aujourd'hui que de rappeler ces bases générales :

De Griffin, en 1895 :

« Ce qui caractérise le Symbolisme, *c'est la passion du mouvement* au geste infini, *de la Vie même*, joyeuse ou triste, belle de toute la multiplicité de ses métamorphoses, passion agile et protéenne, qui se confond avec les heures du jour et de la nuit, perpétuellement renouvelée, intarissable et diverse comme l'onde et le feu, riche du

lyrisme éternel, *prodigue comme la terre* puissante, *profonde* et voluptueuse *comme le Mystère* ».

D'André Beaunier :

« Il y a deux manières essentiellement en art, dont l'une consiste dans l'*expression directe* et dont l'autre procède par *symboles*. Un symbole est une image que l'on peut employer pour la représentation d'une idée grâce à de secrètes condescendances dont on ne saurait rendre compte analytiquement.

« La valeur expressive du symbole est dans une certaine mesure mystérieuse... L'art est réaliste ou symboliste.

(*La Poésie Nouvelle*).

De M. Georges Pellissier, cette page excellente pour le grand public et trop peu connue :

« Comment caractériser la conception que le Symbolisme se forme de la poésie ? Telle qu'il l'entend, la poésie a pour objet, non pas de reproduire avec précision des formes déterminées, mais d'évoquer « l'âme des choses ». En face d'un paysage, le Parnassien rendra par des termes aussi justes, aussi nets que possibles, tout ce que perçoit son œil ; le Symboliste, découvrant sous les apparences sensibles ce qu'elles recèlent de latent, traduira la « correspondance » de ce paysage avec son âme, car l'âme des choses, à vrai dire, c'est l'âme même du poète.

... « Pour être un poète symboliste, il n'est pas nécessaire de faire proprement ce qu'on appelle des symboles ; il suffit d'exprimer les secrètes affinités des choses avec notre âme. Mais une poésie qui a ces affinités pour objet sera le plus souvent symbolique ; car, dès que nous les suivons avec quelque teneur, elles revêtent la forme du symbole. Qu'est-ce donc que le symbole ? Distinguons-le de la comparaison et de l'allégorie. Tandis que la comparaison considère deux

termes en les maintenant éloignés l'un de l'autre, le symbole associe ces deux termes intimement, ou, pour mieux dire, les confond. Quant à l'allégorie, elle se rapproche beaucoup moins du symbole que de la comparaison même. A une idée déjà conçue par l'esprit en dehors de toute forme sensible, elle superpose une image tirée du monde extérieur ; elle n'est guère qu'une comparaison qui se prolonge. Le symbole est tout autre chose. Le symbole a pour caractère essentiel d'éclore spontanément, sans réflexion, sans analyse, dans une âme simple qui ne distingue même pas entre les apparences matérielles et leur signification idéale. A vrai dire, les poètes n'ont guère plus, de nos jours, cette simplicité d'âme. Mais il s'efforcent de revenir à la candeur primitive. Ils réagissent par là contre la poésie critique et analytique des Parnassiens, contre leur philosophie, plus ou moins consciente, qui est le positivisme. Enfin le symbole, beaucoup moins précis que l'allégorie, est aussi beaucoup plus complexe ; les similitudes qu'il exprime, étant peu rigoureuses, peuvent s'étendre à plus d'objets unis ensemble et fondre plus de significations diverses. (*L'Evolution de la poésie dans ce dernier quart de siècle.* — *Revue des Revues*, 15 mars 1901).

Ce que, répondant à cette question : « Quels sont les principes de l'impressionnisme et du symbolisme dans la littérature et les autres arts ? » M. André Beaunier résuma en ces quatre petits paragraphes dont la concision pleine conviendrait très bien à quelque « Manuel Roret » de l'art contemporain :

1° Le symbolisme est une manière artistique qui consiste a suggérer, non à décrire.

2° La description pure et simple s'accorde avec une philosophie positiviste. Le symbolisme, au contraire, convient à une doctrine qui fait sa part à l' « inconnaissable ».

3° Le symbolisme, l'impressionnisme ont encore eu cette raison d'être de réagir contre des poncifs. Ces nouvelles écoles ont fait, en art, un grand effort de sincérité.

4° Le symbolisme et l'impressionnisme semblent, d'abord, être des doctrines contraires : le premier visant l'objectivité, le second s'avouant subjectif. Mais cette contrariété n'est qu'apparente, l'impression la plus aiguë, la plus sincère étant la plus générale et la plus vraie.

(*La Fronde*, 26 mai 1901).

Il y aurait des nuances, notamment sur les rapports, et distinctions, et oppositions philosophiques, certain positivisme pouvant être représenté par le symbolisme autant qu'une autre doctrine, mais enfin cela peut aller...

Il va sans dire aussi que ces éclaircissements simplifient pour plus de netteté et ne touchent pas toutes les conséquences qui se manifesteront encore.

La technique. — Notre préoccupation de la technique, la recherche de formes nouvelles, particulièrement dans le mouvement du rythme et de la langue, fut un des principaux tremplins de l'incompréhension ou de la mauvaise foi. Et il faut bien le dire, l'incompréhension trouva quelque appui en nombre de symbolistes paresseux.

Une excuse : les révoltes contre les discussions techniques sont un reste de l'esprit romantique.

Ce détestable esprit, que notre génération n'a pas encore bien filtré, empoisonne parfois l'intelligence, alors que le tempérament même lui est hostile. On sait qu'il a comme principe exclusif la liberté, non pas la liberté d'approfondir nos moyens d'art et par conséquent de nous *recréer* une œuvre organique, mais la liberté de l'empirisme par où il

fausse l'inspiration. Les résultats sont connus : cassures artificielles prises pour des nouveautés, petits désordres à travers les mêmes entraînements inconscients d'une tradition dans ce qu'elle a de plus mécanique, tout extérieure.

Et puis, l'on ne se méfie pas assez que le public condamne le poète aux aveux de l'artisan, que la poésie s'éclaire d'une publicité technique impuissante à servir les autres arts. Musique, peinture, sculpture, architecture doivent se passer de tout étalage professionnel, parce que chacun de ces arts emploie une langue dont le public ignore les éléments. Dans la poésie, il s'imagine au contraire les avoir appris, dès l'école communale, avec l'orthographe ; il se fait juge peut-être moins de nos œuvres que de nos moyens. Son illusion est légitime ; la poésie rentra dans ses premiers exercices de lecture et de mémoire. Sa juridiction appelle donc notre défense contre un enseignement de l'école qui n'a pu rien lui apprendre, et duquel cependant il croit tenir tous nos droits avec sa langue qui est celle de tous.

Cette défense par les poètes de leurs moyens, défense non pas lyrique mais minutieuse, est sans doute un des signes les plus évidents de leur vitalité créatrice, puisqu'elle se produisit à toutes les époques de renouveau. Et l'on remarquera que leur lassitude des discussions publiques sur les points vitaux de leur métier, leur acquiescement au « n'importe quoi » ou au « tout ce qu'on veut », coïncide avec les reprises truquées de la routine, avec une diminution de la conscience.

Un des grands honneurs des symbolistes fut le scrupule technique de leur art, ce qui est pour les artisans probes le souci de la matière, non dans la voie superficielle d'une

tradition académique, mais dans le sens profond d'une tradition organique.

Les Maitres. — Les aînés ne furent pas contents. De ce que nous choisissions nos maîtres en dehors de l'étiquette, la légende s'établit de notre irrespect d'apaches. Jusque sous la coupole, les discours en retentirent avec clichés usuels sur la décadence.

La vérité est que malgré notre haute admiration pour certains, parnassiens et naturalistes nous agonisèrent d'injures dès nos premiers livres, ou se tinrent dans une méconnaissance systématique de nos efforts. Nous eûmes à lutter contre les injustices les plus grossières. On fut obligé d'armer de petits brûlots, et il en a cuit à quelques-uns qui n'étaient ni des vrais poètes, ni des artistes. Mais notre piété pour les maîtres de notre élection n'en fut que plus émue, si notre religion indépendante se gardait de la servilité ostentatoire où se complaît envers Hugo le culte mortuaire de M. Catulle Mendès.

Cette indépendance, cette volonté d'être nous-mêmes n'enlevait rien à notre vénération. On s'indigna d'un culte catapulte qui nous écrasait aux abords du temple hugotique comme dans les douves d'une forteresse. Cependant il n'y avait pas eu de jeunesse plus tremblante que la nôtre à l'approche du dieu. A cinquante ans de distance, c'est un symboliste qui, à côté de l'hommage le plus touchant des premiers disciples, élève symétriquement son hommage.

Qu'on lise ce récit d'une visite à Hugo de M. Stuart Merrill :

« Arrivés au petit hôtel de l'avenue d'Eylau, nous dûmes supplier Guillaumet de tirer la sonnette, car l'émotion nous coupait les bras, et d'entamer les pourparlers, car elle nous étranglait la voix. Une

servante nous répondit qu'elle ne savait si monsieur Victor Hugo était chez lui (ce « monsieur » sonnait étrangement à nos oreilles) et nous pria d'attendre dans le salon de l'entresol. Guillaumet nous quitta pour aller voir son ami Georges à l'étage supérieur.

« Ce salon était-il tendu de rouge, de bleu, de rose ou de vert ? Avait-il deux ou trois fenêtres, une ou deux portes ? Son ameublement était-il Henri IV, Louis XVI ou Empire ? Je l'ignore, n'ayant pu détacher mes regards d'une table ronde où était posé le *Tombeau de Théophile Gautier*. Ni cette table, ni ce volume, ne m'intéressaient particulièrement. Mais à mon esprit chaviré il fallait quelque détail précis où il pût se raccrocher. Ce fut grâce à cette table secourable que je ne tombai pas en syncope. Peu à peu, cependant, je me remis et mon attention fut attirée par un magnifique chat qui rôdait autour de nous. Je le désignai du doigt à Quillard qui paraissait aussi pâle et décomposé que moi. Cependant il eut l'audace inouïe de s'emparer du chat, et d'une voix rauque il me demanda : « Stuart, as-tu sur toi des ciseaux ? » Ne supposant pas qu'il désirât émasculer le noble animal, je lui soufflai : « Non, mais pourquoi veux-tu des ciseaux ? » « Pour couper une touffe de poils au chat de Victor Hugo et la garder en souvenir ! »

« Je vous assure que je ne songeai pas à rire, d'autant moins que la panique me reprenait. J'entendais dans l'escalier des pas lourds qui descendaient. C'était Victor Hugo, sans aucun doute. Les pas se rapprochaient. Quillard suait d'émotion, mon cœur battait la chamade. Les pieds mystérieux touchaient à la porte, une main en tournait le bouton. Nous sentions sur nos tempes le souffle de la petite mort. La porte s'ouvrit lentement, très lentement... C'était la servante qui venait nous dire que monsieur Victor Hugo n'était pas chez lui. O mensonge béni ! Nous dégringolâmes quatre à quatre l'escalier, sans attendre Guillaumet, et nous courûmes boire un vulnéraire chez le marchand de vins du coin. » (*La Plume*, 15 déc. 1903).

Maintenant, qu'on rapproche ce récit de la page suivante de Théophile Gautier au lendemain d'*Hernani* :

« Deux fois nous montâmes l'escalier lentement, lentement, comme si nos bottes eussent eu des semelles de plomb. L'haleine nous manquait; nous entendions notre cœur battre dans notre gorge et des moiteurs glacées nous baignaient les tempes. Arrivés devant la porte, au moment de tirer le cordon de la sonnette, pris d'une terreur folle, nous tournâmes les talons et nous descendîmes les degrés quatre à quatre, poursuivis par nos acolytes qui riaient aux éclats.

« Une troisième tentative fut plus heureuse; nous avions demandé à nos compagnons quelques minutes pour nous remettre, et nous nous étions assis sur une des marches de l'escalier, car nos jambes flageolaient sous nous et refusaient de nous porter ; mais voici que la porte s'ouvrit et qu'au milieu d'un flot de lumière, tel que Phébus-Apollon franchissant les portes de l'aurore, apparut sur l'obscur palier qui ? Victor Hugo lui-même dans sa gloire.

« Comme Esther devant Assuérus nous faillîmes nous évanouir ». (*Histoire du Romantisme*. Nouv. éd. Charpentier, p. 9).

Quand nous apprîmes, un peu moins jeunes, à révérer de hautes gloires moins glorieuses, et quand nous trouvâmes plus près de nous une substance lyrique que n'avaient point épuisée Hugo ni ses vassaux, on sait de quelle tendresse sensible nous entourâmes nos maîtres immédiats, Mallarmé et Verlaine. Combien, avec plus ou moins de partage, suivant nos natures, notre sincérité fut fraîche et notre exaltation sans réserve ! Pendant des années, au mépris de tout intérêt personnel qui a d'autres avantages, il semble, à recouronner les vainqueurs en place, nous forçâmes les barbares à découvrir, puis à célébrer le génie de nos initiateurs. Eût-on

jamais pu croire que des êtres se rencontreraient pour mettre en suspicion notre culte et notre foi ?

Pour ne pas le croire, il eût fallu que n'existât point un des compagnons mêmes de nos deux maîtres, M. Catulle Mendès.

Mais M. Catulle Mendès existait et à deux reprises les journaux transcrivirent des paroles nobles et dignes dont voici le premier échantillon :

« Voyez-vous, les jeunes sont trop injustes... Ils éreintent tous ceux qui atteignent à la gloire (?), même si le nouveau glorieux est des leurs ; nous n'étions pas ainsi : nous avons mieux aimé Coppée après le *Passant* qu'avant, et nous nous en faisons honneur. Les jeunes d'aujourd'hui n'exaltent que ceux qu'ils ne peuvent pas craindre... Ils ont exalté Mallarmé, *parce qu'ils savaient bien* que Mallarmé ne donnerait jamais l'œuvre retentissante... *Ils ont surfait Verlaine*, qui n'était qu'un bon poète de second ordre, Desbordes-Valmore en pantalon ; et, quand ils ont vu que Verlaine allait devenir célèbre, ils ont commencé à chercher une autre gloire de la pénombre (??). Voyez le cas de Maeterlinck, ils l'ont applaudi après *Pelléas et Mélisande ;* ils le débinent depuis *Monna Vanna* » (!?) (*La Presse*, 26 mai 1903).

On eut beau répondre à M. Mendès de ne pas plus douter de notre sincérité dans notre admiration pour son camarade Verlaine et pour son *ami* Stéphane Mallarmé que nous ne doutions de son goût pour les chefs-d'œuvre de M. Coppée, un an après, il répétait :

« Revenons aux classifications d'il y a quinze ans : vous prenez Mallarmé pour un chef d'école ! Mais ses fameuses soirées du mardi, c'était un rendez-vous de thuriféraires assurés d'être un jour plus illustres que leur hôte ; ils adoraient le génie inconnu et qui devait

le demeurer. Ils étaient heureux d'être les seuls à apprécier un Christophe Colomb qui ne découvrirait jamais l'Amérique. *Ah! ces groupements des disciples extasiés ne vont point sans quelque bassesse...* César Franck et Dierx ont subi de bien décevantes génuflexions... » (*Le Matin*, 19 août 1904).

Que la honte de ces lignes demeure! Elle dévoile que le brillant auteur de Cyrano cul-de-jatte n'a aucune conscience de l'idéal sans lequel il n'est pas aujourd'hui pour nous d'art ni d'artistes; et elle nous affirmera dans le choix de nos maîtres...

LES NATIONALITÉS. — On se rappelle que le jeu des nationalités fut un des favoris de nos massacreurs. Les joueurs de boules qui, en littérature, se nomment « critiques » ne s'en privent jamais. Dès qu'ils aperçoivent la moindre petite ligne inégale ou qu'une image apporte quelque brume en leur esprit, ils tâchent de se distraire; la partie commence, ils lancent le « cochonnet ». M. Auguste Dorchain, connu pour son amour des petites traditions qui sans doute lui vaudra bientôt le poste du regretté M. Pingard, s'est chargé plus particulièrement, depuis quelque temps, de cet office : il dénonce l'étranger. Cependant les poètes symbolistes n'ont pas eu encore l'heureuse fortune de s'appeler Waddington pour représenter la France en Angleterre. Mais il s'est fait que le hasard a gratifié le nom de plusieurs d'entre eux de consonances plus ou moins exotiques, bien qu'ils fussent ou de pure famille française ou de mère française et *tous* d'éducation entièrement, profondément française. Il faut ajouter que le symbolisme étant, par certains côtés, un réveil de la vraie littérature française des provinces du Nord contre la déplorable mainmise méridionale, il a eu une grande influence sur tous les pays

nordistes de langue française ou autres, d'où un certain nombre de noms flamands, et parmi les plus glorieux.

L'extraordinaire dans l'abaissement est que les Parnassiens n'abandonnèrent pas aux universitaires des arguments contre nous aussi misérables. Jamais groupement ne présenta en effet plus d'exotiques, et il va sans dire que c'est M. Catulle Mendès, Bordelais d'origine juive portugaise, qui saisit tous les prétextes pour marquer du caractère étranger — l'on a vu avec quelle absurdité, quelle fausseté et quelle perfidie ! — nos réformes les plus légitimes.

Qui de nous aurait jamais songé à s'armer contre Leconte de Lisle ou contre Léon Dierx de leur naissance et de leur éducation aux tropiques ? à se demander s'ils n'étaient pas moins Français que le soi-disant Américain Stuart Merrill, d'éducation sûrement parisienne ? La vieille souche lyonnaise de Louis Vielé qui répond au nom poétique de Francis Vielé-Griffin ne dépasse-t-elle pas nationalement l'origine de M. de Hérédia qui est un Espagnol colonial ? Et seraient-ils tous deux Américains depuis la conquête de Cuba ? Les Coppée qui pullulent à Mons ne revendiqueraient-ils point pour la Belgique notre poète « François » ?

Puisque nos pseudo-traditionnels veulent nous mener sur ce terrain, qu'ils veuillent bien nous suivre, que M. Auguste Dorchain daigne suspendre le lancement de son petit « cochonnet » pour découvrir les meilleurs buts. Il y a de quoi être embarrassés : quel est le Français : Gregh, l'humaniste, Benjamin de l'Académie, ou Kahn, le symboliste, le réprouvé ? Mme de Noailles, pour avoir emprunté un nom de France, perdrait-elle les droits de sa naissance levantine ? Nous pourrions peut-être accuser ses origines étrangères de sa timidité à profiter de nos

évolutions et de toutes les ressources de nos moyens. Constatons que nos récentes poétesses, tant louées pour leur talent si national, sont roumaines, courageusement, quand elles ne sont pas anglo-saxonnes sous un masque moyen-âgeux...

Que M. Dorchain-Pingard en prenne son parti, et aussi le juif portugais Mendès, ces exotismes sont dans la tradition française. A chaque renouveau, notre poésie a repris force par la greffe d'une bouture exotique sur le plant populaire. Par leur naissance, leur origine ou leur culture, nos poètes auraient toujours été des étrangers, si la langue, qui est le premier ciment de l'âme nationale, n'avait fait de leurs œuvres les assises de la patrie. Dès le moyen âge, notre poésie doit aux Provençaux, alors plus qu'aujourd'hui des étrangers, un nouveau jaillissement lyrique. La floraison de la Pléiade épanouit toutes les semences de l'Italie et de la Grèce. Et notre dix-huitième siècle même n'a commencé de naître à la poésie que par deux poètes de l'île Bourbon, le chevalier de Bertin et le chevalier de Parny (inspirateur de Lamartine) avant le demi-Grec André Chénier... Songez, M. Mendès, que sans les petits Espagnols qui maltraitèrent Victor Hugo au collège de Madrid, votre orientalisme méridional n'eût jamais pu se draper dans toute la défroque du théâtre romantique !

Chose curieuse : ce qui est vrai pour la poésie française l'est pour la poésie de toutes les littératures occidentales ; on ne l'a pas assez vu.

Finissons-en de ces pauvretés, et savourons les *faits*.

Jamais mouvement ne fut moins étranger, en dehors des assimilations inconscientes, que le mouvement symboliste, par ses inspirations d'abord, Mallarmé, Parisien de race, et Verlaine, Lorrain, par ses protagonistes ensuite, dont l'éduca-

tion et l'origine luttent pour que triomphe la véritable culture de langue d'*oïl*.

La vie, l'action sociale, la réaction, la science, etc., ou l'acte d'un mauvais clerc. — Le mauvais clerc est celui qui incapable de se trouver lui-même s'efforce à déclasser les autres. C'est un grand brouilleur de dossiers. Il passe sa vie dans les ratures.

Voici déjà plusieurs années que M. Camille Mauclair ne veut plus faire mentir son nom. On a vu qu'il fut un de nos premiers fossoyeurs, il y a plus de cinq ans déjà. Mais sa dernière pelletée est monstrueuse. Informe et lourde, on aurait tort d'attendre que les pluies de saison la délaient, de s'en aller en sifflotant. Nous avons trop usé du dédain, arme de fierté, mais aussi de paresse. Qu'on m'excuse : c'est de la piètre besogne, évidemment, fort inutile pour nous qui *savons* ; seulement, il importe que le public sache, que *leurs* légendes finissent : j'ouvrirai la motte d'un coup de bêche.

Cela s'appelait, le 15 janvier dernier, dans *La Revue* : *La réaction nationaliste en Art et l'ignorance de l'homme de lettres.* Dans une lettre postérieure (*Les Essais*, avril), M. Mauclair s'est défendu d'avoir « injurié » notre génération. Il y a plusieurs sortes d'injures, et les plus graves ne sont pas les moins vagues. Or, qu'on se reporte à mes citations premières : si une pareille violence de confusions à l'égard des symbolistes, si ces constatations d'« avortement », de « stérilité », d'un « art imprécis, *involontaire*, amoral » ne sont pas dans l'ordre intellectuel injurieuses devant les œuvres qui n'ont cessé de paraître, que faudrait-il ? Cependant, l'édition nouvelle et augmentée de ces injures ne les atténua pas, au contraire, elle n'a pu

surprendre que les ignorants des anciennes, c'est une suite logique.

Ce qui n'est pas logique est le rôle qu'au départ de son article M. Mauclair s'attribue. Il espérait sans doute qu'on aurait oublié ses travaux passés de fossoyeur, et il nous parle de ses services ! Certes, il n'a pas perdu une occasion de s'occuper des uns et des autres ; à propos de tout et de tous il a grossoyé, grossoyé, grossoyé... pour aboutir aux conclusions de son *Symbolisme en France* et aux pages en pendant du *Soleil des Morts !* M. Mauclair n'a rendu qu'un service à la poésie nouvelle : son *Etude sur Jules Laforgue* et son *Edition de ses œuvres*. Or l'édition est si mauvaise, tellement criblée de fautes qu'elle provoque jusqu'en Hollande des monographies étonnées ; et l'« étude » a cette abondance égale où la légèreté du pauvre Ariel est devenue méconnaissable. J'oubliais *Eleusis, Causeries sur la Cité intérieure* dans lesquelles notre clerc développait, avec forces délayages métaphysiques, ce qu'il s'empressa de dénigrer plus tard.

Que nous veut-il donc ? et quelle assurance tant de flottements lui donnent-ils contre nous ?

M. Mauclair accuse notre génération : 1° de renier nos premières amours (Wagner, Ibsen, etc.) ; 2° de désavouer ses hardiesses et toutes formes nouvelles ; 3° de se soumettre aux plus vieilles contraintes de réaction ; 4° d'installer le « nationalisme politique » en art ; 5° de tourner le dos à la vie (la vie pratique, les questions économiques, etc.) ; 6° de dédaigner l'action sociale ; 7° d'ignorer tout, notamment la technique des arts connexes ; 8° de mépriser la science ; — ces accusations, embrouillées d'un salmigondis fantastique d'affirmations gratuites et

de contradictions tellement grosses qu'on se demande, à lire le factum, si l'on n'est pas le dormeur éveillé...

Ce qu'il y a de plus incroyable est l'arbitraire des rapprochements ; mais ce qu'il y a de plus prodigieux est l'erreur mauvaise, continue, absolue de ses vingt-cinq pages !

Point par point :

1° Il est clair que si l'on ne parle plus de Wagner ni d'Ibsen, c'est qu'ils sont *assimilés*. Nous n'avons plus à les aimer d'une façon extérieure à nous, nous les aimons en nous-mêmes ; ils font partie de notre chair, ils recomposent en nous une nouvelle substance. Notre curiosité de l'étranger n'en est pas amoindrie ; le prouve assez la vogue récente des musiciens russes et des écrivains Gorki, Tchekhov ; en Angleterre, des Kipling et des Wells, pendant que Nietzsche, insuffisamment digéré, en est à la période suivante, intermédiaire entre l'émotion initiale et l'assimilation complète.

2°, 3° et 4° Où sont donc nos désaveux et quand donc ont paru des œuvres plus altières et plus renouvelées que celles qui sortent des mains quotidiennes de Maeterlinck, de Verhaeren, de Gide, de Merrill, de Fort, de Griffin, de Jammes, de Mockel, de Bataille, de Ghéon, etc., etc ? Si Régnier et Moréas usent pour le moment d'une forme plus statique que dynamique, s'ils donnent le pas au *caractère* sur *l'action*, ce qui est certes admissible, ils n'en restent pas moins poétiquement des nôtres, en sachant découvrir dans le symbolisme même un filon classique que le classicisme ne connut pas. M. Mauclair ne veut pas voir que le symbolisme, dès l'origine, fut, sous certains rapports, en même temps qu'une refloraison lyrique contre le naturalisme, une *renaissance* classique contre le romantisme. Mallarmé, par la contraction,

Verlaine, par le dépouillement, furent d'abord des classiques. Schwob, Gide, van Lerberghe sont des classiques. Tout cela n'a rien de commun avec l'académisme, et c'est par trop abuser de la polygraphie que de faire d'une « renaissance » une « réaction ».

La réaction n'est pas dans un goût plus scrupuleux, une étude plus approfondie des vieux maîtres pour reconnaître ce que nos pères ont laissé perdre, pour découvrir *contre l'académisme* des richesses toujours neuves, pour boire aux sources organiques d'un art ; la réaction est dans les formes traditionnelles les plus lâches, mises au service de redondantes plaidoiries sociologiques. Les réactionnaires sont nos petits Toulousains gonflés par la capitale, nos petites poétesses aux fièvres habiles, nos petits humanistes, benjamins de l'Académie.

Puis le « nationalisme politique », l'« esprit romain », le « masque latin », termes de gazette que M. Mauclair détourne pour les appliquer à contre-sens, comment toucheraient-ils le développement d'art d'une génération dont les représentants principaux comptent des Gustave Kahn, des Stuart Merrill et des Verhaeren ! Il est impossible d'abuser d'affirmations plus invraisemblables et de mêler plus confusément les questions. M. Mauclair est obligé lui-même de distinguer deux nationalismes. Aussi bien, qui pourrait nier, en dehors de toute politique, par une simple prise de conscience esthétique et morale, le besoin qu'éprouve aujourd'hui, par tout l'univers, chaque nation de se replier sur soi, d'accuser et de fortifier son centre, disjoint et déformé par la facilité des pénétrations de l'extérieur ! Cette concentration, base de notre existence même, fut rendue nécessaire par la dispersion

immense du XIXe siècle; c'est pour ainsi dire physiologique, il n'est point d'internationalisme qui puisse l'éviter.

Mais cela nous tient très loin des partis où M. Mauclair veut nous compromettre ; le « nationalisme *littéraire* » s'évanouira quand le « socialisme *littéraire* » aura cessé de l'inventer.

5° et 6° « La génération symboliste a été très styliste, très érudite, très artiste : peinture, lettres étrangères, musique, hellénisme, latinité, philologie, folklore, occultisme, tout l'a passionnée. Seulement, *elle s'est totalement limitée* (*!*) *: elle a tourné le dos à la vie.* Par horreur du naturalisme qui cherchait confusément un « art social » elle s'est jurée de ne rien savoir de l'évolution sociale. Pour elle, c'est le règne de Homais. La science ne l'intéresse pas, et c'est la révolte, parce qu'elle ruine la métaphysique.(?) Et voilà une chose jugée. »

Cette citation qui nous remet bien dans la manière bousculée de notre fossoyeur, nous la connaissions, n'est-ce pas ? Nous savions déjà que nous étions « morts », il y a cinq ans, parce que nous étions « retirés de la vie »... la vie pratique, la vie économique, la vie sociale, etc., etc.

Vraiment M. Mauclair joue de malheur ; il se trouve qu'au point de vue « pratique » jamais poètes — à la différence des romantiques et des parnassiens qui pour la plupart vivaient en marge, — n'auront connu de plus près que les symbolistes la vie de leur temps. Il n'y en a pas plus de trois ou quatre qui se contentent d'habiter leurs rêves ou soient même professionnellement des « hommes de lettres ». Nuls plus qu'eux n'ont accepté la vie de tous, ne se sont mêlés à la vie pratique, aux métiers administratifs, industriels ou ruraux. L'un est un

agronome actif, maire de sa commune; l'autre est un bon constructeur d'automobiles ; celui-ci est un médecin de campagne qui fouille et soulage toutes les misères ; celui-là est un excellent agent consulaire d'Extrême-Orient, fort expert sur les problèmes de la main-d'œuvre asiatique ; tel qui écrit un peu partout et le dont le titre est « littérateur » s'occupe de vingt affaires diverses, industrielles et commerciales; tel autre enfin vit de la terre, éleveur et fermier. Et ce ne sont pas des vaincus de l'art ; tous produisent, tous mettent au-dessus de tout leur nom de poète, sachant jouer leur rôle social sans en faire parade, et S'INSPIRER DE LA VIE SANS QU'ELLE DÉFORME L'ŒUVRE. L'art est pour eux, en même temps que leur raison de vivre, non un excitateur artificiel ni un travail forcé de professionnel, mais ce qu'il devra être de plus en plus, un surcroît d'activité, une surabondance de nature.

De ce qu'ils ont su pratiquer la pensée du poète :

Ami, cache ta vie et répands ton esprit.

de ce qu'ils ont su pénétrer la poésie dans son essence, connu tous les sophismes qui la troublent, pour la garder pure au-dessus de soi, on incrimine leur renaissance jusqu'à dire avec l'ineffable M. Maurice Leblond :

« La vérité, c'est que le Symbolisme fut une période réactionnaire, et M. Brunetière pouvait justement écrire : « Nous aimons le symbolisme contemporain pour ce qu'il est une utile réaction contre le Naturalisme, mais contre le Naturalisme et M. Zola ». On ne saurait mieux dire. Le symbolisme fut une réaction, non seulement contre le Naturalisme, mais contre la philosophie moderne tout entière, contre le progrès humain, contre la vie, contre la science. » (*La Revue*, 15 janv. 1904).

Cependant l'on sait fort bien qu'en réagissant — avec quelle utilité pour tous les arts ! — contre le naturalisme, les symbolistes ne réagirent pas contre la vie, mais simplement contre l'absence de poésie.

8° Quant à ce mépris de la science dont M. Mauclair nous accable, la plaisanterie est par trop lourde. Quelques citations suffiront je pense à vous édifier :

« ... Ils ignorent les principes les plus simples de la chimie, de la zoologie, et peut-être bien ce qu'un commis-voyageur sait de la géographie. Voyez des revues sur la table d'un romancier ; jamais vous ne trouverez coupées les pages d'articles de vulgarisation scientifique. En un mot, ils ne savent rien des lois synthétiques de la nature, et toute une source de pensée et de poésie leur échappe. Quant à s'en occuper, ils croiraient qu'on les convie à écrire du Jules Verne ! Les questions sociales les rebutent. Il les classent, avec dégoût, sous le nom de cette « politique » dont les gens de bonne compagnie n'ont point à se mêler, et on les étonnerait fort en leur disant que cette politique n'a rien de commun avec la lutte des classes. Une paresse invincible les étreint, sauf lorsqu'il s'agit de discuter épithètes et syntaxe. Même de l'histoire des autres arts que le leur, ils ne savent pas grand chose. C'est depuis peu de temps que les gens de lettres entendent suffisamment les principes de la musique et de la peinture : encore en parlent-ils souvent à la légère. »

On s'explique difficilement comment notre agronome et notre éleveur pourraient ignorer « les principes les plus simples de la chimie et de la zoologie » ni comment notre consul de la côte chinoise pourrait se fier aux éléments de géographie d'un commis-voyageur. Mais en outre comment se fait-il que X... est très versé dans les sciences mathématiques, que

Z... est un bon entomologiste et Y... un botaniste sérieux? Les études physiologiques de R... furent très complètes et les thérapeutiques de notre médecin remarquables au dire de ses malades. Comment se fait-il qu'une des dernières revues scientifiques, vraiment technique et indépendante, *La Revue des Idées*, ait été fondée et soit dirigée par deux symbolistes notoires, M. Edouard Dujardin et M. Remy de Gourmont?

Serait-ce que ces Messieurs savent vraiment ce que c'est que la Science et les sciences, tandis que M. Mauclair ne le saurait pas? que l'idée, d'abord, d'une science omnipotente est une idée anti-scientifique? que substituer le dogme fétichiste de la science à n'importe quel dogme, loin de constituer un progrès, est une régression scholastique? Serait-ce que M. Mauclair confond par les procédés les plus rhétoriciens la sûreté de *l'esprit* et de la *méthode* scientifiques avec l'incertitude des *vérités* scientifiques, le plus souvent provisoires? Serait-ce enfin que M. Mauclair aurait besoin de quelques bonnes leçons de M. Poincaré? et que son habitude des généralisations hâtives le conduit aux pires accès de la *littératurite?*..

Cela le conduit même beaucoup plus loin, à ceci :

« Qu'y a-t-il au fond de leur mépris pour la science? Une énorme peur de voir cette rivale accaparer tout l'intérêt intellectuel, et d'être obligés de l'étudier pour en tirer des éléments lyriques ou psychologiques nouveaux.

« ... On attend de l'écrivain la formule d'un style et d'une beauté extraits des éléments nouveaux, de la science, du conflit social. »

Et nous voilà revenu à l'idéal poétique de Maxime du Camp! Quoi! vous avez oublié ce grand poète? et sa préface des *Chants modernes?* et les raisons irréfutables qu'il y donnait

—avant 1868!—de l'indifférence du public en matière de poésie? « Ignorance réelle ou volontaire de la vie actuelle, des sublimes inventions de la science et de l'industrie, retour opiniâtre au passé, aux vieux symboles et aux mythologies surannées, doctrine de l'art pour l'art, soin puéril de la forme, manque de sens humain... », etc., pas un cliché de M. Mauclair qui ne s'y trouve !

Ecoutons le vieux poète allemand Lenau :

« La poésie alla dans le bois profond cherchant les sentiers sacrés de la solitude : soudain s'abat autour d'elle un bruyant essaim qui crie à la rêveuse :

« *Que cherches-tu ici ? laisse-donc briller les fleurs, murmu-*
« *rer les arbres et cesse de semer çà et là de tendres plaintes*
« *impuissantes, car voici venir une école virile et faite pour les*
« *armes ! Ce ne sont pas les bois qui t'inspireront un chant*
« *énergique. Viens avec nous, mets tes forces au service de*
« *notre cause ; des éloges dans nos journaux récompenseront*
« *généreusement chaque pas que tu feras pour nous. Elève-toi*
« *à des efforts qui aient pour but le bonheur du monde ; ne laisse*
« *pas ton cœur se souiller dans la solitude ; sors enfin de tes*
« *rêves, deviens sociale ; fais-toi la fiancée de l'action, sans*
« *quoi tu te rideras comme une vieille fille !* »

« La poésie répondit :

« *Laissez-moi : vos efforts me sont suspects, vous prétendez*
« *affranchir la vie et vous n'accordez pas à l'art sa liberté !*
« *Les fleurs n'ont jamais fait de mensonge ; bien plus sûrement*
« *que vos visages bouleversés par la fureur, leurs fraîches cou-*
« *leurs m'annoncent que la profonde blessure va se guérir. Le*
« *murmure prophétique des bois me dit que le monde sera libre,*
« *leur murmure me le crie plus intelligemment que ne le font*

« vos feuilles avec tout leur fracas de mots d'où l'âme est « absente, avec toutes leurs fanfaronnades discréditées. Si cela « me plaît, je cueillerai ici des fleurs ; si cela me plaît, je voue- « rai à la liberté un chant, mais jamais je ne me laisserai « enrôler par vous. »

« Elle dit et tourna le dos à la troupe grossière. »

Conclusion.

Cette liquidation était nécessaire, non pas tant pour nous que pour la défense de la poésie outragée.

Les malheureux ! ils ne se sont pas aperçus que le symbolisme n'était qu'un mot pour garder pure la poésie même, pour la distinguer de tous les mélanges, — éloquence, discours, philosophie, avec le romantisme, didactisme, histoires, récits, anecdotes érudites, avec le parnassisme, — desquels il semble que la poésie ait toujours pris plaisir à corrompre son essence divine : l'extase apollonienne ou la fougue dyonisiaque. Aussi qu'arriverait-il si on les laissait faire ; le poète redeviendrait le bateleur, le professeur ou le faux tribun, le poème, le récit pittoresque, le plaidoyer moral ou l'exposé de palingénésie sociale qu'avec une langue faible et une métrique plate, toutes deux de pauvre imitation, ils s'essoufflent à produire sous les étiquettes de *naturisme*, d'*humanisme*, d'*intégralisme*, de *néo-romantisme*, de *classicisme*, sans qu'une seule soit originale et ne fausse grossièrement un des côtés du symbolisme même. Ni Verhaeren, ni Griffin n'avaient attendu M. Gregh pour créer de l' « humanisme » qui soit de la poésie haute et neuve, ni André Gide, Paul Fort, Jammes, Ghéon n'avaient attendu M. Saint-Georges de Bouhélier pour créer du « naturisme » qui

ne soit pas de la rhétorique génevoise ; ni Paul Claudel, Stuart Merrill, Saint-Pol-Roux, Albert Mockel ou Adrien Mithouard n'avaient attendu M. Lacuzon pour créer de « l'intégralisme » qui ne perde pas l'expression lyrique ; ni Samain ou Guérin n'avaient attendu les uns ou les autres pour créer un « néo-romantisme » qui ne soit pas tout extérieur ; ni Marcel Schwob, Moréas, Ducoté, Pierre Louys, Van Lerberghe n'avaient attendu MM. Louis Bertrand et Joachim Gasquet pour créer, dans des sens divers, un « néo-classicisme » qui ne soit pas d'une ordonnance inexpressive, pompeuse ou stricte, uniforme.

Mais on eût dit que chaque faiseur d'échantillons s'ingéniait à ces découpures dans la grande bannière où les symbolistes les mêlaient d'une seule trame anonyme, pour tâter la lâcheté publique, pour flatter le goût public d'intérêts plus bornés, pour défigurer mieux la vaste poésie, mal comprise et mal suivie de la foule dans son absolu déploiement...

Il faut bien s'en rendre compte — et l'atteste crûment la qualité des armes éparses — le dévergondage de ces attaques protège le bas travail des boutiques contre le désintéressement et contre l'austérité de l'art.

Dans les boutiques, désintéressement est pauvreté, austérité est stérilité.

L'utilitarisme prend tous les masques pour forcer l'art à l'agenouillement.

Et quand l'art s'agenouille, il écrit des vers comme ceux-ci:

C'est le temps des lilas ; les brises en sont ivres.
Un jour ils ont éclos, attendus et soudain,
L'année oublie encor les neiges et les givres :

C'est le temps de laisser les plumes et les livres
Et d'aller respirer au soleil des jardins.

C'est le temps des lilas... etc.

. . . .

Qui veut aimer encor ? C'est le temps des lilas !

Ou bien :

Ils n'est rien de plus beau qu'une fleur en avril,
Sinon la feuille d'or qui tombe au vent d'automne.

Et voilà qui doit être compté parmi les « minutes d'or » de l'*humanisme* ! On demande des secondes...

Symboliste ou non, à toutes les époques, chez tous les peuples, l'œuvre d'art vraie fut celle du sacrifice de soi dans l'exaltation de toutes les ressources qui la pouvaient créer.

Longue patience, long silence, longue souffrance, longue jouissance...

Certains ne peuvent attendre. Ils n'avaient pas compris ; ils avaient compris : exaltation de soi dans le sacrifice des ressources... — principe qui n'est celui d'aucun travail humain. Le moindre travail est faussé dès que le souci de paraître rend la conscience plus hâtive. Or rien ne pousse à paraître comme les cris de la rue ; immédiatement Maxime du Camp se lève...

Ne nous plaignons pas ! Flaubert est resté assis.

On ne fait pas du bon travail en courant dès — ou plutôt sans — qu'on vous appelle, en abandonnant la moitié de ses ressources : ressources d'âmes, ressources de technique, ou en les jetant, brutes, par la fenêtre. Le public piétine, il ne ramasse rien, il y a trop de boue, — pour son plaisir.

Les artistes ont toujours su habiter une chambre vide, et le silence... L'œuvre l'emplit ; bientôt le silence triomphe.

On peut penser ce qu'on voudra des symbolistes : ils ont été, ils sont ces artistes-là.

Tous les cris de la bonne foule contre les guillotinés parlants n'empêcheront leurs œuvres — ah ! quels crimes ! — d'être les seuls poèmes (plus ou moins parfaits, peu importe !) qui ne laissent perdre aucune ressource et ne se satisfont point d'*utilités*.

ROBERT DE SOUZA

NOTE

Plusieurs amis, à la lecture en épreuves de ces pages, m'ont fait remarquer une omission de ma part concernant le *décadentisme*, le *byzantinisme*, etc., qui sont parmi les termes dont on a le plus étrangement abusé.

On aurait pu croire, en effet, que fût épuisée la vertu du mot « décadents. »

Cependant, à l'heure présente, petits sauvages provinciaux ou universitaires se servent encore à notre adresse de cette épithète, et l'on se rappelle que certains écrivirent : « Ils avaient d'abord arboré le nom de décadents... » alors qu'ils savaient pertinemment le contraire.

« Les Poètes décadents », il est bon de ne pas l'oublier, sont nés d'une chronique de M. Paul Bourde dans le *Temps* du 6 août 1885. Quelques jours après, Jean Moréas protestait dans le *XIXe Siècle* pour défendre la poésie « soi-disant décadente » et qui afin de satisfaire « la manie de l'étiquetage pourrait être appelée plus justement symboliste. »

Comme cette poésie se réclamait, entre autres patronages, de Baudelaire, une confusion eût pu se créer, et par l'affectation satanique

de certaines *Fleurs du Mal*, et par le morceau célèbre de Gautier sur la « décadence » dans l'introduction au recueil de l'édition définitive. Mais dès les protestations premières, on eut soin de préciser de quel Baudelaire on se réclamait, du poète de l'*Elévation*

Qui plane sur la vie et comprend sans effort
Le langage des fleurs et des choses muettes.

et des *Correspondances* où dans la nature l'homme passe

à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.

Il est vrai qu'un groupe fonda *Le Décadent*, petite revue due au courage fumeux d'un instituteur, Anatole Baju, mais dans les conditions suivantes :

« ... Enfin tout le monde se résigna et il fut convenu que le journal s'appellerait *Le Décadent*. — Ce titre, qui est *un véritable contresens*, nous était imposé. Voici pourquoi nous l'avons pris. — Depuis quelques temps les chroniqueurs parisiens désignaient ironiquement les écrivains de la nouvelle école du sobriquet de *décadents*. — Pour éviter les mauvais propos que ce mot peu privilégié pouvait faire naître à notre égard, nous avons préféré, pour en finir, le prendre pour drapeau. » (*L'Ecole décadente, par Anatole Baju. — Vanier, éd., 1887*).

Ce drapeau de Gribouille ne fut guère suivi que de l'éditeur Vanier qui cherchait moins des œuvres que des curiosités de « bibliopole », bien que sans s'inquiéter du titre certains collaborèrent à la revue.

A la vérité, les décadents de cette époque s'appelaient Huysmans ou Rollinat.

Il va sans dire que le terme de « décadentisme » entraîne celui de « byzantinisme » intelligemment appliqué à des poètes qui prennent un souci plus scrupuleux des moyens de leur art. Il y a byzanti-

nisme lorsque les préoccupations et les discussions s'arrêtent sur des points qui n'importent pas à la vie de l'objet. Mais l'ébéniste qui ne cesse d'approfondir la nature de ses bois, de chercher entre leurs nuances des combinaisons nouvelles, ajoute à l'étendue de son art, en multiplie la vie, comme le poète qui ne se contente pas des formules de manuels pour tirer de la matière et du mouvement du langage des expressions plus intenses, par conséquent plus vivantes.

Si de fâcheux accès du personnalisme morbide ont pu induire nos jeunes agités à se servir contre nous, en dépit de toute vérité, du terme « décadents » cela présente un certain intérêt psychologique. Que M. Gaston Deschamps continue à user de ce terme péjoratif, qu'il le porte même à l'étranger pour déprécier des œuvres françaises, cela n'est pas d'une importance extrême. Mais ce qui est déplorable, c'est que des romanistes, des linguistes et des philologues du plus haut mérite comme M. Alf. Jeanroy dans ses *Origines de la Poésie lyrique en France au Moyen Age* ou M. Brunot, dans son *Histoire de la Langue française* ou tout récemment M. Maurice Grammont, dans son étude *Le Vers français*, etc., amenés par leur habitude des textes et leur connaissance des évolutions organiques à reconnaître l'intérêt d'une partie de nos efforts, emploient toujours ce terme de « décadents ». Ce qui est déplorable, c'est que leur investigation si scrupuleuse pour le passé perd toute méthode scientifique dès qu'elle atteint nos œuvres et l'histoire de leur formation.

Ils se doivent à eux-mêmes de laisser des procédés insuffisants aux académiciens et aux journalistes, et de ne pas composer comme M. Brunot un glossaire « décadent » avec des échantillons uniques, très souvent ironiques, pris moins dans les œuvres qu'à travers n'importe quelles pages de revues, hâtives ou facétieuses.

R.-S.

LIED

Un jour, je t'ai dit, sous l'émerveillement d'un vaste ciel fleuri comme un jardin : « Que le monde est petit, ô ma douce, si on le compare à notre amour ! »

En écoutant les tendres rossignols, tu es restée près de moi jusqu'à l'aube ; et, larmoyante, en partant, tu m'as donné ton dé d'ivoire.

Et tu partis !... emportant avec toi le printemps... Après, notre amour est mort, puisque tout doit mourir... La tour vit fuir le lierre, et le lierre vert s'en alla à la recherche d'une autre tour...

Quelque temps écoulé, dans la clairière d'une triste et sombre forêt de pins, pour me chauffer, j'ai fait un auto-da-fé de nos lettres d'amour.

Quand les flammes furent éteintes dans le sol de la triste forêt, j'ai ramassé les cendres qui ne remplirent que le fond de ton dé...

(Traduit du portugais.)

EUGENIO DE CASTRO

NOS MORTS

TRISTAN CORBIÈRE

Le grand Marcel Schwob recherchait naguère quelle cause secrète, dépréciation de l'idéal ou tentacule de vanité, nous précipitait à la découverte des suprêmes fantaisies comme des plus minces extravagances de nos héros les mieux chéris. Cette préoccupation n'est-elle pas, libre de petitesses, celle de tous les inquiets, des poètes, des seuls lettrés dont l'étude ne soit pas stérile. Suprêmement évocatrice jusqu'en ses limites — sauront voir ceux qui savent concevoir — elle conduit de l'admiration première et toute objective à un amour trop sacré pour que la rencontre d'un défaut puisse rompre le lien divin, le défaut reconnu perdant alors, et pour cela même, sa valeur négative.

Il n'est pas indifférent, pour nous fraternellement épris du poète des *Amours Jaunes*, de connaître, dirons-nous, que Tristan Corbière tout un soir déambula, barbe, cils et sourcils rasés, ce pour le plus rare étonnement du Boulevard stupide.

Imaginons tel jeune homme d'âme précieuse, se donnant tout entier à l'amour de la Poésie, à l'heure où l'on choisit, irrévocablement, le mode d'aimer, vivant éloigné de toute sympathie littéraire. Dans un grenier, sur des rayons méprisés, il a découvert notre poète. Je sais de semblables aventures. Quel éblouissement !

Quelle ivresse ! La plus troublante, la plus savoureuse, la plus déconcertante, aussi, symphonie de parfums animera ses narines : brise traînant en soi toute la saveur des îles extravagamment fleuries, poudre de riz frelatée se mêlant aux plus délicates essences, alcools

profonds et vin de guinguette et, plus puissant que tous et solitaire, le parfum des âcres varechs. Aux oreilles privilégiées mille bruits connus, mais jamais perçus avec cette acuité, vibreront douloureusement, mais, les dominant, quel fracas d'ailes marines triomphant des rumeurs de carrefour, comme le parfum jugulant des varechs vainqueurs de tous les parfums.

C'est alors que du poète si soudainement et si furieusement aimé, il voudra tout apprendre. Souffrir la vie du cher Tristan, fastes et farces ! Une inégalable surprise lui est réservée.

Le frère-la-côte, chiqueur et suceur de boujaron, le douanier lyrique, *ange-gardien culotté par les brises*, lui parleront du *Monsieur Corbière* qu'ils connurent jadis

Un Poète sauvage, avec un plomb dans l'aile,
Et tombé là parmi les antiques hiboux
Qui l'estimaient d'en haut. Il respectait leurs trous,
Lui, seul hibou payant, comme son bail *le porte :*
Pour vingt-cinq écus l'an, dont : remettre une porte.

Ils le comprenaient, sauvages, ce sauvage qui les aimait et n'était pas leur frère. Il t'aimait douanier :

Homère-troubadour, vieille muse qui chique

Car disait-il :

Ta philosophie était un puits profond
Où j'aimais à cracher, rêveur... pour faire un rond.

L'un de ces vieux chroniqueurs périmés et réduits au silence, qui s'ennuient encore de l'Opéra à la rue Drouot, errant à petits pas de dame, lui peindra, à ses couleurs, l'homme qu'il a crû connaître, l'élégant Corbière : « Je m'en souviens, nous l'appelions Tristan, il

donnait à la *Vie Parisienne* de *petites choses* très spirituelles. C'était un type ! » Et le praticien vieilli, l'ancien carabin de la Maison Dubois ne se souviendra pas sans effroi de l'étrange moribond dont la blague souvent le fit trembler, après même les charges de salle de garde où la livide mort n'est plus qu'un « singe divertissant ». Il n'oubliera point la dernière farce, l'affreuse fleur que, les poumons crevés, le poète envoya à sa mère, en adieu : « Je suis à Dubois dont on fait les cercueils. »

Et l'ami du poète reprendra le livre si vite chéri ; il relira les *Amours jaunes* et toute surprise s'évanouira, l'incohérence de cette triplicité cessera d'amoindrir, en la décomposant à faux, l'ardeur de sa sensation. Il ne verra plus le marin, le dandy, le moribond blasphémateur, et le jeune homme, pour la seconde fois, découvrira Tristan Corbière.

Alors il l'aimera divinement. Sa pensée, que rien toutefois ne saurait opprimer, et celle du grand poète seront sœurs à jamais, car il aura compris le génie de celui que la civilisation arracha à la mer nourricière et qui heurta — suicide latent — toutes nos délicatesses nocives à la cruelle vigueur des Océans.

Tristan Corbière ! N'est-ce pas un Hamlet qui, venu trop tard (?) n'a pu comprendre très bien la parole du Spectre (vraiment l'a-t-il écoutée sans lassitude ?) et s'est fait le Don Juan de la Mer et se sachant inutile, héros sans emploi, blague, blague à en mourir, sous le manteau noir des deux plus beaux Princes, le noir manteau légué et qui semble pourtant taillé à sa mesure :

Mélange adultère de tout :
De la fortune et pas le sou,
De l'énergie et pas de force,
La liberté, mais une entorse,
Du cœur, du cœur ! de l'âme, non. —
Des amis, pas un compagnon,

De l'idée et pas une idée,
De l'amour et pas une aimée,
La paresse et pas le repos.
Vertus chez lui furent défaut,
Ame blasée, inassouvie.
Mort, mais pas guéri de la vie,
Gâcheur de vie hors de propos
Le corps à sec et la tête ivre,
Espérant, niant l'avenir,
Il mourut en s'attendant vivre
Et vécut s'attendant mourir.

Toute la beauté de l'œuvre vaut par la qualité d'âme répandue. Plus, sans doute, par l'art non escompté de la situation des mots que par le choix même des mots, en dépit de la rudesse évidente et de ce que Jules Laforgue définit « le cinglé, le haché romantique ». C'est bien à tort que le si pur poète des *Complaintes* lui reproche d'avoir préféré à tel instrument plus rare l'éternel crin-crin. Corbière ne s'illusionnait guère et savait l'exacte valeur du fameux crin-crin. O le Sonnet avec la manière de s'en servir !

Télégramme sacré — 20 mots — vite, à mon aide,
(Sonnet — c'est un sonnet —) ô Muse d'Archimède !
La preuve d'un sonnet est par l'addition.

D'autre part, les meilleurs d'entre les poètes modernes demeurés respectueux de la loi parnassienne, lui font un plaisant grief de ce qu'ils nomment sans rire son mépris de la forme. Nous savons quoi les chagrine. Au hasard :

N'être pas traîté comme un chien,
Chien ! tu le veux — et tu fais bien.
. . . .
Ne jamais marcher sur les mains,
Chi-en c'est bon pour les humains.

Cela, je crois, importe peu. Et cependant ces poètes, excellents, s'affligent de nous savoir une si totale admiration pour un si « *goffe* ouvrier ». Et cependant, en brisant le vers à l'infini, en l'asservissant à ses pires besoins de vagabondage, n'a-t-il pas, lui qui n'a rien, scientifiquement, cherché, découvert les rythmes les plus vertigineux (*Saint Tupetu, Le Négrier, Litanies du Sommeil*) et n'est-il pas de ceux qui préparèrent la révolution féconde dont vit plus éblouissante la jeune poésie française ?

Ce géant qui fut souvent un dandy de la blague ne lui a rien sacrifié, et je crois qu'il ne s'est jamais trompé. Nul plus que lui ne s'est à ce degré imprégné de la Mer et des choses de la Mer, il a connu l'Amour et n'a raillé des adorables noces que les ornements sacrilèges. Et comme il a su mêler et la Mer et l'Amour ! Il faudrait que tous les poètes pussent redire à leurs amantes et à leurs fidèles *Le Novice en partance et sentimental* qui est sa plus éblouissante chanson entre tant d'éclatantes, qui contient tout le livre et est un chef-d'œuvre comparable aux dix chefs-d'œuvre universels dont nos mémoires demeurent les vestales :

Le Novice en Partance et Sentimental.

Le temps était si beau, la mer était si belle...
Qu'on dirait qu'y en avait pas.
Je promenais, un coup encore, ma Donzelle,
A terre, tous deux, sous mon bras.

C'était donc, pour du coup, la dernière journée.
Comme ça : ça m'était égal...
Ça n'en était pas moins la suprême tournée
Et j'étais sensitif pas mal.

...Tous les ans, plus ou moins, je relâchais près d'elle
— Un mois de mouillage à passer —
Et je la relâchais tout fraîchement fidèle...
Et toujours à recommencer.

Donc, quand la barque était à l'ancre, sans malice
J'accostais, novice vainqueur,
Pour mouiller un pied d'ancre, Espérance propice !...
Un pied d'ancre dans son cœur!

Elle donnait la main à manger mon décompte
Et mes avances à manger.
Car, pour un mathurin *faraud, c'est une honte*
De ne pas rembarquer léger.

J'emportais ses cheveux, pour en cas de naufrage,
Et ses adieux au long-cours.
Et je lui rapportais des objets de sauvage,
Que le douanier saisit toujours.

Je me l'imaginais pendant les traversées,
Moi-même et naturellement.
Je m'en imaginais d'autres aussi — sensées
Elle — dans mon tempérament.

Mon nom mâle à son nom femelle se jumelle,
Bout-à-bout et par à peu-près :
Moi je suis Jean-Marie et c'est Mary-Jane elle...
Elle ni moi n'ons *fait exprès.*

... Notre chien de métier est chose assez jolie
Pour un leste et gueusard amant;
Toujours pour démarrer on trouve l'embellie:
— Un pleur... Et saille de l'avant

Et hisse le grand foc! — la loi me le commande. —
Largue les garcettes, *sans gant!*
Etarque à bloc!—L'homme est libre et la mer est grande—
La femme: un sillage!... Et bon vent! —

On a toujours, puisque c'est dans notre nature,
— Coulant en douceur, comme tout —
Filé son câble par le bout sans fignolure...
Filé son câble par le bout!

— File!... la passion n'est jamais défrisée,
— Evente tout et pique au nord!
Borde la brigantine et porte à la risée!...
— On prend sa capote et s'endort.

— Et file le parfait amour! à ma manière,
— Ce n'est pas la bonne: tant mieux!
C'est encor la meilleure et dernière et première...
As pas peur d'échouer, mon vieux!

Ah! la mer et l'amour! — On sait — c'est variable...
Aujourd'hui: zéphirs et bouris!
Et demain... c'est un grain: Vente la peau du diable!
Debout au quart! croche des ris!...

— Nous fesons le bonheur d'un tas de malheureuses,
Gabiers-volants de Cupidon !...
Et la lame de l'ouest nous rince les pleureuses...
— Encor une ! et lave le pont !

. . . .

Comme ça moi je suis. Elle, c'était la rose
D'amour, et du débit d'ici...
Nous cherchions tous deux à nous dire quelque chose
De triste. — C'est plus propre aussi.

... Elle ne disait rien. Moi : pas plus. — Et sans doute,
La chose aurait duré longtemps...
Quand elle dit, d'un coup, au milieu de la route :
— Ah Jésus ! comme il fait beau temps. —

J'y pensais justement, et peut-être avant elle...
Comme avec un même cœur, quoi !
Donc, je dis à mon tour : — Oh ! oui, mademoiselle,
Oui... Les vents hâlent le noroî...

—Ah ! pour où partez-vous ?—Ah ! pour notre voyage....
— Des pays mauvais ? — Pas meilleurs...
— Pourquoi ? — Pour faire un tour, démoisir l'équipage...
Pour quelque part, et pas ailleurs :

New-York... Saint-Malo... — Que partout Dieu vous garde !
— Oh !... Le saint homme y peut s'asseoir ;
Ça c'est notre métier à nous, ça nous regarde :
Eveillatifs, *l'œil au bossoir !*

— Oh ! ne blasphémez pas ! Que la Vierge vous veille !
— Oui : que je vous rapporte encor
Une bonne Vierge à la façon de Marseille :
Pieds, mains, et tête et tout, en or ?...

— Votre navire est-il bon pour la mer lointaine ?
— Ah ! pour ça, je ne sais pas trop,
Mademoiselle ; c'est l'affaire au capitaine,
Pas à vous, ni moi matelot.

— Mais le navire a-t-il un beau nom de baptême ?
— C'est un brick... *pour son petit nom :*
Un espèce de nom de dieu... toujours le même,
Ou de sa moitié : Junon...

— Je tremblerai pour vous, quand la mer se tourmente...
— Tiens bon, va ! la coque a deux bords...
On sait patiner ça ! comme on fait d'une amante...
— Mais les mauvais maux ?... — Oh ! des sorts !

Je tremble aussi que vous n'oubliiez mes tendresses
Parmi vos reines de là-bas...
— Beaux cadavres de femme : oui ! mais noirs et singesses..
Et puis : Voyez, là, sur mon bras :

*C'est l'*Hôtel de l'Hymen, dont deux cœurs en gargousse
Tatoués à perpétuité !
Et la petite bonne-femme en frac de mousse :
C'est vous, en portrait... pas flatté.

— Pour lors, c'est donc demain que vous quittez? — Peut-être.
— Déjà... — Peut-être après demain.
— Regardez en appareillant, vers ma fenêtre :
On fera bonjour de la main.

— C'est bon. Jusqu'au retour de n'importe où, m'amie...
Du Tropique ou Noukahiva,
Tâchez d'être fidèle, et moi : sans avarie...
Une autre fois mieux ! — Adieu-vat !

*

Aimons-le ce poète qui, le cœur dévasté, savait se consoler d'un : « Je suis si laid ! » Il n'a point porté de main sacrilège. Il eut souvent la toute pureté et presque atteignit à la suprême sagesse. Son rire jamais n'a réveillé la « morne caricature ». Et c'est pour moi une joie, une délivrance et l'orgueil d'un devoir dont je me libère, que de crier à tous l'un de ces deux noms qui tonnèrent en mon esprit si formidablement : Corbière !... Rimbaud !

ANDRÉ SALMON

COXCOMB

ou l'Homme tout nu tombé du Paradis

PROLOGUE

I

Silence, les foins embaument et c'est l'heure des blés.

O doux ciel vert ! Ames heureuses des faucheurs et des faucilleuses ! Les bras sont nus. Le métal brille. L'aile de la lune sort de la colline. Que de beaux bras nonchalamment s'étirent ! Du cri d'un grillon l'air encore n'est troublé. Le jour au loin s'effeuille en nuages rosés : on dirait que le jour s'effeuille pour mourir, dans le silence, à l'horizon.

Oui. Et moi je sens que le monde est un rêve. Le soleil se couche. La lune se lève. Oui... Et moi qui passe, on me voit apparaître sur le chemin — entre les hêtres — et l'on me hèle et je réponds : « Allons mes enfants, assez travaillé ! Couchez les faux, jetez les faucilles. Groupez-vous autour de moi. Me voici. Ecoutez le marchand d'images.

Je n'ai pas vu sur le coteau venir à vous comme un

nuage, la charrette qui vous ramène tous les soirs dans vos foyers, ni faire des ronds sur le ciel vert le fouet de Toby. Non. J'ai vu seulement la lune se lever, et je suis venu vous l'apprendre.

Ce talus est plus haut qu'hier, il me semble. Chaque jour mes jambes sont plus vieilles d'un jour. Aidez-moi donc — merci ! — à descendre. J'ai failli te renverser, petite ? — Ces grands yeux bleus... Aiment-ils rêver ? O joli menton attentif ! Viens -çà, mignonne, que je t'embrasse, et puis... écoute (je te cause à l'oreille) : « Le soleil se couche. La lune se lève. Mon enfant, le monde est un rêve. »

Hé ! vous tous, ne l'oubliez pas, je suis encore venu pour vous faire rire. Hier, je vous lisais l'avenir dans les mains. Bah ! Ce soir, je vous conterai une belle histoire.

Et d'abord — voulez-vous me plaire ? — vous allez, petits, me danser une ronde si folle, que vous tomberez étourdis. Alors je vous conterai l'histoire de Coxcomb, l'Homme tout nu tombé du Paradis.

Sans même une blouse, le pauvre hère, nu et rose comme une grenouille écorchée, se voyant si dépourvu sur la terre, vous pensez un peu s'il était fâché.

Tournez, mes gens ! garçons et belles ! et faites la ronde bien ronde. Mais voyez donc, voyez comme ils font une belle couronne sur le front de Cybèle !

— Coxcomb, tombé dans un orage, se croyait dieu :

sept fois un homme. Or, il fut vêtu, Dieu sait comme... Mais vous saurez toute l'affaire.

Allons, mes enfants, c'est assez tourné. Déjà plusieurs sont sur le nez, et tous les esprits voyagent. Ecoutez le marchand d'images.

— Coxcomb fait, depuis, le tour de la terre en vendant des Vérités, un bonnet de fou sur sa tête altière (entendez-vous des grelots tinter ?...) et tirant parfois une flamberge amère contre les orages de l'été.

Les gendarmes courent après lui, au soleil, par le vent, sous la pluie, car il se vante d'évoquer partout des foules imaginaires, qui viennent des quatre horizons ou sortent de terre écouter ses chansons. Et lorsqu'il lève un bras sur un pays désert, lançant un hymne à l'Infini, en effet, cela ne peut manquer, il entend sous tous les buissons : « Brigadier, vous avez raison », et soudain par les blés, les routes, les prairies, les gendarmes courent après lui.

Eh bien, mes enfants, Coxcomb, c'est moi-même. Du moins faut-il vous le figurer. Vous en aurez plaisir plus extrême et plus douce gaîté.

Messieurs, Mesdames, attention, je commence. Ceux qui ne comprendront pas bien, je les enverrai m'attraper des mouches dans le clair de lune.

J'entends les étoiles traîner le silence comme un voile immense au ras des meules. Tout au bout du monde le soleil se couche. L'heure est opportune.

Je ne m'arrêterai que si je me mouche, à cause du serein. Je m'envole sur l'aile de la Fantaisie ! Vous : restez assis.

Ceux qui s'ennuieront pourront embrasser chacun sa chacune, et *vice-versa,* puis recommencer, mais sans me troubler.

Silence, les foins embaument et c'est l'heure des blés. Aussi, voyez si... l'heure est opportune.

Je m'envole sur l'aile de la Fantaisie, au clair de la lune.

II

Dans la peur du Destin qui lui confia ce monde, et le malin désir de ne point dépasser le nombre, pour la terre, des âmes à créer, ce nombre qui parmi les dieux le représente, dans l'horreur de violer un arrêt du Destin et, convaincu d'orgueil, de se voir abîmer de lui-même au néant pour s'être dépassé, notre Dieu, un des plus chétifs entre tous ceux des sphères, celui de notre Terre, se sentant un peu vieux, de mémoire un peu lente, résolut un beau soir de dénombrer son monde et, pressentant l'approche du Recensement dernier, en fit une répétition dans sa Vallée.

Et c'était beau à voir, mais nul ne regardait.

Les uns faisant la sieste aux Iles de la Sonde sous les branches d'un micocoulier, d'autres sans doute en proie

à l'opium immense par toute la Chine ensommeillée, et les bergers eux-mêmes autour de Josaphat, près des brebis bêlant tout bas, — d'autres enfin, comme à Beauvais en France, parce que l'heure de nuit était bien avancée, de Brest à Ko-hi-noor, d'Yédo à Golconde, c'était partout leur rente, les vivants dormaient, le pillard sous sa tente, dans son lit le banquier, et le cosaque sur l'encolure de sa monture.

Par ce minuit splendide tous les vivants dormaient, laissant leurs âmes en foule s'échapper de leurs songes et se mêler, obscures, aux âmes que la Mort répandait de son urne à flots multicolores, et qui tombées des nues allaient se dérouler comme un fleuve d'étoiles au fond de la Vallée. Et c'était beau à voir, mais nul ne regardait.

Les archanges volaient sonnant de la trompette, plus vifs que des éclairs lançant leur foudre d'or, et les anges, en guirlandes, soutenaient les trompettes et l'univers miré dans les pavillons d'or.

Les angelots faisaient refléter leurs menottes aux astres qui venaient reluire à ces clartés, et, sur les dalles bleues où leurs petits pieds trottent, jouaient à la marelle avec la voie lactée.

Dieu, sur une forêt, scintillait à son aise, et, penché vers les feux suaves de ses mains, restait devant les âmes, sans un « ne vous déplaise », tout au charme éternel émanant de ses mains.

Michel, autour de Lui, faisant tourner son glaive, cérémonieusement aérait le Divin. Le mont des Oliviers continuait son rêve : les Papes sous des roses y chantaient du latin.

Au sommet, Lucifer se drapait dans son ombre et tentait de porter ce velours à ses yeux ; en vain ! son regard de rubis consumait l'ombre et, s'avivant aux lueurs, ses yeux s'entr'aveuglaient.

Mais le plus joli, vraiment, c'eût été d'écouter chanter au ras des collines

le chœur des Etoiles. Il y en avait tant que l'air était tout en perles fines

au ras des collines. Et toutes chantaient :

« Hé ! nous avons encore un petit air vivant ! Mais nous sommes d'heureuses petites religions mortes. Il est vrai, l'on nous dit que nous sommes les Etoiles. Eh bien, alors, pas plus fières pour ça. Nous sommes mortes, mortes, mortes. Mais nous aurons toujours un petit air vivant. Ecoutez plutôt le joli *tintin*, le bruit clandestin, que toutes nous faisons su. la robe du Destin. N'avons-nous pas encore un certain prix, si le Destin nous garde sur sa robe (en tout bien tout honneur) sur sa robe de nuit? Qu'importe ! assez de coquetteries. Il ne s'agit plus de nous, innocentes mignonnes. Regardez-nous briller, écoutez-nous chanter, nous ne pensons plus à mal et nos dévots sont les bergers.

UNE ETOILE

Pourtant, mes sœurs, nous sommes restées curieuses. Mes sœurs, vous êtes sages ? Penchez-vous, regardez. Voyez tous ces apprêts, écoutez ces tapages.

UNE AUTRE

N'est-ce pas un dieu qu'on va juger ?

L'ETOILE DU MATIN

Ah ! ma sœur, vous ne savez pas ? mais c'est le dieu des chrétiens, ma sœur !

TOUTES LES ETOILES

Le dieu des chrétiens !... Que nous allons nous amuser !

L'ETOILE DU MATIN

Voilà : le soleil me l'a dit ce matin. Je peignais ses rayons avec mon peigne bleu.

TOUTES LES ETOILES

Valsons deux par deux. Voyez notre danse... »

Comme je l'ai dit plus haut, tous les vivants dormaient, les uns faisant la sieste aux Iles de la Sonde sous les branches d'un micocoulier, d'autres sans doute en proie à l'opium immense par toute la Chine ensommeillée, sans souci de leurs âmes, qui sait même ? ils

ronflaient, le pillard sous sa tente, dans son lit le banquier, et le cosaque sur l'encolure de sa monture.

III

Tous les vivants dormaient ? — Sauf moi, pourtant, Coxcomb, étant né ce soir-là d'un souffle qui passait !

PAUL FORT

NOTES

Vers et Prose

Le tome II de « *Vers et Prose* » (Juin-Juillet-Août) paraît sur 220 pages au lieu de 128.

Dès son premier tome « *Vers et Prose* » a obtenu 455 abonnements, dont dix-huit souscriptions aux exemplaires de luxe.

Nous tenons à remercier particulièrement, ici même : MMmes Albert Mockel, Charles Neef-Neujean, Van Rysselberghe, la Princesse de Cystria, Camille Masius, Mlles Alice Sauvrezis, Elsa Koeberlé, Paulette Philippi, Lady Hoare, MMmes Mayrisch, Eugénie Dietz, MM. Pierre M. Olin, Alexandre Natanson, Georges Dwelshauvers, Carol Bérard, Albert Mockel, Stuart Merrill, Dr Stéphane Epstein, Gustave Somazeuilh, H. Fierens-Gevaert, Zenon Przesmycki, Edward Diriks, J. Meier-Graefe, Otto Ackermann, Arne Hammer, Ferdinando Neri, Gabriel Fabre, Georges Hachl, Henry Caro-Delvaille, Dr N.-J. Beversen, Fix-Masseau, Arthur Symons, Henri Bidou, Médéric Dufour, Iwan Fonsny, Alphonse Lambilliotte, H.-P. Roché, Ricardo Viñes, Albert Ewald, Auguste Mockel, G.-L. Dufrenoy, Henri-Edmond Cross, Thomas-B. Rudmose-Brown, Michel Muttermilch, Emile Cornet, Gabriel Cromer, Rhené-Baton, Ivar Helgesen, Henri Delormel, Laurent Fierens, qui ont beaucoup aidé à la diffusion de « *Vers et Prose* ».

Des articles importants ont paru dans un grand nombre de journaux de la France et de l'Etranger, citons notamment pour leur extrême sympathie ceux de MM. Henri Bidou, Arthur Symons, Médéric Dufour, Victor Foss, Félix Vogt, Félicien Fagus, Edward Mc. Gegan et du Dr L.-J. Beversen (*Journal des Débats*, *The Outlook*, *Le Progrès du Nord*, *Politiken*, *Das litterarische*, *Echo*, *Revue littéraire de Paris et de Champagne*, *Saint-George*, *Nieuwe Rotterdamsche Courant*).

Nous remercions aussi les revues qui ont signalé avec estime la parution de notre recueil.

*

M. Pierre Louys parrain de « Vers et Prose »

Plusieurs de nos abonnés nous ont demandé qui d'entre nous avait proposé, le premier, le titre : *Vers et Prose*. C'est M. Pierre Louys. — Ce titre fut de suite approuvé par MM. Marcel Schwob, Francis Vielé-Griffin, Emile Verhaeren, Jean Moréas, Stuart Merrill, Albert Mockel et Robert de Souza.

*

Les Muses

Les Muses, ode, par Paul Claudel viennent de paraître en une édition de grand luxe, à la Bibliothèque de l'Occident, 17 rue Eblé, Paris. L'ouvrage est tiré à cent cinquante exemplaires, grand in-4°, numérotés à la presse, sur papier de Hollande Van-Gelder (tirage unique). — Prix : dix francs.

*

Poèmes

Edité par les soins de « *Vers et Prose* », un recueil de vers de M. André Salmon paraîtra vers la fin de juillet. Titre : *Poèmes*.

*

Les Rubaiyat de Omar Khayyam

Omar Khayyam, l'auteur de ces Rubaiyat (quatrains) dont nous publions une traduction, naquit à Neishapore, en Perse, dans la dernière moitié du onzième siècle, et mourut dans la même ville en 1123. Il fut l'élève de l'Iman Monaffak, un des plus grands savants de Khorassan. Omar Khayyam devint un grand astronome, et quand Malik Shah résolut de réformer le calendrier, Omar

fut un des quatre savants choisis pour mener à bien ce travail. Le résultat de leurs travaux fut l'ère Djalienne, « un comput, dit Gibbon, qui est supérieur au Julien et qui approche en exactitude le Grégorien ». Son nom « Khayyam », qui signifie *fabricant de tentes*, ne prouve pas absolument, malgré la légende, qu'il ait jamais exercé ce métier.

La version que nous donnons est la traduction faite en anglais par Edouard Fitzgerald. Il en a composé un poème de 101 quatrains, véritable chef-d'œuvre dont l'étude est devenue un culte partout où la langue anglaise est entendue.

La traduction française de M. Charles Sibleigh doit prochainement paraître en librairie.

*

Où nous en Sommes

Il sera fait un tirage à part de l'importante étude de M. Robert de Souza : *Où nous en Sommes* (La Victoire du Silence).

*

Les lettres françaises en Pologne

M. Wladislaw Jablonowski, l'éminent critique polonais, publie à Varsovie, sous le titre : *Chez les Etrangers*, un livre d'essais où il analyse avec sympathie les récentes lettres françaises.

Un chapitre est consacré *à l'Ecole symboliste ;* nous en détachons ces quelques lignes : « Ce qui distingue surtout les *Symbolistes* c'est qu'ils ne forment pas une école unie qui impose à ses adeptes des règles sévères ; chacun d'eux montre son individualité avec la plus grande indépendance.

« Il y a entre eux des classiques et des romantiques, des naturalistes qui observent la réalité quotidienne et des visionnaires, il y a des pessimistes et des optimistes, des anarchistes et des socialistes. Ils forment plutôt une union d'individualités indépendantes qu'une école dans le vrai sens du mot. Parmi eux nous trouvons des poètes

qui, aimant le « vers libre », créent, en se servant de cette forme, des œuvres aussi parfaites que celles des meilleurs classiques.

Nous avons des auteurs aux larges idéaux humanitaires comme Maeterlinck, par exemple, des amateurs des idées de progrès et des lutteurs pour le futur comme Verhaeren, Tailhade, Stuart Merrill et beaucoup d'autres.

... Et, je pense que des poètes tels que Henri de Régnier, Maeterlinck, Moréas, Verhaeren, Vielé-Griffin, Paul Fort, brilleraient par la richesse et la fraîcheur de leur talent, même dans les époques les plus éclatantes de la littérature ».

*

Virgile puni par l'Amour

Les amoureux de la forêt de Fontainebleau goûteront particulièrement le livre que M. Adolphe Retté vient de publier, chez Messein, sous le titre : *Virgile puni par l'Amour*. On y retrouve en une très belle prose de poète la manière bucolique et panthéiste à la fois du chantre de la *Forêt bruissante*.

*

Antée

Antée, une excellente revue mensuelle de littérature, vient de faire paraître son premier numéro (Bruxelles, 70, rue Veydt). Sa rédaction est composée de MM. Isi Collin, Louis Piérard, Henri Vandeputte, Joseph Bossi.

Nous extrayons du premier acte de *Pan*, une nouvelle œuvre admirable du grand poète Charles Van Lerberghe, ce passage :

Paniska (se retournant vers Pan, qu'elle étreint éperdument, et d'abord d'une manière égarée, en fixant les yeux au-dessus de lui sur des visions d'autrefois) :

Dans les grands bois sauvages,
Lorsque le vent soufflait dans les branches des pins
Et que l'air était lourd, et chaud, et plein d'orage,

Et du pressentiment de quelque être divin,
Te souviens-tu ? Mi-nue, ardente, échevelée,
Bondissant à travers les buissons et les fleurs,
Je te cherchais partout, dans le vent, les nuées,
Dans l'écho des cavernes et le son de la mer.
Partout je t'épiais. N'étais-tu pas cette ombre,
Cet effroi, cet éclair, ce cri, ce bond soudain,
Cet œil de feu qui s'ouvre et brusquement s'éteint.
N'étais-tu pas en moi, dans ma voix, mon haleine,
Dans le feu de ma chair et le sang de mes veines.
Caché partout, partout invisible et présent,
Oui, car tu étais Tout, toi seul, ô Dieu unique,
Et voici que je t'ai retrouvé, ô grand Pan !
Reconnais-tu l'enfant sauvage et frénétique
Qui bondissait à ta recherche dans les bois ?
C'était ta Paniska, ô grand Pan, c'était moi.
Dis, me reconnais-tu ? Comme alors je suis belle.
Reconnais-tu mes yeux où l'amour étincelle ?
Reconnais-tu l'odeur de mes longs cheveux noirs ?
Reconnais-tu le goût de mes lèvres ce soir ?...
Prends-moi donc ! Me voici pour toi toute parée !
Reçois dans ton amour ta bacchante enivrée !
O Dieu, apaise-moi !

(Pan et Paniska, enlacés et presque confondus, ne formant plus qu'un groupe, se sont insensiblement tournés vers la chambre pendant ces dernières paroles, tandis qu'un rayon de lune tombait sur eux et leur indiquait le chemin en s'étendant sur les marches. Pan fait alors un geste indiquant ce chemin, et tous deux, gravissant les marches, disparaissent dans la clarté).

*

UN PORTRAIT EN VERS DE M. GUSTAVE KAHN

Dans sa belle revue « *Poesia* », M. F.-T. Marinetti donne, pour accompagner un masque de Gustave Kahn, ce portrait de l'auteur des *Palais Nomades*, qui rend très pittoresquement le génie oriental et merveilleux du poète :

A GUSTAVE KAHN

O génie africain dont l'âme ensoleillée
pavoisa de lumière les brumes parisiennes,
tu fus sans doute en quelque vie lointaine,
un langoureux poète arabe aux yeux mi-clos,
assis, jambes croisées, sous un vieux sycomore,
que le soir remplissait d'un tumulte sonore
d'étoiles et d'oiseaux.

La volage fumée des blondes cigarettes
prolongeait vaguement ta barbiche narquoise,
se mêlant aux nuages pensifs de tes yeux
qui se souviennent des turquoises de la mer.

Avec un long dandinement de ton torse voûté,
qui fait baller le pompon noir de ton tarbouche,
et la bouche fleurie d'un bonheur qui se cache,
tu chantais la souplesse alanguie de Syriennes
mollement accoudées aux balcons pleins de roses,
sur le Nil qui dorlote un soleil moribond...

Les rayons nuançaient ton visage en triangle,
et ta galabieh de soie couleur pistache.

Sous les minarets bleus que la nuit fauve étrangle,
tu chantais la splendeur des couchants asiatiques
qui ruisselle d'or liquéfié

tels de grandioses ruches de miel...
la chair rose du ciel aux sueurs amoureuses...
et les folâtres aventures de la lune
sur le sommeil en fleurs des villes orientales !...
Et tu fus le conteur de l'Or et du Silence,
le roi de l'horizon aux cent Palais nomades,
avec dans ta voix grise le chant du muezzin
et dans tes yeux l'esprit subtil de Schahrazad,
ô génie africain que le sort exila
Dans le tohu-tohu des foules parisiennes !...

*

HUGUES REBELL

C'est avec une douleur profonde que nous avons appris la mort de cet admirable écrivain, et parfois grand poète, que fut Hugues Rebell.

Une étude sera consacrée dans « *Vers et Prose* » à son œuvre qui, débutant avec les *Chants de la Pluie et du Soleil*, un livre de poèmes en prose égal aux plus beaux, s'est augmentée d'année en année de romans, d'essais philosophiques, de fantaisies et de critiques d'une incontestable valeur.

*

ENQUÊTE SUR LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Nous poursuivrons, dans notre prochain recueil, le compte rendu de l'intéressante enquête de MM. Georges Le Cardonnel et Charles Vellay sur le mouvement littéraire.

Du noble poète Charles Morice, citons cependant, dès aujourd'hui, une remarquable définition du symbolisme :

« Ce que j'appelle symbolisme, c'est la littérature elle-même parce que l'œuvre littéraire est toujours fondée sur une transposition. C'est faire de la littérature que de ne pas parler directement des choses. Faire le contraire, c'est accomplir la tâche du professeur ou de l'historien ; tâche essentielle, certes, mais qui n'aboutit pas à une œuvre

d'art. Quand Wagner nous donne les *Murmures de la Forêt*, il ne nous apporte pas le vent qui passe dans les feuilles, mais le vent qui passe dans son âme : c'est pourquoi il fait une œuvre d'art. La poésie n'est pas un art étranger aux conditions vitales des autres arts, et si le naturalisme n'a jamais eu de vertus vitales, c'est que les naturalistes ont cru à la réalité objective des choses... Souvenez-vous du mot de Flaubert : « C'est une brute, il croit à la réalité des choses. »

Mais rien n'est plus joli que cette conception du rôle du poète dans la Société :

« Essentiellement, le poète est un ordonnateur de fêtes, le maître des cérémonies de la religion de la vie ; car ce n'est pas l'art qui est une religion — pourtant l'artiste officie. »

*

LES LETTRES FRANÇAISES A L'EXPOSITION DE LIÈGE

Les Lettres Françaises seront célébrées cet été à l'Exposition universelle de Liège. Un Congrès international y réunira, nous en avons l'espoir, l'élite des écrivains qui sont le vivant honneur de notre langage.

Le Congrès sera divisé en quatre sections : I. Section littéraire ; II. Section historique et philologique ; III. Section pédagogique ; IV. Section sociale et juridique.

Le Comité de la Section littéraire est ainsi composé :

Président : M. ANATOLE FRANCE, de l'Académie française ;
Vice-présidents : MM. CAMILLE LEMONNIER (Belgique) ;
PAUL SEIPPEL (Suisse);
Secrétaire : M. ALBERT MOCKEL (14, rue Léon-Cogniet, Paris);
Membres : MM. PAUL ADAM (France);
REMY DE GOURMONT (France) ;
HENRI DE RÉGNIER France);

Ctesse MATHIEU DE NOAILLES (France) ;
MM. GUSTAVE KAHN (Alsace-Lorraine) ;
FRÉCHETTE (Canada) ;
MAURICE MAETERLINCK (Belgique);
EMILE VERHAEREN (Belgique) :
IWAN GILKIN (Belgique) ;
FERNAND SEVERIN (Belgique).

Les initiateurs du Congrès ont décidé d'adresser un pressant appel à toutes les personnes qui s'intéressent au développement de la langue française, comme à celles qui servent par leurs vœux ou par leur effort l'idéal dont elle est le véhicule. Qu'elles soient ici sollicitées d'adhérer au Congrès, de prendre part à ses travaux et de répandre sa propagande dans les milieux sympathiques auxquels elles ont accès.

*

LES POÈMES, PAR ALBERT MOCKEL

« *Vers et Prose* » publiera dans son troisième recueil la critique, par Albert Mockel, des livres de vers les plus remarquables parus depuis sa fondation. — Prière d'adresser les volumes, en double exemplaire, à la Rédaction du recueil.

*

LIRE :

Le *Mercure de France*, L'*Ermitage*, La *Revue des Idées*, L'*Occident*, La *Plume*, Le *Beffroi*, La *Revue littéraire de Paris et de Champagne*, La *Vie*, La *Revue d'Egypte* (Le Caire), *Poesia* (Milan), Les *Arts de la Vie*, Le *Mercure Musical*, *Wallonia* (Liège), La *Rénovation*, *Chimera* (Varsovie), Les *Marges*, L'*Œuvre Nouvelle*, *Emporium*, *Il Marzocco*, La *Rénovation*, Les *Essais*, Les *Ecrits pour l'Art*, L'*Eveil*, La *Province*, Les *Gerbes*, Les *Lettres modernes*, *The Outlook* (Londres), *Saint-George* (Birmingham), *Antée* (Bruxelles), *De XXe Eeuw* (Amsterdam), *De Beweging* (Amsterdam), *Das litterarische echo* (Berlin), *Il Mese* (Lugano).

Le Gérant : ANDRÉ SALMON

VERS ET PROSE

VERS ET PROSE

« Défense et Illustration » de la haute littérature et du lyrisme en prose et en poésie.

JEAN MORÉAS

STUART MERRILL, ARTHUR SYMONS

LOUIS LE CARDONNEL, CHARLES VAN LERBERGHE,

ANDRÉ FONTAINAS, ALBERT MOCKEL, JULES LAFORGUE,

ALBERT SAMAIN, PAUL FORT, EUGÈNE DEMOLDER

TANCRÈDE DE VISAN, JAROSLAV VERCHLISKY

HUGO VON HOFMANNSTHAL, PIERRE M. OLIN

RAYMOND DE LA TAILHÈDE, HENRY DELORMEL

JEAN SCHLUMBERGER, ARY PRINS, GEORGES KHNOPFF

FRÉDÉRIC RAISIN, LEOPOLDO DIAZ

ANDRÉ SALMON

TOME III

SEPTEMBRE
OCTOBRE-NOVEMBRE
1905

PAYSAGES ET SENTIMENTS

I

L'Automne

L'Automne va céder à l'Hiver, et, bientôt, les derniers rayons de novembre s'éteindront avec mélancolie.

Douce et féconde saison, ô déesse ! déjà les pampres de ta chevelure se délient et la belle grappe de raisin que lève ta dextre s'égrène à tes pieds. Les présents que tu offres aux mortels n'envahissent plus tes corbeilles et les cris joyeux de la vendange ont cessé de retentir autour de la cuve. Tes satyres et tes faunes regagneront leurs antres, et tes nymphes aux blanches épaules quitteront les bords des ruisseaux où elles aimaient à nouer des danses harmonieuses. Une fois encore ta tunique couleur de feuilles de vigne s'est fanée. Nous n'irons plus rêver dans les bois profonds, un livre à la main ; nous nous accouderons près de l'âtre et sous la lampe.

Le chasseur chanté par les poètes ne portera plus ses pas rapides le long des prairies, il ne lancera plus sa meute docile sur le lièvre et le daim craintifs. Ah ! qu'il avait du plaisir à prendre dans un piège le loup belliqueux et le renard retors, ou bien à découvrir dans les roseaux du fleuve l'ichneumon et le chat sauvage. Puis

il emportait chez lui, en riant, le corps couvert d'épines d'un hérisson souple...

Avant que le Borée ne sème les funestes frimas, il me plaît de remémorer la vendange et de faire revibrer à ma façon la syrinx de Calpurnius :

... Des satyres joufflus la folâtre cohorte
Saisit la coupe alors que le hasard apporte :
L'un dans la corne courbe a savouré le vin,
Pour boire l'autre n'a que le creux de sa main.
Sur la cuve penché, j'entends cet autre encore
Qui pompe la liqueur d'une bouche sonore ;
Et quelques-uns, là-bas, sur le dos renversés,
S'inondent des raisins qu'eux-mêmes ont pressés :
De la grappe crevée, un jus de bon augure,
A force jaillissant, barbouille leur figure...

Les anciens célébraient l'Automne non sans tendresse, mais avec sérénité. Maintenant, quand l'humide auster tourbillonne, nous nous envolons, dans les sentiers désolés, avec les feuilles mortes, et nous nous accoudons près des eaux assombries où elles pourrissent.

Sommes-nous les victimes de l'Anglais Thomson et de son élève Jean-Jacques ? Que dis-je ! Notre âme a pris le pli. Nous ne pouvons pas être infidèles à notre âme. Efforçons-nous seulement à tirer un peu de beauté de ses caprices et de sa folie.

Le divin Chénier, né d'une mère grecque, se laissait aussi trop alanguir. Au bord d'un fleuve pur, sous de beaux feuillages, il inclinait sa tête sur son sein, et il évoquait des fantômes :

Ces fantômes si beaux, de nos cœurs tant aimés...

Lamartine qui, n'ayant presque que la poétique de Parny sous la main, sut s'élever au zénith de l'inspiration, et s'épancher, comme Virgile, en grand fleuve d'harmonie, a voulu mêler son âme avec les derniers soupirs du vent du soir dans les pampres, ou avec la lueur du dernier rayon de l'année sur les sommets rosés de neige des montagnes. Il a subi toutes nos modernes langueurs de l'Automne :

Salut, bois couronnés d'un reste de verdure !
Feuillages jaunissants sur les gazons épars !
Salut, derniers beaux jours ! le deuil de la nature
Convient à ma douleur et plaît à mes regards.

L'*Automne* de Lamartine est une composition de sa jeunesse. Il produisit plus tard des strophes plus fortes. Toutefois, il est permis de penser que ses premiers ouvrages, dans leur ensemble, sont, peut-être, les meilleurs. Il faut le regretter, car, en matière d'art, si la jeunesse comporte tous les charmes, elle manque souvent de véritable solidité. On peut dire qu'elle ne creuse pas en profondeur, même dans les conditions les plus favorables.

Cent répugnances m'éloignent de Victor Hugo. Cependant, lui, s'est développé régulièrement jusqu'à un âge avancé. Voilà pourquoi certaines de ses poésies lyriques, dans les *Contemplations,* par exemple, nous bouleversent *avec autorité.*

Baudelaire était un fervent de l'arrière-saison. Avec

lui, l'Automne entre dans les vieux appartements pleins de moisissure, dans les cours noires des maisons, où s'entasse le bois pour l'hiver. Loin des futaies que le vent dépouille et fait craquer, il préfère se lamenter avec les girouettes et dans les gouttières. L'Automne de Baudelaire se mêle aux intrigues et aux artifices du cœur. Il ne s'habille pas des classiques feuilles mortes, mais de robes bizarres ; il met du fard et joue avec les chats *frileux et sédentaires...*

Relisez le *Sonnet d'Automne*. Le goût y est rehaussé par les plus rares épices de la psychologie et même de la physiologie. Et si ces substances se sont éventées un peu, avec le temps, songez qu'elles commencèrent par être fort piquantes et d'un arome très irritant.

J'ai beaucoup aimé les *Fleurs du Mal*, pendant mon adolescence et ma toute première jeunesse. J'admire toujours Baudelaire et ne le relis jamais. Ses préoccupations comme ses épithètes me gênent à présent jusqu'à l'angoisse : une angoisse physique. Certes, Baudelaire est un vrai artiste, comme nous l'entendons aujourd'hui, ou plutôt comme on l'entendait il y a quelques années. Allons, c'est un grand artiste tout simplement, c'est même un grand poète... *Ce n'est pas un pur poète.*

Verlaine était plus naturellement poète que Baudelaire. Il n'était que cela, il l'était de toute son âme. Ses

vers jaillissaient comme l'eau du rocher, et, par un mauvais miracle, ils charriaient du limon. Verlaine était habile dans son art, mais avec un désordre surprenant. « Il lui a manqué de savoir canaliser sagement sa merveilleuse sensibilité » a dit excellemment M. Jean de Gourmont, le jeune frère du savant auteur de l'*Esthétique de la langue française*.

Je crois que Verlaine n'était pas très affecté par la tristesse des campagnes et des bois jaunissants. Mais l'Automne entre dans son inspiration ; il y entre comme symbole et comme métaphore :

Les sanglots longs
Des violons
De l'automne...

Avec sa figure de bandit mandchourien, Verlaine avait l'esprit le plus fin. Il avait aussi le goût et le sentiment de la mignardise. Et ce n'est pas pour rien qu'il excellait à mettre en rimes les *Fêtes galantes*. L'automne de ces peintures, d'un raffinement qui n'exclut pas le naturel, lui convenait :

Le soir tombait, un soir équivoque d'automne :
Les belles, se pendant rêveuses à nos bras,
Dirent alors des mots si spécieux tout bas,
Que notre âme depuis ce temps tremble et s'étonne.

Ce poète était débordant de poésie, d'une poésie d'actualité. Sans doute il n'a pas suivi la mode ; il l'a créée, ce qui est peut-être plus grave.

J'ai toujours été la proie de cette saison :

Automne malheureux que j'aime ton visage !

Qui sait si ce n'est point à tort que la tristesse de l'Automne a séduit mon âme ! La belle lumière épandue sur les plaines et sur la mer, n'est-ce pas elle le véritable aspect tragique de la vie ?

Quelle folie de ratiociner en pure perte. Que n'ouvré-je pas plutôt ma fenêtre, pour admirer l'Automne sur l'écran mordoré des arbres !

... Dans les jardins, les dahlias, jaunes, blancs ou foncés, les roses trémières et les chrysanthèmes de toutes sortes, hument les derniers rayons de soleil. Le haut marronnier s'y dresse avec le port et les nuances d'une gentille tête de rousse ébouriffée. Sur le sable des allées, sur le gazon des boulingrins, les feuilles tombées palpitent au vent qui, soudain, d'une haleine plus forte, les soulève jusqu'aux socles des statues, ou les précipite dans les bassins à l'eau noire. Si j'étais feuille morte, je voudrais pourrir dans la vasque d'une belle fontaine de marbre que je connais. D'antiques platanes l'entourent ; et lorsqu'au milieu de la nuit, elle filtre doucement, je crois entendre Byblis, sœur coupable, pleurer son funeste amour.

... Un jour j'avais choisi — entre cent, — trois roses : l'une jaune, l'autre blanche, et la troisième au cœur de feu. C'était afin d'en faire présent à une Dame, belle et docte comme les interlocutrices de l'Heptaméron ; comme cette jeune veuve Longarine, ou cette rieuse Emarsuitte.

Or, lorsque j'arrivai, la Dame tenait à la main un bouquet de feuilles mortes qu'elle avait eu la jolie fantaisie d'assembler : il y en avait de toutes les pâleurs, et quelques-unes d'un vert tardif et magnifiquement rouillé.

Ce bouquet automnal était si beau que, de dépit, je voulus jeter mes roses ; mais je manquai de courage.

L'Automne embellit aussi le cours des fleuves, et principalement celui de la Seine.

Alors tandis que l'infatigable pêcheur se penche sur ses roseaux attachés bout à bout, j'aime à suivre les berges à pas lents, soit que le matin délicat pointe à peine, soit que, déjà, la chute du crépuscule ait coloré l'eau de ses teintes successives.

Et quand la nuit est close, si la lune brille à l'horizon, je m'étends volontiers dans une barque et me laisse aller à la dérive.

Je m'étais assis, après une longue course, sur un tertre dans le bois de Verrières, lorsque j'aperçus un être

étrange, cornu et chèvre-pieds. Son visage était rude et barbu, sa chevelure inculte, et il avait le dos couvert d'une peau de lynx. Vous vous doutez bien que je n'ai pas tardé à reconnaître en lui le fils de Mercure et de la nymphe Dryopé, Pan qui se plaît aux danses bruyantes et aux belles joutes des chalumeaux.

Il se tenait dans un hallier, et il y avait au-dessus de sa tête, suspendues à un flexible rameau, quatre syrinx finement percées.

Soudain, je vis le dieu saisir une de ces syrinx et l'approcher de ses lèvres.

Un son se fait entendre, allègre, comme rempli d'une espérance inconsidérée, et à l'instant, mille fleurs s'ouvrent, odorantes ou distillant le miel. Des branches et des tiges montent et s'allongent, toutes chargées d'une promesse diaprée de fécondité. L'air s'azure et s'irise, les cours d'eau murmurent sur le gravier. Dans le profond des forêts, le fauve s'élance en bondissant et la race ailée des oiseaux vole çà et là avec des cris. Plus abusés qu'eux, les mortels se réjouissent d'éprouver que l'univers n'est qu'amour et que félicité. C'est le printemps, c'est le printemps ! Mais quoi ! n'est-ce pas, en vérité, que les sons de l'instrument divin raillent à présent ?

Le dieu Pan, avec une moue, jette enfin à ses pieds cette première syrinx.

Alors le dieu prend la seconde des quatre syrinx suspendues au rameau flexible et il se remet à souffler. Le paysage change à vue d'œil : les fleurs languissent et

leur parfum s'évapore ; les corymbes se nouent sur les branches ; les eaux commencent à tarir sous le ciel nu et brûlant. Toute la nature semble assoupie. Et l'homme pense avec satisfaction que c'est l'été de la vie, plein de vigueur et de sécurité.

Pan ne tarda pas à jeter à ses pieds cette seconde syrinx avec une moue plus dédaigneuse encore.

Le dieu marcha alors nonchalamment vers le rameau flexible et prit la troisième syrinx. Il l'anima de son souffle sans se presser. Un son en sortit, qui n'était ni allègre follement ni présomptueux sans raison, mais doux et mélancolique. Et l'automne naquit avec la sérénité de ses eaux, avec sa flore et ses feuillages modérés, avec la philosophie de son beau ciel et l'ironie charmante de ses vendanges. L'homme but le vin goulûment, mais l'automne lui parut fade. Car il s'était égaré depuis longtemps loin de la mesure et de la vérité.

Et le dieu Pan laissa tomber sa troisième syrinx sur un tapis de feuilles mortes, et sourit.

Puis il dépendit du flexible rameau la quatrième syrinx et souffla dedans avec violence ; l'hiver désola la terre aussitôt : La vaste forêt sans feuilles craque sous le vent, la brume efface l'horizon, la glace arrête les surgeons des fontaines et les fleuves impétueux, enflés sous la tempête, ravagent leurs rives. La faim et la maladie s'abattent sur les êtres vivants ; l'homme voit sa huche vide et son âtre éteint. Mais tout en se plaignant, il s'enorgueillit de subir la misère et la mort, qu'il juge des choses d'importance.

D'un geste sec, Pan lança au loin cette dernière syrinx en éclatant de rire...

Selon Tacite, les Germains ignoraient l'Automne ; et il est possible que les peuples du Septentrion ne connaissent jamais les fines nuances de cette saison...

O Novembre ! Es-tu ce jeune homme qui, couronné de rameaux d'olivier, s'appuie sur le signe du Sagittaire et songe ? ou bien, comme le veut Ausone, te montres-tu sous l'aspect d'un prêtre d'Isis, la tête rasée et vêtu de lin ?

II

Promenades

Je goûte encore, comme autrefois, un entretien, mélancolique ou railleur, avec les paysages des environs de Paris ; et nous savons, eux et moi, nous donner le mot sur plus d'une chose...

A la gare de L..., j'avais pris la diligence pour F... C'était par un de ces matins d'été où le soleil fait trembler l'ombre des feuilles sur la route.

Ce doux tremblement m'allait au cœur, et je ne songeais pas à me plaindre d'une forte odeur de *prise* que répandaient de hauts colis, mes seuls compagnons de

voyage. Ces colis étaient destinés au prochain bureau de tabac.

Nous roulions entre deux files de ces peupliers qui sont tout grâce dans leurs corselets d'argent.

Lorsque nous arrivâmes à F..., midi sonnait à l'horloge de la vieille église juchée sur un tertre, derrière un bouquet d'arbustes à la sombre verdure.

Je m'assis pour boire, devant le seuil d'un cabaret. Un pan de mur, un peu courbé, y formait angle et protégeait contre le chaud du jour.

En face s'ouvrait une large grille, qui laissait voir une cour en contre-bas, pleine de fumier. Des poules gloussaient, un coq chanta. Un chat tigré regardait devant lui, immobile. Un beau rosier grimpait sur le mur, à côté d'une échelle dressée. Des géraniums égayaient une lucarne.

Trois ou quatre vaches vinrent devant la grille, menées par une vieille à chapeau de paille. Les bêtes allaient, roulant leurs flancs, dodelinant de leurs têtes lourdes aux prunelles olympiennes.

Des bouchers, des boulangers faisaient halte, dans leurs voiturettes, devant les maisons et les boutiques. O la belle viande, le bon quignon de pain !

Une jeune servante passa, rapide, dans un char-à-bancs ; assise entre des corbeilles vides, un nœud d'écarlate dans ses cheveux.

Je n'ai point entendu, ce jour-là, crier dans sa carriole le marchand de peaux de lapin, dont la voix me berçait jadis dans mes courses, de Fontenay-aux-Roses à Saulx-les-Chartreux.

... Dans l'après-midi, le mal du passé me ramena au village de R... J'entrai dans ce jardin, — mes délices ! — et je souris amèrement en voyant comme le temps y avait rendu les arbres drus, et comme il avait renforcé leurs feuillages...

... L'autre semaine, je partis pour une douce vallée qu'illustra, au commencement du siècle dernier, le séjour d'un grand écrivain, beau ténébreux classico-romantique.

A l'auberge, des couples mangeaient et buvaient dans les kiosques et sous les charmilles. Je préférai la salle du haut où je fus seul. J'écartai les rideaux des quatre fenêtres donnant sur la route; en face, un immense parc déployait l'écran de ses frondaisons séculaires, et je pus ainsi jouir d'une véritable pénombre verte.

Soudain des cris et des fanfares éclatèrent. C'était une bande joyeuse, en chapeaux et cocardes de carnaval, qui prenait l'auberge d'assaut. Et tous ces gens soufflaient à perdre haleine dans des buccins et des conques en carton. On eût pu les croire du cru, mais c'étaient des *fourreurs* de Paris, qui s'en donnaient à cœur joie.

Je les laissai pour regarder par une fenêtre, de l'autre côté.

Je vis une petite voiture arrêtée, là, contre la clôture du parc. Elle était attelée d'un jeune mulet qui faisait jouer ses oreilles de la façon la plus intéressante. Bien assuré sous ses œillères, l'animal prenait tranquillement

sa pitance dans un sac qui lui emprisonnait la mâchoire...

Songez-vous quelquefois à l'âme des bêtes ?

... Une douce pluie trempe et enveloppe la nature.

Les ormes, les acacias, les platanes, le long du chemin ; à gauche, un enclos de pêchers et de poiriers ; plus loin, la lisière d'un taillis ; même les fusains, dans leurs caisses, devant l'auberge ; — tout semble respirer avec joie sous l'humidité.

Une maison de paysans laisse béer sa porte ; et, sur ce trou noir, je distingue frémir le réseau fin de la pluie.

Des charrettes passent ; des chiens, tout mouillés, le poil collé, rasent les murs.

De la banne sous laquelle je suis à couvert, l'eau s'égoutte en perles et vient troubler les flaques sur le soi...

... O Arcueil aux nobles arcs romains, ô Bièvre, riant village, j'aime à me promener à travers vos campagnes, et le souvenir de Ronsard vous rapproche davantage de mon cœur.

Plus d'une fois, dans le soleil ou dans l'ombre, confondant en mon esprit le présent avec le passé, j'ai foulé le rapide chemin qui dévale le long de l'aqueduc d'Ar-

2

cueil. Il me souvient qu'un matin de septembre, c'est par un autre côté que j'ai gagné le village. J'ai longé les ruelles qui partent de la route d'Orléans. Il pleuvait. C'était une de ces douces pluies qui me prennent dans leur réseau léger, délicieusement.

L'eau coulait entre les pavés avec un murmure. Des poules picoraient au chant clair du coq. Le foin entassé dans les cours sentait l'humidité, et, sur le seuil des portes, des paysans silencieux regardaient dans le vide.

J'ai souvent aussi fait le voyage de Bièvre. Au temps où j'étais encore semblable au rapide fils de Pélée, je m'y rendais pédestrement, en partant de Malakoff. Quel plaisir j'ai goûté un jour au milieu de la route, à voir tomber autour de moi des grêlons tandis que je m'abritais sous un grand arbre aux branches et au feuillage drus ! Maintenant je prends le chemin de fer pour aller me promener mélancoliquement sur la route ombreuse qui va de Bièvre à Vauboyen. Et il m'est arrivé quelquefois de rimer, tout en marchant, des vers faciles :

Dans la vallée
Au creux charmant
La Bièvre coule
Et se déroule
Comme un ruban.

III

Henry Becque

Je disais avec tristesse : La vie a trahi Henri Becque, je crains que la mort ne se moque de lui.

Je tâcherai de m'expliquer :

Celui qui s'élève dans les hautes sphères de l'art, un Milton, un Corneille, s'il coule des jours malheureux, goûtera, dans son infortune même, une infinie douceur. Il se plaint, sans doute, et maudit son siècle. Cependant, en dépit de ces heures de faiblesse humaine, l'orgueil le soutient secrètement et lui rend déjà l'avenir visible. Je parle du noble et légitime orgueil, et non de cette passion équivoque qui n'en prend que les vaines apparences. Et je suis certain que peu de gens éprouvent en réalité ce véritable orgueil, au point d'en être secourus.

Ce que la vertu a de plus délicieux formait la nature de Becque. Il avait conscience de son grand mérite ; mais n'avait-il pas aussi, au fond de son cœur, comme un pressentiment de sa destinée ? Il songeait peut-être que la Comédie bourgeoise, où il excellait, doit obtenir sa récompense du vivant de l'auteur, et que se fier, en pareil cas, à la postérité, c'est bâtir sur le sable.

C'est pour ces raisons que je disais avec tristesse : La vie a trahi Henry Becque, je crains que la mort ne se moque de lui.

En écrivant ses polémiques, Becque s'exprime tou-

jours dans l'amertume de son âme, malgré la certitude qu'il pouvait avoir d'être le premier de son temps dans le genre littéraire qui lui était échu. Vous voudriez qu'il y trouvât un sûr remède contre d'injustes attaques ; le moyen ?

Je vous le dis, les *genres* existent.

Réjouissons-nous cependant de voir la *Parisienne* reprise au théâtre, et la mémoire de Becque agitée un instant avec respect par quelques-uns de ses anciens détracteurs, précisément. C'est une fiche de consolation.

Je rencontrais souvent Henry Becque pendant les dernières années de sa vie. Il me témoignait beaucoup d'affection. Ne sentait-il pas que j'étais plus bête que lui dans la pratique de l'existence ?

J'aimais ses causeries familières. Il avait en parlant l'air de tirer de l'arc ; mais son rire n'était pas méchant, il me semble. Ce n'était que de l'agacement.

Ses mots cruels partaient d'un dépit bon enfant et l'on écoutait Becque comme il s'écoutait : avec plaisir.

A vrai dire, il avait du goût pour le *potin*, mais élégant, et filé de préférence, j'imagine, en compagnie de quelque dame sur le retour, tirée à quatre épingles et spirituelle. Ce penchant de Becque pour le potin a-t-il fait peur à l'Académie, le jour où il voulut en être ? La conversation que j'eus, dans le temps, avec un académicien qui ne détestait point l'auteur de la *Parisienne*,

m'induit à le croire. Euh ! euh ! si notre Becque était bon enfant, il ne laissait pas d'être aussi un enfant terrible.

... Il ne concevait pas la vie en poète, mais en prosateur et particulièrement en auteur de comédies bourgeoises.

Ce n'est pas tant l'instrument qui sépare le poète du prosateur ; c'est plutôt la façon de penser et de sentir. Je parle seulement des vrais poètes et des vrais prosateurs : il n'y a de perfection que lorsque l'âme est en état de se servir de son expression naturelle.

Lamartine disait au versificateur de *Némésis* qui avait essayé de le piquer par des railleries :

Et moi j'aurai vidé la coupe d'amertume
Sans que ma lèvre même en garde un souvenir...

Becque gardait l'amertume sur ses lèvres, et passait la langue dessus avec une grimace.

Mais c'était d'un air de noblesse.

Dans ses œuvres, il n'est pas pamphlétaire comme Beaumarchais. C'est un Le Sage plus élégant, moins borné, avec une certaine capacité d'abstraire qui le rapproche de l'auteur du *Misanthrope*.

...Je me rappelle Henry Becque entrant au bureau de tabac pour acheter des *brevas*... Il aimait la vie jusque dans ses moindres détails. Mais ce n'était pas un jouisseur. Il aimait même sa propre vie — sombre vie — comme un amusement. Voilà l'*artiste-né*.

Quelle fut la vie amoureuse de Becque? Je l'ignore. On a publié des vers de lui sur une rupture. Ils sont mauvais. Il sentait beaucoup, mais pas en poète.

Je crois — c'est une de ces suppositions que j'aime à forger et que je donne pour ce qu'elles valent — je crois que Becque n'était pas un amoureux vrai.

Une nuit pourtant que nous descendions en flânant l'avenue de l'Opéra, il se mit à me raconter les péripéties (cabinet particulier et mystère) d'une intrigue renouée, d'un regain d'amour. Il paraissait être aux anges, et il riait de son bon rire.

Je n'en démords pas.

Le commerce des femmes plaisait fort à Becque, je le veux bien. Mais l'esprit y balançait souvent le cœur.

Connaissez-vous : *Souvenirs d'un auteur dramatique?* C'est un recueil d'artistes où coulent librement : la gaminerie satirique, la gaîté, un peu forcée, la bonhomie, très réelle, le sentimentalisme, assez romance — ma foi! — de Becque.

On rencontre avec plaisir, dans certaines pages de ce livre, la verve, l'entrain, le franc-parler, le coup de boutoir de l'auteur de la *Parisienne*, et l'on regrette que les *Polichinelles* soient demeurés en état d'ébauche. Becque y passe au fil de sa langue tous ses ennemis. Et ce n'est point là quelque fade raillerie, et la mauvaise

humeur y prend de la grâce. Toutefois, nous n'en sommes pas intéressés constamment. Le temps a touché ces choses et ces figures ; elles s'effacent déjà. A part Sarcey ou Claretie, qui se souvient à présent des autres victimes de Becque ? O Raymond Deslandes, ô Charles de La Rounat, ô Henri Lavoix, ombres vaines !

Je me répéterai presque, en disant que le vrai Becque était bien supérieur à sa façon de considérer les incidents de la vie. Avec un peu plus de généralisation, l'importance de tous ces petits faits aurait pu, sans doute, gagner en durée. Tandis qu'il ne nous reste, de la sorte, que la cendre de la colère de Becque.

Mais n'allez pas croire que tout est à négliger dans les *Souvenirs d'un auteur dramatique !* Entre ces feuillets, plus d'un morceau a conservé sa première vivacité. Le piquant et le tendre y al ternent de façon curieuse, et nous renseignent sur la psychologie d'un homme de grand mérite.

Henry Becque avait posé sa candidature à l'Académie ; Verlaine brûlait de le faire. Le premier était la correction même, plein de scrupules, et, malgré son esprit et ses allures dégagées, très soucieux du qu'en-dira-t-on. L'autre a vécu en *enfant perdu*, et il a fini dans l'ivrognerie et dans la crasse. Eh, bien ! ces deux hommes avaient — outre leur génie — des traits de ressemblance. C'étaient des bourgeois français, dans le

meilleur sens du mot, respectueux de l'ordre et même des préjugés. On l'admettra facilement pour Becque ; et quant à Verlaine, je garantis que s'il eut maille à partir avec la justice, il ne lui en garda point rancune. Vraiment, il avait un faible pour la magistrature et la gendarmerie.

... Un professeur qui se mêle de théâtre, éprouve-t-il la plus grande émotion de sa vie le jour où il parvient à franchir le seuil d'une loge d'actrice ? Becque l'affirme. Il avait une haute estime pour l'esprit et le talent de Weiss : mais il ne l'a pas raté. Il cite de lui cette exclamation fort ridicule : « Je ne passe jamais devant les Variétés sans ressentir le frisson de la vie parisienne ! »

... Voilà un joli mot de Becque sur une critique dénuée de loyauté : « Cela est fait de main de traître. »

JEAN MORÉAS

FOLIE

Prends-moi par la main, ô Folie,
Pour guider sûrement mes pas
Vers les maisons où l'on oublie
Que l'amour n'est pas d'ici-bas.

Mène-moi vers les lieux infâmes
Où l'on boit les eaux de la mort
Et du sang aux lèvres des femmes
Que le baiser des hommes mord.

Je suis las d'essayer de vivre
Pour celle qui trompa ma foi :
Je ne suis qu'un vagabond ivre
Brisant les tables de la Loi.

Je veux cracher au front de l'ange
Qui me montra l'étoile d'or,
Et souiller de toute ma fange
Ses ailes prêtes à l'essor.

Femmes dont l'ivresse grimace,
Dansez devant les hauts miroirs

Pour m'y cacher ma pauvre face
Où la pluie a pleuré, ces soirs.

Versez le poison dans les coupes,
Souillez les roses et les lys,
Tordez vos hanches et vos croupes,
Tuez mes espoirs de jadis !

Je râle entre tes bras, Folie,
Sous l'éclat rouge des flambeaux
Qui semblent veiller l'agonie
De rêves qui furent trop beaux.

Dehors, l'ombre couve la ville
Où s'est tû peu à peu tout bruit.
Est-ce enfin, sur cette âme vile,
La paix et l'oubli de la nuit ?

Ai-je enfin, bourreau de moi-même,
Tué de honte l'amour ? — Non !
Je m'éveillerai, toi que j'aime,
En criant au soleil ton nom !

DOUTE

C'en est-il bien fini de la vieille folie
Et d'outrager les dieux après avoir trop bu,
Et de hocher, mi-mort, une tête avilie
Entre la putain nue et l'ivrogne barbu ?

As-tu, debout, brisé sur la table la coupe
Où tu puisais l'envie affreuse de déchoir ?
As-tu frappé la danseuse qui tord sa croupe
Et, la langue entre les dents, rit au miroir ?

T'es-tu, lâche — la fuite étant ton seul courage —
Enfui loin de la ville aux mauvaises maisons ?
As-tu, front bas, à bout de luxure et de rage,
Compris le sens secret des vieilles oraisons ?

Ah ! réponds que c'en est fini de cette orgie
Où tes pas titubants traînaient toute la nuit
Du cabaret puant à l'âcre tabagie.
Réponds qu'après cela c'est Dieu qui te conduit !

Quoi ! tu restes muet, homme aux lèvres mauvaises ?
Tu cherches le chemin du retour à la mort ?
Vois donc, l'aube renaît. Je veux que tu t'apaises.
Des enfants aux yeux frais te chantent réconfort.

Et l'on entend monter de toutes les églises
L'angelus, comme un vol d'archanges vers les cieux.
Les parfums du printemps ont embaumé les brises
Qui font sourire au seuil de leurs maisons les vieux.

Sois bon, sois doux, sois sage, ô toi, mon pauvre frère.
Laisse-moi te guider, puisque ton cœur est las,
Vers l'asile de paix et de calme prière
Où viendra s'achever la trace de tes pas.

Mais tu lèves les mains, vers la ville maudite.
O mon frère, et sais-tu que j'en sangloterais?
Sais-tu que moi qui crois te mener au bon gîte
Je tournerais le dos à l'aube et te suivrais ?

Car c'est là-bas la nuit et, derrière les portes,
Le râle de l'ivresse et le cri contre Dieu.
Je voudrais comme toi dormir auprès des mortes
Qui nous consoleraient d'être sans feu ni lieu.

Oh ! l'ombre et la lumière ! Oh ! l'espoir et le doute !
Nous voici trébuchant, ô frère, au carrefour.
Ta main est lourde, et j'ai perdu la bonne route.
Oh ! l'angelus qui sonne au plus haut de la tour !

Répudierai-je enfin les mots de ma folie
Et mon outrage aux dieux après avoir trop bu ?
Ou bien retournerai-je, avide de leur lie,
Entre la putain nue et l'ivrogne barbu ?

STUART MERRILL

QU'EST-CE QUE LA POÉSIE ?

Un critique universitaire, M. W.-J. Courthope, a écrit un livre appelé *La Vie dans la poésie; la Loi du Goût* (1), dans lequel il essaie de prouver que, « en poésie, le secret de la vie est dans le pouvoir de donner une forme individuelle aux idées universelles de la nature exprimées en une des classes reconnues de la versification ». Sur ces mots, Vie dans la poésie, il nous dit : « Je pense aux qualités poétiques, quelles qu'elles soient, d'où qu'elles viennent, si elles ont le pouvoir de procurer un plaisir durable ; et j'ai essayé de déterminer leur nature en examinant les œuvres des poètes qui ont été reconnues *semper, ubique, ab omnibus*, les éternels poètes de la terre et des âges. » M. Courthope, qui a donné une édition de Pope, met naturellement Pope en question et il livre beaucoup de ses arguments en agissant ainsi. Il trouve à la fois dans Pope la « vie » et l'« universel » dont il parlait, et il le loue de « l'idée limitée qu'il se fait de la nature et de l'universel », ce qu'il avoue dans un sens en disant d'abord que « cette restriction de la connaissance à la connaissance de soi-même est seulement la perfection d'une tendance de pen-

1. *Life in Poetry, Law in Taste* (Londres, Macmillan et C°).

sée qui se révèle elle-même dans le *Paradis Perdu* » et ensuite que le sens de la nature dans Pope doit être comparé seulement à celui de « ces esprits faux du XVIIe siècle : Phinéas et Giles Fletcher, Donne, Crashaw, Quarles et Cowley ». Mais la vraie question est de savoir si Pope est un poète dans le sens complet du mot, si le prosaïsme vigoureux et le fini de son atticisme, dont il est parlé dans une autre partie du livre, sont, comme poésie, l'équivalent de ces lignes de Crashaw « sur un livre de prières envoyé à Mrs R... » citées comme évidemment ridicules. Je voudrais assurer que les deux dernières lignes de cette citation :

Tombant goutte à goutte avec une pluie parfumée
Une délicieuse rosée d'aromates

représentent un niveau de poésie auquel Pope n'atteignit jamais en dépit de son habileté consommée. Pope est un parfait prosateur qui a toujours écrit en vers. Il est impossible de le lire sans une admiration continue pour son habileté, impossible d'oublier en le lisant que le vrai poète ne peut pas être habile. Tandis que Crashaw avec deux lignes instinctivement rythmiques nous fait entendre qu'il est poète, Pope nous convainc brillamment de tout ce qu'il veut, excepté de ce seul fait. Les seuls moments où il entre dans la beauté sont ceux où il se moque de ses affectations. Ainsi ce

Mourir d'une rose dans une douleur embaumée

reste un hommage que, sous son ironie sans intention, il a rendu à ce « principe de beauté en toute chose » qu'il n'a jamais vu.

En discutant la théorie de la fonction du mètre, M. Courthope fait cette citation de Marlowe :

> Est-ce ce visage qui a lancé en mer des milliers de vaisseaux
> Et qui a brûlé les tours sans sommets d'Ilion ?

et il nous dit : « Il est certain que c'est seulement en échappant aux limites ordinaires de la langue qu'il pouvait s'être aventuré jusqu'à l'audace sublime de dire qu'une figure précipita des vaisseaux et brûla des tours, et en s'exprimant métaphoriquement avec le mouvement harmonieux et lyrique du rythme et du mètre. » Mais au contraire, un écrivain de prose élevée, Milton ou Ruskin, pourrait avoir dit en prose précisément ce qu'a dit Marlowe et en avoir fait une beauté, — l'imagination, l'idée, une belle forme pourrait y avoir été employée, — une seule chose y aurait manqué, le genre de forme qui est véritablement le plus élevé, celui du vers. Il y aurait eu là un élément de la poésie, non la poésie : le rythme transforme cet élément en poésie et rien autre que le rythme.

La poésie est d'abord un art et dans l'art il doit y avoir union complète ou fusion de la substance et de la forme.

Un écrivain comme Walt Whitman qui semble avoir tant d'éléments poétiques à sa disposition, sans pouvoir leur donner une forme tangiblement parfaite, n'a pas plus de titre au nom de poète qu'un écrivain comme Pope qui exerce le plus délicat contrôle sur une sorte de forme antipoétique, laquelle s'adapte exactement à une sorte de fond antipoétique. Crashaw qui avait une

sève poétique d'un genre particulier et qui n'en était maître que par intervalles reste poète de race, mais poète imparfait, qu'il faut passer au crible avec discernement. Milton, qui a presque toutes les qualités de forme et beaucoup des plus belles, et aussi des plus belles qualités de fond, devient le grand poète que l'on reconnaît universellement, parce qu'il est presque toujours heureux dans la fusion du fond et de la forme.

C'est seulement après que cette union intime a été consommée que nous pouvons considérer les qualités relatives du mérite. L'écrivain anonyme d'une seule chanson parfaite dans un des livres de chansons élisabéthaines est poète ; mais, s'il n'a rien écrit de plus ou rien d'un plus grand mérite, il restera petit poète, poète de valeur limitée.

Le *Cours du Temps* de Pollok peut être aussi long que le *Paradis perdu*, mais Pollok n'entre pas en compétition avec Milton. Pour établir des distinctions entre un poète et un autre, dans la besogne quelque peu vaine d'assigner des rangs, les règles de M. Courthope deviennent tout à fait inutiles. Elles ne servent pas à distinguer ce qu'est la poésie de ce qui ne l'est pas et elles seraient inutiles en présence d'un écrivain récent qui prétendrait être poète.

Il est moins difficile d'être juste pour Virgile et pour Milton que de l'être pour Verlaine ou pour M. Yeats. Ni le simple jugement de Yeats ou de Verlaine par Milton ou par Virgile ne servirait à tenir le critique dans le vrai. Chaque force nouvelle a sa forme nou-

velle de beauté et si notre poète le plus récent n'est pas essentiellement différent de ses prédécesseurs, une grande affinité avec eux ne le sauvera pas. Il est absolument important, comme l'affirme M. Courthope, d'étudier et de se rappeler fidèlement « les œuvres des poètes qui ont été reconnues *semper, ubique, ab omnibus,* comme celles des poètes éternels de la terre et des âges »; mais il n'est pas moins important d'être sur ses gardes à tous les mouvements de la vie nouvelle pour voir si, oui ou non, nos lectures nous y ont préparé dans la forme où nous les trouvons.

ATHUR SYMONS

Traduit de l'anglais par EDOUARD et LOUIS THOMAS

POUR UN ÉVÊQUE MARTYR

Les diacres ont crié : Défendez l'Hiérarque !...
Imbécile, confuse, et craignant son monarque,
La foule fuit : l'Evêque est tombé sur l'autel.
Maintenant le soir vient, lourd et sombre, un soir tel
Qu'il le faut à ce jour d'horreur et de massacre.
Mais l'âme du martyr, que sa mort encor sacre,
S'envole aux cieux conquis, d'un vol impétueux.
Reposez du repos promis aux vertueux,
Saint Pasteur : cette mort, vous en étiez avide...
Tout dort, et sous la nef pleine d'ombre et de vide,
Flotte seule dans l'air, de mystère chargé,
La douce odeur du sang d'un pontife égorgé.

LOUIS LE CARDONNEL

PAGES

SÉLECTION SURNATURELLE

CONTE

A EUGÈNE DEMOLDER.

Depuis quarante jours terrestres le prince de Cynthie et son vieux serviteur Saturne s'étaient retirés dans la solitude. Tous deux vivaient au fond d'une immense forêt bleue dans une vieille tour, d'où l'on découvrait au loin, au-dessus des cimes mouvantes, les flots d'une mer éternellement pâle.

Le prince se tenait assis, jour et nuit, au sommet de cette tour, le visage tourné vers la mer. Mais il était aussi étranger à la mer qu'au reste du monde, et il la contemplait sans la voir, le regard perdu dans l'invisible.

Il avait des yeux aussi bleus que l'espace, et une chevelure blonde aussi fine que des rayons enveloppait son beau visage pâle et triste.

Saturne, lui, se tenait assis sur le seuil de la tour dans l'ombre des profondes ramures. Il n'était pas moins triste que son maître, mais sa tristesse n'étant pas ineffable, il consolait sa pauvre âme solitaire, en l'exprimant sur sa flûte, et en la mêlant au chant des oiseaux, à la plainte du vent dans les arbres et aux soupirs de la mer lointaine.

Ils vivaient sans se parler. Un matin cependant, Saturne, qui portait chaque jour à son maître une grappe de raisins pour le nourrir, trouva celui-ci si détaché du monde, si distrait de la vie, qu'il ne sut plus longtemps garder le silence.

— Maître, s'écria-t-il, vous mourrez !

Le prince ne répondit point.

— Que votre âme, poursuivit Saturne, ne s'offense pas de ma parole ; ce n'est pas de la grande tristesse de ne savoir pourquoi nous sommes tous si tristes, sur la lune, que vous mourrez ; c'est un secret de Dieu, mais un secret salutaire ; vous mourrez de silence. Le silence seul est mortel. Moi-même, depuis longtemps j'en serais mort, si je n'avais pour y exhaler ma peine, ce roseau. Elle s'est un peu dissipée ainsi, confondue avec la tristesse du vent, de la mer, de toutes choses. Dites aussi votre âme, maître, exprimez-la dans l'air ; moi, d'en bas, je l'accompagnerai doucement dans l'ombre. Le prince remua les lèvres, fit un immense effort et dit :

— Ma voix se tait.

— Mais, dit Saturne, elle ne peut pas se taire. Il faut qu'elle parle, qu'elle chante surtout. Tout chante, tout tend à un son, ici-bas ; la mort seule est silencieuse. C'est pour chanter notre âme que Dieu nous a donné la parole. Se taire c'est offenser Dieu.

— Mon âme ne trouve pas de paroles, soupira le prince.

— C'est qu'elle ne cherche pas, répondit Saturne ; c'est qu'elle est indolente et lasse, qu'elle a sommeil de mourir. Ah ! maître, votre serviteur n'a qu'une petite âme éphémère et bornée, qui peut mourir mais la vôtre, pleine de chants inouïs et de clartés latentes, ne le peut pas. Elle doit vivre. Et elle vous accable, vous étouffe, et elle veut crier ! Vous êtes comme un homme qui joue de la flûte tandis que la mort entre dans ses mains. Il souffle, mais ne sait plus soulever ses doigts, et son souffle rentre en lui-même et il meurt étouffé.

« Votre âme, dites-vous, ne trouve pas de paroles ; mais pourquoi ne cherche-t-elle que dans les nuages où l'on ne trouve rien ! Il faut un peu de sens pratique dans la vie ; il faut se tenir sur la pointe des pieds en contact avec la lune notre mère, afin de ne pas se perdre tout entier, se dissiper dans l'air bleu.

— Que voulez-vous donc ? demanda le prince avec lassitude.

— Voici, maître, je vous amènerai tous les mots que Dieu a créés à son image et à sa ressemblance, et dont les formes diverses vivent sur la lune. Je les rangerai autour de vous en un grand cercle, et vous vous tiendrez au milieu, ainsi que le soleil se tient au milieu des planètes. Alors, au son de ma flûte, je les ferai tourner, et vous jetterez sur chacun d'eux, tour à tour, le rayon de votre âme ; ainsi vous découvrirez ceux qu'elle cherche.

— C'est une ingénieuse pensée, dit le prince, mais voir tourner les mots autour de moi me donnerait le vertige.

— Alors, c'est vous-même qui tournerez autour d'eux, au son de ma flûte ainsi que le soleil tourne autour des étoiles fixes.

— Non, Saturne, je ne puis penser en marchant ; il me faut être immobile, à demi couché. J'ai besoin aussi de solitude, de silence...

Le prince réfléchit quelque temps, puis il ajouta :

— Ce n'est pas en ce pays non plus que jamais je découvrirai mon âme. Si loin que nous soyons du reste des vivants, nous n'en sommes pas assez loin encore ; il faudrait être ailleurs.

« Que le Temps éternel est beau, Saturne, lui qui a des

ailes ! Il est, et il n'est plus ; toujours il est ailleurs. N'existe-t-il donc pas une contrée au monde où l'on soit, aussi, toujours ailleurs ; un peu d'espace ailé ?

— Certainement, dit Saturne, une telle contrée existe et nous irons y vivre. Je construirai un grand bateau d'ivoire et j'y amènerai tous les mots, afin qu'ils soient toujours en votre présence et ne vous échappent pas. Quand tous seront embarqués, nous mettrons à la voile ; et c'est pendant ce voyage en la pleine mer, où l'on est toujours ailleurs ; la nuit au clair de terre sur les eaux ; dans le calme et le recueillement, que vous chercherez parmi les mots ceux qui ressemblent à votre âme.

— Qu'il en soit ainsi, dit le prince en s'endormant.

Comme le grand effort de paroles qu'il avait fait ce jour-là l'avait épuisé, il dormit pendant une longue semaine.

Pendant ce temps Saturne se mit à l'ouvrage. Il ramassa une énorme quantité d'ivoire, le tailla en planchettes, et en construisit un grand bateau qui ressemblait à une arche. Puis il y planta les mâts, et y attacha des voiles de soie avec des cordages d'argent. Il sculpta enfin à la proue une mystique colombe blanche avec un regard pour le vague, qu'il peignit en bleu.

Lorsque le bateau fut achevé, il le mit à l'ancre dans une anse, et partit pour le pays.

Un matin, le prince se réveillant dit : — Il pleut, le merle chante.

Mais il ne pleuvait pas ; c'était le troupeau léger et crépitant des mots qui passait, en faisant résonner la terre dure. Et le merle ne chantait pas ; c'était Saturne qui jouait de la flûte en menant le troupeau.

Le prince les aperçut comme ils descendaient le rivage. Ils s'avançaient en une longue file et passaient sur un pont de planches du rivage au bateau. Celui-ci, à mesure qu'ils y pénétraient, s'abaissait sur la mer. Quand les derniers — c'étaient le zèbre et le zoophyte — furent embarqués, Saturne abattit sur eux la trappe, et alla chercher son maître.

Le prince descendit enfin de la tour, et Saturne lui mit autour de la tête une couronne de grappes de raisin, dont il ne réserva pour son front que le feuillage.

Et tous deux s'en allèrent en silence.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans le bateau, le soir tombait.

Le prince s'assit au gouvernail, et Saturne leva l'ancre. Ils entendirent un léger clapotement à la proue et virent reculer doucement le rivage. L'air tiède remuait. La mer était pâle et frissonnante.

Ils naviguèrent toute la nuit, n'ayant plus autour d'eux que la mer et le ciel où montait la terre. Saturne se tenait à l'avant et regardait dans le ciel ce mystérieux visage ; le prince, assis à la poupe, le contemplait aussi, mais dans le rêve des eaux.

Cependant, dans le silence, une rumeur de plus en plus distincte s'éleva, et bientôt ce fut un bourdonnement tel que le bateau en devint comme une ruche flottante.

— Qu'est-ce qui ose ainsi troubler notre repos? demanda le prince.

— Maître, dit Saturne, ce sont les mots qui s'éveillent. Ils dorment le jour quand les choses veillent, et veillent la nuit quand tout dort. C'est à ce moment qu'il faut les surprendre le sommeil les a vivifiés.

— Introduisez-les, dit le prince.

Et Saturne leva la trappe. Une foule innombrable d'êtres et de choses, s'agitant, se bousculant, poussant des cris féroces, se rua sur le navire. Ils grouillaient sur le pont, escaladaient les cordages, montaient jusqu'à la cime des mâts. Et la lourde et fauve odeur des foules s'élevait dans l'atmosphère.

— Chassez-les ! criait le prince, mais déjà Saturne s'était jeté sur eux, une hache à la main et en avait tué un grand nombre. Il refoula les autres dans la cale et, rabattant la trappe, s'assit dessus en s'essuyant le front. Mais la clameur continuait à gronder sous lui.

— Ah ! dit le prince consterné, comment trouver jamais dans cette foule infecte et tapageuse ce qu'il faudrait chercher dans le silence et la pure beauté !

— Maître, dit Saturne, c'est le plus vil bétail, et il importe de le chasser le plus vite possible pour qu'il ne nous rende pas l'air irrespirable. Voici sur notre route une grande île sauvage : un tel lieu leur convient, nous les y débarquerons.

Ils furent bientôt arrivés à cette île, dont la côte était couverte de forêts rouges. Saturne jeta le pont et leva la trappe. Et de nouveau le troupeau se rua sur le navire. Mais Saturne le chassa vers l'île en brandissant sa hache, et il y mettait tant de zèle que pas un seul mot ne serait demeuré à bord, si le prince n'était intervenu.

— Vous chassez les bons et les mauvais, criait-il, les purs et les impurs ; il faut garder ceux qui ressemblent à mon âme.

Le triage était malaisé, mais Saturne imagina un expédient rapide. Il tendit au-dessus de l'écoutille un grand filet à fines mailles solides, et força toute la bande à passer dessus, pour

gagner le pont. De cette façon tous les grossiers passèrent et les minces, les délicats, les subtils retombèrent seuls.

Lorsque les mauvais furent ainsi séparés des bons, et chassés sur le rivage, Saturne releva le pont.

Quelques-uns, cependant, étaient tombés à l'eau et menaçaient de se noyer ; et le prince leur tendait la main.

— Laissez-les donc, dit Saturne, qu'ils se noient ! A quoi servent-ils ? Ils sont vils et ne servent qu'aux vils. C'est un grand débarras pour la lune que leur mort. Ils infectent son atmosphère et rendent notre globe obscur et pesant, au lieu de le laisser bondir dans l'espace comme une bulle d'eau.

—Non, dit le prince, il faut les sauver ; je ne veux pas qu'ils périssent ; j'en ai grande pitié !

Ils se mirent donc à repêcher ceux qui se noyaient. Et ceux-ci en repassant sur le pont poussaient des cris de joie.

— Ils ne sont pas mauvais, dit le prince, ce sont des enfants, des bêtes et des choses : tel est le peuple.

Et il se mit à l'extrémité du bateau pour leur dire adieu. Aussitôt, un grand silence se fit sur le rivage, et l'on vit des mots qui étaient déjà entrés dans le bois, en ressortir, étonnés.

— Mes enfants, dit le prince, si je me sépare de vous ce n'est pas sans tristesse. Vous êtes envers moi des innocents. Il n'en est pas un seul parmi vous que je n'aime en mon cœur, jusqu'au plus humble, jusqu'au plus pauvre, car vous êtes tous, comme moi, enfants de la lune, et rien de ce qui est lunaire ne m'est étranger. Vous possédez tous les biens d'ici-bas, mais, hélas ! vous ne possédez pas ceux que je cherche : les biens qui sont en l'air, le surlunaire et le surhumain, les royau-

mes qui ne sont pas de ce monde. C'est pourquoi je n'ai gardé d'entre vous que quelques êtres inutiles, frêles et vaporeux, semblables à mon âme, qui n'est qu'un souffle.

Et se tournant du côté des animaux, il dit :

— Mes frères, si je me sépare des plus humbles d'entre vous, de ceux à qui Dieu n'a départi ni beauté, ni grâce, sachez que je me sépare aussi des colombes, des biches et des gazelles.

Et se tournant du côté des plantes, il dit :

— Mes sœurs, si je me sépare de celles qui parmi vous sont simples comme l'herbe, ou pauvres comme la mousse, ou dépourvues de beauté, ou fétides et malsaines, sachez que je me sépare aussi des roses nacrées et des lys radieux qui croissent sur la lune.

Et il allait s'adresser au règne inanimé lorsque Saturne, subrepticement, leva l'ancre. Aussitôt, le bateau allégé bondit sur les eaux.

Le prince, debout à la poupe, contempla longtemps les bannis. Ses discours les avaient émus, et ils se tenaient immobiles sur le rivage comme s'ils écoutaient encore. Mais bientôt ils s'effacèrent à ses yeux, et il lui sembla qu'il s'éloignait de l'humanité. De nouveau son cœur devint mortellement triste. Il prit sa tête dans ses mains, et se mit à pleurer.

Cependant, le vent s'était levé et la mer était devenue houleuse. Le bateau roulait sur les vagues, et tout à coup faillit chavirer. Une lame énorme passa sur le pont.

—Maître, dit Saturne, si nous ne voulons pas périr il faudra débarquer encore les verbes de mouvement. Je viens de visiter la cale. Il est impossible de les faire tenir en repos ; tantôt ils

se précipitent à droite, tantôt à gauche, et ils seront cause que nous chavirerons.

— Chasser les verbes de mouvement ! s'écria le prince, y pensez-vous ? Mon âme ne peut-elle avoir besoin d'eux ? Il réfléchit quelque temps, puis ajouta : Vous avez raison, Saturne, mon âme est repos ; si quelque chose se meut en elle, c'est comme un désir, une attirance, une force que, certes, aucun de ces grossiers mobiles n'exprimera jamais.

A l'île prochaine, les verbes de mouvement furent débarqués, et ils virent sauter, bondir, galoper et disparaître leur bande dans l'épaisseur des bois.

Chaque nuit Saturne amenait en présence de son maître un certain nombre de mots que celui-ci désirait voir. Il les rangeait dans la lumière de la terre, et le prince les contemplait en silence jusqu'à l'aube. Parfois il s'approchait d'un d'entre eux, le regardait en face, l'interrogeait, puis s'en allait se rasseoir, attristé.

Une nuit, comme Saturne amenait quelques-uns des mots les plus doux et les plus gracieux, le prince en aperçut un qui était blessé ; c'était la Bonté.

— Naturellement, dit Saturne, elle est trop bonne ; elle ne sait pas se défendre. Ils finiront par lui arracher la tête.

— Quoi ! dit le prince, est-ce qu'ils se battent ?

— Nuit et jour, car même en dormant, ils se battent en rêve. Si vous ne les entendez plus c'est que les plus retentissants sont sortis, mais le combat n'en est pas moins terrible. J'ai essayé bien des fois d'y mettre ordre ; rien n'y fait. Ils se sont rangés en deux camps, les abstraits à droite, les concrets à gauche, et ainsi se ruent les uns sur les autres, épouvantablement.

— Débarquez les concrets, dit le prince, mon âme n'a rien de concret en elle. Même l'étoile du soir, même la brise du matin, ne lui ressemblent pas.

A la première île qu'ils rencontrèrent sur leur route, la troupe des concrets fut débarquée. Comme ceux-ci avaient été épurés déjà, c'étaient pour la plupart gens riches et huppés. On eût dit un cortège de grands seigneurs. Ils s'en allèrent avec des airs d'insolence.

Mais à peine furent-ils descendus, que Saturne accourut en levant les bras.

— Ah ! maître, s'écria-t-il, les abstraits se battent entre eux à présent et jamais je n'ai vu bataille plus terrible. La plupart appartiennent au clergé ou à la science et leurs haines sont féroces. Prince, laissez les mots abstraits aux savants et aux prêtres ; n'êtes-vous pas un poète ?

Le prince réfléchit et dit : — Débarquez les abstraits.

Ils descendirent avec de grands gestes et de grands cris. La plupart étaient longs et maigres, pâles et mauvais. Aussitôt que les concrets les aperçurent, ils se ruèrent dessus ; mais beaucoup continuèrent à se battre entre eux.

— Fuyons vite, dit le prince, ce spectacle me fait horreur.

Mais Saturne ne parvenait pas à démarrer le bateau.

— Ah ! gémissait-il, si nous pouvions seulement le lester de ces lourds pavés qu'ils se jetaient à la tête les uns des autres !

— De quels pavés parlez-vous ? demanda le prince ?

— Des Adverbes, maître ; ils encombrent la cale, et font ressembler notre belle nef d'ivoire à un bateau chargé de briques.

« En voici un, dit-il, en montrant un adverbe énorme, quadrangulaire et qui pouvait bien peser dix livres ; je l'ai arraché aux mains d'un ecclésiastique. Pour convaincre le prince, il le laissa tomber à ses pieds, et tout le bateau en résonna jusqu'à la quille.

— Jetez-les à la mer, dit le prince. Qu'est-ce que mon âme a besoin d'adverbes ?

Et Saturne pendant tout ce jour, comme un manœuvre, monta les adverbes dans une brouette et les déversa par-dessus bord. Quand il eut achevé cette besogne, il leva l'ancre et remit à la voile. La nef s'enfuit légère, comme une plume, sur les eaux.

C'était l'heure où tout incline vers son rêve. Un crépuscule d'or enveloppait la lune. La mer était devenue si calme que son souffle même ne s'entendait plus.

Saturne, s'étant assis aux pieds de son maître, celui-ci lui dit :

— Je commence à voir plus clair dans mon âme. Nous avons retrouvé le calme, le silence, et nous nous acheminons vers un lieu de beauté. Reposez-vous aujourd'hui, mon bon Saturne, mais demain vous enlèverez encore tout ce qui est laid, vieux, décrépit ou malade, car mon âme saine est éternelle jeunesse, tout ce qui pleure aussi, gémit ou souffre, car ma souffrance ne peut s'exprimer par rien de ce qui souffre; c'est plutôt une joie amère. Ne gardons que ce qui est pur et radieux ; ce qui est taciturne et calme ; ce qui ressemble à ces belles nuits sereines où nous voguons sur les eaux, au silence amical de la terre.

Il parla longtemps ainsi, puis tous deux s'endormirent, laissant le bateau suivre son chemin.

Le lendemain le prince désira visiter la cale : c'était la première fois depuis leur départ. Il descendit, suivi de Saturne, mais dès les premières marches s'arrêta suffoqué.

— Qu'est-ce donc qui rend ici l'air irrespirable ? demanda-t-il.

— Ce sont, répondit Saturne, les parfums. Je les ai gardés ne sachant au juste s'ils étaient abstraits ou concrets; ils flottent comme des âmes. Ce sont ceux des hélianthes, des géothropes, des sélénanthèmes, des fleurs les plus rares et les plus capiteuses du globe.

— Qu'ai-je besoin de ces parfumeries ! dit le prince, ouvrez les hublots. Jamais mon âme ne s'exprimera dans un parfum.

Saturne ouvrit les hublots et les parfums s'évanouirent.

Ils visitèrent tout le navire. Tout y était soigneusement disposé en ordre et rangé sur des tablettes. Ils virent d'abord les articles, les pronoms, chacun à sa place déterminée ou indéterminée. Non loin étaient les prépositions, les conjonctions, les interjections, toute la même ferraille qui sert à ajuster, à visser, à boulonner les pensées. Cela n'occupait pas beaucoup de place et ressemblait à l'étalage d'un quincaillier.

— Ce n'est pas beau, dit Saturne, mais c'est utile.

— Bah ! dit le prince. Je sais qu'il est des gens qui construisent avec les mots des palais, des temples, des tours, des fontaines et que la vue de ces savantes architectures porte à la rêverie. Mais je ne suis pas un architecte.

Ils passèrent devant les rares substantifs qui avaient échappé à la grande expulsion, et devant les verbes de repos ou de mouvement latent. Comme c'était jour, tous dormaient.

— Même éveillés, disait Saturne, ils semblent dormir. On

dirait des serpents. Ce sont des êtres étranges, énigmatiques, et dont je me défie. Ils vivent et bougent en dedans ; à l'encontre de la plupart des autres êtres, qui sont morts ou endormis en dedans, et vivent en dehors...

Une intense clarté attira le prince au bout de la galerie. Là, dans un rayon de soleil passant par la lucarne, s'amoncelait une telle richesse, qu'on eût dit que toutes les splendeurs du monde y étaient accumulées.

— Ce sont les adjectifs, dit Saturne, leur nombre est incalculable, mais je n'ai gardé que les plus beaux, les plus riches, ceux qui étaient d'une belle eau, les purs, les radieux, les éblouissants, les splendides...

— Assez, dit le prince, ce luxe n'est pas de mon goût. Suis-je un joaillier ou un orfèvre ? mon âme est simple et n'aime pas les vaines parures.

— Elle a raison, dit Saturne, c'est son état de grâce que de vivre toute nue. Nulle part la vanité de ce monde n'apparaît mieux qu'en tous ces affiquets et ces brimborions, dont les âmes sauvages s'ornent le nez et les oreilles.

Le prince prit entre ses doigts un de ces bijoux.

— C'est le brillant, dit Saturne, il est d'un prix infini ; mais il n'avait pas achevé qu'il poussa un grand cri : le prince venait de lancer le brillant par le hublot.

Il passa comme un éclair dans le soleil, et chut dans les eaux avec un bruit liquide et doux, comme s'il éclatait en perles.Tous deux souriaient émerveillés, et continuaient à regarder la place où le brillant avait disparu. Tout à coup, le prince en jeta un second, puis un troisième, toute une poignée qui tombèrent dans la mer comme des étoiles.

Et Saturne, ébloui, riait, car son âme n'était pas moins simple que celle de son maître, et brusquement il plongea ses mains dans le tas et se mit, lui aussi, à lancer des étoiles.

C'était à présent une averse de splendeur si continue, qu'un arc-en-ciel y apparut à la face des eaux ; et c'était un tel gazouillement liquide, qu'il leur semblait entendre un chant d'alouettes.

Soudain tout cessa : ils avaient les mains vides. Mais Saturne apporta les interjections, les conjonctions, les prépositions, les pronoms, tous les menus articles.

Après les pierreries, ceux-ci tombèrent comme des pierres. C'en était fait de l'arc-en-ciel et du tirelis d'alouettes. Cependant, ils mettaient à disparaître une grâce spéciale. Etant plats et légers de nature, ils se jouaient sur les eaux en mille ricochets. Quelques-uns, comme de jeunes requins, plongeaient, bondissaient et rebondissaient, jusqu'à perte de vue.

Ce beau jeu aussi eut sa fin. Le prince et Saturne s'aperçurent qu'ils avaient jeté toute leur richesse ; que de tout ce qu'ils avaient emporté avec eux, il ne leur restait presque rien.

Cependant leurs âmes s'en étaient allégées. Ils avaient ri et souriaient encore. Pendant une heure, ils étaient redevenus des enfants. Une profonde paix se fit dans leurs pensées.

Lorsqu'ils remontèrent sur le pont ils virent que le bateau ne s'était pas moins élevé que leurs âmes. C'était à peine si sa quille effleurait encore les eaux.

A la tombée de la nuit, le prince s'étant remis au gouvernail, Saturne lui apporta, comme de coutume, quelques mots qu'il plaça à ses pieds, sous la lumière de la terre.

Mais, ni cette nuit ni les autres, le prince ne découvrit encore ceux que cherchait son âme, malgré que de lointaines lueurs lui en signalassent l'approche.

— Je désire, j'espère encore, s'écria-t-il ; apportez-les moi, car c'est dans cette voie que je cherche. Il me semble que je touche le fond de mon âme.

Et Saturne apporta ces deux derniers mouvements latents, qu'il posa aux pieds du prince, comme des serpents mystérieux. Celui-ci les considéra toute la nuit, et toute la nuit une extraordinaire flamme brûla dans ses yeux. A l'aube cependant, ses yeux s'assombrirent, et saisissant les deux verbes verts, il les jeta loin de lui dans les eaux.

Au crépuscule de cette même journée, Saturne entendit un choc sourd, et aussitôt le roulement du tonnerre emplit tout l'abîme. C'était Dieu lui-même que le prince venait d'y jeter.

— Ah ! maître, s'écria Saturne terrifié, qu'avez-vous fait ! Nous allons périr ! vous avez rejeté Dieu. Comment allez-vous maintenant, sans Dieu, exprimer votre âme ! C'était le dernier substantif qui nous restait !

— Saturne, dit le prince, ne craignez rien ; l'abîme s'est déjà rendormi ; le repos de la lune ne se trouble pas pour si peu de chose. Ce que j'ai jeté à la mer n'était qu'un mot, très lourd sans doute, mais enfin un mot, car tout n'est que des mots. Nous avons perdu des biens plus précieux, l'Amour, le Bonheur, l'Espérance même, et pourtant nous vivons !

— Il ne nous reste donc rien, soupira Saturne.

— Allez ! dit le prince, voyez, cherchez encore, fouillez dans la poussière, peut-être existe-t-il un dernier mot, et peut-être est-ce celui-là !

Et Saturne disparut sous le pont et se mit à fouiller dans les ténèbres.

Le prince demeura seul. La nuit tombait. Plus un souffle n'était vivant dans l'espace. Les voiles, le long des mâts, pendaient immobiles, comme les feuilles d'une immense plante endormie. Seule, dans le pâle azur, comme une rose blanche, se levait radieuse, la terre.

La mer devint aussi calme que l'air. Elle était si diaphane, si invisible sous cette clarté qu'elle ressemblait, jusque dans ses

profondeurs les plus lointaines, à de l'air, mais plus subtil encore; à du pur espace à travers lequel passait, sans un reflet, la pure lumière.

Au fond de l'abîme, cependant, elle reposait, comme un voile d'argent, sur une flore immobile, ruisselante de perles.

La nef, au-dessus de ce monde lointain, semblait flotter détachée de toute attache, libre dans le ciel, comme une étoile. Ils étaient dans la mer de la Sérénité.

Dans l'éternel silence, tout à coup, le prince entendit une voix inouïe. Elle venait des profondeurs de son être, et montait sur ses lèvres en chantant. C'était son âme.

Et il fut aussi plein de chansons et de frissons qu'une forêt qui s'éveille.

En ce moment, Saturne reparut. Son visage souriait. Il tenait dans ses mains, comme dans une coupe, quelque chose qui scintillait.

— Maître, dit-il, c'est tout ce qui nous reste, ce petit verbe qui tremble dans mes mains, comme une larme, et bat comme le cœur d'un oiseau de paradis ; c'est J'Aspire. Voyez, je le lève dans la lumière.

Et le prince, s'agenouillant, joignit les mains; et, doucement, il répéta : Dans la lumière... J'Aspire !...

CHARLES VAN LERBERGHE

LES NOCES
D'ORPHÉE ET D'EURYDICE

Sous les platanes touffus, dans une sorte de crique formée par le Strymon à cette heure apaisé, au pied du mont Pangée, trois délicieuses jeunes filles nues s'attardent à jouer en souriant parmi les eaux où elles se sont baignées. Douces comme le soupir harmonieux d'une flûte qui s'éveille, des paroles ailées soudain enchantent le silence.

AMYMONE

Parmi les tiges des roseaux
Une voix caresseuse s'éveille
O chères sœurs ! Un frisson frêle s'émerveille
De glisser en aigrettes sur les eaux :
Comme il fuit, voyez, là ! se blottir aux feuillages,
Mais la brise le suit toujours et le propage
De place en place à travers l'ombre et le soleil ;
Parmi les tiges des roseaux
Une voix caresseuse s'éveille.

DIONÉ

Parmi les tiges des roseaux
La brise épuise son sourire,

A peine née en le matin calme elle expire,
Plus de voix, ni d'aigrettes sur les eaux,
Brûlant silence ! et même l'ombre des feuillages
N'est pas fraîche, et, si je plonge, l'onde où je nage
Est plus chaude que la mousse ; en vain je m'étire,
Parmi les tiges des roseaux
La brise épuise son sourire.

EURYDICE

Ailes d'argent frôlant les eaux
Les naïades rôdaient dans les feuillages,
Le rire de la source où l'aube se propage
S'éteint peu à peu parmi les roseaux ;
Fleur de feu dans le ciel est éclos le silence,
Silence sur la terre et sur l'onde ! Opulence
Et fêtes de lumière, ô pourpres des ombrages,
Ailes d'argent frôlant les eaux
Les naïades rôdaient dans les feuillages.

AMYMONE

Dioné paresseuse,
Eh quoi, sur la pelouse étendue ! et tu dors :
Viens avec nous ; courons, ma sœur ; viens, où l'eau sort
De la roche moussue au fond des grottes creuses
Boire et rajeunir de sa fraîcheur nos lèvres.
Echappe aux flammes d'indolence qui t'enfièvrent,
Eurydice t'appelle, allons, fais un effort,
Dioné paresseuse !

DIONÉ

O sœurs, chère Amymone
Et toi, blanche Eurydice au rire doux, si sages
Toutes deux vous aimez courir près des rivages,
Les pieds enlacés d'eau dont la douceur frissonne
Jusqu'au fond éperdu de vos âmes tendres,
Laissez-moi, lasse de joie sur l'herbe m'étendre,
O sœurs, chère Amymone !

EURYDICE

Dioné paresseuse,
Et toi, chère Amymone !
Me voici, j'ai puisé l'eau de la roche creuse
Dans le feuillage d'ambre où la clarté frissonne.
Dioné paresseuse,
Reste étendue au bord du ruisseau :
Toutes deux nous venons à travers les roseaux
T'offrir au creux des feuilles de l'eau qui frissonne ;
Sois clémente à nos jeux, au rire d'Amymone,
O Dioné paresseuse !

AMYMONE

Sois nous clémente ! — J'aime un émoi frémissant
A travers l'eau vers les fleurs tendres de la rive ;
J'aime, vierge, un pied nu frappant l'herbe furtive,
Renaître où le rayon implacable descend.

Jeune ivresse délicieuse de mon sang,
J'aime boire au soleil la flamme qui ravive
Et, déroulant un flot lourd d'une ombre massive,
Absorber tout en moi le jour éblouissant.

Ecoutons le silence harmonieux des arbres.
Rien n'est mort. Un éclair brûle la chair des marbres,
Un rire chaud emplit la plaine et la forêt.

L'unanime parfum d'aimer partout fermente :
O ma sœur, le baiser palpite, sois clémente !
Je me mêle aux ardeurs où la vie apparaît.

DIONÉ

Je me sens envahir par l'apaisant mystère ;
Nulle haleine n'émeut l'air brûlant ; nulle voix
Ne tressaille parmi le calme des grands bois ;
Les eaux dorment ; midi s'engourdit sur la terre.

Ne troublez pas d'un souffle une heure qui fait taire
Les sources, le babil innocent d'autrefois,
Le rire vif, le feu des sources : je ne vois
Que le joyau des fleurs s'éteindre solitaire.

Une brume embrasée et monotone étend
Du sol au ciel son pli de lumière éclatant,
Toute couleur est morte et nul éclair ne passe :

Mes yeux se sont fermés. Je sens mon cœur qui bat
Tandis que s'éternise en un fixe combat
L'ardente étreinte du soleil et de l'espace.

EURYDICE

Sur l'eau dormeuse, tels des nénufars ouverts
A la surface, au gré des heures, à travers
L'ombre heureuse flotte un doux mirage de rêve.

Selon l'heure qui rit rapide ou s'alourdit,
Languissant un pétale éclôt ou, plus hardi,
Il s'offre enflé d'orgueil, de senteur et de sève.

Du sommeil lent montés vers la fleur des regards
Mes doigts vous ont cueillis, fragiles nénufars :
Etiez-vous des reflets où mon âme se mire ?

Etiez-vous l'aube de mes songes vers l'amour ?
Je ne sais. Un soleil subtil fleurit ; le jour
Ruisselle en moi : je me sens naître, et je respire !

Ah Dioné ! l'azur scintillait ce matin
Parmi ta voix légère et souple ! Est-il éteint
Le rêve qui chantait en saphirs sur tes lèvres ?

Des aurores de joie éclatent dans tes yeux,
Rouvre-les ! D'où te vient ce dédain soucieux,
Cet ennui de nos jeux et de nos rires mièvres ?

AMYMONE (droite et blanche, vers le soleil).

Vers toi, dispensateur des richesses, Archer
Aux cheveux d'or, j'élève en mes mains les corolles
De cette eau vive éclose aux pointes du rocher !

EURYDICE (auprès d'elle venue).

Sois-nous propice, Maître ! accueille nos paroles !
Répands au monde le bienfait de tes chaleurs,
Accorde la lumière et la vie à la terre,
Phoïbos ! Allume en nous l'extase salutaire,
Nous t'invoquons ; voici l'offrande, prends ces fleurs !

DIONÉ (se soulevant à peine, assise sur la rive).

Et vous, Déesses, vous, Naïades endormies
Paisiblement au fond de vos antres plus frais,
Nymphes, je vous implore : enchantez les forêts
Du murmure des vents et des sources amies !

EURYDICE

Roi Dèlien par qui mûrissent les moissons —

AMYMONE

Ta force enflamme l'air sur les plaines pâmées !

DIONÉ

O Vierges ! ranimez d'un rire les frissons
Sur l'eau sonore et dans les brises parfumées !

EURYDICE

Suscite aux feuillages d'oiseaux
Le long des rives immobiles
Mieux qu'un rire dans les roseaux
Et que les musiques futiles ;

La joie a bondi sur les monts
D'où la lumière d'or ruisselle,
L'étreinte de tes bras féconds
Règle la vie universelle :

Sème d'embrasements les bois,
Chasse le sommeil qui végète
Par l'effroi sacré de ta voix,
Maître des chants, ô Musagète !

Je veux je ne sais quel émoi,
Je me sens fleurir solitaire,
Je m'offre ! J'appelle sur moi
Tes flèches qui brûlent la terre.

Voix en rêve, feux éclatants
D'un astre inconnu qui m'embrase,
Venez éperdûment, j'attends
Un dieu nouveau dans mon extase.

Tu le guides dans le lointain
Phoïbos ! J'entends le chœur des lyres
Eveiller un rythme argentin :
Son chant rayonne, tu l'inspires !

AMYMONE

Eurydice, quel dieu t'égare ? Quel espoir
T'enchaîne dans l'extase, et que penses-tu voir ?
Parle : est-il d'autres mirages que tu nous taises ?
Arrache-toi, ma sœur, aux visions mauvaises,
Reprends-toi : les dieux seuls connaissent l'avenir.

EURYDICE (éperdue).

Viens ! Je sens nos destins se confondre et s'unir !

DIONÉ (se levant tout à coup).

Oh ! d'étranges clartés jaillissent du bois sombre ;
Les branches d'arbres s'agitent, refoulent l'ombre,
Tendent leurs feuilles vers les caresses du vent
Qui joue entre elles et passe en les soulevant,
Gemmes dont le millier étincelle et palpite.

AMYMONE

Le fleuve par lueurs s'enfle et se précipite
Contre ses bords en flots vivaces et menus,
L'azur limpide y fond ses rires ingénus,
L'eau tremble sous le ciel comme une âme éblouie.

EURYDICE

Mes chères sœurs ! la vie enfin épanouie
Ouvre un trésor d'orgueil à nos regards ravis :
Je veux vivre, je veux aimer ; j'aime, et je vis !

DIONÉ

Eurydice!

AMYMONE

Reviens à toi!

EURYDICE

Je bois l'haleine
Dispersée en parfums des coteaux à la plaine :
Partout un nouveau souffle avive l'univers,
Emporte le silence ombrageux, à travers
Les brises du feuillage et l'air pur des montagnes,
Sème, graine propice, ô mes chères compagnes,
Le rêve frémissant de la claire bonté
Dont l'été radieux éclôt du vieil été!
Ce ne sont plus seuls les baisers issus de palmes
Et de fontaines aux profondeurs des bois calmes,
Ni l'ébat prolongé du bain rafraîchissant,
C'est une autre jeunesse active, notre sang
Circule libre et nous entraîne vers la vie
Triomphale, d'amour! et non plus asservie :
Fêtes, ô fêtes! espoir des lyres! fécondés
Par la ferveur, les champs rayonnent, regardez!
Les bois brillent, la mer de lumière est gorgée,
Et l'astre s'extasie au sommet du Pangée!

AMYMONE

Voici qu'aux tiges des roseaux
D'étranges fleurs se sont ouvertes,
De plus purs nénufars sur les eaux,
Des corolles d'or dans les frondaisons vertes,
Un souffle parfume les ruisseaux
Voici qu'aux tiges des roseaux
D'étranges fleurs se sont ouvertes.

DIONÉ

Un zéphyre né de la mer
Nous frôle de caresses frêles.
Des lyres frémissent, et dans l'air
Tous les oiseaux charmés agitent leurs ailes.
L'azur serein est un miroir clair,
Un zéphyre né de la mer
Nous frôle de caresses frêles

AMYMONE

Dans les lourdes forêts, sur les bords
Du Strymon paisible et solitaire,
Les chênes impatients bruissent d'efforts
Pour arracher leurs racines à la terre.

DIONÉ

Les fauves velus par les ravins
Hésitent dans l'élan du prodige,

Ils s'enivrent d'une douceur de chants divins :
Tout ce qui respire est saisi de vertige.

EURYDICE

Tout ce qui respire est saisi de ferveur,
Angoisse très calme et douce frénésie ;
Tout ce qui respire respire rêveur
Des parfums plus profonds que ceux de l'Asie ;
Tout ce qui respire adore et s'extasie !

Les pensifs animaux, les arbres des bois,
Les eaux et même le vent qui souffle à peine
Se sont tus. Tout cède au charme d'une voix
Qui, jeune et de lumière, encore lointaine
Dans un songe étrange déjà nous entraîne.

Nous l'écoutons qui vient à nous de là-bas
Si clairement mélodieuse et si pure !
L'ombre chancelante ne s'attarde pas
Où la joie en fête éclate et transfigure
Par tout le feu de sa splendeur la nature.

Tout ce qui respire respire rêveur,
Des parfums plus profonds que ceux de l'Asie,
Tout ce qui respire est saisi de ferveur,
Angoisse très calme, douce frénésie,
Tout ce qui respire adore et s'extasie.

Frêle plus que les pétales de l'été
Plus limpide que la source de la roche,

Mon orgueil vers la voix pure est suscité,
Mon orgueil : je m'offre nette et sans reproche
Au lucide amour dont j'attends l'heure proche !

L'heure vient, claire colombe, se poser
Sur mes cheveux, sur mes yeux, et sur mes lèvres ;
Son aile m'effleure d'un souple baiser,
J'aime ! et je sens la jeune joie apaiser
Par l'espoir l'ardeur ancienne de mes fièvres.

Tout ce qui respire est saisi de ferveur,
Tout ce qui respire adore et s'extasie.
Tout ce qui respire respire rêveur,
Angoisse très calme et douce frénésie,
Des parfums plus profonds que tous ceux de l'Asie !

Sous les arbres dont les feuillages étincellent et l'éventent, auprès des eaux radieuses, environné d'un cortège ébloui d'hommes, de femmes, d'enfants et d'animaux humbles et transfigurés, vers les trois jeunes filles en extase s'est avancé, tenant la grande lyre,

ORPHÉE (allant droit à Eurydice).

Tout ce qui respire a droit au bonheur !
Femme ! je viens à toi du fond des destinées.
Depuis toujours j'étais en marche, ardent songeur,
Vers l'asile promis des rives fortunées,
Chemins rugueux de la terre ! chemins sans fin
Qui traversez les forêts mornes, et les villes
Plus mornes qu'elles, plus farouches et plus viles,
Caves obscures de la montagne, malsains

Pâturages ! fangeux bétail de vaches maigres !
Pas un charme que l'homme ou les dieux n'aient flétri,
Pas une fleur que ne corrompent des vents aigres !
Et vous, flots de la mer sur qui l'astre a souri,
Abîmes maintenant tempétueux et sombres,
Dévorateurs de chair humaine et de décombres,
O mer, mer désastreuse et folle ! quels chemins
N'ai-je suivis et vers quels buts jamais atteints
Au gré changeant de vos fureurs désordonnées !
Quand, las du vain loisir et des jeux pastoraux,
Vers la Colchide d'or mes chants ont aux héros
Assuré le passage entre les Cyanées,
Quand, après Tanaïs et le sombre Océan
En fuite par la mer où des gouffres béants
Scintillait devant eux la clarté des Sirènes,
Ma voix sut détourner l'orgueilleuse carène
En proie à la fureur d'âpres ressentiments,
Quand, mes vœux apaisant la colère divine,
J'ai su guider la nef sous des cieux plus cléments
Jusqu'au havre sacré de l'opulente Egine,
Et depuis, quand j'errais sur les cimes des monts,
Au creux du rocher, près des naissantes fontaines,
Ou par les bois ardus dont les taillis profonds
Regardent s'allonger des formes incertaines,
Toujours, les yeux hantés et clairs du même espoir,
En tous lieux et toujours, ô femme ! j'ai su voir
Naître vers moi comme un mystère de l'aurore
Et calme resplendir et me sourire encore
Ton clair visage, espoir et rêve de bonheur !

. . . .

Oui ! les eaux chastes, la beauté de ton visage
S'y est mirée ; elle a souri dans maint nuage,
Dans le calme des nuits, dans la clarté des fleurs.
Quelle candeur d'accueil en tes deux mains tranquilles !
N'ai-je rêvé le flux de tes cheveux paisibles
Quand, au bord des vaisseaux penché, j'ai vu la mer ?
Quelle splendeur sur l'eau de la lune l'hiver
Eclate pure ainsi que tes pieds dans le sable ?
Eurydice, Eurydice ! d'inlassables
Espoirs me tentent : Viens ! je me sens fort et grand,
J'aime ! Je t'aime seule ! J'aime Eurydice ! Orphée
Libérateur n'est plus libre : tu tiens Orphée.
J'ai tout aimé, mais j'aime mieux, je t'aime, Toi !...

(Inachevé).

ANDRÉ FONTAINAS

CONTES POUR LES ENFANTS D'HIER

LA BALLE D'OR

La princesse de Sellives était si jolie qu'elle n'y avait jamais pris garde.

Que son visage fût sans défaut, certes il y a là de quoi surprendre ; mais qu'elle n'y pensât point, il ne faut pas s'en étonner. Les princesses qui ne sont que très jolies voudraient bien le devenir tout à fait, et celles qui ne le sont qu'un peu s'ingénient à l'être davantage ; elles ont souci de leur ajustement, combinent des artifices, — et ainsi occupées, ornant leur chevelure, se mirant beaucoup, elles s'entretiennent avec délice dans l'idée que leurs grâces sont faites pour la joie des yeux. Quant à la princesse de Sellives, étant plus parfaitement jolie que toutes les filles de cette terre, elle ne songeait nullement à sa parure et ne se mirait point ; mais elle était exquise avec simplicité.

Les historiens du Roi son père l'ont décrite et louée de mille sortes, et par d'innombrables images entre lesquelles il est malaisé de choisir. Il semble qu'elle n'eut pas l'idéale majesté de la princesse Alise qu'on cite au pays d'Avigorre, et dont la

beauté fut à ce point harmonieuse qu'on n'en devinait pas la splendeur. Tout au contraire, le charme de la princesse de Sellives rayonnait autour d'elle comme la clarté d'un sourire. Elle seule ne s'en était pas avisée, en son insouciance.

Espiègle et vive, comblée de tous les dons, la princesse était plus joyeuse qu'un matin de soleil. Chose incroyable, on affirme que cette jeune personne n'avait jamais souhaité de se voir autrement qu'elle n'était. C'est pourquoi jusqu'au jour de sa grande aventure elle avait ignoré les tortures du désir, qui nous viennent de vouloir changer.

Elle les apprit enfin par la faute d'une balle d'or.



C'était une grande balle d'or remplie d'autres balles d'or plus petites, présent de la fée sa marraine. On la faisait rouler devant elle pour la divertir, et les petites balles résonnaient alors au dedans de la grande avec une vibration plus claire que celle des clochettes à l'église. Ce jeu l'enchantait.

— *Kling ! Kling !* criait-elle en jetant sa balle ; et la balle disait *Kling! Kling !* à son tour en descendant de marche en marche le grand escalier de marbre noir, et la petite princesse battait des mains, chantait comme un oiseau sauvage, et se laissait glisser sur la rampe pour atteindre la balle sur le dernier degré.

Quand elle fut majeure et bonne à marier, ayant déjà quinze ans, on ne lui permit plus de descendre par la rampe ; mais elle jouait encore à cœur joie dans le parc où son globe d'or tintait sur les balustres des terrasses ; et la vieille duchesse, sa gouvernante, en prenait texte pour lui enseigner la morale.

— Princesse, répétait-elle, rappelez-vous ce qu'a dit votre marraine la fée : cet or est votre image. Tâchez que vos pensées fassent dans votre esprit une musique aussi claire que les petites balles dans la grande.

Or la princesse de Sellives était la plus intelligente des princesses, et elle en devint bientôt la plus cultivée. Cela se fit naturellement et sans qu'elle en eût pris la peine, car elle devinait tout avant d'y avoir songé. En outre, elle aimait les livres des trouveurs d'aventures, parce qu'il y a là toutes sortes de figures en couleur et qu'on y voit de belles histoires : celle d'Yvain et du lion, celle du chevalier de Lorraine avec le cygne, et puis Renaud à Montessor, Aucassin dans sa tour, et le Dit nouveau du Désamoré qui mangea l'herbe amère.

Rien de tout cela n'émouvait la princesse, mais elle s'en amusait beaucoup et savait en parler à propos.

On ne se lassait pas de la voir ; l'écouter était un délice et les plus malveillants n'auraient pu lui reprocher qu'une chose. Ses dires, comme sa beauté, avaient la transparente pureté d'une source, mais sa voix ressemblait à celle des enfants de chœur, dont la suavité est vierge de vibration humaine.

Et la princesse, n'ayant jamais aimé, n'avait en vérité pas plus d'âme que n'en ont les ondines, les lutins et les bergeronnettes, — pas plus d'âme que cette étincelante balle d'or qui rebondissait devant elle et qui chantait ***Kling! Kling!*** d'un ton si clair, si gai, — si éperdument vide.



Il advint qu'un jour la princesse s'en fut dans les jardins du palais et regarda des buissons de roses où voltigeaient les bêtes ailées de l'air.

Bien qu'elle fût déjà grande, elle jouait encore comme une enfant. Ce jour-là il lui prit fantaisie d'atteindre au vol les papillons en lançant sur eux sa balle d'or ; et comme elle en poursuivait un, courant à perdre haleine, la balle qui roulait devant elle se trouva sous ses pieds, et la princesse tomba si malheureusement que le bout de son nez rencontra un petit caillou pointu.

Lorsqu'elle rentra au palais, elle avait au bord de la narine gauche une blessure très étroite mais cruelle, d'où tombait de temps en temps une petite goutte de sang.

Les plus grands médecins du royaume y épuisèrent leurs soins. Par malheur, il eût fallu d'un certain taffetas très adhérent que l'on fabrique dans l'île d'Argilée. Or il est vrai qu'on avait envoyé tout de suite un vaisseau pour en rapporter au moins vingt coudées ; mais le capitaine du navire ayant rencontré en mer un marchand de choses précieuses, lui donna tout le taffetas et vingt pièces d'or en outre, en échange d'une parure dont il fit présent à une personne sans mœurs.

Malgré ce désastre la blessure fut guérie, et il n'en demeura plus rien. Rien ? Non vraiment, rien du tout : à peine une cicatrice, et si menue que personne n'aurait pu la voir sans lunettes.

Mais la princesse *savait* que la cicatrice était là. Désormais, quelque chose manquait à sa beauté, et elle se trouvait toute pareille à sa balle d'or qui, depuis le choc terrible de la chute, ne rendait plus le son pur d'autrefois. Au lieu du *Kling ! Kling!* clair et gai, elle disait maintenant *Klenng-Klienng, Klenng-Klienng,* avec une voix un peu fêlée qui faisait mal à l'âme.

Tous les courtisans, il est vrai, entendaient encore *Kling !*

Kling ! comme jadis ; mais la princesse pensait que les charges de la cour rendent parfois l'ouïe un peu fausse, comme elles rendent la vue un peu basse.

Dans sa colère elle avait brisé tous ses miroirs. Dès qu'on s'approchait d'elle, elle savait bien qu'on regardait tout juste ce qu'il ne fallait pas regarder : non plus ses yeux, ni son front, ni sa bouche, mais le bout de son nez avec la cicatrice. Et cette idée la rendait si malheureuse, qu'un jour elle quitta sans rien dire le palais de son père, pour chercher l'apaisement dans la solitude.

***

Elle avait cheminé longtemps, au hasard, sans autre souci que d'aller devant elle. Vers le déclin du jour elle entendit le bruit des vagues ; ses petits souliers d'or foulèrent le sol mou de la grève, et elle se mit à marcher au pied de la falaise, le long de la mer. Or, comme elle contournait une pointe de rocher, elle aperçut une grande barque peinte en bleu que l'on avait halée sur la plage, et d'où montait vers elle une harmonie très douce. La princesse s'arrêta, interdite.

Car la musique était bannie du palais de son père, et l'usage du pays n'est pas qu'on en fasse jamais.

« La musique, affirmait le Roi, est un divertissement que se donnent les bêtes des bois et des champs ; mais il faut, pour les hommes, des choses plus sérieuses. »

La princesse avait lu beaucoup de livres, et elle se demanda si cette étrange merveille était bien celle-là qu'ils décrivent. Jusqu'alors elle n'avait ouï d'autres chants que le pépiement des oiseaux et le *Kling ! Kling !* de sa grande balle

d'or qui laissait *Klenng-Klienng* à présent... Mais les voix des violes étaient bien plus belles ! C'était comme si la brise eût parlé, et noué d'ineffables dires à son souffle suave.

La princesse s'était approchée curieusement ; elle découvrit alors, couché sur le sable, un homme qui faisait miroiter aux derniers rayons du soleil des parures et des joailleries. L'idée lui vint aussitôt qu'il pourrait réparer sa balle d'or et en changer le son, puisqu'il gouvernait ainsi toutes les voix de l'air.

— J'ai besoin de ton art, dit-elle d'un ton assez impérieux.

L'homme se leva. Il était vieux de près quarante années, mais de mine encore assez fière bien que la princesse ne le trouvât point beau. Il ressemblait singulièrement à un certain prince au nom oublié, dont elle avait vu le portrait figuré sur le parchemin dans les chants romancés d'un trouvère ; et le roman contait par raillerie la triste fortune de ce prince, lequel fut déçu par les fées, et gagna le mal fameux de croqueminutabolie pour avoir mangé par deux fois de l'herbe amère que les mages ont appelée « bulle-d'azur ».

L'homme n'avait point des habits de prince, mais il portait sur son chapel une guirlande de fleurs bleuâtres comme il en croît sur le sable des grèves. Il salua la princesse d'un sourire :

— Je suis marchand de choses précieuses, dit-il, et je parcours les mers pour les porter de plage en plage. Gentille fillette, j'ai des pierreries inconnues qui vous amuseront. Voulez-vous les voir ? Moi, je serais trop heureux d'effacer un moment la tristesse de votre visage d'enfant.

La petite princesse fut très fâchée de ce discours.

— Je ne suis plus une enfant et je ne suis pas triste du tout, dit-elle en frappant du pied. Je suis fille de roi ! Mon père

commande à des armées, et ses flottes ont vaincu l'océan jusqu'au bout du monde.

— Certes, dit l'étranger. Et pourtant vous êtes triste.

Elle devina qu'il la regardait comme tout le monde, là où il ne fallait pas la regarder. Elle en ressentit une grande honte.

— Hélas, dit-elle, vous aussi vous l'avez vue ! Ils *la* voient tous, sans oser le dire. Elle ne paraît pas bien grande, et pourtant on n'aperçoit qu'elle... Et puis j'ai cette balle d'or dont le son n'est plus pur. Entendez-vous ? Elle fait *Klenng-Klienng* misérablement... autrefois son or sonnait juste et clair.

La petite princesse oubliait son orgueil. Elle avait un peu peur, si loin de son palais, et se sentait énervée et confuse auprès de cet homme inconnu qui avait compris son chagrin.

Le marchand de choses précieuses ne répondit rien quant à la cicatrice ; mais il prit la balle d'or, et écouta longuement.

— Il y a en elle quelque chose de blessé, dit-il enfin ; mais il faut une ouïe subtile comme la vôtre ou la mienne pour s'en aviser. Consolez-vous. D'une petite blessure il peut naître un grand bien. Je connais une princesse, la plus jolie et la plus intelligente qui soit ; mais son esprit vibrait tout seul en elle, et son cœur était si occupé à l'entendre qu'il n'avait jamais pris le temps de parler. Un beau jour elle fit à son orgueil une imperceptible ouverture par où l'amour entra... Vous n'avez jamais aimé, je pense ? Vous êtes vierge, je le lis dans vos yeux.

La princesse était stupéfaite qu'on osât lui parler ainsi. Elle se trouvait humiliée ; elle était seule et sans courage, elle eût voulu pleurer. Sans doute, c'était cette musique !

Elle regarda de toutes parts, cherchant un réconfort, et se sentit encore plus seule.

Le jour défaillant l'environnait de sa mélancolie. Là-bas, le

jusant fuyait sur le sable où la vague murmurait à peine. Déjà flottait la paix qui accompagne le soir, et la princesse, vaincue par cette douceur, se sentait frémir de faiblesse.

L'Etranger la considérait en souriant, comme s'il eût étudié ce qui se passait en elle. Il contemplait ses longs yeux bleus si sombres et si humides, ses traits doucement allongés, et la grâce d'une chevelure blonde et recercelée où se jouaient les lueurs du couchant. D'une guirlande de fleurs d'or posée sur le front tombaient de minces chaînettes d'or ornées de pierres d'hyacinthe qui se mêlaient aux boucles ; car la princesse aimait à se parer depuis le grand malheur, pour faire oublier sa disgrâce. Sa robe d'un violet léger, laissant libres et nus le col et les bras, découvrait à demi l'un des seins ; elle était bordée d'or et se gonflait en plis sur la ceinture d'améthyste d'où elle ondulait comme une vague jusqu'aux petits souliers d'or.

L'Etranger se détourna enfin. Il prit la balle et s'en fut la poser au fond d'une grande coupe de bronze qui résonnait comme une cloche. Alors il fit un signe, et les luths et les violes commencèrent une lente mélodie.

C'était un chant si beau que la petite princesse joignit les mains en son ravissement. La musique semblait ondoyer et se balancer dans l'air comme les feuilles d'un arbre quand passe le vent. Elle avait, dans les notes les plus graves, des voix profondes comme la douleur, et lorsqu'elle frémit à l'aigu on eût dit que des anges, unis à des rayons, répandaient la clarté de l'extase sur d'invisibles lèvres... La coupe de bronze vibrait comme une cloche, la balle d'or vibrait dans la coupe, et l'Etranger parlait doucement à la princesse qui écoutait confusément les mots mêlés à la musique.

Il contait de belles histoires de rois, de princes et de fées : l'histoire des enfants égarés dans les bois, et la Voix mystérieuse qui s'était élevée dans le silence pour leur dire des choses inconnues, des choses très simples et surprenantes, des choses dont on ne sait pas les mots mais qu'on ne peut plus oublier jamais. Il contait l'histoire d'Alise d'Avigorre, la vierge si parfaitement belle que les princes de la terre ignoraient sa beauté, et comment le prince d'Argilée la comprit et sut en un moment la faire sourire et pleurer...

La musique résonnait encore, quand l'Etranger se tut; mais la petite princesse demeurait immobile, attentive aux accords, l'esprit perdu comme dans une vapeur de lumière. Elle n'avait plus d'orgueil, elle oubliait de penser; un transparent nuage semblait environner son front et s'élever au-dessus d'elle vers des régions secrètes et rayonnantes ainsi qu'on en voit dans les rêves... Le ciel paraissait transformé, et la mer, et la plage. Toutes choses tremblaient d'une beauté nouvelle.

Elle se sentait faible et légère comme si ses pieds n'eussent pas touché la terre, et elle entendit à peine le Marchand de choses précieuses qui marchait vers la barque et en rapportait la balle d'or.

— Elle est guérie, disait-il, mais pas complètement sans doute... Ecoutez !

Il la frappa légèrement. Elle rendit aussitôt un son pur et clair, *Kling!* le son d'autrefois; mais il s'y joignait un son plus grave que l'on ne percevait pas jadis : KLANG, KLANG, — une ondulation frémissante et vaste que la princesse écouta en tremblant.

— Oh ! dit-elle tout bas, c'est beau comme les cieux ! On dirait que mon âme apparaît et me parle...

— Je crains qu'elle ne garde pas longtemps cette vibration profonde, dit le Marchand de choses précieuses. Il faudrait pour cela...

— Que faudrait-il ?

Il la regarda bien en face.

— Il faudrait rendre invisible la cicatrice que je vois *très distinctement* au bout de votre nez.

La princesse écouta sans révolte ces mots qui l'auraient naguère consternée.

—Je ne pense plus à ma cicatrice. Qu'importe !

— Mais il faut que personne n'y paraisse plus songer, et peut-être cela arrivera-t-il un jour.

— Oh ! dit la petite princesse. Et pourquoi ?

— Parce que vos yeux seront changés. Ils auront un rayonnement nouveau, une flamme secrète et insoutenable. Ils seront comme le soleil lorsqu'on ne le distingue pas et qu'il nous éblouit à travers les brumes du matin ; alors celui que vous regarderez ne pourra plus voir que vos yeux, et toute votre âme dans vos yeux.

— Quel jour étrange que celui-là, murmura la princesse.

Et elle ajouta d'un ton pensif.

— Je sens que je le désire déjà. Mais comment saurai-je qu'il est venu ?

— La balle d'or vous en avertira, puisqu'elle est fée, dit l'Etranger en souriant. Il y aura trois notes dans son chant.

— Trois notes ?

— La première dira *Kling!* la deuxième dira KLANG ! la troisième dira KLONG.

— C'est singulier, fit la petite princesse. Le premier son est clair comme mon esprit. L'autre, je l'écoute en moi-même sans

pouvoir exprimer ce qu'il dit. Mais, qu'est-ce que ce troisième son si secret et si ample, dont j'entends parler pour la première fois ?

— C'est le son harmonique le plus grave, celui qui nous envahit le cœur, et qui ne se révèle jamais si l'on n'a pas compris les voix de la musique. Il résonne puissamment comme la mort, mais avec un frémissement ineffable qui propage la vie et la joie...

— J'écoute et je ne devine pas, dit la petite princesse. Ma balle n'a toujours que deux sons...

—Hélas, dit le Voyageur, il ne m'appartient pas de lui donner le troisième. D'ailleurs il me faut vous quitter; la mer remontera bientôt, on prépare ma barque. Et voici que déjà les musiciens jouent comme pour m'avertir...

La princesse leva sur lui ses yeux bleus dont le regard suppliait doucement.

— Restez encore. J'entends ici tant de choses que je ne connaissais point... Et puis cette harmonie m'émeut. Elle soulève et suspend ma pensée qui flotte avec elle comme une écharpe au vent... Je suis triste. Il faut que vous parliez encore pour me distraire. Qu'importe si je ne comprends pas. Je voudrais... je voudrais tant de choses ! et pourtant je ne sais pas ce que je veux...

La musique auprès d'eux faisait chanter la solitude. On eût dit que des ombres, tendres et tristes, passaient avec la mélodie dans les replis du jour mourant... Et le Voyageur dit l'histoire du prince d'Aquirante, que l'on appelle aussi le chevalier Désamoré, — celui qui reçut les baisers de la fée Mélivaine et qui, pour l'oublier, s'enfuit par toute la terre. Et tandis qu'il contait ainsi, la princesse s'aperçut que ses lèvres trem-

blaient. Elle-même sentait son cœur s'emplir d'une inexprimable pitié.

— Vous lui ressemblez, disait-il, et vous êtes blonde et svelte comme le sont les fées.

— Oh ! dit la petite princesse, aurais-je donc pu trahir comme elle ?

— Oui, vous lui ressemblez, mais comme la bonté qui sourit ressemble à l'amertume du rire... J'ai rencontré le chevalier. Depuis bien des années il a oublié Mélivaine; il ne s'attache plus qu'aux choses belles et brillantes comme les joyaux et les fleurs, qui n'ont point d'âme pour mentir. On dit que s'il s'attriste, c'est de ne plus aimer. Il parcourt toutes les mers, sans y chercher personne, et sa joie est de porter ainsi, de plage en plage, des colliers et des bracelets que les jeunes hommes achètent pour les femmes, et qui servent à payer des baisers.

— Il s'attriste de ne plus aimer, murmura pensivement la petite princesse. S'il me voyait... il m'aimerait peut-être ? Ce n'est pas défendu...

L'Etranger la regarda longuement.

— Simple petit cœur de vierge, dit-il enfin d'une voix à la fois tendre et brusque, comment comprendrais-tu un cœur vieilli comme le sien ? Voudrais-tu donc lui faire mal à ton tour ?

— Non, dit-elle doucement ; je le consolerais comme une sœur. Je le plains de ne plus croire. Il me semble que je crois, à présent. Je ne sais pas ce qui se passe en moi. J'aspire à quelque chose que je ne comprends pas. Je voudrais répandre la joie, et je souffre. Tout le monde n'est donc pas heureux sur la terre ? Se peut-il qu'il soit seul... Oh parle-moi encore de lui.

Alors l'Etranger décrivit les longs voyages, les terres que l'on découvre et où l'on ne peut s'arrêter jamais. Il y a des îles si belles qu'on donnerait toute sa vie pour y demeurer un seul jour ; mais elles fuient devant le navire, et lorsqu'on pense atterrir à leurs plages elles se fondent dans la brume, sur les eaux. Puis il dit la mélancolie de la solitude, quand la nef oscille lentement sous le silence des nuits de lune. Il dit l'approche des ports où nul ne vous attend, les cris et les rires, les hommes qu'on entend chanter sur le rivage, et les femmes belles et douces qui sourient et qu'on voudrait aimer.

Il parlait d'une voix lente et grave ; et la princesse, en l'écoutant, contemplait l'étendue mobile de la mer. Le soir, peu à peu descendu, rendait plus profonds les lointains. Les derniers rayons défaillaient sur la tranquille ondulation des flots ; ils caressaient le sable humide abandonné par le jusant, et la lumière était comme un transparent réseau, fait de mailles violettes et d'or et couleur d'iris...

Les luths et les violes avaient tû leur musique. Mais une autre harmonie, longuement propagée, peu à peu s'élevait des mille voix indistinctes de la mer, de la plage et des plaines cachées. De temps en temps une vague retombait sourdement, là-bas, sur le sable, et alors le silence semblait régner soudain.

Le voyageur ne parlait plus. Il regardait la petite princesse dont les yeux brillaient étrangement... Elle releva la tête, et une larme étincela dans ses cils. Et cette larme n'était venue ni pour le chevalier inconnu ni pour l'Etranger, dont les lèvres tremblaient encore. Mais elle était montée d'une chose très vague, immense et profonde que la princesse avait sentie en elle, et c'était une larme d'amour.

La princesse voulut cacher ses yeux. A ce moment la balle d'or s'échappa de ses doigts, rebondit sur un galet... et l'on entendit distinctement trois sons.

— *Kling* ! disait l'un, mon esprit est clair comme l'azur !

— KLANG ! disait l'autre, mon âme a parlé !

— KLONG ! disait le troisième, mon cœur s'est ouvert !

Et la dernière vibration était si étrange, si troublante et si belle, que le voyageur s'enfuit brusquement, n'osant pas l'écouter davantage.



On assure qu'il fit bien, car la princesse aimait, mais elle n'aimait personne. Il était assez laid, et si elle l'avait reconnu tout à coup la flamme de ses grands yeux se serait attristée. Il faut laisser à la jeunesse l'amour, à la force l'action, à la maturité la joie de la sagesse et celle de voir aimer en regardant agir.

Or il est vrai que la princesse demeura stupéfaite et confuse, ne sachant quel indicible vide achève notre premier émoi, et quel amer parfum se mêle aux roses de l'amour. Mais lorsqu'elle s'en fut retournée toute songeuse au palais du Roi son père, elle s'aperçut que la balle d'or frémissait encore comme une cloche, et répandait trois sons :

— Kling ! disait l'un, mon esprit est clair comme l'azur !

— KLANG ! disait l'autre, mon âme a parlé !

— KLONG ! disait le troisième, mon cœur s'est ouvert !

Car la petite porte du cœur est telle, qu'une fois entre-bâillée elle ne se referme plus. Et si les chevaliers vieillis ne peuvent la franchir, les jeunes princes n'ignorent pas ce qu'il faut pour en faire battre le léger vantail.

ALBERT MOCKEL

[*LES*

NOTES [1]

publiées ci-après figurent sur sept feuillets de papier lilas clair vergé et glacé, de 220 mm. × 127 mm. Encre noire ; quelques mots à la mine de plomb.]

---

[1]

La rage de vouloir se connaître — de plonger sous sa culture consciente vers « l'Afrique intérieure » de notre Inconscient domaine.

et c'étaient des épiements pas à pas, en écartant les branches les broussailles des taillis, sans bruit pour ne pas effaroucher ces lapins qui jouent au clair de lune, se croyant seuls.

Je me sens si pauvre, si connu tel que je me connais moi, Laforgue en relation avec le monde extérieur — Et j'ai des mines riches, des gisements, des mondes sous-marins qui fermentent inconnus — Ah ! c'est là que je voudrais vivre, c'est là que je voudrais mourir. Des fleurs

[1] Ces *Notes* de Jules Laforgue, qui n'ont pas encore été réunies en volume, furent publiées dans le nº de Février 1892 des ENTRETIENS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

étranges qui tournent comme des têtes de cire de coiffeurs lentement sur leur tige, des pierreries féeriques comme celles où dort Galatée de Moreau surveillée par Polyphème, des coraux heureux sans rêves, des lianes de rubis, des floraisons subtiles où l'œil de la conscience n'a pas porté la hache et le feu —

Il passait des journées à s'épier en dedans, avec l'immobilité des moines du Mt Athos faisant de l'histoire, du monde, des astres, les satellites en menuets de l'astre fixe de leur nombril.

Il avait enregistré quelques menues fleurs, rapporté, plongeur, quelques menus échantillons secs.

D'abord les étonnements d'apprentissage les richesses de tons bizarres changeants qu'on a en fermant les yeux

Les symphonies orageuses, les chœurs d'océan en se bouchant les oreilles.

Mais l'Inconscient n'est pas à chercher dans les perceptions infinitésimales, uniquement. — La force monstrueuse qui me mène ! la force qui me fait me développer selon mon type ! la vertu qui raccommode ma main qui s'est blessée ! la force qui me pousse à implorer qq. chose ne sais quoi de la femme, de *l'autre sexe !* etc...

Ah ! les beaux hamacs berceurs, incassables car immatériels; au-dessus de pelouses de fleurs, sous un ciel qui n'est que le dôme de feuillage du Bon Mancenilier !

épier des instincts avec autant que possible absence de calcul, de volonté, de peur de les faire dévier de leur naturel, de les influencer —

[2]

Aujourd'hui tout préconise et tout se précipite à la culture exclusive de la Raison, de la logique, de la conscience —

La culture bénie de l'avenir est la déculture, la mise en jachère.

Nous allons à la dessication: squelettes de cuir, à lunettes, rationalistes, anatomiques.

Retournons mes frères vers les g[des] eaux de l'Inconscient, et mêlons ce Jourdain dont le baptême à notre front ne serait pas effacé par « tous les parfums de l'Arabie », mêlons notre Jourdain au Gange des ancêtres.

Mais le salut nous viendra de la Russie, des Tolstoïciens.

Mais l'homme porte la tache originelle et ineffaçable d'une certaine dose de conscience — Elle n'est en général qu'une source de soucis que n'ont pas les animaux, les plantes, les minéraux —

Tâchons du moins de discipliner cette réflexion pour notre bonheur —

Atténuons par l'habitude de la paresse, des griseries du rêve ou des paradis artificiels, la conscience (angoisse, doute, gêne, etc.) dans le *Présent*,

S'il est possible d'atténuer la conscience dans le présent, on peut l'annihiler dans l'avenir : *prévision*,

attente, par le culte devenu habituel de la Fatalité (voir les orientaux).

Et pour le *Passé* dans le souvenir également par la foi fataliste ne lui faire donner que la jouissance, la jouissance du *Passé* passé, comme un rêve singulier qui n'a été qu'un rêve.

---

[3]

Le nu nous affole, — parce qu'on nous le cache — Au fond il est égal. — Eh laissez donc, on a fait de ça des planches d'anatomie, des sections de cuisse, de seins, de matrice. — C'est connu. Il y [a] aussi une petite collection de bijoux d'acier chirurgie au service de sa petite personne enivrante et idéale.

Elles prennent leur parti de tout. — Un instinct les fait résister — pudeur (consigne inconsciente — et se tenir, c'est *l'esprit de corps*, inconsciemment elles cherchent à faire respecter, c.à.d. non déflorer et user la caste féminine.

O femme, nous te salissons ainsi nous nihilistes parce que tu es Eve, l'instrument maudit, un peu sphinx par ta mère, et une fausse sœur, on ne peut se confier à toi car tu ne nous aimes pas pour nous et pour toi exclusivement, tu as d'autres intérêts, des intérêts de maison divine, tu nous dupes pour *Quelqu'un*, tu es vendue aux intérêts de l'Administration. Veux-tu et révolter, jeune nihiliste et être notre sœur et n'être que

créature, et ne plus nous promettre l'infini décevant dans tes yeux, alors nous te gâterons ! Borne-toi à nous donner de ce que tu as et à recevoir de ce que nous avons. Soyons heureux ensemble ici-bas, sans dieux à la bonne créaturette. Sois toute à nous, sans arrière-pensée — Plus de pudeurs, sois simple et bonne bête, viens à nous à deux batants [2], sans fausses enseignes, sans faire l'article par tes regards. Nous nous connaissons, nous nous valons, ma fille. Plus de ces regards de trésors qui nous mettent dans des états et nous lancent à l'espoir de l'infini absent — tu es la femme et moi l'homme, soyons heureux sexciproquement sans les cérémonies transcendantes qui ont perdu l'humanité — (Idéal de la grue ?)

Veux-tu ? Elle répond oui. Mais la voix est diaphane et insaisissable, et le regard mourant... Ah ! tu mentiras toujours, tu es à vendre, tu es une fausse sœur. Eve, Dalila.

---

[4]

La tête seule est nue, hors du col très-montant, les yeux baissés, coiffée, les lèvres pincées avec distinction —Sphinx en toilette — masque d'anglaise compliqué — tourbillon attirant d'inconnu distingué, classe sociale — voilà ce que la civilisation a fait de ce petit animal enfantin. — Ce masque à phrases, provoquant, pudique, qu'on a peur d'offenser, qui attire les flatteries, ces yeux

[1] sociale.
[2] à nous le corps ouvert, sans...

où nous avons mis notre infini et qui dans leurs nuances ont tout un répertoire d'infinis, dont ils jouent avec art — de même le répertoire d'infinis entre le sourire et l'amertume poignante des lèvres ; et cet art de se coiffer avec pudeur, propreté, comme une couronne d'honnêteté tressée, lisse, calme. Clavier des regards des yeux, clavier des regards des lèvres, coiffures, inflexions de cou, voilà — c'est prodigieux ! De la ménade, de la madone, de la duchesse — On est saisi là devant — Et alors commencent les sièges de désirs se prenant pour de l'esthétique désintéressée — Nous lui montrons ses mille statues en lui disant vous voilà, ou du moins nous avons essayé de vous faire, hélas ! — puis viennent les vocabulaires poétiques —

Alors elle s'avance les épaules décoletées, avec la ligne affollante et mouvante, chatoyante [1] d'ombre dans l'ondulation satinée [2] et noble des omoplates, et le frileux de la naissance des bras — c'est beaucoup ! aussi elle s'avance d'un air plus serein, plus froid, déconcertant — mais on sent déjà l'animal et sa destinée, et sa chute fatale parmi ses linges.

Il ne faut pas nous la faire — il n'y a pas d'épaules sans buste, voyez les statues — nous vous connaissons mais nous continuons nos concerts littéraires faisant croire que nous croyons que c'est arrivé — vous êtes plus belle que nos pauvres statues — mais nous savons ce que nous savons — C'est tout de même insensé d'invention, ce sexe !

[1] satinée et chatoyante.
[2] ondulation imperceptible. ondulation voilée.

le buste ! le buste ! (sur l'air des lampions).

Insensés qui courons à notre perte !

Elle a d'un geste charmant haussé les épaules d'un air indifférent devant nos enthousiasmes et nos flatteries, et le buste s'est un peu dégagé dans ce geste ou du moins, le pli des aiselles est délivré. dans un éclair d'instinct conservateur elle sent que cette tenue équivoque a plus de bestial et de signal de lâchez-tout que le calme stupéfiant de tout le torse nu, beau comme une douche —

Les voici les deux menus coussins jumeaux, dont le décolletage montrait la surface, et dont l'amant fouille maintenant le suspendu à l'air, la ronde-bosse, le dessous, le tronc. Ç'est donc ça.

Il n'y a plus rien à faire — plus loin c'est le baptême de la ligne, les tropiques, le plat de la bonne bouche gardé au chaud. — Et le reste ne sera vu, détaillé que dans le calme de la possession, la fatuité bellâtre du sacrilège accompli — et sera incompris.

C'est comme ces églises gothiques commencées à une époque de foi, de pâmoison, d'élans et achevées dans un âge d'indifférence cossue, où l'on a vu le ventre, les parties INFÉRIEURES

---

[5]

Les ongles longs, c'était chez lui un besoin de chat,

se savoir des boucliers au bout de chaque doigt, ou plutôt des antennes défensives.

— Elle en pouvait bien supporter la vue — mais eut bien de la peine à surmonter l'équivoque de ces ongles sur son épiderme dans les premières caresses — mais une fois surmontée cette angoisse devant une chose inconnue, cela devint pour elle au contraire — mais si inconsciemment ! — un ragoût, un appendice de plus de ce sexe étrangement dominateur. le premier attouchement de ces ongles, tâtant le terrain, était l'avant-garde électrique et fondante des grandes étreintes.

Lui ne pût jamais se faire à ses ongles tout courts à elle — Il n'osait lui toucher le bout des doigts, ayant peur d'y frôler une plaie à vif — Elle dut les laisser croître un peu.

Pourquoi était-elle si enivrante ? parce qu'inconnue.. comme les mystères de Cérès

La même attirance que le *Cadavre*, tant qu'on en a pas vu un.. — on le voit, on se cramponne aux barreaux de la Morgue, on le scrute, — Oh ! c'est donc ça, c'est donc ça —

Et cependant il n'y a de vrai que de se suspendre à elle, nos bras autour de ses épaules, et les yeux mourants ramper, boire à ses lèvres

. . . .

---

[6]

Rappelle-toi — autrefois seul. aux matins quand tu te levais, café pris, et sans faire ta toilette restant dans le tiède, tu t'attablais à des estampes, volets encore mi-clos — la chambre défaite — tu te renversais dans ton fauteuil suffoqué d'ennui, rêvant, en regardant le lit :

une qui m'aimerait, ensemble, tout l'un à l'autre, Elle seule au monde — Elle se lèverait, appâlie, moite, s'étirant et circulerait,

et nous jouerions ensemble à tous les baisers [1], nous roulant, embrouillant ses cheveux.

puis je ferais sa toilette — Je l'épongerai, je la peignerai sans lui faire mal, je lacerai son corset — l'habillant de choses claires puis on irait en bateau

et puis je songeai : oui et une fois là au lieu d'en jouir, je rêverai, être seul ! prendre le train, aller voir des amis, déjeuner dans des cafés, faire des emplettes, suivre les passants, *me perdre*, *me perdre* sans montre ni rendez-vous !

— Et en effet maintenant que j'y suis, c'est infiniment ça.

Donc je suis un malheureux et ce n'est ni ma faute, ni celle de la vie.

(*Notes de* **JULES LAFORGUE**)

LETTRE A UN POÈTE

28 mars 1898.

Mon cher Poète. — Merci de l'envoi de votre livre; merci plus encore de la dédicace que vous avez bien voulu m'en faire. C'est là une façon délicate et précieuse entre toutes de me marquer votre amitié, et j'en ai été, croyez-le, infiniment touché. J'ai lu vos poèmes; ils sont beaux. Vous avez la vision abondante et riche, l'image curieuse, l'inspiration passionnée et jaillissante, et surtout cette belle faculté de vous exalter qui fait courir à certains moments des flammes sur les mots. Avec cela de la tendresse, des douceurs émouvantes et une bonté qui marche en tenant la pitié par la main. Ors violents, pourpres en ruisseaux, grandes limpidités bleues, tout cela se fond dans l'intime et profonde harmonie d'une même âme, enivrée de sentir, et brûlant de se donner. Oui, ce que je distingue en vous, c'est ce grand geste d'effusion, ce cœur répandu comme un vase, cet amour en un mot qui ruisselle à travers votre œuvre et la vivifie. Je vous en admire et vous félicite; car *il faut aimer*. Là est le secret mystérieux et profond de toute la vie, de tout l'art.

N'est-ce point par exemple avec de l'amour qu'est fait ce poème avec cet appel frémissant dans l'aurore... et

cet autre, tout fondu en douceur, cette argentine pastorale que j'avais déjà remarquée ?

L'amour seul est vivant et *fait* vivant. Il faut qu'il pénètre en nous comme l'air que nous respirons, qu'il circule en nous comme un sang idéal qui porte partout la chaleur et la force. Là où il n'est pas tout se dessèche et meurt, car, étant la vie, il a la haine de ce qui n'est pas la vie, de l'artificiel. Et c'est cela qui me réjouit chez vous, cette expansion chaude et sincère, cette ferveur vers le vrai. Votre âme est en route, mon cher poète. Depuis que je la suis, il me semble la voir toujours élargir ses accents, se dégager de toute inutile recherche, de tout raffinement entortillé et superflu, et tenter éperdument de redevenir simple, saintement simple. Il y a là une belle et logique évolution vers la Beauté qui n'est en littérature et ailleurs que la plus directe et la plus forte, c'est-à-dire la plus sincère façon d'exprimer son cœur.

En tête de votre livre, vous revendiquez avec un noble orgueil le nom de poète. Vous y avez tous les droits; et c'est de ce beau nom que je veux ici vous saluer, en vous envoyant en même temps l'assurance de toute mon amitié.

ALBERT SAMAIN

Apollon ! — J'ai sauté la haie.

Rien... personne... et des roses.

Un char envolé sur ses roues de feu luit comme une abeille au fond du ciel bleu.

IV

Dans les Blés.

J'écoute siffler dans les blés quelque invisible enfant. J'écoute, et c'est le ravissement de mon âme et de l'univers.

Sur la mer des blés tout l'immense azur, et jusqu'au zénith, l'azur est un son.

Je ne vois plus rien. Où suis-je à présent ? Vivais-je autrefois, ai-je rêvé l'amour ?

Ce que j'ai rêvé de cet univers, ce que j'ai pensé, ce que j'ai souffert, n'est plus, oh ! n'est plus qu'un sifflement si doux !

et moi-même et les blés qu'un sifflement si doux !

V

La Lumière.

Dans mon âme qui fut mes yeux, dans ce miroir visionnaire, après avoir tout recréé de ce que m'offrit

la lumière, je me suis couché sur la terre comme un dieu sur son œuvre immense. J'ai bien accompli ma journée : mes yeux ont recréé le monde. Viennent le soir et le silence, voici qu'en moi le dieu s'endort.

Mais si la lune sort des feuillages, si la lune entr'ouvre un nuage, mon corps se lève comme un jet d'eau, portant mes yeux, mes yeux ouverts sur sa gerbe tremblante, hésitante ; et sitôt que Phébé se cache au fond du ciel ou sous les branches, je sens la terre me reprendre.

Un long sommeil. Est-ce la mort ?

O toutes les gloires de l'aurore ! D'un seul élan mon corps se dresse ; mon corps s'élance comme un jet d'or, dont les deux suprêmes gouttes claires condensent la nature entière.

VI

Diane.

Encore je l'entends ! — Violettes du soir, gazon, mousse embaumée, terre que je respire, engourdissez l'espoir dans un cœur de berger !

Si mon oreille entend ce que mon cœur murmure, Diane est près de moi. Que dans le sein du monde, mes bras et ma figure plongent avec effroi !

Je cherche les Enfers. Elle cherche mon cœur qui lui est étranger, qui l'aime et ne veut croire à ces divines lueurs qui cherchent les bergers.

Diane s'est voilée des pans bleus de la nue, dont elle me caresse. Elle ne laisse entre eux palpiter qu'un sein nu. Que me veut la déesse ?

Mais ne sais-je pas bien les mensonges d'Hécate, ô voiles transparents, lorsque derrière vous son corps divin miroite et qu'il s'offre à mes sens ?

Si du moins un nuage obscurcissait un peu ces voiles caressants, terre, alors je me lève ! Ecoute-la huer ma voix de paysan !

Mais je l'aime, il est dit, soir d'été, que je l'aime ! — Je l'aime, il faut mourir. — Terre obscure et vous, soir d'été, puisque je l'aime, hélas ! faut-il mourir ?

Réclamant de Pluton la flamme et le mystère qui peuvent me ravir, sous ces touffes de violettes je cherche les Enfers. — Je l'aime, il faut mourir.

Elle s'éloigne, hélas !... elle cherche mon cœur qui lui est étranger, qui l'aime et ne veut croire à ces divines lueurs qui cherchent les bergers...

Je l'entends, je la vois, elle marche en brillant, elle cherche mon âme. Contre le sol nocturne j'entends glisser Diane. Oh ! que le soir est blanc !

PAUL FORT

LE TRIOMPHE DE LA MORT

Connaissez-vous, au musée de Madrid, le *Triomphe de la Mort,* qu'on attribue à Breughel ? La Mort envahit le monde : sans chair et colérique, toute d'os, la gueule vide et rageuse, sur son cheval en carcasse, elle chasse à larges coups de faulx, vers une grande chausse-trappe, qu'ouvrent ses valets, une foule de manants, de lansquenets, de femmes nues, de paysannes, qui se révoltent lourdement : toute cette humanité rustique est précipitée dans la terre des tourbes. Des deux côtés de l'ouverture béante veillent, prêtes au bon combat, les armées de la Camarde: d'innombrables squelettes pressés, front contre front, l'un d'eux hissé au-dessus des rangs, frappent follement sur des timbales. En guise d'étendards, ces funèbres soldats portent des cierges fumeux, en guise de boucliers, des couvercles de cercueils, des tuniques, des linceuls. Et dans le paysage sinistre, meublé de potences, d'incendies, de naufrages, de diableries, de noyades et de massacres, les militaires décharnés, avec un entrain décidé et féroce, collaborent à l'œuvre de leur Reine chauve. C'est le cimetière qui met à sac la Vie. Là un déterré montre un sablier vide à un roi en cuirasse, couronne et manteau : il est temps de

mourir ! Ici il emporte un cardinal agonisant dont il s'est coiffé cocassement du chapeau écarlate. Un autre égorge un pèlerin dévalisé, ou guigne, jaloux de leurs lèvres roses, deux amoureux qui se bécotent en grattant de la guitare. Certains de ces soudards, zélés, ramassent les gens dans un filet pour les livrer plus vite, ou ils les jettent à l'étang, une pierre à meule au col, ou ils les pendent, ou ils les décapitent. Leurs bandes, en des chemins creux, se précipitent au carnage vers des villageois armés en vain de piques et d'épieux. Cependant à l'avant-plan deux défunts mènent une charrette emplie de crânes, avec la pelle du fossoyeur jetée dessus. L'un d'eux joue narquoisement de la vielle, sans doute pour se moquer des tempes sans oreilles, l'autre, assis sur l'épouvantable haridelle attelée au tombeau, balance une lanterne afin de railler, je crois, les orbites vides. Et à un balcon, derrière une croix, profilés sur la pente d'une vieille tour tronquée, des fantômes sonnent dans des trompes l'hallali de cette chasse fantastique, et, plus haut, deux squelettes s'occupent, aux grosses cloches pendues à un arbre mort, du glas de la fête sépulcrale.

EUGÈNE DEMOLDER

CHANT DU VAGABOND

Je suis lassé des femmes, et lassé de l'amour,
Mais la terre demeure, et la mer demeure, et cela est assez pour les jours et les nuits ;
Donnez-moi la longue route blanche et l'immense étendue grise de la mer,
Et la volonté du vent et celle de l'oiseau, et la douleur encore en moi.

Pourquoi chercher la douleur et donner l'or pour la lutte ?
J'ai beaucoup aimé, et beaucoup pleuré ; mais les larmes et l'amour ne sont pas la vie ;
Le gazon parle à mon cœur, et l'écume de la mer crie à mon sang,
Et le soleil brille, et la route brille, et le vin brille dans la coupe.

J'ai eu assez de sagesse et assez de gaieté,
Car la route et le terme sont uns, et c'est bientôt la fin de la route ;
Et alors bonne nuit et au repos, — et si le pied souffre ou si le cœur pleure,
Enfin, c'est le vrai sommeil et le long sommeil, le sommeil trop long pour un nouvel éveil.

ARTHUR SYMONS

Traduit par EDOUARD et LOUIS THOMAS

ŒUVRES

Sur l'œuvre d'Emile Verhaeren.

I

Classique, romantique, symboliste, adjectifs sonores et un peu lourds dont le sens ne sera jamais fixé. Ils suggèrent plus de choses que ne semble en contenir leur définition arbitraire, sans doute parce qu'ils sont moins synonymes de systèmes que d'individualités glorieuses (1). Lamartine, Hugo, Musset, voilà des tempéraments bien divers, encore que tous trois rangés sous une même étiquette. Griffin, Régnier, Verhaeren ont également assuré le triomphe du symbolisme, sans qu'il soit facile d'enfermer ces maîtres dans une petite école poétique, ou plutôt, si école il y a, celle-ci n'englobe

1. M. Brunetière a bien mis cette vérité en valeur: « Le matérialisme et le spiritualisme sont des systèmes ; le classicisme ou le romantisme n'en sont point. Dirai-je que s'ils en étaient, il n'en résulterait pas que leur unité dût se définir par le génie d'un seul homme ? Les précurseurs de Darwin, tels que Lamarck, par exemple, et plusieurs autres, ont leur part dans la définition du *Darwinisme* lui-même, et surtout dans l'histoire de sa formation. Mais le classicisme ou le romantisme sont des noms qui ne servent, comme ceux de Renaissance ou de Réforme, qu'à envelopper des simultanéités ou des successions de faits historiques ; et, de plus, on remarquera qu'au contraire des noms de réforme et de renaissance ceux de classicisme ou de romantisme n'ont point de signification par eux-mêmes, d'étymologie certaine, qui en détermine le contenu. » (*L'Evolution de la poésie lyrique*, t. I, p. 170).

pas seulement les poètes mais les « intellectuels » du moment : un air de famille relie les penseurs de chaque époque. Ces appellations de *symboliste*, de *romantique*, de *classique* débordent leurs cadres littéraires, d'où la difficulté de définir. Toucher à un ordre de l'activité cérébrale, c'est toucher à tous les autres à la fois, de même que le choc d'une note sur un clavier fait vibrer sourdement les autres cordes.

Ainsi, tout en restant l'expression de tendances littéraires, ces mots de *classique*, de *romantique*, de *symboliste* disent une orientation déterminée de la pensée humaine, une inquiétude morale bien caractérisée, une manière propre d'envisager le problème de la vie. Une perruque Louis XIV, une tragédie de Racine, le *Discours de la méthode*, un portrait de Rigaud, un sermon de Bourdaloue, autant de manifestations sûres d'un même idéal. Par ces mots entendons donc trois stades d'une civilisation marqués par la *Révocation de l'Edit de Nantes*, la *Déclaration des Droits de l'Homme*, l'affirmation de *l'Idéalisme* scientifique contemporain. Même on pourrait, semble-t-il, chercher à exprimer le sens du classicisme, du romantisme, du symbolisme sans se placer sur le terrain de la littérature, simplement en interrogeant l'évolution sociale du peuple français. On se trouverait ainsi en présence d'une société dont l'esprit a subi trois transformations capitales dans ses mœurs comme dans ses idées. Ce serait un curieux chapitre de *dynamique* sociale que celui où seraient inscrites les courbes de l'âme française depuis la fin du XVI[e] siècle jusqu'à nos jours. Alors on saurait avec moins d'imprécision la valeur des mots en question.

Par contre, si, délaissant le domaine de nos acquisitions sociales et scientifiques depuis trois siècles, nous ne considérons que celui de la littérature, nous recommençons la même opération par sa preuve, tant il est vrai qu'une manifestation de notre mentalité dans un temps donné et dans un champ restreint se trouve en corrélation parfaite avec les autres acquisitions intellectuelles du même temps.

Etudier un courant poétique à une époque déterminée de notre histoire, c'est dévoiler du même coup les tendances de la science et de la morale. Comme le classicisme, comme le romantisme, le symbolisme, il faut qu'on le sache, est, plus qu'une école d'esthètes, une manière de concevoir les questions contemporaines, un mode de vision à part et pourtant général, une direction de la pensée, une façon de traiter, suivant les nécessités de cette heure, aussi bien l'apologétique, la philosophie, la science physique, la biologie que l'esthétique. Je trouve une correspondance étroite entre la manière dont M. Loisy interprète l'exégèse, M. Bergson la métaphysique, M. Poincarré la méthode d'induction, M. Houssaye les sciences naturelles d'une part, et la façon dont nos poètes conçoivent aujourd'hui la poésie.

La littérature, comme la sociologie d'après Comte (1), obéit donc à deux lois primordiales, loi de coexistence et loi de succession. La première, nous venons de le voir, détermine les connexions des diverses manifestations intellectuelles d'un même temps : dans une société toutes les acquisitions de l'esprit ont entre elles des rapports de coordination nécessaires. — La seconde loi dont il s'agit à présent détermine les causes de l'évolution intellectuelle d'un siècle à l'autre. Un « genre littéraire » ne se contente pas d'être corrélatif aux aspirations d'un temps, il marque encore une étape dans la succession des phénomènes sociaux. Par ainsi, le *symbolisme*, en plus de sa participation (statique) à la vie ambiante, doit encore être étudié dans sa formation (dynamique) et d'après sa provenance.

Or, de recherches objectives sur les origines françaises du symbolisme, on retire cette certitude que notre génération continue l'évolution naturelle du romantisme vers une poésie plus lyrique et plus

1. On sait que pour Auguste Comte les phénomènes sociaux ressortissent de deux lois : *loi de coexistence* et *loi de succession*, que l'auteur de la *Philosophie positive* appelle loi de la *statique sociale* et loi de la *dynamique sociale*. Cette division peut servir pour l'étude d'une « école » littéraire qu'on envisage tour à tour dans son *milieu* et dans sa *genèse*.

intérieure. C'est sur quoi les critiques n'ont pas assez insisté et tout reste encore à faire du côté de nos origines. On a vu que le parnassisme avait *succédé* au romantisme et l'on a cru que celui-là dérivait de celui-ci. C'est une étrange erreur. Les théories parnassiennes contredisent totalement la doctrine de Hugo. Bien loin qu'il fût l'évolution naturelle du romantisme, le parnasse a été une réaction violente, un retour accusé vers la poésie impersonnelle et classique. Il a rompu avec notre tradition française de poésie. Au contraire, si on définit la poésie romantique avec les romantiques eux-mêmes : « la réalisation de la beauté par l'expression du caractère », on voit que les symbolistes n'ont fait que reprendre les acquisitions du romantisme en les approfondissant et en les poussant vers l'*intérieur*.

Nul mieux que Verhaeren ne peut nous faire sentir cette évolution. La poésie de l'auteur des *Moines* est une poésie de transition, si j'ose dire ; elle rétablit les communications entre le symbolisme et le romantisme. Par elle, nous comprenons pourquoi le symbolisme a réagi avec tant d'acharnement contre l'esthétique parnassienne insoucieuse de ses origines, en contradiction avec le génie de la race. Avant donc de caractériser l'originalité si particulière de Verhaeren, il importe de montrer comment, après avoir été institué un des légataires les plus autorisés du romantisme, l'auteur des *Villes tentaculaires* a fait fructifier ce précieux dépôt.

II

Tous ceux qui ont écrit (1) sur l'œuvre de Verhaeren ont remarqué les affinités de ce beau génie avec celui de Hugo. L'un et l'autre possedent un don d'imagination poussé à ses limites. Leur esprit est comme une lentille braquée sur les êtres qui grossit démesurément tout ce

1. Voir notamment l'excellente brochure de A. Mockel sur Verhaeren avec une préface de Vielé-Griffin.

qui passe dans son champ. M. Brunetière a noté chez Hugo comme une hypertrophie du sens du mystère et de l'impénétrable avec un pouvoir magique de s'hypnotiser soi-même. Ce tempérament de visionnaire se retrouve chez l'auteur des *Campagnes hallucinées*.

Pour se faire écouter il parlait par miracles,

dit quelque part Verhaeren. C'est à lui-même qu'il pensait sans doute, à son amour pour les paysages ravagés par la tempête, pour les villes industrielles du Nord qui semblent dans le soir vomir des torrents d'incendies et où

Le feu devient clameur hurlée en flamme
Vers les échos, vers les là-bas.

Ne s'est-il pas peint encore dans ce cri :

Mon âme ! — est clamante et gémissante !

Rien que les titres choisis par Verhaeren sont caractéristiques de cette faculté de *paroxysme* : Les *Débâcles*, les *Flambeaux noirs*, les *Apparus dans mes chemins*, les *Campagnes hallucinées*, les *Villages illusoires*, les *Villes tentaculaires*, etc... — De son côté Hugo affectionnait des titres comme : la *Trompette du jugement*, *Voix basses dans les ténèbres*, *Paroles de géant*, *Ce que dit la bouche d'ombre*.

On retrouve dans les *Travailleurs de la mer*, dans un chapitre intitulé : *A maison hantée habitant visionnaire*, de curieux renseignements sur la nature d'imagination que Hugo savait être la sienne. « La rêverie, qui est la pensée à l'état de nébuleuse, confine au sommeil, et s'en préoccupe comme de sa frontière. L'air habité par des transparences vivantes, ce serait le commencement de l'inconnu ; mais au delà s'offre la vaste ouverture du possible. Là d'autres êtres, là d'autres faits. Aucun surnaturalisme, mais la continuation occulte de la nature infinie. » Ce passage peu connu me semble une excellente analyse du tempérament souvent apocalyptique de Verhaeren. Chaque image choisie pour l'expression d'un spectacle fantastique

est poussée à sa limite. Avec quelle violence il nous peint les plaisirs des matelots un jour de fête dans le port !

Il fermente de chants burlés et de tapages :
Fenêtre par fenêtre, étage par étage,
Ses façades dardent, de haut en bas,
Le vice — et, jusqu'au fond des galetas,
Brame l'ardeur et s'accouplent les rages.
Dans la grand'salle, où les marins affluent,
Poussant au-devant d'eux quelque bouffon des rues
Qui se convulse en mimiques obscènes,
Les vins d'écume et d'or bondissent de leur gaîne ;
Les hommes saouls braillent comme des fous,
Les femmes se livrent — et tout à coup,
Les ruts flambent, les bras se nouent, les corps se tordent,
On ne voit plus que des instincts qui s'entre-mordent,
Des seins offerts, des vents repris — et l'incendie
Des yeux hagards en des buissons de chair brandie.

Voici la Révolte avec ses horreurs et ses carnages :

La rue, en un remous de pas,
De corps et d'épaules d'où sont tendus des bras
Sauvagement ramifiés vers la folie
Semble passer volante,
Et ses fureurs, du même instant, s'allient
A des haines, à des appels, à des espoirs ;
La rue en or,
La rue en rouge, au fond des soirs.

De là plusieurs conséquences dont la première est l'obsession de la mort, de la mer, de l'ouragan, des vastitudes désolées, de tout ce qui secoue profondément l'être.

Tragique et noire et légendaire,
Les pieds gluants, les gestes fous,
La Mort balaie en un grand trou
La ville entière au cimetière.

. . . .

La Mort a bu du sang
Au cabaret des Trois-Cercueils.

. . . .

Comme un troupeau de bœufs aveugles
Avec effarement, là-bas, au fond des soirs,
L'ouragan beugle.
Et tout à coup, par au-dessus des pignons noirs,
Que dresse, autour de lui, l'église, au crépuscule,
Rayé d'éclairs, le clocher brûle.

J'ai choisi ces citations au hasard, car il suffit d'ouvrir un livre de Verhaeren à n'importe quelle page pour se rendre compte avec quelle puissance il nous communique ses terreurs (1) :

Les grand'routes tracent des croix
A l'infini, à travers bois ;
Les grand'routes tracent des croix lointaines
A l'infini, à travers plaines ;
Les grand'routes tracent des croix
Dans l'air livide et froid,
Où voyagent les vents déchevelés
A l'infini, par les allées.

Une seconde conséquence est, ce que faute d'un autre mot j'appellerais le *sens épique* chez Verhaeren. Cette attitude est rare parmi les symbolistes ; nous ne la retrouvons que chez Vielé-Griffin et chez

1. Dans les *Campagnes hallucinées* sur dix-huit pièces il y en a sept intitulées *Chanson de fou.*

Claudel, malgré le désir des poètes contemporains de « faire grand », comme l'a dit Beaunier. Ainsi que Hugo, Verhaeren débute toujours par une vision ample, par une annonce claironnante de son sujet. Vous vous souvenez des commencements de poèmes de l'auteur de la *Légende des Siècles* tels que ceux-ci :

J'eus un rêve, le mur des siècles m'apparut.

. . . .

Tout étant vision sous les ténébreux dômes
J'aperçus dans l'espace étoilé trois fantômes.

. . . .

Je vis dans la nuée un clairon monstrueux.

. . . .

Comparez-les avec ces débuts de poèmes :

Tous les chemins vont vers la ville.

. . . .

Sur la ville dont les affres flamboient,
Règnent, sans qu'on les voie,
Mais évidentes, les idées.

. . . .

La plaine, au fond des soirs, s'est allumée,
Et les tocsins cassent leurs bonds de sons,
Aux quatre murs de l'horizon.
— Une meule qui brûle ! —

. . . .

De part et d'autre nous assistons, sans qu'il soit bien facile de préciser, à une transposition du mode lyrique au mode épique. C'est qu'une même ferveur panthéistique enflamme nos deux génies. Ils divinisent l'objet de leur vision et font surgir de la nature l'âme universelle qui la meut. On connaît assez l'admirable poème symbo-

liste de Hugo, le *Satyre*. De même Verhaeren a magnifié la Vie, la Force, la Puissance cosmique, — et aussi la Pitié :

La mort, la vie et leur ivresse !
Oh ! toutes les vagues de la mer !
Cercueils fermés, berceaux ouverts,
Gestes d'espoir ou de détresse,
Les membres nus, le torse au clair,
Je m'enfonce soudain, sous vos caresses rudes,
Avec le désir fou
De m'en aller, un jour, jusques au bout,
Là-bas, me fondre en votre multitude !

. . . .

J'aime mes yeux fiévreux, ma cervelle, mes nerfs,
Le sang dont vit mon cœur, dont vit mon torse,
J'aime l'homme et le monde et j'adore la force
Qui donne et prend ma force à l'homme et l'univers.

. . . .

Et ce cri prophétique !

Il n'est plus rien de vrai, puisque tout est divin.

J'ai accumulé à dessein les citations. Elles feront mieux comprendre que tout commentaire verbeux l'ampleur d'esprit de ce poète titanique capable de réaliser dans un siècle de fer et de découvertes scientifiques le rêve d'Eschyle et de prédire, nouveau Prométhée, la naissance de la Babylone future.

Penser, chercher et découvrir sont ses exploits.
Il emplit jusqu'aux bords son existence brève ;
Il n'enfle aucun espoir, il ne fausse aucun rêve,
Et s'il lui faut des Dieux encore, — qu'il les soit !

. . . .

Le cri de Faust n'est plus nôtre ! L'orgueil des fronts
Luit haut et clair, à contre-vent, parmi nos routes,
L'ardeur est revenue en nous ; morts sont les doutes
Et nous croyons déjà ce que d'autres sauront.

III

Une pareille puissance créatrice n'est pas sans danger. Hugo qui voyait *énorme* n'a pas su éviter toujours le ridicule. Lorsqu'on décompose une des pièces les plus tumultueuses de la *Légende des Siècles*, on remarque que souvent, pour reprendre une expression de Veuillot, les images d'Hugo « dansent autour de rien ». Lorsque Flaubert faisait passer par son « gueuloir » quelques vers tonitruants de son poète favori, comme ceux-ci des *Burgraves* qu'il affectionnait :

... Lorsqu'ils étaient en marche
Ils enjambaient les ponts dont ils brisaient les arches.

le bon géant normand ne trouvait rien autre pour exprimer son délire que de s'écrier : « C'est énorme ! c'est énorme ». Si Verhaeren va encore plus loin dans l'outrance que son devancier, il ne sombre jamais dans les abîmes du « pathos ». Verhaeren se sépare d'Hugo parce que l'auteur des *Forces tumultueuses* a plus de goût. Il a compris le danger de broyer le lecteur sous une avalanche de mots. Aussi préfère-t-il nous *suggestionner*.

C'est ici qu'éclate la différence entre le romantisme et le symbolisme et qu'on peut saisir la transformation capitale opérée en poésie par Verhaeren. Les poètes romantiques n'avaient rien de très *intérieur ;* Hugo en particulier a complètement échoué dans la traduction et l'analyse des sentiments un peu profonds ou subtils. Verhaeren fut un des premiers à orienter la poésie du *dehors* au *dedans*. Pour les symbolistes, bien loin que ce soient les choses qui détermi-

nent notre personnalité, c'est au contraire notre personnalité qui se *projette sur les choses* et qui les colore de sa propre teinte. Cette réforme qui constitue l'essence de la poésie contemporaine, réforme pressentie par Hugo, a de puissantes analogies avec la doctrine de Kant, le père de l'idéalisme moderne. Le célèbre esthéticien allemand, Theodor Lipps, a fondé sur le même principe toute sa fameuse théorie de l'*Einfühlung* ou *intropathie*, ou pouvoir qu'a la conscience de se projeter au dehors et de communiquer ainsi à l'objet extérieur notre activité psychique. Un jour, au moyen de ces analogies réelles, nous essayerons de rattacher le symbolisme à tout le mouvement intellectuel du siècle. Pour l'instant, comme nous l'avons montré à propos de Régnier, il suffit de déclarer que la vision de Verhaeren n'est pas une vision *périphérique*, c'est-à-dire qui tourne autour des choses, mais une *vision centrale* qui part du cœur même des phénomènes, si j'ose m'exprimer ainsi. Verhaeren *décrit* parfois, mais le plus souvent il se *meut*, semble-t-il, au milieu des incendies, des orgies, des révoltes sanglantes et *vit* si intensément ces spectacles terrifiants que ceux-ci ne nous apparaissent plus des *spectacles*, mais des *états d'âmes cosmiques*. Autrement dit encore, il y a entre un poème parnassien et un poème de Verhaeren sur une tempête la même différence qui existe entre le fait d'imiter sur l'orgue de Fribourg les roulements du tonnerre et l'évocation par la *Symphonie pastorale* des émotions qui se passent dans l'âme des paysans.

Par les plaines de ma crainte, tournée au Nord,
Voici le vieux berger des Novembres qui corne,
Debout, comme un malheur, au seuil du bercail morne,
Qui corne au loin l'appel des troupeaux de la mort.

L'étable est cimentée avec mon vieux remords,
Au fond de mes pays de tristesse sans borne,
Qu'un ruisselet, bordé de menthe et de viorne,
Lassé de ses flots lourds, flétrit, d'un cours retors.

Brebis noires, à croix rouges sur les épaules,
Et béliers couleur feu rentrent, à coups de gaule,
Comme ses lents péchés, en mon âme d'effroi ;

Le vieux berger des Novembres corne tempête.
Dites, quel vol d'éclairs vient d'effleurer ma tête
Pour que, ce soir, ma vie ait eu si peur de moi ?

Au reste je trouve dans une préface qu'écrivit récemment l'auteur des *Villages illusoires* pour le catalogue d'une exposition d'Edmond Cross une excellente définition du procédé *immanent* cher aux symbolistes. « Le grand et pieux respect que vous avez montré pour la nature, la franche et exigeante sincérité dont vous fîtes preuve en l'étudiant et l'aimant, vous les voulez diriger à cette heure vers un autre objet et vous rêvez, comme vous me l'écriviez, de faire de votre art *non plus seulement la glorification de la nature mais la glorification même d'une vision intérieure.* » On ne peut mieux indiquer, je pense, le passage du *naturalisme* à l'*idéalisme :*

Je lui confesse tout, comme autrefois.
Bien qu'elle sache aujourd'hui tout, d'avance,
Et qu'elle entende l'âme, avant la voix.

Je suis l'ardent de sa toute présence,
Je la voudrais plus morte encor
Pour l'évoquer, avec plus de puissance.

Je n'ai pas cru devoir insister sur l'influence exercée par la race et le milieu sur l'œuvre de Verhaeren. Cette influence est trop évidente. Verhaeren doit à sa naissance, à son enfance passée en pleines Flandres, cet amour de la vie des choses, du quotidien de l'existence, des beautés fortes et rudes qu'on retrouve dans son œuvre entière. Il doit encore au caractère flamand une propension non déguisée au mysticisme. Il est à remarquer en effet combien chez les peuples du Nord

le naturalisme s'allie à l'illuminisme, c'est pourquoi Vielé-Griffin parlant des *Moines* de Verhaeren a pu dire avec justesse que ceux-ci étaient *forts, grands, violents* et *pieux*. A ce propos il y aurait peut-être lieu d'insister sur les sens divers que peut revêtir le mot *naturalisme*. Il existe, par exemple, une grande différence entre l'auteur de *Nana* et l'auteur de *Germinal*. Disons simplement que dans les passages de son œuvre où Verhaeren semble abandonner la *glorification de la vision intérieure* pour sacrifier à des tendances plus *naturalistes*, le poète se sauve de la vulgarité — comme les impressionnistes qu'il a bravement défendus — par le *lyrisme de la couleur* (1). Quoique Flamand, Verhaeren est fou de couleurs ; c'est qu'à l'encontre d'un homme du Midi, étant privé de soleil il l'invente.

1. M. Robert de la Sizeranne a bien mis en relief la *réaction idéaliste* des impressionnistes qui par d'autres côtés tiennent encore aux théories naturalistes. Les impressionnistes, dit-il, « ont bien représenté selon la formule réaliste les spectacles de la vie moderne, mais en les éclaboussant de tant de couleur, qu'on ne les reconnaît plus. Quand la nature était laide, ils ont tâché de la dissimuler à l'aide de la nature même. Ils ont demandé au soleil d'effacer les lignes disgracieuses comme autrefois on l'aurait demandé à l'ombre... Déjà Turner, dans son fameux *Grand chemin de fer de l'Ouest*, avait trouvé le moyen de faire rentrer dans l'art les formes de l'industrie moderne. Les impressionnistes l'ont suivi. Il n'est besoin que de voir à la salle Caillebotte, au Luxembourg, la *Gare Saint-Lazare* de M. Monet ou son *Pont de l'Europe*, pour constater cette loi... Si ces peintres méritent le nom d'impressionnistes, c'est, qu'en effet, ce qu'ils cherchèrent à reproduire de la nature c'était non pas la *substance qu'elle annonce*, mais le *rayonnement*. » (*Les questions esthétiques contemporaines*, p. 61 et suiv.

Rappelez-vous comment Verhaeren parle des rails et des vagons :

Par au-dessus, passent les cabs, filent les roues,
Roulent les trains, vole l'effort,
Jusqu'aux gares, dressant, telles des proues
Immobiles, de mille en mille, un fronton d'or
Les rails ramifiés rampent sous terre
En des tunnels et des cratères
Pour reparaître en réseaux clairs d'éclairs
Dans le vacarme et la poussière.
C'est la ville tentaculaire.

Ainsi le grand poète qu'est Verhaeren a su tirer du romantisme toutes ses conséquences, toutes les aspirations qui y étaient incluses. Il adapta aux nécessités comme aux rêves contemporains la poésie française en ajoutant de nouvelles cordes à la lyre traditionnelle. Il demeure le chef d'un des deux grands courants émanés de Victor Hugo qui ont abouti d'une part à la poésie lyrique *intérieure* et *immanente* et d'autre part avec Moréas, — par une courbe dont il nous faudra analyser la trajectoire — au poème *classique*. Depuis l'expansion de 1830, les aspirations sociales, les tendances intellectuelles ont évolué.

Verhaeren a donné raison — et ce n'est pas sa moindre gloire — à ceux qui prétendent qu'on peut chanter en vers les bienfaits de la civilisation et les inventions modernes. Celui-ci n'a pas échoué dans sa tâche en nous chantant le *Bazar*, la *Bourse*, le *Chemin de fer*, car il ne s'est pas attaché à décrire minutieusement les effets de l'électricité à la manière de Sully-Prudhomme :

Un disque de cire ou de verre
Ose imiter le bras du dieu
En qui l'humanité révère
L'auteur du tonnerre et du feu !

non, il a chanté *à l'occasion* de ces inventions les louanges du progrès. Il ne s'en est pas tenu à un naturalisme trivial ; il a tout rapporté à sa vision centrale. Par là il créa de la beauté et fit *vrai*. Songez en quels termes il parle du forgeron :

Il est l'incassable entêté
Qui vainc ou qu'on assomme,
Qui n'a jamais lâché sa fierté d'homme
D'entre ses dents de volonté ;
Qui veut tout ce qu'il veut si fortement
Que son vouloir broierait du diamant
Et s'en irait, au fond des nuits profondes,
Ployer les lois qui font rouler les mondes.

Voici comment il se représente le cordier:

Avec ses pauvres doigts qui sont prestes encor,
Ayant crainte parfois de casser le peu d'or
Que mêle à son travail la glissante lumière,
Au long des clos et des maisons
Le blanc cordier visionnaire,
Attire à lui les horizons.

Humilions-nous donc devant cet homme prodigieux qui eut une pareille conception de la civilisation moderne et redisons avec lui:

Oh ! vous les gens, les vieilles gens,
Qui regardez passer dans vos villages
Les empereurs et les bergers et les rois mages
Et leurs bêtes dont le troupeau les suit,
Allumez d'or vos cœurs et vos fenêtres
Pour voir enfin, par à travers la nuit,
Ce qui depuis mille et mille ans,
S'efforce à naître.

TANCRÈDE DE VISAN

POÈME

DE JAROSLAV VERCHLISKY

Amarus

Il était reclus au couvent, depuis l'enfance ;
D'où venait-il ? Pourquoi ? Comment ? Il l'ignorait.
Comme il était Fils du Péché, on le nommait
Amarus. Il était grand, blême et pensif,
L'œil rivé sur la terre, il semblait, sans répit,
Poursuivre l'inconnu. La Lune, un soir, dorant
Les noirs barreaux de sa cellule, il dit à Dieu :
« Pour mon cilice, et pour mon jeûne et pour mes veilles,
Pour ma vie à jamais sacrifiée, une grâce !
Je t'en prie, ô mon Dieu, dis-moi quand je mourrai ? »
A peine eût-il pensé sa pensée, un ange
Vint chuchoter à son esprit : « Fils, tu mourras
La nuit où dans la lampe, âme du sanctuaire,
Tu n'auras point versé d'huile »... Les jours, les ans
Passent. Amarus est triste et silencieux,
Et chaque soir, en versant l'huile dans la lampe,
Il se redit : « Voici que j'allume mon âme. »
Et sourit gravement.

Mais un jour de printemps,
Il venait, selon sa coutume, emplir la lampe...
Dans le jour bleu, près d'un pilier, sur un prie-Dieu,
Devant la Vierge, il aperçut deux amoureux.
Il s'approche, observant et retenant son souffle...
Et quand ils ont prié, d'un pas léger, rapide
Il les suit... Quel étrange désir le mène
Au cimetière du couvent?... Les alisiers,
Les lilas agitent un parfum bourdonnant
Qui lui monte au cerveau ; quelque part, dans un arbre,
L'oiseau chante ; deux papillons, ailes en fleurs,
Semblent deux corolles écloses tout à coup
D'un pommier qui renaît... il marche, il va toujours...
Sur un tombeau, dont le chiendent ronge le tertre,
Et qu'envahit tout un flot de lilas fleuris,
Les deux heureux se sont assis. L'ami se penche
Vers l'amie et dans les cheveux de l'amie
Tous les lilas laissent pleuvoir toutes leurs fleurs,
L'oiseau chante, et jouant, volant, se pourchassant,
Sur deux boucles vont se poser deux papillons...
Alors Amarus songe aux tendresses des femmes
Dont il ignore tout, jusqu'au baiser de celle
Qui lui donna la vie. Cependant l'oiseau chante,
Les hauts lilas parfument l'air et l'herbe luit...

Amarus, ce jour-là, n'a pas empli la lampe.

Il reste là, muet. L'oiseau chante toujours.
Quand les moines au petit jour s'en sont venus
Chanter Matines, ils ont trouvé la lampe morte...

Et sur une tombe entr'ouverte, au cimetière
Amarus gît, mort sur le cercueil de sa mère...
Le visage tourné vers les lilas en fleurs.
Il dort sa mort, tout seul. Et l'oiseau chante encore.

Extrait des *Nouveaux Poèmes Epiques.*

JAROSLAV VERCHLISKY

Traduit du tchèque
par OTAKAR THEER et HENRI VERNE

POÈME
D'HUGO VON HOFMANNSTHAL

Tercets

Je sens encore son haleine sur ma joue :
Comment cela vint-il que, de ces jours si près,
Rien ne reste et qu'ils soient à tout jamais passés ?

Un fait que nul ne veut vraiment approfondir,
Et trop empli d'horreur pour que l'on en gémisse,
C'est le fait que tout glisse et s'écoule

Et que mon propre Moi, que rien n'a retenu
S'est, glissant, échappé d'un tout petit enfant
A cette heure muet, étranger, tel un chien.

Et puis : que j'existais voici déjà cent ans.
Comme mes pères, qui, dans leurs linges de mort,
Sont mes proches autant que mes propres cheveux.

L'un est mon proche autant que mes propres cheveux.

HUGO VON HOFMANNSTHAL

Traduit de l'allemand
par HENRY VERNOT

ATLANTIQUE

I

Ce soir — était-ce déjà le soir ? oui, puisque le soleil allait se coucher — avec celle dont le front est à hauteur de mon cœur, j'étais venu me reposer dans la masure abandonnée d'où, si souvent déjà, rive sauvage, côte de fer, nous étions venus voir les jeux et les luttes des flots.

Dieu sait quelle maladresse géniale et humaine, par d'absurdes et inutiles travaux, y amenait les vagues du plus lointain Atlantique.

Cette presque baie, si près d'être artificielle, offrait à nos yeux éblouis les plus passionnants spectacles.

Nous y contemplions la vie de la Mer.

Les vagues de tant plus loin que l'horizon, ou gaies, ou furieuses, ironiques ou graves, s'avançaient fièrement, mais brusquement contrariées, décrivaient un orbe majestueux enfin brisé au roc compliqué de la digue.

Elles reruaient à la pleine mer, à travers les autres vagues, elles se transtraversaient avec, au contact précis, un mirifique panache de plumes blanches, sans cesser un instant, après ce salut, leur personnelle promenade,

retournant peut-être, et pourquoi pas ? aux lointaines Amériques.

Ce soir donc, — ai-je dit que c'était un soir ? mais oui puisque le soleil se couchait — la Mer, plaques d'émeraude au rivage, plaques de saphir au large, et quelles pierreries seraient bien celles qui faisaient le flamboiement du Ciel ?

Nous regardions les vagues, les vagues qui jouaient inlassablement :

Les floconnements, tout en hauteur de leurs rencontres, embruns poussés par la brise nous salaient les lèvres, sous l'abri de notre cahute au pied de la falaise.

Et celle qui, du doux frôlement de ses lèvres à mes lèvres — ah ! la douce amertume de ses lèvres en cette heure de contemplation maritime — calme les pires sursauts de mon cœur pas encore pacifié, s'était tapie tout contre moi.

Et j'étais presque heureux, tout près de cette Mer qui s'amusait pour son propre plaisir sans faire attention à nous.

Le soleil, noyé, comme si elles eussent attendu le départ du maître des lumières, les nuées, pas encore décolorées se massèrent sauvagement et pendant leur obscurcissement formèrent une formidable serre qui empoigna, dominatrice et haineuse, tout le firmament, où inquiètes et clignotantes, brillaient déjà quelques étoiles. Et la mer perdit brusquement ses frontails d'écume.

Les lames se tassèrent, s'arrêtèrent presque, piétant

sur place comme un animal traqué qui sent un aigle affamé, planant, prêt à s'abattre sur lui.

Au premier éclair, alors que foudroyant s'élevait le vent de la tempête, elles rauquèrent et comme folles, folles, ah ! les terribles folles, se battirent, se battirent, se battirent.

Ce n'étaient plus les joyeuses sœurs de tout à l'heure, puissantes et folâtrantes, c'étaient d'aveugles ennemies se déchirant la gorge et s'échevelant l'une l'autre avec férocité.

Haletant devant la grandiose horreur de ce spectacle, j'attendais je ne sais quoi, sans désir de partir, désintéressé du résultat et cependant passionné par cette lutte.

Mais celle qui a conquis mon cœur, et qui hante ma pensée, tremblante se cacha dans mes bras, ah, la pauvre ! comme si j'étais, moi ! assez fort pour la protéger contre la vie.

II

PAR UN SOIR DE VENT FURIEUX

S'enfuir vers la Mer !...

Ce soir de fatigue et de trouble, aller au trouble des flots se faire flageller la face par les embruns, descendre au pied de la falaise, frôler la tempête qui hurle et la Mer grondante qui monte.

J'allais ainsi, malade de solitude et m'y réfugiant cependant, lorsque je vis dans la mi-obscurité une femme qui marchait devant moi.

Elle portait un lourd fardeau.

Elle marchait obstinée, farouche, douloureuse et aussi solitaire que moi-même. Je la rejoignis presque heureux de la pitié que j'éprouvais.

Elle me faisait presque oublier mes propres ennuis.

Ce ne fut pas sans peine que je l'amenai dans une retraite que je connaissais, où nous pouvions être à l'abri du vent et des flots.

Mais elle n'y resta pas. Elle voulait accomplir la tâche dont le sort l'avait chargée et qu'elle avait acceptée.

Elle repartit à travers la tourmente, l'horrible froid et les embruns.

Depuis lors, je l'accompagne, je l'ai aidée à supporter sa charge, parce que j'ai lu dans la profondeur de ses yeux qu'elle n'a pas menti ; or elle m'a promis de revenir à jamais avec moi, dans la retraite de paix, aussitôt le devoir accompli.

PIERRE-M. OLIN

PAGES

TRIOMPHE

I

Un matin de printemps plein de vives clartés,
Etant le Syrien aux blondes boucles molles
J'entrai dans la Cité maîtresse des cités.

Par la route fleurie, aux mille banderoles,
Mes soldats apportaient des vases précieux,
Et des trésors trouvés au fond des nécropoles ;

Puis venait un essaim de garçons gracieux
Jetant à pleines mains des lys, des hyacinthes,
Et dont le jeune amour enflammait les beaux yeux.

On voyait sur des chars les images très saintes
Des dieux que l'on révère et dont on craint les noms,
Graves ou bienveillants sous leurs figures peintes.

On entendait au loin le son des tympanons,
Les chants accompagnant sur des airs de cithare
Les danseurs réunis en multiples chaînons.

Sur des tables d'azur et d'or, les parfums rares
Tournoyaient dans les larges coupes, lentement,
Endormeurs comme les douceurs des fleurs barbares.

Bercé dans la langueur de cet enivrement,
Je m'avançais drapé de pourpre orientale,
Ainsi qu'une maîtresse allant vers son amant.

Devant ma grâce et ma jeunesse virginale
D'un cri d'amour qu'un cri de victoire interrompt
Rome entière acclamait la marche triomphale.

Par l'étrange splendeur des perles de mon front,
Par l'éblouissement de ma poitrine nue
Ma gloire surpassait la gloire de Néron ;

Et les peuples chantaient lorsque je suis venue.

II

Tel, et plus glorieux qu'en ces jours très anciens,
Je reviens pour avoir un beau triomphe encore
Avec la royauté des vers magiciens.

Les poètes marchant du côté de l'aurore
Font briller les saphirs et les rouges coraux
Pour fêter le Seigneur que le rêve décore.

J'évoque la clarté dans les cieux sidéraux,
Je suis resplendissant comme une nuit sans lune,
J'ai la noblesse et la vaillance des héros.

Les vierges déroulant leur chevelure brune,
Les vierges se voilant dans l'or des cheveux d'or,
Implorent ma bonté pour que j'en admire une.

Mais dans un grand palais loin du sud et du nord,
Près d'un lac où l'éclat des mondes se reflète
J'écoute un air troublant qui m'éveille et m'endort.

Et de jeunes garçons fleuris de violette
Célèbrent en cadence Eros libre et vainqueur
Dont les yeux sont cachés par une bandelette.

Tout l'orgueil d'autrefois a ressaisi mon cœur ;
Et l'harmonie a des douceurs si précieuses
Que mes vers vont chanter avec l'hymne du chœur.

Et ce sera le jour des strophes fabuleuses,
Du poème trésor magique de beauté,
Car j'aurai fait parler des voix mystérieuses.

Dans le ciel fleurira la rose de l'été,
L'Aurore, et couronné divinement par elle,
Grand par ma poésie et grand par ma fierté,

J'entrerai radieux dans la gloire éternelle.

RAYMOND DE LA TAILHÈDE

INTRODUCTION
A LA VIE LITTÉRAIRE

Lasciate ogni speranza.
DANTE ALIGHIERI.

PROLÉGOMÈNES

On sait que François de Sales avait écrit pour Mme de Charmoisy qui le lui avait demandé « un livre pour préparer à la dévotion et à la piété ». Ce fut une œuvre réaliste qui avait certes pour but de convertir des mondains mais aussi d'accommoder le mysticisme aux réalités du monde extérieur, car une vie même religieuse comporte elle aussi des besognes sans noblesse. En écrivant aujourd'hui ce manuel de sincérité, mon intention est tout à fait du même ordre. Pour des imaginations passionnées et romanesques j'accorde les rêves et les réalités, en établissant sensiblement l'histoire d'observation synthétique et générale des années d'apprentissage d'un écrivain. Les plus grands, s'ils eurent des minutes de génie et, se dépassant eux-mêmes, parvinrent quelquefois à la suprême perfection qu'ils avaient entrevue, participent à l'humaine faiblesse. Tous les débuts sont aussi difficiles, que par la suite on réussisse où on ne réussisse pas. J'ai laissé les années d'orgueil pour raconter avec une sensibilité d'une ironie concentrée, douloureuse et maintenue, ces premiers pas dans la vie, sans autre intention que de tenter à fournir un docu-

ment... Autrefois les prêtres enseignaient aux initiés leurs subterfuges et leur art des prestiges ; ce que les néophytes rêveraient comme la manifestation admirable, occulte et mystérieuse des puissances supérieures, n'était que l'effet de la subtilité humaine, et ce n'en était peut-être que plus admirable, à y réfléchir.

I. — HISTOIRE DES ORIGINES

Que l'enfance de celui de qui je parle se soit écoulée dans une ville de province — silencieuse, monotone et triste avec son mail et ses églises — ou dans la cour d'un lycée de Paris, il n'importe. Le certain est qu'il lit Baudelaire et vit dans l'enivrement de ses fictions. Il caresse des rêves d'ambition et de bonheur, vie de gloire, de fortune et d'amour ; le chemin lui paraît facile comme dans l'atmosphère des songes heureux. Il pense à Balzac, à Musset, et tous les soirs s'endort sur ces féeries. Il ne confie ses projets qu'à un ou deux amis d'élection ; personne autre ne saura — car ils n'en sont pas dignes — puis il craint l'ironie.

Un nouveau littérateur est né !

II. — L'AGE D'OR

Seul l'absolu saurait le satisfaire, car il est encore à l'âge où l'on veut écrire des choses éternelles ; il rêve de gloire dans le Luxembourg et sous les galeries de l'Odéon, au milieu d'un peuple de songes. Je ne sais quelle subtilité ambiguë conviendrait pour conter ces années à la fois héroïques et un peu ridicules ? Il y faudrait un perpétuel balancement d'adjectifs contradictoires dans des tours brisés.

Il voulait écrire l'œuvre de toute connaissance, d'incarnation définitive, la création intégrale de science complète, dans des symboles synthétiques et abstraits. Il faut dire qu'il avait dix-huit ans et que c'étaient des conceptions excusables à cause de sa jeunesse et de la niaiserie obligatoire de cet âge. Il en résulta, comme on peut bien penser, des élucubrations inattendues. Songeant aussi à écrire des choses vécues il préparait une tragédie sur la chute de Babylone. De tout cela il s'autorisait pour mépriser la grande majorité des écrivains vivants et même morts. Il était devenu littérateur et s'en enorgueillissait. Dans ses méditations il se berçait aux longs espoirs, se souriait à soi-même et son génie basé sur rien lui paraissait infini.

III. — LES TEMPS ÉPIQUES

Il y a sur la Rive-Gauche des petites revues touchantes qui fleurissent avec le printemps, paraissent quelquefois et meurent avec les dernières feuilles d'automne emportées par le vent des destins. Il ne manqua pas d'y fréquenter, d'y échanger des mépris excessifs, des enthousiasmes irréductibles et injustifiés.

Epoques touchantes dont on se souvient avec des sourires. Les premiers rêves ! si inoffensifs, les époques où l'on fonde des écoles. Cependant qu'autour de lui s'agitaient des ambitions et des rivalités et que le monde continuait à être ce qu'il est, il ornait sa banale aventure des rêves les plus romanesques. Il promenait sa légende sur le boulevard Saint-Michel, l'asphalte, les lampes à arc des grands boulevards, se promettait un avenir merveilleux et chimérique. Qui chantera la

gloire de ces années où comme un demi-dieu il vivait dans un nuage, prenait pour l'enivrement et la certitude de son génie ce qui n'était qu'une hypertrophie de vanité et à être exact une manière de mégalomanie. Il aspirait à dominer les hommes et rêvait de conquérir Paris. Il fut un temps ou dans des cafés il se promit l'Immortalité !!!!!.....

IV. — INITIATION

Du temps s'est passé. Comme tout le monde il a fondé des revues et bu un grand nombre de bocks : ainsi il prit conscience des réalités du monde extérieur, s'aperçut que jadis il avait déclamé et rougit d'avoir été aussi emphatique. Il ne sait plus du tout sur quoi il basa autrefois ses illusions. L'origine de ses émotions rétrospectives et de son admiration pour soi-même lui échappe aujourd'hui. Il ne voit plus l'intérêt, qui autrefois lui paraissait éclatant de tous les livres merveilleux qu'il devait composer, il n'en voit même plus la possibilité.

LA RÉALITÉ A ENVAHI LE DOMAINE DE SES ILLUSIONS et il a le soupçon que ses premiers rêves n'étaient faits que de troubles et d'agitation. Réveillé de la griserie des rêves idéalistes, il tomba dans l'autre extrême. Comme il était bon philosophe, il se trompa gravement du coup et généralisa à l'excès son pessimisme. Il manqua tomber dans le nihilisme le plus radical. Il accusa ses maîtres d'avoir manqué d'exactitude et de précision ; il les accusait d'optimisme. Jadis dans une anémie fiévreuse et lucide il avait vu la vie dans une atmosphère enchantée, tandis que devant ses yeux aujourd'hui la foule des hommes passait comme une grise théorie. Cette perte de son

émotivité imaginative lui apparaît une déchéance. Mais quoi ! il faut bien vivre et, ce qui est pire, vivre avec son temps. Son passé lui parut naïf et un peu ridicule : de poète il devenait psychologue, c'est assez l'ordinaire...

Cependant, parmi ces états d'âme et ces incertitudes, au milieu des maîtres, un grand ahurissement l'a pris. Qui suivre ? il ne va pas encore à la seule recherche de son absolu.

V. — ÉTATS D'AME

Durant cette évolution que je viens de transcrire dans les vingt-huit lignes du chapitre IV, tandis que s'écoulaient des semaines et des mois, il avait écrit entre temps — avec beaucoup de scepticisme — un petit livre curieux et difficile. Un miracle se produisit : il constata que c'est en serrant extrêmement le particulier que par une mystérieuse application de la loi de l'identité des contraires on touche au général ; cette découverte le laissa rêveur, mais c'était un fait. De ces voyages à travers les réalités, il rapportait des notations et des documents ramassés dans des chapitres abstraits d'une sécheresse passionnée : c'étaient des observations intenses et aiguës, coupées de lyrismes. C'était une atmosphère décorative, donnée à des choses toutes modernes avec une rare science des néologismes. Modern-Style et Néo-Byzantinisme ! Parmi les pornographies de la librairie contemporaine cela étonna. Deux ou trois critiques comprirent, par le plus singulier prodige. Il se dirigeait vers son but par un chemin auquel il n'avait jamais songé, le génie de son instinct avait été supérieur à toute sa raison et c'est l'ironie de la vie. Il comprit la leçon de l'expé-

rience et désormais, de ses rêves, se promit de composer des formules.

A un point de vue strictement pratique, l'incessant supplice de son ambition exaspérée cessa, il reprit plus de goût aux choses et sa fièvre fut baignée de douceur.

VI. — DANS LE MONDE

Il avait cru jadis (quelle erreur !) que le monde rendait justice à l'art et à la grande culture. Dans un salon un soir quelqu'un lui dit :

— En somme, vous écrivez pour vous amuser.

L'éducation le contraignait à se taire, et pourtant quelle apostrophe !

— Pour m'amuser ! monsieur, l'admirable formule et comme j'en réclame le plein bénéfice ! Quelle conception avez-vous du Beau ? L'Art ne serait donc plus une finalité sans fin dont le but se perd à nos yeux ? le jeu initial et dernier ? Vous avez énoncé, monsieur, sans le savoir le plus essentiel aphorisme d'esthétique.

Une autre fois, un éditeur qu'il allait voir émit ces mots lapidaires : « Il faut me faire quelque chose d'amusant, de facile, qu'on puisse lire en chemin de fer, un livre de vente. » Sa maîtresse lui avait dit la même semaine : « Ce que vous faites est très gentil, ça a beaucoup de cachet »... Il fut désarmé...

D'ordinaire, donc, on goûte peu ce jeune homme distrait et poseur, qui n'a pas de situation et ne songe pas aux choses sérieuses.

Voilà pourquoi, parmi les gens positifs que la bourgeoisie

vénère, je ne conseillerais à un homme libre de s'aventurer s'il n'a une vigoureuse insolence et un mépris universel. Ceux qui doivent briller plus tard au-dessus des autres hommes, par une sorte d'équivalence, grandissent dans l'hostilité, l'injustice, la calomnie et la fureur. Quand l'un d'eux réussit, c'est une déception, une défaite du bon sens, car ils vont contre la conception honnête et moyenne du monde. Celui qui considère les choses sans aucune préoccupation de hiérarchie logique ni morale est pour le moins taxé sur le champ d'infamie... Il existe un conte touchant et puéril d'Andersen qui s'appelle le petit canard : un détail d'histoire naturelle veut que les cygnes — dans leurs premières formes d'évolution — soient tout à fait ridicules ; ils sont sans proportion, leur cou est trop long et c'est à peine s'ils peuvent marcher. Dans l'allégorie du poète danois : une cane a couvé un œuf de cygne et toute la basse-cour se rit du nouveau-né : cet apologue enfantin me parut poignant en songeant à ces adolescents timides et craintifs qui n'ont pas la désinvolture des militaires, mais possèdent une sensibilité royale et la plus somptueuse notion du Beau.

VII. — DANS LE JOURNALISME

Dans les salles de rédaction des journaux il convient d'afficher un certain air renseigné : « Parbleu, ils savent bien que tout est de la blague ! » Le style et la pensée les indiffèrent complètement, il y a beau temps qu'ils ont fait litière de toutes ces guitares ; une certaine ostentation réaliste est de mise et la plupart s'en tiennent à une conception pratique des choses : « Combien paie-t-on la ligne. » (L'art est une finalité

sans fin !) Ce genre n'était pas son fait et il y laissa ces jouisseurs immédiats, pour lui trop affirmatifs.

Pour s'en faire une notion, il fréquenta les cafés des Boulevards et même durant huit jours y goûta le léger cynisme qu'on y montre, mais ceux qui y fréquentent ne témoignent jamais que de l'ironie et c'était, lui semble-t-il, n'avoir qu'une moitié de cerveau, et puis, dès qu'on est parti, on tient en général sur votre compte des propos peu amènes. Décidément dans ces diverses expériences, sans doute par suite d'un travers d'esprit, il ne se déclarait jamais content. Que lui fallait-il donc, IL LUI EUT SANS DOUTE FALLU L'IMPOSSIBLE.

VIII. — A SOI-MÊME

Oh ! mon âme ! ma belle âme !

Dans cette chambre de travail silencieuse, pleine de livres, d'estampes, de manuscrits, dans ce décor familier, il chercha à prendre conscience de soi-même et à méthodiser sa vie.

Pris tout entier par la véhémence de son effort, IL N'AVAIT PAS EU LE TEMPS DE VIVRE, il n'y avait même pas songé ; sa fièvre commençait seulement à tomber. Choses singulières : ses différentes expériences ne l'avaient pas avili, et son ironie était encore pleine de passion.

Ce n'est pas pour composer un décor adéquat à ses pensées intérieures, mais le feu de bois s'éteignait, le crépuscule tombait dans cette chambre sans lampe : il n'en ressentait aucune mélancolie, sa sécheresse et sa netteté lui plurent infiniment.

Son état d'âme était brutal et clair.

« Si j'essayais d'être heureux, songeait-il. A quoi bon écrire des livres d'une haute conscience. Le prestige des belles-

lettres et des spéculations désintéressées est un miroir aux alouettes ; l'habileté fait autant et plus vite ; il ne faut pas chercher dans ce bas monde à satisfaire la beauté éternelle, mais bien plutôt faire antichambre, trouver un éditeur et ménager sa réclame.

Il convient cependant que j'arrive, rien que pour voir la tête que feront mes amis, comme disait M. de Stendhal.

Je suis convaincu que les plus belles réussites sont choses relativement assez faciles quand l'analyse est faite clairement. Ce qui trouble, c'est le vague, l'obsession du parfait et du définitif. Si je mettais à vouloir arriver le quart d'énergie que je dépense à me détruire, je serais un homme illustre.

Cette sensation de temps d'automne, de ce soir d'octobre mondain, sec et frais, tandis que Paris s'allume, ne l'a jamais envahi avec autant de douceur. Il ne sent nullement en lui la mélancolie des soirs, son idéalisme le laisse en paix.

« Je veux jouir des choses : sage et ferme propos ! Je ne chercherai plus à écrire de chef-d'œuvre, l'expérience démontre que c'est le seul moyen d'arriver parfois à en faire... »

... Et il alla fumer un cigare...

FINAL (ACCORDS DE HARPE)

Il sourit de tous ses aphorismes hyperboliques. Laissez à la porte toute espérance ? C'était encore là de l'emphase ; le mépris a un degré de plus que l'indignation et le détachement seul est élégant. Tout lui est indifférent, il ne songe plus qu'à cultiver la sagesse, car rien au monde ne l'a satisfait. Il fut ivre de sécheresse et grisé d'amertume. Mais après bien des erreurs, comme le vertueux Ulysse, il est parvenu à l'Ithaque de ses

rêves, au havre de sa joie, au port de Sénèque et de Baudelaire et qui est le sourire des sceptiques.

Il commence à parvenir. La Rive-Gauche et les Boulevards lui ont donné l'investiture. Dans quatre ou cinq ans il écrira dans un grand journal et on lui jouera ses comédies. Il deviendra habile, sera chevalier de la Légion d'honneur, et s'il est intrigant, un peu légitimiste, marié à une femme jolie et ambitieuse, passera académicien cependant que les plus subtiles notations de son cerveau demeureront à jamais à peu près incomprises. Quelle belle chose que le succès ! C'est pourquoi il estimait qu'il convenait de ne pas s'en griser. Considérant de loin ses rêves juvénils, il y songe avec une jolie nuance de mélancolie. Il se sent envahi de douceur et se souvient de l'ancienne chanson, enivrante comme la voix des sirènes. Volupté étrange et subtile qui revient ici comme un *leit-motiv* d'opéra wagnérien.

« A tout prendre, ce qui importe, c'est de ressentir beaucoup et de ne jamais s'avilir. L'ambition même est une duperie : il faut longtemps pour parvenir à cette sagesse et mépriser même la vanité ; cela est évident : la véritable fin de l'art n'est pas d'arriver à la centième édition, ni de gagner cinquante mille francs par an, ce sont des contingences. Il faut, même par calcul, demeurer toujours un artiste et ne jamais devenir un homme de lettres. »

HENRY DELORMEL

LE NARCISSE

L'ombre de l'arbre humide attristait la statue ;
Mais vois-en la ramure à tes pieds abattue
Et ma serpe mouillée en l'aigreur du bois vert.
Ah, le juteux soleil qui des épaules vers
Tes hanches s'égouttant jusqu'à tes pieds ruisselle !
Sens la clarté qui coule entre tes doigts et celle
Qui fait fumer l'épais de ta moite toison.
Puisque je t'ai rendu l'aventureux frisson
Du vent qui de ses mains matinales te touche,
Gourmand, goûte le miel qu'il écrase à ta bouche,

Hélas, j'ai voulu plaire à ta beauté, mais ni
Ma peine, ni l'amour dont Eros m'a puni
Ne t'émeut. Vois pourtant : le soleil évapore
L'ombre qu'au creux des mains tu conserves encore ;
Il a tiédi le socle où pose ton orteil.
Si tu me hais, du moins souris pour ce soleil !
Mais tu te ris du Dieu de qui la flèche crible,
Sans pouvoir l'aveugler, ta prunelle impassible.

Mais puisque tout est vain, j'ai ma serpe. Voici !
A mordre mes poignets son tranchant s'est noirci

Et ton marbre est souillé de mon sang qui dégoutte.
Bois-le ! j'ouvre la plaie entre tes lèvres. Goûte
S'il est amer ! je veux, ainsi qu'un vendangeur
Furieux, empourprer avec mon poing vengeur
Ta face, et qu'un flux noir ruisselle sur ton buste !
Pour qu'en ta froide chair mon délire s'incruste
Et filtre, et qu'à jamais malgré toi nous mêlant,
S'accomplisse entre nous le mélange du sang !

JEAN SCHLUMBERGER

UNE EXÉCUTION

A l'auteur,
bien amicalement.
G. K.

Au loin, à l'embouchure du fleuve, est située la vieille ville, commandée par un burg farouche, au sommet d'un roc gris de chaux, ayant la forme d'un tronc humain monstrueux, avec la menace d'un ventre proéminent, qui touche terre, et des sacs de seins, d'où se dresse le vert héraldique de quelques sapins.

Un ciel sans nuages, sur toute la circonférence de l'horizon, d'une pâleur mélancolique, pour ainsi dire incolore et, plus haut, sombre, d'un bleu uni, comme s'il n'y avait pas de soleil derrière, donne au fleuve de fines teintes d'acier, où les tours innombrables, avec leurs flèches de cuivre verdies par le temps, les lourds bastions avec leurs créneaux dentelés et les étroites maisons surplombantes aux toits escarpés, couverts de tuiles bleues, se reflètent en une imperfection grise, comme de croulantes ruines.

Sur l'eau saumâtre flottent des vaisseaux construits ainsi que des jonques chinoises, s'abandonnant au faible courant et laissant traîner leurs filets grossiers au fond du fleuve. Ils sont d'un bois brun foncé, presque noir, luisant comme la peau d'un nègre. Une voile énorme heurte le mât et, à la proue

recourbée en pointe haute et effilée, on voit l'image peinte, sculptée en bois, du saint patron, le plus souvent vêtu d'un manteau bleu et les mains jointes.

Des poissons, blancs comme de l'argent, lèvent leurs têtes obtuses entre les feuilles en forme de cœur des plantes aquatiques et battent l'eau de leurs nageoires brillantes ; de l'herbe marine, desséchée et pourprée, gît sur le bord, en des figures étranges, comme des torsions de serpents, autour des blocs de rocher sec et gris de poudre ; et, à chaque coup de vague, la rive se colore de violet clair, en certains endroits, par des méduses mourantes dont le cœur, pareil aux feuilles d'une pensée, pâlit au centre d'un champignon de gélatine.

Jusque tout près de l'eau se dressent des pins, qui montent par une rangée de collines. Haut dans l'air se balancent leurs panaches de feuilles vert grisâtre ; et, entre les troncs, d'un rouge de rouille, sveltes comme des palmiers, errent, sur un tapis de fleurs, violet pâle, quelques cerfs. Ils sont tout blancs et portent des bois lourds, ramifiés ainsi que des chênes noueux. Le murmure du vent est troublé par le glissement de leurs pattes dans les feuilles mortes entassées.

Mais, soudain, les animaux qui broutent, lèvent la tête, effarouchés ; sondent, de leurs yeux, doux et bruns, l'obscurité sous la verdure et s'enfuient rapidement, le long du rivage. Des oiseaux de mer, au bec recourbé, blancs comme de la neige immaculée, interrompent leur balancement parmi les détritus, pour s'envoler, avec un cri ; et même les poissons plongent, laissant à la surface de l'eau un petit gouffre tourbillonnant.

Le bois sec craque, et, sur un grand cheval brun-jaune, à

la queue enroulée, avec des nœuds de rubans en soie, apparaît un chevalier. Il est armé de pied en cape ; et la visière saillante, à demi ouverte, de son casque plat ressemble au bec béant de l'un de ces monstres fantastiques, moitié oiseau, moitié homme, sculptés en pierre grise, sur la galerie des vieilles tours de cathédrales.

Le bouquet de plumes rouges, haut d'un pied, qui couronne le fer, semble dans l'ombre vert foncé des arbres un oiseau des tropiques, aux riches couleurs ; et, tels que des feux follets parmi les broussailles, brillent de petites étoiles sur le caparaçon noir de deuil, dont est recouvert le cheval jusqu'aux sabots.

Derrière lui, entre un Comprachico, avec une poitrine bombée comme une poitrine féminine, dans un étroit costume blanc crème, portant des torsions de serpents jaune de beurre, et un homme en costume orangé, sur les longs cheveux tressés duquel repose un chapeau plat, ayant la forme d'une assiette, marche une femme, presque une enfant encore. Elle est blanche comme une Leucopate et, autour de la chute de ses épaules frêles, pend un manteau gris, déchiré, par-dessus une robe couleur d'or, brodée d'œillets verts. Ses faibles yeux rouge clair clignent à la lumière sous un haut bonnet tartare, de laine noire, qui ballotte sur ses cheveux soyeux ; et les doigts raides, effilés, qui semblent grands, hors des manches étroites, égrènent lentement un rosaire. Elle marche péniblement, comme si ses pieds lui faisaient mal ; les hommes la poussent en avant.

On va tout près de l'eau ; et le chevalier dit quelques mots au blanc Comprachico, dont le nez est fendu comme celui

d'un bouledogue : sa voix sonne étrangement, étouffée sous le fer du casque.

Aussitôt, le mutilé saisit la femme, lui ôte son manteau, enlève rapidement la robe. Et le chevalier considère tout cela, sévère et immobile, telle une figure de cuivre sur un tombeau.

Les seins de la femme qui, petits et pareils à ceux d'un garçon, avec de minces fentes roses aux pointes, sont entièrement mis à nu ; mais elle ne songe pas à croiser, de honte, ses bras contre le corps blanc aux veines fines. Elle plane au-dessus de tout, ainsi que dans un rêve, insensible à la souffrance, indifférente aux regards des hommes. Son pauvre corps est comme abandonné ; l'esprit domine la matière à une hauteur indéfinie. Ses yeux ne pleurent plus et, grands ouverts, fixent l'espace, droit devant eux, comme s'ils voyaient déjà ce que nul être humain encore n'a vu ; et il lui semble qu'elle ne se meut plus sur terre, lorsque le Comprachico la conduit au bord de l'eau.

L'homme en costume orangé, à la tête osseuse, tendue d'une peau jaune, comme une peau de tambour, sillonnée de rides, est à côté d'elle, appuyé sur une grande épée et, d'une poussée, la fait tomber sur les genoux.

Son regard baissé et louche va vers elle et un pli raide et convulsif apparaît aux coins de sa bouche, comme chez ceux qui s'apprêtent à un rude effort.

Instinctivement la femme ferme les yeux et serre ses tendres mains l'une contre l'autre. Ses lèvres ont un marmottement, et, un instant, elle vit comme une petite lampe qui s'éteint en une immense obscurité.

Le bourreau empoigne l'épée des deux mains, se carre ; et le tranchant décrit, vivement, un arc miroitant imparfait.

Le tronc tombe en avant, les mains étendues ; des artères du cou le sang jaillit, comme l'eau d'un arrosoir.

La tête roule en tournoyant dans le fleuve, s'engloutit, revient à la surface ; et l'homme en costume orangé voit la figure blême, les yeux à demi brisés et la bouche rigidement ouverte, disparaître lentement dans la profondeur verdoyante, en une couronne de rides sanglantes, qui s'embrouillent dans le voile mortuaire des cheveux.

ARY PRINS

Traduction autorisée
par GEORGES KHNOPFF

JEAN MORÉAS

—

Apologie du Pèlerin passionné

pour servir à l'étude des Stances.

> Moi qui porte Apollon au bout de mes dix doigts,
> Je suis la fable du vulgaire ;
> A l'ordre un tel tribut, je l'ai dû, je le dois,
> Ce jourd'hui, jadis et naguère.
>
> JEAN MORÉAS.

C'est une prodigieuse aventure que celle de Jean Moréas, l'un des plus considérables poètes de langue française offerts à notre admiration. Je n'insisterai pas sur ce fait que, né

... au bord d'une mer dont la couleur passe
En douceur le saphir oriental...

ce fils de la Grèce, dont les yeux ne s'attardèrent pas aux spectacles particuliers de la terre natale, élut notre langue pour instrument de sa pensée, après avoir, au sortir des cycles hellènes, recueilli la parole des poètes, de l'Italie au Rhin. Encore pourrait-on rapporter ici ce dont d'aucuns crurent pouvoir sourire parce qu'il le disait, de sa belle voix de héros désenchanté, sous forme de boutade. Je m'excuse de substituer au fugitif à-propos ces paroles anonymes. — Jean Moréas s'adressait, je crois, à un poète provençal et enthousiaste : Langue musicale ? Soit. Mais que m'importe cette musicalité si les misérables propos du rustre revêtent les mêmes ornements que la pensée féconde du poète ? — Je ne saurais m'accommoder ni de

l'italien, ni de la langue d'oc ; le français n'ayant pas en lui-même de vertus musicales permet l'art subtil du poète français.

Mais là, je l'ai avancé, n'est point le singulier de l'aventure.

Jean Moréas est aujourd'hui le Maître. La poésie française est son domaine, un domaine où les pas des héros également privilégiés ne se mêleront point à ses pas. Il est le maître de lui-même. Ainsi fut-il juste de saluer en son œuvre parfaite le monument dressé pour sa gloire : *Les Stances*.

Or, qu'arriva-t-il ? Il est commun d'appeler Jean Moréas «le Poète des Stances». Si j'en suis choqué, moi qui l'aime si totalement, me sera-t-il permis de le dire ?

Nous savons vers quel ciel Jean Moréas semble avoir, à jamais, orienté sa pensée, nous ignorons le livre qu'il nous donnera demain. Mais de l'œuvre nouvelle le livre des *Stances* demeurera, certes, le plus représentatif et bien que ce chef-d'œuvre soit, il faut l'avouer, supérieur au *Pèlerin passionné*, ce dernier livre n'en est pas moins, lui aussi, un chef-d'œuvre, le trésor de l'œuvre première dont il nous déplaît d'entendre gloser sans respect suffisant.

Puis, de quel droit enfermer un poète dans une œuvre, voire un chef-d'œuvre ?

J'estime en outre, et je me félicite de me rencontrer ici avec de plus autorisés, j'estime que le livre des *Stances* est, si je puis dire, préexistant en l'œuvre première. Souvent même il s'affirme nettement.

Ne respirez-vous point son souffle de sagesse et d'héroïsme dans ces vers :

J'ai vu fuir et passer le temps qui nous devance,
Tel un cerf que jamais aucun chasseur ne joint,
J'ai vu nos fleurs d'hier, printemps plein d'inconstance,
Et l'hiver et l'été, comme en un même point.

(LE PÈLERIN PASSIONNÉ. — *Élégie première*).

Quelques jeunes hommes sans jeunesse dirent à Jean Moréas de semblables choses : « Maître, nous vous honorons et nous honorons Racine qui est plus pur que Shakespeare. » Ce qui est vrai. Aussi Jean Moréas les approuva-t-il, distraitement. Malheureusement, ceux qui lui tenaient ce langage et qui sont les lianes corrompues qu'entraîne dans sa course tout beau navire, n'admirent Racine comme ils honorent Corneille, aussi, que parce qu'il leur paraît indécent de ne point accorder leur respect à des poètes d'anthologie, — vertu d'Ecole normale ! Cependant, lorsqu'ils font des vers, et ils en font beaucoup, hélas ! ces vers ressemblent moins à ceux des chœurs d'*Athalie* ou des *Stances* qu'aux indigestes fadaises de Népomucène Lemercier, pour qui je les trouve fort injustes. Ils eurent l'imprudence de saluer en Jean Moréas le chef d'une fausse renaissance classique. Ils avaient pour alimenter leur erreur les études lyriques de Jean Moréas, et parce que le Maître s'attarda, de siècle en siècle, à toutes les clairières de la Forêt des Lettres, Moréas que nous verrons toujours seul et debout, ils l'assirent aux côtés des faux dieux, ces jeunes gens qui ne détestent pas Boileau.

« *Le Poète des Stances* » a parfois des admirateurs *exclusifs* plus sérieux. Ils sont rares, nous dédaignerons les autres, les autres qui n'ont pas lu ou n'ont pas su lire : *Les Cantilènes*, *Syrtes*, *Sylves*, *Enone au clair visage*, etc., et qui de cette œuvre toujours vivante, malgré et à cause des *Stances*, ne veulent point tenir le *Pèlerin passionné* pour un chef-d'œuvre.

Je disais que le livre des *Stances* apparaît dans les livres cités et je proposais en exemple quatre des plus beaux vers de l'*Elégie première* du *Pèlerin passionné*. Il serait facile de multiplier les citations, mais sachons nous contenter. Ce qui suit autorisera, je pense, une opinion qui n'ayant rien de paradoxal pouvait paraître tout d'abord audacieuse :

Fier printemps ravisseur, que tu m'as abusé,
Et de quel faux semblant tu as mon cœur brisé!
L'hirondelle à présent sur la mer s'est enfuie,
Le cri de l'échassier nous ramène la pluie;
Le prudent laboureur qui songe à ses guérets
De la cognée abat dans les tristes forêts
L'yeuse qui répand à terre son feuillage.
Automne malheureux, que j'aime ton visage!

(ENONE AU CLAIR VISAGE).

Et ceci encore :

L'équitable balance a voué ma mollesse
Longtemps à l'Aquilon et les flots écumeux,
Lorsque je ne savais entendre la prêtresse
Criant : Enée, hélas! tu tardes dans tes vœux.

Mais, pareil au Troyen, à présent je moissonne
Les prophétiques dons du feuillage écarté
Et mon esprit prendra la charmante beauté
D'un éclatant soleil amorti par l'automne.

(SYLVES).

La nuance fragile qui sépare ces vers de ceux des *Stances* n'est-ce point seulement, et à peine, d'un nouvel état d'âme?

La forme et la coupe de ces derniers vers (on en peut trouver beaucoup de semblables dans *Sylves*) n'est-ce point la forme et la coupe de cet admirable poème, déjà classique?

Nuages qu'un beau jour à présent environne,
Au-dessus de ces champs de jeune blé couverts,
Vous qui m'apparaissez sur l'azur monotone
Semblables aux voiliers sur le calme des mers ;

Vous qui devez bientôt, ayant la sombre face
De l'orage prochain, passer sous le ciel bas.
Mon cœur vous accompagne, ô coureurs de l'espace!
Mon cœur qui vous ressemble et qu'on ne connaît pas.

J'espère m'être clairement expliqué. Mais je ne désire point prouver que les vers de *Syrtes*, *Sylves* et du *Pèlerin passionné* contiennent les six livres des *Stances*. Tel n'est point mon but et je n'y parviendrais pas.

Je crois simplement que, dans l'œuvre première, le chef-d'œuvre qui souvent apparaît est toujours latent et j'aimerais, au contraire, à faire resplendir aux yeux de tous la beauté distincte que recèlent des livres tels que le *Pèlerin passionné*.

Mécislas Golberg, l'un des meilleurs commentateurs de l'œuvre de Jean Moréas, reproche cependant aux poèmes antérieurs aux *Stances* l'analyse qui, selon son dire, « prenait chez lui des formes si diluées que, sous peine qu'il ne pût plus écrire, il fallût que cela cessât ». — Là serait l'explication des combats livrés des *Syrtes* aux *Stances*, puisque, selon Golberg, le lyrisme de Moréas, dans ce qu'un peintre appellerait « sa première manière », se réduit à la souffrance du poète, à la recherche de la forme. Il n'est peut-être pas inutile d'insister sur ce point que le critique, délicieux écrivain, ne pratiqua jamais le jeu des vers ; toutefois son étude (*La Plume*, février 1904) a de quoi réjouir les amis du Poète.

L'hiver de 1884, Jean Moréas publia les *Syrtes* où déjà se pouvaient lire de tels vers :

Mon cœur repose, ainsi qu'en un cercueil d'érable,
Dans la sérénité de sa conversion ;
Avec les regrets vains d'un bonheur misérable,
Ne trouble pas la paix de l'absolution.

Et ce furent les *Cantilènes* où se mêlaient à l'art baudelairien le lyrisme populaire et la nostalgie propre à Jean Moréas :

Vous qui revenez, bercez-nous, berceuses voix :
Refrains exténués de choses en allées
Et sonnailles de mule aux détours des allées,
— Vous qui revenez, bercez-nous, berceuses voix.

Flacons, ô vous, grisez-nous, flacons d'autrefois :
Senteurs en des moissons de toisons recélées,
Chair d'ambre, chair de musc, bouche de giroflées.
— Flacons, ô vous, grisez-nous, flacons d'autrefois.

En ce matin d'hiver et d'ombre, l'alouette,
En ce matin d'hiver, l'alouette est muette.
— Vous qui revenez, bercez-nous, berceuses voix.

Les lys sont coupés dans le jardin, et les roses,
Et les iris au bord des eaux, des eaux moroses.
— Flacons, ô vous, grisez-nous, flacons d'autrefois.

Quel bienfait que le verbe d'un grand poète ! Et songez à ce qu'un romantique aurait fait du *Ruffian :*

Ainsi, beau comme un dieu, brave comme sa dague,
Ayant en duel occis le comte de Montague,
Quatre neveux du pape et vingt condottieri,
Calme et la tête haute il marche par les villes
Traînant à ses talons des amants serviles
Dont l'âme s'est blessée à son regard fleuri.

Nous voici en 1891. L'attention des lettrés est retenue par d'admirables œuvres : *Les Palais nomades*, *Serres chaudes*, *Parallèlement*, etc. Ces livres charment quelques-uns et font généralement scandale, or voici que paraît *Le Pèlerin passionné* et c'est un des plus beaux monuments du jour, et durable.

On y découvrait de vastes fresques et de précieux rinceaux. Dans ces fresques, la mer, que Moréas ne considéra jamais en banal voyageur ou en mièvre mystique, la mer objet constant de ses plus hautaines méditations, la mer battait les perrons et les porches, et les colonnades des belvédères et les arcs où passaient des escortes

Avec des bannières de deuil...

Elle baignait aussi les promontoires conduisant à la forêt fleurie où toute la juste lyre chantait et, dans les ports, on voyait :

...de grands vieillards qui travaillaient aux felouques
Le long des môles et des quais.

C'était (tu dois bien t'en souvenir) c'était aux plus
beaux jours de ton adolescence.

Une humble chanson parfois suffisait au poète à sertir sa pensée :

Les courlis dans les roseaux
(Faut-il que je vous en parle,
Des courlis dans les roseaux ?)
O vous joli' Fée des eaux.

Le porcher et les pourceaux !
(Faut-il que je vous en parle,
Du porcher et des pourceaux ?)
O vous joli' Fée des eaux.

Mon cœur pris en vos réseaux !
(Faut-il que je vous en parle,
De mon cœur en vos réseaux ?)
O vous joli' Fée des eaux.

Et voici comment, après Hugo, il rajeunissait l'Ode et le ton épique, avec :

LE DIT

D'UN CHEVALIER QUI SE SOUVIENT

Joël est dans sa tour assis,
Sa tour et sa tourelle.
C'est quand dans les bois épaissis
La feuille renouvelle.

Pour lui il n'est mai ni printemps,
Il n'est philtre ni baume.
Euh, las ! car il aura cent ans
Vienne la Saint-Pacôme.
A-t-il fait joutes et bouhour,
A-t-il suivi la guerre !
Mais que, surtout, du mal d'amour
Son cœur n'en avait guère !
Cœur fol, cœur en souci ! serment
De femme, écueil au havre !
Gentil amour, plus durement
Que tous gens d'armes, navre.
Vœux liés, déliés, lien
Loyal qu'il soit, qu'il mente,
Ah ! maille, maille ! au mal, au bien,
Quand vient la mort charmante,
La souvenance va musant. —
Le jeu plaisant !

Et c'est ainsi que, sans douloir,
Joël se remémore :
Madame Emelos, gente à voir,
Qui s'est livrée au More.
Puis c'est Esmerée, Anne, Snor,
Viviane, Junie,
Mob, et la reine Aliénor,
Comme rose épanie.
C'est Fanette, au visage clair.
Qu'un goujat rendit mère,
Et dans sa gonelle de fer,

Pareille à la Chimère,
La châtelaine d'Yverdun
Qui avait nom Bertrande;
Pour elle il a défendu plus d'un
Ecu à large bande.
Laquelle encore ? (Qui l'eût dit!)
Sanche aux façons hautaines,
Qu'il a surprise dans son lit
Avec trois capitaines;
Alalète, au chef reluisant. —
Le jeu plaisant!

La bouche folâtre à dessein,
Grêle parmi les hanches,
Sous le siglaton fin son sein,
Neige qui sied aux branches,
Neige sur la forêt d'hiver,
Fleur de la neuve épine ;
Ses flancs, sous la pourpre et le vair
A riche sébeline.
Beaux semblants et doux accoler,
Plus que fruit de maraude,
C'est Aude, encline à s'accoupler,
Ainsi que chienne chaude.
Pour elle il eût les dés faussé,
Comm' pipeur détestable ;
Pour elle il eût chevaux pansé,
Et mules, à l'étable.
Pour elle il s'est parjuré ; bref,
N'étant plus guère riche

Ou d'or monnayé, ou de fief,
Avec le duc d'Autriche,
Par la Flandre il s'en fut gueusant. —
Le jeu plaisant !

Puis Jean Moréas nous offrit *Enone au clair visage* dont j'ai cité plus haut des vers émouvants, puis *Sylves* :

Io ! l'arc qui frappe au loin se bande et tonne :
D'être à nouveau percé le noir Python s'étonne...

la parfaite *Eriphyle* et *Sylves nouvelles*. Vinrent *les Stances*.

Beaux présents que la Muse, hélas ! m'accorde encore,
O mes vers, autrefois
Vous étiez, au jardin, la fleur qui vient d'éclore
Et l'oiseau dans les bois ;

Vous étiez le ruisseau quand le soleil l'égaie
Et s'en fait un miroir,
Et maintenant, mes vers, d'une mortelle plaie
Vous êtes le sang noir !

(Le deuxième Livre des « Stances »).

Jean Moréas ayant atteint à cette sagesse amère ne pouvait, certes, qu'employer le vers classique implacable, enserrant la pensée définitive comme en de justes bandelettes ; mais qui donc osa prétendre le premier que plus rien n'existait ici des vers d'autrefois ? D'ailleurs le vers classique n'est pas l'expression absolue et essentielle du classicisme.

Avant tout, il y a le poète libre servant la libre Poésie. Jean Moréas fut et demeure ce poète libre.

Et, maintenant que sont dites ces choses qui me parurent nécessaires, qu'il m'était personnellement utile d'exprimer, je puis me

réjouir honnêtement avec tous, même avec les *admirateurs exclusifs*, et me délecter en relisant l'admirable livre couronnant l'œuvre qu'il ne scelle point, puisqu'il permet au contraire d'espérer quelque poème inattendu et que de lui peut naître, si les normaliens ne glosent pas trop, une poésie nouvelle.

Le poète est blessé, mais il n'est pas vaincu. Si rien ne le charme plus comme jadis, tout l'attire encore. Il connaît le prix de toutes choses et toutes les suggestions lui sont familières. Le poète a vécu, il a souffert, mais ceux de sa race ne capitulent jamais, il n'est point vaincu par ses blessures et — prodige ! — désenchanté, il échappe au scepticisme.

Il dit seulement :

Vie exécrable, ô jours que corrompt l'amertume,
Je vous surmonte encor, mais mon cœur est brisé.
Et s'il a plus d'éclat, peut-être, il se consume
Ce feu sombre et divin qui m'avait embrasé.
. . . .
Me voici seul enfin, tel que je devais l'être.

Il est, à tous moments, ce passant douloureux que nous connaissons et que nous aimons, errant — sans espoir mais sans angoisse — par la ville sonore et métallique, à l'heure où surgit l'astre maudit dont la fatale splendeur lui commande ces fières paroles :

Je te sens sur mes yeux, lune, lune brillante
Dans cette nuit d'été ;
Mon cœur de tes rayons distille l'attrayante
Et froide volupté.

Si tu n'es plus Diane, et quand tu serais morte,
Tu guides bien mes pas
Dans l'ombre et sur le bord de la tombe, et qu'importe
La vie ou le trépas !

Poètes ! suivons-le, d'assez loin pour qu'il demeure solitaire, le tragique promeneur, suivons-le par la ville jusqu'aux tristes banlieues où la contemplation ne dépersonnalisera point son âme :

Dans le jeune et frais cimetière
Je suis assis sur une pierre.
Aux arbres s'apaise le bruit
Des oiseaux, car voici la nuit.
Sans vous envier ni vous plaindre,
Je regarde le jour s'éteindre
Sur les tertres de croix semés,
O pâles morts, où vous dormez.

Jean Moréas est le plus grand des solitaires. La ville, elle-même, n'en a pas fait son captif, car dans Paris qui lui ressemble,

Paris, je te ressemble : un instant le soleil
Brille dans le ciel bleu, puis soudain c'est la brume...

c'est à la Mer qu'il demandera encore, aux heures les plus poignantes, d'alimenter son verbe :

Quand je viendrai m'asseoir dans le vent, dans la nuit,
Au bout du rocher solitaire,
Que je n'entendrai plus, en t'écoutant, le bruit
Que fait mon cœur sur cette terre,

Ne te contente pas, Océan, de jeter
Sur mon visage un peu d'écume :
D'un coup de lame alors il te faut m'emporter
Pour dormir dans ton amertume.

Et cependant la ville, sa rivière où se joue la lune, ses parcs, ses cimetières, tout cela désormais suffit au poète et c'est à jamais fini des lointains voyages, des courses éperdues, alors que le souci de

l'aventure n'était parfois que la conquête d'une fleur innommée. Dans les jardins d'automne où s'en allait Verlaine

De-ci, de-là
Pareil à la
Feuille morte

il dira :

Je veux aller encor m'asseoir sur cette borne,
Contre le mur tissé d'un vieux lierre vermeil,
Et regarder longtemps dans l'eau glacée et morne
S'éteindre mon image et le pâle soleil.

Souvent une rose frissonne entre ses doigts, et... mais pour rendre un convenable hommage à Jean Moréas, je ne veux d'autres paroles que les siennes et je confie à la méditation de ceux que je nommais les *admirateurs exclusifs*, ces Stances :

J'ai choisi cette rose au fond d'un vieux panier
Que portait par la rue une marchande rousse ;
Ses pétales sont beaux du premier au dernier,
Sa pourpre vigoureuse en même temps est douce.

Vraiment d'une autre rose elle diffère moins
Que la lanterne fait d'une vessie enflée :
A ne s'y pas tromper qu'un sot mette ses soins
Mais la perfection est chose plus celée.

Maître ! Parvenu au terme du voyage, dédaigneux des vaines rumeurs, sache pourtant que nous t'aimons et sache que, respectueux de l'immobilité où s'éternise ton orgueil, nous saluons pieux et recueillis celui qui fut le Pèlerin passionné.

ANDRÉ SALMON

POÈMES (1)

LES GEMMES

J'aime le sang qui brille aux veines du rubis,
les reflets chatoyants de l'opale irisée,
la divine émeraude, éclatante rosée,
plus verte encor que le velours des colibris ;

la turquoise laiteuse et douce, qui sourit
comme les yeux d'azur de la nymphe apaisée ;
l'améthyste qui dort, par le deuil épuisée ;
et le saphir, ardent regard d'une houri.

J'aime la perle aussi, cette larme d'extase
de la naïade qui se pâme ; et la topaze,
larme d'or qu'a pleurée un soleil inconnu ;

et le diamant noir que Lucifer déchu,
dans sa haine rebelle et dans sa félonie,
a serti sur le front de la nuit infinie.

1. De « Los Conquistadores », volume à paraître.

ÆGRI SOMNIA

Les songes sont des opales inquiètantes !
les opales du blanc collier de Mélusine ;
car ils ont leurs clartés translucides, changeantes,
comme les gouttes de la plainte d'une ondine.

Les gnomes ont formé de leur gemme éclatante
le joyau de la nuit étrange et sybilline ;
les songes sont des opales inquiètantes,
les opales du blanc collier de Mélusine.

Qui voudrait les toucher le tenterait en vain,
car l'on ne peut saisir la fuyante chimère,
ni tenir et presser dans le creux de la main

de Loreley la chevelure vierge et fière ;
ni comprendre le gémissement surhumain
du cygne à l'agonie en sa chanson dernière.

OFFRANDE

Je dispose à tes pieds, ô terre que j'adore,
ces strophes de lumière et ces fleurs d'harmonie,
ces vers tout palpitants des voix de la patrie,
que la muse t'envoie en rafale sonore.

Je confie à l'oiseau qui demain part encore,
les errantes chansons, fille de ton génie ;
je t'offre le laurier, je t'offre l'élégie
où vibrent les clairons de ton illustre aurore.

Et je remets aux flots de l'océan qui gronde,
pour les porter jusqu'à tes plages, Nouveau Monde,
les roses et les chants de mon amour immense.

Ah ! que volent vers toi sur les coursiers du vent,
et tels que l'alcyon blessé par l'ouragan,
ma foi, mes souvenirs, et ma douce espérance.

Genève.

FRÉDÉRIC RAISIN

(Adaptation de l'espagnol
de **LEOPOLDO DIAZ**).

LES FÉERIES

I

La Féerie du beau mois d'Août.

Des anges sont venus pour faire la moisson,
En robe d'arc-en-ciel, avec des faux d'argent.
Des anges sont venus joyeux et diligents,
Ils nous ont appris des chansons.
Dites, sont-ils venus ce matin quand l'aurore
Faisait de mon jardin un jardin de fiancée ?
Quand j'ai connu l'ivresse, dont je chancelle encore,
D'avoir bu à tant de mamelles d'or
Entre mes doigts vraiment pressées ?
Le ciel léger de l'aube emplissait tant nos âmes !
Quel chemin ont-ils pris en descendant des cieux ?
Vinrent-ils par le bois recueilli où les drames
Eux-mêmes sont silencieux ?
Mais nul ne connaîtra le chemin su des anges,
Nous savons qu'ils sont là et qu'ils font la moisson
Et nous les reverrons au matin des vendanges
Et nous nous bornerons à redire leurs chansons.

Il est venu aussi des Belges roux et taciturnes
Et qui, sans se parler se comprennent entre eux,
Et font, comme le font les pages de leur Bon-Dieu,
S'écrouler les champs d'or ainsi qu'on vide une urne.
Quelquefois l'un s'arrête
Et il lève alors sa tête
Lourde,
Et comme il y a de l'alcool dans sa gourde
Il y boit longuement et puis, à pleins poumons,
Il lance vers les cieux
Un refrain oublié de la guerre des gueux.

Et les anges autour de lui dansent en rond.

∴

Il y avait des anges et de bons ouvriers.
Ils ont moissonné tout le jour.
Les moissonneurs ont bu, et puis ils ont prié,
Et mon cœur ce soir-là était crevé d'amour.

Les anges se sont enfuis à la première étoile.

Une à une, et dans l'ordre où notre œil les attend,
Au ciel apparaissaient les premières étoiles
Et les derniers rayons tonnant sur les bleuets
Mourants
— Sortilège ! — mêlaient
En un seul cri de joie
L'Azur et les Etoiles !

II

La Féerie perpétuelle.

Ils m'ont demandé si j'avais le travail facile,
Ce ne sont pourtant pas des imbéciles,
Et cependant ce qu'ils m'ont demandé est bête,
Comme on voit bien qu'ils n'ont jamais été poètes !

On affirme que Saint-Louis de Gonzague
Avait si peur du vice qu'il n'osait pas regarder sa mère.
Allons, ne pleure plus, les larmes sont amères,
Je t'achèterai une autre bague.

Je voudrais qu'entre ses doigts pâles une reine
Prît mon front bruissant comme une ruche pleine
D'affreux insectes, qui ont tué les abeilles
Et qui pour s'échapper me percent les oreilles.

Lorsque sera le temps d'apprêter le repas,
Tu souffleras le feu qui réjouit les poètes,
Accroupie comme une sorcière et tu te fâcheras,
Croyant que les sorcières sont toujours vieilles et laides.

Tu dis que tu voudrais avoir un piano ?
Je voudrais un domaine, avec un beau jet d'eau
Au milieu du bassin dans un jardin français
Où danseraient des jeunes filles nues sur des airs anglais.

Il y a des jours où l'on n'a même pas envie
De pleurer, on n'a plus de poète favori,
Il reste le loisir de se bien renseigner
Sur les mœurs pacifiques des tristes araignées.

Si j'étais roi d'Espagne j'aurais une guitare,
Si j'étais matelot j'espérerais un phare,
Si j'étais ma maîtresse, j'aurais un amant
Qui ne veut pas qu'on l'aime, hélas ! éperdument.

III

La Réponse au Sonnet d'Arvers.

Féerie pour les grandes vacances.

—

PERSONNAGES

ARVERS, poète défunt et damné (1er rôle).
LA VIEILLE OU LA FEMME QUI NE COMPRENDRA PAS (jeune première).
L'ECHO (père noble).
LE PUBLIC (raisonneur).
LE TEMPS (régisseur de la troupe).

LA FEMME QUI NE COMPRENDRA PAS brode au jardin de lys et de roses.

ARVERS (s'enfonçant dans l'éternité).

. . . .

Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle,
Quelle est donc cette femme et ne comprendra pas.

Les minutes sont des années, LA FEMME QUI NE COMPRENDRA PAS vieillit étrangement et déjà, des soirs funéraires aux matins d'innocence, bien des saisons ont ramené tour à tour et les jours et les nuits, implacablement, et la neige et le vent et les lys et les roses, infailliblement, implacablement.

Cependant à travers tout ce qui se nombre :

L'ÉCHO

... et ne comprendra pas.

... prendra pas

... dra pas

... pas.

Or, la FEMME qui est maintenant une horrible vieille, se tourne vers LE PUBLIC, mais les yeux au ciel, et déclame :

Sonnet.

Quatre-vingts ans d'efforts ! j'ai compris ton sonnet !.
Moi qui traîne l'horreur de la petite vieille,
Je sais qu'à l'horizon pour nous flambaient des treilles
Lorsque mes vingt ans d'or dans ton esprit sonnaient.

Au jardin de mon cœur peuplé de sansonnets
Tu glissas, proscrit qu'un épouvantail surveille,
Mais le temps a vidé les fleurs, comme une abeille,
Et je mêle mes pleurs à tes pleurs surannés.

Pourquoi, si je vécus, tu l'as dit, chaste et tendre
Et si ton âme était discrète et pure, Arvers,
Dieu nous infligea-t-il tes quatorze beaux vers ?

Va, les plus ingénus ce sont les plus pervers
Et nous voguons, naïfs, au fleuve des Enfers,
Cherchant notre chemin sur la carte du Tendre.

Lors ELLE chante, et avec elle LE PUBLIC :

Air : *Quand est-ce qu'on se r'verra !*

Arvers,
Quand est-ce qu'on se r'verra ?
Ah ! Ah !
J'espère que ça n'tard'ra pas
Ah ! Ah !
Car j'ai compris ton sonnet
Un soir quand minuit sonnait.
Arvers !
Quand est-ce qu'on se r'verra ?

L'ÉCHO (s'obstinant).

... prendra pas !

Arvers s'enfonce de plus en plus dans l'éternité.

Rideau.

IV

Rue Saint-Jacques.

A mes amis d'alors.

Rue Saint-Jacques où j'ai vécu un rude hiver
Que suivit par hasard un été tropical,
Et puis un autre hiver,
Dans une pauvre chambre encombrée de reps vert,
Eté comme hiver plein de senteurs automnales,
Je pouvais tout le jour songer à François Villon
Pendant que mon voisin raclait son violon.
Et j'y songeais vraiment
Couché sur mon vieux lit qui devait ressembler
Au lit qu'il posséda peut-être, rue Saint-Jacques.
Et l'odeur des tavernes et des chapelles à Pâques
Composait un parfum que seul venait troubler,
Selon la saison, l'iris ou le chrysanthème.
René de Montigny et Marion l'Idole !
Messire Jehan Cotard ! Le guet et les écoles !
Et la grosse Margot et la belle heaulmière !
Comme vous dansiez hier dans ma lumière !
Si bien que je criais : « Fantômes, je vous aime ! »
Et quand, enfin, le soir tombait
J'allumais ma bougie
Et le porte-manteau dessinait un gibet
Sur le mur tapissé d'oiseaux extravagants

Et dont je pouvais faire des corbeaux suffisants.
Je dois à tout cela de chastes élégies.
Plus tard on m'expulsa pour tapage nocturne,
Il fallut un matin abandonner la turne.
Je montai, le cœur gros, la vieille rue Saint-Jacques
Dont les cloches illustres carillonnaient Pâques,
Suivant, ainsi qu'un pauvre suit un corbillard,
La carriole triste où tristes brinqueballaient :
Des livres de poètes, une tête de mort,
Item *une lanterne,* Item *un vieux balai,*
Un carton à chapeau, des fleurs fraîches encore
Dans un coffret, avec un billet égrillard,
Item *tout le passé,* Item *tous mes regrets.*

ANDRÉ SALMON

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA

Les poètes ont pieusement accompagné la dépouille funèbre de José-Maria de Heredia, Parnassiens ou Symbolistes, tous réunis en un commun respect.

Le Parnasse perd le plus éclatant de ses représentants. Glorieux parmi les initiés, José-Maria de Heredia ne connut qu'assez tard la gloire publique, mais il la posséda tout entière et sans autre lutte qu'un labeur acharné et patient, comparable à celui des purs mystiques consacrant une vie ardente à orfévrer, dans la retraite, un seul joyau dont put s'enorgueillir leur Eglise.

Parvenu à la maturité José-Maria de Heredia, dont les poèmes étaient encore inédits, publia son Œuvre aux côtés des plus jeunes poètes. Il fut leur ami, leur conseiller il leur donna les plus hauts exemples de probité littéraire et n'eut qu'un seul souci : l'amour de l'Art.

Et c'est pourquoi tous les poètes, à quelque école qu'ils appartinssent, ont tenu à rendre au maître défunt un dernier et retentissant hommage.

De pompeuses funérailles convenaient à ce dévot du Magnifique. Les honneurs qu'il fallait lui furent rendus, toutes les rivalités s'évanouirent, et nous suivîmes confondus en un deuil unanime.

V. P.

NOTES

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN ET PAUL CLAUDEL

Ceux qui ont bien entendu le pur poète de la *Chevauchée d'Yeldis* comprendront son extrême enthousiasme devant l'œuvre de Paul Claudel. D'un article, paru dans l'*Ermitage* et consacré aux *Muses* publiées ici même et éditées par la bibliothèque de l'*Occident*, nous recopions ces lignes éloquentes de M. Francis Vielé-Griffin :

« J'aime l'ivresse de cette danse verbale qui frappe le sol ferme d'une sandale aisée et large et qui marche sur l'air et sur les flots d'un pas matériel.

« Si nous relisons ensemble cette Ode sans arrière-pensée critique d'abord, et de nouveau pour en analyser les beautés, nous nous sentirons riches d'un hymne prodigue, forts d'une certitude et, aux lèvres, nous garderons le goût des fruits succulents et sains du verger éternel. »

LES POÈMES, PAR ALBERT MOCKEL

Notre collaborateur Albert Mockel nous prie d'informer nos lecteurs et les poètes qu'il publiera, dans le tome IV de ce recueil, une importante étude critique, résumant l'effort poétique de cette année 1905. Rappelons aux auteurs que les livres doivent nous être adressés en double exemplaire.

Poésie étrangère

Aux plus prochains sommaires de « *Vers et Prose* » plusieurs poèmes de Hugo von Hoffmannsthal, traduits par le Dr Stéphane Epstein; des poèmes de Richard Dehmel et de Gustave Falk. Nous donnerons également, dans le prochain recueil, un poème de Gabriel d'Annunzio qu'a traduit pour nous notre confrère F. T. Marinetti.

Philosophie, Esthétique et Critique

L'Orgueil humain, livre qu'a récemment publié M. Ernest Zyromski, l'éminent professeur à l'Université de Toulouse, ne peut manquer de préoccuper le monde intellectuel et soulèvera, sans doute, d'intéressantes discussions. Certains chapitres sont particulièrement remarquables, entre autres: *Les Survivances du naturalisme primitif dans l'œuvre d'Homère et d'Eschyle.* Une étude sur l'œuvre et l'esprit d'André Chénier sert de conclusion à cet ouvrage.

M. Thomas B. Rudmose-Brown, docteur de l'Université de Grenoble, vient de faire paraître une *Etude comparée de la versification française et de la versification anglaise, l'alexandrin et le blank verse*. Ce livre, qui est d'un fervent ami des poètes, poète lui-même, prend place à côté des études de MM. Gustave Kahn, Remy de Gourmont, Albert Mockel, Robert de Souza, André Beaunier.

France et Belgique, que met en vente la librairie Plon, est l'œuvre d'un critique passionné et courtois. Le livre de M. Eugène Gilbert s'adresse à tous ceux qui suivent avec sympathie le radieux développement de ces deux patries littéraires. Nous le signalons avec plaisir.

Jaroslav Verchlisky

Nous ne croyons pas inutile de donner quelques détails sur la personnalité et l'œuvre de Jaroslav Verchlisky, le grand poète tchè-

que, dont M. Henri Verne a traduit, pour le présent recueil, une page remarquable.

Né le 16 février 1853 à Louny (Bohême), poète, dramaturge, critique, professeur, académicien, homme d'Etat — il est membre de la Chambre des Seigneurs à Vienne — les Tchèques le considèrent volontiers comme leur Victor Hugo. Ils ne lui ont marchandé ni les honneurs, ni la gloire. Pourtant Jaroslav Verchlisky leur a donné plus qu'il n'ont pu rendre. Son œuvre poétique seule se compose en effet de soixante-cinq volumes !

Poète national, il s'est efforcé de faire pénétrer en Bohême les Lettres étrangères. C'est à lui qu'est due l'influence qu'exerce notre littérature sur les écrivains tchèques.

LEOPOLDO DIAZ

Les Sonnets de M. Frédéric Raisin que nous publions plus haut sont adaptés de l'espagnol de Leopoldo Diaz. M. Leopoldo Diaz est originaire du Venezuela. José-Maria de Heredia à qui il dédia les *Ombres d'Hellas*, son plus beau livre, le considérait comme son disciple et lui témoignait la plus grande estime. C'est, dit-on, le seul et véritable élève du maître des *Trophées* en langue espagnole et son nom est répandu dans toute l'Amérique latine.

Leopoldo Diaz a publié trois volumes de Sonnets et de nombreuses traductions. Son prochain livre les *Conquistadores* sera augmenté comme les précédents de l'adaptation française de M. Frédéric Raisin.

ANTHOLOGIE DES POÈTES LYRIQUES

Nous nous faisons un devoir de signaler aux lecteurs de *Vers et Prose* le beau recueil de MM. F. Van Dooren et Iwan Fonsny. De précieuses indications biographiques accompagnent un choix judicieux des œuvres des poètes lyriques, du moyen âge aux premiers jours de ce siècle. Ce volume est en vente chez tous les libraires.

Université populaire du faubourg Saint-Antoine

M. Charles Batilliot prépare une série de conférences sur la poésie moderne qui seront données à l'Université populaire du faubourg Saint-Antoine. Elles seront suivies d'auditions des œuvres de Verlaine, Rimbaud, Mallarmé, Laforgue, Gustave Kahn, Vielé-Griffin, Stuart Merrill, Jean Moréas, Francis Jammes, Paul Fort, Emile Verhaeren, Henri de Régnier.

En cette même Université populaire nous avons eu la joie de voir, devant un public enthousiaste, Mlle Marie Kalff prêter son beau talent à la diffusion des œuvres de Maurice Maeterlinck.

Livres parus et a paraitre

Jean Moréas : Paysages et Sentiments (*Sansot*). — Paul Fort : Coxcomb, ou l'Homme tout nu tombé du Paradis (*Mercure de France*). — André Salmon : Poèmes (*Vers et Prose*). — Robert de Souza : La Victoire du Silence (*Floury*).

La Belgique artistique et littéraire

Tel est le titre d'une importante revue qui paraîtra très prochainement à Bruxelles, sous la direction de M. Fernand Larcier. Elle sera représentative de tout le magnifique mouvement littéraire de ces dernières années, en Belgique. Les Arts et les Lettres belges trouveront en elle un défenseur nécessaire et avisé.

A la Mémoire de Max Waller

Désireux de perpétuer la mémoire du poète Max Waller dont on sait quelle fut l'influence sur les lettres belges d'expression française, la rédaction du *Thyrse* entreprend de lui élever un monument.

Elle met précédemment en vente une intéressante étude de M. Paul André sur *Max Waller et la Jeune Belgique.* Le prix de cet ouvrage qui se trouve aux bureaux du *Thyrse*, 16 rue du Fort, Bruxelles (Saint-Gilles), est de 1 fr. 50.

Sept cent huit abonnements ont été obtenus avant la parution du troisième recueil de « Vers et Prose », *et beaucoup grâce à l'entremise et la foi en notre œuvre de véritables amis des Lettres qui, pensant notre effort nécessaire, nous ont déjà permis de les remercier, et de nouveaux amis, aussi fervents approbateurs de notre devise : « Défense et Illustration de la haute littérature », auxquels nous exprimons ici notre déférente gratitude :*

Mmes Irène Reichert, Vtesse A. de Spoelberch, Goyau Félix Faure, B. Dumon-Mesdach, L. Cruppi, de Vroye, François Flameng, Mlle Marguerite Flameng, Mmes Bellina Frœblich, Georges Saur, George de Peyrebrune, Mlles Berthe Lévy, L.-R. Rückert, Marguerite Bidart, Laure Stevens, Mme Yvette Guilbert, Mlle Marie Loke, MM. Richard Garnett, Henri Brewster, Willy, Paul Vérola, Pierre Darcy, Frédéric Raisin, Cte François de Nion, Théodore Hippert, Jacques Des Cressonnières, Déodat de Séverac, Charles Kœchlin, E. Friant, Max Hallet, Roger, Dessois, René de Castéra, P.-E. Vibert, Paul Comblen, G. Walch, M. Hussenot de Senonges, H. Vernot, Paul André, J. Van Dooren, A. Spire, E.-R. Holme, Henri Bernard, G.-J. Aubry, Albert Dreyfus, P. Lecouffe, E. Dusolier, Victor Yseux, Charles Sibleigh, Georges Khnopff, Frans Thys, F. T. Marinetti, A. Benjamin-Constant, Monjou, Reynold Decker, G. Frizeau, J. Carrel, Médéric Dufour, Dr M. Thiollier, Edmond Jaloux, L. Mandin, Gautron du Coudray, Thomas Braun, D. d'Oznobichine, Henri Verne, Emile Bernard, E. Richard, J. Schlumberger, A. Sagot, J. Darrieux, Fernand Henry, Henri Duhem, Ernest Mahaim, Eugène Gilbert, A. Daxhelet, Victor Rousseau, A.-J. Sinadino, Brunelleschi, Janson, Alan Beeton, René Dupuis, Auguste Pierret, Mme Gabrielle Réval, MM. André Mary, Robert Mouren.

VERS ET PROSE

Tome III. — Septembre-Octobre-Novembre 1905

Le Gérant : André Salmon

IMP. H. JOUVE, 15, RUE RACINE, PARIS

VERS ET PROSE

VERS ET PROSE

« Défense et Illustration » de la haute littérature et du lyrisme en prose et en poésie.

ANDRÉ GIDE

EMILE VERHAEREN, MAURICE MAETERLINCK

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN, JEAN MORÉAS, FRANCIS JAMMES

MAURICE MAETERLINCK, RICHARD DEHMEL, PAUL VALÉRY

FIONA MACLEOD (WILLIAM SHARP), WILLIAM MORRIS

REMY DE GOURMONT, ALBERT MOCKEL, PAUL LECLERCQ

ARTHUR SYMONS, PAUL VERLAINE, STUART MERRILL

JULES LAFORGUE, ÉPHRAIM MIKHAEL, G. APOLLINAIRE

ROBERT DE SOUZA, ANDRÉ SALMON

TOME IV

DÉCEMBRE 1905
JANVIER-FÉVRIER 1906

ALGER

OCTOBRE-NOVEMBRE

Salut ! matin plein de sourires. Le plein rire du jour peut venir : je suis prêt.

La mer que le soleil affleure se tient tout debout devant moi comme une paroi de lumière, une vitre de nacre irisée que, distincte à peine, la fine ligne des collines que la brume amollit et fait paraître spongieuses, encadre et sépare du ciel. Dans le port vaporeux encore, que la fumée d'énormes bateaux envahit, un vol tremblant de barques s'éparpille, monte au large brillant et, parfois, les rames tendues, comme dans de la lumière fluide glisse, et semble planer. Et, face au soleil, sur la terre, entre les quais trépidants et le ciel, la ville rit.

Dimanche, 11 heures.

Il ne restait le long du mur plus qu'un étroit espace d'ombre qu'étranglait petit à petit le soleil ; de quoi juste abriter ma pensée. De pensée il ne m'en restait déjà plus que de quoi remplir cet espace étroit et se

rétrécissant. Bientôt, contre le mur, il n'y aura plus que chaleur, que lumière, en moi que sensation et ferveur.

Je voudrais avoir assez faim, quelque jour, pour désirer manger de ces pois-chiches, — une pleine poignée que le marchand prendrait à même dans la jatte et verserait dans un cornet de papier couleur paille, que la saumure tacherait.

... avoir assez soif pour boire au goulot de l'urne de cuivre que cette femme, dont je ne puis voir le visage, tient sur sa hanche et vers ma lèvre chaude inclinerait.

... fatigué, dans cette échoppe, attendre le soir, et n'être, parmi ceux que le soir y rassemble, indistinct, qu'un parmi quelques-uns, simplement.

... oh ! savoir, quand cette épaisse porte noire, devant cet Arabe, ouvrira, ce qui l'accueillera, derrière...

... Je voudrais être cet Arabe, et que ce qui l'attend m'attendît.

Il y avait là-haut, dans une rue point très secrète, mais dans tel pli secret de la rue, un tout petit café... Je le vois. — Au fond de ce café, en contre-bas, commençait une seconde pièce, étroite semblait-il, et prenant jour sur le café ; de la place où j'étais on ne la voyait pas

tout entière ; elle continuait en retrait. Parfois quelqu'un y descendait, qui venait tout droit de la rue et que je ne voyais plus reparaître. Je suppose qu'au fond du réduit un escalier secret menait vers d'autres profondeurs... Chaque jour j'attendais, espérant en voir davantage. Je retournais là tous les jours; j'y retournai le soir ; j'y retournai la nuit. Je m'étendais à demi sur la natte. J'attendais et suivais, sans bouger, la lente désagrégation des heures ; il restait vers la fin du jour une cendre de temps subtile, amère au goût, douce au toucher, assez semblable comme aspect à la cendre de ce foyer, entre les colonnettes, là, près du sous-sol mystérieux, à gauche — où parfois, écartant la cendre, le cafetier ranime un charbon mal éteint, sous l'amoncellement de la cendre...

Parfois, s'accompagnant sur la guembrâ, un des Arabes chante un chant lent comme l'heure. La pipe de haschisch circule. Je regarde obstinément, malgré moi, l'ombre close là-bas, la natte du mur du retrait où j'ai vu ce suspect descendre.

Trois mois après, la police avait fait fermer le café.

Un soir on me tendit la pipe, et d'un geste si amical... Ah ! l'importante bouffée que j'aspirai ! — Pour fumer le haschisch il est bon d'être à jeun, paraît-il ; j'avais mangé... Je sentis aussitôt comme un grand coup de poing sur la nuque ; tout chavira ; je fermai les yeux, sentis alors mes pieds s'enlever au-dessus de ma tête, puis le sol s'effondrer, fuir sous moi...

Quelques instants après, j'étais en sueur, en sueur

froide, mais du malaise, abominable d'abord, il ne restait déjà presque plus qu'un vertige, oserai-je dire : agréable, — celui de qui, sans plus de poids, ne sentirait plus trop où il pose, flotterait, flotterait...

Cet autre soir, entra brusquement, contrefaisant l'ivrogne, un grand Arabe, fort, le regard habile et le couteau tiré. Il s'amusait avec, l'essayait... ce n'était pas un de ces petits couteaux de roumis ; c'était un grand fort coutelas, maigre et pointu comme son maître. Ivre, il l'était peut-être un peu ; mais pas tant qu'il feignait de l'être. Chacun le connaissait, et chacun lui parlait. Au-dessus de chacun il fit tourner et tournoyer la lame. A la fin vint mon tour. Tout le reste était jeu, me dis-je, et pour préparer ce qui suit. Tenons-nous ! Mais je risque de tout gâter en faisant mine de me défendre. Et si je ne me défends en rien, qu'adviendra-t-il ? Déjà j'imagine au retrait d'affreuses profondeurs avides... Mais je ne bronchai pas, simplement tenant solidement à deux mains ma grosse canne, presque haute...

... Il n'advint rien du tout. Simplement le faux ivrogne s'en alla. Le petit café redevint calme et de nouveau je pus regarder d'un œil libre le pan de natte du retrait.

Jardin d'Essai.

La noria, qu'un mulet tournait, alimente sans doute ce bassin carré cimenté que verdit la mousse abondante.

Au ras de la margelle affleurait une eau qui d'abord semblait noire et qu'on ne comprenait profonde et transparente que lorsqu'à son bord se penchant on distinguait au fond un tapis de fongosités sombres. Une ombre extraordinairement épaisse, pesante et taciturne tombait là de la voûte opaque, glacée, que faisait au-dessus d'elle un ficus. Son tronc distant lançait vers cette humidité ces branches. Et du milieu de chaque branche pendait quelque tignasse de radicelles ; on sentait végétalement, en approchant de l'eau, l'effort vers l'eau de cette succion imminente ; car sitôt en contact avec la terre humide ou l'eau, la racine, ayant atteint son but, fixée, aspirait pour l'arbre assoiffé le surcroît désiré de sève. Elle s'épaississait alors, formait tigelle, puis tronc nouveau ; l'arbre appuyait le poids de sa branche sur elle.

Je ne sais où placer dans ma phrase ce crapaud monstrueux qui, s'applatissant à fleur d'eau, bouchait une caverne de racine ; noir et grenu comme elle ; je ne l'en distinguais d'abord pas ; dès que ma canne le toucha il lui surgit de partout des pustules. Certainement sur cette eau tranquille il régnait. Ma canne le poussant, je vis son ventre jaune. Il se laissa tomber dans l'eau de travers. Des poissons noirs, qu'on ne distinguait d'abord pas, se sauvèrent.

Environs d'Alger.

On entendait, à chaque arrêt de la guimbarde dans la plaine, le rapprochement d'un de ces silences informes, comme il n'en fait que par les très fortes chaleurs. Cela tombait sur vous comme une couverture de laine, où mille mouches bourdonnaient. On était bien ; on était aise. On étouffait.

C'est toi, forêt aromatique, que ce matin, et pour y respirer jusqu'au soir, j'ai choisie. O marche énorme! fatigue heureuse de la chair. — Dès qu'on s'écarte un peu du pli secret de ce ravin où l'eau, qu'on ne voit pas mais qu'on entend, ruisselle, ce qu'on appelle encore forêt n'est plus qu'une brousse écrasée; cystes, lentisques et palmiers nains. Un versant du ravin gardait l'ombre et, malgré la grande chaleur, une telle fraîcheur y traînait que l'herbe était, comme aurait dit Ronsard, *perleuse*. En un creux, qu'un repli de la roche abritait, l'air était bleu et mon haleine y fit nuage. Plus haut, dans les lavandes, je m'assis; j'appliquai sur le rocher glacé les paumes de mes mains ardentes. Devant moi, sur l'autre versant, en proie au soleil, tout brûlait. Je regardais, sur les distantes crêtes, des troupeaux blancs, et, parfois, un souffle y aidant (et tant le silence à l'entour était grand) j'entendais un appel du pasteur, et parfois un souffle plus fort arrachait un lambeau de chant à sa flûte.

Vers la fin de ce jour, sur cette roche, sur la même, je suis venu m'asseoir encore. Le soleil à présent l'embrasait; il exténuait de parfums l'herbe sèche. Devant moi, sur l'autre versant, croissait l'ombre; et quand elle atteignit les troupeaux, ceux-ci, brusquement dévalant, vers le repos du soir s'acheminèrent.

Restaurant de l'Oasis, vendredi.

Au milieu du dressoir, sur du persil, dans une assiette, un extraordinaire monstre crustacé gît.

—«J'ai beaucoup voyagé, dit le maître d'hôtel; je n'ai jamais vu ça qu'à Alger. A Saïgon, tenez, où l'on voit des langoustes grosses comme... (il cherche en vain dans la salle un terme de comparaison) on ne connaît pas ça. Et même ici c'est assez rare. Depuis trois ans, c'est seulement la seconde que je vois... Cigale de mer, monsieur... C'est à cause de la forme de la tête; tenez, regardez de profil; on jurerait une tête de cigale... Si, si, monsieur, très bonne; un peu comme celle de la langouste; mais c'est beaucoup plus délicat. Ce soir on va la faire cuire; si monsieur revient demain matin, on lui en fera goûter un morceau.»

La bête, avec six personnes autour d'elle, et qui parlent d'elle, se tait. Elle est grave, immobile, informe, couleur de gangue, sans regard; elle a l'air d'un rocher vaseux.

—«Comment! si c'est vivant!?» D'un coup de pouce,

le maître d'hôtel lui renfonce un œil ; la cigale aussitôt déclanche un formidable coup de queue qui fait voler au loin tout le persil du plat ; puis se rassied.

Durant tout le repas je la regarde.

Samedi.

Ce matin elle y est encore ; régnant au milieu du persil, sur l'assiette.

—«On ne l'a pas fait cuire hier soir, dit le maître ; elle était si vivante encore ; j'ai trouvé que c'était dommage.»

Blida.

Dans la rue des Ouled, chaque femme devant sa porte, comme devant une niche, rit et se propose au passant...

Mais ce que je vis de plus beau ce soir-là (en passant et le temps d'un coup d'œil, tandis qu'une femme m'appelle) ce fut, par cette porte ouverte (et que franchit d'un bond mon désir), un jardin noir, étroit, profond (et où mon désir se promène) que je vois à peine, où le tronc d'un cyprès que je vois plonge dans l'eau que je soupçonne — et, plus loin, éclairé de revers, lumineux, closant un seuil mystérieux, un rideau blanc.

Blida.

On me servit, dans le premier café, de ce cuisant thé de gingembre qu'on dirait provenir d'un Orient trouble et malsain. Je voudrais, mais ne saurai, dire par quel charme le propre dénuement de ce lieu me retint. Pas d'images, d'affiches, de réclames aux murs ; des murs blancs ; non loin, la confuse rumeur, les cris de la rue des Ouled, à travers le mur entendus, faisaient paraître ici d'autant plus rare et voluptueux le silence ; aucun siège : des nattes ; sur les nattes trois jeunes Arabes couchés.

Que leur offrait donc ce réduit ? pour qu'ils préférassent ici, à l'amusement d'autres lieux, aux rires des femmes, aux danses, l'absence précisément de tout cela... un peu de kief. La pipette, dont chacun à son tour ne tirait que quelques bouffées, circulait. Je n'osai risquer d'en fumer, craignant non point l'ivresse mais la migraine ; cependant j'acceptai que, dans la cigarette que je roulai, Abd'el Kader mêlât un peu de ce kief au tabac. Et peut-être ce peu de fumée aida-t-elle à la réalité du bien-être. Ce bien-être était fait non point de satisfaction des désirs, mais d'évanouissement du désir et de renoncement à tout. La porte qui donnait sur la rue fut fermée et les bruits du dehors s'écartèrent. Oh ! s'attarder ici... Voici l'heure... Abd'el Kader penché vers moi, me montre, unique ornement du mur blanc, au milieu du mur accrochée, une poupée hideuse,

informe, puérilement peinturlurée, et dit à demi-voix : Le Diable. — Du temps s'écoula. Nous partîmes.

Dans le second café, au thé écœurément sucré se mêlait un goût de réglisse.

Dans le troisième café, un très vieil Arabe à lunettes, lisait à tout un peuple en arrêt une histoire. Et, de peur d'en rompre le fil, je refusai d'entrer, mais me tins dehors, à la porte, sur un banc, dans la nuit, longtemps...

Hammam R'hira.

Il faisait chaud ; vers midi j'eus soif, et souhaitai pour m'y baigner, non pas la piscine apprêtée de l'établissement moderne, mais l'ancienne et presque abandonnée que fréquentent encore dans le Hammam d'en-bas quelques pauvres Arabes. Un dévalement du jardin de l'hôtel y parvient. On entend des eaux ruisselantes. L'air est doux, ombreux ; sous des ciels de feuillage tremble ou dort une rafraîchissante nuit verte... Voici le vieux Hammam ; près duquel un café ; sur des nattes, trois Arabes perclus sommeillent. J'entre dans une cour où chante un coq. Un escalier mène aux piscines.

De la haute salle voûtée, je pousse la porte sans bruit. Je suis devant une suffocante eau transparente. Elle tombe du haut de la voûte au milieu du bassin, en

cascade, et de tout le bassin, remonte vers la voûte, en vapeur. Une margelle étroite, tout autour du bassin, lui fait un cadre qu'elle affleure. Elle est chaude... Personne dans la salle obscure ; une buée épaisse ; mais du fond de la voûte crevée : quatre rais de soleil, merveilleux, trouant l'étouffement d'un bond, s'écrasent sur le mur verdâtre.

Environs d'Alger.

J'aurais aimé plus paresseuse cette place au pied des ficus et qu'un bruit clair de fontaine égayait... Mais aujourd'hui, par l'éclat des voix des vendeurs, le bruit de la fontaine est couvert ; des troupeaux empoussièrent l'air, et, par les quatre routes dont c'est ici le carrefour, de blancs Arabes s'empressent vers le marché.

Jeudi soir.

De cette porte qui lui fait face, du môle de l'Amirauté, j'imagine la vieille Alger comme la montrent encore quelques estampes, laissant tremper ses pieds nus dans la mer. Ces quais monumentaux, ces bâtisses derrière quoi s'ensevelit la Mosquée de la Pêcherie, ces entrepôts hideux, ces chais, les coques de ces vaisseaux noirs, mon regard les supprime et ne met que du

vert et du blanc à la place. L'étroite bande de terrain, qui relie cet îlot du môle à la ville, laissait par-dessus soi revoir la mer ; où cessait le rocher, la terre était très verdoyante. Quelques maisons au bord de l'eau, mais rares. Pour gagner la mer, un ravin. Au bord de ce ravin penchées des maisons blanches laissent tomber vers la mer un sentier ; — je l'imagine au soir et, comme il mène à la fontaine, je vois des femmes le suivant. La fontaine est près de la mer où des felouques vont et viennent...

Hélas ! hélas ! la blanchissante Alger n'est plus.

ANDRÉ GIDE

L'ORAGE

Sur un grand ciel couleur d'ardoise et lourd,
Courent, légers comme l'étoupe,
Par troupes,
Les nuages d'orage.
Le tonnerre, bruit lointain et lent;
Les bêtes crient contre la terre;
D'un énorme faux jour, le village s'éclaire
Et le grand mur du presbytère
Luit tout à coup sinistre et blanc.

Un vent brusque retrousse
La robe en or des feuilles rousses;
D'arbre en arbre, le long du bois,
Tous les oiseaux taisent leur voix;
En obliques volées,
Passent les pigeons clairs
Et leurs coups d'ailes affolées
Font seuls, au milieu du silence,
Un bruit claquant dans l'air.

L'attente, et puis l'éclair.
Et puis l'averse aiguë en fers de lance :

Elle crépite aux flancs des toits,
Brise une vitre près des faîtières,
Cogne les murs des pignons droits
Et déborde par les gouttières.
Hâte, angoisse et désarroi :
Portes et fenêtres se ferment
Et l'on se signe à larges croix
A chaque éclair, au fond des fermes.

Le métayer, la peur au cœur,
Regarde au loin sur les éteules
Les eaux cingler les meules
Et les trouer, profondément
Jusqu'aux épis de seigle et de froment;
La fermière qui vient et vaque
Et qui supplie, en silence, le sort,
Allume, ainsi que pour un mort,
La chandelle bénie à Pâques,
Et l'enfant crie, et l'enfant braille
Et demeure, le nez en l'air,
A voir soudain, sur la muraille,
Le feu passant qui fut l'éclair.

D'abord
C'était du Nord
Que s'amassaient et giclaient les ondées,
Mais voici qu'une nue immense et lézardée
Monte du Sud et surplombe l'espace.

Le ciel entier n'est que menace.
Les nuages cuivrés qui se pourchassent

S'entre-choquent et s'écroulent férocement,
Tout le village est tremblement
Terreur brandie, et panique soudaine.
Une étable, là-bas, s'allume au fond des plaines
Et son troupeau de grands bœufs fous
S'enfuit, meuglant, criant, il ne sait où,
Dans un renversement de pieux et de barrières.
Le sol creusé n'est plus qu'un écheveau d'ornières
Courant, noué ou dénoué, vers les rivières;
Terre et cieux sont confondus à l'horizon;
L'eau flagelle les toits et racle les maisons;
Tout tremble, et pleure, et geint, et craque et se disloque;
Le jour a disparu, sous des voiles de nuit,
La foudre, au Sud, au Nord, déchire l'infini
Comme une loque.

Et dans les clos, la peur augmente encor
Du milieu de la cour, les fumiers d'or
Débordent;
Un étalon s'est détaché, rompant sa corde;
L'œil phosphoreux
Des chats peureux
Brille sous les armoires;
Le porc se pelotonne au creux de sa mangeoire;
Là-bas, au coin du bois,
L'arbre le plus tenace et le plus droit
Tombe soudain, la mort aux reins;
Et l'on entend de tels bruits souterrains
Qu'on dirait que la terre
Est pleine aussi de foudre et de tonnerres.

Et toujours, et toujours, l'orage
Battant les seuils, trouant les toits, fait rage;
Et la plaine et le bourg, et les prés et les clos,
Disparaîtraient peut-être en un tournoiement d'eau,
N'était que tout à coup, un vent rude et sauvage
Ne repoussât vers l'Est la charge des nuages
Et dans un coin du ciel n'instaurât le soleil.
Alors les champs noyés redeviennent vermeils
Les métayers calmés, que l'espoir réconforte
S'en reviennent, la pipe aux dents, au pas des portes,
Causer de ce qui fut leur affre et leur terreur;
Les chats, les chiens, les porcs abandonnent leur peur;
Un oiseau chante au bord du mur, et la fermière
Eteint, d'un souffle bref, la pieuse lumière.

EMILE VERHAEREN

CHARLES VAN LERBERGHE

ET

La Chanson d'Ève

Le nom de M. Charles van Lerberghe, l'auteur de *la Chanson d'Ève*, est connu d'un certain nombre de lettrés, et les poètes de la génération qui compte d'admirables artistes tels que Henri de Régnier, Verhaeren, Moréas, Gustave Kahn, Francis Jammes et quelques autres, le tiennent en très haute estime. Mais le public, j'entends même le public qui lit autre chose que les journaux et les romans, et qui s'élève parfois jusqu'à la critique littéraire, l'essai philosophique ou la poésie pure, l'ignore encore totalement. Il est vrai que son premier recueil de poésies, *Entrevisions*, qui contient d'adorables chefs-d'œuvre, est presque introuvable en librairie, et que le poète, noblement isolé et qui ne s'est jamais mêlé à nos agitations littéraires, vit très retiré au fond d'une vieille petite ville perdue dans la vaste forêt des Ardennes si chère à Shakespeare. C'est pourquoi n'accusons pas encore le destin, et, malgré l'injustice de la chance qui distribue la gloire, la notoriété ou le silence, espérons que ce silence prendra fin ; car, de tous les poètes de ce temps, l'auteur de *la Chanson d'Ève* est, je pense, celui que le public peut comprendre et goûter le plus facilement. Il évoque une beauté délicieuse, à la fois profonde et puérile, complexe comme

un rêve, ingénue comme un sourire, et si humainement céleste qu'au moindre signe elle se réveille et chante à l'unisson de la lumière inattendue dans l'imagination ou dans le cœur le plus obscur. Ses poèmes sont les plus simplement, les plus clairement et les plus gracieusement parfaits qu'on ait peut-être écrits depuis l' « Anthologie ». Chacun d'eux se gravera dans la mémoire comme un morceau choisi, tant les traits sont purs et précis, tant il y a d'aisance infaillible, de fermeté heureuse dans le contour harmonieux de l'image. Il ne s'y trouve pas un vers dont un enfant ne puisse saisir le sens, tant les mots y sont transparents et la phrase virginale ; et cependant ces vers recouvrent des beautés si diverses, si imprévues et si profondes qu'à chaque fois qu'on les relit on voit jaillir entre leurs lignes d'or de nouvelles sources de délice, d'étonnement et d'allégresse.

∴

Je parlais de l' « Anthologie ». Impeccable, discrète et contenue comme les mouvements d'une danse religieuse, la forme et le charme doucement impérieux des sujets font songer d'abord à l'incomparable trésor de Méléagre. Mais on reconnaît bientôt qu'il s'agit ici d'une autre beauté, plus complexe, plus diffuse, plus subtile et plus abondante, et qu'il était par conséquent bien autrement difficile d'exprimer avec la même ardeur et à l'aide des mêmes moyens.

Dans les meilleurs morceaux de l' « Anthologie », c'est un geste, une attitude, une minute sereine, parfois une larme et parfois un sourire, mais toujours matériels et visibles, que le poète a tenté de fixer. Ici, l'image extérieure est gravée dans la pierre précieuse avec la même maîtrise ; mais l'intaille est infiniment plus pro-

fonde, et allant plus avant dans la matière lumineuse elle atteint des régions inconnues, des clartés inaccoutumées, des idées et des songes nouveaux et nous révèle un autre monde. Sous l'admirable dessin du bras qui se lève, de la hanche qui ploie, de la fleur qui s'épanouit ; à travers le rire de la vierge qui s'éveille ou l'étonnement de l'enfant qui s'émerveille, apparaît la lumière d'une vie que l'« Anthologie » ignorait. La surface se transforme en horizon, l'atmosphère est devenue spirituelle ; tout y augmente, tout y prolonge la portée des moindres traits, et si la beauté est demeurée pareille, sa signification s'étend dans l'infini.

⁂

Mais on ne rend justice à un poète qu'en le citant. Voici d'abord le premier mouvement d'Ève, à son réveil, et Ève ici, comme dans toute l'adorable épopée, c'est moins la première femme que toutes les vierges, toutes les âmes qui s'apprêtent à saluer la vie :

Par cette porte de lumière
Que m'ont entr'ouverte mes mains,
Comment, moi, fille de la terre,
Saurai-je trouver mon chemin ?
Elle est impénétrable, et close,
Et tout obscure encor de roses.

Mais comme je parle en mon cœur,
Mes bras levés entre les branches,
Avec le calme et la lenteur
D'une chose qu'on fait en songe,
J'ouvre et détache, fleur à fleur,
Tout le voile de roses blanches.

Et voici pâle et peu à peu
Merveilleuse d'espace bleu,
Entre mes hautes mains d'où tombe
Le voile de ce jour mortel,
Naître l'immense fleur du ciel.

Connaissez-vous, parmi les poèmes de tous les temps et de tous les pays, parmi les plus exquises choses que nous ont laissées les Grecs, les Orientaux et les Anglais, ces maîtres de la grâce insaisissable, connaissez-vous beaucoup de morceaux d'un jet aussi pur, aussi naturel, aussi bienfaisant, aussi parfait et aussi féerique ? En tout cas, il me semble qu'il y a là un chuchotement et comme un silence lyrique, une musique, une voix, une qualité de son que nous n'avions pas encore entendus dans notre poésie française.

Voici une autre pièce, — je ne sais quelle divine goutte de bonheur virginal qui resplendit dans l'ampoule de clarté que lui forment trois strophes rayonnantes d'allégresse :

Comme Dieu rayonne aujourd'hui,
Comme il exulte, comme il fleurit,
Parmi ces roses et ces fruits !

Comme il murmure en cette fontaine !
Ah ! comme il chante en ces oiseaux...
Qu'elle est suave son haleine
Dans l'odorant printemps nouveau !

Comme il se baigne dans la lumière
Avec amour, mon jeune Dieu !
Toutes les choses de la terre
Sont ses vêtements radieux.

Voici encore un de ces célestes réveils où il semble que la petite vierge bienheureuse, l'héroïne inconnue du poème, égrène dans l'aurore, comme un collier d'étoiles et de rosée, les dernières strophes de son rêve et les premières pensées de la lumière :

L'aube blanche dit à mon rêve :
« Eveille-toi, le soleil luit. »
Mon âme écoute, et je soulève
Un peu mes paupières vers lui.

Un rayon de lumière touche
La pâle fleur de mes yeux bleus ;
Une flamme éveille ma bouche.
Un souffle éveille mes cheveux.

Et mon âme, comme une rose
Tremblante, lente, tout le jour,
S'éveille à la beauté des choses,
Comme mon cœur à leur amour.

Il n'est rien qui ne m'émerveille !
Et je dis en mon rire d'or :
« Je suis une enfant qui s'éveille
Jusqu'au moment où Dieu l'endort. »

Et ceci :

Entre les biches et les daims,
Les bengalis et les mésanges,
Entre tout ce qui boit ou mange,
Dans le creux rose de ma main,
C'est moi qui ai parlé enfin.

Entre les fleurs, entre les fruits,
Tout ce qui germe et qui fleurit,
En l'immense métamorphose
C'est moi qui fut l'humaine rose,
Moi qui la première ai souri.

Entre le ciel, entre la terre,
L'aube sainte et le soir sacré,
Entre les rires de la lumière,
C'est moi, au monde, la première
Qui de joie divine ai pleuré.

*
* *

A mesure que j'avance dans la lecture du poème, et que je crois faire un choix, j'ai honte de choisir ; car choisir ici, c'est préférer, sans aucune raison, le rayon de soleil qui passe à notre droite au rayon de soleil qui glisse à notre gauche ; et parmi les joyaux qui ruissellent, j'hésite, je tâtonne, je m'attarde, je me reproche d'avoir pris cet anneau de turquoises plutôt que ce collier de perles, ce saphir d'eau au lieu de ce béryl, cette statuette d'ivoire en place de cette coupe de jade... Je me fais l'effet d'un avare qui retient les richesses, d'un

méchant qui ne distribue pas le bonheur dont il dispose... Ce que je ne cite pas me semble plus ardent et plus éblouissant que ce que j'ai cité, et pour que le dieu des poètes me pardonne d'avoir eu l'audace d'être injuste parmi tant de beautés égales, je cite encore, car je ne saurais trouver de meilleure prière expiatoire que les paroles mêmes du poème adorable :

Veilles-tu, ma senteur de soleil,
Mon arome d'abeilles blondes,
Flottes-tu sur le monde,
Mon doux parfum de miel ?

La nuit, lorsque mes pas
Dans le silence rôdent,
M'annonces-tu, senteur de mes lilas,
Et de mes roses chaudes ?

Suis-je comme une grappe de fruits
Cachés dans les feuilles,
Et que rien ne décèle,
Mais qu'on odore dans la nuit ?

Sait-il, à cette heure,
Que j'entr'ouvre ma chevelure,
Et qu'elle respire ?
Le sent-il sur la terre ?

Sent-il que j'étends les bras
Et que des lis de mes vallées
Ma voix, qu'il n'entend pas,
Est embaumée ?

Et enfin :

Vers le soleil s'en vont ensemble
Mes pensées, divines sœurs.
Elles chantent ; l'air pâle en tremble,
Comme s'il y tombait des fleurs.

Une s'attarde la dernière,
Tristement au bord du chemin
D'où monte l'âme du matin
Et la rosée à la lumière.

Celle-là qui s'évanouit
Au fond de ses larmes mortelles
Ne chante pas, mais c'est par elles
Que le soleil l'attire à lui.

Il faut, pour réussir quelques pièces aussi parfaites que celles-ci, une telle réunion de circonstances et de hasards heureux qu'il n'y a pas lieu de s'étonner que ces circonstances et ces hasards ne se rencontrent pas plus d'une dizaine de fois dans l'histoire d'une littérature.

⁂

J'ai eu si grande crainte d'usurper une ligne qu'il était possible de réserver au poète, que je n'ai rien dit et ne dirai rien de la technique si sûre et si sagement nouvelle de ses vers, ni de l'ordonnance du poème, à la fois un comme une épopée d'ivresses matinales et divers comme une chrestomathie. Ce poème est surtout un hymne d'innocente, d'émois virginaux, de découvertes aurorales, d'allégresses adolescentes. Les ombres légè-

res de *la Tentation*, de *la Faute* et du *Crépuscule* rendent peu à peu plus profondes et plus humaines ces premières joies éblouies et chatoyantes, mais ne les assombrissent qu'avec une lumière venue d'une autre source, plus lointaine et plus mystérieuse, comme une espérance plus grande, un pressentiment plus haut et plus grave assombriraient une espérance et des sentiments moindres. « Et l'ombre est belle comme s'il s'y mirait un ange. » Et c'est bien la béatitude féerique de l'ange formé des rayons de nos divines heures, de ces heures que personne n'a vécues, mais que tous reconnaissent comme s'ils avaient dû les vivre. C'est le délire azuré et musical d'une enfant de clarté, sortie le matin même des mains d'un Dieu de bienveillance et de bonheur. Sa robe est d'innocence intelligente et surhumaine, et ses ailes « d'abeille blonde et d'oiseau bleu » sont irisées d'espoirs qu'on n'avait pas encore entrevus. Elle chante en s'éveillant parmi les fleurs couronnées de la rosée du premier ciel, esprit d'amour de toutes choses, âme de joie de l'univers. Elle est (c'est le poète qui parle ainsi) « tout ce qui aspire à atteindre son rêve, sa propre fleur et sa lumière. Elle vient à l'heure où tout atteint son âme, où toute terre atteint son Dieu. Elle est nue comme les fleurs et comme les anges ; elle est née de l'écume des eaux sur la mer du printemps, et tout autour de son bonheur en fleur une abeille éternelle bourdonne... »

MAURICE MAETERLINCK

LES LARMES DE MÉLISSA

QUOI? *pas un mot plus doux?*
Nos moissons lourdes aux granges,
Le vin, survie ardente des automnes fous,
Qui chante encor la chanson des vendanges,
Le long verger que frange,
Là-bas, le ciel d'été
Avec ses fruits lourds de maturité...
Maîtresse étrange,
Pourquoi ces choses ont-elles été
Si tu dois te lever du banc de notre porche
Et passer vers la nuit, comme une ombre sans torche
— Ou comme d'une source le passant qui a bu
Penché sur la margelle
Se détourne assouvi,
Secouant, dédaigneux, les gouttes de sa main:
Il eût donné, tantôt, sa vie,
Pour sentir sur sa lèvre l'une d'elles!...
Ainsi donc meurent nos demains...

TU *pleures, Mélissa?*
Je ne sais pas pleurer comme une femme
— Un homme pleure du sang, se tait et rit, hélas! —

Je puis te chanter un épithalame
Et moquer mon amour en mots
Où rie et pleure l'âme :

O claire chose,
Rêve qui fut le mien,
Vous êtes belle et jeune et blonde et rose
Comme au vieux soir du temple ionien !
Mais votre aube éternelle m'est comme un crépuscule,
Ce soir ;
L'heure recule :
Pour moi que vous avez vieilli
Vous êtes, rose levée des rêves,
Jeune et tendre à jamais comme les blés de juin !
Maîtresse, que vous font les chansons brèves
Qui montent par million, le soir, entre les foins ?...

Ma barbe déjà rude est âpre sur ta joue,
Ma voix plus grave s'est tue et j'ai baisé tes pieds :
Ceinture d'or qu'on dénoue,
Sandales d'argent déliées...
Je pleure contre tes genoux.

PASSE *donc, Mélissa ;*
Notre seuil fut bas
Au niveau de la route, à même la vie et l'ombre ;
J'y marquerai la trace de tes pas
D'un ciseau patient dans la pierre sombre
Et nul ne franchira vers la table dressée

La porte demeurée ouverte derrière toi
Sans qu'il s'étonne du vestige tracé
Et songe, et se retourne s'il a passé.

Passe vers tes amours, mon âme est pleine,
Lourde de souvenirs, d'adieux, de veilles,
Ivre du rêve essentiel :
Car ton baiser a posé sur ma bouche
Ton nom, Mélissa, comme un miel
— Et j'ai connu ta couche.

Entre mes bras serrés
Autour de ta beauté rieuse et claire
Oui, si tu m'avais dit :
« Tu seras seul, et je te laisserai »
Aurais-je eu un regret de notre amour ?
Ces heures simples, sans mystère,
Ont passé comme des papillons
Qui vont, reviennent et passent
Au long des vieux sillons
Fleuris de bleuets et de coquelicots
Que l'ombre d'un nuage efface
Ou montre
Au rire bleu des horizons.

MON *génie a jailli,*
Comme une source, entre tes cils ;
J'y bus — et n'ai pas défailli —
La rosée du ciel bleu des nuits d'avril ;

Sommes-nous pas des dieux
Drapés d'éternité,
Selon nos songes royaux et sobres?
Ne serions-nous — ayant été
La joie d'avril, l'ardeur de juin, l'ivresse d'octobre,
Que le flot écoulé où s'est mirée une ombre?

Pleure donc, Mélissa, défaillante et ravie,
Je t'élève en mes bras, fardeau d'heures fragiles,
Gerbe fleurie qui ploie,
Pour boire à même tes cils
L'ivresse de la vie,
Le nectar doux-amer des larmes de la joie.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

NOTES

Napoléon jugé par deux Femmes

... La *Vie de Napoléon* par Stendhal contient deux portraits de l'empereur ou plutôt du jeune général Bonaparte, brossés, le premier par une femme de beaucoup d'esprit et d'une indulgence naturelle dont elle semble faire peu de cas, le second, par une femme d'esprit également, mais vindicative en diable.

La collaboration de Stendhal à ces deux portraits piquants ne fait point de doute.

Cette *Vie de Napoléon*, — elle porte, en sous-titre : *fragments*, — parut, après la mort de l'auteur, en 1845.

L'édition que j'ai entre les mains est celle de 1876. Le papier de la couverture est bleu tendre. Mais mon exemplaire ne la conserve plus que sur le dos ; le devant a été arraché, il y a longtemps sans doute.

Il faut que je vous dise que cet exemplaire et moi, nous nous sommes retrouvés, — avec une grande émotion de ma part, — après une séparation de plus de vingt années.

Pendant que je traversais l'Italie et l'Allemagne, ou que j'errais en rêvant de Montmartre à Montrouge, cet exemplaire de la *Vie de Napoléon* demeurait enfoui, avec les épaves de ma bibliothèque d'adolescent, dans un vieux coffre familial, haut comme une tour et profond comme un abîme.

En retrouvant mon exemplaire, j'ai vu que je l'avais peu lu. Il y avait à peine quelques pages de coupées. Sans doute, la *Chartreuse de Parme* me retenait alors tout entier. J'étais un enfant aussi fou que Fabrice del Dongo. Je n'eus point l'occasion de m'évader d'une forteresse ; mais je me souviens que plus d'une fois, sous le ciel étoilé, je risquai de me casser le cou pour suspendre une couronne de fleurs de mai à certaine fenêtre...

*
* *

Les *préfaces* de Stendhal sont souvent ravissantes. Il a dans ce genre littéraire, semé d'écueils, des façons à part et qui lui portent bonheur.

Il y a dans la *Vie de Napoléon* au moins trois préfaces. La première s'adresse *à monsieur le libraire.* « Je vous en demande pardon, lui dit-il, il n'y a nulle emphase dans les volumes que l'on vous présente à acheter. S'ils étaient écrits en *style Salvandy*, on vous demanderait quatre mille francs par volume. »

Salvandy, homme d'Etat et écrivain ampoulé, était la bête noire de Stendhal qui se flattait de mener un récit comme Michel Montaigne ou le président de Brosses.

La deuxième préface est qualifiée de préface pour soi. « Par l'originalité, avoue-t-il, non cherchée (souvent je la voile exprès) de la pensée, je pourrais peut-être faire avaler six volumes. S'il fallait me gêner, je n'aurais pas la patience de continuer ; et pourquoi me gêner, pour devenir un *dimidiato* Lemontey ou Thiers ? »

Venons à la troisième préface de la *Vie de Napoléon*. Cette préface, copieuse, est écrite, celle-là, visiblement pour le lecteur.

Stendhal a mis en épigraphe deux vers de Manzoni,

et les lignes suivantes, signées H. B., qui sont, comme on sait, ses véritables initiales :

« De 1806 à 1814, j'ai vécu dans une société dont les actions de l'Empereur formaient la principale attention. Pendant une partie de ce temps, j'ai été attaché à la Cour de ce grand homme, et je le voyais deux ou trois fois la semaine. »

Après cela Stendhal se met à fouiller ses souvenirs. Il conte et disserte ; il court les digressions. Il se fait moraliste et railleur. Il est fin, il est amusant ; il est balourd et insupportable.

⁂

En apprenant que son frère aîné, Joseph, venait d'épouser, à Marseille, la fille d'un riche négociant, Napoléon s'écria, dit-on :

— Qu'il est heureux ce coquin de Joseph !

Il enviait la *position tranquille* de son frère, qui avait ainsi, par ce mariage doré, son pain cuit.

Quant à sa position à lui, elle était fort triste, étant celle d'un *solliciteur désappointé*.

Le général Bonaparte était tombé dans l'extrême indigence. Rebuté par Aubry qui dirigeait alors le comité de la guerre, il avait, dans un moment de colère, donné sa démission, ou même il avait été destitué, selon quelques-uns.

Le dégoût le surmontait, et il songeait à aller offrir ses services au Grand Turc.

Stendhal, qui rapporte la plupart de ces choses d'après les *Mémoires de Bourrienne*, ne manque pas de remarquer que ces Mémoires sont remplis de mensonges.

Quoi qu'il en soit, il est certain que Bonaparte fut réduit à vendre ses livres, et jusqu'à sa montre.

Une femme d'esprit, qui avait vu plusieurs fois Napoléon, en avril et mai 1795, rassembla, pour complaire à Stendhal, ses souvenirs et les rédigea de manière fort piquante.

Sans doute, cette femme a existé. Probablement, elle a formulé par écrit ses souvenirs, à la prière de Stendhal. Certainement, Stendhal a mis en œuvre les notes de la femme d'esprit.

Cette mise en œuvre stendhalienne consomme le miracle pour notre plaisir, qu'il s'agisse d'une *Chronique italienne* ou d'un article de revue anglaise.

Les sots et les âmes un peu plates ne comprendront jamais cette sorte d'originalité.

Voyons, sur Napoléon, les souvenirs de la femme d'esprit :

« C'était bien l'être, dit-elle, le plus maigre et le plus singulier que de ma vie j'eusse rencontré. Suivant la mode du temps, il portait des *oreilles de chien* immenses et qui descendaient jusque sur les épaules. Le regard singulier et souvent un peu sombre des Italiens, ne va point avec cette prodigalité de chevelure. Au lieu d'avoir l'idée d'un homme d'esprit rempli de feu, on pense trop facilement à celle d'un homme qu'il ne ferait pas bon de rencontrer le soir auprès d'un bois. »

C'est que la mise du général *n'était pas faite pour rassurer*. Sa redingote était râpée, usée jusqu'à la corde.

« Il avait l'air si minable, dit la dame, que j'eus peine à croire d'abord que cet homme fût un général. Mais je crus sur-le-champ que c'était un homme d'esprit ou, du moins, fort singulier. »

C'était une admiratrice de J.-J. Rousseau ; elle avait vu son portrait par Latour. Tout de suite, elle trouve au général Bonaparte les yeux de l'amant de Mme de Warens.

Mais laissons-la poursuivre :

« En revoyant ce général au nom singulier, pour la troisième ou quatrième fois, je lui pardonnai ses *oreilles de chien* exagérées ; je pensai à un provincial qui outre les modes, et qui, malgré ce ridicule, peut avoir du mérite. Le jeune Bonaparte avait un très beau regard, et qui s'animait en parlant.

« S'il n'eût pas été maigre jusqu'au point d'avoir l'air maladif et de faire de la peine, on eût remarqué des traits remplis de finesse. Sa bouche, surtout, avait un contour plein de grâce. Un peintre, élève de David, qui venait chez M. N*** où je voyais le général, dit que ces traits avaient une forme grecque, ce qui me donna du respect pour lui.

» Quelques mois plus tard, après la révolution de vendémiaire, nous sûmes que le général avait été présenté à Mme Tallien, alors la reine de la mode, et qu'elle avait été frappée de son regard. Nous n'en fûmes point étonnés. Le fait est qu'il ne lui manquait, pour être jugé favorablement, que d'être vêtu d'une façon moins misérable. Et cependant, dans ce temps-là, au sortir de la Terreur, les regards n'étaient pas sévères pour le costume.

» Je me rappelle encore que le général parlait du siège de Toulon fort bien ou, du moins, il nous intéressait en nous en entretenant. Il parlait beaucoup et s'animait en racontant ; mais il y avait des jours aussi où il ne sortait pas d'un morne silence. On le disait très pauvre et fier comme un Ecossais ; il refusait d'aller être général dans la Vendée et de quitter l'artillerie. *C'est mon arme*, répétait-il souvent ; ce qui nous faisait beaucoup rire. Nous ne comprenions pas, nous autres, jeunes filles, comment l'artillerie, des canons, pouvaient servir d'épée à quelqu'un... »

Enfin, la bonne dame (véritablement, cette fois, c'est Stendhal lui-même qui parle) conclut :

« Il n'avait nullement l'air militaire, sabreur, bravache, grossier. Il me semble aujourd'hui qu'on lisait dans les contours de sa bouche, si délicate, si bien arrêtée, qu'il méprisait le danger, et que le danger ne le mettait pas en colère. »

Le pauvre jeune général aimait le spectacle, et Talma, qui commençait alors sa carrière au Théâtre-Français, lui donnait des billets, quand il pouvait en obtenir des semainiers.

Savez-vous que Napoléon portait habituellement à cette époque, *par économie*, un pantalon de peau de daim ?

***

Au sujet de l'autre femme qui avait, également, donné son avis sur Bonaparte, Stendhal nous apprend qu'elle était fort prétentieuse et fabuleusement laide, qu'elle avait remarqué les beaux yeux du général et le persécutait de ses invitations à dîner.

Le ton du récit que cette dame a laissé n'est pas très doux :

« Le lendemain, dit-elle, de notre second retour d'Allemagne, en 1795, au mois de mai, nous trouvâmes Bonaparte au Palais-Royal, auprès d'un cabinet que tenait un nommé Girardin. Bonaparte embrassa Bourrienne, comme un camarade que l'on revoit avec plaisir. Nous fûmes au Théâtre-Français, où l'on donnait une comédie : *le Sourd ou l'Auberge pleine*. Tout l'auditoire riait aux éclats. Le rôle de Dasnières était rempli par Baptiste cadet, et jamais personne ne l'a mieux joué

que lui. Les éclats de rire étaient tels que l'acteur fut souvent forcé de s'arrêter dans son débit. Bonaparte seul, et cela me frappa beaucoup, garda un silence glacial. Je remarquai à cette époque que son caractère était froid et souvent sombre ; son sourire était faux et souvent fort mal placé ; et à propos de cette observation, je me rappelle qu'à cette même époque, peu de jours après notre retour, il eut un de ses moments d'hilarité farouche qui me fit mal et qui me disposa peu à l'aimer. »

Bonaparte avait raconté à la dame, *avec une gaieté charmante* l'anecdote, que voici :

Il était devant Toulon où il commandait l'artillerie, et il avait sous ses ordres un officier nouvellement marié à une femme qu'il aimait tendrement. La veille d'une nouvelle attaque, la femme de cet officier vint trouver Bonaparte et le supplia, les larmes aux yeux, de dispenser son mari de service ce jour-là. Bonaparte fut insensible, à ce qu'il disait lui-même *avec une gaîté charmante et féroce*. Le moment de l'attaque arriva ; cet officier était d'une bravoure extraordinaire, mais il eut, ce jour-là, le pressentiment de sa mort. Il devint pâle, il trembla. Il se trouvait à côté de Bonaparte qui lui dit tout à coup :

— Gare ! voilà une bombe qui nous arrive.

L'officier fut séparé en deux.

« Bonaparte, dit la dame, riait aux éclats en citant la partie qui lui fut enlevée. »

Stendhal remarque : *Cette sorte de gaîté, qui n'est qu'un retour philosophique sur soi-même, est fréquente parmi les militaires français, et ne prouve absolument rien contre leur caractère. Napoléon croyait aux pressentiments.*

« A cette époque, continue la dame, nous le voyions presque tous les jours ; il venait souvent dîner avec

nous ; et comme on manquait de pain et qu'on n'en distribuait parfois, à la section, que deux onces par jour, il était d'usage de dire aux invités d'apporter leur pain, puisqu'on ne pouvait s'en procurer pour de l'argent. Lui et son jeune frère Louis, qui était son aide-de-camp, jeune homme doux et aimable, apportaient leur pain de ration qui était noir et rempli de son ; et c'est à regret que je le dis, c'était l'aide-de-camp qui le mangeait à lui tout seul, et nous donnions au général du pain très blanc, que nous nous procurions en le faisant faire en cachette, chez un pâtissier, avec de la farine qui était venue clandestinement de Sens où mon mari avait des fermes. Si l'on nous avait dénoncées, il y avait de quoi marcher à l'échafaud.

» Nous passâmes six semaines à Paris, et nous allâmes très souvent avec lui au spectacle et aux beaux concerts de Garat, qu'on donnait dans la rue Saint-Marc. C'étaient les premières réunions brillantes depuis la mort de Robespierre. Il y avait toujours de l'originalité dans la manière d'être de Bonaparte ; car souvent il disparaissait d'auprès de nous, sans rien dire, et lorsque nous le croyions ailleurs qu'au théâtre, nous l'apercevions aux secondes ou aux troisièmes, seul dans une loge, ayant l'air de bouder... »

La dame habitait rue Grenier-Saint-Lazare, un logis qui n'était qu'un pied-à-terre. Elle cherchait un appartement plus grand et plus gai. Bonaparte l'accompagnait dans ses courses. Ils finirent par arrêter un premier, rue des Marais, au n° 19, dans une belle maison neuve. Bonaparte alla visiter une maison en face. Il voulait la louer avec son oncle Fesch, depuis cardinal, et avec un de ses anciens professeurs de l'école militaire nommé Patrault.

Bonaparte disait à la dame :

— Cette maison, avec mes amis, vis-à-vis de vous, et un cabriolet, et je serai le plus heureux des hommes.

Mais tout devait changer bientôt. La dame partit pour Sens, et à son retour elle apprit que Bonaparte était devenu un grand personnage :

« Il commandait Paris, dit-elle, en récompense de la journée de Vendémiaire. La petite maison de la rue des Marais était changée en un magnifique hôtel, rue des Capucines ; le modeste cabriolet était transformé en superbe équipage, et lui-même ne fut plus le même ; les amis de l'enfance furent encore reçus le matin, on les invita à ces déjeuners somptueux, où se trouvaient parfois des dames et entre autres la belle madame Tallien et son amie la gracieuse madame de Beauharnais, de laquelle il commençait à s'occuper. »

Bonaparte ne tutoie déjà plus ses amis !

« Je parlerai d'un seul, dit la dame, M. de Rey, fils d'un cordon rouge, dont le père avait péri au siège de Lyon et qui, s'y trouvant lui-même, avait été sauvé par miracle. C'était un jeune homme doux et aimable, et dévoué à la cause royale. Nous le voyions également tous les jours. Il alla chez son camarade de collège ; mais il ne put prendre sur lui de répondre par le *vous*. Aussi lui tourna-t-il le dos ; et lorsqu'il le vint revoir, il ne lui adressa plus la parole. Il n'a jamais rien fait pour lui, que de lui donner une misérable place d'inspecteur des vivres, que de Rey n'a pu accepter. Il est mort de la poitrine trois ans après, regretté de tous ses amis... »

Une histoire d'arrestation, fort embrouillée, termine le récit de la dame *fabuleusement laide*.

***

Pour compléter ces *portraitures* cavalièrement enlevées, si j'ose dire, par nos deux amazones, voici une anecdote :

Il s'agit d'une extravagance criminelle où la galanterie poussa un jour le jeune Bonaparte.

Il y avait, en ce temps-là, à l'armée de Nice un représentant du peuple, personnage fort médiocre, mais en possession d'une femme jolie, aimable et pleine d'esprit. Elle s'était tout à fait engouée de Bonaparte, et le mari n'avait point tardé à faire le plus grand cas du général d'artillerie.

C'est au sujet de cette jolie moitié de représentant du peuple, que Bonaparte commit son extravagance.

Mais écoutez ce qu'il en disait lui-même à un de ses serviteurs fidèles :

— J'étais bien jeune alors ; j'étais heureux et fier de mon petit succès ; aussi, cherchais-je à le reconnaître par toutes les attentions en mon pouvoir, et vous allez voir quel peut être l'abus de l'autorité, à quoi peut tenir le sort des hommes ; car je ne suis pas pire qu'un autre... Promenant un jour Mme T*** au milieu de nos positions, dans les environs du col de Tende, j'eus subitement l'idée de lui donner le spectacle de la guerre, et j'ordonnai une attaque d'avant-postes. Nous fûmes vainqueurs, il est vrai ; mais évidemment il ne pouvait y avoir de résultat ; l'attaque était une pure fantaisie et pourtant quelques hommes y restèrent. Toutes les fois que le souvenir m'en revient, je me reproche fort cette action...

Dans sa jeunesse, Bonaparte avait, semble-t-il, une tournure *dépourvue de grâce et d'aisance*, et ses traits étaient plus singuliers que beaux.

Malgré cela il plaisait d'ordinaire aux femmes, qui, selon l'opinion d'un contemporain, étaient fascinées par son regard sombre et fixe, à l'italienne, et s'imaginaient, sans doute, que c'était là le regard de la grande passion.

JEAN MORÉAS

L'ÉGLISE HABILLÉE DE FEUILLES

FRAGMENTS

∴

Dans la pâleur embaumée de ce soleil fou,
la chapelle des champs, vêtue d'un petit bois,
enferme le mystère de clarté et de joie.
Son clocher, comme un épi blanc mûr en août,
tout poudroyant de la farine eucharistique,
domine les vallons bleus comme des cantiques.
Comme une flèche encor, dans le cœur de l'Été,
par l'arc de l'horizon ce clocher est planté.
Ce sont quatre tableaux exacts et monotones
qui l'entourent et qui reviennent chaque année :
C'est le verdissement des buissons et des prés.
C'est le roussissement des vaches et des blés.
C'est le bleuissement des vignes où il tonne.
C'est le noircissement des jours diminués
par l'espèce de suie qui tombe des nuées.
Et la chapelle a un chapeau de roses jaunes.

On peut la voir encor comme un bateau de pêche,
naviguant sur les flots luisants du labourage
où, parfois, on voit luire l'aile qui se dépêche
d'une charrue comme une mouette dans l'orage.

Au milieu des champs, dis-je, l'église s'élève.

C'est là entre ces murs pâles comme des grèves,
c'est là qu'est le refuge et c'est là qu'est le rêve.

Par cette grande paix que l'homme cherche en soi;
par les jours finissants aux vieux balcons de bois
où le cœur blanc des géraniums noirs s'attriste;
par l'obscure douceur des choses villageoises;
par les pigeons couleur d'arc-en-ciel et d'ardoise;
par le chien dont la tête humble nous invite
à lui passer la main dessus; par tout cela :
chapelle, sois bénie, à l'ombre de ton bois !

⁂

Or, tandis que priait ce poète — c'était
jour de première communion où se balancent
devant l'autel doré des guêpes toutes blanches,
— il voyait dans le fond de son cœur cette chose :
s'ouvrir joyeusement une tombe, ô lumière !

C'était la tombe de ses grand'père et grand'mère,
dans les Antilles bleues, fleurie de tabacs roses,
là-bas où l'océan comme une vitre luit,
noir comme le feuillage et vert comme la nuit.
Les âmes des aïeux il les sentait monter
comme une onde tremblante, et soudain déborder

de ce sépulcre ouvert sur la crypte infinie,
et aller dans un Ciel où dans la grande paix
toutes deux souriaient à la douleur passée.

∴

Et c'est ainsi que Dieu répondait au poète
qui se sentait saisi dans la chapelle en fête
de ce souffle venu d'on ne sait quelle tempête,
ce souffle des fins-fonds des matins et des soirs
qui vit réellement au cœur de l'Ostensoir.

∴

Les prières s'en vont au Ciel comme des fleurs,
on ne sait trop comment, les unes luxueuses
et lourdes de parfum comme les tubéreuses ;
les autres pauvres, ternes et de peu d'odeur,
ainsi que les pensées d'un parterre indigent.
Le Poète les voit monter vers l'Indulgent,
vers le Père qui seul pèse l'or et l'argent.
Et c'est Lui qui évalue le prix de chaque fleur
qu'il voit venir à Lui. Et, seul, Il peut juger
au-dessus de nos sens, au-dessus de nos haines
si l'humilité bleue d'un bouquet de verveines
vaut autant, plus ou moins, que l'œillet recherché.

Car, soucieusement, tel qu'un des vieux marins
dont la barbe a été battue par le tonnerre,

sur les gouffres du ciel de nacre Dieu tend les mains
à tous ceux qui, souffrants, lui offrent leurs misères
au creux d'un diamant ou d'une primevère.

⁂

Le poète n'est plus jeune comme autrefois.
Il a dit à son chien : chien, il est d'autres bois
que ceux où nous chassions dans le fumeux automne;
il est d'autres ajoncs et il est d'autres chaumes :
il y a les fougeraies des ténèbres de Dieu,
les fourrés qui le soir respirent dans les cieux.
Mais le poète, bien qu'amer devant la vie
qu'il avait tant aimée et qui l'avait trahi,
le poète savait sourire aux jeunes filles
dont les joues sont les pommes rouges des charmilles.
Il faut que, sans savoir pourquoi, les enfants rient,
il faut laisser jaser les sources des prairies.

A mesure que le poète allait à Dieu
et que, de plus en plus, se faisait raboteux
le chemin où l'on est forcé de s'engager,
son cœur paisible, bien que déçu, souriait
aux échos des baisers dans les vacances lourdes.
Son âme ardente et triste et tendrement amère
à genoux maintenant devant chaque Mystère
devenait l'humble sœur de l'humble coquelourde
qui orne la pauvreté du buis presbytéral...

D'autres jardins s'ouvraient, mais si beaux et si som-
[bres
que leurs feuilles gênaient celui qui voulait voir ;
et la beauté suprême était ce large noir
où se risquait son cœur comme un homme qui plonge.

∴

Car maintenant, nourri d'un ineffable blé,
il semblait qu'à ses yeux s'ouvrît un nouveau monde :
l'oiseau, l'arbre, la pierre avaient une clarté
qu'il ne connaissait pas, et la tuile frappée
par le soleil tombant était profonde et nette.
Ce n'était plus ce cauchemar fou et grotesque
où les choses ont l'air surprises d'exister :
maintenant chaque chose était telle qu'elle est.
Dans le jardin Dieu seul avait mis la lavande
et les bruyères et les genêts dans les landes.
Il avait découpé par un très doux mystère
ce petit coq dans du soleil vert, et ce lièvre
à même le terreau éboulé d'un sillon,
et dans la blanche fleur des pois ce papillon.

∴

Au crépuscule, à l'heure où le silence saint
de la chapelle, par un mariage divin,
s'unit aux boiseries qu'orne un chemin de croix,

enfumées du parfum des encens séculaires...
quand l'ombre rejoint l'eau dans le bénitier froid...
quand le vent pleure bas autour du presbytère
dans les tristes rameaux des peupliers carolins...
quand le dernier rayon dore de son mystère
l'althœa rose auprès duquel lit son bréviaire
un humble desservant qui va vers son déclin...

Alors, sortant de la chapelle où l'a mené
sa rêverie errante, le poète a refermé
la grille. On voit la lune en métal bosselé.
L'âme garde longtemps le parfum du rosaire
comme la boîte verte garde une odeur de feuilles.
Certe il est bon quand la Terre vous abandonne
de méditer, et qu'alors le Ciel vous accueille.
Il est bon quand sur soi l'orage couve et tonne
de descendre dans la profondeur des Mystères;
il est bon, lorsque les hommes vous ont trahi,
quand on est exilé, quand on n'est pas compris,
de retrouver toujours la Famille divine.
A chaque heure du jour elle est là, qui chemine
ou s'arrête avec vous, matin, midi et soir;
il est bon de parler à la Vierge et la voir
tantôt enfant avec son voile dans le Temple,
pure comme elle-même et remplissant sa lampe;
tantôt tranquillement belle, puissamment mère;
tantôt vieille, voûtée et saintement amère.
Il est bon d'évoquer son Enfant glorieux
et, banni par les hommes, d'habiter avec Dieu.

∴

Une noix d'Amérique est tombée sur l'allée.
Elle annonce l'automne et son odeur étrange
substitue à l'amour doucement désolé
l'Amour de Dieu vivant aux ténèbres des branches.

∴

Il est des jours où l'âme est triste. Elle retombe.
Et Dieu ne répond plus, semble-t-il. Et l'on songe
à la sueur d'angoisse, à l'abandon du Fils.
« L'âme est triste jusqu'à la mort ». *Et on supplie,*
on s'obstine. Mais Dieu comme un mur de cachot
demeure sourd, et l'on flotte dans le chaos.
Et le cœur se dissout dans l'âme ainsi troublée.

Alors tenant ainsi qu'une poignée de blé
son chapelet, ces grains de l'humilité sombre,
le poète le sème aux divins champs de l'ombre
où germe la moisson de toutes les prières.
Il sent confusément qu'une grande Lumière
lui est cachée par son corps dont il ne peut sortir.
Pour briser la cloison, et voir, il faut mourir.
L'œil ne laisse passer que ce jour de souffrance
que voit un prisonnier qui attend sa délivrance.
Mais il s'obstine encore, il appelle son Dieu.

Or, tandis qu'il l'appelle, un Sens *mystérieux*
semble à peine venir, mais vient, des Profondeurs
qui le recouvrent peu à peu comme un plongeur.

... Ce sont les fruits de son rosaire qui éclosent
dans le ciel. Ce sont les fruits de Foi interdits
au triste Orgueil qui méprise ces grains de buis
parce qu'il ignore le Mystère de toute chose.

∴

Je ne suis séparé de Vous que par mon corps,
mon Dieu! Qu'il se brise. Et alors je Vous verrai.
Mais qu'il se brise en répandant l'huile sacrée
dont Madeleine oignit Vos pieds pour Votre mort.

∴

Notre Père, avant le sommeil et le réveil :
Voici la Vie. Vous seul comprenez ce Mystère
que j'existe et qu'encore aujourd'hui le Soleil
éclaire tout ce qui se passe sur la Terre.

Me voici. Je ne suis qu'un homme. Je regarde.
C'est Vous qui éclairez la nuit qui est dans mes yeux
et, sans Vous, chaque chose est insane et hagarde.
Mon âme crie. Elle a la nostalgie des Cieux.

Je vis et ma vie va vers Vous, ô suprême Etre!
Les Ténèbres où Vous Vous cachez m'ont séduit.
Aimez ce voyageur qui, errant sous les hêtres,
préfère à ce qu'il voit ce que cache la Nuit.

... Mais suivre cette route obscure est bien pénible!
Je tâtonne. J'appelle. On ne me répond point.
Dieu! Que votre silence est profond et terrible!
Ouvrez-moi donc la porte où je heurte du poing?

Ah! D'autres trouveront dans la paix des cellules
à remplir tout leur cœur avec ce qu'ils n'ont pas,
mais moi j'entends l'appel au fond du crépuscule
de ma passion nue sur son lit de lilas.

Vous avez assigné par des lois très adroites
à cette âme sans frein et déchaînée en moi,
Vous avez assigné des limites étroites
qu'elle ne peut franchir tant que Vous êtes là.

N'aurez-vous pas pitié de votre serviteur?
Il est blessé. Il gît. Il a soif. La savane
s'étend. Le bon Samaritain, ô mon Sauveur,
ne passera-t-il pas bientôt sur les lianes?

Mon Dieu pourquoi, mon Dieu pourquoi aussi longtemps,
pourquoi faut-il pour que je puisse Vous aimer
que Vous foudroyiez les fleurs de mon Printemps?

— Mon fils, l'abricot point déjà dans la ramée.

⁂

O mon Ange gardien, toi que j'ai laissé là
pour ce beau corps blanc comme un tapis de lilas :
Je suis seul aujourd'hui. Tiens ma main dans ta main.

O mon Ange gardien, toi que j'ai laissé là
quand ma force éclatait dans l'Été de ma joie :
Je suis triste aujourd'hui. Tiens ma main dans ta main.

O mon Ange gardien, toi que j'ai laissé là
quand je foulais d'un pied prodigue l'or des bois :
Je suis pauvre aujourd'hui. Tiens ma main dans ta main.

O mon Ange gardien, toi que j'ai laissé là
quand je rêvais devant la neige sur les toits.
Je ne sais plus rêver. Tiens ma main dans ta main.

⁂

Mon humble ami, mon chien fidèle, tu es mort
de cette mort que tu fuyais comme une guêpe
lorsque tu te cachais sous la table. Ta tête
s'est dirigée vers moi à l'heure brève et morne.

O compagnon banal de l'homme ! Etre béni !
toi que nourrit la faim que ton maître partage,
toi qui accompagnas dans leur pèlerinage
et l'ange Raphaël et le jeune Tobie...

O serviteur ! Que tu me sois d'un grand exemple !
O toi qui m'as aimé ainsi qu'un saint son Dieu !
Le mystère de ton obscure intelligence
vit dans un paradis innocent et joyeux.

Ah ! faites, mon Dieu, si vous me donnez la grâce
de vous voir face à Face aux jours d'Éternité,
faites qu'un pauvre chien contemple face à face
celui qui fut son dieu parmi l'humanité.

∴

Le poète médite. Il songe à ces prophètes
qui, comme des goélands, crient dans la tempête.
Et le souffle du Saint-Esprit qui se révèle
pousse au large du Ciel obscur leurs caravelles.
Ils tiennent un journal de bord dont le papier
conserve çà et là, mystérieux herbier,
une feuille de l'Arbre où Dieu sera greffé.
Les océans futurs par eux sont traversés.
Ils ramènent, aux crocs de leurs ancres de rouille,
une éponge, une croix, des deniers, la dépouille
du Crucifié, des dés, une lance, un fouet :
épaves d'un naufrage à venir, dispersées
çà et là comme des étoiles dans l'abîme,
comme les phrases d'un poème où sont des vides,
comme, dans leur bizarre engrenage, les choses :
engrenage qui lie le rosaire à la rose.
Ces débris sous-marins gisent au fond du Temps,
à une profondeur de dix siècles avant.

L'homme voit peu de chose et mal. Il est cloîtré
dans son argile où la lumière est mesurée.
Dans son œil trouble rien d'abord ne se précise :
L'homme croit voir une arche avant de voir l'Eglise.

Marins d'Eternité ! Sages, frustes prophètes
aux barbes dans le vent ! Laissez que le poète
vous prie d'intercéder pour lui auprès de Dieu,
vous dont les nefs encor coupent les flots des Cieux
et gardent fièrement, à des perles mêlé,
l'attirail tout sanglant de la Croix révélée.

Ecoutez-moi, ô vous qui scandiez sur des cordes
le Mystère à venir de la Miséricorde ?
Dieu fasse que mes mains succombent sous des fleurs !
Obtenez-moi de lui, âpres navigateurs,
des fruits bons à manger et des oiseaux qui chantent.
Je veux voir le Soleil luire dans la tourmente.
J'ai été en ces jours abreuvé d'amertume :
Raisins de Chanaan, roucoulez dans la brume !
Gorges des fiancées, gonflez-vous pour l'amour !

Dans la paix lumineuse où est votre Séjour,
que j'obtienne par vous, ô terribles prophètes,
que mon Dieu me pardonne et mon cœur soit en fête.
O lions qui chantiez ! Qu'il exauce mes chants,
lui qui prend soin des lys et des oiseaux des champs.

∴

On voit, quand vient l'automne, aux fils télégraphiques,
de longues lignes d'hirondelles grelotter.
On sent leurs petits cœurs qui ont froid s'inquiéter.
Même sans l'avoir vu, les plus toutes petites
aspirent au ciel chaud et sans tache d'Afrique.

... Sans l'avoir jamais vu! dis-je. C'est comme nous
qui désirons le Ciel dans notre inquiétude.
Elles sont là, perchées, pointues, faisant l'étude
de l'air, ou décrivant le vol d'un cercle doux,
pour venir repercher à l'endroit qu'elles quittent.

C'est dur d'abandonner le porche de l'église!
dur qu'il ne soit plus tiède ainsi qu'aux mois passés!
Oh! Comme elles s'attristent! Oh! Pourquoi le noyer
les a-t-il donc trompées en n'ayant plus de feuilles?
La nichée de l'année ne le reconnaît point,
ce Printemps que l'Automne a recouvert de deuil.

Ainsi l'âme qui a souffert de tant de choses,
avant de traverser les Océans divins
et de gagner le Ciel des éternelles Roses,
s'essaye, hésite, et, avant de partir, revient.

FRANCIS JAMMES

VUE DE ROME

Rome est probablement le lieu du monde où s'est accumulée durant vingt siècles et où subsiste encore le plus de beauté.

Elle n'a rien créé, si ce n'est un certain esprit de grandeur et l'ordonnance des belles choses ; mais les plus magnifiques moments de la terre s'y sont prolongés et fixés avec une telle énergie qu'elle est le point du globe où ils ont laissé les plus nombreuses, les plus impérissables traces. Quand on foule son sol, on foule l'empreinte mutilée de la déesse qui ne se montre plus aux hommes.

La nature l'avait admirablement située à l'endroit le plus propre à recueillir, comme dans la plus noble coupe qui se soit ouverte sous le ciel, les joyaux des peuples qui passaient autour d'elle sur les cimes de l'histoire. Le lieu où tombaient ces merveilles était déjà l'égal de ces merveilles mêmes. L'azur y est limpide et somptueux. Les obscures et profondes verdures du nord s'y marient encore aux feuillages légers et plus clairs du midi. Les arbres les plus purs, le cyprès qui s'élance tel qu'une prière ardente et sombre, le large pin parasol qui semble la pensée la plus grave et la plus harmonieuse de la forêt, le massif chêne-vert qui prend si aisément la grâce des portiques, y ont acquis, par tradition séculaire, une fierté, une conscience et une

solennité qu'ils ne retrouvent nulle autre part. Qui les a vus et compris ne les oubliera plus et les reconnaîtrait sans peine entre les arbres analogues d'une terre moins sacrée. Ils furent les ornements et les témoins d'incomparables choses. Ils demeurent inséparables des aqueducs épars, des mausolées découronnés, des arches brisées, des colonnes héroïquement rompues qui décorent une campagne majestueuse et désolée. Ils ont pris le style des marbres éternels qu'ils environnent de silence et de respect. Comme ceux-ci ils savent nous dire, à l'aide de deux ou trois lignes nettes et pourtant mystérieuses, tout ce que peut nous confesser la tristesse d'une plaine qui porte sans fléchir les débris de sa gloire. Ils sont et se sentent romains.

Un cercle de montagnes aux noms sonores et augustement familiers, aux têtes souvent chargées de neiges aussi éclatantes que, les souvenirs qu'elles évoquent, fait à la ville qui ne peut point mourir un horizon précis et grandiose qui la sépare du monde sans l'isoler des cieux. Et dans l'enceinte presque déserte, au centre des places inanimées où les dalles, les marches, les portiques multiplient l'espace et l'absence, à tous les carrefours où veille dans le vide quelque statue blessée, parmi les vasques, les chapiteaux, les tritons et les nymphes, une eau docile et lumineuse, obéissant encore à des ordres reçus il y a deux mille ans, fait à la solitude immaculée un ornement mobile et toujours rafraîchi de panaches d'azur, de guirlandes de rosée, de trophées de cristal, de couronnes de perles. On dirait que le Temps, entre ces monuments qui croyaient le braver, n'a voulu respecter que

les heures fragiles de ce qui s'évapore et de ce qui s'écoule...

*

La beauté, bien que ce fut toujours une beauté empruntée, a résidé si longtemps entre ces murs qui vont du Janicule à l'Esquilin, elle s'y est amoncelée avec une telle persistance que le lieu même, l'air qu'on y respire, le ciel qui le recouvre, les courbes qui le définissent y ont acquis une prodigieuse puissance d'appropriation et d'ennoblissement. Rome, comme un bûcher, purifie tout ce que, depuis sa ruine, les erreurs, les caprices, l'extravagance et l'ignorance des hommes n'ont cessé d'y entasser. Il a été jusqu'ici impossible de la défigurer. On croirait même qu'il a été impossible d'y exécuter ou d'y maintenir une œuvre qui refusât d'y dépouiller sa laideur ou sa vulgarité originelle. Tout ce qui n'est pas conforme au style des sept collines s'efface et s'élimine peu à peu sous l'action du génie attentif qui a posé aux horizons, dans le roc et le marbre des hauteurs, les principes esthétiques de la cité. Le moyen âge, par exemple, et l'art des primitifs y durent être plus actifs qu'en toute autre ville, puisqu'ils se trouvaient ici au cœur même de l'univers chrétien; pourtant ils n'y ont laissé que des traces peu sensibles, pour ainsi dire honteuses et souterraines; ce qu'il fallait, et rien de plus, pour que l'histoire du monde, dont c'était ici le foyer, n'y fût pas incomplète. Par contre, les artistes dont l'esprit était naturellement en harmonie avec celui qui préside aux destinées de la Ville éternelle : Jules Romain, les Carrache, quelques autres, mais surtout Raphaël et Michel-Ange, y manifestent

une ampleur, une certitude, une espèce de satisfaction instinctive et d'allégresse filiale qu'ils ne retrouvent en aucun autre lieu. On sent qu'ils n'avaient pas à créer, mais seulement à choisir et à fixer les formes qui, affluant de toutes parts, irrévélées mais impérieuses, ne demandaient qu'à naître. Ils ne pouvaient se tromper ; ils ne peignaient pas, au sens propre du mot, ils découvraient simplement les images voilées qui hantaient les salles et les arcades des palais. Les rapports entre leur art et le milieu qui lui donne naissance sont si nécessaires, qu'exilées dans les musées ou les églises d'autres villes, leurs œuvres ne semblent traduire qu'une conception arbitraire, exagérément forte et décorative de la vie. C'est ainsi que les photographies ou les copies du plafond de la Sixtine déconcertent et demeurent presque inexplicables. Mais, entré au Vatican après s'être imprégné de la volonté qui émane des mille débris des temples et des places publiques, le voyageur accepte comme un effort sublime et naturel l'effort démesuré de Michel-Ange. La prodigieuse voûte, où, dans une harmonieuse et grave orgie de muscles et d'enthousiasme, s'enlace et s'accumule un peuple de géants, devient une arche du ciel même où se sont reflétées toutes les scènes d'énergie, toutes les vertus ardentes dont les souvenirs s'agitent encore sous les ruines de ce sol passionné. De même, en face de « *l'Incendie du Borgo* », il ne se dit pas ce qu'il se dirait s'il voyait l'admirable fresque au Louvre ou à la National Galery ; il ne se dit pas ce que se dit par exemple Taine : à savoir que ces grands corps nus et superbes ne sont pas à leur affaire, que les flammes qui sortent de l'édi-

fice ne les inquiètent nullement, qu'ils ne songent qu'à poser comme de bons modèles et à mettre en valeur la courbe d'une hanche ou la musculature d'une cuisse. Non, si le voyageur s'est laissé docilement pénétrer par les injonctions latentes de tout ce qui l'entoure, il s'imagine volontiers que dans ces chambres du Vatican, aussi bien que sous la voûte de la Sixtine, et quelque différentes que soient les deux impressions, il assiste à l'épanouissement tardif, mais logique et naturel d'un art qui aurait pu être celui de Rome. Il lui semble que l'on trouve ici la formule que le génie trop positif des Quirites n'avait pas eu l'occasion ou la chance de dégager. Car Rome, malgré tous ses efforts, n'avaient pas réussi à donner d'elle-même l'image essentielle qu'elle avait promise à l'univers. Au fond, elle n'était belle que des dépouilles de la Grèce, et le meilleur de ses mérites, ç'avait été de recueillir et de comprendre avidement la beauté de l'art grec. Quand elle avait tenté d'y ajouter, elle l'avait déformé sans en approprier l'expression à sa vie personnelle. Ses peintures et ses sculptures ne répondaient que par des sortes d'à peu près et d'ouï-dire aux réalités de son existence; et son architecture devait à ses proportions colossales la part la plus sûre d'une originalité incertaine. On se laisse aller à ce songe que l'harmonieux peintre d'Urbin et le vieux Buonarroti, à travers toutes les catastrophes, à travers toutes les morts apparentes et les longs silences de Rome, ont ressaisi une tradition latente et ininterrompue qui n'avait cessé d'évoluer souterrainement pour aboutir à leur œuvre, et dire enfin au monde ce que l'Empire n'avait

pas su lui dire. Ils sont plus proprement Romains, ils représentent mieux, semble-t-il, le désir inconscient et secret de cette terre latine que ne le fit la Rome des Césars. Cette Rome avait manqué son effigie. Elle était demeurée artificiellement hellénique, et la Grèce ne pouvait fournir à un peuple infiniment plus vaste et très différent les formes nécessaires à sa conscience ornementale. Elle ne pouvait être qu'un point de départ sûr et magnifique ; mais ses statues et ses peintures, délicates, précises, mesurées, presque menues, n'étaient pas à leur place dans ce Forum surchargé de monuments écrasants, parmi ces thermes monstrueux, ces cirques violents et sous les énormes et fastueuses arcades de ces basiliques superposées. On se demande alors si les fresques de Michel-Ange n'auraient pas répondu, après mille ans d'attente, à l'appel de ces arcades vides, et si l'on ne peut croire qu'elles soient la conséquence presque organique de ces colonnes et de ces marbres impériaux. Et de même on se dit que le plafond, les pendentifs, les lunettes de la Farnésine et « *l'Incendie du Borgo* » illustreraient bien mieux que les sculptures de Phidias et de Praxitèle, bien mieux aussi que les meilleures peintures de Pompéi ou d'Herculanum, les *Métamorphoses* d'Ovide, les *Décades* de Tite-Live, les poèmes d'Horace et l'*Enéide* de Virgile.

•

Mais tout cela n'est peut-être qu'illusion et le prestige de cette puissance d'appropriation dont nous parlions plus haut. Cette puissance est telle que tout ce qui paraît, au premier abord, le plus contradictoire à l'idée qui

règne dans ces murs non seulement ne la contredit point, mais contribue à la fixer et à la révéler. Il n'est pas jusqu'au déclamatoire, innombrable et emphatique Bernin, — aussi inconciliable qu'il est possible avec la taciturnité et la gravité primitive de Rome, — il n'est pas jusqu'à ce Bernin, si odieux partout ailleurs, qui ici ne soit absorbé ou justifié par le génie de la cité et n'aide à éclaircir et à commenter, après coup, certains côtés un peu oratoires et redondants de la grandeur romaine.

Au surplus, une ville qui possède les Vénus du Capitole et du Vatican, l'Ariane endormie, le Méléagre et le torse d'Hercule, les merveilles sans nombre de musées aussi nombreux que ses palais (pensez, par exemple, à ce que renferme un seul de ces musées, l'un des derniers venus, celui des Thermes) ; une ville dont chaque rue, presque chaque maison recèle un fragment de marbre ou de bronze qui suffirait à faire d'une cité nouvelle le but d'un long pèlerinage ; une ville qui nous montre le Panthéon d'Agrippa, certaines colonnes du Forum, tant de trésors enfin que la mémoire découragée se refuse à suivre plus longtemps l'admiration qui ne se lasse point ; une ville qui nous offre parmi ses féeries ordonnées et vivantes telle pelouse entourée de cyprès de la villa Borghèse, telles fontaines, tels jardins éternels ; une ville, en un mot, où s'est réfugié tout le meilleur passé du seul peuple qui cultiva la beauté comme d'autres cultivent le blé, l'olivier ou la vigne : une pareille ville oppose à la vulgarité une résistance passive si l'on veut, mais invincible ; et peut

presque tout tolérer sans déchoir. L'immortelle présence d'une assemblée de dieux si parfaits qu'aucune mutilation n'a pu altérer l'eurythmie de leur corps et de leur attitude, la protège contre ses propres erreurs et empêche que les derniers venus parmi les hommes n'aient plus d'empire sur elle que les barbares et le temps n'en eurent sur ces dieux mêmes.

•

Et par eux, nous voici ramenés à ces petites villes de l'Ibellade qui découvrirent un jour et fixèrent à jamais les lois de la beauté humaine. La beauté de la terre, à part quelques endroits ravagés par nos mesquines industries, est demeurée sensiblement la même depuis les siècles de Périclès et d'Auguste. La mer est toujours inviolable et infinie. La forêt, la plaine, les moissons, les villages, la plupart des rivières et des ruisseaux, les montagnes, les soirs et les matins, les nuages et les astres, variables selon les climats et les latitudes, nous apportent encore les spectacles de force ou de grâce, les harmonies profondes et simples, les féeries compliquées et diverses qu'ils offraient aux citoyens d'Athènes et au peuple de Rome. En ce qui concerne la Nature, nous n'avons donc à regretter qu'assez peu de choses ; et nous avons même étendu considérablement de ce côté la sensibilité et la surface de nos admirations. En revanche, pour tout ce qui a trait à la beauté particulière à l'homme, à la beauté qui est son œuvre immédiate, nous avons, soit par excès de richesse et d'application, soit par éparpillement de nos efforts et dispersion de nos facultés, soit enfin par manque d'un point d'appui

incontesté, perdu presque tout ce que les anciens avaient su conquérir et fixer. Dès qu'il s'agit de notre esthétique purement humaine, de notre propre corps et de tout ce qui s'y rapporte, de nos gestes, de notre attitude, des objets de notre vie, de nos maisons, de nos villes, de nos monuments, de nos jardins, on croirait, à voir notre désarroi, nos tâtonnements et notre inexpérience, que c'est d'hier que nous occupons cette planète, et que nous sommes encore tout au début de la période d'adaptation. Nous n'avons plus, pour l'œuvre de nos mains, aucune mesure commune, aucune règle acceptée, aucune certitude. Cette beauté sûre et incontestable que connurent les anciens, nos peintres, nos sculpteurs, nos architectes, notre littérature, nos vêtements, nos meubles, nos villes, nos paysages même, la recherchent dans mille directions diverses et opposées. Si l'un de nous crée, réunit ou rencontre quelques lignes, une harmonie de forme ou de couleur qui révèle irrécusablement que le point décisif et mystérieux fut touché : c'est un phénomène isolé et précaire, presque un coup de hasard, que son auteur ni personne autre n'est capable de réitérer.

Pourtant, durant quelques années heureuses, l'homme sut à quoi s'en tenir sur la beauté essentiellement et spécifiquement humaine ; et ses certitudes étaient telles qu'elles emportent encore aujourd'hui notre conviction. Le seul étalon fixe que les Egyptiens, les Assyriens, les Perses, et toutes les civilisations antérieures, avaient vainement cherché parmi les animaux, les fleurs, les colosses de la nature et les rêves de l'imagination :

montagnes et rochers, cavernes et forêts, monstres et chimères, le Grec l'avait trouvé d'instinct dans la beauté de son propre corps ; et c'est de la beauté de ce corps nu et parfait que dérivent l'architecture de ses palais et de ses temples, le style de ses demeures, la forme, les proportions et l'ornement de tous les objets usuels de sa vie. Ce peuple chez qui la nudité et sa conséquence naturelle : l'irréprochable harmonie des muscles et des membres, était pour ainsi dire un devoir religieux et civique, nous a appris que la beauté du corps humain est aussi diverse, dans sa perfection, aussi profonde, aussi abondante, aussi spirituelle, aussi mystérieuse que la beauté des astres ou de la mer. Tout autre idéal, tout autre étalon égara et égarera nécessairement les efforts et les tentatives de l'homme. Toutes autres beautés sont possibles, réelles, profondes, diverses, complètes, mais ne partent pas de notre point central : ce sont des roues sans moyeu. Dans tous les arts, les peuples de race intelligente se sont éloignés ou rapprochés de la beauté indubitable, selon qu'ils se rapprochaient ou s'éloignaient de l'habitude d'être nus. La beauté propre de Rome, c'est-à-dire la petite portion de beauté originale qu'elle ajouta aux dépouilles de la Grèce, est due aux derniers restes de cette habitude. A Rome, comme nous le fait remarquer Taine, « on s'assemblait aussi pour nager, se frotter, transpirer, même lutter et courir, en tout cas pour regarder des lutteurs et des coureurs. Car Rome à cet égard n'est qu'une Athènes agrandie : le même genre de vie, les mêmes habitudes, les mêmes instincts, les mêmes

plaisirs s'y perpétuent ; la seule différence est dans la proportion et dans le moment. La cité s'est enflée jusqu'à renfermer des maîtres par centaines de mille et des esclaves par millions ; mais, de Xénophon à Marc-Aurèle, l'éducation gymnastique et oratoire n'a point changé : ils ont toujours des goûts d'athlètes et de parleurs, c'est dans ce sens qu'il faut travailler pour leur plaire ; c'est à des corps nus, à des dilettantes de style, à des amateurs de décoration et de conversation, qu'on s'adresse. Nous n'avons plus l'idée de cette vie corporelle et païenne, oisive et spéculative : le climat est demeuré le même, mais l'homme s'est transformé en s'habillant et en devenant chrétien. »

Il faudrait plutôt dire que Rome, à l'époque dont parle Taine, était une Athènes intermittente et incomplète. Ce qui, là-bas, était habituel et en quelque sorte organique, ici, n'était qu'exceptionnel et artificiel. Le corps humain est encore cultivé et admiré ; mais il est presque toujours revêtu de la toge, et le port de la toge brouille les lignes nettes et pures qui partaient d'une foule de statues nues et vivantes pour s'imposer aux colonnes et aux frontons des temples. Les monuments s'agrandissent outre mesure, se déforment et perdent peu à peu leur harmonie humaine. L'étalon d'or est voilé pour longtemps, et ne sera plus découvert que par quelques artistes de la Renaissance, qui est le moment où la beauté certaine jette ses derniers feux.

MAURICE MAETERLINCK

POÈME
DE RICHARD DEHMEL

INVITE

Orne tes cheveux de pavots sauvages,
la nuit est là ;
toutes ses étoiles brillent déjà,
brillent aujourd'hui pour toi.
Tu le sais bien :
toutes ses étoiles brillent en moi !

Tes cheveux sont noirs, tes cheveux sont fous,
ils crépilent sous mon ardeur,
sous mon ardeur qui grandit
et chasse, avec puissance,
les rouges corolles et ton sang,
dans la haute et large nuit.

Dans tes yeux luit une clarté,
si grise et si verte,
comme là-bas l'étoile perce l'obscurité,
Quand viendras-tu ? ! — Mes torches flambent,
ardentes, laisse !
orne pour moi tes cheveux de pavots sauvages !

RICHARD DEHMEL

Traduit de l'allemand.

LA SOIRÉE
AVEC MONSIEUR TESTE

« La bêtise n'est pas mon fort. J'ai vu beaucoup d'individus, j'ai visité quelques nations, j'ai pris ma part d'entreprises diverses sans les aimer, j'ai mangé presque tous les jours, j'ai touché à des femmes. Je revois maintenant quelques centaines de visages, deux ou trois grands spectacles, et peut-être la substance de vingt livres. Je n'ai pas retenu le meilleur ni le pire de ces choses : est resté ce qui l'a pu.

Cette arithmétique m'évite de m'étonner de vieillir. Je pourrais aussi faire le compte des moments victorieux de mon esprit, et les imaginer unis et soudés, composant une vie *heureuse*... Mais je crois m'être toujours bien jugé. Je me suis rarement perdu de vue ; je me suis détesté, je me suis adoré, — puis nous avons vieilli ensemble.

Souvent, j'ai supposé que tout était fini pour moi, et je me terminais de toutes mes forces, dans le but d'éclairer quelque situation douloureuse. Cela m'a fait connaître que nous apprécions notre propre pensée beaucoup trop d'après l'*expression* de celle des autres ! Dès lors, les milliards de mots qui ont bourdonné à mes oreilles, m'ont rarement ébranlé par ce qu'on voulait leur faire dire ; et tous ceux que j'ai moi-même

prononcés à autrui, je les ai sentis se distinguer toujours de ma pensée, — car ils devenaient *invariables*.

Si j'avais décidé comme la plupart des hommes, non seulement je me serais cru leur supérieur, mais je l'aurais paru. Je me suis préféré. Ce qu'ils nomment un être supérieur, est un être qui s'est trompé. Pour s'étonner de lui, il faut le voir, — et pour le voir il faut qu'il se montre. Et il me montre que la niaise manie de son nom le possède. Ainsi, chaque grand homme est taché d'une erreur. Chaque esprit qu'on trouve puissant, commence par la faute qui le fait connaître. En échange du pourboire public, il donne le temps qu'il faut pour se rendre perceptible, l'énergie dissipée à se transmettre et à préparer la satisfaction étrangère. Il va jusqu'à comparer les jeux informes de la gloire, à la joie de se sentir unique — grande volupté particulière.

J'ai rêvé alors que les têtes les plus fortes, les inventeurs les plus sagaces, les connaisseurs le plus exactement de la pensée devaient être des inconnus, des avares, des hommes qui meurent sans avouer. Leur existence m'était révélée par celle même des individus éclatants, un peu moins *solides*.

L'induction était si facile que j'en voyais la formation à chaque instant. Il suffisait d'imaginer les grands hommes ordinaires, purs de leur première erreur, ou de s'appuyer sur cette erreur même pour concevoir un degré de conscience plus élevé, un sentiment de la liberté d'esprit moins grossier. Une opération aussi simple me livrait des étendues curieuses, comme si j'étais descendu dans la mer. Perdus dans l'éclat

des découvertes publiées, mais à côté des inventions méconnues que le commerce, la peur, l'ennui, la misère commettent chaque jour, je croyais distinguer des chefs-d'œuvre intérieurs. Je m'amusais à éteindre l'histoire connue sous les annales de l'anonymat.

C'étaient, invisibles dans leurs vies limpides, des solitaires qui savaient avant tout le monde. Ils me semblaient doubler, tripler, multiplier dans l'obscurité chaque personne célèbre, — eux, avec le dédain de livrer leurs chances et leurs résultats particuliers. Ils auraient refusé, à mon sentiment, de se considérer comme autre chose que des choses...

Ces idées me venaient pendant l'octobre de 93 dans les instants de loisir, où la pensée se joue seulement à exister.

Je commençais de n'y plus songer, quand je fis la connaissance de M. Teste. (Je pense maintenant aux traces qu'un homme laisse dans le petit espace où il se meut chaque jour.) Avant de me lier avec M. Teste, j'étais attiré par ses allures particulières. J''ai étudié ses yeux, ses vêtements, ses moindres paroles sourdes au garçon du café où je le voyais. Je me demandais s'il se sentait observé. Je détournais vivement mon regard du sien, pour surprendre le sien me suivre. Je prenais les journaux qu'il venait de lire, je recommençais mentalement les sobres gestes qui lui échappaient; je notais que personne ne faisait attention à lui.

Je n'avais plus rien de ce genre à apprendre, lorsque nous entrâmes en relation. Je ne l'ai jamais vu que la nuit. Une fois dans une sorte de b..., souvent au théâtre. On m'a dit qu'il vivait de médiocres opérations hebdomadaires à la Bourse. Il prenait ses repas dans un petit restaurant de la rue Vivienne.

Là, il mangeait comme on se purge, avec le même entrain. Parfois, il s'accordait ailleurs un repas lent et fin.

M. Teste avait peut-être quarante ans. Sa parole était extraordinairement rapide, et sa voix sourde. Tout s'effaçait en lui, les yeux, les mains. Il avait pourtant les épaules militaires, et le pas d'une régularité qui étonnait. Quand il parlait, il ne levait jamais un bras ni un doigt : il avait *tué la marionnette*. Il ne souriait pas, ne disait ni bonjour ni bonsoir ; il semblait ne pas entendre le « Comment allez-vous ? ».

Sa mémoire me donna beaucoup à penser. Les traits par lesquels j'en pouvais juger, me firent imaginer une gymnastique intellectuelle sans exemple. Ce n'était pas chez lui une faculté excessive, — c'était une faculté éduquée ou transformée. Voici ses propres paroles : « Il y a vingt ans que je n'ai « plus de livres. J'ai brûlé mes papiers aussi. Je rature le vif... « Je retiens ce que je veux. Mais le difficile n'est pas là. *Il est « de retenir ce dont je voudrai demain !...* J'ai cherché un cri- « ble machinal... »

A force d'y penser, j'ai fini par croire que M. Teste était arrivé à découvrir des lois de l'esprit que nous ignorons. Sûrement, il avait dû consacrer des années à cette recherche : plus sûrement, des années encore et beaucoup d'autres années avaient été disposées pour mûrir ses inventions et pour en faire ses instincts. Trouver n'est rien. Le difficile est de s'ajouter ce qu'on trouve.

L'art délicat de la durée, le temps, sa distribution et son régime, — sa dépense à des choses bien choisies, pour les nourrir spécialement, — était une des grandes recherches de

M. Teste. Il veillait à la répétition de certaines idées ; il les arrosait de nombre. Ceci lui servait à rendre finalement machinale l'application de ses études conscientes. Il cherchait même à résumer ce travail. Il disait souvent : « *Maturare !...* »

Certainement sa mémoire singulière devait presque uniquement lui retenir cette partie de nos impressions que notre imagination toute seule est impuissante à construire. Si nous imaginons un voyage en ballon, nous pouvons avec sagacité, avec puissance, *produire* beaucoup de sensations probables d'un aéronaute ; mais il restera toujours quelque chose d'individuel à l'ascension réelle, dont la différence avec notre rêverie exprime la valeur des méthodes d'un Edmond Teste.

Cet homme avait connu de bonne heure l'importance de ce qu'on pourrait nommer la *plasticité* humaine. Il en avait cherché les limites et le mécanisme. Combien il avait dû rêver à sa propre malléabilité !

J'entrevoyais des sentiments qui me faisaient frémir, une terrible obstination dans des expériences enivrantes. Il était l'être absorbé dans sa variation, celui qui devient son système, celui qui se livre entier à la discipline effrayante de l'esprit libre, et qui fait tuer ses joies par ses joies, la plus faible par la plus forte, — la plus douce, la temporelle, celle de l'instant et de l'heure commencée, par la fondamentale, — par l'espoir de la fondamentale.

Et je sentais qu'il était le maître de sa pensée ; j'écris là cette absurdité. L'expression d'un sentiment est toujours absurde.

M. Teste n'avait pas d'opinions. Je crois qu'il se passionnait à son gré, et dans la limite d'un but défini. Qu'avait-il fait de sa personnalité ? Comment se voyait-il ?... Jamais il ne riait,

jamais un air de malheur sur son visage. Il haïssait la mélancolie.

Il parlait, et on se sentait dans son idée, confondu avec les choses: on se sentait reculé, mêlé aux maisons, aux grandeurs de l'espace, au coloris remué de la rue, aux coins... Et les paroles le plus adroitement touchantes, — celles même qui font leur auteur plus près de nous qu'aucun autre homme, celles qui font croire que le mur éternel entre les esprits tombe, — pouvaient venir à lui... Il savait admirablement qu'elles auraient ému *tout autre*. Il parlait, et sans pouvoir préciser les motifs ni l'étendue de la proscription, on constatait qu'un grand nombre de mots étaient bannis de son discours. Ceux dont il se servait, étaient parfois si curieusement tenus par sa voix ou éclairés par sa phrase que leur poids était altéré, leur valeur nouvelle. Parfois, ils perdaient tout leur sens, ils paraissaient remplir uniquement une place vide dont le terme destinataire était douteux encore ou imprévu par la langue. Je l'ai entendu désigner un objet matériel par un groupe de mots abstraits et de noms propres.

A ce qu'il disait, il n'y avait rien à répondre. Il tuait l'assentiment poli. On prolongeait les conversations par des bonds qui ne l'étonnaient pas.

Si cet homme avait changé l'objet de ses méditations fermées, s'il eût tourné contre le monde la puissance régulière de son esprit, rien ne lui eût résisté. Je regrette d'en parler comme on parle de ceux dont on fait les statues. Je sens bien qu'entre le « génie » et lui, il y a une quantité de faiblesse. Lui, si véritable ! si neuf ! si pur de toute duperie et de toutes merveilles, si dur ! Mon propre enthousiasme me le gâte...

Comment ne pas en ressentir pour celui qui ne disait jamais rien de *vague* ? pour celui qui déclarait avec calme : « Je n'ap-« précie en toute chose que la *facilité* ou la *difficulté* de les « connaître, de les accomplir. Je mets un soin extrême à « mesurer ces degrés, et à ne pas m'attacher... Et que m'im-« porte ce que je sais fort bien ? »

Comment ne pas s'abandonner à un être dont l'esprit paraissait transformer pour soi seul tout ce qui est, et qui *opérait* tout ce qui lui était proposé. Je devinais cet esprit maniant et mêlant, faisant varier, mettant en communication, et dans l'étendue du champ de sa connaissance, pouvant couper et dévier, éclairer, glacer ceci, chauffer cela, noyer, exhausser, nommer ce qui manque de nom, oublier ce qu'il a voulu, endormir ou colorer ceci et cela...

Je simplifie grossièrement des propriétés impénétrables. Je n'ose pas dire tout ce que mon objet me dit. La logique m'arrête.

Mais, en moi-même, toutes les fois que se pose le problème de Teste, apparaissent de curieuses formations.

Il y a des jours où je le retrouve très nettement. Il se représente à mon souvenir, à côté de moi. Je respire la fumée de nos cigares, je l'entends, je me *méfie*. Parfois, la lecture d'un journal me fait me heurter à sa pensée, quand un événement maintenant la justifie. Et je tente encore quelqu'une de ces expériences illusoires qui me délectaient à l'époque de nos soirées. C'est-à-dire que je me le figure faisant ce que je ne lui ai pas vu faire. Que devient M. Teste souffrant ? — Amoureux, comment raisonne-t-il ? — Peut-il être triste ? — De quoi aurait-il peur ? — Qu'est-ce qui le ferait trembler ? —... Je cherchais. Je maintenais entière l'image de l'homme rigou-

reux, je tâchais de la faire répondre à mes questions... Elle s'altérait.

Il aime, il souffre, il s'ennuie. Tout le monde s'imite. Mais, au soupir, au gémissement élémentaire, je veux qu'il mêle les règles et les figures de tout son esprit.

Ce soir, il y a précisément deux ans et trois mois que j'étais avec lui au théâtre, dans une loge prêtée. J'y ai songé tout aujourd'hui.

Je le revois debout avec la colonne d'or de l'Opéra, ensemble.

Il ne regardait que la salle. Il aspirait la grande bouffée brûlante, au bord du trou. Il était rouge.

Une immense fille de cuivre nous séparait d'un groupe murmurant au delà de l'éblouissement. Au fond de la vapeur, brillait un morceau nu de femme, doux comme un caillou. Beaucoup d'éventails indépendants vivaient sur le monde sombre et clair, écumant jusqu'aux feux du haut. Mon regard épelait mille petites figures, tombait sur une tête triste, courait sur des bras, sur les gens, et enfin se brûlait.

Chacun était à sa place, libre d'un petit mouvement. Je goûtais le système de classification, la simplicité presque théorique de l'assemblée, l'ordre social. J'avais la sensation délicieuse que tout ce qui respirait dans ce cube, allait suivre ses lois, flamber de rires par grands cercles, s'émouvoir par plaques, ressentir par *masses* des choses *intimes*, — *uniques*, — des remuements secrets, s'élever à l'inavouable ! J'errais sur

ces étages d'hommes, de ligne en ligne, par orbites, avec la fantaisie de joindre idéalement entre eux, tous ceux ayant la maladie, ou la même théorie, ou le même vice... Une musique nous touchait tous, abondait, puis devenait toute petite.

Elle disparut. M. Teste murmurait : « On n'est *beau*, on « n'est extraordinaire que pour les autres ! *Ils* sont mangés « par les autres ! »

Le dernier mot sortit du silence que faisait l'orchestre. Teste respira.

Sa face enflammée où soufflaient la chaleur et la couleur, ses larges épaules, son être noir mordoré par les lumières, la forme de tout son bloc vêtu, étayé par la grosse colonne, me reprirent. Il ne perdait pas un atome de tout ce qui devenait sensible, à chaque instant dans cette grandeur rouge et or.

Je regardai ce crâne qui faisait connaissance avec les angles du chapiteau, cette main droite qui se rafraîchissait aux dorures, et, dans l'ombre de pourpre, les grands pieds. Des lointains de la salle, ses yeux vinrent vers moi ; sa bouche dit : « La discipline n'est pas mauvaise... C'est un petit com- « mencement... »

Je ne savais répondre. Il dit, de sa voix basse et vite : « Qu'ils « jouissent et obéissent ! »

Il fixa longuement un jeune homme placé en face de nous, puis une dame, puis tout un groupe dans les galeries supérieures, — qui débordait du balcon par cinq ou six visages brûlants, — et puis tout le monde, tout le théâtre, plein comme les cieux, ardent, fasciné par la scène que nous ne voyions pas. La stupidité de tous les autres nous révélait qu'il se passait n'importe quoi de sublime. Nous regardions se mourir le jour que faisaient toutes les figures dans la salle.

Et quand il fut très bas, quand la lumière ne rayonna plus, il ne resta que la vaste phosphorescence de ces mille figures. J'éprouvais que ce crépuscule faisait tous ces êtres passifs. Leur attention et l'obscurité croissantes formaient un équilibre continu. J'étais moi-même attentif *forcément*, — à toute cette attention.

M. Teste dit : « Le suprême *les* simplifie. Je parie qu'ils « pensent tous, de plus en plus, *vers* la même chose. Ils « seront égaux devant la crise ou limite commune. Du reste, « la loi n'est pas si simple... puisqu'elle me néglige, — et — je « suis ici. »

Il ajouta : « L'éclairage les tient. »

Je dis en riant : « Vous aussi ? »

Il répondit : « Vous, aussi. »

« — Quel dramaturge vous feriez ! lui dis-je, vous semblez « surveiller quelque expérience créée aux confins de toutes « les sciences ! Je voudrais voir un théâtre inspiré de vos « méditations... »

Il dit : « Personne ne médite. »

L'applaudissement et la lumière complète nous chassèrent. Nous circulâmes, nous descendîmes. Les passants semblaient en liberté. M. Teste se plaignit légèrement de la fraîcheur de minuit. Il fit allusion à d'anciennes douleurs.

Nous marchions, et il lui échappait des phrases presque incohérentes. Malgré mes efforts, je ne suivais ses paroles qu'à grand'peine, me bornant enfin à les retenir. L'incohérence d'un discours dépend de celui qui l'écoute. L'esprit me paraît ainsi fait qu'il ne peut être incohérent pour lui-même. Aussi me suis-je gardé de classer Teste parmi les fous. D'ailleurs, j'apercevais vaguement le lien de ses idées, je n'y

remarquais aucune contradiction ; — et puis, j'aurais redouté une solution trop simple.

Nous allions dans les rues adoucies par la nuit, nous tournions à des angles, dans le vide, trouvant d'instinct notre voie, — plus large, plus étroite, plus large ; son pas militaire se soumettait le mien...

— « Pourtant, répondis-je, comment se soustraire à une « musique si puissante ! Et pourquoi ? J'y trouve une ivresse « particulière, dois-je la dédaigner ? J'y trouve l'illusion d'un « travail immense, qui, tout à coup me deviendrait possible... « Elle me donne des *sensations abstraites*, des figures délicieu- « ses de tout ce que j'aime, — du changement, du mouve- « ment, du mélange, du flux, de la transformation... Nierez- « vous qu'il y ait des choses anesthésiques ? Des arbres qui « saoulent, des hommes qui donnent de la force, des filles qui « paralysent, des ciels qui coupent la parole ? »

M. Teste reprit assez haut :

— « Eh ! Monsieur ! que m'importe le « talent » de vos arbres, — et des autres !... Je suis chez MOI, je parle ma langue, je hais les choses extraordinaires. C'est le besoin des esprits faibles. Croyez-moi à la lettre : le génie est *facile*, la fortune est *facile*, la *divinité* est *facile*... Je veux dire simplement — que je sais comment cela se conçoit. C'est *facile*.

« Autrefois, — il y a bien vingt ans, — toute chose au-dessus de l'ordinaire accomplie par un autre homme, m'était une défaite personnelle. Dans le passé, je ne voyais qu'idées volées à moi ! Quelle bêtise !... Dire que notre propre image ne nous est pas indifferente ! Dans les combats imaginaires, nous la traitons *trop bien* ou *trop mal* !... »

Il toussa. Il se dit : « Que peut un homme ?... Que peut un

homme !... » Il me dit : « Vous connaissez un homme sachant qu'il ne sait ce qu'il dit ! »

Nous étions à sa porte. Il me pria de venir fumer un cigare chez lui.

Au haut de la maison, nous entrâmes dans un très petit appartement « garni ». Je ne vis pas un livre. Rien n'indiquait le travail traditionnel devant une table, sous une lampe, au milieu de papiers et de plumes. Dans la chambre verdâtre qui sentait la menthe, il n'y avait autour de la bougie que le morne mobilier abstrait,— le lit, la pendule, l'armoire à glace, deux fauteuils — comme des êtres de raison. Sur la cheminée, quelques journaux, une douzaine de cartes de visite couvertes de chiffres, et un flacon pharmaceutique. Je n'ai jamais eu plus fortement l'impression du *quelconque*. C'était le logis quelconque, analogue au point quelconque des théorèmes, — et peut-être aussi utile. Mon hôte existait dans l'intérieur le plus général. Je songeai aux heures qu'il faisait dans ce fauteuil. J'eus peur de l'infinie tristesse possible dans ce lieu pur et banal. J'ai vécu dans de telles chambres, je n'ai jamais pu les croire définitives, sans horreur.

M. Teste parla de l'argent. Je ne sais pas reproduire son éloquence spéciale : elle me semblait moins précise que d'ordinaire. La fatigue, le silence qui se fortifiait avec l'heure, les cigares amers, l'abandon nocturne semblaient l'atteindre. J'entends sa voix baissée et ralentie qui faisait danser la flamme de l'unique bougie brûlant entre nous, à mesure qu'il citait de très grands nombres, avec lassitude. Huit cent dix millions soixante-quinze mille cinq cent cinquante... J'écoutais cette musique inouïe sans suivre le calcul. Il me communiquait le tremblement de la Bourse, et les longues suites de

noms de nombres me prenaient comme une poésie. Il rapprochait les événements, les phénomènes industriels, le goût public et les passions, les chiffres encore, les uns des autres. Il disait : « L'or est comme l'esprit de la société. »

Tout à coup, il se tut. Il souffrit.

J'examinai de nouveau la chambre froide, la nullité du meuble, pour ne pas le regarder. Il prit sa fiole et but. Je me levai pour partir.

— « Restez encore, dit-il, vous ne vous ennuyez pas. Je vais me mettre au lit. Dans peu d'instants, je dormirai. Vous prendrez la bougie pour descendre. »

Il se dévêtit tranquillement. Son corps sec se baigna dans les draps et fit le mort. Ensuite il se tourna, et s'enfonça davantage dans le lit trop court.

Il me dit en souriant : « Je fais la planche. Je flotte !... Je sens un roulis imperceptible dessous, — un mouvement immense ? Je dors une heure ou deux tout au plus, moi qui adore la navigation de la nuit. Souvent je ne distingue plus ma pensée devant le sommeil. Je ne sais pas si j'ai dormi. Autrefois, en m'assoupissant, je pensais à tous ceux qui m'avaient fait plaisir, figures, choses, minutes. Je les faisais venir pour que la pensée fût aussi douce que possible, facile comme le lit... Je suis vieux. Je puis vous montrer que je me sens vieux... Rappelez-vous ! — Quand on est enfant on se *découvre*, on découvre lentement l'espace de son corps, on exprime la particularité de son corps par une série d'efforts, je suppose ? On se tord, et on se trouve ou on se retrouve, et on s'étonne ! on touche son talon, on saisit son pied droit avec sa main gauche, on obtient le pied froid dans la paume chaude !... Maintenant, je me sais par cœur. Le cœur aussi.

Bah ! toute la terre est marquée, tous les pavillons couvrent tous les territoires... Reste mon lit. J'aime ce courant de sommeil et de linge : ce linge qui se tend et se plisse, ou se froisse, — qui descend sur moi comme du sable, quand je fais le mort, — qui se caille autour de moi dans le sommeil... C'est de la mécanique bien complexe. Dans le sens de la trame ou de la chaîne, une déformation très petite... Ah ! »

Il souffrit.

« Mais qu'avez-vous ? lui dis-je, je puis...

« J'ai, dit-il,... pas grand'chose. J'ai... un dixième de seconde qui se montre... Attendez... Il y a de ces instants où mon corps s'illumine... C'est très curieux. J'y vois tout à coup en moi... je distingue les profondeurs des couches de ma chair ; et je sens des zones de douleur, des anneaux, des pôles, des aigrettes de douleur. Voyez-vous ces figures vives ? cette géométrie de ma souffrance ? Il y a de ces éclairs qui ressemblent tout à fait à des idées. Ils font comprendre, — d'ici, jusque-là... Et pourtant ils me laissent *incertain*. Incertain n'est pas le mot... Quand *cela* va venir, je trouve en moi quelque chose de confus ou de diffus. Il se fait dans mon être des endroits... brumeux, il y a des étendues qui font leur apparition. Alors, je prends dans ma mémoire une question, un problème quelconque... Je m'y enfonce. Je compte des grains de sable... et, tant que je les vois... — Ma douleur grossissante me force à l'observer. J'y pense ! — je n'attends que mon cri,... et dès que je l'ai entendu — l'*objet*, le terrible *objet*, devenant plus petit, et encore plus petit, se dérobe à ma vue intérieure...

« Que peut un homme ? Je combats tout, — hors la souffrance de mon corps, au delà d'une certaine grandeur. C'est

là, pourtant, que je devrais commencer. Car, souffrir, c'est donner à quelque chose une attention suprême, et je suis un peu l'homme de l'attention... Sachez que j'avais prévu la maladie future. J'avais songé avec précision à ce dont tout le monde est sûr. Je crois que cette vue sur une portion évidente de l'avenir, devrait faire partie de l'éducation. Oui, j'avais prévu ce qui commence maintenant. C'était, alors, une idée comme les autres. Ainsi, j'ai pu la suivre. »

Il devint calme.

Il se plia sur le côté, baissa les yeux ; et, au bout d'une minute, parlait de nouveau. Il commençait à se perdre. Sa voix n'était qu'un murmure dans l'oreiller. Sa main rougissante dormait déjà.

Il disait encore : « Je pense, et cela ne gêne rien. Je suis seul. Que la solitude est confortable ! Rien de doux ne me pèse... La même rêverie ici, que dans la cabine du navire, la même au café Lambert... Les bras d'une Berthe, s'ils prennent de l'importance, je suis volé, — comme par la douleur... Celui qui me parle, s'il ne prouve pas, — c'est un ennemi. J'aime mieux l'éclat du moindre fait qui se produit. Je suis étant, et me voyant ; me voyant me voir, et ainsi de suite... Pensons de tout près. Bah ! on s'endort sur n'importe quel sujet... Le sommeil continue n'importe quelle idée..... »

Il ronflait doucement. Un peu plus doucement, je pris la bougie, je sortis à pas de loup. »

1896

PAUL VALÉRY

POÈME DE FIONA MACLEOD

(WILLIAM SHARP)

La Prière des Femmes

Esprit qui fécondes les montagnes
Et qui planes sur la surface des eaux,
Et qu'on entend dans l'orage,
Empêche que les hommes ne jettent sur nous
Les yeux cruels du désir,
Et que la semence inique ne germe
Dans l'habitacle noir qui ressemble au tombeau
En sa désolation sombre...
Dont les femmes supportent la honte, la lassitude et la douleur
Pour faire rire les hommes,
Pour que la joie triomphe dans leur cœur
Et qu'ils s'en divertissent,
En se moquant de nous,
En se jouant de nous,
En nous foulant sous les pieds...
Nous qui les avons conçus et portés,
Nous qui les avons mis au monde;
Nous qui les avons nourris dans le flanc, et à la mamelle et sur
Nous qu'ils appellent Mère, *[les genoux ;*

Et Mère encore de leur femme et de leurs enfants :
Le jour où ils verront que nous avons les cheveux blancs ;
Que nous avons les yeux troubles ;
Que nous avons les lèvres resserrées par la souffrance ;
Que nous avons les seins creux et desséchés comme un mont stérile ;
Et que nous avons les mains usées par le travail ;
Le jour où, en nous contemplant, ils verront qu'ils nous ont détruites et que tout tombe en ruines —
Tout sauf le vent violé qui les maudit —
Tout sauf le cœur qui s'abstient... par pitié —
Tout sauf le cerveau qui vit et qui les condamne —
Tout sauf l'esprit qui ne sera pas à eux —
Tout sauf l'âme qu'ils ne verront jamais
Avant qu'ils ne se fassent un avec elle, et qu'ils ne lui soient égaux ;
Eux qui tiennent la bride mais ne dirigent pas ;
Eux qui, le fouet à la main, se laissent conduire ;
Qui, tout en nous appelant berger,
Ne sont que des brebis égarées qui bêlent sur la montagne !
O Esprit (et les Neuf Anges qui veillent sur nous,
Et ton Fils, et la Vierge Marie),
Délivre-nous de l'Outrage de l'Homme ;
Nous dont le lait fatigue les mamelles,
Nous T'implorons, aie compassion de nous !

FIONA MACLEOD (WILLIAM SHARP)

Traduit de l'anglais par THOMAS B. RUDMOSE-BROWN

POÈME

DE WILLIAM MORRIS

Chanson de Mort

I

Quel est ce cortège qui passe, allant du couchant au levant ? Et qui sont-ils, ces hommes graves, qui marchent d'un pas lent ? Nous apportons la réponse que les riches renvoient à ceux qui les sommèrent de s'éveiller et de comprendre.

Ce n'est pas un seul, ni des milliers qu'il faut tuer, pour assombrir l'aube qui point. Il faut nous tuer tous !

2

Nous leur avons demandé de gagner notre pain par une vie de labeur ; pour ce pain ils nous ordonnent d'attendre leur bon plaisir. Nous avons imploré la parole pour dire notre histoire de malheur. Nous n'avons pu parler : nous rapportons nos morts.

Ce n'est pas un seul, ni des milliers qu'il faut tuer, pour assombrir l'aube qui point. Il faut nous tuer tous !

3

Ils ne veulent rien apprendre, ils n'ont pas d'oreilles pour entendre. Ils détournent leur regard des yeux du sort ; leurs salles illuminées se ferment aux cieux qui s'obscurcissent, mais non au mort qui frappe à leur porte.

Ce n'est pas un seul, ni des milliers qu'il faut tuer, pour assombrir l'aube qui point. Il faut nous tuer tous !

4

C'est le signe que nous devons briser nos fers ; au milieu de l'orage il a gagné le repos du prisonnier. Mais le soleil qui se lève perce les brumes de l'aurore et nous fait voir le jour de la révolte.

Ce n'est pas un seul, ni des milliers qu'il faut tuer, pour assombrir l'aube qui point. Il faut nous tuer tous !

WILLIAM MORRIS

Traduit de l'anglais par THOMAS B. RUDMOSE-BROWN

LA MORT DE SIGALION

« Il y a deux sortes d'écrivains, disait Sigalion : ceux qui écrivent et ceux qui n'écrivent pas. »

Cet aphorisme, bu par un auditoire attentif à secouer sa chevelure, évoqua un murmure heureux, le bruit de la vague qui se gonfle et se brise; puis, ce fut le silence des ruisselets qui redescendent sur le sable, de la pensée qui s'en va rejoindre la pensée montante et mourir en elle.

« Il y a deux sortes d'écrivains qui n'écrivent pas, dit encore Sigalion : les impuissants et les dédaigneux. »

Le jeune océan résonna sous une tempête de joie ; les flots, fous d'ironie, sautaient comme des chèvres et crevaient comme des nuages. Les dédaigneux manifestaient leur contentement quotidien d'avoir entendu, une fois encore, le verbe définitif.

Dans sa jeunesse, à l'heure des fleurs, Sigalion avait vécu de longues et tristes nuits à lutter contre la rebellion de son génie muet ; il avait douté de sa destinée, songé à d'autres métiers. Enfin, fuyant vers les pays où la vie est douce, où l'air est pur, où la pensée s'enivre de l'exaltation de la nature il avait entendu, un soir de

paix solitaire et grave, la voix délicieuse de la Parole intérieure :

« Dédain ! Dédain ! »

Quand il revint vers ses amis, il leur montra ses mains vides, avec simplicité.

Jadis, que de fois il avait dû expliquer au doute anxieux d'une jeunesse ardente, les mystères de son œuvre future ! Que de soirs passés doucement au commentaire du vers suprême :

Demain marche dans l'ombre avec des roses plein les mains !...

flamme de gloire érigée à la cime hypothétique de la Tour ! Soirs d'enfance, soirs d'illusion : maintenant, il se taisait et souriait. Parfois, on l'entendait murmurer :

« Rien ! Rien ! »

Un jour, il se dévoila :

« Rien ? Non ! J'admets le distique, mais ciselé par le poète lui-même sur les lames d'or d'un coffret royal. »

Plus tard, il compléta sa confession oraculaire.

« L'art véritable, c'est la vie ! »

La troisième de ses paroles, proférée après un nouveau silence de plusieurs semaines, acheva de livrer au monde la pensée de Sigalion :

« Les sens sont les vrais et les seuls outils de l'artiste. »

Il ajouta :

« Vous possédez dorénavant mon évangile. Je me tais. Je me consacre tout entier à l'art, c'est-à-dire à la vie ! ».

La gloire de Sigalion franchit la porte étroite des

cénacles. Il était beau. Les femmes le voulurent ; elles aimèrent le poète de la vie ; l'art leur parut très facile à comprendre.

Cependant, il resta fidèle à ses disciples, et pas un jour ne s'écoulait qu'il ne les eût assemblés et fortifiés dans le noble dédain du détestable labeur de l'écriture, « par lequel les plus neuves et les plus audacieuses pensées sont toujours trahies ».

Quoiqu'il parlât peu, il permettait la parole. Trop légère pour déterminer des contours précis, elle n'enserre pas l'idée dans une prison ; elle trace un vaste cercle où l'imagination joue avec plaisir, sans être dominée par la peur des gestes définitifs irrévocables. Les dédaigneux parlaient. En moins d'une soirée, des poèmes, petits germes soufflés par le vent, prenaient racine, grandissaient à la taille des plus beaux arbres ; alors, à coups de hache, on en faisait des tronçons et chacun en emportait un morceau chez soi. Forts des livres qu'ils auraient pu faire, les dédaigneux acquéraient les droits du critique absolu et négateur. Ils haïssaient tout, enfouissaient tout dans les catacombes d'une nécropole grandiose ; ils avaient une manière de refaire un livre en quelques phrases méprisantes, qui abolissait à jamais l'œuvre échouée sous leurs pieds. Avant tout, ils se montraient impitoyables pour celui de leurs frères qui rompait le pacte du silence. Pour un petit « jeu allitératif » en prose limitée, Sigalion, terrible et dur, chassa de l'Eglise un des Dédaigneux les plus abstraits et les plus hautains.

Des années s'écoulèrent. Le Maître vieillissait. Selon

un mot si heureux — mot d'un soir de fête et d'abandon : « L'alcôve est le cabinet de travail du poète de la vie », Sigalion avait beaucoup travaillé. Le poème de sa vie se fanait. Il commença d'avoir des soirées moins diaprées ; ses aphorismes, sortis trop vite des lèvres indécises, tombaient sur leur queue immédiatement, couleuvres endormies. Ses galanteries se faisaient discrètes ; piquées au vif, elles défaillaient. Il cessa d'être désiré ; on finit par le craindre. Un jour, il fut évident que Sigalion vivait sa dernière strophe.

Sa mort fut belle.

Il dit, sur le ton de dignité triste qui convient aux aveux suprêmes :

« Etant tout jeune, avant de connaître ma vocation... un livre... un tout petit livre... oh ! sous un pseudonyme... quelques vers... trente, quarante, peut-être... pardonnez-moi ! »

Cette confession émouvante troubla tous les cœurs présents ; des femmes pleuraient : des jeunes gens se serraient les mains fiévreusement.

Sigalion répéta :

« Pardonnez-moi !... Mais surtout vivez ! Vivez le poème de la vie ! »

On l'entendit encore murmurer dans le frisson de la dernière minute :

— « Je meurs étouffé par les idées ! »

REMY DE GOURMONT

DIALOGUE TRAGIQUE

ELLE

Ferme les yeux ; je viens t'apporter la douleur.

Tes yeux adolescents, parés d'erreurs légères,
avaient cru se fleurir aux yeux de l'Etrangère
qui passa, grave et belle en sa haute pâleur
parmi l'aurore épanouie en la feuillée,
riche d'une heure émerveillée...

Ami, je viens en triste messagère !
Tu fus pour elle l'instant d'un rire,
ou d'un rêve que vit l'avrillée...
Pour un autre elle rit, qui peut-être en soupire ;
mais du songe d'aimer elle s'est réveillée,
et la rose, l'humide rose du baiser
qui fut douce aux secrets sourires de sa bouche,
la rose du baiser que tes lèvres ouvrirent,
au gré de tous les vents elle l'a défeuillée.

O frère ! la trop rude peine qui te touche
est ma peine ; et je pleure, hélas ! agenouillée
vers toi qui détournes la tête.

Mon frère ne m'entends-tu pas ?
Ecoute, écoute ! c'est moi, la sœur
en vain méconnue et blessée,
oublieuse du jour où tu l'as délaissée
et qui hait la victoire où tu n'es pas vainqueur.

Je mêle mon triomphe en pleurs à ta défaite;
je soutiendrai ton front découronné de joie
et je me penche, avec toutes mes larmes
vers toi, frère, vers toi,
pour baiser tes lourds yeux hantés par le malheur,
triste mortellement d'avoir meurtri ton cœur...

. . . .

Ecarte, de ton front abandonné, tes mains ;
repose ainsi, blessé, entre mes bras fidèles.
Laisse errer les regrets du lointain
autour de toi, comme des ailes...
Pareils aux hôtes légers de l'air
qui mêlent, démêlent leur vol diaphane
et se fondent parmi la buée de la plaine,
ainsi, tout près de moi, dans la caresse de mon haleine,
laisse errer, laisse errer les regrets du lointain;
laisse glisser leur charme incertain :
autour de toi, selon l'heure qui plane,
c'est le rêve, et la ligne évasive d'une aile,
et la brise où frémit à peine
la vie aux fragiles membranes...

Ami, ne le savais-tu point ?
le souvenir des pleurs te sourira demain,
et moi, te berçant de mes mains,
parfois je songerai qu'une ombre fraternelle
cherche mon ombre errante au soleil des chemins.

Le sais-tu, frère ingrat, que ma douceur rebelle
a connu ton oubli sans t'oublier jamais ?
Je fus celle qui rit, sanglote et rit encore
de toute son âme enfantine et belle
vers des yeux défleuris de clarté, qui l'ignorent.
Tu me fuyais ; et moi, comme une sœur, j'aimais.

J'étais grandie, enfant de ta pensée,
— et moi-même, je m'en étonne —
pour nouer sur ton front des mains de fiancée,
et j'étais celle qui vient et se donne,
pleure en sa chevelure à ses doigts enlacée,
ou chante du baiser distrait qui la console.

Grave si tu le veux, ou futile et frivole,
regarde, je suis toujours telle...
Mais tu ne m'as pas vue, ô frère, jamais vue !
Sais-tu qu'une langueur ardente et méconnue
s'apparie en mes yeux à la mer immortelle ?
que mes désirs, pareils à des murènes d'or,
glissent parmi ces eaux rivales de l'azur
dont nul n'a pénétré les abîmes obscurs ?
et sais-tu... Mais regarde ! les nœuds de mes boucles

sont des serpents de feu qui vibrent d'étincelles,
et cette pulpe frémissante et rouge
est ma bouche, qui s'offre à ta lèvre épuisée,
pleine des plus secrets baisers!

Tu ne sais pas les voluptés que veut ma bouche...
ni que mes souples mains s'étirent en caresses,
étirent des tourments d'amour inapaisés
dont le délice crie en un sursaut farouche...

Veux-tu qu'entre mes bras s'étouffe ta détresse?
L'étrangère est partie et ne reviendra plus!
Folle amante mieux qu'elle, et plus qu'elle subtile,
je soumettrai parfois tes vœux irrésolus
et je serai l'esclave de ton ivresse
si l'amour consumé reclôt sa fleur stérile.

Mon front sera pudique, et mes yeux dissolus.
Oh le sais-tu, frère, le sais-tu,
que mes baisers sont comme des vagues
et que tu te perdrais en leurs vivants reflux?...

Elle?... Mais sa beauté fut une arme inutile,
elle qui dut te fuir sans lasser ton courage,
ô mon amant, ô mon tout-puissant roi!
et j'en ris! ah j'en ris, toute faible en tes bras.
Elle..... M'écoutes-tu?
Lève le front, regarde-moi.
Je veux te...
Honte à toi, misérable, tu pleures!

Honte à toi, cœur de femme, cœur de lâche,
honte à tes larmes qui m'outragent !
Aveugle qui n'as vu la beauté sous tes pas,
honte encore, honte à toi,
à toi, vil esclave, oh ! à toi
qui gardes ta pitié pour ta propre douleur
et donnes ton mépris au mal dont je me meurs !

Hélas, hélas !... oh honte, honte
pour moi, ta triste sœur,
pour ce mortel amour, pour ce cri de ma chair
que je crie, que je crie sans que rien y réponde,
et ce front avili que je voulais si fier
et la révolte de ma douleur
hélas, hélas ! que rien ne dompte...

Oh larmes, convulsives larmes,
mes faibles larmes sans courage
où s'épuise tout mon effort...
Larmes, oh larmes, sur ma douleur,
larmes vers toi qui m'écoutes, vers toi,
mon frère,
et honte, honte, hélas honte encore
pour ton impitoyable sœur
qui lit en vain l'angoisse aux plis de ton visage
et ne t'épargne pas !

Laisse-moi, maintenant, dans ton sein,
cacher mon front, mes yeux qui n'ont pas vu

et toute ma face d'où tombent en vain
les larmes, comme le fade sang d'une blessure...
Laisse-moi, dans les plis mouillés de ma chevelure,
voiler la nudité de mon orgueil déchu,
et que les boucles qui se tordent
te dérobent ma bouche où déborde le flot
des cris, et laisse-moi, laisse-moi mordre
toute l'écume de mes sanglots
et ce lourd flux qui monte, retombe et s'écroule
en moi, comme une amère, une écœurante boule !...

Oh honte ! Honte ! Honte !

LUI

Pourquoi veux-tu voiler tes yeux,
voiler ta bouche
dans les boucles que tu déroules,
comme l'arbre vivant de ta chair
garde en ses mousses d'or un fruit mystérieux ?
Ecoute, ma sœur : relève-toi
et sois remerciée en tes lèvres cruelles ;
car ainsi, lorsque je te vois
palpitante, blessée et sans force en mes bras,
ma douleur, attentive à tes pleurs qui l'appellent,
hésite, et se détourne lentement de moi.

Honte, me disais-tu ? et pour toi-même, honte ?
Regarde sur nos fronts planer la courbe bleue

limpide, suspendue aux abîmes de Dieu
en la limpidité stérile de l'éther.
Rien n'est pour elle, de mer en mer,
de monde en monde,
que la chute du soir, que l'élan de l'aurore,
et l'éternel et grave effort
d'une Flamme, jamais étouffée, qui veut être.

Sans nul effroi, sans nulle honte,
sous d'inertes fardeaux de nuit
elle lutte, chancelle, défaille,
et soudain elle a resurgi
l'inextinguible et triomphale Flamme !

Parfois, dans les forêts que hante son haleine
un arbre, soulevé d'un souffle ardent et fort,
comme en vertige, se penche et tombe,
et le tronc colossal foule d'un poids de mort
la Flamme, la dévastatrice de l'ombre
qui l'illuminait jusqu'au faîte.
Mais elle resurgit encore,
plus grande du géant vaincu qu'elle dévore,
l'indestructible et haute Flamme !
soudain debout sur sa conquête
comme une éblouissante et terrible guerrière
qui marche par bonds furieux
avec le vent dans ses cheveux
et qui pointe le glaive et brandit la bannière,
et dont la bouche d'or a des cris de lumière !

Cessons nos larmes. Sois fière et forte,
toi qui fus visitée par l'héroïque Flamme,
puisqu'un souffle en son âme incandescente emporte
ton souffle de vie jusqu'aux cieux.

Sois humble et orgueilleuse, ô sœur qui l'as connue
tout entière étreignant ta force toute nue.
Car la Victorieuse est la fille de Dieu.
Aux fibres de ta chair frémissante elle trame
des fleurs de sang, les fleurs d'une pourpre éternelle!
Tes yeux sont plus profonds; tes lèvres sont plus belles.
En ton cœur à jamais adolescent de femme,
de tremblantes clartés sous les larmes s'éveillent.
Toi qui n'as pas menti lorsque parut la Flamme,
tu verras les brasiers où brûle ta douleur
propager sous ton front la secrète splendeur
d'un rêve que toujours d'autres rêves prolongent...

ELLE

Hélas! est-il en nous deux fois le même songe?

ALBERT MOCKEL

JOUETS DE PARIS

Les Dominos

Ils vivent dans l'atmosphère enfumée des cafés et ils ont tous un habit noir.

Le double-six est important comme un bourgeois parvenu; l'as-et-blanc porte un monocle et les cinq ont l'air macabre.

Eternellement en demi-deuil, les dominos sont veufs et ils jalousent le jeu de cartes à cause d'Argine ou de Pallas.

Chaque soir, depuis dix ans, à la même heure, on les retourne sur la même table; ils passent sous les mêmes doigts, ils sentent les mêmes haleines et ils entendent les mêmes choses.

Peut-être songent-ils que la vie est grise et monotone, les dominos, car leur ivoire jaunit comme le front d'une vieille fille.

On les couche, les uns contre les autres, dans une longue boîte d'acajou; mais seul le double-blanc se met en chemise.

La Lettre A

C'est une échelle double sur laquelle il faut passer pour arriver aux autres lettres.

a est long ou bref, majestueux ou pansu, et parfois il porte un petit chapeau.

a c'est la première leçon ; c'est la fissure par laquelle rentre le talent ou la pédanterie.

a c'est toute l'enfance ; c'est le parfum des jouets, les genoux d'une maman et c'est l'odeur de colle du vieux livre d'images où trois petits cochons sautent à la corde.

Les Almanachs

Les almanachs et les corbeaux arrivent en hiver.

Le facteur passe dans la rue comme une aiguille dans une étoffe, il entre sous chaque porte et distribue l'almanach nouveau.

Tout le monde aura le sien.

L'almanach du facteur est officiel.

L'année s'y montre d'un seul coup. Les mois se suivent en colonnes. Les dates semblent des additions et son carton qui sent le corps de garde, entassé en pile, d'année en année, ne ferait pas à un vieillard une vie haute de trois pouces.

Je lui préfère l'éphéméride, l'éphéméride rebondie comme une taupe, l'éphéméride enceinte de douze mois, l'éphéméride qui cache jusqu'au dernier moment son année nouvelle sous un chromo bon enfant.

Les jours s'envolent en papillons; il n'en part qu'un seul à la fois.

L'éphéméride rajeunit et chaque fois qu'on lui arrache un feuillet, elle vous apprend qu'il y eut une

guerre des deux Roses, que le Soleil est dans le Capricorne ou qu'Epaminondas est mort.

La Vieille Cour

La cour de la vieille maison où le soleil ne rentre pas est pleine d'ombre et de mystère. Toutes ses fenêtres sont closes, de blancs fantômes se dressent derrière les carreaux, d'étranges lucarnes percent les murs où grimpent des gouttières et surgissent des plombs.

Sous le toit, près du ciel, un oiseau qui ne chante pas se balance dans une cage d'osier et plus bas, sur une allège étroite, un pot-au-feu de terre à couvercle rouge semble un nain bizarre et ventru.

Tout cela vieillit depuis cent ans dans la tristesse et le silence ; l'herbe veloute les pavés où ne résonne aucun pas.

Aujourd'hui pourtant une porte grince, une porte grince sur ses gonds comme une bête que l'on dérange et un aveugle, tiré par un caniche, pénètre soudain dans la vieille cour.

Une romance sentimentale, une ancienne romance d'amour et de roses fanées s'envole de sa barbe fauve...

Alors tout près du ciel, dans la cage d'osier, l'oiseau qui ne chantait pas se met à chanter, les fenêtres s'ouvrent, la marmite tend ses oreilles et un petit nègre qui surgit d'une lucarne éclaire toute la cour du rire de ses dents blanches.

La Poutre

Une poutre traverse le grenier dans toute sa longueur.

Autrefois c'était un arbre, un bel arbre vêtu de mousse dont les rameaux chantaient, et ce n'est plus maintenant, entre deux murs, qu'une solive hérissée de clous.

Une foule d'objets étranges, bannis de la maison, saccrochent à ce bras puissant et qui saura jamais le passé de cette vieille armure ou de cette viole sans cordes?

Et tandis que l'œil fixé sur la charpente, tu songes tristement au destin des choses d'ici-bas, tu ne peux t'imaginer ce qu'elle a envie, cette poutre massive, de se laisser tomber lourdement sur ta tête.

Le Marchand de Robinets

Dans la rue sans soleil passe le marchand de robinets.

Il arrive lentement du lointain, il crie devant chaque maison et fait suivre son cri du chant d'un instrument aigre.

Il passe ainsi depuis toujours, chaque lundi, à la même heure. Il vient du même point, il va vers un même but et jamais personne ne l'arrête.

Existe-t-il, en vérité, cet étrange être que l'on entend? Existe-t-il cet être singulier qui, sans raison, crie à tue-

tête, dans le matin : « les robinets, les robinets », comme on crierait les artichauts ou les oranges.

Je ne l'ai jamais vu.

Je m'imaginais, depuis mon enfance, à cause sans doute de sa pratique de fer blanc, que cela devait être quelque fantoche aux oripeaux clairs, quelque Polichinelle énorme et bossu avec une fleur dans la barbe, qui regagnait son domicile en titubant après avoir fêté dimanche.

J'ai soulevé le rideau et je ne vous dirai point ce que j'ai vu.

Maintenant lorsque j'entends passer le personnage, son chant aigre me verse du vinaigre dans l'âme ; sur les trois notes acides de sa voix de fer blanc, il me crie que j'ai perdu mes illusions.

Je me bouche les oreilles, mais ce cri-là rentre par les yeux... Et il me semble que je suis au pain sec.

Le Nourrisson

C'est un gros saucisson de linge car il n'a pas encore de jambes.

Son corps a l'odeur du pain chaud, sa tête est toute rouge et de sa bouche, qui gargouille, s'échappent des bulles de salive.

Il est plus chauve que s'il avait cent ans ; ses yeux sont d'un bleu de faïence et il se plaît à mordre, avec ses gencives, quelque hochet d'ivoire ou bien un chien de caoutchouc.

Il se promène dans les bras de sa mère; il dort le jour et pleure la nuit; il veut attraper les lumières et quand il grimace on dit qu'il fait la risette.

Ses petites mains, les cinq doigts écartés, s'agitent sur sa face comme deux crabes roses et si tu le regardes il t'empoigne le nez et t'appelle papa.

Le Marmot

Il se nourrit d'un roman d'aventures et il est imaginatif.

Le marmot pend un sabre de fer blanc à la bretelle de sa culotte, il brandit un pistolet et il couronne son front des plumes arrachées au plumeau.

Le marmot représente, à lui tout seul, une horde d'Iroquois et une armée d'Européens.

Le marmot fait irruption dans le cellier en poussant des cris terribles, il s'embusque derrière une futaille, tire sur des sacs de pommes de terre et ce sont des pétarades, des conciliabules secrets et des complots d'anthropophages.

Lorsque le soir tombe et que les ombres deviennent étranges, le marmot s'effraie de son propre bruit. La voix se fait rauque, les citrouilles cuivrées sont de vrais Peaux-Rouges et, n'osant plus quitter la place, le marmot tremble dans un coin sous sa couronne de plumes.

Le Moutard

Son cadet c'est un marmot et son aîné un gamin.

Le moutard a les cheveux ébouriffés, une face barbouillée de réglisse d'où sourdent deux oreilles, comme les anses d'une marmite. Le moutard a les mains sales, le nez morveux et des bas troués.

Il vit saucissonné dans un tablier noir que sangle, sur son ventre, un ceinturon de cuir. Sa casquette est dans un arbre ou bien dans le ruisseau, mais jamais sur sa tête.

Le moutard part quelquefois à l'école, il promène deux livres au bout d'une courroie et il arrive après la classe.

Le moutard prend les oiseaux au piège. Il fait de ses doigts malpropres des pieds de nez aux vieux messieurs qu'il suit, aussi, en leur tirant la langue.

Le moutard attache des casseroles à la queue du chat, cache le balai de la concierge, seringue, d'une fenêtre, de l'encre sur les passants. Il crache dans les plats, tire les oreilles du chien et pisse sur sa petite sœur.

Le moutard n'a pas d'amis de son âge; on ne sait jamais d'où il sort, plus on le lave, plus il est sale, et c'est lui qui approvisionne de poux le reste de sa famille.

La petite Touche-à-tout

La petite Touche-à-tout porte des jupons courts ; de longs cheveux tombent au milieu de son dos, et une

large ceinture de soie pose un gros papillon sur sa hanche.

La petite Touche-à-tout a la grâce des jeunes animaux, des jambes nerveuses, des gestes vifs de ouistiti et, même quand elle est au repos, son corps frémit comme une friture.

La petite Touche-à-tout ne peut voir un objet sans le changer de place, un bouquet sans lui prendre une fleur, du papier sans faire un bonhomme, une pipe sans souffler dedans ; elle demande au bossu ce qu'il a dans sa bosse, questionne le borgne sur l'œil qu'il a perdu ; elle parle à tort et à travers, sans s'inquiéter, comme une source qui jase...

La petite Touche-à-tout a mauvaise tête mais bon cœur, ce qui permet la tyrannie. Ses yeux bleus sont longs comme un jour de juillet, et dans sa voix charmante, qui rappelle celle de Lavallière, on entend crier des moineaux effrontés.

La Bouilloire

Dans la chambre attiédie de fièvre il y a une bouilloire qui chantonne.

Elle a l'air de couver, comme une petite poule de porcelaine blanche, la veilleuse aux gros yeux de lumière et un peu de vapeur s'échappe de son bec.

Elle est pleine de tisane chaude, la bouilloire vigilante, mais ce n'est pas sa tisane, mais sa chanson qui soulage et qui berce le rêve du moribond.

Elle chante, chante, en se pressant comme une folle ; elle chante que le printemps est revenu, qu'un ruisseau jase là-bas et que les arbres sont légers d'oiseaux. Elle chante que le vieux rosier qui s'accroche en squelette au mur de la chaumière est couvert de roses rouges et que les ruches frissonnent ; elle chante que le soleil brûle la plaine et met de l'ombre sous les pommiers...

Dans la chambre attiédie de fièvre, la petite bouilloire de porcelaine chante, chante sans cesser comme un rossignol à qui on a crevé les yeux.

La Promeneuse

Quand tu marches ta robe murmure comme une ruche pleine d'abeilles et tu laisses sur ton chemin le parfum de la violette.

Quand tu marches, tous les génies de la dentelle, du tulle et les follets des rubans voltigent dans l'air que tu déplaces.

Quand tu marches, au rythme de tes pas, la blancheur de ton jupon apparaît comme l'écume d'une vague.

Quand tu marches, la pointe de ta mule grise se montre, en timide souris, sous les volants de ta jupe rose, et un petit griffon, hirsute comme un chrysanthème, suit ton ombrelle en te tirant la langue.

PAUL LECLERCQ

POÈMES D'ARTHUR SYMONS

TRADUITS PAR PAUL VERLAINE

Prélude aux London Nights

Ma vie est comme un music-hall,
Où dans l'impuissance de la rage,
Enchaîné à ma stalle par un enchantement,
Je me vois moi-même sur la scène
Danser pour amuser un music-hall.

C'est moi qui fume cette cigarette...
Et qui regarde les danseuses tourner, et pourtant
C'est moi-même que je vois
A travers la fumée de la cigarette.

Moi-même qui tourne et sautille,
Peint, douloureusement gai,
Une chanson vide sur les lèvres
Dans un rôle de jour de fête:
Moi, moi, cet être qui tourne et sautille.

La lumière flambe dans le music-hall,
La lumière, le bruit qui nous fatiguent.
L'heure suit l'heure, je les compte toutes,
Criardes et bruyantes.
Ma vie est comme un music-hall.

Aux Ambassadeurs

A Yvette Guilbert

C'était Yvette. Les joyeux Ambassadeurs
Etincellent, ce Dimanche de la fête des Fleurs.
Il y a des fleurs aussi, des fleurs vivantes qui éclosent
Une nuit ou deux avant que les parfums ne s'en aillent.
Et toutes les fleurs de toutes les voies de la cité,
Rient avec Yvette, ce jour des jours.
Rire avec Yvette ? Mais je dois d'abord oublier,
Avant de rire que j'ai entendu Yvette
Car les fleurs se fanent devant elle : voyez, la lumière
Meurt sur cette pauvre joue et la laisse pâle.
Et un frisson glacé me prend comme elle chante
La pitié pour les êtres humains dont on n'a pas pitié ;
Une tristesse au delà de toutes les larmes, des pleurs
Qui reproduisent les rides de la suprême grimace.

*

Prière à Saint Antoine de Padoue

Saint Antoine de Padoue, que je porte
Sur moi en effigie, écoute ma prière :
Bon saint qui trouves ce qui est perdu, je te prie,
Rapporte-moi mon cœur : je l'ai perdu hier !

*

Dans la vallée de Llangollen

Aux champs et aux prés encore !
Il y a un oiseau qui chante à mon oreille :

Messager, messager !
La verte chanson fraîche que je tiens à entendre :

Ce me siffle du haut d'un arbre :
Messager, messager !
C'est la voix du jour,
C'est la voix de l'herbe et des arbres.

C'est la joie de la Terre
Du haut du ciel, des arbres,
La voix d'un oiseau me chantant dans l'éclat du soleil :
Messager, messager !

ARTHUR SYMONS

Traduit de l'anglais par PAUL VERLAINE.

POÈMES ROYAUX

Le Roi fou

Le roi dément dont le palais, vide à jamais de danses et de musiques, s'érige, sous sa lourde bannière de soie fleuronnée de lys d'or, au plus haut de la terrasse d'où divergent vers l'horizon des allées infinies comme l'histoire des gloires du règne, pleure tel un petit enfant, parce que l'inexorable hiver a étreint les eaux et tué les roses de ses jardins.

Sur la glace terne des bassins où sont pris par la croupe, leurs ailes de bronze convulsées vers le ciel, cent monstres imaginés par des sculpteurs qui sont tous morts, et sur la neige mate des boulingrins où se tordent frileusement, sous la serpentine étreinte des lierres, des statues qui furent des dieux et des déesses, palpite le pâle crépuscule du soir.

Et dans cette solitude que nul pas n'a violée depuis que le roi proféra, une nuit de lune, son premier cri de folie, le vent soulève des tourbillons vagues comme des rêves de vieillard; et dans ce silence qu'aucun bruit n'a troublé depuis la chute furtive des dernières feuilles, murmure une fanfare lointaine comme un souvenir de batailles livrées en une autre vie.

Soudain, du fond de la pénombre colorée de rose et de sinople, le roi voit venir vers lui la défunte reine qu'il aima, dont le regard est plus terne que la glace des bassins et le teint plus mat que la neige des boulingrins; ses mules d'or, en cette soli-

tude, n'impriment aucune trace, pas plus que sa robe de pourpre ne répand aucun frisson dans ce silence.

Immatérielle en son manteau royal à ramages d'argent, elle se penche parfois pour cueillir, d'une main où flamboient des gemmes magiques, les fleurs imaginaires, amaranthes et asphodèles, qu'elle croit voir jaillir de la nappe glaciale de la neige ; puis, grave, elle les tend vers le ciel comme pour emplir leurs corolles de la dernière lumière du crépuscule.

Et lorsque, fantôme elle-même, elle a les bras lourds de ces fleurs qui ne furent jamais, elle va vers les boulingrins où frémit l'éternel jeunesse des statues et vers les bassins où s'est figé l'élan désespéré des monstres ; mais aux paroles d'incantation qu'elle leur souffle en tressant des guirlandes de rêves, les images restent sourdes ; et la reine retourne, pleurant, vers l'ombre d'où elle est issue.

Ce que voyant, le roi, qui se souvient que cette reine fut son âme, essaie de comprendre le mystère de son passé ; mais il ne sait plus même penser, et s'agenouillant dans la neige devant les dieux et les monstres, il se prend à murmurer à la tombée des ténèbres, des prières de petit enfant qui aurait peur. Là-bas meurt une fanfare lointaine comme un souvenir de batailles livrées en une autre vie...

Hécatombes

I

Du haut des degrés d'or du trône, le Roi dévastateur de ces siècles étendit sur la horde des captifs aux fronts cerclés de couronnes de fer le glaive fulgurant de la Loi.

Les harpes consacrées aux idoles, sous les doigts gemmés d'émeraude des vierges noires, tintaient en strophes de triomphe au plus profond des tabernacles d'ébène.

Et les esclaves vêtus de dalmatiques écarlates déferlaient, sous l'azur où palpitaient des vols de colombes, les plis de pourpre des étendards brodés d'héraldiques chimères.

II

Pourtant en le cœur du Roi chantait le souvenir de la conquête et de barbares ballades, apprises en les ruées et les chevauchées, lui bouillonnaient en écume aux lèvres.

Une brume de sang obscurcit ses glauques prunelles, et sous son casque où s'éployait l'essor d'une tarasque, éclata tout à coup la foudre des cavalcades de bataille.

Et d'un geste de despote sous lequel s'inclinèrent fastueusement les étendards, il fit proclamer par le fracas de mille fanfares la mort des captifs et l'incendie des tabernacles.

III

Affolés par le sonore tonnerre des cymbales de guerre, les vautours, ailes noires et serres sanglantes, tournaient parmi les âcres rafales des flammes et des massacres.

Sous la menace des glaives, les vierges noires, prosternées au pied des autels où bâillent les formidables idoles, emmêlent leurs lourdes toisons aux cordes détendues des harpes.

Et la lune rouge, au-dessus du trône d'or où se crispe, sous la pourpre flasque des étendards, le cadavre dominateur du Roi, défie l'immobile élan des héraldiques chimères.

Les Noyées

Blonde en sa simarre violette chamarrée de licornes d'or, la Princesse est venue, par cet augural crépuscule dont s'ensanglantent les bannières de toutes les tours, s'accouder au parapet du pont qui relie d'une arche de marbre, par-dessus le Fleuve des Pleurs, la cour des bêtes fabuleuses à la prison des captifs de son amour.

Et tandis qu'à gestes hiératiques elle avive du sang du soleil les gemmes magiques de ses bagues, voici qu'éclatent du fond des cours semées d'ossements le hurlement des chimères dont ses dompteurs arrachèrent les ailes, et de l'ombre des lucarnes où se tendent des faces vertes, la lamentation à mille voix de ceux que la trop charmante enchanta.

Mais elle, impassible sous le poids des joyaux d'Asie et d'Afrique qui furent le tribut de sa redoutable beauté, se mire, ailée d'un éventail dont les plumes en essor frôlèrent jadis les astres, au fleuve où semblent incessamment passer, indécis en le tremblement de l'onde, des cadavres de princesses aux simarres violettes chamarrées de licornes d'or.

La Princesse qui attend

I

En robe verte aux ramages de pâle argent, la Princesse, laissant ruisseler hors du filet de perles les boucles rousses de sa lourde chevelure, entoure de ses bras plus blancs que les plus

purs lilas de tout ce printemps le socle du cadran solaire où imperceptiblement s'allonge l'ombre des heures.

Et tandis que ses yeux céruléens guettent la fuite du temps, ses lèvres, qui semblent avoir humé le sang des grenades blessées, murmurent une très ancienne ritournelle où revient, enguirlandé des mots du doux langage d'amour, le nom d'un Prince qui partit jadis à la croisade.

Au fond des bosquets où tintent d'éternelles fontaines, mille oiseaux s'égosillant en leurs derniers gazouillis, pleurent le crépuscule qui saigne, telle une mourante passion, entre les pilastres des cèdres, et chantent la lune qui pâlit comme d'un chaste regret les nénufars des vasques.

Et tandis que les nues couveuses de ténèbres s'appesantissent peu à peu sur le crépuscule du soleil et l'aurore de la lune, la Princesse, sinueuse en sa robe verte aux ramages de pâle argent, baise le cadran dont elle ne peut plus voir les chiffres de cuivre. Car du côté de la lune, une trompette a sonné sous de triomphales bannières.

II

Une trompette a sonné sous de triomphales bannières. Et par les noires vallées qui mènent à la solitude où la Princesse, haletant d'une indicible espérance, attend l'advenue de celui qu'elle a pleuré tant de longues années, c'est le piaffement de gigantesques chevaux sur la pierraille des routes, et un tonnerre d'épées heurtant les cuissards des cavaliers de l'ombre.

Soudain la Princesse, qui s'est reprise à chanter la très ancienne ritournelle où revient un nom enguirlandé des mots du doux langage d'amour, a vu se dresser parmi les fleurs,

roses et lys, quelqu'un dont l'armure d'or bossuée d'escarboucle reluit même en la nuit. Et elle sait que son Prince est revenu de la croisade.

Les bras noués en ceinture autour de son torse, les lèvres tendues en corolle à ses baisers et les seins appuyés contre la froide armure, elle écoute la voix du Revenu qui, grave, lui dit ses victoires et ses défaites au fabuleux pays où les barbares chevauchent d'étranges monstres caparaçonnés d'écailles d'argent.

Mais ayant levé ses doigts tâtonnants vers le visage de celui qu'elle connut juvénile, elle y sent les hideuses balafres de mille batailles. Et voici qu'en le calme jardin où elle guetta tant de longues années la fuite quotidienne du soleil, elle se met à pleurer, ne sachant plus si elle doit aimer ou haïr l'homme qui pour elle a perdu ses années et sa gloire.

Les clairons se sont tus sous les bannières.

STUART MERRILL

PAGES

L'AQUARIUM

à Gustave Kahn.

Connais-tu le pays où fleurit le Silence ? C'est un franc d'entrée, — moins cher, mais aussi moins couru que l'Opéra, — et deux sous de vestiaire, car il pleut dehors, et fait-il ici pieusement et serviablement tiède.

Labyrinthe style de grotte, à patibulaires becs de gaz aux voûtes, corridors partis à droite, à gauche du vitré lumineux des compartiments sous-marins, — c'est l'Aquarium tournoyant dans son tous-les-jours de cave que scande de temps, seul, le piston de la machine hydraulique, — c'est l'aquarium où l'on assiste aux dessous les plus vierges, aux scènes d'intérieur les plus perdues des mondes en question, — silence ! comme dans une chambre de malade, l'honorable compagnie, c'est l'Aquarium que nous verrons un jour élevé à la hauteur d'une institution d'utilité publique.

Des landes à dolmens incrustés de joailleries visqueuses, — des cirques de gradins basaltiques où (chez eux, je vous prie !) des crabes d'une obtuse et tâtonnante bonne humeur d'après-dîner s'empêtrent en couples, avec de petits yeux rigoleurs de pince-sans-rire ; — oh ! ce haut plateau où, collée en ventouse, la Vigie

d'un poulpe, minotaure gras et glabre de toute la région !...

Puis des plaines d'un sable fin, si fin que soulevé parfois du vent d'un coup de queue d'un poisson plat arrivant des lointains dans un flottement d'oriflamme de liberté ! regardé passer par de gros yeux à fleur de sable, çà et là, et dont cela constitue même tout le journal...

Enjambés de ponts naturels, des défilés où ruminent vautrés les caparaçons ardoisés de linnules à queues de rat ; quelques-unes chavirées sur le dos et se débattant, mais peut-être bien d'elles-mêmes ainsi, pour s'étriller ? on ne saura jamais (et moi, serais-je donc si déplacé, sur le dos, parmi ces linnules ?)...

Et des champs d'éponges, d'éponges en débris de poumons, des cultures de truffes en velours orange, et tout un cimetière de mollusques nacrés, et ces précieuses plantations d'asperges tuméfiées et confites dans l'alcool du Silence...

Et la désolation de steppes occupées d'un seul arbre, foudroyé et ossifié, phalanstère d'occasion où colonisent sans prétentions des grappes d'hippocampes...

Et, sous de chaotiques arcs de triomphe désertés, des aiguilles de mer s'en allant comme des rubans frivoles...

Et toutes les zones sous-marines, vous ferai-je observer !

Des œufs de je ne sais quoi pendant, jusques à quand ? comme des gousses de haricots au bout de fils en vrille...

Et des migrations à la bonne aventure des nuclœus hirsutes, cils en houppe, autour d'une matrice qu'ils éventent dans l'ennui des longs voyages...

Et ces puits bien à part, gynécées plus perdus, laboratoires d'expériences plus mystérieuses, où flottent en ascensions, oh! elles vont se déchirer! des bulles peut-être enceintes, des bulles de gélatine bleuâtre contractées d'un même et perpétuel spasme diaphane...

J'en passe et des meilleurs.

Mais enfin, et à perte de vue, des prairies, des prairies émaillées d'actinies blanches, d'oignons gras à point, de bulbes à muqueuses violettes, de bouts de tripes égarées là, et ma foi s'y refaisant une existence, de moignons dont les antennes clignent au corail d'en face, de mille verrues sans but apparent; — toute une flore fœtale et claustrale, agitant vibratile l'éternel rêve digestif d'arriver à se chuchoter un jour de mutuelles félicitations sur cet état de choses...

Oh! Je sais ce qu'allez me dire, amis aplatissant vos nez sensuels à ces vitres! Oui comme on se met à leur place! ni jour, ni nuit, ni hiver, ni printemps, ni été, ni automne, et autres girouettes; du rêve dans les fientes mêmes du berceau, et de l'amour sans changer de place, au frais des imperturbables cécités, au frais, quoi!

On ferme! on ferme! — et remonter, s'en aller au grand jour boueux, frileux, fiacreux, mufleux, cagneux, catarrheux, véreux, et belliqueux de 1886!

Oh! avant qu'on ferme, vous êtes dans le sous-marin, et nous, nous desséchons de fringales supra-

terrestres ; voilà la différence que je voulais signaler. Et pourquoi les antennes de nos sens, à nous, ne sont-elles pas bornées par le Silence et l'Opaque et l'Aveugle ? et soupçonne-t-elle du flair, au delà de ce qui est permis chez nous ? et pompent à jamais à vide ? et que ne savons-nous aussi nous incruster dans notre petit coin pour y cuver l'ivre-mort de notre petit moi ? — Voilà ce que j'avais à dire, en quittant *ce monde de satisfaits*.

Maintenant, ô villégiature sous-marine, je ne ferai nulle difficulté d'avouer que nous avons, dans nos fringales supra-terrestres, deux fruits qui valent peut-être les vôtres : la tête de la trop aimée qui, épuisée, s'est close et endormie parmi les blêmes oreillers, bandeaux plats agglutinés des sueurs dernières, et bouche blessée montrant sa denture pâle dans un rayon *d'aquarium* de la Lune (oh ! ne cueillez, ne cueillez !), — et la Lune même, ce tournesol, aplati, desséché, à force d'agnosticisme...

Mais la trop-aimée est si près, et la Lune si loin ! — du moins à certaines heures. Bref, qu'est-il *de certaines heures ?* au lieu d'être toujours, toujours « l'heure » ? — Dialogue : Quelle heure est-il, je vous prie, vous qui passez ? — *Il est l'Heure*, va, *c'est l'Heure ;* — (et que cela veuille dire en même temps : Oh ! vous n'avez pas à vous presser !)

Oh ! même avoir à coucher par écrit ces choses, ces choses qu'une édilité soucieuse et éclairée devrait prendre sur elle...

JULES LAFORGUE

CURIOSA

VERS INÉDITS D'ÉPHRAÏM MIKHAËL (1)

I

François Villon

Pauvre, et de l'inconnu roulant à l'inconnu,
Le souffle du hasard l'apporta, demi-nu,
Comme un grain que le vent jette au fond des ravins ;
Dieu posa le génie à son front qu'il maudit,
Ainsi qu'au front du Christ la couronne d'épines,
Et, tombé mendiant, il se dressa bandit.

Le soir, quand la cité fermait son manteau d'ombre,
Quand le fleuve chantant sa cantilène sombre
Berçait le vieux Paris comme on berce un enfant,
La voix qui tout le jour râle sourde et profonde,

1. Ces vers que nous donnons à titre de curiosité furent écrits en 1882 et, sans doute, ne doivent rien ajouter à la gloire du grand poète. Ephraïm Mikhaël n'avait que seize ans lorsqu'il les composa. Mais, avant de rendre, dans *Vers et Prose*, un hommage plus éclatant à sa mémoire, nous n'avons pas cru sans intérêt de publier ces trois poèmes, qui furent le départ d'une belle œuvre.

La vòix d'en bas, montait en un cri triomphant,
Et les truands venaient, large vague qui gronde.

Ils allaient dans la nuit comme d'ardents démons,
Et le songeur parmi tous ces noirs compagnons
Poursuivait au lointain son rêve de génie.
Et tandis qu'ils marchaient avec un bruit de fer,
Parmi les cris de guerre et les cris d'agonie,
Il rêvait, comme Dante aux limbes de l'Enfer.

Puis, quand le Jour passait dans son long voile rouge,
Au milieu des bandits cachés dans quelque bouge,
Un rayon dans les yeux, le poète chantait;
Et, planant comme un aigle au-dessus de leur fange,
La Poésie alors, douce vierge, emportait
Leur pensée au néant sur sa grande aile d'ange.

II

Au Tombeau de Voltaire

Sous la voûte endormie où le flambeau tremblant
De sa lueur de sang empourpre le mur blanc,
Muet et morne ainsi qu'un autel sans prière,
Se dresse son cercueil de fleurs sèches chargé;
Et sa statue assise en sa raideur de pierre
Sourit, du vieux sourire à sa lèvre figé.

Et quand on entre là, plein de rêves sans nombre,
On ne voit pas planer sur le grand caveau sombre
L'austère majesté du cadavre dormant :
Car il a l'ironie à sa face flétrie,
Et quand on s'agenouille on croit voir vaguement
Son rire plus amer railler celui qui prie.

Oh ! tu n'as pas connu ce chant mystérieux
Que dit l'homme courbé sous la splendeur des cieux !
Oh ! tu n'as jamais vu, dans sa robe d'étoiles,
Passer, le front serein, la Nuit au regard d'or,
Et la nature folle, arrachant tous ses voiles,
Ne t'a pas enivré de son baiser qui mord !

Oh ! tu n'as pas rêvé, le cœur empli de fièvres,
Et le sourire en deuil qui soulevait tes lèvres,
Jamais sous le baiser ne s'est mouillé d'un pleur !
Car tu ne connaissais que la gaîté glacée ;
Et l'amour rayonnant n'était pour toi, railleur,
Que l'ivre tournoiement de la chair enlacée.

O rieur éternel ! C'est une âpre leçon
Que de t'avoir jeté sous ce noir Panthéon.
Dans la nuit des caveaux, tu n'as pas sur ta tête
Les astres d'or luisant ainsi que de doux yeux,
Toi qui ne savais pas sur la terre inquiète
Voir le ruissellement du grand ciel lumineux !

EPHRAIM MIKHAEL

POÈMES

L'Émigrant de Landor Road

Le chapeau à la main, il entra, du pied droit
Chez un tailleur très chic et fournisseur du roi.
Ce commerçant venait de couper quelques têtes
De mannequins vêtus comme il faut qu'on se vête.

La foule, en tous les sens, remuait en mêlant
Des ombres sans amour qui se traînaient par terre
Et des mains, vers le ciel plein de lacs de lumière,
S'envolaient quelquefois comme des oiseaux blancs :

« Mon bateau partira demain pour l'Amérique
Et je ne reviendrai jamais,
Avec l'argent gagné dans les prairies lyriques,
Guider mon ombre aveugle en ces rues que j'aimais ;

Car revenir, c'est bon pour un soldat des Indes !
Les boursiers ont vendu tous mes crachats d'or fin ;
Mais, habillé de neuf, je veux dormir enfin
Sous des arbres pleins d'oiseaux muets et de singes. »

Les mannequins, pour lui, s'étant déshabillés,
Battirent leurs habits, puis les lui essayèrent.

Le vêtement d'un lord mort sans avoir payé,
Au rabais, l'habilla comme un millionnaire.

Au dehors, les années
Regardaient la vitrine,
Les mannequins victimes,
Et passaient enchaînées.
Intercalées dans l'an, c'étaient les journées veuves,
Les vendredis sanglants et lents d'enterrements,
Des blancs et de tout noirs, vaincus des cieux qui pleu-
Quand la femme du diable a battu son amant. [vent,

Puis, dans un port d'automne aux feuilles indécises,
Quand les mains de la foule y feuillolaient aussi,
Sur le pont du vaisseau, il posa sa valise,
Et s'assit.

Les vents de l'Océan en soufflant leurs menaces,
Laissaient en ses cheveux de longs baisers mouillés.
Des émigrants tendaient, vers le port, leurs mains lasses
Et d'autres, en pleurant, s'étaient agenouillés.

Il regarda longtemps les rives qui moururent.
Seuls, des bateaux d'enfant tremblaient à l'horizon.
Un tout petit bouquet, flottant à l'aventure,
Couvrit l'Océan, d'une immense floraison.

Il aurait voulu ce bouquet, comme la gloire,
Jouer dans d'autres mers parmi tous les dauphins,
Et l'on tissait, en sa mémoire,

Une tapisserie sans fin
Qui figurait son histoire.

Mais pour noyer, comme des poux,
Ces tisseuses têtues qui, sans cesse, interrogent,
Il se maria comme un doge,
Aux cris d'une sirène moderne, sans époux.

Gonfle-toi vers la nuit, ô mer ! Les yeux des squales
Jusqu'à l'aube ont guetté, de loin, avidement,
Des cadavres de jours rongés par les étoiles,
Parmi le bruit des flots et les derniers serments.

Salomé

Pour que sourie encore une fois Jean-Baptiste,
Sire, je danserais mieux que les séraphins.
Ma mère, dites-moi pourquoi vous êtes triste,
En robe de comtesse, à côté du Dauphin ?

Mon cœur battait, battait très fort à sa parole,
Quand je dansais dans le fenouil, en écoutant
Et je brodais des lys sur une banderole
Destinée à flotter au bout de son bâton.

Pourquoi voulez-vous maintenant que je la brode ?
Son bâton refleurit sur les bords du Jourdain ;
Et, tous les lys, quand vos soldats, ô roi Hérode
L'emmenèrent, se sont flétris dans mon jardin.

Venez tous avec moi, là-bas, sous les quinconces.
Ne pleure pas, ô joli fou du roi;
Prends cette tête au lieu de ta marotte et danse.
N'y touchez pas; son front, ma mère, est déjà froid.

Sire, marchez devant; trabants, marchez derrière.
Nous creuserons un trou et l'y enterrerons.
Nous planterons des fleurs et danserons en rond
Jusqu'à l'heure où j'aurai perdu ma jarretière;
Le roi, sa tabatière;
L'infante, son rosaire;
Le curé, son bréviaire.

Les Cloches

Mon beau tsigane, mon amant,
Ecoute les cloches qui sonnent
Nous nous aimions éperdument
Croyant n'être vus de personne.

Mais, nous étions bien mal cachés:
Toutes les cloches à la ronde
Nous ont vu du haut des clochers
Et le disent à tout le monde.

Demain, Cyprien et Henri,
Marie, Ursule et Catherine,
La boulangère et son mari
Et puis Gertrude, ma cousine

Souriront quand je passerai.
Je ne saurai plus où me mettre.
Tu seras loin. Je pleurerai
Et même, j'en mourrai peut-être.

Oberpleis, mai 1902.

Mai

Le mai, le joli mai, en barque sur le Rhin,
Des dames regardaient du haut de la montagne.
Vous êtes si jolies ! Mais la barque s'éloigne.
Qui donc a fait pleurer les saules riverains ?

Or, des vergers fleuris se figeaient en arrière :
Les pétales tombés des cerisiers de mai
Sont les ongles de celle que j'ai tant aimée ;
Les pétales flétris sont comme ses paupières.

Sur le chemin du bord du fleuve, lentement,
Un ours, un singe, un chien menés par des tsiganes
Suivaient une roulotte traînée par un âne,
Tandis que s'éloignait, dans les vignes rhénanes,
Sur un fifre lointain, un air de régiment.

Le mai, le joli mai a paré les ruines
De lierre, de vigne vierge et de rosiers.
Le vent du Rhin secoue, sur le bord, les osiers
Et les roseaux jaseurs et les fleurs nues des vignes.

Leutesdorf, mai 1902.

GUILLAUME APOLLINAIRE

OÙ NOUS EN SOMMES

LE " VERS LIBRE " (1)

(Notes générales).

Aucuns de nos petits sauvages, comme on l'a vu, ne s'accordent sur le fameux *vers libre*. Pour les uns, il reste la seule trouvaille du symbolisme ; pour les autres, il en accentue l'abomination. Avec M. Mauclair, les nouveaux venus en assureront le triomphe ; avec M. Ernest-Charles, les symbolistes mêmes y ont renoncé. A la vérité, les uns et les autres parlent du « vers libre » comme des sourds.

Il serait bon de nous étendre sur certains points et de les fixer, sans entrer dans les détails, sans chercher dans cette revue d'ensemble, à préciser ainsi ces graves et primordiales questions de l'*unité* DU *temps rythmique* et de l'*unité* DE *temps métrique*, trop imparfaitement résolues encore. Et nous craindrons d'autant moins l'éternel reproche de nous arrêter avec plus de complaisance sur ces points que sur le reste, que ce sont ces points mêmes qui retiennent davantage l'attention injurieuse de nos critiques.

Il est d'abord nécessaire de formuler à la manière de Théodore de Banville :

1. Ces pages font suite à la partie intitulée *Technique* d'OU NOUS EN SOMMES qui parut dans le Tome II de « *Vers et Prose* ».

Article unique. — Il n'y a pas de *vers libre.*

Bien mieux : il n'y en a jamais eu et il n'y en aura jamais...

L'appellation « vers libre » ne peut avoir aucune signification, dans le sens nouveau comme dans l'ancien. Dans l'ancien, on sait qu'elle désigne une suite de vers de différentes longueurs. Mais chacun des vers ne gagne pas pour cela quelque liberté, et l'alexandrin reste ce qu'il serait sans ses voisins plus courts ou plus longs. Dans le sens nouveau, ou le vers perd sa figure distinctive s'il devient réellement « libre » pour n'être qu'une partie, résolue plus loin, du développement rythmique, et alors ce n'est plus un « vers » ; ou il garde sa netteté classique, et il ne peut être qualifié de « libre ». Les deux termes sont contradictoires.

Cette appellation n'est donc qu'une étiquette qui ne définit rien, même si l'on a soin d'employer le pluriel pour les vers de La Fontaine et le singulier pour les modernes. On est obligé de s'en servir puisqu'elle a passé dans l'usage, mais en sachant bien qu'elle est absurde, et d'autant plus qu'elle semble donner le droit d'être libre au hasard.

Or, il n'y a pas plus de hasard dans le vers libre que dans le plus rigide alexandrin : il ne tend qu'à substituer une loi organique interne à une loi extérieure mécanique.

Parenthèse à lire tout de suite. — (Il est bien entendu qu'en art, lorsqu'on se sert du terme *loi*, il ne peut être question, quelle que soit leur valeur scientifique réelle, de lois rigoureuses et d'une fixité astronomique, mais de simples *déterminantes générales* et de deux ou trois *principes*, non immuables bien qu'à peu près constants, dont la violation est facilement légitimée par des raisons passagères. Une loi en art n'est organique que si elle est souple).

Succinctement, rappelons et recassons certains clichés :

Cliché I. — Vous ne pouvez détruire l'alexandrin, fruit de l'expérience séculaire, instrument admirable parce que la science se trouve d'accord avec la tradition (12 : le plus grand commun diviseur ; 12 : limite du temps respiratoire ; 12 : dernière unité perceptible à la série ; etc...) pour qu'il constitue

notre mètre par excellence ; des chefs-d'œuvre l'ont consacré.

Réponse. — Le vers libre n'a jamais voulu détruire et ne détruit pas l'alexandrin. Dès l'origine symboliste, aux temps confus où l'on ne parlait que de liberté, on soutenait l'usage de cette complète résolution rythmique. Le vers libre lui permet seulement de profiter de toutes ses ressources et de prendre toute sa force à une place choisie. — L'alexandrin classique est un « accord parfait », on ne compose pas des suites harmoniques avec des successions ininterrompues d'accords parfaits. Trop de plénitude arrête l'action ; loin de renforcer l'expression, elle l'appauvrit. De là, l'hostilité sans cesse renouvelée contre le vers, de grands ou notables prosateurs, et non pas seulement des écrivains analystes fermés à la beauté verbale, mais des plus expressifs. La perfection racinienne ne serait-elle pas une faiblesse devant les centuples trésors d'un Pascal ou d'un Bossuet ?

Cliché II. — Victor Hugo a tiré de l'alexandrin et de toute notre métrique les effets les plus multiples. « L'art des vers, après la contribution capitale qu'il doit au génie de Victor Hugo, écrit M. Sully-Prudhomme, a reçu tout son complément, a épuisé tout le progrès que sa nature comportait. »

Autrement dit : Le vers libre brise sans utilité une tradition remplie jusqu'aux bords par le génie du grand poète ; on n'a plus qu'à boire après lui.

Réponse. — Le vers libre ne brise rien. Hugo se contente encore le plus souvent des apparences graphiques et syllabiques. Le vers libre n'entend user que d'éléments *vrais*. Il est plus traditionnel (1) que le vers de Hugo pris sous certains aspects rompus ; notamment, il met toujours d'accord la phrase et le rythme et, d'autre part, il développe seul les conséquences logiques des rénovations du poète lorsqu'elles existent réellement. Car Hugo ne prétendait pas à autre chose qu'au vers *brisé*, comme il l'écrivait à Wilhem Tennint ; ses nouveautés sont presque toujours moins d'homogènes figures nouvelles que des *rejets* sur l'hémistiche ; surtout,

1. Voir *Note 1* dans l'Appendice.

surtout les concordances sont rares ou fortuites entre les coupes d'un vers et les suivantes : la symétrie machinale extérieure reste maîtresse. Au contraire, le vers libre tient liée chaque onde du mouvement. Les vers libristes fécondent la tradition ; M. Sully-Prudhomme la stérilise.

Cliché III. — Le vers libriste ne peut être différent des autres artistes qui doivent plier leur volonté particulière à des règles impersonnelles que dictent les conditions physiques de nos sens et l'expérience générale. Cependant chaque vers libriste a sa règle propre qui, faute d'un guide impersonnel, n'a point de direction évidente pour tous. Il s'ensuit qu'il retombe dans les virtualités de la prose.

Réponse. — Quelle est la « direction évidente pour tous » dans les moyens employés par la musique, la peinture, la sculpture ? pourquoi la poésie, seule de tous les arts et contrairement à sa liberté originelle, souffrirait-elle la pauvreté de moyens qui, comme la versification, imposent *d'avance* des rapports égaux et constants ? et les « règles impersonnelles » picturales ou musicales en quoi sont-elles autre chose que des « principes généraux » sans cesse transformés par la mise en œuvre personnelle ? Le vers libre à son tour obéit à de véritables lois analogues phoniques et rythmiques, indépendantes des recherches propres à chaque poète, tandis que l'impersonnalité de l'ancien vers ne tient qu'à des *procédés*. Les académiques ne le voient point, parce qu'ils ont toujours pris de simples recettes historiques pour des lois physiologiques (1). Ces formules ne furent jamais que *subies* des bons poètes. Ils en tiraient des beautés, mais par l'application de lois d'équilibre et de correspondances, soit d'harmonie, soit de rythme, toutes différentes des symétries arbitraires, lois véritables celles-là, et générales suivant les phénomènes naturels de la parole rythmée, jeux d'accents, d'agglutinations et de timbres, sans lesquels n'eussent jamais pu naître à la poésie, comme disait André Chénier en un vers qui est un exemple,

1. Voir *Note 2* dans l'Appendice.

Les nombres tour à tour turbulents et faciles.

Le vers libre doit faire définitivement triompher le scrupule de ces lois intérieures traditionnelles sur les recettes puériles des grammairiens.

Mais il peut souffrir d'une virtualité apparente qui n'est pas celle de l'art, qui est celle du public dans sa période de déchiffrement.

Cliché IV. — Mettons que le vers libre ne soit ni vers ni prose, mais tout à fait indépendant ou tenant des deux, un moyen nouveau, spécial, d'expression lyrique. Cela ne détruit pas la raison d'être du poème en vers classiques, d'un côté et du morceau de prose, de l'autre. Cela favoriserait même notre penchant vers chacune de ces formes nettement délimitées.

Réponse. — Il faudrait d'abord prouver, dans le cas d'indépendance, que le vers libre ne se sert des éléments ni de l'un ni de l'autre ; ou que les éléments métriques et rythmiques du langage peuvent être d'une nature en prose et d'une autre en vers, ce qui n'est point, puisque vous prenez au hasard dans une page de prose des éléments versifiés et dans une page de vers des éléments prosés.

Mais au cas où le vers libre serait censé participer des deux modes, on serait obligé de reconnaître que lui seul a le privilège d'une forme nette et complète, la prédominance rythmique de la prose et la prédominance métrique du vers les privant l'un ou l'autre de toute l'énergie expressive telle qu'elle se manifeste en sa totalité dans la moindre parole émotionnelle, — la seule qui compte poétiquement. Cette parole n'existe que dans l'intégrité de notre élan physiologique, élan qui ne désunit jamais le mètre du rythme ou le rythme du mètre.

A la vérité, le vers libre est la parole même dans toute sa force d'origine ; la prose et le vers n'en sont que les divisions contre nature (1) pour des besoins pratiques ou pour des besoins artificiels.

1. Voir *Note 3* dans l'APPENDICE.

Que si l'on admet cette division commode dans l'examen historique, on constatera l'inutilité *pour le poème* de la prose ou des vers, parce que le vers libre combine et concentre toutes leurs ressources, EN LEUR DONNANT UNE VALEUR QU'ELLES PERDENT DANS CHACUN D'EUX.

Tels sont les principaux clichés qu'il importait, sans entrer dans les développements, de réduire comme il convenait. M. Sully-Prudhomme s'est plaint que, si l'on n'acceptait pas son *Testament poétique*, on n'ait pas pris la peine de lui répondre avec précision. On ne le fit point uniquement par déférence. Car M. Sully-Prudhomme ne cesse de prendre pour des lois absolues, en dehors de généralités acceptées de tous (1), des habitudes livresques, ou des routines de métier. M. Sully-Prudhomme est notre Saint-Saëns.

Récemment, il fut amené à fléchir dans ses affirmations ; et ceux-mêmes qui provoquèrent son *Testament*, comme M. Adolphe Boschot, et un codicille (2) comme M. Léon Vannoz, n'acceptèrent pas sa poétique.

De fait, la tyrannie du vers classique est définitivement vaincue par ce qu'on appelle le *vers libéré* dont M. Adolphe Retté, dernièrement (*Mercure de France*, nov. 1905), résumait en ces termes les conquêtes (3) :

1° L'alternance perpétuelle des rimes féminines et masculines n'est pas obligatoire ;

2° Le singulier peut rimer avec le pluriel ;

3° Pour un effet à produire, l'assonance peut quelquefois remplacer la rime ;

4° L'hiatus est permis, pourvu qu'il ne soit point cacophonique ;

5° Toute latitude est laissée au poète pour mobiliser la césure ;

6° On peut faire entrer dans une strophe des vers de mesures diverses, pourvu que la cadence générale de la strophe n'en souffre pas.

1. Voir *Note 4* dans l'APPENDICE.
2. Voir *Note 5* dans l'APPENDICE.
3. Voir *Note 6* dans l'APPENDICE.

Voilà qui est parfait. Eh bien, cela n'est rien du tout, — en étant excellent... (Je ne discute pas les timidités irraisonnées de plusieurs paragraphes). C'est excellent, parce que maintenant la route est grande ouverte à la véritable composition du vers libre que certains vers libérés feront d'ici peu mieux comprendre; cela n'est rien, parce que cela ne présente que des *facilités*, et que nos *libéristes* les pratiquent bien comme telles. Lorsque Gœthe disait à Eckermann en 1831 : « Si j'étais assez jeune et assez osé je violerais à dessein toutes les lois de fantaisie ; j'userais des allitérations, des assonances, des fausses rimes et de tout ce qui me semblerait commode... » ; il ne veut pas dire plus « facile », mais « commode » pour une plus large étendue d'expression.

Or, si les réformes suivies depuis vingt ans n'eussent dû aboutir qu'à des moyens non pas plus expressifs, mais plus abandonnés, c'eût été vraiment s'agiter dans le vide. Le poète, pas plus qu'aucun artiste, n'a besoin de « facilités » ; les anciens vers sont tyranniques non pour leurs règles étroites, mais pour leurs règles arbitraires. Jamais un vrai poète ne sera ou n'a été gêné par quoi que ce soit; et s'il commet des chevilles, c'est qu'il ne peut pas ne pas en commettre, et que les moyens d'art les plus indépendants ont leurs chevilles. Franc-Nohain a très bien démontré les chevilles du vers libre.

Mais le « vers libéré » (qui, en tant que « facilité » fut inventé par M. Jean Aicard, *Othello*, préface), a surtout ceci d'illogique, comme le vers de Verlaine, qu'il retient entre les vieilles mailles un « vers libre » déjà implicitement contenu dans le vers à rejets de Victor Hugo. Aussi va-t-il mettre à nu, très vite, les raisons profondes d'entière composition rythmique qui est appelée « vers libre ».

On verra qu'avec le « libéré » on obéit toujours à une syllabation mécanique et aux artifices pédants, aux « lois de fantaisie », de ces abominables « rhétoriqueurs » du XVe siècle, reprises par les *poétiqueurs* du XVIe, qui sont les vrais patrons de la versification française. Ces rhétoriqueurs démarquèrent simplement les traités languedociens du XIVe siècle. Les pauvres poètes français n'y furent pour rien et se sont laissé faire,

parce qu'il faut des circonstances bien spéciales pour que les poètes ne se contentent pas de l'instrument qu'on leur impose. La poésie lyrique française ne suivit donc pas le développement naturel (1) de ses origines, tel que l'alliance du vers rythmique latin et des rythmes de nos danses populaires l'avait préparé. En réalité, elle subit les martellements et les rivets métriques de la langue d'oc. Nos défenseurs de la vieille prosodie soutiennent avec de simples pédantismes de grammairiens les empiètements d'une versification étrangère !...

M. André Beaunier n'eut donc pas tort de nouer étroitement au véritable vers libre le symbolisme. C'était reconnaître une double tradition. Puis un art n'existe point sans une forme qui le porte, une forme réelle, vivante, qui ne soit pas un compromis. Cette forme progresse. « On ne peut considérer l'évolution du vers libre comme terminée, dit justement Gustave Kahn, mais seulement comme à ses débuts. » Les incertitudes de beaucoup et leur amour des compromis, qui ne permettent pas de profiter de toutes les ressources de la langue, prouvent en effet que, sur ce point spécial de la technique, il n'y eut pas plus de cinq ou six symbolistes entièrement conscients. Et à part deux d'entre eux, ceux-là connurent l'erreur de compter sur d'autres pour dégager de leurs œuvres les lois fondamentales, dédaignant toute action critique rigoureusement déduite pour quelques énonciations trop sommaires, quelques revendications inutiles ou quelques allusions élégantes et insuffisantes. On sait comment ils furent récompensés de leur discrétion.

Quoi qu'il en soit, un des grands honneurs des symbolistes fut le scrupule technique de leur art, ce qui est pour les artisans probes le souci de la matière, non dans la voie superficielle d'une tradition académique, mais dans le sens profond d'une tradition organique.

ROBERT DE SOUZA

1. Voir *Note* 7 dans l'Appendice.

APPENDICE

(1) TRADITIONNEL. — *Page 131.*

Il est très important de ne pas perdre de vue dans le vers libre l'évolution logique de la tradition. C'est à quoi nous nous sommes appliqué dans un livre de jeunesse : *Le Rythme poétique.* Bien que nous satisfasse l'examen dont il a été l'objet par tous ceux qui se sont préoccupés sans parti pris d'approfondir et de préciser les moyens techniques de la poésie française, on ne s'est pas suffisamment rendu compte du but général de l'ouvrage. Plusieurs ont pensé qu'il tendait simplement : 1° à nous assurer, avec les plus nombreuses variétés, la conservation d'un mètre fondamental, l'alexandrin ; 2° à démontrer toutes les possibilités rythmiques des différents mètres dans leur seule mesure syllabique. Il allait beaucoup plus loin, ainsi que le prouvent les derniers chapitres. C'est ainsi que M. Thomas-B. Rudmose-Brown s'est mépris sur bien des points dans l'attention qu'à travers sa remarquable thèse sur l'*Etude comparée de la versification française et de la versification anglaise* (Grenoble, 1905) il a bien voulu donner au *Rythme poétique.*

Seulement nous avions tenu à nous cantonner sur le terrain historique dont l'abandon par les vers-libristes pouvait avoir et a eu des conséquences graves.

En effet, les novateurs, partis à la fois de la liberté singulière promulguée par Banville et des ressources de la prose vantées par Baudelaire, ne s'apercevaient point, d'un côté — qu'ils ne détruisaient pas la théorie, à cette époque triomphante, des naturalistes (après Flaubert et avec l' « écriture artiste » des Goncourt) de la prose maîtresse de tous les modes d'expression ; d'un autre côté, — qu'ils laissaient entière la force de résistance, après huit siècles de preuves souvent superbes, du vers classique.

Il s'agissait de démontrer : 1° que la résistance d'un alexandrin immobile n'était qu'une apparence, qu'en réalité sa vie séculaire était due à une évolution organique constante, qui aboutissait au vers verlainien, dont les progrès étaient très imparfaitement recon-

nus à cette date comme de simples *libertés*, qu'ainsi le développement du vers verlainien par le vers libre était un travail même de l'organe classique ; 2° que la prose, en dépit de tous ses efforts, restait *virtuelle ;* 3° que cette virtualité pouvait être vaincue par le vers libre ne perdant rien des modes évolutifs de l'alexandrin.

Or des trois poètes qui se distinguaient alors par l'emploi chacun d'un vers libre personnel, M. Gustave Kahn, M. Jean Moréas, M. Francis Vielé-Griffin, le premier procédait par suites *harmoniques* plutôt que métriques et rythmiques, le second par *allongements métriques et enjambements* plutôt visuels, le troisième par suites de *rythmes*, à l'exclusion de presque tout mètre. Tous les trois réalisaient ce qu'on a bien voulu dénommer après nous des *laisses rythmiques*, coupées de strophes en *séquences*, insuffisantes à prévenir les prétentions de la prose « artiste ».

Ils l'ont si bien reconnu que M. Moréas doit sans doute pour une bonne part à son procédé, le moins rationnel des trois, de n'avoir pu retrouver l'ordre que dans un repos strict, et il suffit de comparer *Le Livre d'Images* aux *Palais nomades* et *La Clarté de Vie* ou *Amour sacré* au *Porcher* pour savoir comment cet ordre a été établi dans le vers libre définitivement constitué.

(2) Lois physiologiques. — *Page 133.*

Retenons le paragraphe qui, dans les conditions exposées par M. Sully-Prudhomme pour le concours qu'il fonda, résume ses affirmations :

« Le fondateur du prix ne prétend pas imposer aux concurrents non plus qu'au jury, la technique à laquelle il demeure fidèle d'un côté par conviction, de l'autre par habitude invétérée, car il ne la trouve pas irréprochable dans ses règles secondaires qui ne concernent pas le rythme. Quant à lui, il ne croit pas indéfinie l'évolution du vers ; il pense qu'elle touche à son terme dans les poésies de Victor Hugo. Il la considère comme la conscience progressive que l'oreille a prise d'une forme de langage dont elle est apte à jouir. Or il admet que cette jouissance comporte un maximum préfixé par la constance des conditions physiologiques de l'ouïe. A supposer même que ces conditions soient sujettes à varier, leur variation aussi lente que celle de l'espèce de la race, ne lui semble pas affecter notre littérature poétique. »

(3) Divisions contre nature. — *Page 134.*

Il est acquis encore aujourd'hui universellement chez les littérateurs que le vers et la prose n'ont et ne doivent avoir, par leurs éléments mêmes, rien de commun. On ne saurait trop insister sur cette erreur immense qui provient des classifications scolaires. Il n'y

a pas entre la prose et le vers une différence de *nature*, il n'y a que des différences *d'états*.

C'est tout ce que nous devons indiquer ici pour ne pas quitter le point « où nous en sommes ». L'approfondissement de cette question fondamentale appartient à l'avenir.

(4) Généralités acceptées de tous. — *Page 135.*

Celles-ci par exemple :

« Ce qui s'appelle un poème est une production littéraire dont la caractéristique est de susciter l'aspiration à quelque degré, directement ou indirectement, même par contraste, et dont la forme est un langage spécial, le langage le plus expressif possible. » *(Revue bleue,* 27 juin 1903).

Plus loin :

« La poésie exalte l'âme et la fait rêver. On peut la définir : « L'aspiration servie par la forme la plus expressive possible. »

Qu'on rapproche ces définitions des belles pages de M. Albert Mockel dans le premier tome de *Vers et Prose*, et l'on se demandera vraiment pourquoi l'on ne s'entend pas. M. Albert Mockel écrit :

« L'exaltation, oui, l'exaltation de nous-même, l'exaltation de ces rythmes secrets mais incompressibles que tout homme porte en soi, et qui sont ses *aspirations*, nées de ses *vérités vitales*... »

« ... Les aspirations sont illimitées étant indéfinies, avec elles, sans le savoir, nous vivons dans l'avenir. Et le souvenir lui-même, lorsqu'il y a poésie, n'est que l'image inverse d'une aspiration vers la beauté encore inconnue qu'on espère. »

Nous avions dit nous-même dans la conclusion du *Rythme poétique :*

« La poésie est l'affinement suprême des souvenirs ou des exaltations dont l'homme retrouve son existence. »

Or, M. Sully-Prudhomme, pour expliquer ce qu'il entendait par *aspiration*, avait dit :

« Ah ! je ne vois pas distinctement ce à quoi j'aspire, je ne sens que trop ce que c'est qu'aspirer.

« ... Sous le charme expressif des sons, notre mémoire s'éveille et notre imagination amorce à ces épaves qui flottent sur notre passé un rêve d'ineffable félicité. »

Et les mêmes expressions se retrouvent d'instinct sous la plume d'un savant dans l'analyse, il est vrai, d'un sens particulier :

« Ce vers... représente admirablement l'aspiration finale de l'âme, qui

déjà s'abreuve en esprit et en désir à la paix et à la félicité éternelle. » (*Des bases physiologiques de la parole rythmée*, par G. Verriest, p. 34, Louvain, 1894).

D'ailleurs Baudelaire avait déjà dit :

« Le principe de la poésie est, strictement et simplement, l'inspiration humaine vers une beauté supérieure, et la manifestation de ce principe est dans un enthousiasme, un enlèvement de l'âme, enthousiasme tout à fait indépendant de la passion qui est l'ivresse du cœur, et de la vérité qui est la pâture de la raison. » (*Notes nouvelles sur Edgar Poe*).

Ce qu'il y a de plus curieux c'est que même sur des *principes* généraux de technique nous ne pouvons que souscrire à des définitions comme celles-ci :

« Le rythme du langage est le lien chronique des temps d'arrêt de la voix sur les syllabes fortes, lien qui consiste dans un rapport tel entre les intervalles de ces temps que chacun de ceux-ci soit attendu de l'oreille et en satisfasse l'attente. » (*Testament poétique*).

Hélas ! on comprendra tout de suite pourquoi l'on ne s'entend pas à lire ce qui suit :

« Nous pouvons définir la régularité du rythme. Elle consiste en ce que la durée de la période qui commence est égale à la durée de la précédente conservée dans la mémoire, ou bien possède avec elle un commun diviseur ».

Autant d'erreurs que de mots, même si l'on admet que « la régularité du rythme » serve le *langage le plus expressif possible !* Un rythme peut être régulier sans avoir rien à faire avec une égalité de *durée* de deux *périodes* consécutives. Et comment un vers de sept syllabes succédant à un vers de douze, ce qui arrive, il me semble, fréquemment dans les anciens vers libres, posséderait-il avec lui un commun diviseur?

(5) Codicille. — *Page 135.*

Voici en quels termes M. Léon Vannoz résume les réformes « possibles » :

« Quand on aura accepté l'*e* muet comme muet dans les vers (quelle brusquerie !) ; quand on aura fait rimer les pluriels avec les singuliers du même son ; quand l'hiatus jugé tolérable dans l'intérieur du mot ne choquera plus, s'il n'est pas cacophonique, entre deux mots différents ; quand enfin on aura fait leur place aux accents toniques et qu'on aura augmenté d'une ou deux le nombre possible des coupes ou césures (quelle timidité !) on aura réalisé à peu près toutes les réformes techniques aujourd'hui possibles. » (« Les modes d'expression de la poésie ». *Revue bleue*, 14 nov. 1903).

On peut comparer ces « facultés » avec celles de M. Retté. Il va sans dire que M. Léon Vannoz fait plus loin bon marché du vers libre des symbolistes et croit découvrir, entre des expressions, *le vers et des suites rythmiques* éclaircies dès les premières notes techniques de M. Gustave Kahn.

(6) Vers libéré. — *Page 135.*

Divers jeunes poètes s'étant disputé dans *Gil Blas* la gloire d'avoir tué le vers libre, puis d'avoir instauré le *vers libéré* et créé l'expression même, nous avons écrit au directeur du journal la lettre suivante, insérée le 15 décembre:

Paris, le 14 décembre 1905.

Monsieur le directeur,

Voulez-vous me permettre de vous faire remarquer combien il est inutile que les plus jeunes poètes se disputent la paternité de la formule « vers libéré » ? Elle date, en effet, au moins, de *novembre 1886,* comme on peut le constater dans le petit avant-propos que mit M. Francis Vielé-Griffin en tête de ses poèmes, *Les Cygnes* (Vanier, éditeur).

Je crois qu'il est bon de le citer : il est bref et plein : « Une chose apparaît intéressante et, peu s'en faut, générale, quand on considère le mouvement poétique actuel. C'est ce que certains ont appelé « l'extériorité » du vers.

« C'est le vers libéré des césures pédantes et inutiles (notons bien que le poète ne veut pas dire de toutes césures, mais seulement de celles qui sont *pédantes et inutiles*). C'est le triomphe du rythme, la variété infinie rendue au vieil alexandrin encore monotone chez les romantiques ; la rime libre enfin du joug parnassien, désormais sans raison d'être, redevenue simple, naïve, éblouissante d'éclat, au seul gré du tact poétique de celui qui la manie ; c'est la réalisation du souhait de Théodore de Banville : « Victor « Hugo pouvait, lui, de sa puissante main, briser tous les liens dans les- « quels le vers est enfermé, et nous le rendre *absolument libre,* mâchant « seulement dans sa bouche écumante le frein d'or de la rime. » (Novembre 1886).

La constatation est sans doute pénible pour nos jeunes poètes, mais on n'y peut rien, c'est un fait : *Le « vers libéré » est né en même temps que le « vers libre », le « vers libre » est une conséquence fatale du « vers libéré ».*

Cela rend difficile évidemment l'alliance de l'évolution et de l'Académie; mais que faire contre un fait ? Rien, si ce n'est d'adopter les conclusions strictes de M. Sully-Prudhomme ou de reconnaître, en artiste sincère, toutes les conséquences des moyens qu'on emploie.

Les cris de mort ne suffisent pas encore heureusement à déterminer la mort même.

Veuillez agréer, etc...

(7) Développement naturel. — *Page 137.*

M. Alf. Jeanroy partant de l'ambiguïté du mot *césure* et de la *pause* qu'elle implique toujours pour certains ajoute :

« Cette conception étroite de la césure est celle du XVIIe siècle, et non du moyen âge, et elle n'a pas peu contribué à rendre monotone la versification de quelques-uns de nos poètes classiques. La fixité de l'accent suffit à marquer le rythme du vers ; c'est le poète qui doit en répartir lui-même les repos suivant l'effet qu'il veut produire ; le plus mauvais service à lui rendre est de lui imposer une règle mécanique qui le dispense de toute réflexion. » (*Les Origines de la poésie lyrique en France,* note de la page 352. 2e édit., Paris, 1904. Champion, éd.).

R. S.

LES LIBELLULES

La pipe au bec un paysan traîne
Un vieux cheval tout harnaché,
Une vieille en maugréant mène
Une chèvre blanche au marché.

A quoi, à quoi pensent ces gens ?
A tout, à rien, pas à ma peine,
Pourtant mon âme les va suivant
Jusqu'au soir gris qui les ramène.

Ainsi, hélas, on est tout seul,
Tout seul parmi tous ces villages,
Tout seul dans l'or crissant des meules
Et tout seul sous les cieux sans âge.

Et l'on serait triste à mourir
Si les libellules ne dansaient
A la gloire des mondes cassés
Le ballet des temps à venir.

ANDRÉ SALMON

NOTES

« Le Feu » et « Poésie ».

Deux nouvelles revues très remarquables ont paru cette année en France : l'une, *Le Feu*, dirigée par M. Emile Sicard ; l'autre, *Poésie* (*recueil mensuel*), est éditée par MM. Marc Dhano, Louis Estève, Georges Gaudion et Touny-Lerys, à Toulouse. Chacune présente, avec de belles pages signées de noms nouveaux, des poèmes et des proses de nos maîtres aimés.

D'un « Hommage a José-Maria de Heredia » paru dans *Le Feu* (1er décembre 1905) et qui réunit les noms de MM. Léon Dierx, Edmond Jaloux, Sébastien-Charles Leconte, Maurice Maindron, E. Martin-Mamy, Eugène Montfort, Henri de Régnier, Jean Richepin, Emile Sicard, Paul Souchon, Sully-Prudhomme, Emile Verhaeren, etc., nous détachons ces deux magnifiques poèmes dédiés à la gloire du grand visionnaire :

De Léon Dierx :

José-Maria de Heredia

Celui-là dort tranquille en sa gloire. Il a pu
Opposer à la mort d'un geste interrompu,
L'émail éblouissant de son œuvre, effigie
De patient orgueil et de lente énergie.
Un linceul de splendeurs le garde et le revêt
De tous les radieux éclats dont il rêvait.
Pour lui le grand sommeil prochain qui nous effare
S'écoule en visions que conduit la fanfare
Héroïque, et l'écho répercutant son nom
Le fait bruire ainsi qu'un lumineux Memnon.

De Henri de Régnier :

HOMMAGE

Pour la première fois, ce soir, depuis que l'ombre
A fermé pour toujours, ô Poète, vos yeux,
J'ai rouvert tristement et d'un doigt plus pieux
Votre Livre éclatant que clôt la page sombre.

Sur le sol triomphal sans ronce ni décombre,
J'ai refait avec Vous le chemin radieux
Où se dressent, vivants, les Héros et les Dieux
Par la beauté du Verbe et la force du Nombre.

Ebloui, j'ai suivi votre pas souverain
Jusqu'au flot ténébreux du fleuve souterrain,
Funeste, si l'on va vers la nuit sans mémoire...

Mais, Vous, êtes de ceux à qui, sur l'autre bord,
Parmi le Bois Sacré, d'un grand geste, la Gloire
A travers les cyprès montre son laurier d'or.

Le deuxième numéro de *Poésie* contient une traduction, par André Fontainas, de *Cinq poèmes de John Keats*, des poèmes et des proses de Henri de Régnier, Gustave Kahn, Marc Dhano, Touny-Lerys, Paul Souchon, Mlle Lucienne Kahn, Francis Eon, Louis Estève, une suite d'adorables chansons, de la plus douce poésie intime, signée Georges Gaudion et un déliceux poème de Henri Van de Putte.

Voici quelques strophes de MA MÈRE LOYE, de Georges Gaudion :

Ma mère Loye qui nous contez
des histoires si poussiéreuses,
des histoires qui font trembler
la flamme verte des veilleuses,

. . . .

Vous nous conterez jusqu'au soir
la forêt des fées et des mages,

Sindbad le Marin qui voyage
au pays des eunuques noirs,

évêques raides sous leurs mitres
ogres, chats bottés et manants,
et l'oiseau bleu couleur du temps
chantera derrière les vitres.

Nous souhaitons bonne chance à ces deux nouvelles revues de jeunes qui, avec le *Beffroi*, de Lille, *Antée* et le *Thyrse*, de Bruxelles, rivalisent de talent et de lyrisme.

La Matinée Gustave Kahn

A l'une des matinées organisées par M. Valmy-Baisse au théâtre Trianon — le 25 novembre 1905 — on récitait, on chantait des poésies de Gustave Kahn. Il y avait foule, des amis, des amateurs, des curieux. On échangeait des regards étonnés. Quoi ? Voilà le vers-libriste, qui passe pour avoir voulu assassiner la vieille et bonne poésie française ; voilà un symboliste, auquel le ciel paraît vert et les arbres bleus (quelquefois, en effet, le ciel est vert et les arbres sont bleus), qui découvre dans tout mot, dans toute chose une beauté intime (elle leur a échappé), qui évite la vulgarité et la banalité jusqu'à devenir incompréhensible (ils n'écoutaient pas bien). Mais c'est un poète, tout simplement un poète. Il est doué d'une fantaisie exubérante, il a une érudition intense, ses images sont rares et fines, il touche le cœur dans ses petits chants d'amour, il élève un tumulte dans l'esprit par des odes enflammées et graves de pensées. Il flatte les dames, les fait sourire, les enivre de mots comme de parfums, il sait même parler aux enfants. Et sa forme ? Mais sa forme est identique à ce qu'il sent. Il n'a pas de système, pas de préjugé, il ne cherche pas l'expression : l'expression le cherche. Tout le monde applaudissait... — Mais c'est un poète. — A. D.

*

William Sharp, l'éminent écrivain anglais, vient de mourir, en Sicile, à quarante-neuf ans. Sous le nom de Fiona Macleod, il publia des ouvrages qui longtemps intriguèrent la critique. Pendant dix ans le poète a pu cacher son secret : il a réussi à donner une sorte d'état civil littéraire à la personnalité imaginaire de Fiona Macleod, disciple d'une école nouvelle, le *néo-celticisme*, et dont William Sharp était le prophète.

Les quatre poèmes d'Arthur Symons dont la traduction précède, sont extraits des *London Nights*. Verlaine les traduisuit pour la *Revue encyclopédique* en 1895.

Une version toute différente de l'*Aquarium* de Jules Laforgue entre dans un de ses plus beaux contes: *Salomé*. Cette page, telle que nous la reproduisons, n'a pas été réimprimée depuis sa publication dans le n° 6 de la *Vogue* (mai 1886).

Ainsi que nous l'avons annoncé, nous publierons prochainement la traduction de plusieurs poèmes d'Hofmannsthal, et, dans notre recueil de mars, l'étude générale de M. Albert Mockel, sur la Poésie en 1905.

Nous remercions bien sincèrement Mmes J. Lenoir, Gastelier, Lady Ponsonby, Mrs Montgomery, Lady Coventry, Mlles Mitzy Bürger, Louise de Perpigna, Marie Kalff, MM. Jean Héros, J.-N. van Iball, F. Levêque, P. Simonnet, A. Dreyfus, G. Lobin, N. Outer, M. Schoene, E. Henriot, H. Liebrecht, H. Héran, Lucien Jottrand, H. Ottevaere, L. Artigue, Carol Scharten, Groves Campbell, P. Vierge, Comte G. de Reynold, J. Mocquin, J. Bernex Barzalgette, G. Lassaigne, E. Hansen, Gallimard, Baron van Beneden, Steward Bell, L.-J. Hilly, E. Berthier, Kantak, Jan Walch, P. Salmon, qui, depuis la parution de notre dernier recueil, ont beaucoup contribué au succès de « *Vers et Prose.* »

*

LIVRES A PARAITRE : *Paysages et Sentiments* par Jean Moréas, chez « Sansot », à la fin de ce mois ; *Coxcomb* par Paul Fort, au « *Mercure de France* », le 15 mars 1906.

A nos Abonnés

Le présent recueil achève la première année de « Vers et Prose *». Si tous ceux qui, du premier jour, ont soutenu avec tant de foi notre œuvre nécessaire, voulaient bien considérer que nous n'avons jamais failli à nos promesses, leur assentiment serait pour nous le plus précieux encouragement. Ne s'écartant de son programme primitif que pour l'élargir, «* Vers et Prose *» a pu, dans ses quatre premiers tomes, réunir la plupart des maîtres, admirés ou estimés des fervents de l'art le plus hautain, et quelques-uns des jeunes poètes parmi les plus originaux. Ainsi, pourra-t-on relever ces noms dans nos Sommaires :* Adam, Barrès, Claudel, Demolder, Fontainas, Gide, Golberg, de Gourmont, Gille, Jammes, Laforgue, le Cardonnel, de la Tailhède, van Lerberghe, Maeterlinck, Merrill, Mockel, Moréas, Mikhaël, P.-M. Olin, Quillard, de Régnier, Samain, Saint-Pol-Roux, A. Saint-Paul, de Souza, Valéry, Verlaine, Verhaeren, Vielé-Griffin, E. de Castro, Dowson, Dehmel, L. Diaz, George, von Hofmannsthal, Omar Khayyam, Fiona Macleod, Morris, A. Prins, A. Symons, Verchlicky, Yeats, G. Apollinaire, N. Deniker, H. Delormel, Ghéon, Klingsor, Leclercq, F. Raisin, Schlumberger, Tornouël, de Visan, Salmon, Fort.

Une aussi lyrique entreprise ne pouvait se heurter à l'indifférence. Neuf cent trente lettrés, en France et en Belgique où nous comptons de si nombreux et dévoués amis, en Allemagne et en Angleterre, en Hollande, en Italie, en Pologne, en Suisse et dans le Grand-Duché de Luxembourg, etc., ont répondu à notre appel. Accueillis avec cette faveur, nous avons voulu multiplier nos efforts. « Vers et Prose *» dont chaque tome devait primitivement comporter 124 pages a paru tour à tour sur 124, 172, 220 et 148, ce qui nous a permis de réserver une plus large place aux écrivains étrangers et de réimprimer ces « Pages », œuvres parfaites et peu connues, soit pour n'avoir jamais été réunies en volume, soit par leur trop récente publication.*

Nous désirons faire mieux à l'avenir, et nous espérons que nos abonnés nous aideront, cette année encore, à poursuivre notre belle campagne littéraire dont le but tout entier se révèle en notre devise : « Défense et Illustration de la haute littérature et du lyrisme en prose et en poésie ».

VERS ET PROSE

Tome IV. — Décembre 1905. — Janvier-Février 1906

Le Gérant : André Salmon

IMP. H. JOUVE, 15, RUE RACINE, PARIS

VERS ET PROSE

RECUEIL TRIMESTRIEL DE HAUTE LITTÉRATURE

TOMES I, II, III, IV

Mars 1905 — Février 1906

AUTEURS

AYANT COLLABORÉ AUX QUATRE PREMIERS TOMES DE « VERS ET PROSE »

PAUL ADAM
GUILLAUME APOLLINAIRE
MAURICE BARRÈS
EUGENIO DE CASTRO
PAUL CLAUDEL
RICHARD DEHMEL
HENRY DELORMEL
EUGÈNE DEMOLDER
NICOLAS DENIKER
LÉOPOLDO DIAZ
ERNEST DOWSON
ANDRÉ FONTAINAS
PAUL FORT
STEFAN GEORGE
HENRI GHÉON
ANDRÉ GIDE
VALÈRE GILLE
MÉCISLAS GOLBERG
REMY DE GOURMONT
HUGO VON HOFMANNSTHÀL
FRANCIS JAMMES
OMAR KHAYYAM
TRISTAN KLINGSOR
JULES LAFORGUE
LOUIS LE CARDONNEL
PAUL LECLERCQ
CHARLES VAN LERBERGHE
FIONA MACLEOD (W. SHARP)
MAURICE MAETERLINCK
STUART MERRILL
EPHRAÏM MIKHAËL
ALBERT MOCKEL
JEAN MORÉAS
WILLIAM MORRIS
PIERRE M. OLIN
ARY PRINS
PIERRE QUILLARD
FRÉDÉRIC RAISIN
HENRI DE RÉGNIER
ALBERT SAINT-PAUL
SAINT-POL-ROUX
ALBERT SAMAIN
ANDRÉ SALMON
JEAN SCHLUMBERGER
MARCEL SCHWOB
ARTHUR SYMONS
ROBERT DE SOUZA
RAYMOND DE LA TAILHÈDE
TORNOUËL
PAUL VALÉRY
JAROSLAV VERCHLISKY
ÉMILE VERHAEREN
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN
TANCRÈDE DE VISAN
W.-B. YEATS

TRADUCTEURS

ALBERT DREYFUS
GEORGES KHNOPFF
THOMAS B. RUDMOSE-BROWN
CHARLES SIBLEIGH
OTAKAR THEER
EDOUARD THOMAS
LOUIS THOMAS
PAUL VERLAINE
HENRI VERNE
HENRY VERNOT

TABLE DES SOMMAIRES

(1905-1906)

SOMMAIRE DU PREMIER TOME
MARS, AVRIL, MAI 1905

SOMMAIRE DU SECOND TOME
JUIN, JUILLET, AOUT 1905

SOMMAIRE DU TROISIÈME TOME
SEPTEMBRE, OCTOBRE, NOVEMBRE 1905

SOMMAIRE DU QUATRIÈME TOME
DÉCEMBRE 1905, JANVIER, FÉVRIER 1906

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS (1)

(1905-1906)

1. Les titres de poésies et de poèmes en prose sont imprimés en italique.

TABLE DES " NOTES "

TOME I

TOME II

TOME III

TOME IV

VERS ET PROSE

Tomes I, II, III, IV. — Mars 1905 à Février 1906

Le Gérant : ANDRÉ SALMON

IMP. H. JOUVE, 15, RUE RACINE, PARIS

SOUS PRESSE

Suivi de: HENRI III et

Edition d

Fort volume, granc

Il est tiré 25 exemplaires

BULLETIN DE SOU
PROSE", 18 rue Boisso
Japon, édition ordinaire:
de la souscription en ma

Prière de renv

RENÉ DEBRIX, *Secrétaire de la Direction de la Société générale Alsacienne de Banque* (Strasbourg).
Dr F. DOLLINGER (Strasbourg).
DIRIK FORSTERE (Strasbourg).
GEORGES HACHL (Strasbourg).
COMTE HARRY DE KESSLER (Weimar).

J. MEIER-GRAEFE (Berlin).
J.-J. OLIVIER, *Lecteur français à l'Université* (Heidelberg).
OSCAR A. H. SCHMITZ (Munich).
BARONNE VON TELLEMANN (Berlin).
LUCIEN THOMAS, *Lecteur français à l'Université* (GIESSEN).

OSCAR BROWNING (*King's College*) (Cambridge).
EDWARD MC. GEGAN, *Rédacteur au « Saint-George »* (Birmingham).
PROFESSEUR GRIERSON (Aberdeen).
LADY HOARE (Stourhead).
Miss FIONA MACLEOD (Murrayfield).

* *Abonnés aux éditions de Luxe.*

JOHN PURVES, *Chargé de Cours à l'Université* (Aberdeen).
Mme IRÈNE REICHERTS (Jersey).
Mme RUDMOSE-BROWN (Aberdeen).
THOMAS B. RUDMOSE-BROWN (Aberdeen).
PROFESSEUR GEORGE SAINTSBURY (Edimbourg).
SIDNEY LEE (Londres).
ARTHUR SYMONS* (Londres).
MISS M. STYLES (Spondon).
MEYSEY THOMSON (Scarcroft).
CHARLES WHIBLEY (Wavendon Manor).

Canada

DÉOM FRÈRE (Montréal).

Australie

E. R. HOLME, *Professeur à l'Université* (Sidney).

AUTRICHE-HONGRIE

HUGO VON HOFMANSTHAL (Rodau).
Dr ARTHUR SCHNITZLER (Vienne).

BELGIQUE

Bruxelles

BIBIOTHÈQUE ROYALE (Valère Gille, *Conservateur-Adjoint*).
Mlle BARTELS.
Mme FERNAND DE BAVAY.
THOMAS BRAUN, *Avocat à la Cour d'Appel*.
Mlle MARIE CLOSSET.
FERNAND COUSIN.
ANDRÉ DEVIS, *Etudiant*.
HENRY DIDIER, *Capitaine-Commandant*
GEORGES DWELSHAUVERS, *Professeur à l'Université*,
Mme Vve ERRERA.
H. FIERENS-GEVAERT, *Professeur à l'Université de Liège*.
ARNOLD GOFFIN.
THÉODORE HIPPERT, *Président de la Cour d'Appel*.
PAUL HYMANS, *Député*.
ALBERT KLEYER.
GEORGES KNOPFF.
AUGUSTE MICHOT (*Institution Michel-Mongenast*).
LAMEERE, *Professeur à l'Université*.
LÉON LEEFSON.
Mlle DINE MIGEOTTE.
MISCH ET THRON, *libraires*.
Mlle ANNA MOCKEL, *Dame d'honneur de* S. M. l'Impératrice Charlotte.
AUGUSTE MOCKEL, *Lieutenant aux Carabiniers*.
EUGÈNE MONSEUR, *Professeur à l'Université*.
PIERRE-M. OLIN.
GEORGES RAMAEKERS.
PAUL DE REUL, *Professeur à l'Université*.
PROSPER ROIDOT.
VICTOR ROUSSEAU, *Statuaire*.
FERNAND SÉVERIN, *Professeur à l'Athénée*.
W. F. VAN DER HEYDEN.

Liège.

Mlle MARGUERITE BIDART.
EMILE BERCHMANS.
CHARLES CASTERMANS, *Architecte*.
OSCAR COLSON, *Directeur de « Wallonia »*.
PAUL COMBLEN.
EMILE CORNET.
PAUL DEMANY, *Architecte*.
EDMOND DESTEXHE-DEPREZ.
RENÉ L. GÉRARD.
ISI-COLLIN.
PAUL JASPAR, *Architecte*.
LEPERSONNE.
Mlle MARGUERITE DE LAVELEYE.
ERNEST MAHAIM, *Professeur à l'Université*.
Mme CAMILLE MASIUS.
XAVIER NEUJEAN FILS.
NIERSTRASZ * *libraire*.
NIERSTRASZ, *libraire* (2e Abt.)
ARMAND RASSENFOSSE.
ERNEST SOUGNEZ.
Mme MAURICE TRASENSTER.
Mme PAUL TRASENSTER.
SYDNEY VANTYN, *Professeur au Conservatoire*.
MAURICE WILMOTTE, *Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université*.

Mons.

FRANÇOIS ANDRÉ, *Avocat*.
LÉON DEWANDRE, *Etudiant*.
H. JULLIEN, *Etudiant*.
ALPHONSE LAMBILLIOTE, *Professeur à l'Ecole des Mines*.
ALPHONSE LAMBILLIOTTE * (2e Abt.).
CHEN WEN STSUEN, *Etudiant*.

Provinces.

GUSTAVE ANDELBROUCK, *Avocat* (Verviers).
ISI ANDRÉ, *Etudiant* (Bracquegnies).
Mme ALBERT BAERTSOEN (Gand).
COMTE ALBERT DU BOIS (Nivelles, Château de Fonteneau).
Dr L. DE BUSSCHER (RODRIGUE SÉRASQUIER). (Gand).
ALBERT BUISSIN, *Etudiant*, (Manage).
EMILE CLAUS (Astene).

HENRI COMIANT, *Etudiant* (Houdeng-Goegnies).
Mme B. DUMON-MESDACH DE LA THIELE (Tournai).
GEORGE DE CONINCK, *Avocat* (Courtrai).
LAURENT FIERENS, *Avocat* (Anvers).
IWAN FONSNY, *Professeur de Rhétorique à l'Athénée* (Verviers).
MAURICE FRANCY, *Etudiant* (Dour).
Mme LOUISE GANSHOF (Bruges).
EUGÈNE GILBERT, *Homme de Lettres* (Louvain).
JULES GILLION, *Etudiant* (Fayt-les-Manage).
M. ET Mme AUGUSTE GRISAR (Anvers).
GUILLAUME HENNEN (Verviers).
GEORGES MARLOW (Uccle).
LIBRAIRIE NÉERLANDAISE (Anvers).
CHARLES PHILIPPOT, *Etudiant* (Jumet).
ERNEST PICQUET (Uccle).
MAURICE QUINIAUX, *Etudiant* (Charleroi).
VICTOR REMOUCHAMPS, *Professeur à l'Athénée* (Hasselt).
PAUL THIRIAR, *Etudiant* (Fayt-les-Manage).

COLOMBIE

VICTOR M. LONDONO (Santa-Fé de Bogota).

ESPAGNE

JEAN LINARES DELHOM (Palafrugell).

ETATS-UNIS

Mme EMELY NELSON STROTHER (Ruxton).
CH. MEIGS (New-York).

FRANCE

Paris.

A

OTTO ACKERMANN.
Mme JULIETTE ADAM.
JULES ALGIER.
STÉPHANE AUSTIN.

B

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE (*Salle Publique*).
Mlle MARIE-LOUISE BARA.
RHENÉ-BATON.
COMTESSE R. DE BÉARN.
Mme GUILLAUME BEER.
BARON JEAN DE BELLET.
DOCTEUR BERNHEIM.
ROBERT DE BERMINGHAM.
HENRY BERNSTEIN.
ALBERT DE BERSAUCOURT.
BICHON, *Chef du Bureau des Archives à « La Confiance »*.
HENRI BIDOU*, *Rédacteur au « Journal des Débats »*.
JACQUES-EMILE BLANCHE.
MARCEL BOULENGER
AUGUSTE BRÉAL.
PIERRE DE BRÉVILLE.
JULES BRETON.
UMBERTO BRUNELLESCHI.

C

COQUELIN CADET, *de la Comédie Française*.
Mme EMMA CALVÉ, *de l'Opéra-Comique*.
HENRY CARO-DELVAILLE.
JOSEPH CARREL.
GABRIEL CARRIÈRE.
JULES CASE.
Mme ERNEST CHAUSSON.
PAUL CIROU.
JULES CLARETIE*, *de l'Académie Française*.
HENRI COMBES.
ALBERT CORNU.
Mme MARTHE COSTALLAT.
CHARLES COTTET.
EMILE COTTINET.
Mme LUCIE COUSTURIER.
Mme PIERRE CRÉPY.
FRANCIS DE CROISSET.
GABRIEL CROMER.
FRANÇOIS DE CUREL.
PRINCESSE DE CYSTRIA.

D

E. DAMOND.
JEAN DANGUY.
HENRY DELORMEL.
BARON DESLANDES.
ROGER DESSOIS.
MAXIME DETHOMAS.
Mme EUGÉNIE DIETZ.
EDWARD DIRIKS.
Mme O. DOMANSKI, *libraire*.
MAURICE DONNAY*.
A. DORADO R.
Mme J. DOUX.
EUGÈNE DRUET, *Directeur de la « Galerie Druet »*.
ALAIN DUBOIS.
G. L. DUFRENOY.
HENRI FOUQUES DUPARC.

E

CHARLES EPHRUSSI.
Dr STÉPHANE EPSTEIN*.
MAURICE ELIOT.
ALBERT EWALD.

F

GABRIEL FABRE.
RENÉ FAUCHOIS.
HENRY FÉVRIER.
Mme M. FIAUX.
Mme L. FILLIAUX-TIGER*.
Mlle MARGUERITE FLAMENG.
Mme GEORGETTE FORT.
ROBERT FORT.
DANIEL FOURIÉ.
ARMAND FOURREAU.
ALPHONSE FRÉDÉRIX.
GEORGES FRÉNOY, *Avocat au Conseil d'Etat*.
EMILE FRIANT.

G

Eugène Gaillard.
Paul Gallimard.
Robert Gangnat.
Henri Genet.
Prince Georges Ghika.
Gustave Gompel.
Mme Maud Gonne.
Georges Gorvel*.
Théodore Goutchkoff, *Directeur de la « Rénovation ».*
Mme Goyau Félix-Faure.
Jean Guiffrey. *Attaché au Musée du Louvre.*
Mme Alfred Guignard.
François Guiguet.
Mme Yvette Guilbert.

H

Reynaldo Hahn.
Arne Hammer*, *Secrétaire du « Courrier Européen ».*
Edmond Haraucourt, *Directeur du Musée de Cluny.*
Mme A. Charles Hayem.
Henri Héran.
Paul Hervieu, *de l'Académie Française.*
Docteur Harald Heyman.
Bernhardt Hoetger.
Mlle L. Hotelin.

I

M. et Mme Georges Itasse.

J

L.-J. de Janasz.
Henri Jouve, *Imprimeur de « Vers et Prose ».*

K

Maurice Kahn.
A. Keller.
B. Kozakiewicz.

L

Mme Lucien de Lacour.
A. J. Laferté.
Georges Laguerre, *Avocat.*
William Laparra.
Paul-Albert Laurens.
F. de Lavit.
Georges Lecomte.
Ernest Legrand, *Compositeur de Musique.*
A. Lemoigne, *libraire* (1er abt.)
A. Lemoigne (2e abt.)
A. Lemoigne (3e abt.)
A. Lemoigne (4e abt.)
Mme Paul Lemoisne.
Emile Le Simple, *Architecte.*
François Loehr.
Paul-Hyacinthe Loyson.

M

Louis Mandin.
Angelo Mariani.
Mme Marval.
M. et Mme Fix Masseau.
Mme Médard.
René Ménard.
Raoul Mercier.
Stuart Merrill*.
Paul Meurice.
Mme Albert Mockel*.
Maurice Monin.
Maurice Montébrun, *Architecte.*
Léon Moreau.
Henri Morisset.
Michel Mutermilch.

N

Alexandre Natanson.
Mme Charles Neef-Neujean.
Gabriel Nigond.
Comtesse Mathieu de Noailles.
Mme Alice Nolte.
Lucien Nottin.
Jacques Normand.
Jean Nougués.

O

Roderic O'Conor.
J. d'Offoël (Froissart).
Mme Ossit.

P

Mme Valentine Page, *du Théâtre de l'Odéon.*
Armand Parent.
Per Lamm, *libraire.*
Per Lamm (2e abt).
Per Lamm (3e abt).
Per Lamm (4e abt).
Mme Paulette Philippi.
Auguste Pierret.
Louis Pilatrie.
Raymond Poincaré, *Sénateur.*
Princesse Edmond de Polignac.
Jean Psichari.

R

Vald. Rasmussen, *libraire.*
Vald. Rasmussen (2e abt).
Edmond Richard.
Jean Richepin*.
Lionel des Rieux.
Ricker, *libraire* (Gaulon).
H. P. Roché.
Comte Antoine de la Rochefoucauld.
Duchesse douairière de la Roche-Guyon.
Romain Rolland.
Gaston Ronceret.
J.-H. Rosny.
Mme J. Rouché.
Comtesse Olivier de Rougé.
Albert Roussel.

S

A. Sagot.
Gustave Samazeuilh.
Mlle Alice Sauvrezis.

E. SCHUFFENECKER.
JEAN SCHLUMBERGER.
FLORENT SCHMITT.
EDOUARD SCHURÉ.
Dr MARCEL SÉE.
SÉRÉ DE RIVIÈRES, *Vice-Président au Tribunal de la Seine.*
ANDRÉ SILICE.
Mlle ROSE SLOMNICKA.
ANGELO SOMMARUGA.
ALBERT-EMILE SOREL.
M. ET Mme C. MAX SOULIER.
DE SOUZA MEÏRAL.
Mme A. STROMSDOERFER.

T

FRITZ THAULOW.
JOSÉ THÉRY *, *Avocat à la Cour d'Appel.*
Mme THEIBERT.
Mme TROUARD-RIOLLE.

U

Mme RENÉE TONY D'ULMÈS.
COMTESSE D'URSEL.

V

LUCIEN VALLÉE.
FERNAND VANDÉREM.
E. VANDERPIJL.
Mme VAN RYSSELBERGHE.
PAUL VÉROLA *.
RICARDO VINES.

W

WILLY.

Z

IGNACIO ZULOAGA.
Dr STEFAN ZWEIG.

Province.

ALFRED AGACHE (Cous-sur-Loire).
CHARLES ANGRAND (St-Laurent-en-Caux).
J. AUBRY (Le Havre).
Mme BEAUCAMP (Sedan).
JEAN D. BENDERLY (Lagny).
Mlle LYDIE BERGER (Petit Château de Sceaux).
LUCIEN BEISSEL, *Etudiant* (Longwy).
CAROL BÉRARD (Marseille).
EMILE BERNARD (Tonnerre).
HENRI BERNARD *Avocat à la Cour d'Appel* (Nancy).
Mme CYRILLE BESSET (Nice).
JOSEPH BIETRIX, *Directeur de l'Institution des Minimes* (Lyon).
ABBÉ BLANC (Montpellier).
ADOLPHE BOSCHOT (Fontenay-sous-Bois).
WILLY BRANQUART, *Etudiant* (Valenciennes).
CAUSSÉ, *Directeur de l'Imprimerie St-Cyprien* (Toulouse).
CHOCARNE, *Sous-Préfet* (Briey).
EMILE CURIEUX, *Architecte* (Lyon).
GASTON CRONIER (Fontainebleau).
HENRI-EDMOND CROSS (Le Lavandoux).
Mme L. CRUPPI (Bagnères-de Luchon).
JEAN DARRIEUX (Bordeaux).
DAURE (Mazannet).
FRÉDÉRICK DELIUS (Grez-sur-Loing).
EUGÈNE DEMOLDER (Essonnes, La Demi-Lune).
ANDRÉ DONNAY, *Professeur au Lycée* (Pau).
JEAN DOYEN (Bonneuil-sur-Marne).
Mme DUCOURAU-PETIT (Saint-Jean de Luz).
HENRI DUHEM (Douai).
A. DUPRÉ (Lumeau).
RENÉ DUPUIS, *Enseigne de Vaisseau* (Dunkerque).
E. DUSOLIER, *Médecin-Major au 102e Inf.* (La Flèche).
DUMAS, *Professeur au Lycée* (Toulon).
CHARLES DUVENT (Neuilly-sur-Seine).
OLIVIER C. DE LA FAYETTE (Château de Chassagnon, Langeac).
ANTOINE FROC (Villaines).
NUMA GILLET (Montigny-sur-Loing).
FRÉDÉRIC GOLLNISCH (Wadelincourt).
MARCEL HAYETTE, *Etudiant* (Valenciennes).
HENRI JAUSON, *Agent des Douanes* (Blanc-Misséron).
RENÉ JUSTE (Marlotte).
Mme GUSTAWA KAHN (Combs-la-Ville).
GUSTAVE KEFER (Neuilly-sur-Seine).
Dr HENRY LA BONNE (Marseille).
Mme DE LABOULAYE (Saint-Cloud).
RAYMOND-LABRUYÈRE (Roseval en Erquy).
GEORGES LACOMBE (Versailles).
EMILE LAFFON (Montigny-Beauchamp).
LAPLANE, *Directeur du Comptoir d'Escompte* (Montpellier).
P. LECOUFFE, *Etudiant* (Ecaillon).
Mme HÉLÈNE LEMAIRE (Neuilly-sur-Seine).
AD. MARGUERIE, *libraire* (Cherbourg).
EDDY MARIX (Chaville).
HENRI MATISSE (Collioures).
ABBÉ F. MAUCOURANT, *Curé-Doyen* (Varzy).
J.-F. LOUIS MERLET (*Rédacteur à l'« Eclaireur de Nice »* (Nice).
HUGH M. MILLER, *Chargé de Cours à l'Université* (Grenoble).

MONJOU (Bordeaux).
DANIEL MORNET, *Professeur au Lycée* (Saint-Omer).
JOHN-ANTOINE NAU (Saint-Tropez).
GEORGES OUIZILLE (Lorient).
Mme GEORGES DE PEYREBRUNE (Chancelade).
MAURICE POTTECHER (Bussang).
CHARLES-ALBERT PRINCE (Noirmoutier).
E. REIGNIER (Neuilly-sur-Seine).
PAUL RIFF, *conseiller à la Cour d'Appel* (Douai).
A. ROBIDA (Le Vésinet).
PAUL SALMON *, *Directeur du Comptoir d'escompte* (Narbonne).
DÉODAT DE SÉVERAC (Saint-Félix).
HENRI LE SIDANER (Gerberoy).
PAUL SIGNAC (Saint-Tropez).
COMTESSE DE SOUZA (Nice).
SULLY-PRUDHOMME, *de l'Académie Française* (Châtenay).
Dr M. THIOLLIER (Saint-Etienne).
Mme PIERRE THOMAS (Sèvres).
HENRY VERNOT (La Ferté-sous-Jouarre).
EMILE WÉRY (Reims).
Dr GEORGES WOIMANT (Soissons).
E ZYROMSKI, *Professeur à l'Université* (Toulouse).

Algérie

HENRI MAHAUT (Alger).

Tonkin

GEORGES FORT, *Directeur pour l'Extrême-Orient de la « Mutuelle de France et des Colonies »* (Hanoi).

ITALIE

MASSIMO BONTEMPELLI (Maddaloni).
HENRI B. BREWSTER * (Rome).
FERDINANDO NERI, *Chargé de Cours à la Faculté des Lettres de Grenoble* (Domodossola).
AGOSTINO J. SINADINO (Ceccano).
GIUSEPPE VANNICOLA (Rome).
Dr KARL GUSTAV VOLLMOELLER (Castello, près Florence).

LUXEMBOURG

(Grand-Duché)

Mme EMILE MAYRISCH (Dudelange).
Mme GEORGES SAUR (Eich-Dommeldange).
Mme AUGUSTE WEBER (Esch-s. Alzetie).

NORVÈGE

IVAR ALME HELGESEN (Christiania).
Mlle TRINE THAULOW (Trondhjem).

PAYS-BAS

ANTOINE VAN HAMEL, *Professeur à l'Université* (Groningue).
Dr N.-J. BEVERSEN (Zwolle).
H. P. HARLEM (Utrecht).
Mlle MARIE LOKE (La Haye).
P. MARIATTI (Utrech).
A. DE OLIVEIRA SOARES, « LÉGATION DE PORTUGAL » (La Haye).
PROFESSEUR G. WALCH (Amsterdam).

POLOGNE

Pologne-autrichienne

Mme R. WACHTEL (Cracovie).

Pologne russe

Mme CÉCILE FURSTENBERG (Varsovie).
Mme N. HENSCHEL (Lodz)
Dr FRANÇOIS HIRSZBERG. (Lodz).
Mme ALEXANDRE NELKEN (Varsovie).
HENRI PINKUS (Lodz).
ZENON PRZESMYCKI, *Directeur de la « Chimera »* (Varsovie).
L. WELLISCH (Varsovie).

PORTUGAL

S. EXC. O'NEILL COMTE DE TYRONE (Lisbonne).

RUSSIE

PIERRE DARCY * (Saint-Pétersbourg).
WILFRID LERAT, *Professeur aux Institutions de l'Impératrice Marie* (Saint-Pétersbourg).
Mlle LIA-ANDRÉE SALMON (Saint-Pétersbourg).
ZINSERLING, *libraire* (Saint-Pétersbourg).

SUISSE

Mme MARGUERITE BURNAT-PROVINC (La Tour de Peilz).
G. FÉVRIER, *libraire* (Genève).
G. FÉVRIER (2e abt) (Genève).
PAUL SEIPPEL, *Professeur de Littérature à l'École Polytechnique* (Zürich).

TURQUIE

A. NICHAN-BABIKIAN, *libraire* (Constantinople).

VERS ET PROSE

—

ADMINISTRATION ET RÉDACTION :
18, rue Boissonade, Paris (XIVe).

—

Tome II. — Juin-Juillet-Août 1905.

VERS ET PROSE

« Défense et Illustration » de la haute littérature et du lyrisme en prose et en poésie.

I. — ABONNÉS A VERS ET PROSE

II. — EXTRAITS DES REVUES ET JOURNAUX FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

III. — ŒUVRES DES PREMIERS COLLABORATEURS DE VERS ET PROSE

IV. — SOMMAIRE DES TOMES I ET II

RÉDACTION ET ADMINISTRATION DU RECUEIL

18, rue Boissonade, PARIS (XIVe)

ABONNÉS A VERS ET PROSE

AU 31 OCTOBRE 1905

ALLEMAGNE

Berlin.

Mme ESTHER BOOTH.
WILHELM HOLZAMER.
J. MEIER-GRAEFE.
BARONNE VON TELLEMANN.

Munich.

HENRI HÉRAN.
GEORGES KHNOPFF.
OSCAR A. H. SCHMITZ.

Strasbourg.

RENÉ DEBRIX, *Secrétaire de la Direction de la Société générale Alsacienne de Banque.*
J. DISSART (*Maison Beltz et Auer*).
Dr F. DOLLINGER.
DIRIK FORSTER.
GEORGES HACHL.
Mlle ELSA KOEBERLÉ.

Etats.

ALVIN (*Université de* Giessen).
WILHELM CRAMER (Schweinfurt).
Mme J. DREYFUS (Francfort-sur-le-Mein).
COMTE HARRY DE KESSLER (Weimar).
FRITZ KINTZLÉ, *Oberingenieur des « Aachener Hütten Vereins »* (Aix-la-Chapelle).
J.-J. OLIVIER, *Lecteur français à l'Université* (Heidelberg).
LUCIEN THOMAS, *Lecteur français à l'Université* (GIESSEN).
M. et Mme CORNEILLE BOSANY RŒDER (Leipsick).

ANGLETERRE

Londres.

ALAN BEETON.
LADY ALEXANDRA COLEBROOKE.
RICHARD GARNETT.
HARRISON AND SON, *bookseller.*
Mrs HADDON.
Mrs R. C. LAMBERT.
BARONNE DE MEYER.
SIDNEY LEE.
Mrs NORMAN O'NEILL.
THE HON. LADY PONSONBY.
ARTHUR SYMONS*.
J. WATKINS, *bookseller.*

Comtés.

B. H. BLACKWELL, *bookseller* (Oxford).
OSCAR BROWNING (*King's College*) (Cambridge).
SINDSAY BUEY (Wilcot Manor).
H. FRENCH (Richmond).
EDWARD MC. GEGAN, *Rédacteur au « Saint-George »* (Birmingham).
LADY HOARE (Stourhead).
THE HON Mrs CLAUD PORTMAN (Child Okeford Manor; Blandford).
Mrs St JOHN COVENTRY, (Lilford-Hall ; Oundle).
Mrs ARTHUR STRONG (Chatsworth).
MISS M. STYLES (Spondon).
MEYSEY THOMSON (Scarcroft).
CHARLES WHIBLEY (Wavendon Manor).

ECOSSE

Aberdeen.

PROFESSEUR GRIERSON
JOHN PURVES, *Chargé de Cours à l'Université*
Mrs RUDMOSE-BROWN.
THOMAS B. RUDMOSE-BROWN.

Province.

MISS FIONA MACLEOD (Murrayfield).
PROFESSEUR GEORGE SAINTSBURY (Edimbourg).

IRLANDE

F. W. GROWES CAMPBELL (Kingstown).

AUSTRALIE

E. R. HOLME, *Professeur à l'Université* (Sidney).

CANADA

DÉOM FRÈRE (Montréal).

EMPIRE DES INDES

R. S. F. SIMSON (*The South Indian Export Company*) (Madras).

AUTRICHE-HONGRIE

Dr F. LOUIS ADLER (Vienne).
HUGO VON HOFMANSTHAL (Rodaun).
Dr ARTHUR SCHNITZLER (Vienne).

BELGIQUE

Bruxelles.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE (Valère Gille, *Conservateur-Adjoint*).
PAUL ANDRÉ, *Professeur de Littérature Française à l'Ecole Militaire.*
Mlle BARTELS.
Mme FERNAND DE BAVAY.

* *Abonnés aux éditions de Luxe.*

Mme Albert Behaeghel.
Mme L. Bouquié.
Thomas Braun, *Avocat à la Cour d'Appel.*
Cercle artistique et littéraire (*Président*: M. Paul Hymans).
Mlle Marie Closset.
Fernand Cousin.
Arthur Daxhelet, *Professeur à l'Athénée d'Ixelles.*
Carl Delporte, *Avocat.*
Jacques Des Cressonnières, *Avocat.*
André Devis, *Etudiant.*
Henry Didier, *Capitaine-Commandant*
Georges Dwelshauvers, *Professeur à l'Université.*
Mme Vve Errera.
H. Fierens-Gevaert, *Professeur à l'Université de Liège.*
Charles Gheude, *Avocat.*
Arnold Goffin.
Max Hallet, *Avocat.*
Mlle Marguerite le Hardy de Beaulieu.
Léon Hennebicq, *Avocat à la Cour d'Appel.*
Théodore Hippert, *Conseiller à la Cour d'Appel.*
F. Holbach, *Avocat.*
Paul Hymans, *Député.*
Paul-Emile Janson, *Avocat.*
Lucien Jottrand.
Albert Kleyer.
Fernand Larcier, *Editeur, Directeur de la « Belgique Artistique et Littéraire ».*
Henri La Fontaine.
Lameere, *Professeur à l'Université.*
Léon Leefson.
Philippe Léonard.
Henri Liebrecht, *Directeur de la revue « Le Thyrse ».*
Mlle Louise Mayer, *sculpteur.*
Messageries de la Presse Belge (Dechenne et Cie).
Auguste Michot (*Institut Michot-Mongenast*).
Mlle Dine Migeotte.
Misch et Thron, *libraires.*
Mlle Anna Mockel, *Dame d'bonneur de* S. M. l'Impératrice Charlotte.
Auguste Mockel, *Lieutenant aux Carabiniers.*
Eugène Monseur, *Professeur à l'Université.*
Pierre-M. Olin.
Georges Ramaekers.
Paul de Reul, *Professeur à l'Université.*
Prosper Roidot.
Victor Rousseau, *Statuaire.*
Emile Royer, *Avocat à la Cour d'Appel.*
Paul Spaak, *Avocat à la Cour d'Appel, Professeur à l'Université Nouvelle.*
Gustave Max Stevens.
Mlle Laure Stevens.
Fernand Séverin, *Professeur à l'Athénée.*
Frans Thys.
Charles Vandeputte.
Henri Vandeputte.
Ch. Van der Stappen, *sculpteur.*
W. F. Van der Heyden.
Emile Van Mons.
L. de Wael.

Anvers.

Laurent Fierens, *Avocat.*
M. et Mme Auguste Grisar.
Librairie Néerlandaise.
Librairie Néerlandaise (2e Abt.)
Librairie Néerlandaise (3 Abt)
Victor Yseux, *Avocat.*

Gand.

Mme Albert Baertsoen.
J. Bidez.
Dr L. de Busscher (Rodrigue Sérasquier).

Liège.

Mlle Marguerite Bidart.
Emile Berchmans.
Charles Castermans, *Architecte.*
Oscar Colson, *Directeur de « Wallonia ».*
Paul Comblen, *Architecte.*
Emile Cornet.
Paul Demany, *Architecte.*
Edmond Destexhe-Deprez.
René L. Gérard.
Isi-Collin.
Paul Jaspar, *Architecte.*
Lepersonne.
Mlle Marguerite de Laveleye.
Ernest Mahaim, *Professeur à l'Université.*
Mme Camille Masius.
Mlle J. Masius.
Xavier Neujean fils.
Nierstrasz * *libraire.*
Nierstrasz, *libraire* (2e Abt.
Armand Rassenfosse.
Mlle Madeleine Stévart.
Ernest Sougnez.
Mme Maurice Trasenster.
Mme Paul Trasenster.
Sydney Vantyn, *Professeur au Conservatoire.*
Maurice Wilmotte, *Professeur à la Faculté de Lettres de l'Université.*

Mons.

François André, *Avocat.*
Jean Delbruyère, *Ingénieur.*
Henry Delbruyère, *Etudiant.*
Maurice Desenfans, *Avocat.*
Léon Dewandre, *Etudiant.*
Gaston Donnay de Casteau, *Lieutenant au 2e Chasseurs à cheval.*
Albert Dosin, *Etudiant.*
A. Huyttens de Terbecq, *Maréchal des Logis au 2e Chasseurs à cheval.*
Auguste Jottrand, *Avocat.*
H. Jullien, *Etudiant.*
Alphonse Lambilliote, *Professeur à l'Ecole des Mines.*
Alphonse Lambilliotte * (2e Abt.).
Robert Lescaerts.
Auguste Orts.
Mlle Emma Sasserath.

Quiévrain.

Janson, *Etudiant.*
Liévin, *Etudiant.*
Albert Mestdag.

Uccle.

Georges Marlow.
Henri Ottevaere.
Ernest Picquet.

Provinces.

Gustave Andelbrouck, *Avocat* (Verviers).

SI ANDRÉ, *Etudiant* (Bracquegnies).
COMTE ALBERT DU BOIS (Nivelles, Château de Fonteneau).
ALBERT BUISSIN, *Etudiant*, (Manage).
Mlle SIMONE CANCELIER (Boussu).
EMILE CLAUS (Astene).
LÉON COENEN, *Bourgmestre* (Weerde-sur-Senne).
HENRI COMIANT, *Etudiant* (Houdeng-Goegnies).
GEORGE DE CONINCK, *Avocat* (Courtrai).
Mme B. DUMON-MESDACH DE TER KIELE (Tournai).
IWAN FONSNY, *Professeur de Rhétorique a l'Athénée* (Verviers).
EDOUARD FRANÇOIS, *Ingénieur* (Charbonnages d'Harnu et Wasmes).
MAURICE FRANCY, *Etudiant* (Dour).
Mme LOUISE GANSHOF (Bruges).
EUGÈNE GILBERT, *Homme de Lettres* (Louvain).
JULES GILLION, *Etudiant* (Fayt-les-Manage).
RENÉ GREINER, *Etudiant* (Mariemont).
GUILLAUME HENNEN (Verviers).
JEAN LABOUVERIE, *Ingénieur* (Marchienne-au-Pont).
Mlle IDA LAFONTAINE (Silly).
Mlle ROSE LOUIS (Wasmes).
ARMAND MERCIER (Peruwelz).
Mme MERGHELYNCK HYNDERICK DE THEULEGOET (Château de Saint-Jean, Ypres).
OFFICE DE LIBRAIRIE DE L'IMPRIMERIE DES TROIS ROIS (Louvain).
CHARLES PHILIPPOT, *Etudiant* (Jumet).
MAURICE QUINIAUX, *Etudiant* (Charleroi).
VICTOR REMOUCHAMPS, *Professeur à l'Athénée* (Hasselt).
VICOMTESSE AD. DE SPOELBERCH (Château de Wespelaer).
PAUL THIRAIR, *Etudiant* (Fayt-les-Manage).
J. VAN DOOREN, *Professeur de Rhétorique française à l'Athénée Royal* (Arlon).
GEORGES VIRRÈS (Château de Lummen).
Mlle ANGÈLE WINTACQ (Boussu).
EDMOND WARGNIES, *Etudiant* (Chapelle-lez-Herlaimont).
Mme WESMAEL-CHARLIER (Namur).

CHINE

CHEN WEN HSUEN.

COLOMBIE

VICTOR M. LONDONO (Santa-Fé de Bogota).
VICTOR M. LONDONO (2e Stion).
AQUILLINO VILLEGAS (Manizalès).

ESPAGNE

JEAN LINARES DELHOM (Palafrugell).

ETATS-UNIS

Mrs FREEDMAN-CARRIÈRE (New-York).
Mrs REGINALD DE KOVEN (Lake Forest, Illinois).
Mlle BERTHE LÉVY (Allegheny).
Mrs EMELY NELSON STROTHER (Ruxton).
CH. MEIGS (New-York).

FRANCE

Paris.

A

WILLIAM ABLETT.
OTTO ACKERMANN.
Mme JULIETTE ADAM.
JULES ALGIER.
ASHER, libraire (Gaulon).
STÉPHANE AUSTIN.

B

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE (*Salle Publique*).
Mlle MARIE-LOUISE BARA.
Mme ROGER DE BARBARIN.
LOUIS BARTHOU, *Député*.
RHENÉ-BATON.
COMTESSE R. DE BÉARN.
Mme GUILLAUME BEER.
BARON JEAN DE BELLET.
DOCTEUR BERNHEIM.
ROBERT DE BERMINGHAM.
HENRY BERNSTEIN.
ALBERT DE BERSAUCOURT.
BICHON, *Chef du Bureau des Archives à « La Confiance »*.
HENRI BIDOU*, *Rédacteur au « Journal des Débats »*.
JACQUES BIZET.
JACQUES-EMILE BLANCHE.
MARCEL BOULENGER
E. BOURDILLON.
LÉON BOURGEOIS, *Sénateur*.
PIERRE BRACQUEMOND.
AUGUSTE BRÉAL.
PIERRE DE BRÉVILLE.
JULES BRETON.
F. A. BROCKHAUS, *Libraire*.
Mlle GABIE BÜRGER.
Mlle MITZY BÜRGER.

C

COMTESSE DE CABRIÈRES.
COQUELIN CADET, *de la Comédie Française*.
Mme EMMA CALVÉ, *de l'Opéra-Comique*.
PRINCE CHARLES-ADOLPHE CANTACUZÈNE.
SADI CARNOT, *Capitaine au 130e de Ligne*.
HENRY CARO-DELVAILLE.
JOSEPH CARREL.
GABRIEL CARRIÈRE.
Mme ERNEST CHAUSSON.
GUY DE CHOLET.
PAUL CIROU.
JULES CLARETIE*, *de l'Académie Française*.
Mlle LUCY CLAVET.
PIERRE COINDREAU.
HENRI COMBES.
ALBERT CORNU.
Mme MARTHE COSTALLAT.
CHARLES COTTET.
EMILE COTTINET.
Mme LUCIE COUSTURIER.
Mme PIERRE CRÉPY.
FRANCIS DE CROISSET.
GABRIEL CROMER.
FRANÇOIS DE CUREL.
PRINCESSE DE CYSTRIA.

D

E. DAMOND.
E. DAMOND (2e sousction).
JEAN DANGUY.
HENRY DELORMEL.
BARON DESLANDES.
MAXIME DETHOMAS.
Mme EUGÉNIE DIETZ.
EDWARD DIRIKS.
Mme O. DOMANSKI, *libraire*.
MAURICE DONNAY*.
A. DORADO R.
Mme J. DOUX.
EUGÈNE DRUET, *Directeur de la « Galerie Druet »*.
ALAIN DUBOIS.
G. L. DUFRENOY.
HENRI FOUQUES DUPARC.

E

CHARLES EPHRUSSI.
Dr STÉPHANE EPSTEIN*.
MAURICE ELIOT.
ALBERT EWALD.

F

GABRIEL FABRE.
RENÉ FAUCHOIS.
Mme FERRAND.
HENRY FÉVRIER.
Mme M. FIAUX.
Mme L. FILLIAUX-TIGER*.
Mlle MARGUERITE FLAMENG.
ARTHUR FONTAINE.
Mme GEORGETTE FORT.
ROBERT FORT.
DANIEL FOURIÉ.
ARMAND FOURREAU.
ALPHONSE FRÉDÉRIX.
GEORGES FRÉNOY, *Avocat au Conseil d'Etat*.
EMILE FRIANT
ALFRED FRICHE, *Arbitre au Tribunal*.
Mme BELLINA FROEHLICH.

G

EUGÈNE GAILLARD.
PAUL GALLIMARD.
ROBERT GANGNAT.
GAUTRON DU COUDRAY.
HENRI GENET.
ANDRÉ GERMAIN.
Mlle MARGUERITE GILLOT.
PRINCE GEORGES GHIKA.
GUSTAVE GOMPEL.
Mme MAUD GONNE.
GEORGES GORVEL*.
THÉODORE GOUTCHKOFF, *Directeur de la « Rénovation »*.
Mme GOYAU FÉLIX-FAURE.
J. GROUX, *libraire*.
JEAN GUIFFREY. *Attaché au Musée du Louvre*.
Mme ALFRED GUIGNARD.
FRANÇOIS GUIGUET.
Mme YVETTE GUILBERT.

H

JEAN HACHETTE.
REYNALDO HAHN.
ARNE HAMMER*, *Secrétaire du « Courrier Européen »*.
EDMOND HARAUCOURT, *Directeur du Musée de Cluny*.
Mme A. CHARLES HAYEM.
HENRY, *libraire* (A. Schlachter).
E. HERSCHER.
PAUL HERVIEU, *de l'Académie Française*.
BERNHARDT HOETGER.
Mlle L. HOTELIN.
MAURICE HUSSENOT DE SENONGES.

I

M. ET Mme GEORGES ITASSE.

J

Mme L.-J. DE JANASZ.
HENRI JOUVE, *Imprimeur de « Vers et Prose »*.

K

A. KELLER.
CHARLES KOECHLIN.
B. KOZAKIEWICZ.

L

Mme LUCIEN DE LACOUR.
A. J. LAFERTÉ.
GEORGES LAGUERRE, *Avocat*.
WILLIAM LAPARRA.
PAUL-ALBERT LAURENS.
F. DE LAVIT.
GEORGES LECOMTE.
ERNEST LEGRAND, *Compositeur de Musique*.
A. LEMOIGNE, *libraire* (1er abt.)
A. LEMOIGNE (2e abt.)
A. LEMOIGNE (3e abt.)
A. LEMOIGNE (4e abt.)
A. LEMOIGNE (5e abt.)
PAUL LEMOIGNE.
Mme PAUL LEMOISNE.
EMILE LE SIMPLE.
H. LE SOUDIER, *libraire*.
H. LE SOUDIER (2e abt).
H. LE SOUDIER (3e abt).
H. LE SOUDIER (4e abt).
RAPHAËL GEORGES LÉVY.
STÉPHEN LIÉGEARD.
FRANÇOIS LOEHR.
PAUL-HYACINTHE LOYSON.

M

LOUIS MANDIN.
ANGELO MARIANI.
PIERRE MARCEL-MONTIGNY.
Mme MARVAL.
PAUL MARIÉTON.
ANDRÉ MARY.
FRÉDÉRIC MASSON, *de l'Académie Française*.
M. ET Mme FIX MASSEAU.
Mme J. CHARLES MAX.
Mme MÉDARD.
RENÉ MÉNARD.
RAOUL MERCIER.
STUART MERRILL*.
STUART MERRILL *(2 Abt).
PAUL MEURICE.
M. ET Mme ROBERT MIRABAUD.
Mme ALBERT MOCKEL*.
MAURICE MONIN.
MAURICE MONTÉBRUN, *Architecte*.
LÉON MOREAU.
HENRI MORISSET.
MICHEL MUTERMILCH.
M. ET Mme V. MUTERMILCH

N

Mme S. NAMUR.
ALEXANDRE NATANSON.
ALEXANDRE NATANSON * (2e Abt).
Mme CHARLES NEEF-NEUJEAN.
GABRIEL NIGOND.
COMTESSE MATHIEU DE NOAILLES.
Mme ALICE NOLTE.
LUCIEN NOTTIN.
JACQUES NORMAND.
JEAN NOUGUÈS.

O

RODERIC O' CONOR.
J. D'OFFOËL (Froissart).
GEORGES OHNET.
DIMITRY D'OZNOBICHINE *Aide de Camp de* S. A. I

Mgr le Duc de Leuchtenberg.
Mme Ossit.

P

Mme Valentine Page, *du Théâtre de l'Odéon.*
Armand Parent.
Dr José C. Paz, *Dir. de la « Prensa ».*
Per Lamm, *libraire.*
Per Lamm (2e abt).
Per Lamm (3e abt).
Per Lamm (4e abt).
Per Lamm (5e abt).
Per Lamm (6e abt).
E. Pernot.
Mme Paulette Philippi.
Auguste Pierret.
Louis Pilatrie.
Sylvain Pitt.
Raymond Poincaré, *Sénateur.*
Mlle Polaire.
Princesse Edmond de Polignac.
Antoine Potocki, *Dir. de « Sztuka ».*
Jean Psichari.

R

Vald. Rasmussen, *libraire.*
Vald. Rasmussen (2e abt).
Mme Irène Reichert.
Mme Gabrielle Réval.
Edmond Richard.
Jean Richepin *.
Lionel des Rieux.
Ricker, *libraire* (Gaulon).
Dr Albert Robin.
H. P. Roché.
Comte Antoine de la Rochefoucauld.
Duchesse douairière de la Roche-Guyon.
Mme Anna Rodenbach.
Romain Rolland.
Gaston Ronceret.
J.-H. Rosny.
Mme J. Rouché.
Comtesse Olivier de Rougé.
Albert Roussel.

S

André Sagot.
Gustave Samazeuilh.
Mme Cécile Sartoris.
Lady Sassoon.
Mlle Alice Sauvrezis.
Marquise de Seilhac.
Roger Semichon.
E. Schuffenecker.
Jean Schlumberger.
Florent Schmitt.
Edouard Schuré.
Mme Second-Weber * *de la Comédie Française.*
Dr Marcel Sée.
Séré de Rivières, *Vice-Président au Tribunal de la Seine.*
André Silice.
Mlle Rose Slomnicka.
Angelo Sommaruga.
Albert-Emile Sorel.
M. et Mme C. Max Soulier.
de Souza Meïral.
Mme A. Stromsdoerfer.

T

Charles de Tavernier.
Fritz Thaulow.
José Théry *, *Avocat à la Cour d'Appel.*
Mme Theibert.
Mme Trouard-Riolle.

U

Mme Renée Tony d'Ulmès.
Comtesse d'Ursel.

V

Lucien Vallée.
Fernand Vandérem.
E. Vanderpijl.
Mme Van Rysselberghe.
Paul Vérola *.
Paul Vérola * (2e Abt).
Pierre-Eugène Vibert.
Ricardo Vines.

W

Willy.
Willy * (2e Abt).

Y

Young I. Pentland (Em. Terquem).
Young I. Pentland (2e abt).

Z

Ignacio Zuloaga.
Dr Stefan Zweig.

Bordeaux.

Jean Darrieux.
Dr M. Denucé, *Professeur à la Faculté de Médecine.*
Marcel Drouin.
Gabriel Frizeau.
Monjou.
Me G. Monod.
Joseph Samazeuilh.
Stanislas Vignial.

Cherbourg.

Henry, *libraire.*
Ad. Marguerie, *libraire.*
Ad. Marguerie (2e abt).

Douai.

Henri Duhem.
Maillard, *Avocat.*
Paul Riff, *Conseiller à la Cour d'Appel.*
Charles Vertongen.

Lille.

Edmond Agache.
Auguste Angellier, *Professeur à la Faculté des Lettres.*
Bibliothèque communale.
Médéric Dufour, *Professeur à l'Université.*
P. Dupont, *Doyen de la Faculté des Lettres.*
Mme Marie Schricke-Bourla.
Mme Gouverneur Sosson.
E. Zorninger, *Ingénieur.*

Lyon.

Joseph Biétrix, *Directeur de l'Institution des Minimes.*
Emile Curieux, *Architecte.*
Maurice Gautier.

Marseille.

Carol Bérard.
Gabriel Faye.
Edmond Jaloux.
Dr Henry La Bonne.
Robert Mouren.
Louis de Saint-Jacques.
Pierre Vierge.

Nancy.

Dr Henri Aimé.
Henri Bernard, *Avocat à la Cour d'Appel.*
C. Droit, *Notaire.*
André Spire.

Neuilly-sur-Seine.

Jules Case.
Mlle A. Clerc.
Charles Duvent.

Mme Clotilde Gastelier.
Mme B. W. Howe.
Maurice Kahn.
Gustave Kefer.
Mme Hélène Lemaire.
Comte François de Nion.
E. Reignier.
Mlle L.-R. Rückert.

Nice.

Mme Cyrille Besset.
J.-F. Louis Merlet (*Rédacteur à l' « Eclaireur de Nice »*.
Alfred Mortier.
Comtesse de Souza.

Versailles.

André-Benjamin-Constant
Georges Lacombe
Comte M. du Paty de Clam, *Enseigne de Vaisseau*.

Province.

Alfred Agache (Cous-sur-Loire).
Marius Amiot (Aix-en-Provence).
Charles Angrand (St-Laurent-en-Caux).
Pierre Arrivet (Alençon).
Jean Aubry (Le Havre).
Mme Beaucamp (Sedan).
Lucien Beissel, *Etudiant* (Longwy).
Jean D. Benderly (Lagny).
Mlle Lydie Berger (Petit Château de Sceaux).
Emile Bernard (Tonnerre).
Jules Bernex (Aix-en-Provence).
Abbé Blanc (Montpellier).
Mme Bory d'Arnex (Saint-Cloud).
Adolphe Boschot (Fontenay-sous-Bois).
Henri Bouillon, *Sculpteur* (Bignac).
Willy Branquart, *Etudiant* (Valenciennes).
René de Castéra (Chᵗ. d'Angoumé. — Mées).
Caussé, *Directeur de l'Imprimerie St-Cyprien* (Toulouse).
Chocarne, *Sous-Préfet* (Briey).
Gaston Cronier (Fontainebleau).
Henri-Edmond Cross (Le Lavandou).
Mme L. Cruppi (Bagnères-de Luchon).
Daure (Mazannet).
Frédérick Delius (Grez-sur-Loing).
Eugène Demolder (Essonnes, La Demi-Lune).
Roger Dessois (Alligny-près-Cosne).
André Donnay, *Professeur au Lycée* (Pau).
Jean Doyen (Bonneuil-sur-Marne).
Mme Ducourau-Petit (Saint-Jean de Luz).
Dumas, *Professeur au Lycée* (Toulon).
Louis Dumont (Vaucogne).
A. Dupré (Lumeau).
René Dupuis, *Enseigne de Vaisseau* (Dunkerque).
E. Dusolier, *Médecin-Major au 102ᵉ Inf.* (La Flèche).
Olivier C. de la Fayette (Château de Chassagnon, Langeac).
Gallimard *Ex-Instituteur* (Grancey-sur-Orne).
Antoine Froc (Villaines).
Numa Gillet (Montigny-sur-Loing).
Frédéric Gollnisch (Wadelincourt).
Marcel Hayette, *Etudiant* (Valenciennes).
Hans Helgesen, *Elève à l'Ecole des Mines* (Saint-Etienne).
Fernand Henry, *Avocat* (Riez).
Dr René Jacouot (Gray).
Louis-Jules Hilly (Le Havre).
René Juste (Marlotte).
Mme Gustawa Kahn (Combs-la-Ville).
Mme de Laboulaye (Saint-Cloud).
Raymond Labruyère (Roseval en Erquy).
Emile Laffon (Montigny-Beauchamp).
Laplane, *Directeur du Comptoir d'Escompte* (Montpellier).
G. Lassaigne (Périgueux).
P. Lecouffe, *Etudiant* (Ecaillon).
Maurice Legrand (Lécluse).
Mlle Lenoir (Baccarat).
P. Malbrand, *libraire* (Rennes).
Eddy Marix (Chaville).
Georges Mathis (Juvisy).
Henri Matisse (Collioures).
Abbé F. Maucourant, *Curé-Doyen* (Varzy).
Hugh M. Miller, *Chargé de Cours à l'Université* (Grenoble).
Elie Morice, *Instituteur* (Vautorte).
Daniel Mornet, *Professeur au Lycée* (Saint-Omer).
Dr de Musgrave-Clay (Salies-de-Béarn).
John-Antoine Nau (Saint-Tropez).
Jean-Luc Orsoni, *Instituteur* (Venzolasca, Corse).
Georges Ouizille (Lorient).
Mlle L. de Perpigna (Royan).
Mme Georges de Peyrebrune (Chancelade).
Maurice Pottecher (Bussang).
Charles-Albert Prince (Noirmoutier).
A. Robida (Le Vésinet).
Emile Salmon* (Chelles).
Paul Salmon, *Directeur du Comptoir d'escompte* (Narbonne).
Bonne Gabrielle de Seeger (Chᵉᵃᵘ de Roquehort ; Monein).
Déodat de Séverac (Saint-Félix).
Henri le Sidaner (Gerberoy).
Paul Signac (Saint-Tropez).
Sully-Prudhomme, *de l'Académie Française* (Châtenay).
Jacques Tasset (Molosmes)
Maurice Thibeaud (Saint-Emilion).
Dr M. Thiollier (Saint-Etienne).
Mme Pierre Thomas (Sèvres).
Henry Vernot (La Ferté-sous-Jouarre).
Dr de Vésian (Castelnaudary).
Emile Wéry (Reims).
Dr Georges Woimant (Soissons).
E. Zyromski, *Professeur à l'Université* (Toulouse).

Algérie

Henri Mahaut (Alger).

COCHINCHINE

EDGARD PLEUTIN, *Agent de la Société de Construction de Levallois-Perret* (Saigon).

TONKIN

Hanoï.

CERCLE DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE.
GEORGES FORT*, *Directeur pour l'Extrême-Orient de la « Mutuelle de France et des Colonies »*.
ALFRED KURZ, *Secrétaire de « la Cie du Yunnan »*.
PAUL ROUX, *Architecte*.

ITALIE

Rome.

HENRI B. BREWSTER *
HENRI B. BREWSTER (2e abt).
GIUSEPPE VANNICOLA.

Ceccano.

COMTE DOMENICO ANTONELLI.
GIUSEPPE BERARDI.
AGOSTINO J. SINADINO.

Florence.

SIGNORA ALAIDE BANTI.
UMBERTO BRUNELLESCHI.
MARQUIS JOSEPH FIORAVANTI
Dr KARL GUSTAV VOLLMOELLER (Castello, près Florence).

Milan.

TOM ANTONGINI (*Libreria Edce Lombarda*).
GUSTAVO BOTTA.
CARLO LAMPERTI.

Provinces.

MASSIMO BONTEMPELLI (Maddaloni).
FERDINANDO NERI, *Chargé de Cours à la Faculté des Lettres de Grenoble* (Domodossola).
STREGLIO, *libraire* (Gênes).

LUXEMBOURG

(Grand-Duché)

Mme CHARLES LAVAL (Esch-s.-Alzette).
Mme EMILE MAYRISCH (Dudelange).
Mme GEORGES SAUR (Eich-Dommeldange).
Mme AUGUSTE WEBER (Esch-s.-Alzette).
Mme RENÉE WILMART-URBAN (Château de Steinsel).

NORVÈGE

IVAR ALME HELGESEN (Christiania).
Mlle TRINE THAULOW (Trondhjem).

PAYS-BAS

La Haye.

BIBLIOTHEQUE ROYALE (Dr W. G. C. Byvanck, *Directeur*).
Mlle M. BRENAËL.
Mlle F. GUNNING, *Professeur de Littre*.
Mme KOSTER, NIERSTRASZ.
Mlle MARIE LOKE.
A. DE OLIVEIRA SOARES, « LÉGATION DE PORTUGAL ».
M. ET Mme DE VROYE.

Amsterdam.

A. BONGER.
J. N. VAN HALL, *Dir. de la Revue « De Gids. »*
Mme EMMY SEELIG.
PROFESSEUR G. WALCH.

Provinces.

Dr N.-J. BEVERSEN (Zwolle).
G. F. GUNNING, *Buckbandlung und Antiquariat* (Haarlem).
ANTOINE VAN HAMEL, *Professeur à l'Université* (Groningue).
H. P. HARLEM (Utrecht).
AUGUSTE HENROTAY (Maestricht).
CONRAD KIKKERT (Haarlem).
P. MARIATTI (Utrecht).
Mme E. VAN RAALTE (Rotterdam).
H. SNEL, *Professeur au Lycée* (Kampen).
Mlle SARA DE SWART (Laren).
P. VALKHOFF, *Professeur de Lycée* (Zwolle).

POLOGNE

Pologne-autrichienne.

Mme R. WACHTEL (Cracovie).

Pologne russe.

Lodz.

Mme N. HENSCHEL.
Dr FRANÇOIS HIRSZBERG.
LÉON HIRSBERG.
Dr HENRI PINKUS.

Varsovie.

Mme CÉCILE FÜRSTENBERG.
Mme R. HERSZTEIN.
Mme ALEXANDRE NELKEN.
ZENON PRZESMYCKI, *Directeur de la « Chimera »*.
L. WELLISCH.

Province.

Mme GISELLA LIKIERNIK (Sosnowice).
MAXIMILIEN REICHER (Sosnowice).

PORTUGAL

S. EXC. O'NEILL COMTE DE TYRONE (Lisbonne).
Dor ANTONIO SIMOES RAPOSO (Lisbonne).

ROUMANIE

JEAN DE NIVALBA (Bukarest.

RUSSIE

Saint-Pétersbourg.

PIERRE DARCY *.
PIERRE DARCY * (2e Abt).
WILFRID LERAT, *Professeur aux Institutions de l'Impératrice Marie*
Mlle LIA-ANDRÉE SALMON.
ZINSERLING, *libraire*.

SUÈDE

DOCTEUR HARALD HEYMAN (Stockholm).

SUISSE

Genève.

G. FÉVRIER, *libraire*.

G. FÉVRIER (2e abt).
FRÉDÉRIC RAISIN, *Avocat*.
FRÉDÉRIC RAISIN *(2e Abt).
CH. VUILLE, *Avocat*.

Province.

LOUIS ARTIGUE (Neuchâtel).
Mme MARGUERITE BURNAT-PROVINC (La Tour de Peilz).
REYNOLD DECKER (Berne).
Mme EVERAERTS GOSSEN (Leysin, Vaud).
HENRY JOSSIC (Feydey-Leysin).
Mme ALEXANDRE KOLLER (Lausanne).
HUBERT KRAINS (Berne).
COMTESSE DE REYNOLD (Château de Vinzel).
PAUL SEIPPEL, *Professeur de Littérature à l'École Polytechnique* (Zürich).
KASIMIR DE WOZNICKI (Rapperswill-en-Château).

TURQUIE

A. NICHAN-BABIKIAN, *libraire* (Constantinople).
VALÉRY, *libraire* (Constantinople).

EXTRAITS DES REVUES ET JOURNAUX FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

Le JOURNAL DES DÉBATS du 24 avril 1905, dans un long article sur « **Vers et Prose** », s'exprime ainsi : « Cette revue nouvelle, « **Vers et Prose** », mérite d'intéresser tous ceux qui aiment vraiment les Lettres, sans esprit de parti, sans amour-propre d'école ou de clocher et que le talent des autres rend joyeux parce que l'épluchage leur fait moins de plaisir que l'admiration ou la sympathie. »

Le PROGRÈS DU NORD du 18 avril 1905 (article signé Médéric Dufour) parle en ces termes de notre recueil : « *Un recueil de haute littérature* ». Pour fière que soit l'épithète, elle est, certes, justifiée par la beauté des pages dont est composé ce premier cahier... « **Vers et Prose** » est une précieuse anthologie de la littérature contemporaine... »

THE OUTLOOK (3 june 1905) « ... Such, then, are some of the contents of this first number of *Vers et Prose*. Work so good, so disinterested, so merely literature, if it were published in England, would be certain of failure. Will it succed in France ? It is quite possible. It is in the hope that a few people in England may after all care to help towards that pleasants possibility, that I am writing these lines. The subscription, for England, is ten francs a year, payable to M. Paul Fort, 18 rue Boissonade, Paris.
« **Vers et Prose** » is to appear quarterly, and each number is to contain from 132 to 220 pages. The forme is simple, agreable and entirely whitout affectation. » (by Arthur Symons).

DAS LITTERARISCHE ECHO (1er juillet 1905) « ... Derjenige Symbolist, der es am weitesten gebracht hat, Maurice Maeterlinck, hat sich durch das Geschrei einiger Puristen, er habe durch seine « Monna Vanna » den wahren Symbolismus verraten, nicht abhalten lassen, zum ersten Heft von « **Vers et Prose** » einen gewichtigen Beitrag zu liefern, nämlich sein aus dem Jahre 1885 stammendes, bis jetzt ungedrucktes Opus I « Le Massacre des Innocents »... Francis Vielé-Griffin, Henri de Régnier, Jean Moréas und Verhaeren haben hervorragende Beiträge geliefert, und Robert de Souza weist in einem geharnischten, an Zitaten der Gegner reichen Aufsatze « Où nous en sommes » nach, dass man mit grossem Unmecht den Tod des Symbolismus dekretiert habe und dasz der Naturismus und der Humanismus, die ihn ersetzt zu haben glauben, noch weniger Lebensfähigkeit gezeigt haben. » (Félix Vogt).

REVUE DU NORD (Rome. — Août-Septembre 1905) : « Le nom des collaborateurs est déjà tout un programme, et tel que nulle école contemporaine n'en trouverait un aussi beau.
En 1900 déjà, M. Camille Mauclair, dans la *Nouvelle Revue*, avait proclamé la

REVUE D'EGYPTE (Le Caire. — Août 1905). — **Vers et Prose** (Juin-Juillet-Août). Un admirable poème de Paul Claudel qui vient de paraître, d'ailleurs, à la Bibliothèque de l'*Occident*. Robert de Souza termine son bilan du Symbolisme au 1er juin 1905. Il faut lire ces pages vibrantès et sincères d'un écrivain qui fut discuté peut-être mais dont la haute probité peut être opposée avec honneur à l'arrivisme des Bouhéliers de l'heure présente. On y trouvera la raison d'être et la signification même de *Vers et Prose.*

IL PIEMONTE (Torino. — 10 settembre 1905). — Sono usciti, a Parigi, sotto la direzione del poeta Paul Fort, l'uno in Aprile e l'altro in Luglio, due fascicoli di una nuova elegantissima rivista trimestrale di letteratura; con un titolo modestissimo e un sottotitolo orgogliosissimo. Il titolo è « **Vers et Prose** » il sottotitolo è « Défense et illustration de la haute littérature et du lyrisme en prose et en poésie ». Chi rifiuta a priori la possibilità di una poesia in lingua francese non so bene come giudicherà l'impresa del Fort e dei suoi compagni. Io per mia parte, che non ho cura d'anime sui poeti di Francia, posso compiacermene e dilettarmene e additarla alla compiacenza e al diletto altrui, senza troppo far caso dei pericoli e dei vizi che nella tendenza vede il Mauclair.... (Massimo Bontempelli).

DIE ZUKUNST (Berlin. — 30 September 1905). — Unter dem Titel « **Vers et Prose** » und mit der Erlauterung darunter « Défense et illustration de la Haute littérature et du lyrisme en prose et en poésie » ist eine Vierteljahrsschrift erschienen, die dem deutschen Kuntsfreunde mit herzlicher Empfehlung angezeigt zu werden verdient. Sie vereinigt den Kreis jener franzosisch schreibenden und dichterisch fühlenden Menschen, die innerhalb der Oede, Geschwatzigkeit oder pikanten Gleichformigkeit der zeitgenossischen gallischen Produktion die kunstlerisch zeugende Kraft zwar nicht sehr laut, aber sehr intensiv darstellen. Unter ihnen sind: Francis Vielé-Griffin, Henri de Régnier, dessen « Double Maitresse » einer der starkesten neuen Romane ist, André Gide, Emile Verhaeren, dessen Gedichte eine latente Energie der Leidenschaften besitzen, wie man sie in Deutschland, heute doch vergeblich suchte, Jean Moréas, Maeterlinck, W. B Yeats, Stuart Merrill, Robert de Souza, wohl auch Lerberghe. Wie man sieht, eher ein belgischer als ein pariser Kreis; man wird so wiederum aufmerksam auf die Starke der vlamischen Produktion... (W. Fred).

IL PUNGOLO (Naples — 28 août 1905). — I suoi poeti migliori hanno avuto la possibilità di raccoglier le vele, di ritornar su se stessi, di rintracciarsi e di riconoscersi e in fine di percorrere con nuovo animo e più sincero sentimento il cammino prescelto, allontanati da ogni, ragione effimera e non propriamente intrinseca...

Questa rivista si chiama semplicemente **Vers et Prose** ed uscirà ogni tre mesi a Parigi sotto la direzione di Paul Fort... Ne saranno collaboratori principali — oltre Henri de Régnier, Maeterlinck e Jean Moréas — E. Verhaeren, forte e profonda anima fiamminga; Stuart Merrill, il fine poeta, André Gide, W. B. Yeats e F. Vielé-Griffin, delicato spirito di primitivo e di raffinato.

REVUES

LIRE :

Le *Mercure de France*, L'*Ermitage*, La *Revue des Idées*, L'*Occident*, *Antée* (Bruxelles), La *Belgique artistique et littéraire* (Bruxelles), Le *Beffroi*, La *Revue littéraire de Paris et de Champagne*, La *Vie*, La *Revue d'Egypte* (Le Caire), *Poesia* (Milan), Les *Arts de la Vie*, Le *Mercure Musical*, *Wallonia* (Liège), La *Rénovation*, *Chimera* (Varsovie), Les *Marges*, L'*Œuvre Nouvelle*, *Emporium*, *Il Marzocco*, La *Rénovation*, Les *Essais*, Les *Ecrits pour l'Art*, L'*Eveil*, La *Province*, Les *Gerbes*, Les *Lettres modernes*, *The Outlook* (Londres), *Saint-George* (Birmingham), *Antée* (Bruxelles), *De XXe Eeuw* (Amsterdam), *De Beweging* (Amsterdam), *Das litterarische echo* (Berlin), *Il Mese* (Lugano), *Nuova Rassegna* (Florence).

FRANCIS JAMMES

DE L'ANGÉLUS DE L'AUBE A L'ANGÉLUS DU SOIR, *poésies, 1888-1897.* Vol. in-18 (2e édition)......... 3.50

LE DEUIL DES PRIMEVÈRES, *poésies 1898-1900.* Vol. in-18 (2e édition)........................... 3.50

LE TRIOMPHE DE LA VIE (*Jean de Noarrieu. — Existences*). Vol. in-18 (2e édition)........................... 3.50

ALMAÏDE D'ÉTREMONT, *ou l'Histoire d'une Jeune Fille passionnée*, roman. Vol. petit in-18 (2e édition)......... 2 »

POMME D'ANIS, *ou l'Histoire d'une Jeune Fille infirme*, roman. Vol. petit in-18 (2e édition).................. 2 »

LE ROMAN DU LIÈVRE, suivi de Clara d'Ellébeuse. Vol. in-18 (2e édition). 3.50

TRISTAN KLINGSOR

L'ESCARPOLETTE, poésies. Vol. in-16 carré........................ 2 »

SQUELETTES FLEURIS, poésies. Vol. grand in-16................. 2 »

SCHEHERAZADE, poèmes. Vol. in-18........................... 3.50

LA JALOUSIE DU VIZIR. Vol. petit in-18........................... 2 »

LE LIVRE D'ESQUISSES. Vol. petit-in-8 .... 2 »

JULES LAFORGUE

POÉSIES COMPLÈTES. Vol. in-18 (2e édition).......................... 3.50

MORALITÉS LÉGENDAIRES, suivies des *Deux Pigeons*. Vol. in-18 (2e édit.). 3.50

MÉLANGES POSTHUMES (*Pensées et Paradoxes. Pierrot fumiste. Notes sur la Femme. L'Art impressionniste. L'Art en Allemagne. Lettres*). Portrait de Jules Laforgue par Théo van Rysselberghe. Vol. in-18 (2e édition).............. 3.50

LOUIS LE CARDONNEL

POÈMES. Vol. in-18 (2e édition). 3.50

MAURICE MAETERLINCK

LE TRÉSOR DES HUMBLES. Vol. in-18 (37e édition).................. 3.50

STUART MERRILL

POÈMES, 1887-1897 (*Les Gammes. Les Fastes. Petits Poèmes d'Automne. Le Jeu des Épées*). Vol. in-18 (2e édition). 3.50

LES QUATRE SAISONS, poèmes. Vol. in-18 (2e édition).............. 3.50

ALBERT MOCKEL

CLARTÉS, poèmes. Vol. petit in-8 sur papier alfa................... 3 fr.
— 100 ex. sur Hollande van Gelder, couverture japon feutre......... 5 »

PROPOS DE LITTÉRATURE, *Notes d'esthétique : H. de Régnier et F. Vielé-Griffin*. Vol. in-12................ 3 »

UN HÉROS : STÉPHANE MALLARMÉ. Vol. in-18.................... 1 »

ÉMILE VERHAEREN, avec une Note biographique par Francis Vielé-Griffin. Vol. in-12........................ 2 »

CHARLES VAN LERBERGHE, avec un portrait. Vol. in-18........... 1 »

JEAN MORÉAS

IPHIGÉNIE, tragédie en 5 actes. Vol. in-18 (3e édition)................ 3.50

CONTES DE LA VIEILLE FRANCE. Vol. in-18....................... 3.50

PIERRE QUILLARD

LA LYRE HÉROÏQUE ET DOLENTE (*De Sable et d'Or. La Gloire du Verbe. L'Errante. La Fille aux mains coupées*). Vol. in-18 (2e édition). 3.50

LES LETTRES RUSTIQUES DE CLAUDIUS ÆLIANUS, PRÉNESTIN, *traduites du grec en français, illustrées d'un Avant-Propos et d'un Commentaire latin*. Vol. petit in-18............... 2 »

LES MIMES D'HÉRONDAS (*L'Entremetteuse. La Jalouse. Les Amies ou les Femmes dans l'Intimité. Les Femmes après le jeûne. Le Chanteur. Les Femmes travaillant ensemble. Il joue à la mouche.* etc.) avec une préface et des notes. Volume in-18 (2e édition).................... 2 »

HENRI DE RÉGNIER

PREMIERS POÈMES (*Les Lendemains. Apaisement. Sites. Épisodes. Sonnets. Poésies diverses.* Vol. in-18 (3e édition).......................... 3.50

POÈMES, 1887-1892 (*Poèmes anciens et romanesques. Tel qu'en songe*). Vol. in-18 (5e édition).................. 3.50

LES JEUX RUSTIQUES ET DIVINS (*Aréthuse. Les Roseaux de la Flûte. Inscriptions pour les treize Portes de la Ville. La Corbeille des Heures. Poèmes divers*). Vol. in-18 (3e édition).............. 3.50

LES MÉDAILLES D'ARGILE, poèmes, Vol. in-18 (5e édition)......... 3.50

LA CITÉ DES EAUX, poèmes. Vol. in-18 (4e édition).................. 3.50

LA CANNE DE JASPE. Vol. in-18 (3e édition).................. 3.50

LA DOUBLE MAITRESSE, roman. Vol. in-18 (16e édition)............ 3.50

LES AMANTS SINGULIERS. Vol. in-18 (4e édition).................... 3.50

LE BON PLAISIR, roman. Vol. in-18 (10e édition).................. 3.50

LE TRÈFLE BLANC. Vol. petit in-18 (2e édition).................... 2 »

LE MARIAGE DE MINUIT, roman. Vol. in-18 (10e édition)............ 3.50

LES VACANCES D'UN JEUNE HOMME SAGE, roman. Vol. in-18 (10e édition) 3.50

ŒUVRES

DES AUTEURS

AYANT COLLABORÉ AUX TROIS PREMIERS RECUEILS

DE « VERS ET PROSE »

et publiées

CHEZ DIVERS ÉDITEURS

PAUL ADAM

CHAIR MOLLE, roman. Vol. in-18 (Bruxelles, Brancart), épuisé.
LES DEMOISELLES GOUBERT, roman. Vol. in-18 (Tresse et Stock), en collaboration avec Jean Moréas........ 3.50
LE THE CHEZ MIRANDA, roman. Vol. in-18 (Tresse et Stock), en collaboration avec Jean Moréas.............. 3.50
SOI, roman. Vol. in-18 (Tresse et Stock). 3.50
LA GLEBE, roman, in-32 (Tresse et Stock). 3.50
EN DECOR, roman, in-18 (Savine). 3.50
L'ESSENCE DE SOLEIL, roman. Vol. in-18 (Tresse et Stock)......... 3.50
LES ROBES ROUGES, roman. Vol. in-18 (Kolb)...................... 3.50
LE VICE FILIAL, roman. Vol. in-18 (Kolb)...................... 3.50
LES CŒURS UTILES, roman. Vol. in-18 (Kolb)...................... 3.50
LES IMAGES SENTIMENTALES. Vol. in-18 (Ollendorff)............. 3.50
PRINCESSES BIZANTINES, nouvelles. Vol. in-18 (Firmin Didot)...... 3.50
CRITIQUE DES MŒURS. Vol. in-18 (Kolb)...................... 3.50
LE CONTE FUTUR. Vol. in-18 (Librairie de l'Art Indépendant).......... 3.50
LA PARADE AMOUREUSE, roman. Vol. in-18 (Ollendorff)............. 3.50
LE MYSTERE DES FOULES roman. 2 vol. in-18 (Ollendorff)........ 3.50
LA FORCE DU MAL, roman. Vol. in-18 (A. Colin)................... 3.50
CŒURS NOUVEAUX, roman. Vol. in-18 (Ollendorff)................... 3.50
L'ANNEE DE CLARISSE, roman. Vol. in-18 (Ollendorff)............. 3.50
LA BATAILLE D'UHDE, roman. Vol. in-18 (Ollendorff)............. 3.50
LETTRES DE MALAISIE, roman. Vol. in-18 (*Revue Blanche*).......... 3.50
LES TENTATIVES PASSIONNEES, roman. Vol. in-18 (Ollendorff)..... 3.50
LE TRIOMPHE DES MEDIOCRES, roman. Vol. in-18 (Ollendorff)... 3.50
LA FORCE, roman. Vol. in-18 (Ollendorff). 3.50
BASILE ET SOPHIA, roman. Vol. in-18 (Ollendorff).................. 3.50
L'ENFANT D'AUSTERLITZ, roman. Vol. in-18 (Ollendorff)............. 3.50
LA RUSE, roman. Vol. in-18 (Ollendorff). 3.50
AU SOLEIL DE JUILLET, roman. Vol. in-18 (Ollendorff)............. 3.50
LE TROUPEAU DE CLARISSE, roman. Vol. in-18 (Ollendorff).......... 3.50
LE SERPENT NOIR, roman. Vol. in-18 (Ollendorff).................... 3.50
IRENE OU LES EUNUQUES (En préparation).
L'AUTOMNE, drame (En collaboration avec G. Mourey). Vol. in-18 (Kolb).. 3.50
LE CUIVRE, drame (En collaboration avec A. Picard). Vol. in-18 (Ollendorff). 3.50

MAURICE BARRÈS

Le Culte du Moi.

(Trois romans idéologiques).

* SOUS L'ŒIL DES BARBARES (*Nouvelle édition augmentée d'un examen des trois idéologies*). Vol. in-18 (Fasquelle). 3.50
** UN HOMME LIBRE. Vol. in-18 (Fasquelle)....................... 3.50
*** LE JARDIN DE BERENICE. Vol. in-18 (Fasquelle)..................... 3.50
L'ENNEMI DES LOIS. Vol. in-18 (Fasquelle)....................... 3.50
DU SANG, DE LA VOLUPTE ET DE LA MORT. Vol. in-18 (Fasquelle). 3.50
UN AMATEUR D'AMES : *Illustrations de Donki gravées sur bois*......... 3.50
AMORI ET DOLORI SACRUM. Vol. in-18 (Fasquelle)............... 3.50

Le Roman de l'Énergie nationale.

Livre premier : LES DÉRACINÉS. Vol. in-18 (Fasquelle).............. 3.50
Livre deuxième : L'APPEL AU SOLDAT. Vol. in-18 (Fasquelle).......... 3.50
Livre troisième : LEURS FIGURES. Vol. in-18 (Fasquelle).............. 3.50
AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE. Vol. in-18 (*Les Bastions de l'Est.* I) (Fayard) 1.50
LES TACHES D'ENCRE (*Gazette men-*

suelle, par Maurice Barrès). Très rare. »
LE QUARTIER LATIN, une plaquette. .... *Epuisé*.
HUIT JOURS CHEZ M. RENAN, suivi de M. RENAN AU PURGATOIRE. Petit in-12 couronne (Sansot et Cie). 1 »
TROIS STATIONS DE PSYCHOTHÉRAPIE. Une br. in-32 (Perrin).. 1 »
TOUTE LICENCE SAUF CONTRE L'AMOUR. Une br. in-32 (Perrin).... .... 1 »
STANISLAS DE GUAITA, une br. in-8...................... *Epuisé*
LES ANTINOMIES DE LA PENSEE ET DE L'ACTION.......... *Epuisé*
LA TERRE ET LES MORTS : *Sur quelles réalités fonder la conscience française* (1899)..................... *Epuisé*
PAGES LORRAINES.......... 2 »
UNE JOURNEE PARLEMENTAIRE, comédie de mœurs en trois actes (Stock). .... 2 »
LES LEZARDES SUR LA FAÇADE, petit in-12 couronne (E. Sansot et Cie). .... 1 »
QUELQUES CADENCES, petit in-12 couronne (E. Sansot)........ 1 »
DE HEGEL AUX CANTINES DU NORD, petit in-12 couronne (E. Sansot et Cie).................... 1 »
LA VIERGE ASSASSINEE, petit in-12 couronne (E. Sansot).......... 1 »

PAUL CLAUDEL

LES MUSES, *Ode*, Edition de luxe, grand in-4°, tirée à 150 exemplaires, numérotés à la presse, sur papier de Hollande Van Gelder (tirage unique). Bibliothèque de *l'Occident*............. 10

TRISTAN CORBIÈRE

LES AMOURS JAUNES *poèmes*, édition complète. In-18 (Messein)... 3.50

HENRY DELORMEL

LES DEUX MAITRESSES DE L'ÉTUDIANT (*Premières Sensations, Psychologie du Quartier Latin*. (Petit in-12 (E. Sansot et Cie)............ 1 »
TROIS IDEOLOGIES (*I. Consolation à Polaire à la manière de Sénèque. — II. Elégie à une danseuse de Music-Hall. — III. Lyrisme à une mondaine*) Petit in-12 (E. Sansot et Cie)............. 2 »

NICOLAS DENIKER

POÈMES, passim, *La Plume, La Revue Hebdomadaire, La Revue Bleue, Le Festin d'Esope, la Jeune Champagne*, etc.
LES DRAPERIES D'OR, *poèmes* (En préparation).

HENRI GHÉON

LA POÉSIE ET L'EMPIRISME (Petite collection de l'Ermitage)........ 2 »
LE CONSOLATEUR. Vol. in-18 (Fasquelle)....................... 3.50

ANDRÉ GIDE

LES CAHIERS D'ANDRÉ WALTER (Léon Bailly)............... *Epuisé*
LES POESIES D'ANDRE WALTER (Léon Bailly)............... *Epuisé*
DE L'INFLUENCE EN LITTERATURE (Petite collection de l'Ermitage). 2 »
LES LIMITES DE L'ART (Petite collection de l'Ermitage).......... 2 »
DE L'IMPORTANCE DU PUBLIC (Petite collection de l'Ermitage). 2 »

VALÈRE GILLE

LE COFFRET D'ÉBÈNE, *poèmes*. 3.50
LE JOLI MAI, *poèmes* (Giraud).. 3.50

MÉCISLAS GOLBERG

IMMORALITÉ DE LA SCIENCE (A. Wolff)................. *Epuisé*
VERS L'AMOUR (A. Wolff)... 3.50
CAHIERS DE MÉCISLAS GOLBERG .... *Epuisé*
PUVIS DE CHAVANNES (A. Wolff) .... 1 »
ARNOLD BŒCKLIN (Golberg).. 1 »
LAZARE LE RESSUSCITE (A. Wolff). 3.50
PARMI LES SOURCES (A. Wolff). .... 2 »
LETTRES A ALEXIS (Bibliothèque du Parthénon).................. 6 »
PROMETHEE REPENTANT, *tragédie* (Jeune Champagne).......... 5 »
DEUX POETES : *Henri de Régnier et Jean Moréas* (La Plume)....... 2 »

FRANCIS JAMMES

LA JEUNE FILLE NUE, *poème* (Petite collection de l'Ermitage)....... 2 »
LE POETE ET L'OISEAU, poème (Petite collection de l'Ermitage). *Epuisé*

MAURICE MAETERLINCK

SERRES CHAUDES, poèmes. Vol. in-18 (Vanier)............... *Epuisé*.
SERRES CHAUDES suivies de QUINZE CHANSONS. Vol. in-8 (P. Lacomblez).
L'ORNEMENT DES NOCES SPIRITUELLES DE RUYSBROECK L'ADMIRABLE. Vol. in-8 (P. Lacomblez).
LES SEPT PRINCESSES. Vol. in-18 (P. Lacomblez).
LES DISCIPLES A SAIS ET LES FRAGMENTS DE NOVALIS, traduits de l'Allemand. Vol. in-18 (P. Lacomblez). 3.50
LA SAGESSE ET LA DESTINEE. Vol. in-18 (E. Fasquelle)............ 3.50
LA VIE DES ABEILLES. Vol. in-18 (E. Fasquelle)................. 3.50
THEATRE. — *I. La Princesse Maleine*.

L'Intruse. Les Aveugles. — II. Pelléas et Mélisande. Alladine et Palomides. Intérieur. La Mort de Tintagiles. — III. Aglavaine et Sélysette. Ariane et Barbe-Bleue. Sœur Béatrice. 3 vol. in-18 (P. Lacomblez). 3.50

THÉATRE DE MAURICE MAETERLINCK. 3 vol. in-8 *ornés de 10 compositions origin. lithographiées par Auguste Donnay* (P. Lacomblez).

LE TEMPLE ENSEVELI. Vol. in-18 (E. Fasquelle) 3.50

MONNA VANNA, pièce en 3 actes. Vol. in-18 (E. Fasquelle)........... 3.50

JOYSELLE, pièce en 3 actes. Vol. in-18 (E. Fasquelle)................. 3.50

LE DOUBLE JARDIN. Vol. in-18 (E. Fasquelle).................... 3.50

ALBERT MOCKEL

CHANTEFABLE UN PEU NAIVE, *poème* (Librairie de l'Art Indépendant). .... *Épuisé*

JEAN MORÉAS

LE THÉ CHEZ MIRANDA, roman (En collaboration avec Paul Adam). Vol. in-18 (Tresse et Stock).............. 3.50

LES DEMOISELLES GOUBERT, roman (En collaboration avec Paul Adam). Vol. in-18 (Tresse et Stock)......... 3.50

LES SYRTES, poésies. Vol. in-18 (L. Vanier)......................... 3 »

LES CANTILÈNES, poésies. Vol. in-18 (Bibliothèque artistique et littéraire). 3.50

POÉSIES 1886-1896 (*Le Pèlerin passionné. Enone au clair visage et Sylves. Ériphyle et Sylves nouvelles*). Vol. in-18 (Bibliothèque artistique et littéraire).......... 3.50

LES STANCES (*les IV livres complets*). 1 vol. in-16 (Bibliothèque du Parthénon). .... 6 »

FEUILLETS. Vol. in-8 (La Plume). 3.50

LE VOYAGE DE GRÈCE. Vol. in-18 (La Plume)...................... 3.50

JEAN DE PARIS (texte rajeuni) Vol. in-18 (La Plume)................... 3.50

PAYSAGES ET SENTIMENTS. Petit in-12 couronne (Sansot et Cie)... 1 »

PIERRE-MARIE OLIN

ŒUVRES, passim, *La Wallonie, l'Ermitage, les Entretiens politiques et littéraires,* etc...

FRÉDÉRIC RAISIN

LES OMBRES D'HELLAS, poèmes d'après Leopoldo Diaz (avec le texte espagnol et une préface de Remy de Gourmont (*Genève :* Eggimann et Cie ; *Paris :* H. Floury).

ALBERT SAINT-PAUL

SCÈNES DE BAL, poèmes (Léon Bailly).

ANDRÉ SALMON

POÈMES (*I. Ames en peine et Corps sans âme. — II. Les Clefs ardentes. — III. Le Douloureux Trésor*). Vol. in-18 (*Edité par* « Vers et Prose »)............. 3.50

ROBERT DE SOUZA

FUMEROLLES, *poèmes*........ Epuisé

MODULATIONS SUR LA MER ET LA NUIT (Deman, *Bruxelles*). Plaq. in-8. .... 5 »

LES GRAINES D'UN JOUR (Floury). Plaq. in-8.................. 5 »

LE RYTHME POÉTIQUE (Perrin). Vol. in-18........................ 3.50

L'ART PUBLIC (*L'Action esthétique*). (Floury). Broch.................. 1 »

LA VICTOIRE DU SILENCE (*Où nous en sommes*) (Floury). Brochure. A paraître

RAYMOND DE LA TAILHÈDE

DE LA MÉTAMORPHOSE DES FONTAINES, *poème*, suivi *des Odes, des Sonnets et des Hymnes*, Paris, Bibliothèque artistique et littéraire........... 3.50

Orphée et *divers poèmes*, en préparation.

EMILE VERHAEREN

LES HEURES D'APRÈS-MIDI (E. Deman)........................ 3.50

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

LA PARTENZA (Petite collection de l'Ermitage)............. Hors commerce

L'AMOUR SACRÉ (Bibliothèque de l'Occident).............. Hors commerce

TANCRÈDE DE VISAN

PAYSAGES INTROSPECTIFS, avec un *Essai sur le Symbolisme*. Vol. in-8 (Jouve). 3.50

L'IDÉAL SYMBOLISTE. *Etude sur l'Esthétique contemporaine*, en préparation.

SOMMAIRE DU PREMIER TOME
MARS, AVRIL, MAI 1905

SOMMAIRE DU SECOND TOME
JUIN, JUILLET, AOUT 1905

IMP. H. JOUVE, 15, RUE RACINE, PARIS

ABONNÉS A VERS ET PROSE

AU 15 DÉCEMBRE 1905

ALLEMAGNE

Berlin.

Mme Esther Booth.
Wilhelm Holzamer.
Mme Max Loebinger.
Mme Anna Rimbel.
J. Meier-Graefe.
Mme Schomburg.
Mme Steinthal.
Baronne Von Tellemann.
Mme Yela Wolfenstein.

Munich.

Henri Héran.
Georges Khnopff.
Oscar A. H. Schmitz.

Strasbourg.

René Debrix, *Secrétaire de la Direction de la Société générale Alsacienne de Banque.*
J. Dissart (*Maison Beltz et Auer*).
Dr F. Dollinger.
Dirik Forster.
Georges Haehl.
Mlle Elsa Koeberlé.

Etats.

Alvin (*Université de* Giessen).
Wilhelm Cramer (Schweinfurt).
Mme J. Dreyfus (Francfort-sur-le-Mein).
Comte Harry de Kessler (Weimar).
Fritz Kintzlé, *Oberingenieur des « Aachener Hütten Vereins »* (Aix-la-Chapelle).
Mme Kool-Pierson (Emden).
J.-J. Olivier, *Lecteur français à l'Université* (Heidelberg).
Lucien Thomas, *Lecteur français à l'Université* (Giessen).
M. et Mme Corneille Bosany Rœder (Leipsick).

ANGLETERRE

Londres.

Alan Beeton.
A.-C. Steward Bell.
Lady Alexandra Colebrooke.
Richard Garnett.
Harrison and Son, *bookseller.*
Mrs Haddon.
Mrs R. C. Lambert.
Baronne de Meyer.
Sidney Lee.
Mrs Norman O'Neill.
The Hon. Lady Ponsonby.
Arthur Symons*.
J. Watkins, *bookseller.*

Comtés.

B. H. Blackwell, *bookseller* (Oxford).
Oscar Browning (*King's College*) (Cambridge).
Sindsay Buey (Wilcot Manor).
H. French (Richmond).
Edward Mc. Gegan, *Rédacteur au « Saint-George »* (Birmingham).
Lady Hoare (Stourhead).
The Hon Mrs Claud Portman (Child Okeford Manor; Blandford).
Mrs St John Coventry, (Lilford-Hall ; Oundle).
Mrs Arthur Strong (Chatsworth).
Miss M. Styles (Spondon).
Meysey Thomson (Scarcroft).
Charles Whibley (Wavendon Manor).

Ecosse

Aberdeen.

Professeur Grierson
John Purves, *Chargé de Cours à l'Université.*
Mrs Rudmose-Brown.
Thomas B. Rudmose-Brown.

Province.

Miss Fiona Macleod (Murrayfield).
Professeur George Saintsbury (Edimbourg).

Irlande

F. W. Groves Campbell (Kingstown).
Mrs Montgomery (Grey-Abbey).

Australie

E. R. Holme, *Professeur à l'Université* (Sidney).

Canada

Deom Frère (Montréal).

Empire des Indes

R. S. F. Simson (*The South Indian Export Company*) (Madras).

AUTRICHE-HONGRIE

Dr F. Louis Adler (Vienne).
Hugo von Hofmansthal (Rodaun).
Dr Arthur Schnitzler (Vienne).

BELGIQUE

Bruxelles.

Bibliothèque royale (Valère Gille, *Conservateur-Adjoint*).
Paul Andre, *Professeur de Littérature Française à l'Ecole Militaire.*

* *Abonnés aux éditions de Luxe.*

Mlle Bartels.
Mme Fernand de Bavay.
Mme Edouard Beeckman.
Mme Albert Behaeghel.
Mme L. Bouquié.
Thomas Braun, *Avocat à la Cour d'Appel.*
Cercle artistique et littéraire (*Président*: M. Paul Hymans).
Mlle Marie Closset.
Fernand Cousin.
John Davis.
Arthur Daxhelet, *Professeur à l'Athénée d'Ixelles.*
Carl Delporte, *Avocat.*
Jacques Des Cressonnières, *Avocat.*
André Devis, *Etudiant.*
Henry Didier, *Capitaine-Commandant*
Georges Dwelshauvers, *Professeur à l'Université.*
Mme Vve Errera.
H. Fierens-Gevaert, *Professeur à l'Université de Liège.*
Charles Gheude, *Avocat.*
Arnold Goffin.
Jacques Greiner.
Max Hallet, *Avocat.*
Mlle Marguerite le Hardy de Beaulieu.
Léon Hennebicq, *Avocat à la Cour d'Appel.*
Théodore Hippert, *Conseiller à la Cour d'Appel.*
F. Holbach, *Avocat.*
Paul Hymans, *Député.*
Paul-Emile Janson, *Avocat.*
Lucien Jottrand.
Albert Kleyer.
Fernand Larcier, *Éditeur, Directeur de la « Belgique Artistique et Littéraire ».*
Henri La Fontaine.
Lambert, *Professeur à l'Université.*
Léon Leefson.
Philippe Léonard.
Mme Lequime.
Fernand Levêque, *Avocat près la Cour d'Appel.*
Henri Liebrecht, *Directeur du « Thyrse ».*
Mlle Louise Mayer, *sculpteur.*
Charles Mélant.
Messageries de la Presse Belge (Dechenne et Cie).
Messageries de la Presse Belge (2e Abt).
Auguste Michot (*Institut Michot-Mongenast*).
Mlle Dine Migeotte.
Misch et Thron, *libraires.*
Mlle Anna Mockel *Dame, d'honneur de* S. M. l'Impératrice Charlotte.
Auguste Mockel, *Lieutenant aux Carabiniers.*
Eugène Monseur, *Professeur à l'Université.*
Pierre-M. Olin.
Georges Ramaekers.
Paul de Reul, *Professeur à l'Université.*
Prosper Roidot.
Victor Rousseau, *Statuaire.*
Emile Royer, *Avocat à la Cour d'Appel.*
Paul Spaak, *Avocat à la Cour d'Appel, Professeur à l'Université Nouvelle.*
Gustave Max Stevens.
Mlle Laure Stevens.
Fernand Séverin, *Professeur à l'Athénée.*
Frans Thys.
Charles Vandeputte.
Henri Vandeputte.
Ch. Van der Stappen, *sculpteur.*
W. F. Van der Heyden.
Emile Van Mons.
L. de Wael.
Philippe Wolfers, *Statuaire.*

Anvers.

Laurent Fierens, *Avocat.*
O. Forst, *Libraire.*
M. et Mme Auguste Grisar.
Librairie Néerlandaise.
Librairie Néerlandaise (2e Abt.)
Librairie Néerlandaise (3e Abt)
Victor Yseux, *Avocat.*

Boussu.

Mlle Simone Cancelier
Ad. Pouleur, *Secrétaire de la Gobeleterie-Robette.*
Mlle Angèle Wintacq

Charleroi.

Marcel Falise (Roux-lez-Charleroi).
Joseph Nagant.
Maurice Quiniaux, *Etudiant.*

Gand.

M. et Mme Albert Baertsoen.
J. Bidez.
Dr L. de Busscher (Rodrigue Sérasquier).

Hasselt.

Albert Dony.
Lucien de Magnée.
Victor Remouchamps, *Professeur à l'Athénée.*

La Louvière.

Gaston Barras, *Etudiant.*
Max Hautier.
Henri Mouligneau.

Liège.

Mlle Marguerite Bidart
Emile Berchmans.
Charles Castermans, *Architecte.*
Oscar Colson, *Directeur de « Wallonia ».*
Paul Comblen, *Architecte.*
Emile Cornet.
Paul Demany, *Architecte.*
Edmond Destexhe-Deprez.
René L. Gérard.
Isi-Collin.
Paul Jaspar, *Architecte.*
Lepersonne.
Mlle Marguerite de Laveleye.
Ernest Mahaim, *Professeur à l'Université.*
Mme Camille Masius.
Mlle J. Masius.
Xavier Neujean fils.
Nierstrasz, *libraire.*
Nierstrasz, *libraire* (2e Abt).
Armand Rassenfosse.
Mlle Madeleine Stévart.
Ernest Sougnez.
Mme Maurice Trasenster.
Mme Paul Trasenster.
Sydney Vantyn, *Professeur au Conservatoire.*
Maurice Wilmotte, *Professeur à la Faculté de Lettres de l'Université.*

Mons.

François André, *Avocat.*
René van Avermaet, *Ingénieur.*
Mlle Emma Bernard.
Mlle Hélène Bernard.
Jules Brison *Ingénieur, Professeur à l'École des Mines.*

JEAN DELBRUYÈRE, *Ingénieur.*
HENRY DELBRUYÈRE, *Etudiant.*
MAURICE DESENFANS, *Avocat.*
LÉON DEWANDRE, *Etudiant.*
GASTON DONNAY DE CASTEAU, *Lieutenant au 2e Chasseurs à cheval.*
ALBERT DOSIN, *Etudiant.*
EMILE FRÈRE, *Etudiant.*
A. HUYTTENS DE TERBECQ, *Maréchal des Logis au 2e Chasseurs à cheval.*
GASTON JOHNEN.
AUGUSTE JOTTRAND, *Avocat.*
H. JULLIEN, *Etudiant.*
HENRY LABOUVERIE.
ALPHONSE LAMBILLIOTE, *Professeur.*
ALPHONSE LAMBILLIOTTE (2e Abt.).
ROBERT LESCAERTS.
LÉON MERCENIER.
AUGUSTE ORTS.
RENÉ PLUMAT, *Ingénieur-Brasseur.*
EMILE ROLLAND, *Etudiant.*
Mlle EMMA SASSERATH.

Quiévrain.

JANSON, *Etudiant.*
LIÉVIN, *Etudiant.*
ALBERT MESTDAG.

Uccle.

GEORGES MARLOW.
HENRI OTTEVAERE.
ERNEST PICQUET.

Verviers.

GUSTAVE ANDELBROUCK, *Avocat.*
IWAN FONSNY, *Professeur de Rhétorique à l'Athénée.*
GUILLAUME HENNEN.

Wasmes.

EDOUARD FRANÇOIS, *Ingénieur* (Charbonnages d'Hornu et Wasmes).
Mlle ROSE LOUIS.
EUGÈNE VERTENEUIL.

Provinces.

ISI ANDRÉ, *Etudiant* (Bracquegnies).
COMTE ALBERT DU BOIS (Nivelles, Château de Fonteneau).
ALBERT BUISSIN, *Etudiant,* (Manage).
EMILE CLAUS (Astene).
LÉON COENEN, *Bourgmestre* (Weerde-sur-Senne).
Mlle ROSA COLLIN (Bellefontaine-lez-Tintigny).
HENRI COMIANT, *Etudiant* (Houdeng-Goegnies).
GEORGE DE CONINCK, *Avocat* (Courtrai).
Mme B. DUMON-MESDACH DE TER KIELE (Tournai).
HENRY DUMONT, *Etudiant* (Jumet).
MAURICE FRANCY, *Etudiant* (Dour).
Mme LOUISE GANSHOF (Bruges).
Mlle GERMAINE GÉRARD (Namur).
EUGÈNE GILBERT, *Homme de Lettres* (Louvain).
XAVIER GILLE, *Secrétaire aux Laminoirs* (Châtelet).
JULES GILLION, *Etudiant* (Fayt-les-Manage).
RENÉ GREINER, *Etudiant* (Mariemont).
ALEXANDRE HORLAINT, *Etudiant* Carnieres).
Mlle IDA HOUSSE (Erquelinnes).
Mlle MARTHE HULET (Mont-Saint-Guibert).
JEAN LABOUVERIE, *Ingénieur* (Marchienne-au-Pont).
Mlle IDA LAFONTAINE (Silly).
MAURICE L'HOIR (Hornu).
PAUL MORIAMÉ, *Négociant en Bois* (Tamines).
ARMAND MERCIER (Peruwelz).
Mme MERGHELYNCK HYNDERICK DE THEULEGOET (Château de Saint-Jean, Ypres).
OFFICE DE LIBRAIRIE DE L'IMPRIMERIE DES TROIS ROIS (Louvain).
ROBERT OTLET (Fontaine-l'Evêque).
NESTOR OUTER (Virton).
CHARLES PHILIPPOT, *Etudiant* (Jumet).
VICOMTESSE AD. DE SPOELBERCH (Château de Wespelaer).
PAUL THIRAIR, *Etudiant* (Fayt-les-Manage).
J. VAN DOOREN, *Professeur de Rhétorique française à l'Athénée Royal* (Arlon).
GEORGES VIRRÈS (Château de Lummen).
EDMOND WARGNIES, *Etudiant* (Chapelle-lez-Herlaimont).
Mme WESMAEL-CHARLIER (Namur).

CHINE

CHANG YI-OU (Vousi, Kiangsou).
S.-C. CHENG-FUNG-PING (Shanghai).
CHEN WEN HSUEN (Vousi, Kiangsou).
LI MIN FANG (Nankin).
LIOU TSOUNG TSING (Yang-Tchéou).
OUÉI HOY (Fou-Tchéou).
TCHOU YEN (Shanghai).
TSANG TIN-TSIANG (Hou-Nang).
WONG TSEH LI (Shanghai).

COLOMBIE

VICTOR M. LONDONO (Santa-Fé de Bogota).
VICTOR M. LONDONO (2e Sion).
AQUILLINO VILLEGAS (Manizalès).

ESPAGNE

JEAN LINARES DELHOM (Palafrugell).
D. ENRIQUE DIEZ, *Canedo Libreria Gutenberg* (Madrid).

ETATS-UNIS

Mrs FREEDMAN-CARRIÈRE (New-York).
Mrs REGINALD DE KOVEN (Lake Forest, Illinois).
Mlle BERTHE LEVY (Allegheny).
Mrs EMELY NELSON STROTHER (Ruxton).
CH. MEIGS (New-York).

FRANCE

Paris.

A

William Ablett.
Otto Ackermann.
Mm Juliette Adam.
Jules Algier.
Asher, libraire (Gaulon).
Stéphane Austin.

B

Bibliothèque Nationale (*Salle Publique*).
Mlle Marie-Louise Bara.
Mme Roger de Barbarin.
Louis Barthou, *Député*.
Rhené-Baton.
Francis Baumal.
Comtesse R. de Béarn.
Fritz Bech, *Licencié en Philosophie*.
Mme Guillaume Beer.
Baron Jean de Bellet.
Docteur Bernheim.
Robert de Bermingham.
Henry Bernstein.
Albert de Bersaucourt.
Eugène Berthier.
Prince Antoine Bibesco.
Bichon, *Chef du Bureau des Archives à « La Confiance »*.
Henri Bidou*, *Rédacteur au « Journal des Débats »*.
Jacques Bizet.
Jacques-Emile Blanche.
Marcel Boulenger
E. Bourdillon.
Léon Bourgeois, *Sénateur*.
Pierre Bracquemond.
Auguste Bréal.
Pierre de Bréville.
Jules Breton.
F. A. Brockhaus, *Libraire*.
Mlle Gabie Bürger.
Mlle Mitzy Bürger.

C

Comtesse de Cabrières.
Coquelin Cadet, *de la Comédie Française*.
Mme Emma Calvé, *de l'Opéra-Comique*.
Prince Charles-Adolphe Cantacuzène.
Sadi Carnot, *Capitaine au 130e de Ligne*.
Henry Caro-Delvaille.
Joseph Carrel.
Gabriel Carrière.
Marcel Chabrier.
Mme Ernest Chausson.
Guy de Cholet.
Paul Cirou.
Jules Claretie*, *de l'Académie Française*.
Mme Lucy Clavet.
Pierre Coindreau.
Henri Combes.
Albert Cornu.
Mme Marthe Costallat.
Charles Cottet.
Emile Cottinet.
Mme Lucie Cousturier.
Mme Pierre Crépy.
Francis de Croisset.
Gabriel Cromer.
François de Curel.
Princesse de Cystria.

D

E. Damond.
E. Damond (2e soustion).
Jean Danguy.
Henry Delormel.
Baron Deslandes.
Maxime Dethomas.
Mme Eugénie Dietz.
Edward Diriks.
Mme O. Domanski, *libraire*.
Maurice Donnay*.
A. Dorado R.
Mme J. Doux.
Eugène Druet, *Directeur de la « Galerie Druet »*.
Alain Dubois.
G. L. Dufrenoy.
Henri Fouques Duparc.

E

Charles Ephrussi.
Dr Stéphane Epstein*.
Maurice Eliot.
Albert Ewald.

F

Gabriel Fabre.
René Fauchois.
Mme Ferrand.
Henry Février.
Mme M. Fiaux.
Mme L. Filliaux-Tiger*.
Mlle Marguerite Flameng.
Arthur Fontaine.
Mme Georgette Fort.
Robert Fort.
Daniel Fourié.
Armand Fourreau.
Alphonse Frédérix.
Georges Frénoy, *Avocat au Conseil d'Etat*.
Emile Friant.
Alfred Friche, *Arbitre au Tribunal*.
Mme Bellina Froehlich.

G

Henri Gadon.
Eugène Gaillard.
Paul Gallimard.
Robert Gangnat.
Gautron du Coudray.
Henri Genet.
André Germain.
Mlle Marguerite Gillot.
Prince Georges Ghika.
Gustave Gompel.
Mme Maud Gonne.
Georges Gorvel*.
Théodore Goutchkoff, *Directeur de la « Rénovation »*.
Mme Goyau Félix-Faure.
J. Groux, *libraire*.
Jean Guiffrey, *Attaché au Musée du Louvre*.
Mme Alfred Guignard.
François Guiguet.
Mme Yvette Guilbert.

H

Jean Hachette.
Reynaldo Hahn.
André Hallays.
Arne Hammer*, *Secrétaire du « Courrier Européen »*.
Edmond Haraucourt, *Directeur du Musée de Cluny*.
Mme A. Charles Hayem.
Emile Henriot.
Henry, *libraire* (A. Schlachter).
Jean Héros.
E. Herscher.
Paul Hervieu, *de l'Académie Française*.
Bernhardt Hoetger.
Mme Rose Horwitz.
Mlle L. Hotelin.
Vicomte Robert d'Humières.
Maurice Hussenot de Senonges.

I

M. et Mme Georges Itasse.

J

Mme L.-J. de Janasz.
Laurence Jerrold.

Henri Jouve, *Imprimeur de « Vers et Prose ».*

K

Mme Gustawa Kahn.
Mlle Marie Kalff.
A. Keller.
Charles Koechlin.
B. Kozakiewicz.

L

Mme Lucien de Lacour.
A. J. Laferté.
Georges Laguerre, *Avocat.*
William Laparra.
Paul-Albert Laurens.
F. de Lavit.
Georges Lecomte.
Ernest Legrand, *Compositeur de Musique.*
A. Lemoigne, *libraire* (1er abt.)
A. Lemoigne (2e abt.)
A. Lemoigne (3e abt.)
A. Lemoigne (4e abt.)
A. Lemoigne (5e abt.)
Paul Lemoigne.
Mme Paul Lemoisne.
Emile Le Simple.
H. Le Soudier, *libraire.*
H. Le Soudier (2e abt).
H. Le Soudier (3e abt).
H. Le Soudier (4e abt).
H. Le Soudier (5e abt).
Charles Levadé.
Mme Anatole Lévy.
Raphaël Georges Lévy.
Stéphen Liégeard.
François Loehr.
Paul-Hyacinthe Loyson.

M

Maurice Maeterlinck.
Mme M. Mancel.
Louis Mandin.
Angelo Mariani.
Pierre Marcel-Montigny.
Mme Marval.
Paul Mariéton.
André Mary.
Frédéric Masson, *de l'Académie Française.*
M. et Mme Fix Masseau.
André May.
Mme J. Charles Max.
Mme Médard.
René Ménard.
Raoul Mercier.
Stuart Merrill*.
Stuart Merrill *(2 Abt).
Paul Meurice.
M. et Mme Robert Mirabaud.
Mme Albert Mockel*.
Jacques Mocquin.
Alphonse Monin.
Maurice Monin.
Maurice Montébrun, *Architecte.*
Léon Moreau.
Henri Morisset.
Michel Mutermilch.

N

Mme S. Namur.
Alexandre Natanson.
Alexandre Natanson * (2e Abt).
Mme Charles Neef-Neujean.
Gabriel Nigond.
Comtesse Mathieu de Noailles.
Mme Alice Nolte.
Lucien Nottin.
Jacques Normand.
Jean Nouguès.

O

Roderic O' Conor.
J. d'Offoël (Froissart).
Georges Ohnet.
Dimitry d'Oznobichine *Aide de Camp de* S. A. I Mgr le Duc de Leuchtenberg.
Mme Ossit.

P

Mme Valentine Page, *du Théâtre de l'Odéon.*
Armand Parent.
Dr José C. Paz, *Dir. de la « Prensa ».*
Per Lamm, *libraire.*
Per Lamm (2e abt).
Per Lamm (3e abt).
Per Lamm (4e abt).
Per Lamm (5e abt).
Per Lamm (6e abt).
Per Lamm (7e abt).
Per Lamm (8e abt).
E. Pernot.
Mme Paulette Philippi.
A. Picard, *Libraire.*
Auguste Pierret.
Louis Pilatrie.
Sylvain Pitt.
Raymond Poincaré, *Sénateur.*
Mlle Polaire.
Princesse Edmond de Polignac.
Antoine Potocki, *Dir. de « Sztuka ».*
Jean Psichari.

R

Vald. Rasmussen, *libraire.*
Vald. Rasmussen (2e abt).
Mme Irène Reichert.
Mme Gabrielle Réval.
Edmond Richard.
Jean Richepin*.
Lionel des Rieux.
Ricker, *libraire* (Gaulon).
Dr Albert Robin.
H. P. Roché.
Comte Antoine de la Rochefoucauld.
Duchesse douairière de la Roche-Guyon.
Mme Anna Rodenbach.
Claude Roger-Marx.
Romain Rolland.
Gaston Ronceret.
J.-H. Rosny.
Mme J. Rouché.
Comtesse Olivier de Rougé.
Albert Roussel.
André Rouveyre.
Mme Runkel.

S

Leo Sachs.
André Sagot.
Gustave Samazeuilh.
Mme Cécile Sartoris.
Lady Sassoon.
Mlle Alice Sauvrezis.
Marquise de Seilhac.
Roger Semichon.
E. Schuffenecker.
Schlachter, *Libraire.*
Jean Schlumberger.
Florent Schmitt.
Edouard Schuré.
Mme Second-Weber * *de la Comédie Française.*
Dr Marcel Sée.
Séré de Rivières, *Vice-Président au Tribunal de la Seine.*
André Silice.
Mlle Rose Slomnicka.
Angelo Sommaruga.
Albert-Emile Sorel.
M. et Mme C. Max Soulier.
de Souza Meïral.
Spincer Simson.
Mme A. Stromsdoerfer.

T

Charles de Tavernier.
Fritz Thaulow.
José Théry*, *Avocat à la Cour d'Appel.*
Mme Theibert.
Mme Trouard-Riolle.

U

Mme Renée Tony d'Ulmès.
Comtesse d'Ursel.

V

Lucien Vallée.
Fernand Vandérem.
E. Vanderpijl.
Mme Van Rysselberghe.
Paul Vérola *.
Paul Vérola * (2e Abt).
Pierre-Eugène Vibert.
Ricardo Vines.

W

Willy.
Willy * (2e Abt).

Y

Young I. Pentland (Em. Terquem).
Young I. Pentland (2e abt).

Z

Ignacio Zuloaga.
Dr Stefan Zweig.

Aix-en-Provence.

Marius Amiot.
Jules Bernex, *Directeur des « Gerbes »*.
Georges Lobin, *Directeur de la Fonderie H. Lobin et fils.*

Baccarat.

Charles Klein.
Mlle J. Lenoir.
Ch. Peccatte, *Artiste peintre.*
Paul Renoux, *Notaire.*

Bordeaux.

Jean Darrieux.
Dr M. Denucé, *Professeur à la Faculté de Médecine.*
Marcel Drouin.
Gabriel Frizeau.
Monjou.
Mlle G. Monod.
Joseph Samazeuilh.
Stanislas Vignial.

Cherbourg.

Henry, *libraire.*
Henry (2e Abt).
Ad. Marguerie, *libraire.*
Ad. Marguerie (2e abt).

Douai.

Henri Duhem.
Maillard, *Avocat.*
Paul Riff, *Conseiller à la Cour d'Appel.*
Charles Vertongen.

Lille.

Edmond Agache.
Auguste Angellier, *Professeur à la Faculté des Lettres.*
Bibliothèque communale.
Médéric Dufour, *Professeur à l'Université.*
P. Dupont, *Doyen de la Faculté des Lettres.*
Mme Marie Schricke-Bourla.
Mme Gouverneur Sosson.
E. Zorninger, *Ingénieur.*

Lyon.

Joseph Biétrix, *Directeur de l'Institution des Minimes.*
Emile Curieux, *Architecte.*
Maurice Gautier.

Marseille.

Carol Bérard.
Emile Donadieu, *Directeur du Café de l'Univers.*
Jacques Estrangin.
Gabriel Faye.
Edmond Jaloux.
Dr Henry La Bonne.
Robert Mouren.
Louis de Saint-Jacques.
Pierre Vierge.

Nancy.

Dr Henri Aimé.
Henri Bernard, *Avocat à la Cour d'Appel.*
C. Droit, *Notaire.*
André Spire.

Neuilly-sur-Seine.

Jules Case.
Mlle A. Clerc.
Charles Duvent.
Mlle Clotilde Gastelier.
Mme B. W. Howe.
Maurice Kahn.
Gustave Kefer.
Mme Hélène Lemaire.
Comte François de Nion.
E. Reignier.
Mlle L.-R. Rückert.

Nice.

Mme Cyrille Besset.
J.-F. Louis Merlet (*Rédacteur à l' « Eclaireur de Nice »*.)
Alfred Mortier.
Comtesse de Souza.

Versailles.

André-Benjamin-Constant
Georges Lacombe
Comte M. du Paty de Clam, *Enseigne de Vaisseau.*

Province.

Alfred Agache (Cous-sur-Loire).
Charles Angrand (St-Laurent-en-Caux).
Pierre Arrivet (Alençon).
Jean Aubry (Le Havre).
Mme Beaucamp (Sedan).
Lucien Beissel, *Etudiant* (Longwy).
Jean D. Benderly (Lagny).
Mlle Lydie Berger (Petit Château de Sceaux).
Emile Bernard (Tonnerre).
Abbé Blanc (Montpellier).
Mme Bory d'Arnex (Saint-Cloud).
Adolphe Boschot (Fontenay-sous-Bois).
Henri Bouillon, *Sculpteur* (Bignac).
Willy Branquart, *Etudiant* (Valenciennes).
René de Castéra (Cht. d'Angoumé. — Mées).
Caussé, *Directeur de l'Imprimerie St-Cyprien* (Toulouse).
Chocarne, *Sous-Préfet* (Briey).
Gaston Cronier (Fontainebleau).
Henri-Edmond Cross (Le Lavandou).
Mme L. Cruppi (Bagnères-de Luchon).
Daure (Mazannet).
Frédérick Delius (Grez-sur-Loing).
Jean Delrieu (Arcueil).
Eugène Demolder (Essonnes, La Demi-Lune).
Roger Dessois (Alligny-près-Cosne).
André Donnay, *Professeur au Lycée* (Pau).
Jean Doyen (Bonneuil-sur-Marne).
Mme Ducourau-Petit (Saint-Jean de Luz).
Dumas, *Professeur au Lycée* (Toulon).
Louis Dumont (Vaucogne).
A. Dupré (Lumeau).
René Dupuis, *Enseigne de Vaisseau* (Dunkerque).
E. Dusolier, *Médecin-Major au 102e Inf.* (La Flèche).
Olivier C. de la Fayette

(Château de Chassagnon, Langeac).
GALLIMARD *Ex-Instituteur* (Grancey-sur-Orne).
ANTOINE FROC (Villaines).
NUMA GILLET (Montigny-sur-Loing).
FRÉDÉRIC GOLLNISCH (Wadelincourt).
MARCEL HAYETTE, *Etudiant* (Valenciennes).
HANS HELGESEN, *Elève à l'Ecole des Mines* (Saint-Etienne).
FERNAND HENRY, *Avocat* (Riez).
Dr RENÉ JACOUOT (Gray).
LOUIS-JULES HILLY (Le Havre).
RENÉ JUSTE (Marlotte).
Mme DE LABOULAYE (Saint-Cloud).
RAYMOND LABRUYÈRE (Roseval en Erquy).
EMILE LAFFON (Montigny-Beauchamp).
LAPLANE, *Directeur du Comptoir d'Escompte* (Montpellier).
G. LASSAIGNE (Périgueux).
P. LECOUFFE, *Etudiant* (Ecaillon).
MAURICE LEGRAND (Lécluse).
P. MALBRAND, *libraire* (Rennes).
EDDY MARIX (Chaville).
GEORGES MATHIS (Juvisy).
HENRI MATISSE (Collioures).
ABBÉ F. MAUCOURANT, *Curé-Doyen* (Varzy).
HUGH M. MILLER, *Chargé de Cours a l'Université* (Grenoble).
S. FLORIMOND MONIN, *Professeur d'Anglais* (Condom).
ELIE MORICE, *Instituteur* (Vautorte).
DANIEL MORNET, *Professeur au Lycée* (Saint-Omer).
Dr de MUSGRAVE-CLAY (Salies-de-Béarn).
JOHN-ANTOINE NAU (Saint-Tropez).
JEAN-LUC ORSONI, *Instituteur* (Venzolasca, Corse).
GEORGES OUIZILLE (Lorient).
Mlle L. DE PERPIGNA (Royan).
Mme GEORGES DE PEYREBRUNE (Chancelade).
MAURICE POTTECHER (Bussang).
CHARLES-ALBERT PRINCE (Noirmoutier).
RAYNAL (Roanne).
RAYNAL * (2e abt).
A. ROBIDA (Le Vésinet).
EMILE SALMON* (Chelles).
PAUL SALMON, *Directeur du Comptoir d'escompte* (Narbonne).
SCHOËNE, *Professeur* (Foix).
Bonne GABRIELLE DE SEEGER (Cheau de Roquehort ; Monein).
DÉODAT DE SÉVERAC (Saint-Félix).
HENRI LE SIDANER (Gerberoy).
PAUL SIGNAC (Saint-Tropez).
POL SIMONNET (Bar-le-Duc).
SULLY-PRUDHOMME, *de l'Académie Française* (Châtenay).
JACQUES TASSET (Molosmes)
MAURICE THIBEAUD (Saint-Emilion).
Dr M. THIOLLIER (Saint-Etienne).
Mme PIERRE THOMAS (Sèvres).
Mme VALLIN-HEKKING (Maxéville).
HENRY VERNOT (La Ferté-sous-Jouarre).
Dr DE VÉSIAN (Castelnaudary).
EMILE WÉRY (Reims).
Dr GEORGES WOIMANT (Soissons).
E. ZYROMSKI, *Professeur à l'Université* (Toulouse).

ALGÉRIE

HENRI MAHAUT (Alger).

COCHINCHINE

EDGARD PLEUTIN, *Agent de la Société de Construction de Levallois-Perret* (Saigon).

TONKIN

Hanoï.

CERCLE DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE.
FETTERER, *Chef du Service Commercial à la Direction de l'Agriculture.*
GEORGES FORT*, *Directeur pour l'Extrême-Orient de la « Mutuelle de France et des Colonies ».*
ALFRED KURZ, *Secrétaire de « la Cie du Yunnan ».*
MÉTAIREAU, *Administrateur des Services Civils de l'Indo-Chine.*
PAUL ROUX, *Architecte.*
VIEILLARD, *Chef de Bureau à la Direction de l'Agriculture.*

ITALIE

Rome.

HENRI B. BREWSTER *
HENRI B. BREWSTER (2e abt).
GIUSEPPE VANNICOLA.

Ceccano.

COMTE DOMENICO ANTONELLI.
GIUSEPPE BERARDI.
AGOSTINO J. SINADINO.

Florence.

SIGNORA ALAIDE BANTI.
UMBERTO BRUNELLESCHI.
MARQUIS JOSEPH FIORAVANTI
Dr KARL GUSTAV VOLLMOELLER (Castello, près Florence).

Milan.

TOM ANTONGINI (*Libreria Edce Lombarda*).
GUSTAVO BOTTA.
CARLO LAMPERTI.

Provinces.

MASSIMO BONTEMPELLI (Maddaloni).
CUNO HOFER (Rapallo).
DUCHESSE DE LEEDS (Bordighera).
FERDINANDO NERI, *Chargé de Cours à la Faculté des Lettres de Grenoble* (Domodossola).
STREGLIO, *libraire* (Gênes).

LUXEMBOURG (Grand-Duché)

HENRI AHNEN, *Professeur* (Echternach).
MARTIN D'HUART, *Professeur à l'Athénée* (Luxembourg).
ABBÉ KUBORN, *Professeur à l'Athénée* (Luxembourg).
Mme CHARLES LAVAL (Esch-s.-Alzette).

Mme Emile Mayrisch (Dudelange).
Mme Georges Saur (Eich-Dommeldange).
Mme Auguste Weber (Esch-s.-Alzette).
Mme Renée Wilmart-Urban (Château de Steinsel).

MONACO
(Principauté).

Alfred Mortier, *Directeur du « Petit Monégasque »*.
Toussait Lucas (Monte-Carlo).

NORVÈGE

Ivar Alme Helgesen (Christiania).
Mlle Trine Thaulow (Trondhjem).

PAYS-BAS
La Haye.

Bibliothèque Royale (Dr W. G. C. Byvanck, *Directeur*).
Mme Andriessen-Tels.
Mlle M. Brenaël.
Mlle F. Gunning, *Professeur de Littre*.
Mme de Monbel (*Légation de France*).
Mme Koster, Nierstrasz.
Mlle Marie Loke.
A. de Oliveira Soares, « Légation de Portugal ».
M. et Mme de Vroye.

Haarlem.

G. F. Gunning, *Buckbandlung und Antiquariat*.
Conrad Kikkert.
Mme A. Köster.

Amsterdam.

A. Bonger.
J. N. van Hall, *Dir. de la Revue « De Gids. »*
Mlle Wilhelmine-Mensink.
Mlle Rethaan Macaré Lattage.
Mme Emmy Seelig.
E. Verhaegh.
Professeur G. Walch.

Provinces.

Dr N.-J. Beversen (Zwolle).
Antoine Van Hamel, *Professeur à l'Université* (Groningue).
H. P. Harlem (Utrecht).
Auguste Henrotay (Maestricht).
Mme P. Hosang-Boogaert (Middelburg).
Mlle C. Kool, *Artiste peintre* (Ede).
P. Mariatti (Amersfoort).
Mme E. van Raalte (Rotterdam).
H. Snel, *Professeur au Lycée* (Kampen).
Mlle Sara de Swart (Laren).
P. Valkhoff, *Professeur de Lycée* (Zwolle).
Jan Walch (Gouda).

POLOGNE
Pologne Allemande

K. Kantak (Czempin).

Pologne Autrichienne

Mme R. Wachtel (Cracovie).

Pologne Russe
Varsovie.

Mme Cécile Fürstenberg.
Mme R. Hersztein.
M. et Mme V. Mutermilch.
Mme Alexandre Nelken.
Zenon Przesmycki, *Directeur de la « Chimera »*.
L. Wellisch.

Lodz.

Mlle Bela Goldfeder.
Mme N. Henschel.
Dr François Hirszberg.
Léon Hirsberg.
Dr Henri Pinkus.

Province.

Mme Gisella Likiernik (Sosnowice).
Maximilien Reicher (Sosnowice).

PORTUGAL

S. Exc. O'Neill Comte de Tyrone (Lisbonne).
Dor Antonio Simoes Raposo (Lisbonne).

Madère

Baron Charles Van Beneden, *Consul de Belgique*.

ROUMANIE

Jean de Nivalba (Bukarest).

RUSSIE
Saint-Pétersbourg.

Pierre Darcy *.
Pierre Darcy * (2e Abt).
Wilfrid Lerat, *Professeur aux Institutions de l'Impératrice Marie*
Mlle Lia-Andrée Salmon.
Zinserling, *libraire*.

SUÈDE

Docteur Harald Heyman (Stockholm).

SUISSE
Genève.

Bernard Bouvier, *Professeur de Littérature à l'Université*.
G. Février, *libraire*.
G. Février (2e abt).
Frédéric Raisin, *Avocat*.
Frédéric Raisin * (2e Abt).
Ch. Vuille, *Avocat*.

Province.

Louis Artigue (Neuchâtel).
Hermann Behrmann (Aarau).
Mme Marguerite Burnat-Provinc (La Tour de Peilz).
Reynold Decker (Berne).
Mme Everaerts Gossen (Leysin, Vaud).
Henry Jossic (Feydey-Leysin).
Mme Alexandre Koller (Lausanne).
Hubert Krains (Berne).
Comtesse de Reynold (Château de Vinzel).
Paul Seippel, *Professeur de Littérature à l'École Polytechnique* (Zürich).
Kasimir de Woznicki (Rapperswill-en-Château).

TURQUIE

A. Nichan-Babikian, *libraire* (Constantinople)
Valéry, *libraire* (Constantinople).

VERS ET PROSE

« Défense et Illustration » de la haute littérature et du lyrisme en prose et en poésie.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

MARCEL SCHWOB, HENRI DE RÉGNIER

ANDRÉ GIDE, ÉMILE VERHAEREN, JEAN MORÉAS

MAURICE MAETERLINCK, PIERRE QUILLARD

W.-B. YEATS, STUART MERRILL, ROBERT DE SOUZA

ALBERT MOCKEL, NICOLAS DENISER, T. DE VISAN

ANDRÉ SALMON

TOME I

MARS-AVRIL-MAI 1905

SOMMAIRE DU PREMIER TOME

MARS, AVRIL, MAI 1905

VERS ET PROSE

Recueil trimestriel de littérature

Administration et direction : 24, rue Boissonade, Paris.

Directeur : Paul Fort. — Secrétaire : André Salmon.

ABONNEMENT POUR UN AN
(Quatre volumes)

FRANCE

Édition sur simili-hollande. [illegible] fr.

Édition sur papier impérial du Japon (tirage à 50 exemplaires numérotés) ... 100 fr.

Édition sur hollande Van Gelder (tirage à 80 exemplaires numérotés) ... 60 fr.

ÉTRANGER

Édition sur simili-hollande. 10 fr.

Éditions sur japon et sur hollande, mêmes prix que pour la France.

—

Les abonnements pour 1905 partent de mars, avril, mai (premier tome).

—

On s'abonne chez les principaux libraires de France et de l'Étranger, ou en s'adressant directement à M. Paul Fort, 24, rue Boissonade, Paris (XIV[e]).

—

Chaque volume de « Vers et Prose » paraît sur 140 à 144 pages.

IMP. [illegible], [illegible], RUE RACINE, PARIS

VERS ET PROSE

« Défense et Illustration » de la haute littérature et du lyrisme en prose et en poésie.

PAUL CLAUDEL

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN, MAURICE BARRÈS

FRANCIS JAMMES, PAUL ADAM, ALBERT MOCKEL

STEFAN GEORGE, STUART MERRILL, JEAN MORÉAS

SAINT-POL-ROUX, TOURNOUL, OMAR KHAYYAM

MÉCISLAS GOLBERG, ALBERT SAINT-PAUL, ANDRÉ SALMON

VALÈRE GILLE, TANCRÈDE DE VISAN, TRISTAN KLINGSOR

HENRY DELORMEL, HENRI GHÉON, WILLIAM MORRIS

DOWSON, ROBERT DE SOUZA, E. DE CASTRO

PAUL FORT

TOME II **JUIN-JUILLET-AOUT 1905**

SOMMAIRE DU SECOND TOME

JUIN, JUILLET, AOUT 1905

VERS ET PROSE

Recueil trimestriel de littérature

Administration et direction : 18, rue Boissonade, Paris.

Directeur : Paul Fort. — Secrétaire : André Salmon.

ABONNEMENT POUR UN AN
(Quatre volumes)

FRANCE	ÉTRANGER
Édition sur simili-hollande. 8 fr.	Édition sur simili-hollande. 10 fr.
Édition sur papier impérial du Japon (tirage à 50 exemplaires numérotés) .... 100 fr.	Éditions sur japon et sur hollande, mêmes prix que pour la France.
Édition sur hollande Van Gelder (tirage à 50 exemplaires numérotés) .... 50 fr.	Les abonnements pour 1905-1906 partent de mars, avril, mai 1905 (premier tome).

On s'abonne chez les principaux libraires de la France et de l'Étranger, ou en s'adressant directement à M. Paul Fort, 18, rue Boissonade, Paris XIVe (*Nouvelle adresse*). — Le recueil ne se vend que par abonnement.



IMP. H. JOUVE, 15, RUE RACINE, PARIS.

VERS ET PROSE

« *Défense et illustration » de la haute littérature et du lyrisme en prose et en poésie.*

JEAN MORÉAS

STUART MERRILL, ARTHUR SYMONS

LOUIS LE CARDONNEL, CHARLES VAN LERBERGHE

ANDRÉ FONTAINAS, ALBERT MOCKEL, JULES LAFORGUE

ALBERT SAMAIN, PAUL FORT, EUGÈNE DEMOLDER

TANCRÈDE DE VISAN, JAROSLAV VRCHLICKY

HUGO VON HOFMANNSTHAL, PIERRE M. OLIN

RAYMOND DE LA TAILHÈDE, HENRY DELORMEL

JEAN SCHLUMBERGER, ARY PRINS, GEORGES KHNOPFF

FRÉDÉRIC RAISIN, LEOPOLDO DIAZ

ANDRÉ SALMON

TOME III

SEPTEMBRE
OCTOBRE-NOVEMBRE
1905

SOMMAIRE DU TROISIÈME TOME
SEPTEMBRE, OCTOBRE, NOVEMBRE 1905

VERS ET PROSE

Recueil trimestriel de littérature

Administration et direction : 18, rue Boissonade, Paris

Directeur : Paul Fort. — Secrétaire : André Salmon.

ABONNEMENT POUR UN AN
(Quatre volumes)

FRANCE	ÉTRANGER
Édition sur [illegible] hollande . . . 8 fr.	Édition sur [illegible] hollande . . . 10 fr.
Édition sur papier impérial du Japon (tirage à [illegible] exemplaires numérotés) . . . [illegible] fr.	Éditions sur Japon et sur hollande, mêmes prix que pour la France.
Édition sur hollande Van Gelder (tirage à 80 exemplaires numérotés) . . . 60 fr.	Les abonnements pour 1905 partent de mars, avril, mai (premiers tomes).

On s'abonne chez les principaux libraires de la France et de l'Étranger ou en s'adressant directement à M. Paul Fort, 18, rue Boissonade, Paris XIVe. — La revue ne se vend que par abonnement.

[illegible], 15, RUE RACINE, PARIS

VERS ET PROSE

« Défense et Illustration » de la haute littérature et du lyrisme en prose et en poésie.

ANDRÉ GIDE

EMILE VERHAEREN, MAURICE MAETERLINCK

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN, JEAN MORÉAS, FRANCIS JAMMES

MAURICE MAETERLINCK, RICHARD DEHMEL, PAUL VALÉRY

FIONA MACLEOD (WILLIAM SHARP), WILLIAM MORRIS

REMY DE GOURMONT, ALBERT MOCKEL, PAUL LECLERCQ

ARTHUR SYMONS, PAUL VERLAINE, STUART MERRILL

JULES LAFORGUE, EPHRAIM MIKHAEL, G. APOLLINAIRE

ROBERT DE SOUZA, ANDRÉ SALMON

TOME IV

DÉCEMBRE 1905
JANVIER-FÉVRIER 1906

SOMMAIRE DU QUATRIÈME TOME
DÉCEMBRE 1905, JANVIER, FÉVRIER 1906

VERS ET PROSE

Recueil trimestriel de littérature

Administration et direction, 18, rue Boissonade, Paris.

Directeur : Paul Fort. — Secrétaire : André Salmon.

Le recueil ne se vend que par abonnement d'un ou de deux ans.

—

ABONNEMENT POUR UN AN
(Quatre volumes)

FRANCE

Édition sur simili-hollande. 8 fr.

Édition sur papier impérial du Japon (tirage restreint, exemplaires numérotés).... 100 fr.

Édition sur hollande Van Gelder tirage restreint, exemplaires numérotés)........ 50 fr.

ÉTRANGER

Édition sur simili-hollande. 10 fr.

Éditions sur japon et sur hollande, mêmes prix que pour la France.

—

Les abonnements pour 1905-1906 partent de mars, avril, mai (premier tome) et pour 1906-1907 du quatrième ou du cinquième tome.

—

ABONNEMENT POUR DEUX ANS
(Huit volumes).

FRANCE

Édition sur simili-hollande. 15 fr.

Sur japon : 150 fr. Sur hollande : 75 fr.

ÉTRANGER

Édition sur simili-hollande. 18 fr.

Édition sur japon et sur hollande, mêmes prix que pour la France.

